Louis Cousin

Histoire de l'Eglise
Tome 2

Histoire Ecclésiastique de

Socrate

1686

Suivie
(afin de compenser tant que faire se peut la qualité parfois médiocre de numérisation de l'édition de Cousin)
d'une traduction anglaise
du même texte

HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE,
Écrite par
SOCRATE.

Traduite par Monsieur COUSIN, *Président en la Cour des Monnoies.*

DÉDIÉE A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

TOME II.



Suivant la Copie imprimée.

A PARIS.
Chez DAMIEN FOUCAULT, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi.

M. DC. LXXXVI.



A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.



ONSEIGNEUR,

La forte inclination que vous avez pour les belles Lettres, & le merveilleux progrés que vous

y faites à la vuë & à l'étonnement de toute l'Europe, ne me laissent pas lieu de douter que vous n'aiez de l'estime pour l'Ouvrage, dont je prens la hardiesse de vous offrir la Traduction.

Vous n'avez pû lire ce qui s'est passé dans le monde, depuis qu'il a des Princes Chrétiens, comme vous l'avez lû MONSEIGNEUR, & comme vous le lisez tous les jours avec une pénétration qui est au dessus de vôtre âge, & qui répond parfaitement à la grandeur de vôtre Roiale Naissance, & à la gloire des héroïques Exploits ausquels le Ciel vous destine, sans avoir lû en même tems, une partie de ce qui s'est passé dans l'Eglise, puisque son Histoire est en quelque sorte l'Histoire de toutes les Nations. En étudiant les Antiquitez des Juifs, ou des Grecs, & en voiant les Annales des Romains, ou des Barbares, vous avez sans doute remarqué des traces de l'Origine, & de l'établissement de nôtre Religion parmi ces Peuples, & vous avez vû quelque image des combats qu'elle a donnez, des victoires qu'elle a remportées, des triomphes qu'elle a méritez, & de la paix dont elle a joüi, comme du fruit & de la récompense de ses travaux & de son courage. Mais toutes ces merveilles, MONSEIGNEUR, ne vous ont paru dans les Auteurs prophanes que comme de légers craions, dont les traits ne s'apperçoivent qu'imparfaitement au travers d'un nuage formé ou par l'ignorance, ou par la malignité du Paganisme; au lieu qu'elles vous seront mon-

trées

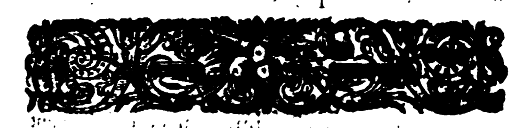
trées par Socrate dans leur juste étenduë, & dans tout leur jour. Si vous prenez la peine, MONSEIGNEUR, *de jetter les yeux sur son Histoire, vous reconnoîtrez qu'on peut dire d'elle, avec un plus légitime fondement que l'Orateur Romain n'a dit de celle qui lui étoit connuë; c'est-à dire de la prophane, qu'elle est le flambeau de la vérité, la vie qui rend les grands évenemens immortels, & la maîtresse des mœurs. Vous y verrez,* MONSEIGNEUR, *des préceptes & des exemples de vertu, qui ne se trouvent point en celles que les Paiens nous ont laissées, & qui ne vous seront pas moins agréables dans nôtre langue, que dans la leur. Vous n'avez garde,* MONSEIGNEUR, *de négliger la langue qui vous est naturelle, dans le tems que vous travaillez avec une application continuelle, & avec le succés le plus heureux que l'on eût jamais pû desirer, pour apprendre les Etrangéres. Elle a sur les langues mortes, l'avantage d'aquérir chaque jour de nouvelles beautez, & de tendre à une plus grande perfection; & elle n'en a pas un moindre sur les autres qui sont vivantes comme elle, puisqu'elle a celui d'être consacrée par l'usage, dans un Roiaume que nôtre Grand Monarque rend le plus florissant de l'Univers. Quelque connoissance,* MONSEIGNEUR, *que le tems & l'étude puissent vous donner de celles des Aléxandres & des Césars, vous vous servirez principalement de celle de la France pour exprimer vos généreuses pensées, & pour dé-*

clarer vos Roiales volontez aux Peuples qui auront le bon-heur de relever de vôtre puissance. Ce sera d'elle aussi dont ceux qui entreprendront de publier vos loüanges emploieront les termes, comme c'est d'elle que j'en emprunte pour témoigner la plus forte de mes passions, & le plus ardent de mes desirs, qui sont d'étre toute ma vie avec un zele tres-sincére, & un respect tres-profond,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obeïssant, & tres-fidéle serviteur

COUSIN.



AVERTISSEMENT.

SOCRATE nâquit à Constantinople au commencement du Régne de Théodose, & y étudia en Grammaire sous Ammonius, & Helladius célébres Professeurs qui s'y étoient retirez, au tems que les Temples d'Alexandrie où ils étoient Prêtres, avoient été démolis par les soins de Théophile.

Quand il eut achevé ses études, il se mit au Bareau, & plaida. Mais il renonça bien-tôt à cette profession, & entreprit d'écrire l'Histoire de l'Eglise. Il ne faut pas douter qu'il n'ait été capable de l'écrire d'un style plus relevé que n'est celui dont il s'est servi. Il n'a négligé les figures & les ornemens du discours, que comme peu convenables à son sujet, & il a témoigné en trois endroits, autant que la modestie le pouvoit permettre, qu'il ne lui auroit pas été mal-aisé de les emploier. Il est vrai pourtant que si sa maniére d'écrire n'est pas sublime, elle est au moins claire & nette, & qu'elle n'a rien d'obscur, ni d'embarassé comme celle d'Eusébe, qui selon le jugement de Photius, n'a ni force, ni douceur, ni beauté.

Au commencement du 2. du 3. & du 6. Livre.

Il est difficile de composer une Histoire avec un plus grand soin que celui que Socrate a apporté à la sienne. Il avoit fait les deux premiers Livres sur la foi de Rufin. Mais aiant depuis reconnu par la lecture des ouvrages de saint Athanase, que cét Historien avoit ômis les circonstances principales

de la persécution que ce généreux défenseur de la Divinité du Verbe avoit soufferte, il a refait ces deux premiers Livres, & y a inséré des Formulaires de Foi, les Lettres des Conciles & des Empereurs, & d'autres actes importans, qui servent de preuves aux véritez les plus remarquables. Pour les cinq autres Livres, il les a composez tant sur la foi de Rufin, & de quelques autres Ecrivains, que sur le rapport de ceux qui avoient été témoins de la maniére dont les choses s'étoient passées, & qui pouvoient en étre les mieux informez. Cela n'a pas empéché que par une méprise presque inévitable à la condition humaine, il ne se soit trompé en quelques endroits, & qu'il n'ait avancé des faits contraires à la vérité. Je croi en devoir remarquer ici quelques-uns, de peur que ceux qui prendront la peine de lire ma Traduction, ne pouvant les dicerner, n'y ajoûtent entiére créance.

Liv. 1. ch. 2. Il confond Maximien avec Maximin, ce qui paroît d'autant plus surprenant, qu'il semble qu'un homme qui vivoit comme lui à Constantinople, & qui faisoit profession d'écrire principalement ce qui étoit arrivé dans cette Capitale de l'Empire, devoit savoir les distinguer.

Ch. 8. Il assure qu'il y eut cinq Evêques dans le Concile de Nicée qui refusérent d'approuver la doctrine qui y avoit été décidée, & de recevoir le terme de consubstanciel; savoir Eusébe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Calcédoine, Théonas de Marmarique, & Second de Ptolémaïde. Il ajoûte que le Concile prononça anathéme contre eux, aussi bien que contre Arius, & que l'Empereur Constantin condamna au bannissement, Arius, Eusébe, & Théognis. Il paroît néanmoins par la lettre du Concile qu'il n'y eut que Théonas, & Second qui refusérent de signer, & le même fait est justifié par le témoignage de saint Jérôme & de Théodoret. On ne peut pas nier

Au Dial. contre les Lucifér. L. 1. ch. 2.

qu'Eu-

qu'Eusébe, & Théognis n'aient été exilez par le commandement de l'Empereur Constantin. Mais ce fut en un autre tems, & pour un autre sujet que ne dit Socrate. Ce fut certainement en un autre tems, puisque ce ne fut qu'environ trois mois aprés le Concile, selon le témoignage de Philostorge. Ce fut aussi pour un autre sujet, & non pour avoir refusé de recevoir la doctrine du Concile, comme dit Socrate, ni pour avoir effacé leur signature, comme je le ferai voir dans le Volume suivant; mais pour avoir admis à leur communion des Ariens d'Aléxandrie qui étoient retranchez de celle de l'Eglise, comme Constantin le marque dans sa lettre à l'Eglise de Nicomédie, rapportée par Gélase de Cyzique, & comme le Concile d'Aléxandrie cité par saint Athanase dans sa seconde Apologie l'assure positivement.

C'est par une suite de la même faute qu'il a mis la mort d'Aléxandre Evêque d'Aléxandrie, & l'ordination de saint Athanase, aprés le rappel d'Eusébe, & de Théognis, bien qu'il soit certain qu'Aléxandre mourut en la même année, où le Concile de Nicée avoit été tenu, & qu'avant que d'expirer il désigna S. Athanase pour être son successeur. Il s'est trompé de la même sorte quand il a rapporté la mort d'Aléxandre Evêque de Constantinople à l'année 340. Car il est aisé de prouver que Paul étoit assis sur le Siége de cette Eglise dés le tems du Grand Constantin, qui mourut 337.

S. Gr. de Naz. Orat. 21.

Le récit que Socrate fait du Concile de Sirmich est fort imparfait, & n'en peut donner qu'une idée fort obscure, & fort confuse. Il dit, qu'en l'année d'aprés le Consulat de Serge & de Nigrinien, où il n'y eut point de Consuls, à cause des desordres de la guerre, les Evêques, tant d'Orient que d'Occident s'assemblérent à Sirmich, déposérent Photin qui soûtenoit les erreurs de Sabellius, & composérent trois Formulaires, dont le

L. 2. ch. 29. & 30.

premier fut dicté en Grec par Marc Evêque d'Arétuse, & les deux autres furent dictez en Latin par d'autres Prélats. Ainsi il ne reconnoît qu'un Concile de Sirmich tenu en l'année d'aprés le Consulat de Serge, & de Nigrinien, & où il n'y avoit point de Consuls, c'est à dire en l'année 351. & il attribuë à cét unique Concile la composition de trois Formulaires.

Il est constant cependant qu'il faut distinguer quatre Conciles tenus en la Ville de Sirmich. Le premier fut tenu par des Evêques d'Occident en 349. Puisque selon le témoignage de S. Hilaire dans les Fragmens donnez au public par Monsieur le Févre, ce fut deux ans aprés celui de Milan, qui avoit été tenu en 347. & Photin y fut condamné & déposé. Mais la faction du peuple qui admiroit son éloquence empêcha que la Sentence ne fût éxécutée.

Le second Concile de Sirmich fut tenu deux ans aprés en 351. par des Evêques d'Orient, & Photin y fut encore condamné, déposé, & chassé de son siége, aprés qu'il eut été convaincu dans une conférence publique qu'il avoit euë avec Basile, Evêque d'Ancyre.

Le troisiéme Concile de Sirmich fut tenu en 357. par un petit nombre d'Evêques d'Occident, en presence de Constance. Le quatriéme, & le dernier fut tenu en 359. sous le Consulat d'Eusébe, & d'Hypatius.

Ce fut dans le second de ces Conciles tenu en 351. que le premier formulaire fut composé en Grec, non par Marc Evêque d'Arétuse, comme dit Socrate, parce qu'il n'y avoit dans ce Concile-là que des Evêques d'Orient, mais par d'autres.

Le second formulaire fut composé dans le troisiéme Concile tenu en 357. c'est celui-là que saint Hilaire appele le blasphéme d'Osius, & de Potame, parce qu'il fut dicté par l'un de ces Evêques, & signé

& signé par l'autre. Il est certain qu'Osius n'alla point à Sirmich en l'année 351. parce que les chemins n'étoient pas libres alors, & que l'Occident étoit sous la puissance de Magnence. Mais il y alla en 357. & par une foiblesse déplorable consentit à l'impiété des Ariens.

Le dernier Formulaire fut dressé dans le dernier Concile de Sirmich par Marc Evêque d'Aréthuse avec la date de l'année, & des Consuls, ce qui donna sujet à saint Athanase de reprocher aux Evêques qui avoient fait cette assemblée-là, que leur foi étoit changeante comme le tems, au lieu qu'elle devoit être constante, & invariable.

Il étoit nécessaire de distinguer ces Formulaires, & ces Conciles pour ôter la confusion que Socrate avoit mise dans sa narration.

En faisant l'Histoire du Concile tenu à Antioche par les Ariens en l'année 341. il remarque que Jules Evêque de Rome n'y assista point, & n'y envoia personne en sa place, encore ajoûte-t-il, qu'il soit défendu par le Canon, de rien ordonner sans la participation de l'Evêque de Rome. L. 2. ch. 8.

Il répéte à peu prés la même chose en un autre endroit, où il dit, que le Pape se plaignit de l'aigreur avec laquelle les Ariens lui avoient écrit, & de ce qu'ils ne l'avoient point invité de se trouver à leur assemblée, bien qu'il soit défendu par le Canon de rien ordonner sans l'avis & le consentement de l'Evêque de Rome. Monsieur de Valois a remarqué sur cét endroit, que Jules ne s'est point plaind de ce que les Eusébiens ne l'avoient point invité de se trouver au Concile d'Antioche, & qu'il n'a point prétendu qu'il y eût une régle Ecclésiastique, par laquelle il fût défendu de rien ordonner sans le consentement de l'Evêque de Rome. La lecture de la lettre de Jules confirme la vérité de la remarque de Monsieur de Valois. Voici les propres termes de ce Pape. Que s'ils étoient ch 17

„ coûpables, comme vous le dites, (il parle de
„ S. Athanase, & de Marcel Evêque d'Ancyre,)
„ il faloit les juger selon la régle de l'Eglise, & non
„ de la maniére qu'ils ont été jugez. Il faloit nous
„ écrire à tous, afin que ce qui auroit été juste fût
„ jugé par tous. Celui qui souffroit persécution
„ étoit un Evêque, & un Evêque d'une Eglise que
„ les Apôtres ont instruite dans la foi. Pourquoi
„ est-ce donc que vous n'avez rien voulu nous
„ écrire d'Aléxandrie? Ne savez-vous pas que la
„ coûtume est que l'on nous écrive d'abord, afin
„ que l'on puisse juger ici selon la justice? C'est
„ pourquoi si l'on avoit conçu de tels soupçons sur
„ les lieux contre un Evêque, il faloit en avertir
„ nôtre Eglise.

Quiconque conférera les paroles de Socrate avec celles du Pape Jules, reconnoîtra sans doute, que les premiéres sont beaucoup plus fortes. Socrate suppose qu'il y a une loi, par laquelle il est défendu de rien ordonner dans l'Eglise, sans le consentement de l'Evêque de Rome. Jules, qui n'ignoroit pas ses droits, & qui n'en vouloit rien perdre, ne prétend rien de semblable. Il dit seulement qu'il faloit juger saint Athanase, & Marcel Evêque d'Ancyre selon la régle de l'Eglise, & expliquant ensuite quelle est cette régle, il demande aux Eusébiens s'ils ignorent que la coûtume est d'écrire d'abord à l'Eglise de Rome, afin que l'on y puisse juger selon la justice. Ainsi il semble que par la régle dont il parle au commencement, il n'entend rien autre chose que la coûtume dont il parle à la fin : ce qui est d'autant plus probable, que cette régle ne se trouve dans aucune collection ancienne, ou nouvelle des Canons. M. de Marca à crû que le Pape Jules avoit eu dessein d'exprimer par ces paroles une prérogative de suffrage qui appartenoit à son Siége ; c'est-à-dire, un droit de juger, par préférence aux

L. 5. de Conc. Sac. & Imp. c. 12.

autres

autres Evêques, les affaires les plus importantes qui survenoient dans l'étenduë de l'Eglise. Il est constant néanmoins que cette préférence de juger, n'étoit ni établie, ni reconnuë en l'année 271. en laquelle fut tenu le Concile d'Antioche, où Paul de Samosate fut convaincu & déposé. Si Denys Evêque de Rome avoit eu droit de juger par préférence cét hérétique, les saints Evêques qui assistérent à ce Concile, n'auroient pas entrepris de le juger sans lui. Nous voions cependant que non seulement ils le jugérent & le déposérent; mais qu'ils élûrent un autre Evêque en sa place, & qu'aprés avoir terminé cette importante affaire sans la participation de Denys Evêque de Rome, ils lui en donnérent avis par une Lettre rapportée par Eusébe, dont voici les derniéres paroles. Aiant „ retranché de nôtre communion cét homme qui „ a déclaré la guerre à Dieu, & qui refuse de re- „ connoître sa faute, nous avons établi Domne „ en sa place par l'ordre de Dieu, comme nous le „ croions. Il a toutes les bonnes qualités d'un „ Evêque, & il est fils de Demetrien d'heureuse „ mémoire, qui a autrefois gouverné la même „ Eglise avec beaucoup de réputation & de mérite. „ Nous vous mandons ceci à dessein, afin que „ vous lui écriviez, & que vous receviez de ses „ Lettres. Quant à Paul, qu'il écrive, s'il veut, „ à Artemas, & qu'il ait communication par let- „ tres, avec ceux qui sont engagez dans les mê- „ mes erreurs. Denys Evêque de Rome ne se plaignit point que Paul de Samosate eût été condamné sans lui, & que la loi, ou la coûtume de l'Eglise eût été violée en ce point. On dira peut-être, pour soûtenir le sentiment de M. de Marca, que Denys ne pouvoit pas se plaindre alors que les Evêques, qui avoient condamné Paul de Samosate, eussent violé la loi de l'Eglise, parce que cette loi-là n'étoit pas encore établie, & qu'elle ne l'a été

L. 7. de l'Hist. ch. 30.

que depuis par les Peres du Concile de Nicée, qui ont déféré la primauté au Siége de Rome sur les autres Patriarches, selon l'expression du même Archevêque. Mais cette réponse n'est nullement considérable, parce qu'il y a grande différence entre la primauté du Siége, & cette prétenduë préférence de jugement. La primauté du Siége de Rome a été reconnuë & avant, & depuis le Concile de Nicée; au lieu que cette préférence de jugement en premiére instance, n'a été reconnuë ni avant le Concile de Nicée, comme l'exemple du Concile d'Antioche, où Paul de Samosate fut condamné sans la participation de Denys Evêque de Rome, le fait voir; ni depuis le Concile de Nicée, comme il est aisé de le justifier par les exemples qui suivent.

Quand saint Jean Chrysostome fut déposé par la faction de ses ennemis assemblez au Fauxbourg du Chêne, & qu'il implora la protection d'Innocent premier, & des autres Evêques d'Italie, ce Pape qui avoit un grand zele pour l'observation des Canons, ne se plaignit point que le sixiéme du Concile de Nicée eût été violé en cette rencontre; & bien que la condamnation prononcée contre saint Jean Chrysostome fût insoûtenable, il ne prétendit point qu'elle fût nulle par la raison que son autorité n'y étoit point intervenuë.

Quand Pélage & Celestius furent condamnez par les Evêques d'Afrique assemblez à Cartage en l'année 407. le même Pape Innocent premier ne se plaignit point de la forme de cette condamnation, comme d'une contravention faite au Concile de Nicée, ni comme d'une entreprise faite sur une prérogative de suffrage qui appartint à son Siége, de juger les causes des Evêques en premiére instance. Quand Eutychez fut dégradé & excommunié par un Concile de Constantinople, Léon premier n'y trouva rien à redire. Flavien Evêque

de

de Constantinople lui écrivit aprés la condemnation, qu'Eutychez avoit été privé de l'honneur du Sacerdoce, & séparé de la communion des Moines, afin que sa Sainteté en avertit les Evêques d'Occident; de peur que ne sachant rien de l'impiété de cét Abbé, ils n'eussent avec lui quelque communication ou par lettres, ou par une autre voie. Ce grand Pape fit à Flavien une réponse fort étenduë, où il examina l'erreur d'Eutychez, & le refuta tres-solidement. Mais il ne prétendit jamais que la maniére dont il avoit été condamné, fût contraire à aucun Canon du Concile de Nicée. Il est clair, si je ne me trompe, par ces trois exemples, que long-tems depuis la célébration du Concile de Nicée, la prérogative du suffrage que M. de Marca s'est imaginé avoir été attribuée à l'Evêque de Rome par le sixiéme Canon de ce Concile, n'étoit point reconnuë, & que le sens qu'il donne aux paroles du Pape Jules, n'est point leur sens naturel & légitime.

Il y a plus d'apparence d'assurer, que la plainte du Pape Jules n'étoit fondée que sur ce que saint Athanase avoit eu recours à son autorité, & sur ce que ses accusateurs, & ses ennemis mêmes avoient offert de se soûmettre à son jugement. Car on ne doute point qu'en ce cas il ne dût prendre connoissance de l'affaire. Les Evêques d'Italie se plaignirent depuis de la même sorte, de ce que les Evêques d'Orient ne leur avoient donné aucune connoissance du différent qui s'étoit ému entre Maxime & Nectaire, qui avoient tous deux été ordonnez pour remplir le Siége de l'Eglise de Constantinople. Maxime étoit allé implorer leur protection, & leur avoit si artificieusement déguisé la vérité, qu'ils ne doutoient point qu'il n'eût été canoniquement élevé à cette éminente dignité; & c'est principalement à-cause de cette circonstance de la presence de Maxime, qui leur témoi- Append. Cod. Theod.

témoignoit qu'il étoit prêt de soûtenir dans un Concile la justice de sa cause; qu'ils trouvérent étrange que les Evêques d'Orient l'eussent jugé seuls. Ils expliquent le droit, ou l'usage qui avoit été autrefois observé en pareilles rencontres, par l'exemple de saint Athanase, & de Pierre son successeur, qui avoient eu recours au jugement des Eglises de Rome, d'Italie, & d'Occident; & déclarent qu'en vertu de ce droit, ou de cét usage ils ne s'attribuoient aucune prérogative de juger; mais desiroient seulement avoir connoissance de l'affaire, comme d'une affaire qui leur
pag. 106. étoit commune: *Non prærogativam vindicamus examinis, sed consortium tamen debuit esse communis arbitrii.* Je ne dirai rien davantage de cette matiére, qui a été traitée à fond dans une excellente lettre d'un des plus savans Théologiens de ce siécle. Ce que j'en ai remarqué ici aprés lui, suffit pour faire voir combien Socrate s'est éloigné de la vérité, lorsqu'il a écrit indéfiniment, qu'il y avoit un Canon par lequel il étoit défendu de rien ordonner dans l'Eglise, sans la participation de l'Evêque de Rome; ce qui lieroit les mains à tous les Evêques, & leur empêcheroit de juger en premiére instance, sans la participation du Pape, les affaires qui surviennent en leurs Diocéses.

Il a fait d'autres fautes dans le récit de la persécution que saint Athanase a soufferte; comme
Liv. 2. ch. 15. & 17. quand il a marqué deux voiages differens qu'il ait été obligé de faire à Rome, pour éviter les effets de la cabale des Ariens, & de la colére de Constance. Cette faute-là a été suivie par le Cardinal Baronius, par le P. Pétau, & par M. Blondel; qui ont crû que saint Athanase étant retourné à Aléxandrie aprés le Concile de Rome, où il avoit été déclaré innocent, retourna à Rome lorsque Grégoire s'empara à main armée du Siége de son

Eglise

Eglise. M. de Valois a prouvé tres-solidement le contraire, & a fait voir tres-clairement que saint Athanase n'a été qu'une fois à Rome, & qu'aprés y avoir été absous par le Concile des Evêques assemblez en l'année 342. il retourna à son Diocése, & reprit possession de son Siége, que Grégoire élu par les Ariens, avoit usurpé la même année, & avant la fin du même Concile, comme saint Athanase le témoigne lui-même dans sa lettre aux Solitaires. Aussi ce Saint dans le récit de ses persécutions, ne parle jamais que d'un voiage qu'il ait fait à Rome. Ce qui a contribué à tromper le Cardinal Baronius, est qu'il a pris Grégoire pour George, & les a confondus, bien qu'ils soient distinguez fort clairement par le texte Grec de la lettre circulaire de saint Athanase aux Orthodoxes. Ils usurpérent tous deux par violence la Chaire d'Aléxandrie; mais ce fut en différent tems, & George n'imita l'usurpation de Grégoire que quatorze ans depuis lui. Socrate avoit fort embarassé cét endroit de la vie de saint Athanase.

Ce qu'il dit de l'Empereur Valentinien, qu'il épousa Justine fille de Juste, sans répudier Sévére, & que de peur d'être blâmé d'incontinence, il permit par une loi publique d'avoir deux femmes en même tems, n'est appuié du témoignage d'aucun autre écrivain, & approche plus de la fable que de l'histoire. Liv. 4. ch. 31.

Il a fait une fort belle digression sur la diversité de la discipline des Eglises, où quelques-uns ont crû avoir remarqué des fautes considérables. Le Cardinal Baronius en reprend deux en ce qu'il écrit de la maniére dont on jeûnoit à Rome de son tems, pendant le Carême. L'une en ce qu'il dit, que le jeûne n'étoit que de trois semaines; & l'autre en ce qu'il en excepte les Samedis & les Dimanches. Ce Cardinal entreprend de le convain- Ad Ann. 57.

cre de la premiére, par le témoignage de saint Grégoire, qui dit que l'on jeûnoit six semaines en son tems; & de la seconde, par celui du Pape Innocent premier, qui dit, que comme les Romains célébrent les Dimanches pour témoigner la joie qu'ils ont de la resurrection de leur Sauveur, ils jeûnent les Samedis pour témoigner la douleur qu'ils ont de sa mort.

Il semble néanmoins qu'il est aisé de défendre Socrate de ces deux fautes. Quant à la premiére que Baronius lui impute, on peut dire certainement que le Carême n'étoit que de trois semaines à Rome en son tems, puisque d'autres Auteurs, qui n'en étoient pas fort éloignez, comme Cassiodore entr'autres, ne lui donnent pas une plus grande étenduë. Le passage de saint Grégoire ne peut servir à prouver le contraire, puisque ce grand Pape est postérieur de presque deux siécles à nôtre Historien, & qu'il se peut faire qu'il soit intervenu des changemens dans cét intervalle, & que les Romains aient jeûné six semaines avant Pâque à la fin du sixiéme siécle, au lieu qu'ils n'en avoient jeûné que trois, au commencement du cinquiéme. Pour ce qui est de ce que Socrate dit, que les Romains ne jeûnoient pas en Carême le Samedi, quand on avoüeroit qu'il s'est mépris, la méprise seroit d'autant plus pardonnable, qu'il avoit averti lui-même ses Lecteurs, qu'il parleroit principalement dans son histoire des choses arrivées à Constantinople; & que les Ecrivains qui demeuroient dans cette Capitale de l'Empire, n'étoient pas fort bien informez des affaires d'Occident. Ils confondoient souvent Rome avec les autres villes d'Italie; l'Italie avec les autres Provinces. Ils prenoient les Romains pour les Italiens, & comprenoient quelquefois sous le nom de ceux-ci, les François & les Gaulois. Ceux qui sont accoûtumez à ces façons de parler des Auteurs

teurs Grecs, ne trouveront pas étrange que Socrate ait attribué aux Romains, pendant le Carême, une coûtume qui étoit observée en d'autres villes d'Italie, & principalement à Milan pendant toute l'année, selon le témoignage de saint Augustin. Mais on peut soûtenir fort probablement, que Socrate ne s'est point trompé en cét endroit, & qu'en son tems on ne jeûnoit point à Rome le Samedi, pendant le Carême. Saint Léon qui vivoit au même tems, avertit de cette sorte les fidéles commis à sa conduite, des jeûnes qu'ils devoient garder, & des autres devoirs de piété dont „ ils se devoient aquiter durant le Carême. Nous „ jeûnerons le Lundi, le Mécredi, & le Vendre- „ di, & le Samedi nous célébrerons la Vigile dans „ l'Eglise de saint Pierre Apôtre. Il paroît par le témoignage du même Pape que les Romains ne jeûnoient point non plus le Samedi des Quatre-tems, mais le Mécredi, & le Vendredi seulement, bien qu'ils jeûnassent les autres Samedis de l'année.

Au Serm. 4. de Carême.

Je croi que cela suffit pour défendre Socrate sur ce sujet, devant toutes les personnes équitables. Je voudrois qu'il fût aussi aisé de justifier tout ce qu'il a avancé touchant les Novatiens. Mais il paroît en plusieurs endroits, si mal-informé de l'état de leur schisme, & de leurs erreurs, qu'on se trouve indispensablement obligé de l'abandonner. Il confond Novatien avec Novat, & de ces deux hommes, dont l'un étoit Prêtre de Rome, & l'autre, ou Prêtre, ou selon quelques Auteurs, Evêque d'Afrique, il n'en fait qu'un auquel il donne le nom de Novat, & qu'il regarde comme le chef de la secte. Il est certain néanmoins que celui qui rompit le premier l'unité de l'Eglise à Rome se nommoit Novatien, & que Novat qui favorisa cette division, n'en fut pas le premier Auteur. Il avoit tâché d'en causer une semblable

Epist. 19. en Afrique. Saint Cyprien, qui le connoissoit parfaitement le represénte comme un esprit déreglé, ennemi de la paix, ami des nouveautez, transporté d'une insatiable avarice, enflé d'un insupportable orgueil. Il l'accuse d'avoir jetté parmi les Fidéles de Carthage des semences de discorde, & de mauvaise intelligence, d'avoir entrepris de faire un Diacre sans son consentement, d'avoir dépoüillé des veuves & des pupilles, d'avoir retenu les biens de l'Eglise, & des pauvres qui avoient été déposez entre ses mains, d'avoir laissé mourir son pere de faim, d'avoir négligé de lui rendre l'honneur de la sépulture, d'avoir outragé sa femme durant sa grossesse, & d'avoir tué à coups de piés l'enfant dont elle étoit grosse. Il ajoûte qu'appréhendant la déposition, & l'excommunication qu'il avoit méritée; il prévint sa condamnation par la fuite, & qu'étant allé à Rome, il s'y joignit à Novatien, & y commit de plus grands crimes qu'il n'avoit commis à Carthage.

Il n'y a pas toutefois grand sujet de s'étonner que Socrate n'ait pas distingué ces deux hommes: les autres Auteurs Grecs qui n'avoient pas grand soin de s'instruire des affaires d'Occident, ne les aiant pas distinguez, non plus que lui; mais il y a sujet de trouver étrange qu'il ait écrit l'occasion, & le commencement de la séparation des Novatiens de la maniére qu'il l'a fait, aprés en avoir vû une description si dissemblable dans la lettre du Liv. 6. ch. 41. Pape Corneille, insérée par Eusébe au sixiéme livre de son Histoire. Il dit que Novat Prêtre de Liv. 4. ch. 28. l'Eglise Romaine se sépara de la communion des autres Fidéles, à cause que Corneille Evêque avoit reçu ceux qui avoient sacrifié aux Idoles pendant la persécution excitée par Déce contre l'Eglise. Que s'étant séparé pour cette raison, il fut sacré par d'autres Evêques qui étoient de son

sen-

sentiment, & qu'à l'heure-même, il écrivit à toutes les Eglises pour les exhorter à ne point accorder la grace de la réconciliation à ceux qui étoient tombez dans l'idolatrie. Mais il ne dit point comme le Pape Corneille, qu'il ne se sépara de la communion Ecclésiastique, que par jalousie, & par dépit de ce qu'il n'avoit pas été élu Evêque, qu'il se fit sacrer par trois Evêques, à qui les fumées du vin avoient ôté l'usage de la raison, & que le pardon accordé aux Idolâtres ne fut que le prétexte de son schisme. Quand je compare les paroles de ce grand Pape avec celles de nôtre Historien, je ne puis attribuer leur différence qu'à la trop grande facilité avec laquelle ce dernier aura ajoûté foi aux discours de quelque Novatien de Constantinople, qui étant éloigné, & du tems, & du lieu où le schisme a commencé, lui en aura artificieusement déguisé les circonstances, de la même sorte que l'on les lui avoit peut-être déguisées aussi à lui-même, & lui aura rendu le récit de Corneille suspect, comme fait par une partie intéressée, & par un compétiteur ambitieux du Siége de la premiére Eglise du monde.

Je me persuade que c'est du même principe que procéde la maniére avantageuse dont il louë quelquefois l'austérité extérieure de leur conduite, & la sainteté apparente de leur vie. Car non seulement je suis convaincu par l'examen que j'ai fait de ses ouvrages, qu'il n'a eu aucune part à leur schisme, ni à leurs erreurs ; mais je me promets d'en convaincre toutes les personnes dégagées de passion ; & c'est ce qui me reste à faire ici en peu de paroles.

Le schisme par lequel les Novatiens se sont séparez de l'Eglise a été le premier, & le plus grand de leurs crimes. On ne sauroit prouver que Socrate en ait jamais été coûpable, & je ne puis assez m'éton-

m'étonner de la hardiesse avec laquelle quelques Auteurs ont osé avancer, comme une vérité indubitable, qu'il étoit attaché à la secte de ces Schismatiques. Il oppose perpétuellement leurs Eglises, leurs assemblées, & leur communion, aux Eglises, aux assemblées, & à la communion des Catholiques ; & marque assez clairement qu'il ne participoit point à leurs mystéres. Quand il rapporte le commandement que l'Empereur Julien fit à Eleusius Evêque de Cyzique, de relever à ses dépens une Eglise de Novatiens qu'Euzoius avoit démolie, il le fait d'un air qui découvre l'injustice de cét ordre, & qui ne convient nullement à une personne qui auroit approuvé la séparation de ceux de cette secte. Ils avoient joint à cette division une dureté inflexible à s'opposer à la sage condécendance que l'Eglise a euë de se relâcher de son ancienne sévérité, & de recevoir à la pénitence ceux qui avoient commis les péchez les plus énormes depuis leur bâtême. Quiconque lira l'histoire de Socrate reconnoîtra aisément, que bien loin d'approuver cette impitoiable rigueur, il louë la pratique qui étoit établie de son tems dans l'Eglise Catholique, d'imposer des satisfactions convenables à ceux qui avoient offensé Dieu, & perdu sa grace, & de les réconcilier par l'absolution ; qu'il improuva le changement qui fut apporté à cét usage par Nectaire, qu'il en prédit les mauvaises suites à celui-même qui l'avoit conseillé, & qu'il jugea que l'impunité ôteroit aux pécheurs la crainte, & la honte qui les empêchent souvent de se porter aux plus grands crimes.

Liv. 3. ch. 11.

Outre le schisme par lequel les Novatiens avoient renoncé à la communion de l'Eglise, & la dureté par laquelle ils avoient condamné sa tendresse pour les pécheurs pénitens, quelques uns d'entr'eux s'étoient portez à cét excez de témérité, de nier le pouvoir que les Evêques, & les

Prê-

Prêtres ont reçu de remettre toute sorte de pechez. Ceux dont les maximes furent envoiées par Sympronien à saint Pacien, soûtenoient ouvertement cette erreur, comme ce célébre Evêque de Ep. 3
„ Barcelone nous en assure par ces paroles. Le „ traité des Novatiens qui est rempli d'un si grand „ nombre de propositions, & qui est tombé en„ tre mes mains par vôtre moien, Sympronien „ mon frere, contient qu'il n'est pas permis de „ faire pénitence aprés le bâtême, que l'Eglise „ ne sauroit remettre un péché mortel, & qu'elle „ se perd quand elle reçoit les pécheurs. Il n'y a pas le moindre fondement de soupçonner nôtre Historien d'avoir jamais soûtenu cette hérésie. Jamais il ne l'attribuë aux Novatiens, ni à ceux qui commencérent le schisme à Rome au tems du Pape Corneille, ni à ceux qui le répandirent dans les Provinces les plus éloignées, ni à Acese qu'il introduit au Concile de Nicée sur la foi d'un témoin oculaire, ni aux Novatiens qui vivoient de son tems, soit à Constantinople, ou en quelques autres villes de l'Empire. On ne pourroit donc pas la lui attribuer à lui-même, quand il auroit été du nombre de ces Novatiens, dont il a parlé, & on la lui peut encore moins attribuer, puisque bien loin d'en avoir été, il a toûjours vécu dans la société de l'Eglise, comme je croi l'avoir montré.

Que s'il n'a été Novatien, ni de communion, ni de sentiment, il ne reste aucun prétexte de décréditer ses ouvrages, ni d'écrire, comme quelques-uns ont pris la liberté de faire, que la vérité y est mal établie, & peu asseurée ; parcequ'il étoit dévoüé à une faction schismatique. Ces vaines & vagues accusations n'empêcheront pas que ceux, qui desireront s'instruire solidement de l'Antiquité, n'ajoûtent plus de créance à son Histoire qu'à des actes apocryphes, sur la foi desquels des

Le Card. Bar. dans la Préf. de ses Annales.

des Auteurs Modernes ont renouvellé les narrations fabuleuſes de la maladie, de la guériſon du bâtéme, & de la donation de l'Empereur Conſtantin.



HIS-



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Socrate.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de l'Auteur.

EUSÉBE surnommé Pamphile a écrit en dix livres l'Histoire de l'Eglise, & l'a finie au régne de Constantin, auquel cessa la persécution, qui avoit été excitée par Dioclétien contre les Chrêtiens. Il *L'an de N. S.*

L'an de N. S. n'a touché dans les livres de la Vie de Constantin que légérement, ce qui regarde Arius, parce qu'il avoit plûtôt dessein de faire l'éloge de ce Prince, que de laisser à la Postérité un recit fidéle des choses qui étoient arrivées en ce tems-là. Pour nous qui avons resolu de representer exactement ce qui est arrivé depuis dans l'Eglise, nous commencerons par ce qu'il a ômis, & sans rechercher les vains ornemens du discours, nous raporterons, tant ce que nous avons trouvé dans les livres des anciens, que ce que nous avons appris de la bouche de ceux qui avoient été témoins de ce qu'ils nous ont raconté. Et parce qu'il est fort important de savoir de quelle maniére Constantin a embrassé la Religion Chrêtienne, nous en dirons d'abord quelque chose.

CHAPITRE II.

De quelle maniére l'Empereur Constantin embrassa la Religion Chrétienne.

304. Je commencerai par le tems auquel Dioclétien & Maximien surnommé Herculius convinrent de renoncer à l'autorité souveraine, & de se réduire à une condition privée. Maximien surnommé Galerius, qui avoit possédé avec eux l'Empire, alla alors en Italie, où il fit deux Césars, Maximin pour l'Orient, & Sévére pour l'Occident. En même tems Constantin fut proclamé Empereur en Angleterre, aprés la mort de Constance son pere, arrivée en la premiére année de la deux cent soixante & onziéme Olimpiade, le vint-cin-
306. quiéme jour du mois de Juillet. Enfin Maxence fils de Maximien Herculius fut élevé à Rome sur le trône, comme un tiran, plûtôt que comme un

un Empereur, par les suffrages des soldats des Gardes. Ce qui fut cause qu'Herculius, qui desiroit de se remettre en possession de l'Empire, tâcha de tuer son fils, ce qu'il eût fait, sans les soldats qui l'en empêchérent. Etant venu bientôt aprés à Tarse Ville de Cilicie, il y mourut. Sevére aiant été envoié par Maximien Galérius à Rome, pour s'y saisir de Maxence, y fut tué par la perfidie de ses soldats. Enfin ce Maximien mourut dans le tems qu'il gouvernoit seul l'Empire, aprés avoir communiqué la souveraine puissance à Licinius natif de Dace, son ancien ami. Cependant Maxence exerçant à Rome une domination tirannique, violant les femmes des Sénateurs, & faisant mourir sans sujet les personnes de la premiére qualité, Constantin commença à chercher dans son esprit les moiens de délivrer les sujets de l'Empire de ces violences. Il douta d'abord de quel Dieu il devoit implorer la protection, & fit cette réflexion, que Dioclétien n'avoit tiré aucun secours des Idoles, au culte desquelles il avoit été merveilleusement attaché, au lieu que Constance son pere, qui avoit toûjours eu de l'éloignement de la superstition des Paiens, avoit joüi d'une plus grande prospérité. Son esprit étant partagé de la sorte, il eut une merveilleuse vision, comme il marchoit à la tête de ses troupes. Il vit en l'air sur le soir une croix de lumiére, sur laquelle ces mots étoient écrits. VAINQUEZ PAR CECI. L'étonnement dont il étoit surpris, l'empêchant d'ajoûter foi au rapport de ses yeux, il demanda à ceux qui étoient presens, s'ils avoient vû le même signe. Quand ils lui eûrent répondu qu'oüi, il fut confirmé par leur témoignage dans la créance de la vérité. La nuit suivante il vit Jesus-Christ en songe qui lui commanda de faire un Etendart sur le modéle de celui qui lui avoit paru en l'air, & de s'en servir contre ses ennemis. Suivant

L'an de N. S. 306.

L'an de N. S. vant cét oracle, il fit faire un Etendart en forme de croix, lequel on conserve encore aujourd'hui dans le Palais des Empereurs. Etant rempli de la confiance que lui donnoient de si avantageuses promesses, il marcha contre Maxence, & l'aiant combattu, il remporta la victoire. Maxence étant tombé dans le fleuve, & s'étant noié. Pendant que Licinius beaufrere de Constantin & son Collégue à l'Empire, demeuroit en Orient. Il témoigna à Dieu sa reconnoissance de la victoire qu'il lui avoit accordée, en arrêtant le cours de la persécution contre les Chrêtiens, en rappelant les exilez, en rendant la liberté aux prisonniers, en remettant les proscrits en possession de leur bien, en relevant les Eglises. Dans le même tems
313. mourut Dioclétien, qui, comme nous avons dit, s'étoit démis de la souveraine puissance.

CHAPITRE III.

De la persécution que Licinius excita contre les Chrétiens, dans le tems même que Constantin les favorisoit de tout son pouvoir.

319. L'EMPEREUR Constantin étant persuadé des veritez de nôtre Religion, agissoit conformément à sa créance, bâtissoit des Eglises pour les Chrétiens les enrichissoit de divers ornemens, faisoit ou fermer, ou abbattre les temples des Paiens, & vendre les statuës de leurs Dieux. Au contraire Licinius son Collégue étant engagé dans l'erreur & dans la superstition, avoit aversion des Chrétiens, & bien qu'il ne les osât persécuter ouvertement, de peur de déplaire à Constantin, il ne laissoit pas de leur dresser secrétement des piéges. Il se resolut pourtant de se déclarer, & de les persécuter dans les païs de son obéissance. Les violen-

violences, qu'il exerça contre eux, furent trop publiques pour être inconnuës à Constantin. Apprehendant donc les effets de sa colére, il tâcha de l'appaiser par ses caresses, & par les promesses qu'il lui fit de ne plus rien entreprendre, ni contre ses intérêts, ni contre le repos des Chrétiens. Mais il viola en même tems ses promesses, en continuant toûjours de lui tendre des piéges, & de troubler la paix de l'Eglise. Il défendit aux Evêques d'entrer dans les maisons des Paiens; de peur qu'ils ne les convertissent à la foi, & que nôtre Religion ne s'acorût. Ainsi cette persécution étoit tout ensemble & publique & secréte, parce que si d'un côté elle étoit desavoüée par ceux-mêmes qui l'exerçoient, de l'autre les Fidéles souffroient les plus cruelles véxations en leur personne & en leurs biens.

L'an de N. S. 319.

CHAPITRE IV.

Guerre entre Constantin & Licinius à l'occasion des Chrétiens.

CONSTANTIN ne pouvant dissimuler l'indignation que lui donnoit cette perfidie, ils rompirent la fausse amitié, par laquelle ils sembloient unis, prirent les armes, & en étant venus plusieurs fois aux mains, tant sur mer que sur terre, Licinius fut défait proche de Chrysopole qui est le Port de Calcédoine, & contraint de se rendre à Constantin. Ce Prince au lieu de le punir, comme il méritoit, lui permit de demeurer en repos à Thessalonique. Mais au lieu de cela il amassa secrétement des soldats, pour reparer ses pertes, dont Constantin aiant eu avis, il commanda de le faire mourir. S'étant mis de la sorte en possession de tout l'Empire, il s'appliqua à 324.

L'an de N.S. favoriser la Religion Chrétienne, & à lui procurer une profonde paix. Mais cette paix fut troublée par une guerre qui s'émut entre les Chrétiens. Je dirai ici de quelle maniére cela arriva.

CHAPITRE V.

Contestation entre Arius, & Aléxandre Evêque d'Aléxandrie.

ACHILLAS aiant été élevé sur le Siége de l'Eglise d'Aléxandrie, aprés que Pierre, qui l'avoit occupé avant lui, eut souffert le martyre soûs le régne de Dioclétien, il eut Aléxandre pour successeur, qui à la faveur de la paix que Dieu avoit renduë aux Chrétiens, conduisoit sans aucun trouble le troupeau, qui lui avoit été confié. Disputant un jour de la Trinité avec un trop grand desir de faire paroître sa sience en presence des Prêtres & des autres Ecclésiastiques de son Clergé, il dit que dans la Trinité il y avoit Unité. Ce qui aiant fait croire à Arius Prêtre de son Eglise, homme habile en l'art de raisonner, qu'il suivoit l'erreur de Sabellius de Libye, il soûtint par un trop grand desir de contester une autre erreur directement opposée, & refuta son Evêque avec trop d'aigreur en disputant de cette sorte. Si le Pere a engendré son Fils, le Fils a eu un commencement. D'où il s'ensuit clairement, qu'il y a eu un tems, auquel il n'étoit pas, & que sa substance a été tirée du néant.

CHA-

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE VI.

Progrès de la dispute. Aléxandre dépose Arius & ses Sectateurs.

PAR ce nouveau raisonnement il excita plusieurs personnes à agiter la question, & avec cette étincelle il alluma un grand feu. Le mal s'étant élevé dans l'Eglise d'Aléxandrie, courut l'Egypte, la Libye, la Thébaïde, & se répandit sur un grand nombre de villes & de Provinces. Plusieurs favorisérent l'opinion d'Arius. Eusébe, non l'Evêque de Césarée, mais l'Evêque de Béryte, qui s'étoit emparé de l'Evêché de Nicomédie en Bithynie, la soûtint plus fortement que nul autre; dont Aléxandre Evêque d'Aléxandrie, étant entré en grande colére, il assembla un Concile, dans lequel il déposa Arius, & ses Sectateurs, & écrivit aux autres Evêques en ces termes.

Lettre d'Aléxandre Evêque d'Aléxandrie.

„ A nos tres-chers & tres-honorez Collégues
„ dans le ministére de l'Eglise Catholique,
„ Aléxandre salut en nôtre Seigneur. Puisque l'E-
„ glise Catholique ne fait qu'un corps, & qu'il
„ nous est ordonné dans l'Ecriture sainte de con-
„ server avec soin le bien de la concorde & de la
„ paix, il est juste que nous-nous avertissions ré-
„ ciproquement de ce qui arrive dans chaque Dio-
„ cése, afin que si l'un des membres est dans la
„ douleur, ou dans la joie, les autres s'affligent,
„ ou se réjoüissent avec lui. De méchans hommes
„ & ennemis du Sauveur, se sont élevez depuis peu
„ de tems dans nôtre Diocése, & ont enseigné à se
„ séparer par un schisme, qui est une disposition à
„ l'arrivée de l'Antechrist. J'avois dessein d'ense-

L'an de N. S. Conft.

„ velir ce desordre sous le silence, afin qu'é-
„ tant étoufé dans la personne de ces Apostats, il
„ ne s'étendît point plus loin, & ne souillât point
„ les oreilles des personnes simples. Mais puis-
„ qu'Eusébe qui depuis qu'il a quitté impunément
„ le Siége de Béryte, pour usurper celui de Nico-
„ médie prétend que les affaires de l'Eglise dépen-
„ dent uniquement de son jugement, a pris la pro-
„ tection de ces Apostats, & a écrit de tous côtez
„ en leur faveur, j'ài cru devoir rompre le silence
„ pour vous avertir de cette nouvelle erreur, &
„ pour vous empêcher d'ajoûter foi aux lettres
„ qu'Eusébe pourroit vous avoir écrites. Il renou-
„ velle à l'occasion de ces Apostats son ancienne
„ malignité que le tems sembloit avoir effacée, &
„ bien qu'il n'écrive en apparence qu'en leur fa-
„ veur, il écrit en effet pour ses intérêts. Au reste
„ voici les noms de ceux qui se sont séparez de l'E-
„ glise. Arius, Achillas, Aithalés, Carponés, un
„ autre Arius, Sarmatés, Euzoius, Lucius, Julien,
„ Menas, Helladius, Gaïus, & de plus Secundus,
„ & Théonas, qui ont autrefois été appelez Evê-
„ ques. Ce qu'ils avancent avec la derniére témé-
„ rité, & sans le pouvoir appuier par l'autorité de
„ la sainte Ecriture, est qu'ils disent. Dieu n'a
„ point toûjours été Pere, mais il y a eu un tems,
„ auquel il ne l'étoit point. Le Verbe de Dieu n'a
„ point toûjours été, mais il a été tiré du néant.
„ Dieu qui est, l'à créé, lui qui n'étoit point, de ce
„ qui n'est point. Ainsi il y a eu un tems, auquel il
„ n'étoit point, puisque le Fils est la Créature &
„ l'Ouvrage de son Pere. Il n'est point semblable
„ au Pere selon sa substance, ni le véritable Verbe
„ de Dieu, ni sa véritable sagesse. Il n'est que l'un
„ de ses Ouvrages, & l'une de ses Créatures, & ce
„ n'est que par abus, que l'on l'appele Verbe & Sa-
„ gesse, en-tant qu'il a été créé par le Verbe & par
„ la Sagesse, qui sont en Dieu, & par lesquels tous

ses

„ ses autres Ouvrages ont été créez. De là vient
„ que de sa Nature il est sujet au changement com-
„ me les autres créatures raisonnables. Le Verbe
„ est éloigné & séparé de la substance de Dieu. Le
„ Pere est invisible & ineffable au Fils ; car le Fils
„ ne le connoît point parfaitement, & ne le sau-
„ roit voir. Le Fils ne connoit point sa propre
„ substance, parce qu'il n'a été fait que pour nous,
„ & pour servir à son Pere, comme d'un instru-
„ ment, pour nous créer, & si Dieu n'avoit eu des-
„ sein de nous créer, le Fils n'auroit jamais été.
„ Quelqu'un leur aiant demandé si le Verbe de
„ Dieu peut changer, comme le diable a changé, ils
„ n'ont point eu honte de répondre, il le peut tres-
„ certainement. Car il est d'une nature sujette au
„ changement, puisqu'il peut être engendré, &
„ être créé. Nous étant assemblez avec prés de
„ cent Evéques tant d'Egyte que de la Libye, nous
„ avons prononcé anathéme contre Arius qui
„ avançoit toutes ces choses avec la derniére im-
„ pudence, & contre ceux qui ont suivi ses erreurs.
„ Mais Eusébe les a reçus, en s'efforçant de mêler
„ l'impiété avec la piété, & le mensonge avec la
„ vérité. Mais il ne remportera point l'avantage,
„ parce que la vérité est toûjours victorieuse, &
„ qu'il ne peut y avoir de société entre la lumiére
„ & les ténébres, entre Jesus-Christ & le démon.
„ Qui a jamais rien entendu de pareil, ou qui le
„ peut entendre sans étre surpris d'étonnement,
„ & sans boucher ses oreilles, de peur qu'elles ne
„ soient soüillées de tant d'ordures ? Y a-t-il quel-
„ qu'un qui entendant dire à saint Jean, *Au com-
„ mencement étoit le Verbe*, ne condamne pas ceux
„ qui assurent qu'il y a eu un tems auquel il n'étoit
„ point ? Ou bien y a-t-il quelqu'un qui entendant
„ ces paroles de l'Evangile, le Fils unique, &
„ toutes choses ont été faites par lui, ne ressente
„ pas de l'aversion contre ceux qui disent que le

l'an de N.S. Const.

„ Fils n'est qu'une créature ? En effet comment „ pourroit-il n'être qu'une des créatures qui ont „ été faites par lui ? Comment pourroit-il être le „ Fils unique, s'il n'étoit qu'au rang des créatu„ res ? Comment est-il sorti du néant, puisque le „ Pere dit, *Mon cœur a produit un bon Verbe*: & en „ un autre endroit, *Je vous ai engendré de mon sein „ avant l'aurore*; Comment est-il d'une substance „ dissemblable à son Pere ; puisqu'il est sa parfaite „ image, & la splendeur de sa gloire, & qu'il dit „ lui-même, *Quiconque me voit, voit mon Pere* ? Si le „ Fils est la raison & la sagesse du Pere, comment y „ a-t-il eu un tems auquel il n'étoit point ? C'est „ comme s'ils disoient qu'il y a eu un tems auquel „ Dieu a été sans raison, & sans sagesse. Comment „ seroit-il sujet au changement, puisqu'il dit de „ soi-même, *je suis en mon Pere, & mon Pere est en „ moi*, & ailleurs, *mon Pere & moi ne sommes qu'un*, „ & que dés auparavant il avoit dit par son Prophé„ te, *Voiez que je suis, & que je ne change point*: „ Car bienque l'on puisse prétendre que cette pa„ role doit être entenduë du Pere, il est pourtant „ plus à propos de l'entendre du Fils, parcequ'il n'a „ point changé en se faisant homme, & que, com„ me dit saint Paul, *Il est le même aujourd'hui qu'il „ étoit hier, & sera le même durant tous les siécles.* „ Mais qui les a portez à avancer qu'il a été fait „ pour nous, puisque l'Apôtre assure que *toutes cho„ ses ont été faites pour lui, & par lui* ? Le blasphéme „ par lequel ils osent dire que le Pere n'est point „ connu parfaitement par le Fils ne doit étonner „ personne. Car depuis qu'ils ont déclaré la guer„ re à Jesus-Christ, ils méprisent la parole, par „ laquelle il dit : *Comme mon Pere me connoît, je con„ nois mon Pere*. Ainsi si le Pere ne connoit qu'im„ parfaitement le Fils ; le Fils ne connoit qu'im„ parfaitement le Pere. Que si cela ne se peut avan„ cer sans crime, & si le Pere connoit parfaitement

„ le

„le Fils qui est son Verbe, il est clair que le Fils L'an
„connoit parfaitement son Pere. Nous les con- de
„vainquons souvent par ces témoignages de la N. S.
„sainte Ecriture. Mais ils changent aussi souvent Const.
„de langage, que le caméléon change de couleur,
„& font voir que ces paroles de l'Ecriture leur
„conviennent parfaitement: *Lorsque l'Impie est ve-* Prov.
„*nu au plus profond des pechez, il méprise tout.* Il y a 18.
„eu avant eux plusieurs héréfies dont l'extrava-
„gance a été extréme. Mais en combattant la
„Divinité du Verbe, ils ont justifié ces héréfies,
„autant qu'il a été en leur pouvoir, parcequ'ils se
„sont approchez davantage de l'impiété de l'An-
„techrist. C'est le sujet pour lequel ils ont été re-
„tranchez de l'Eglise, & frappez d'anathéme. Il
„est vrai que leur perte nous cause une sensible
„douleur, & nous sommes fâchez de leur voir re-
„jetter la doctrine de l'Eglise qu'ils avoient autre-
„fois reçuë. Nous en sommes pourtant d'autant
„moins étonnez que nous savons que le même
„malheur arriva autrefois à Hymenée, à Philéte
„& à Judas, qui aprés avoir été disciple du Sau-
„veur, ne laissa pas de l'abandonner, & de le
„trahir. De plus nous avions eu des prédictions
„de leur apostasie, puisque le Seigneur nous avoit S.
„dit, *Prenez garde que personne ne vous séduise, par-* Math.
„*ceque plusieurs viendront en mon Nom, disant: Je suis* ch.24.
„*le Christ, & ils en séduiront plusieurs. Ne les suivez*
„*pas.* Et saint Paul qui avoit été instruit dans l'é-
„cole du Fils de Dieu, dit: *Dans le tems avenir quel-* 1. Ep. à Tim.
„*ques-uns abandonneront la foi, en suivant des esprits* ch.4.
„*d'erreur & des doctrines diaboliques.* Le Seigneur
„nous aiant laissé lui-même ce précepte, & nous
„aiant donné cét avis par la bouche de son Apôtre,
„nous avons eu raison de prononcer anathéme
„contre ces hommes, de l'impiété desquels nous
„avons été témoins, & de les déclarer retranchez
„du corps de l'Eglise Catholique. Nous vous en

L'an de N. S. Const.

„ avertissons, nos tres-chers freres, & les bien-ai„ mez compagnons de nôtre ministére, de peur „ que vous ne les receviez, s'ils vous vont trouver, „ ou que vous n'ajoûtiez foi aux lettres d'Eusébe, „ s'il vous écrit. Car nous tous qui faisons profes„ sion d'étre Chrétiens, sommes obligez d'éviter, „ comme des ennemis de Dieu, & des corrupteurs „ des ames, ceux qui tiennent des discours & des „ sentimens contraires à Jesus-Christ, & de ne pas „ même les saluër, de peur d'avoir part à leurs „ crimes, ainsi que saint Jean nous le commande. „ Salüez de nôtre part nos Freres qui sont avec „ vous, ceux qui sont avec nous vous salüent. „ Cette lettre aiant été envoiée par Aléxandre dans „ toutes les Villes, elle ne servit qu'à accroître le „ mal, & à exciter la dispute entre les Evêques. „ Quelques-uns l'approuvérent par leur signature. „ D'autres l'improuvérent. Eusébe Evêque de Ni„ comédie s'y opposa plus fortement que nul au„ tre, en haine de ce qu'elle contenoit quelques „ paroles qui lui étoient desavantageuses. Il étoit „ alors en grand crédit, parceque l'Empereur de„ meuroit à Niçomédie, où peu auparavant Dio„ clétien avoit fait bâtir un magnifique Palais. Ce„ la étoit cause que plusieurs Evêques, suivoient „ son sentiment. Il écrivoit sans cesse tantôt à Alé„ xandre, pour le supplier de renoncer à toute sor„ te de dispute, & de recevoir Arius dans sa com„ munion, tantôt aux autres Evêques, pour les dé„ tourner de se joindre à Aléxandre. Ce qui rem„ plit l'Eglise de desordre & de confusion. Car on „ ne voioit pas seulement les Evêques contester en„ tre eux avec une chaleur incroiable, mais les peu„ ples se diviser, & se déclarer pour les uns ou pour „ les autres. L'affaire fut portée à une si horrible „ extrémité, que nôtre Religion devint un sujet de „ raillerie, & la matiére du divertissement des Paiens „ dans les théatres. Le diférend étoit plus échaufé

à Alé-

à Aléxandrie qu'ailleurs. Chaque parti écrivoit aux Evêques des autres Villes, & en gagnoit de son côté quelques-uns. Les Méléciens, qui peu auparavant avoient été retranchez de l'Eglise, se joignirent aux Ariens. Je dirai ici quelque chose de leur secte. Méléce étoit un Evêque d'Egypte, qui avoit été déposé pour plusieurs raisons par Pierre Evêque d'Aléxandrie, qui avoit souffert le martyre sous le régne de Dioclétien; mais principalement pour avoir renoncé à la foi durant la persécution, & sacrifié aux Idoles. Aiant été de la sorte privé de l'honneur du Sacerdoce, il se fit Chef d'une hérésie que l'on appele encore aujourd'hui en Egypte l'hérésie des Méléciens. Bien qu'il n'eût eu aucune raison de se séparer de l'Eglise, il prétendoit qu'on lui avoit fait injustice, & tâchoit de noircir Pierre Evêque d'Aléxandrie par ses médisances. Ce Pierre aiant remporté la couronne du martyre durant la persécution, Méléce répandit le venin de ses calomnies sur Achillas, qui lui avoit succédé, & depuis sur Aléxandre qui avoit succédé à Achillas. Le diférend d'Arius étant survenu, il suivit son parti, & l'appuia de tout son pouvoir contre l'Evêque. Au reste ceux à qui l'opinion d'Arius paroissoit fausse & deraisonnable, approuvérent la sentence qu'Aléxandre avoit prononcée contre lui. Mais Eusébe Evêque de Nicomédie, & ceux qui soûtenoient le sentiment d'Arius, écrivirent à Aléxandre qu'il levât l'excommunication qu'il avoit prononcée contre lui, parce que sa doctrine étoit orthodoxe. Plusieurs lettres aiant été écrites de la sorte de part & d'autre, Aléxandre & Arius amassérent chacun celles qui leur étoient favorables, & en firent chacun un volume. Elles sont aujourd'hui la principale défense des sectes des Ariens, des Eunomiens & des Macédoniens, & leur fournissent les plus forts témoignages, dont elles se servent.

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S.

Const.

CHAPITRE VII.

L'Empereur Constantin envoie Osius à Aléxandrie, pour exhorter Arius à rentrer dans la Communion de l'Eglise.

L'Empereur aiant conçu un sensible déplaisir de cette contestation, tâcha de l'appaiser dans sa naissance, & écrivit pour cét effet à Aléxandre, & à Arius par Osius Evêque de Cordouë en Espagne, homme tres-recommandable par la pureté de sa foi, pour lequel il avoit une estime & une vénération singuliére. Je ne transcrirai ici qu'une partie de cette lettre, parce qu'Eusébe l'a insérée toute entiére dans les livres de la vie de Constantin.

Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste, à Aléxandre, & à Arius.

„ J'apprens que tel a été le commencement „ de vôtre contestation. Vous Aléxandre aiant „ demandé à vos Prêtres, ce que chacun d'eux „ tenoit touchant un certain passage de la Loi, ou „ plûtôt leur aiant fait une question fort inutile; & „ vous, Arius, aiant inconsidérément avancé ce „ qui ne devoit jamais entrer dans vôtre esprit, & „ encore moins sortir de vôtre bouche, la divi- „ sion s'est mise parmi vous, la communion a été „ refusée, & le tres-saint Peuple s'est partagé, & „ a rompu l'unité. C'est pourquoi pardonnez- „ vous réciproquement l'un à l'autre, & suivez „ le conseil que vous donne vôtre Collégue. Quel „ est ce conseil? C'est que dés le commencement „ il ne faloit point agiter les questions que vous „ avez agitées, ni y faire de réponse. Car bien

„ que

„ que ces questions qui ne sont point prescrites „ par la loi, & qui naissent de l'oisiveté servent à „ exercer l'esprit, elles doivent être tenuës secré- „ tes, sans être jamais proposées devant le peu- „ ple. En effet combien y a-t-il peu de personnes „ qui soient capables de comprendre une matiére „ si difficile, ou de l'expliquer dignement? Quand „ quelqu'un la pourroit comprendre, & l'expli- „ quer, espéreroit-il de la faire entendre au peu- „ ple, & ne se mettroit-il pas en danger de tom- „ ber dans l'erreur en voulant pénétrer des diffi- „ cultez si obscures? Ainsi il faut garder le silence „ sur ces questions, de peur que n'aiant pas assez „ d'éloquence pour les expliquer, ou le peuple „ assez de lumiére pour les entendre, il ne tombe „ dans le blasphéme, ou dans le schisme. Vous „ devez donc vous pardonner réciproquement „ l'imprudence de vos demandes, & la témérité „ de vos réponses. Vous n'avez aucun diférend „ touchant les préceptes de la loi, & vous n'avez „ introduit aucun nouveau dogme touchant le „ culte de Dieu. Vous étes tous deux dans le mê- „ me sentiment, & il vous est aisé de rentrer dans „ la même communion. Il n'est ni juste, ni hon- „ nête, que contestant avec opiniâtreté sur une „ affaire de tres-petite importance, vous abusiez „ de l'autorité que vous avez sur le peuple, pour „ l'engager dans vos disputes. S'il m'est permis „ de me servir d'un petit exemple pour vous aver- „ tir de vôtre devoir, vous savez que bien que les „ Philosophes fassent tous profession de recher- „ cher la vérité, ils ne sont pas d'accord entr'eux „ touchant plusieurs points. Les diférens qu'ils „ ont ensemble, n'empêchent pas qu'ils ne soient „ unis dans la poursuite du même dessein. N'est-il „ pas plus juste que vous qui étes les Ministres de „ Dieu, demeuriez unis dans la profession de la „ même Religion? Examinons, je vous prie, „ avec

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S. Const.

„ avec une attention encore plus particuliére ce „ que j'ai dit, est-il juste que les freres se rangent „ contre les freres pour un vain combat de paroles „ où vous-vous étes engagez, & que la sainte as„ semblée des fidéles soit partagée pour de légé„ res disputes ? C'est une imprudence basse, & „ puérile, & fort éloignée de la gravité, & de la „ sagesse que doivent avoir des Prêtres, Evitons „ de nous-mêmes les tentations du démon. Dieu „ qui est nôtre Maître, & nôtre Sauveur, nous a „ communiqué sa lumiére à tous. Permettez que „ je termine cette affaire par l'ordre de sa Provi„ dence, & que je parle à son peuple pour le ra„ mener à l'unité Car puisque vous n'avez que la „ même foi, & le même sentiment touchant la „ Religion; puisque vous convenez dans l'obser„ vation de la même Loi, il ne faut pas que le di„ férend qui s'est émû entre vous sur un point non „ essentiel à la foi apporte de division, ni de schis„ me. Je ne dis point ceci pour vous obliger à te„ nir le même sentiment touchant cette question „ ou vaine, ou telle qu'elle puisse être que vous „ avez agitée. Car vous pouvez conserver l'union, „ bien que vous ne soïiez point d'accord touchant „ un article de tres légére importance. Tous les „ hommes ne sont pas de même inclination, ni de „ même avis. Aiez tous la même foi touchant la „ Providence, & touchant le culte de Dieu. Mais „ quant à ces vaines questions que vous agitez en„ tre vous avec trop de subtilité, vous devez ren„ fermer vos opinions dans le secret de vôtre „ cœur. Conservez entre vous la sincérité de l'a„ mitié, la vérité de la foi, l'observation de la „ Loi de Dieu. Aiez recours à la charité, & re„ mettez le peuple dans l'union. Purifiez vos „ ames, & vous reconnoissez vous-mêmes. L'a„ mitié est plus agréable que jamais lorsqu'on s'est „ réconcilié, & qu'on a renoncé à la haine.. Ren-

„ dez-moi

„dez-moi la tranquillité du jour, le repos de la „nuit, & la joie de la vie. Sinon, je gémirai dans „la tristesse, & serai consumé par la douleur. „Car comment pourrois-je demeurer en repos, „pendant que le peuple de Dieu qui adore le mê„me Maître que moi, est déchiré par une funeste „division ? Pour comprendre l'excés de ma dou„leur, je vous prie de faire attention à ce que je „vai dire. Etant allé depuis peu à Nicomédie à „dessein de passer en Orient, la nouvelle de vô„tre diférend me fit changer de resolution, & „& je ne pûs m'exposer à voir des contestations „dont je ne pouvois souffrir le récit. Ouvrez-moi „donc par vôtre accord le chemin que vous m'a„vez fermé par vos disputes. Faites en sorte que „je vous puisse voir tous dans une parfaite intelli„gence, & que j'en puisse rendre à Dieu des „actions de graces.

L'an de N. S. 325. Const.

CHAPITRE VIII.

Du Concile qui fut tenu à Nicée en Bithynie, & de la décision qui y fut faite.

VOILA le sage conseil que Constantin leur donna par sa lettre. Mais le mal étoit trop grand pour céder ni à l'autorité de l'Empereur, ni aux raisons de celui qu'il avoit envoié. Aléxandre ni Arius ne pûrent se laisser fléchir, & la dispute & le tumulte s'accrûrent parmi le peuple. L'Eglise étoit troublée d'ailleurs par un autre mal, savoir par le diférend qui étoit en Orient touchant le jour auquel on doit célébrer la fête de Pâque, les uns la célébrant à la façon des Juifs, & les autres suivant la coûtume du reste des Chrétiens qui sont répandus par tout le monde. Au reste bien qu'ils ne fussent point d'accord entr'eux touchant le jour auquel

L'an de N. S. 325. auquel on doit célébrer cette fête, ils ne s'abstenoient pas pour cela de la communion les uns des autres. Cependant la splendeur de la fête étoit comme obscurcie par le nuage de ce diferend.

Const. L'Empereur voiant donc que le repos de l'Eglise étoit ébranlé par ces deux maux, assembla un Concile Général à Nicée Ville de Bithynie, où il invita tous les Evêques de se trouver. Il s'y fit un concours merveilleux d'Evêques qui s'y rendirent de diverses Villes & de diverses Provinces, comme Eusébe le témoigne en ces termes dans le livre troisiéme de la vie de Constantin. Les plus considérables d'entre les sacrez ministres de Dieu, s'assemblérent de toutes les Eglises qui sont répanduës en Europe, en Afrique, & en Asie, & le même Temple, comme si Dieu l'eût aggrandi par un miracle, renferma dans son enceinte des Prélats de Syrie, de Cilicie, de Phénicie, d'Arabie, de Palestine, d'Egypte, de Thébes, de Libye, de Mésopotamie. Il y en eut un qui vint de Perse, & un autre de Scythie. Le Pont, la Galatie, la Pamphylie, la Cappadoce, l'Asie & la Phrygie fournirent ce qu'elles avoient de plus éminent en science, & en vertu. Il y en eut quelques-uns qui vinrent de Thrace, de Macédoine, d'Epire & des autres païs plus éloignez. Osius cét Evêque si célébre vint d'Espagne & prit sa place avec les autres. L'Evêque de la ville Impériale ne s'y trouva point, mais des Prêtres de son Eglise s'y trouvérent en sa place. L'Empereur Constantin aiant été si heureux que de faire soûs son régne cette grande assemblée, qui étoit comme une image de celle des Apôtres & des Disciples, il en composa comme une couronne attachée par le lien de la paix, qu'il presenta au Sauveur en reconnoissance des victoires qu'il lui avoit accordées sur ses ennemis. Car il est rapporté qu'au tems des Apôtres, des personnes religieuses s'assemblérent de toutes Nations qui

Aux Actes des Ap. ch. 2.

sont

sont soûs le Ciel, des Parthes, des Médes, des Elamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, & l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte, & la Lybie qui est proche de Cyréne, & ceux qui étoient venus de Rome Juifs & Prosélytes, Crétois & Arabes. Mais il y a cette diférence qu'au lieu que parmi toutes ces personnes il y en avoit peu qui fussent élevez au saint Ministére, il y avoit ici plus de trois cens Evêques, & un si grand nombre de Prêtres, de Diacres & d'Acolytes, qu'il étoit difficile de les conter. Parmi ces sacrez Ministres, les uns excelloient par l'éminence de leur sagesse, les autres par la gravité de leurs mœurs, les autres par leur patience dans le travail, les autres par leur modestie, & par leur douceur. Quelques-uns étoient vénérables par leur âge, & quelques autres étoient recommandables par la vigueur de leur jeunesse. Quelques-uns avoient été élevez depuis peu de tems au saint Ministére, & commençoient à en exercer les fonctions. L'Empereur leur faisoit fournir tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance. Voila de quelle maniére Eusébe parle de ces Evêques qui s'étoient assemblez à Nicée. L'Empereur aiant ordonné des jeux solennels, pour la victoire qu'il avoit remportée sur Licinius, se rendit à Nicée ville de Bithynie. Parmi les Evêques, il y en avoit deux fort célébres Paphnuce de la haute Thébaïde, & Spyridion de Chypre. Je dirai dans la suite la raison pour laquelle je les nomme plûtôt que les autres. Il y avoit aussi plusieurs Laïques savant en l'art de raisonner, & fort-bien préparez à défendre leur sentiment. Eusébe Evêque de Nicomédie, Théognis Evêque de Nicée, & Maris Evêque de Calcédoine en Bithynie soûtenoient l'opinion d'Arius. Athanase Diacre d'Aléxandrie, qui étoit fort estimé par Aléxandre son Evêque, & qui pour ce sujet, fut

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S. Const. fut exposé aux traits de l'envie, les combattoit fortement, comme nous verrons ci-aprés. Avant que les Evêques se fussent assemblez, ceux qui étoient savans dans l'art du raisonnement, commencérent à agiter les questions. Un Laïque de bon sens, qui avoit eu le courage de confesser le nom de Jesus-Christ durant la persécution, voiant qu'ils attiroient beaucoup de monde par l'élégance de leurs discours, entreprit de les refuter de „ cette sorte. Le Sauveur ni les Apôtres nous ont „ enseigné non les régles de la Logique, ni de vai„ nes subtilitez, mais la vérité qui se conserve par „ la foi, & par les bonnes œuvres. Tous ceux qui étoient presens, l'écoutérent avec admiration, & approuvérent ce qu'il avoit dit. Les Logiciens mêmes en devinrent plus moderez, & le bruit que leur dispute avoit excité, cessa. Le jour suivant tous les Evêques s'assemblérent dans le même lieu. L'Empereur arriva aprés eux, & se tint debout jusques à ce qu'ils lui eussent fait signe de s'asseoir, tant il avoit de respect pour leur dignité. Etant tous demeurez dans le silence, l'Empereur commença à parler de sa place pour les exhorter de renoncer à leurs contestations particuliéres, & à rentrer ensemble dans une parfaite intelligence. Car ils formoient les uns contre les autres diverses accusations, & quelques-uns avoient presenté le jour précédent des mémoires à l'Empereur. Il les exhorta à travailler plûtôt à l'affaire, pour laquelle, ils étoient assemblez, & commanda de brûler leurs mémoires, n'ajoûtant que cette parole. Jesus-Christ a commandé que quiconque veut obtenir le pardon, pardonne lui-même à ses freres. Les aiant portez de la sorte à entretenir la paix parmi eux, il leur permit d'examiner les matiéres de doctrine, & les différens de la Religion. Il est à propos de voir ce qu'Eusébe en rapporte dans le troisiéme livre de la Vie de

ce

ce Prince. Voici ses paroles. Plusieurs choses aiant été proposées d'abord de part & d'autre, & les contestations s'étant échauffées, l'Empereur qui avoit tout écouté avec une patience singuliére, reprit leurs raisons, & tâcha de les accorder. Il parla en Grec, & se fit admirer par sa modération & par sa sagesse. Il réduisit les uns à son sentiment par la force de ses raisons, il fléchit les autres par la douceur de ses priéres, il loüa la prudence de ceux qui avoient parlé à propos, & les porta tous à la paix. Ils ne convinrent pas seulement de la vérité de la foi, mais aussi de l'unité du jour, auquel on doit célébrer la fête de Pâque. La resolution fut rédigée par écrit, & confirmée par la signature de ceux qui étoient presens. J'ai inséré à dessein dans mon Histoire, le récit qu'Eusébe nous a laissé de ce Concile, afin que si quelqu'un veut prétendre que cette sainte assemblée a erré en la foi, on ne l'écoute point, & que l'on ne croie point Sabin Macédonien, qui appele ceux qui y assistérent des simples & des ignorans. Ce Sabin qui étoit Evêque d'Héraclée ville de Thrace, a fait un recueïl de divers Conciles, dans lequel il se moque des Peres de celui de Nicée, comme de personnes simples & ignorantes, sans prendre garde qu'il accuse d'ignorance Eusébe, qui aprés un long & meur examen, embrassa la décision de foi, qui y avoit été faite. Il ômet certaines choses à dessein, il en altére d'autres; & les tourne toutes selon ses intentions, & ses intérêts. Il parle d'Eusébe, comme d'un témoin tres-digne de foi. Il donne aussi de grandes loüanges à l'Empereur, comme à un Prince tres-bien instruit des véritez de la Religion Chrétienne. Mais à l'égard de la foi qui a été exposée dans le Concile. Il la reprend comme l'ouvrage de gens simples, & qui ne savoient rien. Il est si imprudent que de mêpriser les paroles d'un homme, dont il louë la sagesse, & dont

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S. 325. Const.

dont il reçoit le témoignage. Car Eusébe assure expressément que parmi les sacrez Ministres qui assistérent au Concile de Nicée, les uns excelloient par l'éminence de leur sagesse, & les autres par la fermeté de leur courage, & que l'Empereur qui étoit present, les mit d'accord, & les réünit tous dans le même sentiment. Nous parlerons encore de ce Sabin, lorsqu'il sera nécessaire. Au reste, voici quelle est la foi qui fut publiée dans le grand Concile de Nicée.

„Nous croions en un Dieu Pere tout-puissant, „ qui a fait le Ciel & la terre, & toutes les choses visibles & invisibles. Et en un seul Seigneur Je- „ sus Christ Fils unique de Dieu, & né du Pere „ avant tous les siécles, Dieu de Dieu, Lumiére „ de Lumiére, vrai Dieu du vrai Dieu, qui n'a „ pas été fait : mais engendré : qui n'a qu'une même substance que le Pere, consubstanciel au „ Pere, & par qui toutes choses ont été faites. Qui „ est décendu des Cieux pour nous hommes mi- „ sérables, & pour nôtre salut, & aiant pris chair de la Vierge Marie, par l'opération du saint „ Esprit, a été fait Homme. Qui a souffert. Qui „ est ressuscité le troisiéme jour. Qui est monté „ au Ciel. Qui viendra juger les vivans & les morts. Nous croions aussi au saint Esprit. Quant „ à ceux qui disent, il y a eu un tems auquel le „ Fils n'étoit point, ou il n'étoit point, avant „ que d'avoir été engendré, où il a été fait de ce „ qui n'étoit point, & qui disent qu'il est d'une autre nature & d'une autre substance que son „ Pere, qu'il est créé, & sujet au changement, „ la sainte Eglise, Catholique, & Apostolique, „ les frappe d'anatheme.

Cette foi fut approuvée, & comme Eusébe le témoigne signée par trois-cens dix-huit Evêques. Il n'y en en eut que cinq qui refusérent de la recevoir, parce qu'ils n'approuvoient point le terme

de consubstanciel. Ces cinq étoient Eusébe Evêque de Nicomédie, Théognis Evêque de Nicée, Maris Evêque de Calcédoine, Théonas Evêque de Marmarique, & Secundus Evêque de Ptolemaïde. Comme ils disoient que consubstanciel est ce qui procéde d'un autre ou par division comme une tasse d'or de la masse du même métal, ou par écoulement comme les enfans de leurs peres, ou par *saillie* comme les plantes de leurs racines, ils *soûtenoient* que le Fils ne procéde d'aucune de ces maniéres de son Pere, & que par cette raison ils ne pouvoient recevoir la décision du Concile, & se moquant du mot de consubstantiel, ils refusérent de souscrire à la condamnation d'Arius. Ce qui fut cause que les Evêques assemblez prononcérent Anathéme contre Arius & contre ceux qui suivoient son opinion, & leur défendit d'entrer Dans Aléxandrie. L'Empereur condamna Arius, Eusébe & Théognis au bannissement. Peu de tems aprés qu'Eusébe & Théognis furent arrivez au lieu de leur exil, ils presentérent leur rétractation, & demeurérent d'accord que le Fils est consubstanciel au Pere, comme nous l'expliquerons plus amplement dans la suite. Mais lors Eusébe surnommé Pamphile Evêque de Césarée en Palestine, aprés avoir douté dans le Concile, & avoir long-tems délibéré s'il devoit recevoir la formule de foi, il y consentit enfin & la signa comme les autres. Il l'envoia signée aux fidéles de son Eglise, & leur expliqua le terme de consubstanciel, de peur que la difficulté qu'il avoit faite d'abord de signer, ne leur donnât occasion de concevoir quelque défiance de la pureté de sa foi. Voici la maniére dont „il leur écrivit. Il y a apparence, mes tres-chers „freres, que vous avez appris par une autre voie „ce qui a été agité touchant la foi dans le grand „Concile de Nicée. Car la renommée a accoûtu„mé de prévenir les rélations les plus particulié-

res,

L'an de N. S. 325.

Const.

L'an de N. S. 325. Const.

„ res, & les plus exactes. Or de peur que cette „ renommée ne vous rapporte les choses d'une „ autre maniére qu'elles ne sont passées, j'ai crû „ vous devoir envoier la formule de foi telle que „ je l'ai proposée, & ensuite les additions avec „ lesquelles les Evêques ont jugé à propos de la „ publier. Voici la nôtre, telle qu'elle a été luë „ en presence de l'Empereur, & approuvée gé- „ néralement par tout le monde; telle que nous „ l'avons reçuë des Evêques nos prédécesseurs; tel- „ le que nous l'avons apprise dans nôtre jeunesse, „ lorsque nous avons reçu le Bâtéme; telle qu'el- „ le est contenuë dans l'Ecriture sainte; telle enfin „ que nous l'avons enseignée tant dans l'ordre de „ Prêtrise, que dans la dignité Episcopale, & que „ nous la tenons encore aujourd'hui.

„ Nous croions en un Dieu Pere Tout-puissant „ qui a créé toutes les choses visibles & invisibles, „ & en un seul Seigneur Jesus Christ Verbe de „ Dieu, Dieu de Dieu, lumiére de lumiére, vie „ de vie, Fils unique, premier né de toutes les „ créatures, engendré de Dieu le Pere avant tous „ les siécles, par qui toutes choses ont été faites, „ qui a pris chair pour nôtre salut, & a conversé „ parmi les hommes, qui a souffert & est ressus- „ cité le troisiéme jour; qui est monté à son Pere, „ & qui viendra de nouveau plein de gloire pour „ juger les vivans & les morts. Nous croions aussi „ en un saint Esprit. Nous croions l'existance, & „ la subsistance de chacun d'eux, que le Pere est „ vraiment Pere, que le Fils est vraiment Fils, & „ que le saint Esprit est vraiment saint Esprit: „ comme nôtre Seigneur le déclara lorsqu'il en- „ voia ses Apôtres prêcher l'Evangile en leur di- „ sant: *Allez & instruisez tous les peuples les bâti-* „ *sant au nom du Pere, & du Fils, & du S. Esprit.* „ Nous protestons que nous tenons cette foi, que „ nous l'avons toûjours tenuë, & que nous la

S. Math. ch. 28.

„ tien-

„ tiendrons constamment jusques à la mort, en „ condamnant l'impiété de toutes les herésies. „ Nous attestons en presence de Dieu tout-puis- „ sant, & de nôtre Seigneur Jesus Christ, que „ nous avons tenu sincérement & de cœur toutes „ ces choses depuis que nous avons été capables de „ nous connoître, & de faire quelque réfléxion „ sur nous-mêmes. Et nous sommes prêts de fai- „ re voir par des preuves tres-certaines, & de vous „ convaincre que nous avons toûjours été dans „ cette créance, & que nous l'avons toûjours prê- „ chée. Lorsque nous proposâmes cette formule „ de nôtre foi, on n'y trouva rien à redire. Nô- „ tre Empereur tres-chéri de Dieu témoigna le „ le premier qu'elle étoit fort bien conçuë & qu'il „ la tenoit, & exhorta tous les autres à la signer, „ en y ajoûtant seulement le terme de consubstan- „ ciel. Il expliqua ce terme en disant qu'il ne l'en- „ tendoit point selon les propriétez du corps, & „ qu'il ne croioit point que le Fils subsistât du Pe- „ re par division, ni par section. Parce qu'une „ nature incorporelle & intellectuelle ne peut „ avoir de propriété corporelle, & que cela se „ doit entendre d'une maniére spirituelle & divi- „ ne. Voila comment ce tres-sage & tres-religieux „ Prince s'expliqua. Les Evêques prenant occa- „ sion de ce terme de consubstanciel dresserent la „ formule qui suit.

L'an de N. S. 325. Const.

Symbole.

„ NOus croions en un Dieu Pere tout-puis- „ sant, qui a créé toutes les choses visibles, „ & invisibles; & en un seul Seigneur Jesus Christ, „ Fils unique de Dieu, engendré par le Pere, c'est- „ à-dire de la substance du Pere, Dieu de Dieu, „ lumiére de lumiére, vrai Dieu du vrai Dieu, qui „ n'a pas été fait, mais engendré, qui n'a qu'une

L'an de N.S. 325. Conſt.

„ même ſubſtance que le Pere, conſubſtanciel au „ Pere, & par qui toutes les choſes qui ſont dans „ le ciel & ſur la terre ont été faites ; qui eſt dêcen- „ du des cieux pour nous hommes miſérables, & „ pour nôtre ſalut ; qui s'eſt incarné, s'eſt fait „ homme, & a ſouffert, qui eſt reſſuſcité le troi- „ ſiéme jour, qui eſt monté au ciel, d'où il vien- „ dra pour juger les vivans, & les morts. Nous „ croions auſſi au S. Eſprit. Quant à ceux qui di- „ ſent, il y a eu un tems auquel il n'étoit pas & il „ n'étoit pas avant qu'il eût été engendré ; il a été „ fait de ce qui n'étoit point auparavant ; il eſt d'une „ autre nature, & d'une autre ſubſtance que le „ Pere, il eſt créé, & ſujet au changement, la „ ſainte Egliſe Catholique, & Apoſtolique pro- „ nonce contre eux anathéme.

„ Quand ils eurent dicté cette formule de foi, „ nous ne laiſsâmes pas paſſer ſans examen ce „ qu'ils avoient dit que le Fils eſt de la ſubſtance du „ Pere, & conſubſtanciel au Pere. On fit pluſieurs „ queſtions & pluſieurs réponſes pour rechercher „ le ſens de ces termes. Ils avoüérent que le ſens eſt „ que le Fils eſt du Pere, mais non comme une de „ ſes parties. Nous crûmes qu'il étoit juſte de rece- „ voir ce ſens, parce que c'eſt une ſaine doctrine de „ dire que le Fils eſt du Pere, non toute-fois comme „ une partie de ſa ſubſtance. Nous recevons cette „ idée, & ne rejettons pas même le terme de con- „ ſubſtanciel pour le bien de la paix, & de peur de „ nous éloigner de la vérité. Nous avons approu- „ vé par la même raiſon ces autres termes engen- „ dré, & non pas fait. Car ils diſoient que le ter- „ me de fait, eſt un terme commun à toutes les „ créatures qui ont été faites par le Fils, & auſ- „ quelles il n'eſt point ſemblable, étant d'une na- „ ture plus relevée ; qu'il tire ſa ſubſtance du Pe- „ re, ſelon que l'Ecriture l'enſeigne, par une gé- „ nération ſecréte qu'aucun eſprit créé ne ſauroit

„ com-

„comprendre, ni aucun discours exprimer. Cet„te maniére dont le Fils est consubstanciel au Pere „aiant été examinée, on demeura d'accord qu'el„le est différente de celle des corps, parce que ce „n'est point par division de substance, ni par „retranchement, ni par changement de la nature „& de la vertu du Pere. Que quand on dit que le „Fils est consubstanciel au Pere on n'entend rien „autre chose, sinon que le Fils de Dieu n'a aucu„ne ressemblance avec les créatures qui ont été „faites par lui, mais qu'il a une parfaite ressem„blance avec son Pere, par qui il a été engendré. „Qu'il est du Pere & non d'une autre hypostase, „ni d'une autre substance. Cette doctrine aiant „été expliquée de la sorte, nous avons crû la de„voir approuver parce que nous avons trouvé que „d'anciens Evêques & de savans Ecrivains se sont „servi du terme de consubstanciel, pour expli„quer la Divinité du Pere & du Fils. Voila ce que „j'avois à vous dire touchant la foi qui a été pro„posée dans le Concile de Nicée, & à laquelle „nous avons tous consenti, non inconsidérément „& sans avoir meurement délibéré, mais aprés „avoir examiné en presence du tres-religieux „Empereur les sens que je viens de rapporter, & „les avoir approuvez pour les raisons que j'ai di„tes. Nous avons aussi consenti sans peine à l'a„nathéme qu'ils ont prononcé, aprés la Formule „de foi, parce qu'il défend de se servir de termes „étrangers & éloignez de ceux dont l'Ecriture „sainte se sert; étant certain que c'est de ces ter„mes-là que sont venus tous les diférens & les „troubles de l'Eglise. L'Ecriture inspirée par le „saint Esprit ne s'étant donc jamais servie de ces „termes, de ce qui n'est point; & il y a eu autre„fois un tems où il n'étoit point, ni d'autres sem„blables qui sont rapportez dans le même en„droit, nous n'avons pas crû qu'il fût raisonna-

L'an de N. S. Const.
„ ble de les emploier, ni de les enseigner. Nous-„ nous sommes encore soûmis d'autant plus vo-„ lontiers en ce point, au decret du Concile, que „ nous n'avions point accoûtumé de nous servir „ de ces termes. Nous avons crû mes tres-chers „ freres, vous devoir representer exactement „ toutes ces choses pour vous faire voir avec com-„ bien de prudence & de maturité nous avons ou „ suspendu ou donné nôtre consentement, & pour „ vous faire connoître combien nous avons eu de „ raison de resister presque jusques à la fin, pen-„ dant que nous étions choquez de certains ter-„ mes, qui avoient été rédigez par écrit. Mais „ enfin nous avons reçu sans contestation ce qui ne „ nous choquoit plus, depuis que par l'examen „ du sens, nous avons trouvé qu'il étoit conforme „ à la foi, dont nous avons toûjours fait profes-„ sion. Eusébe envoia cette lettre à Césarée de Palestine. Le Concile écrivit à l'Eglise d'Aléxandrie, & aux autres Eglises d'Egypte, de Libye, & de Pentapole. Voici sa lettre.

CHAPITRE IX.

De ce qui fut ordonné dans le Concile, & de la déposition d'Arius, & de ses Sectateurs.

„ A LA sainte, par la grace de Dieu, & à la „ grande Eglise d'Aléxandrie, & à nos tres-„ chers freres, qui sont établis en Egypte, en „ Libye, & à Pentapole, les Evêques assemblez „ à Nicée, & qui y ont tenu le saint & le grand „ Concile: Salut en nôtre Seigneur. Puisqu'aiant „ été assemblez de diverses Villes & de diverses „ Provinces, par la volonté de Dieu, dont la „ puissance est égale à la bonté, & par l'ordre de „ l'Empereur Constantin qui lui est tres-cher,

„ nous

„nous avons tenu le grand & le saint Concile de „Nicée, nous avons crû qu'il étoit absolument „nécessaire de vous écrire, pour vous informer „de ce qui y a été proposé, examiné, resolu, & „décidé. On a traité d'abord en presence du tres-„Religieux Empereur Constantin, de l'impiété „d'Arius & de ses compagnons, & d'un commun „consentement on est demeuré d'accord, de pro-„noncer anathéme contre son opinion impie, & „contre les blasphémes qu'il avance, en disant „que le Fils de Dieu est venu de rien, qu'il y a eu „un tems auquel il n'étoit pas, qu'il se pouvoit „porter par son libre arbitre au vice ou à la vertu, „& en l'appelant créature. Le saint Concile ne „pouvant souffrir l'impiété ni l'extravagance de „ces sentimens, les a condamnez. Vous appren-„drez bien-tôt ce qui a été fait contre lui, si vous „ne l'avez déja appris, & nous ne le dirons point „ici, de peur qu'il ne semble que nous voulions „insulter à un homme, qui a reçu le châtiment „qu'il méritoit. Le poison de son erreur a été si „contagieux qu'il a infecté Théonas Evêque de „Marmarique, & Secundus Evêque de Ptolemaï-„de, qui ont été condamnez à la même peine que „lui. Mais puisque par la miséricorde de Dieu „tout-puissant, vous étes délivrez de l'impiété & „de la contagion de cette erreur & de ces blasphé-„mes, & de ces hommes inquiets qui ont osé „troubler par leurs contestations la paix des Fidé-„les. La desobéissance de Méléce, & de ceux qui „ont reçu les ordres de lui restoit encore, nous „voulons bien vous faire savoir ce que le Concile „a resolu à leur égard. Il a usé d'indulgence en-„vers Méléce; car à la rigueur il ne méritoit point „de pardon. Il lui a permis de demeurer dans sa „ville, sans néanmoins avoir droit d'imposer les „mains, ni sans avoir de voix aux Elections, sans „qu'il puisse paroître en aucune ville, ni en au-

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S. Const.

„ cun bourg pour cét effet, & à la charge qu'il ne „ conservera que l'honneur de son rang. Quant à „ ceux qu'il a ordonnez, qu'ils soient admis à la „ charge qu'ils conserveront leur rang, & qu'ils „ exerçeront leurs fonctions, & que toute-fois „ ils ne seront jamais qu'aprés ceux qui auront été „ ordonnez & établis dans chaque Paroisse, & „ dans chaque Eglise par Aléxandre nôtre tres-„ cher Collégue. A la charge aussi qu'ils n'auront „ aucun droit d'élire, ni de proposer qui que ce „ soit, ni de faire aucune chose sans le consente-„ ment de l'Evêque de l'Eglise Catholique soûmis „ à Aléxandre. Quant à ceux qui aiant été soûte-„ nus par la grace de Dieu, & assistez de vos prié-„ res n'ont jamais eu de part au schisme, & qui „ sont demeurez dans l'Eglise Catholique & Apo-„ stolique, sans avoir jamais été flétris d'aucune „ tache, qu'ils aient droit d'élire, & de proposer „ les noms de ceux qui méritent d'étre admis dans „ le Clergé, & de tout faire selon les loix & les „ régles de l'Eglise. Que s'il arrive que quelqu'un „ de ceux qui sont dans les Dignitez sacrées, meu-„ re, on pourra mettre en leur place un de ceux „ qui ont été reçus depuis peu, pourvû qu'il en „ soit jugé digne, qu'il soit élu par le peuple, & „ que l'élection soit confirmée par l'autorité d'A-„ léxandre Evêque d'Aléxandrie. Et cela est ac-„ cordé de la même sorte à tous les autres. On a „ néanmoins jugé à propos d'en ordonner autre-„ ment touchant Méléce, à cause de l'opiniâtre-„ té de sa desobéïssance, & des emportemens „ ausquels il est sujet de son naturel, de peur que „ si l'on lui remettoit l'autorité entre les mains, il „ n'en abusât pour exciter de nouveaux troubles. „ Voila ce qui concerne l'Egypte & la tres-sainte „ Eglise d'Aléxandrie. Que si outre ceci, il y a eu „ quelque chose d'ordonné & de défini en presen-„ ce d'Aléxandre nôtre tres-cher frere & Collégue

„ il

„il vous en informera, puisqu'il y aura eu la principale part. Nous vous avertissons aussi que le „diférend touchant le jour auquel la fête de Pâque doit être célébrée, a été heureusement terminé par le secours de vos priéres, & que tous „nos freres qui sont en Orient, & qui célébroient „autrefois la fête de Pâque le même jour que les „Juifs, la célébreront à l'avenir le même jour „que les Romains, & que les autres qui la célébrent de tout têms avec nous. Recevez donc „Aléxandre nôtre Collégue & vôtre Evêque, qui „nous a fort réjoüis par sa presence, & qui dans „un âge fort avancé, a supporté des travaux incroiables pour vous procurer la paix, recevez-le, disons-nous avec de plus grands témoignages de joie que jamais, & avec les marques d'un „plus profond respect & d'une plus sincére affection. Priez pour nous Dieu tout-puissant, nôtre Seigneur Jesus Christ, & le saint Esprit, à „qui gloire soit renduë durant tous les siécles, que „ce qui a été décidé & ordonné, demeure ferme „& immuable & pour l'heureux succez de ces „grandes affaires, pour le rétablissement de la „paix & de la concorde, & pour la destruction de „l'erreur.

L'an de N. S. Const.

Il est clair par la lecture de cette lettre, que le Concile n'avoit pas seulement condamné Arius & ses Sectateurs, mais qu'il avoit aussi prononcé anathéme contre les termes, dont ils se servoient pour expliquer leur erreur. Que les Evêques s'étant accordez touchant le jour auquel on célébreroit la fête de Pâque, ils reçûrent dans leur communion Méléce, bien qu'il eût été auteur de secte, permirent qu'il conservât le rang de sa dignité, sans lui laisser néanmoins la liberté d'en exercer aucune fonction. Je croi que la raison pour laquelle les Méléciens sont encore séparez aujourd'hui de l'Eglise en Egypte, est que le Concile

L'an de N. S. Const. cile avoit ôté à Méléce le pouvoir d'exercer aucune fonction Ecclésiastique. Au reste Arius composa un livre pour défendre son opinion, & lui donna le nom de Thalie. Le style en est lâche & semblable à celui des vers de Sotade. Il fut condamné en même tems par les Evêques. Le Concile n'eut pas seul le soin d'écrire aux Eglises pour les avertir de la paix qui avoit été rétablie par ses décisions. L'Empereur Constantin voulut aussi en écrire en ces termes à l'Eglise d'Aléxandrie.

Lettre de l'Empereur Constantin.

Constantin Auguste : à l'Eglise Catholique d'Aléxandrie.

„ Je vous saluë, mes tres-chers freres. La divine Providence nous a fait une grande miséricorde, en nous délivrant de l'erreur, & nous réunissant dans la même foi. Le démon n'aura desormais aucun pouvoir contre nous, puisque les machines qu'il préparoit pour nous battre, sont entiérement ruinées. La vérité a appaisé nos diférens & nos tumultes, sa force a surmonté la malignité de nos inimitiez & de nos discordes. Nous croions & adorons tous le même Dieu. Pour parvenir à un si grand bien, j'ai assemblé par son secours à Nicée, un grand nombre d'Evêques, avec lesquels moi qui ne suis qu'un d'entre vous, & qui tiens à honneur de servir avec vous le même Dieu, j'ai examiné la vérité. On a considéré tres-actement tout ce qui pouvoit servir de matiére aux contestations & aux disputes. Je prie Dieu de pardonner à quelques-uns l'impudence & l'énormité des blasphémes, qu'ils ont vomi contre l'honneur du Sauveur, contre l'espérance de nôtre salut, contre l'autorité de la sainte Ecriture, & contre

„ la

„la vérité de nôtre foi. Plus de trois cens Evê-
„ques, tous considérables par l'éminence de leur
„science, & par la modération de leur esprit,
„étant convenus de la vérité de la foi qui ne peut
„étre qu'une, selon la sainte Ecriture, il ne s'est
„trouvé qu'Arius, qui aiant été surpris par la ru-
„se du démon a répandu l'erreur parmi nous, &
„ensuite parmi d'autres. Recevons la doctrine
„que Dieu tout-puissant nous a donnée. Retour-
„nons à nos freres, de la société desquels cét im-
„pudent ministre du diable nous a séparez. Hâ-
„tons-nous de nous rejoindre à nôtre corps & à
„nos membres. La prudence, la religion & la
„sainteté dont vous faites profession, vous obli-
„gent de recourir à la grace, aprés avoir reconnu
„l'erreur de celui qui est certainement ennemi de
„la vérité. La doctrine dont les trois cens Evê-
„ques sont convenus, ne peut étre que la doctri-
„ne de Dieu; & il n'est pas permis de douter que
„l'Esprit saint qui les remplit, & qui les anime,
„ne leur ait découvert sa volonté. Qu'aucun de
„vous ne doute, qu'aucun ne différe. Revenez
„tous promtement à la voie de la vérité, afin que
„quand je vous irai trouver, je puisse rendre graces
„à Dieu, de vous avoir réünis dans la vérité de la
„foi par le lien de la charité. Que Dieu vous con-
„serve mes tres-chers freres.

L'an de N. S. Const.

Voila ce que l'Empereur écrivit au peuple d'Alexandrie pour l'assurer que la décision de foi n'avoit point été faite légérement ni inconsidérément dans le Concile, mais aprés un examen tres-exact; que l'on n'y avoit rien dissimulé ni ômis, & que l'on y avoit proposé tout ce qui pouvoit servir à l'éclaircissement de la vérité, de sorte qu'il ne restoit plus aucun sujet de contestation ni de dispute. Enfin pour tout dire en peu de paroles, il appele le sentiment des Evêques qui s'étoient assemblez à Nicée, le sentiment & la vo-

L'an de N. S. Const. sonté de Dieu ; & ne doute point que leur union & leur bonne intelligence n'ait été produite par le saint Esprit. Cependant Sabin chef de la secte des Macédoniens, s'oppose volontairement à un témoignage si avantageux & si autentique, en appelant les Evêques de ce Concile des hommes simples, & sans sience. Peu s'en faut qu'il n'accuse d'ignorance Eusébe de Césarée. Il ne fait point réflexion que quand ces Evêques auroient été simples & ignorans, ils n'auroient pas laissé d'être éclairez de la lumiére de la grace, & qu'ainsi ils n'auroient pû s'éloigner de la vérité. Voions ce que le même Empereur a ordonné dans une autre lettre contre Arius & ses Sectateurs.

Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste : aux Evêques, & au Peuple.

„ ARIUS aiant imité les impies & les méchans, „ mérite d'être couvert de la même infamie „ qu'eux. Comme Porphyre ennemi de le véritable piété, a composé de méchans livres contre „ la Religion Chrêtienne, que son nom est odieux „ parmy les gens de bien, & que ses livres sont „ supprimez, nous avons trouvé à propos qu'Arius & ses Sectateurs soient appelez à l'avenir „ Porphyriens, afin qu'ils soient deshonorez par „ le nom de celui dont ils ont imité l'impiété. „ Que s'il se trouve quelque livre d'Arius, nous „ voulons qu'il soit brûlé, afin que sa détestable „ doctrine soit abolie, & qu'il ne passe aucun monument de lui à la postérité. Quiconque aura „ été convaincu d'avoir caché un livre d'Arius, au „ lieu de le brûler, sera puni de mort. Je prie „ Dieu qu'il vous conserve.

Au-

Autre lettre de Constantin.

Constantin Auguste : aux Eglises. *Const.*

„ LA prospérité dont joüit l'Empire, m'étant „ une preuve certaine de la bonté de Dieu „ envers nous, je me suis tenu obligé de travail- „ ler pour faire en sorte que le saint Peuple de l'E- „ glise Catholique fût uni par la profession de la „ foi, par le lien de la charité, & par l'exercice de „ la même Religion. Mais parce qu'il n'étoit pas „ possible de parvenir à la possession d'un si grand „ bien, sans que tous les Evêques ou presque tous „ s'assemblassent, je les ai assemblez, & me suis „ trouvé avec beaucoup de joie, comme un de „ vos conserviteurs, dans leur assemblée, où les „ matiéres ont été examinées jusques à ce que le „ sentiment approuvé de Dieu, ait produit la „ paix, de sorte qu'il ne reste aucun sujet de con- „ testation, ni de dispute. La question touchant „ la fête de Pâque y aiant été agitée, tous sont de- „ meurez d'accord d'un commun consentement „ de la célébrer le même jour. Car qu'y a-t-il de „ si beau ni de si honnête que de garder tous le mê- „ me usage, dans la solennité de cette fête, en la- „ quelle nous avons reçu l'espérance d'une vie im- „ mortelle & glorieuse ? Tous ont jugé que c'é- „ toit une chose indigne, de suivre en ce point la „ coûtume des Juifs, qui s'étant soüillez par le „ plus criminel de tous les parricides ne doivent „ être considérez que comme des impurs & des „ aveugles. Nous devons rejetter leur coûtume, „ puisque nous en avons une meilleure que nous „ avons observée depuis la passion du Sauveur, & „ que nous transmettrons aux siécles suivans. „ N'aions donc rien de commun avec cette nation „ ennemie. Suivons la voie que le Sauveur nous a

L'an de N. S. Const.

„ enseignée. Tenons le droit chemin de nôtre „ sainte Religion. Ce qu'ils ont la vanité de publier, est tout-à-fait ridicule, que nous ne „ pouvons savoir le jour auquel on doit célébrer „ la fête de Pâque, s'ils ne nous l'enseignent. „ Que peuvent-ils savoir eux, qui depuis qu'ils „ ont fait mourir le Sauveur, ont perdu le sens & „ la raison, & n'ont plus agi que par passion & „ par fureur? Ils sont si fort éloignez de la vérité, „ même en ce point, qu'ils célébrent deux fois la „ fête de Pâque en une année. Pourrions-nous les „ suivre dans leur égarément, & célébrer deux „ fois la même fête en une année? Mais quand „ vous n'auriez pas ces raisons-là, il séroit toûjours de vôtre prudence, de n'avoir rien de „ commun dans vos coûtumes, ni dans l'observation de vos fêtes avec cette nation criminelle. „ Deplus il faut considérer, qu'il ne se doit trouver aucune diversité dans la célébration de la „ fête la plus solennelle de nôtre Religion. Le „ Sauveur ne nous a laissé qu'un jour de la fête de „ nôtre délivrance, qui est le jour de sa passion, „ & a voulu qu'il n'y eût qu'une Eglise, dont les „ membres, bien que répandus en divers lieux, „ ne laissent pas d'étre animez par le même esprit. „ Considérez combien il est contraire à la bienséance, que dans les mêmes jours les uns observent le jeûne, & les autres fassent des festins. „ Je croi que vous jugez bien que la Divine Providence veut ôter cette diversité & mettre l'uniformité. Ainsi cét abus devant étre corrigé, „ afin que nous n'eussions plus rien de commun „ avec les parricides qui ont fait mourir nôtre „ Maître, & la coûtume observée par toutes les „ Eglises de Midi, de Septentrion & d'Occident, „ & par quelques-unes même d'Orient, étant „ tres-raisonnable, tous ont jugé qu'elle devoit „ étre généralement reçuë, & j'ai promis que

„ vous-

„ vous-vous y soûmettriez. Embrassez donc volontairement l'usage, qui est établi à Rome, en Italie, en Afrique, en Egypte, en Espagne, en Gaule, en Angleterre, en Achaïe, dans le Diocése d'Asie & de Pont, & en Cilicie. Considérez non seulement que le nombre de ces Eglises-là est plus grand que celui des autres, mais encore que leur usage est appuié sur de solides raisons, & que nous ne devons rien avoir de commun avec le parjure des Juifs. Je vous dirai pour emploier moins de paroles, que tous les Evêques ont été d'avis de célébrer la fête de Pâque au même jour. Il ne doit point y avoir de différentes pratiques dans une si grande solennité, & le plus seur est de suivre l'usage, qui éloigne de la société de l'erreur & du crime. Ce qui étant ainsi ; obéïssez avec joie à cét ordre. Car ce qui est ordonné par les saints Evêques dans les Conciles, n'est ordonné que par la volonté de Dieu. Lorsque vous aurez fait savoir à nos tres-chers freres ce que je vous écris, vous resoudrez ensemble d'observer la tres-sainte fête de Pâque au même jour, afin que quand je vous irai trouver, comme je le souhaite avec passion depuis long-tems, je la puisse célébrer avec vous, & me réjoüir de ce que la cruàuté du diable a été surmontée par la puissance de Dieu, & de ce que la paix & la vérité de nôtre Religion régnent par toute la terre. Je prie Dieu, mes tres-chers freres, qu'il vous conserve.

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S.

Autre lettre à Eusébe.

Const. *Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste: à Eusébe.*

„ Je me persuade, mon tres-cher frere, que les „ serviteurs du Sauveur, aiant été jusques à ce „ jour exposez à l'injustice & à la violence de la „ persécution, les Eglises sont tombées en ruine, „ pour avoir été négligées, ou au moins qu'elles „ n'ont point été entretenuës avec le soin qui étoit „ nécessaire. Mais maintenant que la liberté est „ renduë à l'Eglise, & que le dragon a été privé „ de la puissance souveraine par l'ordre de la Pro- „ vidence, & par la force de mes armes, je croi „ que la grandeur de Dieu est connuë de tout le „ monde, & que ceux qui ont manqué autrefois „ ou par passion, ou par infidélité, embrasseront „ volontairement son culte. Travaillez donc avec „ toute l'application dont vous étes capable, au ré- „ tablissement des Eglises soûmises à vôtre con- „ duite, & avertissez les Evêques, les Prêtres & „ les Diacres des autres lieux, de travailler avec „ la même application pour réparer les Edifices „ qui subsistent encore, pour les accroître, ou „ pour en faire de nouveaux. Demandez, vous & „ les autres Evêques aux Gouverneurs des Provin- „ ces, & au Préfet du Prétoire, tout ce qui sera „ nécessaire pour cét effet. Car ils ont reçu ordre „ par écrit d'obeïr à tout ce que vôtre Sainteté „ leur commandera. Je prie Dieu, mon tres-cher „ frere, qu'il vous conserve.

Voila ce que cét Empereur écrivit aux Evêques de toutes les Provinces pour le rétablissement des Eglises. Nous allons voir par ce qu'il manda à Eusébe Evêque de Césarée, combien il prit de soin de faire écrire quantité d'exemplaires des livres de la sainte Ecriture.

Con-

Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste : à Eusébe Evêque de Césarée.

„ UNE tres-grande multitude de personnes „ ont par la miséricorde du Sauveur fait pro- „ fession de la Religion Chrêtienne dans la ville à „ laquelle nous avons donné nôtre nom. Il est „ juste que les Eglises y soient accruës, à propor- „ tion du reste de toutes les autres choses qui y re- „ çoivent de jour en jour un nouvel accroissement, „ permettez donc que je vous déclare le dessein „ que j'ai conçu. Je suis d'avis que vous fassiez „ écrire en beau parchemin, cinquante exemplai- „ res de la sainte Ecriture, dont vous savez que „ l'usage est tres-nécessaire dans l'Eglise, & que „ vous choisissiez des personnes capables, de sorte „ que ces exemplaires-là soient aisez à lire, & qu'ils „ puissent être transportez commodément. J'ai „ mandé au Logothéte du Diocése, qu'il ait soin „ de fournir ce qui sera nécessaire pour cette dé- „ pense. Il sera de vôtre diligence de pourvoir à „ ce que ces copies soient achevées en peu de „ tems. Lorsqu'elles le seront, prenez, en ver- „ tu de cette lettre, deux voitures publiques pour „ me les envoier, & choisissez pour cét effet un „ de vos Diacres, que je recevrai favorablement. „ Que Dieu vous conserve, mon tres-cher fre- „ re.

Autre lettre à Macaire Evêque de Jérusalem.

Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste : à Macaire Evêque de Iérusalem.

„ LA grace que le Sauveur nous fait, est si ex- „ traordinaire & si admirable, qu'il n'y a „ point de paroles qui la puissent dignement ex- „ primer.

L'an de N. S. Const.

„ primer. En effet qu'y a-t-il de si admirable que „ l'ordre de sa Providence, par lequel il a caché „ soûs terre durant un si long espace de tems le „ monument de sa passion jusques à ce que l'enne- „ mi de la piété eût été vaincu, & que ses Servi- „ teurs eussent été mis en liberté? Il me semble que „ quand on assembleroit tout ce qu'il y a de Sa- „ vans & d'Orateurs dans le monde, ils ne pour- „ roient jamais rien dire qui approchât de la gran- „ deur de ce miracle, parce qu'il est autant au „ dessus de toute créance, que la Sagesse éternelle „ est au dessus de la raison. C'est pourquoi je me „ propose d'exciter tous les peuples à embrasser la „ véritable Religion avec une ardeur égale à l'é- „ clat des évenemens merveilleux par lesquels la „ vérité de la foi est confirmée de jour en jour. Je „ ne doute point que comme ce dessein-là que j'ai, „ est connu de tout le monde, vous ne soiez tres- „ persuadé que je n'ai point de plus forte passion, „ que d'embellir par de magnifiques bâtimens, ce „ lieu qui étant déja saint, a été encore santifié par „ les marques de la passion du Sauveur, & qui a été „ déchargé par la volonté de Dieu & par mes „ soins, du poids d'une Idole dont il avoit été char- „ gé. Je remets à vôtre prudence, de prendre les „ soins nécessaires, pour faire en sorte que les édi- „ fices surpassent en grandeur & en beauté tout ce „ qu'il y a de beau & de grand au reste du monde. „ J'ai donné charge à nôtre tres-cher Dracilien „ Vicaire des Préfets du Prétoire, & Gouverneur „ de la Province, d'emploier suivant vos ordres „ les plus excellens Ouvriers à élever les murail- „ les. Mandez-moi quels marbres & quelles co- „ lonnes vous desirez, afin que je les fasse con- „ duire. Je serai bien aise de savoir, si vous ju- „ gez que l'Eglise doive étre lambrissée ou non. „ Car si elle doit étre lambrissée, on y pourra „ mettre de l'or. Faites savoir au plûtôt aux Of- ficiers

„ficiers que je vous ai nommez, le nombre des „Ouvriers, & les sommes d'argent qui seront „nécessaires, & les marbres, les colonnes & les „ornemens qui seront les plus beaux & les plus „riches, afin que j'en sois promtement informé. „Je prie Dieu, mon tres-cher frere, qu'il vous „conserve.

Il écrivit encore à toutes les villes d'autres lettres en forme de discours contre Arius & ses Sectateurs, qu'il raille agréablement. Il en écrivit aussi une aux habitans de Nicomédie contre Eusébe & Théognis, dans laquelle il reprend le premier, non seulement d'avoir favorisé l'erreur d'Arius, mais de plus d'avoir appuié le parti du Tiran, & exhorte d'élire un autre Evêque en sa place. Ces lettres-là sont trop longues pour être transcrites ici. Ceux qui desireront de les voir, les pourront chercher ailleurs.

CHAPITRE X.

Acése Evêque des Novatiens, est mandé au Concile par l'Empereur.

Je ne dois pas ômettre un autre soin que l'Empereur prit d'établir la paix de l'Eglise en mandant au Concile, Acése Evêque des Novatiens. Lorsque la formule de foi eut été dressée & signée par tous les autres, il lui demanda s'il y consentoit, & s'il demeuroit d'accord de ce qui avoit été ordonné touchant la célébration de la fête de Pâque. Le Concile n'a rien défini de nouveau, répondit Acése, & j'ai appris de l'ancienne tradition qui s'est conservée jusques à nous depuis le tems des Apôtres, la même définition de foi, & la même coûtume de célébrer la fête de Pâque. Pour quoi donc, repartit l'Empereur, vous séparez-

parez-

L'an de N. S. Const. parez-vous de la communion des autres ? Alors Acése rapporta ce qui étoit arrivé durant la persécution excitée soûs le régne de Déce, & la loi rigoureuse par laquelle il avoit été ordonné que ceux qui avoient commis depuis leur bâtéme un des péchez que l'Ecriture sainte appele péchez à la mort, ne seroient point admis à la participation des saints mystéres, mais seulement invitez à faire pénitence ; sans qu'ils pussent espérer le pardon des Prêtres, ni d'autres que de Dieu, qui a seul droit de remettre les péchez. Acése aiant fait cette réponse, l'Empereur lui dit, prenez une échelle & montez seul au ciel. Cette histoire n'a été rapportée ni par Eusébe sur-nommé Pamphile, ni par aucun autre Ecrivain. Je l'ai apprise d'un homme digne de foi, & qui racontoit dans un âge fort avancé ce qu'il avoit vû lui-même dans le Concile. Ce qui me fait juger que ceux qui ont supprimé ce fait, l'ont supprimé par un motif semblable à celui par lequel plusieurs Historiens ont passé soûs silence des choses fort importantes, soit par aversion de quelques personnes, ou par le desir d'en favoriser d'autres.

CHAPITRE XI.

De Paphnuce.

Je m'aquiterai en cét endroit, de la promesse que j'ai faite de parler de Paphnuce & de Spyridion. Paphnuce étoit Evêque d'une Ville de la haute Thébaïde. Il avoit une si rare piété qu'il faisoit des miracles. Il avoit eu un œil crévé durant la persécution. L'Empereur avoit une singuliére vénération pour lui, le faisoit souvent venir dans son Palais, & baisoit l'œil qu'on lui avoit crévé. Voila ce que j'avois à remarquer de sa personne.

ſonne. J'ajoûterai maintenant ce qui fut ordonné par ſon avis, pour le bien de l'Egliſe, & pour l'honneur du Clergé. Les Evêques aiant été d'avis de faire une nouvelle loi, par laquelle il ſeroit ordonné que les Evêques, les Prêtres & les Diacres ſe ſépareroient des femmes qu'ils avoient épouſées, lorſqu'ils n'étoient que Laïques; comme l'on prenoit les avis, Paphnuce ſe leva au milieu des autres Evêques; & élevant ſa voix, dit *qu'il ne falloit point impoſer un ſi péſant joug aux Clercs, ni aux Prêtres; que le mariage eſt honorable, & que le lit nuptial eſt ſans tache: qu'une trop grande ſévérité pourroit étre nuiſible à l'Egliſe, que tout le monde n'eſt pas capable d'une continence ſi parfaite; & que les femmes ne garderoient peut-étre pas la chaſteté. Il appeloit chaſteté l'uſage du mariage contracté ſelon les loix, qu'il ſuffiſoit que ceux qui avoient été admis dans le Clergé, ne ſe mariaſſent plus, ſelon l'ancienne tradition de l'Egliſe; ſans que l'on obligeât ceux qui s'étoient mariez étant Laïques, à quitter leurs femmes.* Paphnuce ſoûtint cét avis, bien que non ſeulement il n'eût jamais été marié, mais qu'il n'eût jamais eu connoiſſance d'aucune femme, aiant été élevé dés ſon enfance dans un Monaſtére, & s'y étant fait admirer par ſa ſinguliére chaſteté. Tous les Evêques ſe rendirent à ſon ſentiment, & ſans délibérer davantage, laiſſérent l'affaire en la liberté de ceux qui étoient mariez. Voila ce que j'avois à dire de Paphnuce. Parlons maintenant de Spyridion.

L'an de N. S. Conſt.

CHA-

l'an de N.S. Const.

CHAPITRE XII.

De Spyridion Evêque de Chypre.

Il avoit une si admirable sainteté dés le tems qu'il n'étoit que Pasteur de brebris, qu'il mérita d'être fait Pasteur d'hommes, & Evêque de Trimunthis Ville de l'Isle de Chypre. Il conserva une si grande modestie dans sa dignité, qu'il continua de mener paître son troupeau, comme auparavant. On raconte de lui plusieurs choses. Mais je n'en remarquerai qu'une ou deux, de peur de m'éloigner trop de mon sujet. Des voleurs étant entrez durant la nuit dans sa bergerie, tâchérent d'en emmener des moutons. Spyridion y étant allé à la pointe du jour, vit les voleurs qui avoient les mains liées derriére le dos, & reconnut ce qui leur étoit arrivé ; puis il se mit en priéres, les délia, les exhorta à vivre de leur travail plûtôt que de brigandage, leur donna un bélier, & leur dit en riant, qu'il le leur donnoit, de peur qu'ils n'eussent veillé inutilement toute la nuit, & les renvoia. Voila un de ses miracles. En voici un autre. Il avoit une fille nommée Iréne, qui s'efforçoit autant qu'il lui étoit possible, d'imiter sa piété. Un homme lui aiant donné un ornement de prix à garder, elle le mit en terre, pour le garder plus seurement, & mourut bien-tôt aprés. Celui qui le lui avoit donné en garde, ne l'aiant plus trouvée, s'adressa à son Pere, l'accusant tantôt d'avoir détourné son dépôt, & le conjurant tantôt de le lui rendre. Spyridion à qui la perte de ce dépôt n'étoit pas moins sensible que s'il l'eût faite lui-même, alla au tombeau de sa fille, & pria Dieu de lui accorder sa resurrection, comme

me par anticipation, & avant le tems ordinaire. A l'heure-même sa fille lui parut en vie, & aprés qu'elle lui eut déclaré l'endroit, où elle avoit caché le dépôt, elle mourut une seconde fois. Voila les Evêques qui fleurissoient sous le régne de Constantin. J'ai appris cette Histoire-là de plusieurs habitans de l'Isle de Chypre, & je l'ai lûë dans un livre écrit en latin par Rufin Prêtre, d'où j'ai tiré encore d'autres choses que je rapporterai dans la suite.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XIII.

D'Eutychien, Moine.

J'AI trouvé qu'un tres-saint Homme nommé Eutychien, vivoit dans le même tems. Bien qu'il fût de l'Eglise des Novatiens, il a fait, au grand étonnement de tout le monde, plusieurs miracles semblables à celui que je viens de raconter. Je ne dissimulerai point de qui j'ai appris ce que je dirai de lui, bien que je sache que j'exciterai par-là la haine de plusieurs personnes. Un vieux Prêtre de l'Eglise des Navatiens nommé Auxanon, qui étant fort jeune, alla au Concile de Nicée avec Acése, m'a raconté ce que j'en ai raporté. Aiant vêcu jusques sous le régne du jeune Théodose. Il m'a aussi appris dans ma jeunesse beaucoup de choses touchant Eutychien, & touchant les merveilleux dons qu'il avoit reçus de Dieu, mais il ne m'en a rien appris de si considérable qu'un fait qui arriva sous le régne de Constantin. Un des Gardes, que l'on appele Domestiques, aiant été soupçonné d'avoir conspiré contre l'Empereur, crut ne pouvoir mieux faire que de s'enfuir. L'Empereur transporté de colére, commanda de l'exécuter à mort en quelque lieu qu'il fût

L'an de N. S. 325. Const. fût trouvé. Ce Garde aiant été arrêté en Bithynie vers le mont Olympe, & assez proche de l'endroit où Eutychien vivoit dans une sainte solitude, & guérissoit les maladies du corps & de l'ame de plusieurs personnes, il fut chargé de chaînes & mis en prison. Auxanon étoit alors fort jeune, & commençoit à s'accoûtumer aux exercices de la vie monastique soûs la conduite d'Eutychien. Plusieurs personnes étant venu supplier ce saint Solitaire d'avoir la bonté de demander la grace de ce prisonnier à l'Empereur, qui avoit entendu parler de ses miracles, il promit de le faire. Mais sur ce que ceux qui parloient en sa faveur, lui remontrérent que la rigueur de ses chaînes le mettoit en danger de la vie, & que s'il n'en étoit promtement déchargé, il mourroit soûs leur pésanteur, avant que l'Empereur l'eût fait exécuter à mort, ou lui eût accordé sa grace, il envoia prier les Gardes, de le soulager. Les Gardes aiant répondu qu'ils se mettroient eux-mêmes en peine, s'ils laissoient le prisonnier en liberté, Eutychien alla avec Auxanon à la prison, dont les Gardes aiant refusé d'ouvrir les portes, elles s'ouvrirent d'elles-mêmes, & aussi-tôt qu'Eutychien & Auxanon y furent entrez, les chaînes du prisonnier tombérent à terre, au grand étonnement de tous ceux qui étoient presens. Eutychien alla ensuite avec Auxanon à Constantinople, que l'on appeloit auparavant Byzance, ou aiant été introduit devant l'Empereur, il obtint de lui la grace du prisonnier. Cela arriva un peu avant le tems dont j'écris maintenant l'Histoire.

Les Evêques qui s'étoient assemblez à Nicée, aiant fait divers Canons, retournérent chacun en leur Eglise. Je croi que ceux qui prendront la peine de lire mon ouvrage, seront bien aises de savoir leurs noms, les Villes d'où ils étoient Evêques, & le tems auquel ils ont tenu le Concile. Voici ce

que

que j'en ai pu apprendre. Osius étoit Evêque de Cordoue en Espagne, comme je croi, & comme je l'ai dit ci-devant, Viton & Vincent Prêtres de la Ville de Rome, Aléxandre Evêque d'Egypte, Eustate de la grande Antioche, Macaire de Jérusalem, Harpocration de Cynopole. Les noms des autres sont rapportez dans le Livre des Synodes, composé par Athanase Evêque d'Aléxandrie. Le Concile commença sous le Consulat de Paulin & de Julien, le vintiéme jour du mois de Mai, six cens trente-six ans depuis le régne d'Aléxandre de Macédoine. Le Concile aiant été terminé de la sorte, l'Empereur alla en Occident.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XIV.

Eusébe Evêque de Nicomédie, & Théognis Evêque de Nicée donnent leur rétractation, & sont rétablis dans leur Siége.

Aprés qu'Eusébe & Théognis eurent envoié leur rétractation, aux principaux d'entre les Evêques, ils furent rappelez par l'ordre de l'Empereur du lieu de leur exil, & rétablis dans leurs Siéges, d'où ceux qui avoient été ordonnez en leur place, furent chassez, savoir Amphion en la place d'Eusébe, & Chreste en la place de Théognis. Leur rétractation étoit conçuë en ces termes. Nous avons été condamnez » par vôtre piété, sans connoissance de cause, & » nous devons souffrir en paix & dans le silence le » jugement que vous avez rendu. Mais parcequ'il » n'est pas juste d'autoriser la calomnie contre » soi-même par son silence; nous vous déclarons » que nous sommes d'accord avec vous touchant » la foi, & qu'aprés avoir examiné tres-exacte-

» ment

L'an de N. S. 325. Const.

„ ment le terme de Consubstanciel, nous avons
„ embrassé la paix de tout nôtre cœur, sans avoir
„ jamais tenu aucune hérésie. Aiant representé
„ pour la paix & pour la sureté de l'Eglise les pen-
„ sées qui nous étoient entrées dans l'esprit, &
„ aiant confirmé ceux à qui nous étions obligez
„ de rendre ce devoir, nous avons souscrit à la dé-
„ finition de foi, sans avoir voulu souscrire à l'a-
„ nathéme; non que nous trouvassions aucune
„ chose à redire à la définition de foi, mais par-
„ ceque nous n'étions pas persuadez que l'accusé
„ fût tel qu'on le disoit, & que les lettres qu'il
„ nous avoit écrites, les discours qu'il avoit faits
„ en nôtre presence, nous donnoient une autre
„ opinion de lui. Bien loin de nous opposer à ce
„ que vous avez défini dans le saint Concile, nous
„ y consentons par cét acte, & nous le confir-
„ mons; non pour être ennuyez de vivre en exil,
„ mais pour éviter d'être soupçonnez d'hérésie.
„ Car si vous nous faites la grace de nous permet-
„ tre de vous aller trouver, vous reconnoîtrez
„ que nous sommes d'accord avec vous, & que
„ nous sommes tres-attachez à la foi que vous
„ avez définie, puisque vous avez eu même la
„ bonté de traiter l'accusé avec douceur, & de le
„ faire rappeler de son exil. Au reste ce seroit une
„ chose fort ridicule, que nous demeurassions
„ dans le silence, & que nous donnassions lieu
„ contre nous à des soupçons, depuis que l'accu-
„ sé s'est justifié & qu'il a été rétabli. Aiez donc
„ la bonté de presenter nos priéres à l'Empereur
„ tres-chéri de Dieu, selon que la charité vous y
„ oblige, & d'ordonner à nôtre égard ce que la
„ justice demande. Voila la rétractation d'Eusé-
be & de Théognis, d'où je juge qu'ils avoient
souscrit à la définition de foi faite dans le Con-
cile, mais qu'ils n'avoient pas voulu souscrire
à la condamnation d'Arius, & qu'il fut rappelé
de

de son exil avant eux. Mais bien que cela soit vrai, il est constant néanmoins qu'on ne lui permit point de rentrer dans Aléxandrie, & qu'il ne l'obtint que depuis, en faisant semblant d'avoir changé de sentiment, comme nous le dirons dans son lieu. L'an de N.S. Const.

CHAPITRE XV.

Athanase est fait Evéque d'Aléxandrie.

ALEXANDRE Evêque d'Aléxandrie, étant mort bien-tôt aprés, Athanase fut élevé sur son Siége. Rufin raconte, qu'étant enfant, il joüa le jour de la fête de Pierre Evêque & Martyr avec d'autres enfans, à un jeu qui étoit une imitation de ce qui se fait par le Clergé dans l'Eglise. Athanase faisoit l'Evêque, un autre enfant faisoit le Prêtre, & un autre le Diacre. Aléxandre Evêque d'Aléxandrie étant passé par hazard, & aiant considéré le jeu de ces enfans, les appela, & les aiant interrogez, crut que leur jeu étoit un présage de ce qui leur devoit un jour arriver, & les fit élever dans le Clergé. Il prit un plus grand soin d'Athanase que des autres; l'ordonna Diacre, lorsqu'il fut arrivé à âge d'homme, & le mena au Concile de Nicée. Voila ce que rapporte Rufin, & cela n'est pas incroiable, parce qu'il y en a plusieurs exemples.

L'an de N. S. 328.

Const.

CHAPITRE XVI.

L'Empereur fait bâtir la Ville de Byzance & lui donne son nom.

L'Empereur aprés avoir célébré le Concile, s'adonna aux divertissemens, & aux réjoüissances publiques; donna les jeux solennels, & s'appliqua au rétablissement des Eglises. Il accrut aussi l'enceinte de la Ville de Byzance, l'embellit de quantité de bâtimens, lui donna son nom, & ordonna qu'elle seroit appelée à l'avenir la nouvelle Rome, par une loi qui fut gravée sur une colonne de pierre proche de sa statuë à cheval. Il éleva dans la même Ville deux magnifiques Eglises, l'une soûs le nom d'Iréne, & l'autre soûs celui des Apôtres. Il ne se contenta pas d'agrandir nôtre religion, il abâtit la superstition paienne. Il fit servir les statuës des Dieux à l'embellissement de la Ville, & exposa les trépiez d'Apollon dans l'hippodrome. Il est inutile de faire le récit de toutes ces choses, puisque tout le monde en a été témoin. Eusébe surnommé Pamphile les a relevées par des paroles fort avantageuses. Je ne laisserai pas néanmoins d'en remarquer une partie.

CHAPITRE XVII.

Heléne mere de l'Empereur trouve la Croix du Sauveur à Jérusalem, & y fait bâtir une Eglise.

Heléne mere de l'Empereur, en faveur de laquelle il avoit élevé le bourg de Drépan à la dignité de Ville & l'avoit fait appeler Helénopole,

pole, alla à Jérusalem par l'ordre que Dieu lui en avoit donné en songe. Aiant trouvé cette Ville aussi deserte qu'un monceau de pierres, suivant la prédiction du Prophéte, elle y chercha avec soin le tombeau où le Sauveur avoit été mis, & d'où il étoit ressuscité. Elle eut beaucoup de peine à le trouver. Mais elle le trouva enfin, par la grace de Dieu. Je dirai d'où procéda cette peine. Le tombeau du Sauveur fut en grande vénération aprés sa mort à ceux qui avoient embrassé la foi. Les ennemis de cette foi le comblérent de terre, & pour en abolir la mémoire, élevérent au dessus un temple en l'honneur de Venus, & y consacrérent la statuë de cette Déesse. Cét artifice leur réüssit durant quelque tems ; mais il fut enfin découvert par la mere de l'Empereur. Car aiant fait abattre la statuë, & creuser la terre, elle trouva trois Croix, savoir celle où le Sauveur avoit été attaché, & les deux autres où étoient morts les deux larrons qui avoient été crucifiez avec lui. Elle trouva aussi l'écriteau, où Pilate avoit fait mettre en plusieurs langues le nom du Sauveur. Mais dans l'incertitude où l'on étoit de savoir laquelle de ces trois croix étoit celle que l'on cherchoit, Heléne sentoit une cuisante douleur, que Macaire Evêque de Jérusalem appaisa, en demandant & en obtenant de Dieu un signe & une marque pour la reconnoître. Voici le signe qu'il demanda, Il y avoit alors à Jérusalem une femme tourmentée d'une longue maladie & réduite à l'extrémité. Il commanda de lui faire toucher ces trois croix, dans la créance que celle du Sauveur lui rendroit la santé. Il ne se trompa pas. Car quand on eut fait toucher à cette femme les croix des deux larrons, elle demeura dans le même danger que devant. Mais aussi-tôt qu'on lui eut fait toucher celle du Sauveur, elle fut entiérement guérie. La vraye Croix aiant été reconnuë de la

L'an de N. S. 328.

Const. pr. 78.

L'an de N. S. Const.

sorte, la mere de l'Empereur fit élever une magnifique Eglise au dessus du tombeau du Sauveur, & lui donna le nom de nouvelle Jérusalem comme pour l'opposer à l'ancienne, qui étoit demeurée deserte. Elle laissa en ce même lieu une portion de la croix, enfermée dans une boëte d'argent, afin qu'elle pût étre vûë de tout le monde, & en envoia une autre portion à Constantin, qui dans la créance que la Ville où un si précieux dépôt seroit conservé, demeureroit invincible, la mit au bas de sa statuë, qui est au haut d'une grande colonne de Porphyre, dans la place qui porte son nom. J'ai appris cette histoire de plusiers personnes, & les habitans de Constantinople assurent qu'elle est véritable. Heléne envoia aussi à Constantin les clous, dont les mains du Sauveur avoient été percées, & ce Prince en fit faire un mors & un casque, dont il se servit depuis, lorsqu'il alla à la guerre. Il fournit libéralement tout ce qui étoit nécessaire pour la construction des Eglises, & manda à Macaire Evêque de Jérusalem d'y faire travailler avec toute la diligence qui seroit possible. Aprés qu'Heléne mere de l'Empereur eut achevé la nouvelle Ville de Jérusalem, elle fit bâtir à Bethléem dans le lieu même où le Sauveur nâquit autrefois, selon la chair, une Eglise aussi magnifique que celle de Jérusalem. Elle en fit bâtir encore une autre sur la montagne d'où le Seigneur monta au Ciel. Elle avoit une piété si sincére & une devotion si humble, qu'elle faisoit ses priéres avec les autres femmes, & qu'elle mettoit à sa table les pauvres filles de l'Eglise, les servoit elle-même, & distribuoit libéralement son bien pour le soulagement de ceux qui étoient dans le besoin. Enfin aprés avoir vêcu dans un exercice continuel de toute sorte de vertus, elle mourut à l'âge de quatre-vints ans. Son corps fut porté à la nouvelle Rome, & mis dans le tombeau des Empereurs.

CHA-

L'an de N.S. 331. Const.

CHAPITRE XVIII.

L'Empereur Constantin abolit les superstitions du paganisme, & fait bâtir plusieurs Eglises.

L'EMPEREUR étant plus attaché que jamais à la Religion Chrétienne, témoigna aussi plus d'aversion qu'auparavant de toutes les superstitions des Paiens. Il abolit entiérement les combats des gladiateurs, mit ses statuës dans les temples de Dieux. Et comme les Paiens disoient que Serapis attiroit le Nil, dont l'inondation fait la fertilité de l'Egypte, & que pour cette raison on avoit accoûtumé de porter la mesure du Nil au temple de Serapis, il commanda à Aléxandre de la porter à l'Eglise des Chrétiens; & bien que les Paiens publiassent alors que le Nil n'inonderoit plus leurs terres, parce que le Dieu Serapis étoit irrité; il ne laissa pas de les inonder cette année-là, comme il les a toûjours inondées depuis. Ce qui fait voir clairement qu'il les inonde par l'ordre de la providence, sans que cette superstition paienne y contribuë rien, Les Goths & les Sarmates aiant couru soûs son régne les terres des Romains, il ne se relâcha en rien de l'ardeur avec laquelle il travailloit au rétablissement des Eglises; mais partageant ses soins pour veiller à tout avec l'application nécessaire, il défit ces barbares à la faveur du trophée des Chrétiens, leur ôta le tribut que les Empereurs précédens avoient accoûtumé de leur paier, & les étonna de telle sorte qu'ils embrassérent la Religion, à laquelle ils voioient que Constantin étoit redevable de la victoire. Il fit bâtir une autre Eglise proche du chêne de Mambré, où l'Ecriture sainte témoigne que les Anges furent reçus par Abraham. Car Gen. c. 18.

L'an de N. S. 331. Const.

aiant appris que l'on avoit élevé un autel soûs ce chêne, & que l'on y offroit des sacrifices prophanes, il en reprit rudement Eusébe Evêque de Césarée, commanda d'abatre l'autel, & d'élever une Eglise. Il fit bâtir une autre Eglise à Heliopole par l'occasion que je vai dire. Je ne sai qui fut autrefois le Législateur de cette Ville de Phénicie, ni quelles furent ses mœurs, bien que l'on en puisse juger en quelque sorte par les loix qu'il leur a laissées. Ces loix ordonnent que toutes les femmes seront communes, & qu'il n'y aura parmi eux aucune distinction de peres ni d'enfans. Quand des étrangers venoient chez eux, ils leur donnoient leurs filles à violer. L'Empereur entreprit d'abolir cette honteuse coûtume, qui s'étoit fortifiée par un long espace de tems, & aiant établi les mariages, il apprit aux familles à se reconnoître. Il eut soin de faire bâtir une Eglise dans cette Ville, d'y faire sacrer un Evêque, & établir un Clergé; & abolit par ce moyen la corruption de leurs mœurs. Il fit démolir de la même sorte un temple de Venus, qui étoit sur le mont-Liban, & arrêta le cours des sacriléges qui s'y commettoient. Que dirai-je du pouvoir qu'il eut de chasser un démon hors de Cilicie, en abatant la maison où il s'étoit caché? Il avoit un zele si ardent pour la Religion Chrétienne, qu'étant prêt d'entreprendre la guerre contre les Perses, il fit bâtir une Chapelle portative, comme Moïse avoit fait bâtir autrefois le Tabernacle dans le desert, afin de pouvoir célébrer les saints mystéres dans les païs les plus éloignez, & dans les solitudes les plus affreuses. Mais cette guerre fut éteinte dans sa naissance, par la seule terreur de ses armes. Je ne croi pas que ce soit ici le lieu de rapporter le soin qu'il prit de bâtir de nouvelles Villes, comme celle à laquelle il donna le nom d'Heléne sa mere, ou celle à laquelle il donna le

nom

nom de Constantie sa sœur, parce que je ne me suis proposé que de parler de ce qu'il a fait à l'avantage de la Religion, & à la gloire de l'Eglise. Ses autres actions demandent un Ouvrage exprés; & ne manqueront pas d'être célébrées par d'autres Ecrivains. J'aurois moi-même gardé le silence, si l'Eglise avoit toûjours été dans la paix: parceque l'on n'entreprend point d'écrire quand on n'a point de matiére. Mais la doctrine de la foi aiant été attaquée par de vaines subtilitez; j'ai été obligé d'en traiter, de peur qu'elle ne fût ensevelie dans l'oubli, & que ceux qui n'en seroient pas instruits, ne flotassent dans l'incertitude, lorsqu'ils seroient battus par les vens de la nouveauté.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XIX.

La Foi est portée aux Indes.

PARLONS maintenant de l'accroissement que la Religionl Chétienne reçut soûs le régne de ce Prince. Les peuples les plus reculez des Indes & les Ibéres reçurent alors la foi. Je dis les peuples les plus reculez desIndes,parce quequand les Apôtres partagérent entre eux les Nations pour leur aller prêcher l'Evangile, le païs des Parthes échût à Thomas, l'Ethyopie à Mathieu; la partie des Indes,qui touche à l'Ethyopie à Barthelemi; mais la partie la plus éloignée & habitée par divers peuples qui parlent diverses langues, n'échût à aucun Apôtre, & ne fut point éclairée par la lumiére de la foi, avant le tems de Constantin. Voici l'occasion, par laquelle ils embrassérent alors la Religion Chrétienne.Un Philosophe nommé Mérope, natif de Tyr, aiant resolu de faire voiage

L'an de N. S. Const. aux Indes, à l'imitation de Métrodore autre Philosophe, qui y avoit été un peu auparavant, partit avec deux jeunes hommes de ses amis, qui savoient assez bien la langue gréque. Lorsqu'il y eut considéré attentivement tout ce qui pouvoit contenter sa curiosité, il se retira à un lieu où il y avoit un Port fort seur, à dessein d'y apprêter ce qui lui étoit nécessaire pour manger. La paix d'entre les Romains & les Indiens, aiant été rompuë peu auparavant, leur vaisseau fut pris, & ceux qui étoient dedans tuez, à la reserve des deux jeunes hommes, qui par quelque sorte de compassion de leur âge furent gardez & donnez au Roi. Ce Prince les aiant trouvez bien-faits, en choisit un nommé Edése, pour être son Echanson, & l'autre nommé Frumentius, pour être son Secrétaire. Etant mort bien-tôt aprés, il les affranchit par son testament, & laissa son roiaume à sa femme, & à son fils qui étoit encore enfant. La Reine pria ces deux jeunes hommes, d'avoir soin de son fils jusques à ce qu'il fût grand. Ils commencérent donc à prendre soin des affaires. Mais la principale autorité étoit entre les mains de Frumentius. Il s'informa si parmi les Romains qui trafiquoient aux Indes, il y en avoit qui fussent Chrêtiens, & en aiant trouvé, il se découvrit à eux, & les exhorta à s'assembler pour faire exercice de nôtre Religion. Il éleva par la suite du tems une Eglise, & y reçut quelques Indiens qu'il fit instruire de nos mystéres. Lorsque le jeune Roi fut parvenu à âge d'homme, Frumentius lui remit entre les mains le gouvernement des affaires, dont il s'étoit tres-fidélement aquité, & lui demanda permission de s'en retourner en son païs. Le Roi & la Reine sa mere le conjurérent de demeurer avec eux, mais ne l'aiant pû retenir, il partit avec Edése. Celui-ci revint à Tyr, pour y revoir sa maison & ses parens. L'autre

tre alla à Aléxandrie, où il fit une rélation fidéle de son voiage à Athanase, qui peu auparavant avoit été élevé sur le Siége de l'Eglise de cette Ville, & l'exhorta à envoier un Evêque & des Ecclésiastiques aux Indes, pour établir la foi dans ces païs-là, dont les peuples étoient fort disposez à la recevoir. Athanase aprés une sérieuse réfléxion, lui déclara qu'il n'avoit personne plus propre que lui, pour envoier aux Indes, en qualité d'Evêque, & lui imposa les mains. Y étant donc retourné, il y précha l'Evangile, y fonda des Eglises, & étant soûtenu de la grace de Dieu, y fit des miracles, & y guérit une multitude innombrable de personnes, des maladies de leurs corps & de leurs ames. Rufin rapporte toutes ces choses, & assure les avoir apprises d'Edése, qui fut depuis Prêtre de l'Eglise de Tyr.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XX.

Les Ibéres se convertissent à la foi.

VOIONS maintenant de quelle maniére les Ibéres se convertirent dans le même tems à la foi. Une femme d'une vertu exemplaire, fut prise par les Ibéres qui habitent aux environs du Pont-Euxin, & qui sont une Colonnie de ceux qui habitent en Espagne. Quand elle fut entre leurs mains, elle y vécut d'une maniére admirable. Car outre qu'elle gardoit tres-exactement la continence, elle y passoit les jours dans les jeûnes & dans les priéres. Le Fils du Roi aiant été attaqué dans le même tems d'une maladie, la Reine l'envoia selon la coûtume du païs aux femmes; afin qu'elles le soulageassent par les remédes, que l'expérience leur auroit appris. Sa nourrice l'aiant porté inutilement à plusieurs femmes, le porta

L'an de N. S. Const.

aussi à celle-ci qui étoit captive. Elle ne lui donna aucun remède, parcequ'elle n'en savoit aucun. Mais l'aiant mis sur un lit fait de poil, en presence de plusieurs autres femmes, elle dit : Jesus qui a guéri plusieurs autres malades, guérira cét enfant. Aiant fait ensuite sa priére, l'enfant fut guéri, & se porta bien depuis. Le bruit de cette guérison s'étant répandu parmi toutes les autres femmes, & étant venu jusques aux oreilles de la Reine, mit cette étrangére en grande réputation. La Reine étant tombée malade bien-tôt aprés, l'envoia quérir. Mais sur ce qu'elle s'excusa par modestie de l'aller trouver, elle se fit porter chez elle, & fut guérie de la même sorte que son fils l'avoit été. Comme cette Princesse la remercioit : Vôtre guérison, lui répondit-elle, ne vient point de moi, mais de Jesus-Christ Fils de Dieu Créateur du monde, que je vous exhorte de tout mon cœur de reconnoître & d'adorer. Le Roi surpris d'une guérison si promte & si miraculeuse, voulut récompenser cette étrangére. Mais elle répondit qu'elle n'avoit point besoin de bien, que la piété lui tenoit lieu de richesses, & que si elle avoit quelque récompense à souhaiter, ce seroit qu'il adorât le Dieu qu'elle adoroit. Aprés avoir fait cette réponse, elle renvoia au Roi ses presens. Il conserva dans le fond de son cœur cette réponse, & étant allé à la chasse, le jour suivant, le bois où il chassoit, fut couvert tout d'un coup d'un épais nuage, & l'air rempli d'éclairs & de tonnerres : tellement que ne sachant que faire, il eut recours à ses Dieux, mais aiant imploré inutilement leurs secours, il implora celui du Dieu que l'étrangére adoroit, & le nuage aiant été dissipé à l'heure-même, il revint fort joieux en sa maison, où aiant raconté à la Reine sa femme, tout ce qui lui étoit arrivé, il envoia quérir cette étrangére, & lui demanda qui étoit le Dieu

qu'elle

qu'elle adoroit. Elle fit tant, que le Prince Paien, elle le rendit Prédicateur de l'Evangile. Car aiant assemblé ses sujets, il leur fit un récit exact de la guérison de la Reine sa femme, & de son fils, & du miracle qui lui étoit arrivé à la chasse, & les exhorta à adorer le Dieu de cette étrangére. Ainsi il commença à prêcher la foi aux hommes, pendant que la Reine la prêchoit de son côté aux femmes. Il apprit de cette prisonniére de quelle maniére les Romains bâtissoient leurs Eglises, & à l'heure-même il commanda d'aprêter ce qui seroit nécessaire, pour en faire une sur le même modéle. Comme les Ouvriers s'efforçoient d'élever des colonnes, la providence usa d'un stratagéme, qui servit à attirer ces peuples à la foi. Une de ces colonnes étant demeurée tellement immobile, que les Ouvriers s'étoient retirez, aprés avoir rompu leurs cables & leurs machines sans l'avoir pû remuer, la sainte femme alla seule sur le lieu durant la nuit; & quand elle l'eut passée en priéres, la colonne commença à être levée comme par la main de la providence, & dés qu'elle fut au dessus de la base, elle y demeura comme suspenduë, sans la toucher. Le Roi qui entendoit l'Architecture, étant allé visiter l'ouvrage à la pointe du jour suivant, s'étonna comme tous les autres assistans, que la colonne fût suspenduë de la sorte. Elle s'abaissa incontinent aprés sur sa base, & s'y reposa en presence de tout le peuple, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la fermeté de la foi du Roi, & la puissance du Dieu que l'étrangére adoroit. Aiant tous embrassé avec joie la même créance, ils élevérent sans peine les autres colonnes, & achevérent l'ouvrage en tres-peu de tems. Ils envoiérent ensuite une ambassade à l'Empereur, pour faire alliance avec lui, & pour le supplier de leur donner un Evêque & un Clergé, puisqu'ils avoient embrassé sa Religion. Rufin rap-

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S. Const. porte cette histoire, & assure l'avoir apprise de Pacurius, qui aprés avoir possédé durant quelque tems l'autorité absoluë parmi les Ibéres, passa dans le parti des Romains; où il fut d'abord emploié à garder les frontiéres de Palestine, & depuis aiant été fait Maître de la Milice, il servit tres-fidélement l'Empereur Théodose contre le Tiran Maxime. Voila comment les Ibéres se soûmirent à la foi sous le régne de Constantin.

CHAPITRE XXI.

D'Antoine Solitaire.

Il est inutile que je represénte ici, combien Antoine Moine d'un desert d'Egypte, se rendit célébre en ce tems-là par la guerre ouverte qu'il déclara aux démons, par l'adresse qu'il eut de découvrir leurs ruses, & leur maniére de combattre, & par les miracles qu'il fit, puisqu'Athanase Evêque d'Aléxandrie m'a prévenu dans ce dessein, & en a fait un livre exprés. Enfin cela sert à faire reconnoître la prospérité du régne de Constantin, & l'abondance des graces dont Dieu favorisoit son siécle.

CHAPITRE XXII.

De Manés, Chef des Manichéens.

L'yvroie ne laissa pas de croître en ce tems-là parmi le froment, parceque le démon ne manque jamais de porter envie au bon-heur des hommes. Un Christianisme de Philosophes s'éleva avant le régne de Constantin, parmi le Christianis-

ftianiſme des Fidéles, comme les faux Prophé-tes & les faux Apôtres s'étoient autrefois élevez parmi les Prophétes & les Apôtres véritables. Manés s'efforça d'introduire la doctrine d'Empédocle dans nôtre Religion. Eusébe surnommé Pamphile en a parlé dans le ſeptiéme livre de ſon Hiſtoire. Mais parcequ'il n'en a pas parlé aſſez exactement, je croi devoir rapporter ce qu'il a ômis, & faire voir le commencement de Manés, & le progrés de ſon inſolence. Un nommé Scythien, Sarraſin de nation, aiant épouſé une eſclave de la haute Thébaïde, fit un voiage en Egypte, où il apprit la doctrine des Egyptiens, & introduiſit enſuite dans nôtre Religion l'opinion de Pythagore, & d'Empédocle, aſſurant comme ce dernier, qu'il y a deux natures; une mauvaiſe qu'il appeloit diſcorde, & une bonne qu'il appeloit amitié. Ce Scythien eut pour diſciple Buddas, qui s'appeloit auparavant Térébinte. Buddas étant allé à Babylone Ville de Perſe, y publia de ſoi-même des extravagances monſtrueuſes; qu'il étoit né d'une Vierge, & qu'il avoit été élevé ſur les montagnes. Il compoſa aprés cela quatre livres; au premier deſquels il donna le titre de myſtéres; au ſecond d'Evangile; au troiſiéme de Treſor; & au quatriéme de Chapitres. Un jour qu'il faiſoit ſemblant de célébrer certains ſacrifices ſecrets, il fut jetté par le démon dans un précipice; & étant mort de ſa chûte, il fut enterré par une femme chez qui il avoit logé. Cette femme aiant profité de ſon bien achêta un enfant de ſept ans nommé Cubrique, qu'elle affranchit & fit élever. Elle mourut bien-tôt aprés, & en mourant, lui laiſſa par teſtament le bien de Buddas, & les livres qu'il avoit compoſez ſuivant la doctrine qu'il avoit appriſe de Scythien. Cubrique étant allé en Perſe, changea de nom, & ſe fit appeler Manés. Il amaſſa des diſciples, auſquels il donna les livres de

L'an de N. S. Conſt.

L'an de N. S. Conft. Buddas comme s'ils eussent été de lui. Ces livres contiennent en apparence les véritez de la Religion Chrétienne; mais quand on les examine de prés; on trouve qu'ils sont remplis de la superstition des Païens. En effet Manés enseigne qu'il faut reconnoître plusieurs Dieux, & adorer le Soleil. Il introduit la destinée & ôte la liberté. Il assure que les corps sont changez les uns dans les autres; en quoi il suit manifestement les imaginations ridicules d'Empédocle, de Pythagore, & des Egyptiens. Il nie la vérité du corps du Sauveur, prétendant qu'il n'avoit qu'un corps phantastique. Il rejette la Loi, & les Prophétes, & s'appele Paraclet, ce qui est constamment contraire à la foi de l'Eglise Catholique. Il a eu même l'insolence de prendre dans ses lettres le titre d'Apôtre. Il reçut aussi dans la suite le châtiment que méritoit son impiété. Le fils du Roi de Perse étant tombé malade, ce Prince n'ômit aucun soin pour lui rendre la santé; & comme il avoit entendu parler des miracles de Manés, il l'envoia quérir comme un Apôtre, dans l'espérance qu'il guériroit son fils. Manés se chargea du soin de l'enfant; mais au lieu de guérir entre ses mains, il y mourut. Le Roi tres-fâché de la mort de son fils, commanda de charger de chaînes cét imposteur, à dessein de le faire exécuter à mort bien-tôt aprés. Mais aiant rompu ses chaînes, il s'enfuit en Mésopotamie. Le Roi l'aiant fait chercher, commanda de l'écorcher vif, de remplir sa peau de paille, & de la pendre à la porte de la Ville. Ce n'est pas là une histoire que j'aie inventée. Je l'ai lûë dans la dispute d'Archelaüs Evêque de Cascare Ville de Mésopotamie. Cét Archelaüs témoigne qu'il avoit conféré avec Manés, & rapporte ce que je viens de dire de sa vie & de sa mort. L'envie s'attache comme j'ai dit, au bon-heur & à la prospérité des hommes. C'est une question fort longue

gue & fort difficile, de savoir pourquoi Dieu, dont la bonté est infinie, le permet; si c'est pour faire éclater davantage la pureté de la doctrine de l'Eglise, pour réprimer l'orgueil qui s'éléve parmi les Fidéles, ou pour quelque autre raison; & je n'entreprendrai pas maintenant de la décider. Car je n'ai dessein ni d'examiner la vérité de la doctrine; ni de pénétrer les secrets de la providence, mais seulement de faire le récit des choses qui sont arrivées dans l'Eglise. Je ne dirai rien davantage de la naissance de l'erreur des Manichéens, & je reprendrai la suite de mon sujet. *L'an de N. S. Const.*

CHAPITRE XXIII.

Eusébe & Théognis combattent la définition de foi, faite au Concile de Nicée, & dressent des piéges à Athanase.

EUSÉBE & Théognis étant revenus de leur exil reprirent possession de leurs Eglises, & en chassérent ceux qui s'en étoient emparez. L'Empereur leur rendoit de grands honneurs, dans la créance qu'ils avoient renoncé à l'erreur, & s'étoient soûmis à la vérité de la foi. Mais abusant de cét honneur, ils excitérent de plus grands troubles qu'auparavant, tant par le desir d'appuier l'opinion d'Arius, dont ils étoient infectez depuis long-tems, que par la haine dont ils étoient animez contre Athanase, à cause de la fermeté, avec laquelle il s'étoit opposé à leur sentiment dans le Concile, lorsque les questions y avoient été agitées. Ils commencérent à condamner son ordination, comme s'il eût été indigne d'être ordonné, & qu'il n'eût été élû que par des personnes incapables. Lorsqu'il eut vaincu la calomnie, & que joüissant paisiblement de la chaire de l'Eglise d'Alé-

L'an de N. S. Const.

d'Aléxandrie, il défendoit fortement la foi du Concile de Nicée, Eusébe lui dressa des piéges, & fit ses efforts pour rétablir Arius dans la Ville, dans la créance qu'il n'y avoit point de meilleur moien pour ruiner le terme de Consubstanciel, & d'introduire l'hérésie. Il écrivit à Athanase pour le supplier de recevoir Arius & ses compagnons à la communion Ecclésiastique, & usa cependant de ménaces en public. N'aiant pû ébranler la fermeté d'Athanase, il tâcha de persuader à l'Empereur de permettre qu'Arius le vînt trouver, & qu'il retournât ensuite à Aléxandrie. Je dirai en son lieu par quel moien il obtint cette grace. Mais avant que cela arrivât, l'Eglise fut agitée de nouvelles tempêtes, & sa paix fut troublée par ses propres enfans. Eusébe surnommé Pamphile, dit qu'incontinent aprés la célébration du Concile, il s'émut des contestations & des disputes parmi les Egyptiens; mais il en dissimule le sujet, ce qui l'a fait soupçonner par quelques-uns, de mauvaise foi, & leur a donné lieu de croire que cette dissimulation ne procédoit que de la resolution qu'il avoit prise, de ne point consentir à ce qui avoit été décidé dans le Concile. Le terme de Consubstanciel faisoit de la peine à quelques-uns, comme il paroît par les lettres que les Evêques s'écrivirent les uns aux autres. La subtilité avec laquelle ils examinérent ce terme, excita entre eux des combats semblables à ceux qui se donnent durant la nuit, parceque l'obscurité de la matiére les empêchoit de voir qu'ils se déchiroient sans sujet par des injures atroces. Ceux qui improuvoient le terme de Consubstanciel, croioient qu'il autorisoit l'erreur de Sabellius, & de Montan; & appeloient impies ceux qui s'en servoient, comme s'ils eussent ruiné l'existence du Fils de Dieu. Au contraire ceux qui soûtenoient ce terme, accusoient leurs adversaires d'introduire le

culte

culte de plusieurs Dieux, & les évitoient comme des Paiens. Eustate Evêque d'Antioche accuse Eusébe surnommé Pamphile, de corrompre la foi du Concile de Nicée. Eusébe soûtient de son côté qu'il ne s'éloigne point du tout de cette foi, & accuse Eustate de favoriser l'erreur de Sabellius. Voila quel fut le sujet des contestations des Evêques & des livres qu'ils composérent les uns contre les autres. Bien que les uns & les autres avoüassent que le Fils de Dieu a sa personne & son existence, & qu'ils reconnussent trois personnes en un seul Dieu, ils ne pûrent néanmoins s'accorder, ni demeurer en repos.

CHAPITRE XXIV.

Concile d'Antioche. Déposition d'Eustate. Sédition.

LES Evêques s'étant assemblez à Antioche, déposérent Eustate, Evêque de cette Ville, comme favorisant le dogme de Sabellius, au lieu de suvre la définition du Concile de Nicée. Quelques-uns assurent qu'il fut déposé pour d'autres raisons moins honnêtes, qu'ils ne disent point. Car les Evêques ont accoûtumé de parler desavantageusement de ceux qu'ils déposent ; & de les accuser d'impiété, sans dire de quelle impiété ils sont coûpables. George Evêque de Laodicée Ville de Syrie, assure dans l'éloge qu'il a fait d'Eusébe Evêque d'Emése, qu'Eustate fut déposé sur l'accusation de Cyr, Evêque de Bérée, pour avoir favorisé l'erreur de Sabellius. Nous parlerons de cét Eusébe Evêque d'Emése en un autre lieu. Il semble qu'il y a de la contradiction dans ce que George dit touchant Eustate, car aprés avoir dit qu'il

L'an de N. S.

Cont.

qu'il fut accusé par Cyr, de favoriser l'erreur de Sabellius, il ajoûte que Cyr même fut déposé pour l'avoir favorisée. Il y a donc apparence que ce fut pour une autre raison qu'Eustate fut déposé. Sa déposition fut suivie d'une sédition furieuse, & quand on procéda à l'élection, il s'éleva un grand feu de contestations & de quéreles, qui divisérent la Ville en deux partis, dont l'un s'efforçoit de transferer Eusébe surnommé Pamphile de Césarée à Antioche, & l'autre prétendoit rétablir Eustate. Il n'y eut personne dans la Ville qui ne se declarât pour l'un ou pour l'autre de ces partis. Les gens de guerre avoient pris les armes, & en seroient venus aux mains, si leur emportement n'avoit été arrêté par l'ordre de la Providence, & par l'apréhension de la justice de l'Empereur. Ce Prince écrivit pour réprimer la sedition, & Eusébe refusa d'être transferé à Antioche, ce qui plût si fort à Constantin, qu'il lui en donna de grandes loüanges, & lui témoigna par ses lettres qu'il le tenoit fort heureux d'avoir été jugé digne d'être Evêque non d'une Ville, mais de tout le monde. On dit que le Siége de l'Eglise d'Antioche vaqua l'espace de huit ans, aprés lesquels Eufrone y fut élevé par les soins de ceux qui s'efforçoient de renverser la foi du Concile de Nicée. Voila ce que j'avois à dire du Concile tenu à Antioche pour la déposition d'Eustate. Eusébe qui avoit quitté l'Eglise de Béryte pour s'emparer de celle de Nicomédie, brassa bien-tôt aprés une trame avec ceux de son parti, pour rétablir Arius. Il est tems de parler des moiens qu'ils emploiérent pour cét effet.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XXV.

D'un Prêtre qui ménagea le rétablissement d'Arius dans Aléxandrie.

CONSTANTIN avoit une sœur nommée Constancie, qui avoit autrefois été mariée à Licinius, qui aprés avoir possédé avec Constantin une partie de l'Empire fut tué pour l'injustice de son ambition, & pour la cruauté de son gouvernement. Elle avoit dans son Palais un Prêtre Arien, qu'elle honoroit de son amitié. Comme il avoit souvent l'occasion de l'entretenir, il lui parla d'Arius à la sollicitation d'Eusébe & de quelques-autres de la même faction; que le Concile lui avoit fait injustice, & qu'il ne tenoit pas les sentimens dont on l'accusoit. Constancie ajoûta foi aux discours du Prêtre. Mais elle n'osa les rapporter à l'Empereur. Elle tomba bien-tôt aprés dans une dangereuse maladie, durant laquelle l'Empereur la visitoit tres-souvent. Comme sa maladie croissoit si fort de jour en jour qu'elle n'espéroit plus de guérir, elle recommanda ce Prêtre à l'Empereur son frere, & l'assura qu'il étoit fort homme de bien, & fort affectionné à son service. Constancie étant morte bien-tôt aprés, ce Prêtre entra bien avant dans l'amitié de l'Empereur, & lui répéta les mêmes choses qu'il avoit dites à Constancie; qu'Arius ne tenoit rien de contraire à ce qui avoit été décidé par le Concile, & que s'il lui vouloit faire la grace de lui donner un moment d'audiance, il reconnoîtroit son innocence, & l'injustice de ses accusateurs. L'Empereur fort étonné de ce discours, lui dit: Si Arius se soûmet à la définition du Concile, & la

signe,

L'an de N. S. signe, je le recevrai avec joie, & le renvoierai avec honneur à Aléxandrie; & à l'heure-même lui écrivit en ces termes.

Const.

Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste: à Arius.

„ IL y a déja long-tems que vous avez reçu or„ dre de venir à la Cour, pour y joüir de ma „ presence. Je m'étonne que vous n'y aïez pas „ satisfait. Prenez donc une voiture publique, „ afin que vous puissiez ressentir les effets de ma „ clémence, & retourner en vôtre païs. Je prie „ Dieu, mon tres cher frere, qu'il vous con„ serve.

Cette lettre fut écrite le vint-cinquiéme jour de Novembre. Elle est une preuve manifeste de l'ardeur du zele, dont l'Empereur brûloit pour la Religion. Car il paroît qu'il avoit plusieurs fois exhorté Arius à changer de sentiment, & qu'il avoit négligé d'obéïr. Mais alors il vint à Constantinople avec Euzoius, qu'Aléxandre avoit déposé du diaconat, en déposant Arius & ses sectateurs. L'Empereur leur demanda s'ils consentoient à la définition du Concile; & quand ils lui eurent répondu que oüi, il leur demanda leur profession de foi par écrit.

CHAPITRE XXVI.

Arius donne sa rétractation, & fait semblant de se soûmettre à la définition du Concile.

„ ILS donnérent leur déclaration conçuë en „ ces termes. A Constantin tres-pieux, & „ tres-religieux Empereur, Arius & Euzoius.

„ Nous

„Nous vous déclarons nôtre foi, comme vô- „tre piété nous l'a commandé, & nous pro- „testons devant Dieu, que nous la tenons tous „telle qu'elle suit. Nous croions en un seul „Dieu Pere tout-puissant, & en Jesus Christ „son Fils nôtre Seigneur, Dieu & Verbe qui „est fait de lui avant tous les siécles, par qui „toutes les choses qui sont dans le Ciel & „sur la terre ont été faites; qui est dêcendu „du ciel, a pris chair, a souffert & est ressus- „cité & monté au ciel, d'où il viendra juger les „vivans & les morts. Nous croions le saint „Esprit, la Résurrection de la chair, la vie du „siécle à venir, le roiaume des cieux, & une „Eglise Catholique répanduë par toute la ter- „re. Nous avons appris cette foi de l'Evangi- „le, où le Seigneur dit à ses Apôtres; *Allez* „*donc, & enseignez tous les peuples, les bâtisant* „*au Nom du Pere, du Fils & du saint Esprit.* „Si nous ne sommes pas dans cette créance, „& si nous ne recevons pas véritablement le „Pere, le Fils & le saint Esprit, comme l'E- „glise Catholique & l'Ecriture sainte l'ensei- „gnent, que Dieu nous juge dans ce siécle-ci, „& dans le siécle avenir. C'est pourquoi nous „supplions vôtre piété, Empereur tres-chéri „de Dieu, qu'aiant l'honneur d'avoir place dans „le Clergé, & qu'étant tres-attachez à la foi „de l'Eglise, & au sens de l'Ecriture, vous „aïez la bonté de nous réünir au Corps de cet- „te Eglise qui est nôtre mere, afin que les „questions inutiles étant retranchées, nous en- „tretenions la paix, & nous fassions tous en- „semble des priéres à Dieu pour la prospérité „de vôtre régne, & pour la conservation de „vôtre famille.

L'an de N. S. Conf.

S. Math. ch. 18.

CHA-

L'an de N. S. 332.

CHAPITRE XXVII.

Const. *Athanase refuse de recevoir Arius. Il est calomnié auprés de l'Empereur.*

ARIUS aiant ainsi persuadé l'Empereur de la sincérité de sa foi, retourna à Aléxandrie. Mais son artifice ne pût ni cacher, ni vaincre la vérité. Athanase bien loin de le recevoir, l'aiant rejetté, comme une peste publique, il commença à troubler la paix de la Ville, en publiant son erreur. Eusébe Evêque de Nicomédie, écrivit alors à l'Empereur, & lui persuada de commander qu'Arius & ses compagnons fussent admis à la communion de l'Eglise. Mais Athanase au lieu de déférer à son ordre, lui fit réponse qu'il n'étoit pas possible de recevoir dans la communion des personnes qui avoient violé la foi, & qui avoient été frappées d'anathéme. L'Empereur irrité de cette réponse, ménaça Athanase en ces termes. „ Puisque vous avez appris mon intention, laissez „ l'entrée de l'Eglise libre à tous ceux qui desire- „ ront de s'y assembler. Car si j'apprens que vous „ l'aïez fermée à aucun de ceux qui desireront d'y „ entrer, j'envoierai quelqu'un qui exécutera mes „ ordres, qui vous déposera, & vous chassera „ hors de vôtre païs. Voila ce que l'Empereur écrivit à Athanase, à dessein de procurer le bien public, & d'empêcher la division de l'Eglise; car il n'avoit point de si forte passion, que de la voir dans une parfaite union. Alors les partisans d'Eusébe crûrent devoir se servir de la colére du Prince pour satisfaire à la haine, dont ils étoient animez contre Athanase, & pour le chasser de son Siége, où ils savoient que tant qu'il seroit assis, il s'opposeroit si fortement à l'opinion d'Arius, que jamais

jamais elle ne remporteroit aucun avantage. Eusébe Evêque de Nicomédie, Théognis Evêque de Nicée, Maris Evêque de Calcédoine, Ursace Evêque de Singidon Ville de la haute Mésie, & Valens Evêque de Mursa Ville de la haute Pannonie conspirérent contre lui, & corrompirent par argent des Méléciens pour le charger de diverses accusations, Ision, Eudémon & Callinique Méléciens, l'accusérent d'abord d'avoir voulu obliger les Egyptiens de fournir des vestes de lin à l'Eglise d'Aléxandrie. Mais Alipe & Macaire Prêtres de cette Eglise, qui se trouvérent alors à Nicomédie, dissipérent l'accusation; si bien que l'Empereur blâma les accusateurs, & exhorta Athanase à le venir trouver. Mais avant qu'il fût arrivé, les partisans d'Eusébe lui suscitérent une autre accusation, & le firent charger d'un crime plus atroce que le premier, qui étoit d'avoir conjuré contre l'Empereur, & d'avoir envoié pour cét effet une cassette pleine d'or à un nommé Philuméne. L'Empereur aiant pris connoissance de cette accusation à Psamatie, qui est un faux-bourg de Nicomédie, & aiant reconnu qu'Athanase étoit innocent, le renvoia à Aléxandrie, & écrivit aux habitans, que leur Evêque avoit été injustement accusé. Il semble que pour l'intérêt de l'Eglise, les entreprises que les partisans d'Eusébe, firent ensuite contre lui, devroient étre supprimées, de peur que les Paiens n'en prennent occasion de la deshonorer. Mais puisqu'elles ont déja été écrites, & qu'elles sont venuës à la connoissance de tout le monde, je ne saurois me dispenser de les rapporter en peu de paroles. Il y a aux environs d'Aléxandrie un païs nommé Maréote, qui est fort peuplé, & rempli de plusieurs Eglises, qui dépendent de l'Evêque de la Ville. Un homme de ce païs, nommé Ischyras, se porta à un crime qui méritoit d'étre expié de plus d'une mort.

L'an de N. S. Const.

L'an de N. S. Const. mort. Il eut la hardiesse de prendre la qualité de Prêtre, & d'en faire les fonctions, bien qu'il n'eût jamais été ordonné. Son crime aiant été découvert, il se refugia à Nicomédie, & implora la protection d'Eusébe, qui non content de le recevoir comme Prêtre, lui promit de le faire Evêque, s'il vouloit intenter une accusation contre Athanase. Cette accusation étoit fondée sur ce qu'Ischyras supposoit faussement, que Macaire avoit renversé l'Autel de l'Eglise, rompu un Calice, & brûlé les livres saints. Les partisans d'Eusébe lui promirent la dignité Episcopale, pour récompense de sa calomnie, dans l'espérance que si l'accusation contre Macaire réüssissoit, elle retomberoit sur Athanase, par qui Macaire avoit été envoié, & de qui il n'avoit fait que suivre les ordres. Mais avant que d'intenter cette accusation, ils en intentérent une autre fort maligne & fort envenimée, dont je suis obligé de parler pour suivre l'ordre du tems. Aiant trouvé je ne sai où, la main d'un homme, soit qu'ils l'eussent tué pour la lui couper, ou qu'ils l'eussent coupée d'un corps mort, Dieu le sait, & ceux qui ont commis un crime si horrible, le savent aussi; ils la montrérent comme la main d'Arséne Evêque de la secte des Méléciens, qu'ils tenoient cependant caché, & assurérent qu'Athanase l'avoit euë par les secrets de la magie. Cette accusation qui étoit sans doute la plus atroce, aiant été proposée contre Athanase, tous ceux qui ne l'aimoient pas, le chargérent à l'heure-même de divers autres crimes. Ce qui obligea l'Empereur de mander à Dalmatius Censeur, son Neveu, qui étoit alors à Antioche, d'envoier quérir les accusez, & de les punir s'ils étoient coûpables. Il donna aussi ordre à Eusébe, & à Théognis de s'y trouver. Quand Athanase se vit cité devant Dalmatius, il envoia chercher Arséne en Egypte, sans le pouvoir trouver,

ver, parcequ'il changeoit souvent de demeure, & se cachoit tantôt en un lieu, & tantôt en un autre. *L'an de N. S. Const.*

CHAPITRE XXVIII.

L'Empereur assemble un Concile à Tyr, pour juger les accusations intentées contre Athanase.

CEPENDANT l'Empereur arrêta par l'occasion que je vai dire, les procédures qui avoient été commencées devant Dalmatius. Il avoit ordonné à plusieurs Evêques de se trouver à Jérusalem, pour la Dédicace de l'Eglise qu'il y avoit fait bâtir. Avant qu'ils y fussent arrivez, il les assembla à Tyr, & les chargea d'examiner les accusations qui avoient été intentées contre Athanase, afin que toutes ces contestations si fâcheuses étant assoupies, ils pussent célébrer avec plus de joie la féte de la Dédicace. Soixante Evêques furent assemblez à Tyr, en la trentiéme année du régne de Constantin, par Denys Gouverneur de la Province. Macaire y fut conduit d'Aléxandrie, chargé de chaînes. Athanase n'avoit point dessein d'y aller, non qu'il apprehendât d'étre convaincu, parce qu'il étoit assuré de son innocence; mais de peur que l'on n'introduisît quelque nouveauté contre ce qui avoit été décidé dans le Concile de Nicée. Il fut pourtant contraint par les ménaces de l'Empereur d'y aller. Car ce Prince lui avoit mandé que s'il n'y alloit volontairement, on l'y feroit aller de force. 335.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XXIX.

De l'Evêque Arséne.

La providence mena Arséne comme par la main à Tyr. Car sans se soucier de l'ordre que les calomniateurs, dont il avoit reçu l'argent, lui avoient donné de se cacher, il eut la curiosité d'aller en cette Ville, pour être témoin de ce qui s'y passeroit. Il arriva dans le même tems, que les domestiques d'Archélaüs Gouverneur de la Province, oüirent dire à quelques personnes dans un cabaret, qu'Arséne, qu'on disoit avoir été tué, étoit caché dans la maison d'un citoien, & le rapportérent à leur maître; qui aiant aussi-tôt fait chercher Arséne, & l'aiant trouvé, en donna avis à Athanase pour relever son courage par une si heureuse nouvelle. Arséne nia d'abord que ce fût lui. Mais il fut convaincu par Paul, Evêque de Tyr, qui le connoissoit depuis long-tems. Les choses aiant été ainsi disposées pas l'ordre de la providence, Athanase fut cité au Concile. Quand il y fut entré, ses accusateurs s'avancérent & produisirent la main. L'accusé se conduisit fort prudemment. Car il demanda tant aux accusateurs qu'aux autres, qui étoient presens, s'ils connoissoient Arséne, & plusieurs aiant répondu qu'ils le connoissoient fort bien, il commanda qu'on le fit entrer, aiant les deux mains cachées sous son manteau. Quand il fut entré il leur demanda encore une fois, est-ce-là cét Arséne qui a une main coupée? Tous furent surpris d'un extréme étonnement, à la reserve de ceux qui n'ignoroient pas d'où venoit la main; car les autres croioient qu'Athanase se défendroit d'une autre

autre maniére. Il leva ensuite un côté du manteau d'Arséne, & montra une de ses mains, & comme quelques-uns se doutoient que c'étoit l'autre main qui étoit coupée, il s'arrêta un peu, & les laissa dans le doute, puis il leva l'autre côté du manteau, & dit, Arséne a deux mains comme vous voiez. C'est aux accusateurs à nous dire, d'où vient la troisiéme qu'ils produisent.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XXX.

Evasion des accusateurs d'Athanase.

La conviction de cette imposture si honteuse & si criminelle, fut un sujet de desespoir pour ceux qui l'avoient inventée. Acab, ou Jean l'un des accusateurs, se sauva au milieu du tumulte.

CHAPITRE XXXI.

Athanase implore la justice de l'Empereur.

Athanase dissipa cette premiére accusation par la seule presence d'Arséne sans emploier d'autre défense. Mais à l'égard des crimes dont on chargeoit Macaire, il proposa des exceptions fort pertinentes. Il recusa d'abord Eusebe & ses compagnons; en disant que nul ne doit être jugé par ses ennemis. Il prétendit ensuite, qu'on devoit prouver qu'Ischyras eût été en effet élevé à la dignité du sacerdoce. Les Juges examinérent pourtant l'affaire de Macaire, sans avoir égard à ces exceptions. Mais parceque les accusateurs manquoient de preuves, on remit la décision à un autre tems, jusques à ce que l'on eût infor-

L'an de N. S. Const.

informé de la verité dans la Maréote. Athanase voiant que l'on commettoit pour informer, Théognis, Maris, Théodore, Macédonius, Valens & Ursace, qui étoient les mêmes qu'il avoit recusez, s'écria que c'étoit une tromperie, & une illusion, & qu'il n'étoit pas juste que pendant que Macaire étoit soûs les fers, l'accusateur allât informer avec les Juges. Mais aiant inutilement protesté contre cette injustice, en presence tant des Evêques, que de Denys Gouverneur de la Province, sans que personne écoutât ses protestations il se retira secrétement. Ceux qui avoient été envoiez à la Maréote, y dressérent des informations assez conformes à l'intention des accusateurs, & les apportérent à Tyr.

CHAPITRE XXXII.

Déposition d'Athanase.

Athanase se refugia vers l'Empereur, & fut condamné par le Concile pour s'être retiré; lorsque les informations eurent été apportées de la Maréote, ils le déposérent, & le noircirent par la sentence de déposition, sans parler de la calomnie, dont les accusateurs avoient été convaincus touchant la mort d'Arséne. Ils reçurent dans leur communion Arséne, qu'on disoit avoir été tué. Il avoit autrefois été Evêque de la secte des Méléciens; & il souscrivit alors à la déposition d'Athanase en qualité d'Evêque de la Ville des Hypsélites. Ainsi par une merveilleuse rencontre, cét homme qu'on disoit avoir été mis à mort par Athanase, se trouva vivant pour le déposer.

CHAPITRE XXXIII.

Les Evêques vont de Tyr à Jérusalem, & y reçoivent Arius dans leur communion.

Les Evêques assemblez à Tyr, aiant reçû ordre de l'Empereur de se rendre à Jérusalem, y allérent en diligence, & aprés y avoir célébré la dédicace de la nouvelle Eglise, reçurent Arius en leur communion, suivant, à ce qu'ils disoient, l'intention de l'Empereur, qui leur avoit mandé qu'il étoit tres-assuré de la sincérité de sa foi, & de celle d'Euzoius son compagnon. Ils écrivirent aux Fidéles d'Aléxandrie, que l'envie aiant été bannie, l'Eglise joüissoit d'une parfaite tranquillité, qu'Arius aiant reconnu la vérité, ils l'avoient admis à leur communion. Ils leur marquérent qu'Athanase étoit déposé, en disant que l'envie étoit bannie. Ils informérent l'Empereur des mêmes faits. Pendant qu'ils écrivoient cette lettre, ils en reçurent une de Constantin, par laquelle il leur mandoit de venir à Constantinople, pour y examiner de nouveau l'affaire d'Athanase, qui avoit imploré sa protection.

CHAPITRE XXXIV.

Lettre de l'Empereur Constantin.

Constantin Vainqueur, tres-Grand, Auguste: aux Evêques assemblez dans la Ville de Tyr.

„ Je ne sai ce que vous avez jugé dans vôtre „ Concile, d'une maniére turbulente & tem- „ pestative. Mais ces troubles & ces tempêtes

L'an de N. S. ,, que vous excitez par un desir indomtable de dis-
,, puter, sans avoir aucun égard à la volonté de
,, Dieu, apporte tres-grand préjudice à la vérité.
Const. ,, Mais la divine providence appaisera un jour ces
,, disputes, & nous fera clairement reconnoître,
,, avec combien de sincérité vous avez recherché
,, la vérité, & avec combien de soin vous avez
,, évité de juger ou par faveur, ou par haine.
,, Venez me trouver, pour me rendre raison de
,, tout ce qui s'est fait parmi vous. Vous appren-
,, drez par le récit qui suit, les motifs de cét ordre
,, que je vous donne. Comme je rentrois à cheval
,, dans cette Ville heureuse qui porte mon nom,
,, & que je regarde comme ma patrie, l'Evêque
,, Athanase parut si inopinément avec quelques
,, Ecclésiastiques au milieu du peuple, que je ne
,, l'aurois pas reconnu si quelques-uns de ma suite
,, ne m'avoient dit qui il étoit, & representé l'in-
,, justice qu'il avoit soufferte. Je ne pûs alors l'en-
,, tretenir, & comme il demandoit audiance, je
,, la lui refusai, & peu s'en falut que je ne com-
,, mandasse que l'on le fit retirer. Il s'écria alors
,, avec une plus grande hardiesse qu'auparavant,
,, qu'il ne demandoit rien autre chose, sinon que
,, vous vinssiez ici, afin qu'il pût déplorer les
,, violences qu'il avoit souffertes. Sa demande
,, m'aiant paru raisonnable, & conforme à la
,, douceur de mon régne, j'ai résolu de vous
,, mander à vous tous, qui avez tenu le Concile
,, de Tyr, de vous rendre auprés de moi, pour y
,, faire voir en ma presence la justice du jugement,
,, que vous avez rendu: Auprés de moi, dis-je,
,, que vous ne sauriez nier que je ne sois fidéle ser-
,, viteur de Dieu. Le culte que je lui rens, a ré-
,, tabli la paix de l'Eglise par toute la terre, & a
,, fait respecter son nom à des peuples éloignez
,, qui n'avoient jamais eu aucune connoissance de
,, la vérité. Or quiconque ne connoît point la
,, vérité,

„vérité, ne connoît point Dieu. Les barbares „ont commencé à connoître Dieu par mon „moien, de moi, dis-je, qui suis son serviteur, „& lui ont rendu leurs respects, quand ils ont vû „qu'il me protégeoit. La crainte qu'ils ont du „pouvoir que me donne sa protection, les a at-„tirez à son culte. Nous, cependant, je ne di-„rai pas qui gardons religieusement les saints „mystéres, mais qui faisons profession de les te-„nir, nous ne faisons rien qui ne tende à la dis-„corde, à la haine, à la ruine du genre humain. „Venez donc ici en diligence, & soiez bien per-„suadez que je ferai tous mes efforts pour con-„server la loi de Dieu, & pour empêcher qu'elle „ne reçoive aucune tache, & que je dissiperai ses „ennemis qui soûs prétexte de piété, disent des „blasphémes.

L'an de N. S. 336. Const.

CHAPITRE XXXV.

Athanase est rélégué dans les Gaules, sur une nouvelle accusation.

CETTE lettre mit en peine les Evêques du Concile, si bien que plusieurs, au lieu d'obéir à l'Empereur, s'en retournérent en leurs Eglises. Eusébe, Théognis, Maris, Patrophile, Ursace & Valens allérent à Constantinople, où sans parler de l'affaire de Macaire, de l'Autel renversé, ni du Calice rompu, ils débitérent une autre calomnie contre Athanase, & firent accroire à l'Empereur qu'il avoit ménacé d'arrêter le blé que l'on apportoit chaque année d'Aléxandrie à Constantinople; & qu'il en avoit ménacé en presence de quatre Evêques, savoir Adamantius, Anubion, Arbétion, & Pierre. La calomnie est extrémement puissante, quand celui qui la pu-

L'an de N. S. Const.

blie, paroît digne de foi. L'Empereur trompé & mis en colére par cét artifice, rélégua Athanase à Tréves, Ville des Gaules. Quelques-uns assurent qu'il ne le rélégua qu'à dessein de procurer la réunion de l'Eglise, & parcequ'il refusoit d'entretenir aucune communion avec Arius & ses sectateurs.

CHAPITRE XXXVI.

De Marcel, Evêque d'Ancyre, & d'Asterius Sophiste.

Les Evêques qui s'étoient assemblez à Constantinople, déposérent Marcel, Evêque d'Ancyre, Ville de la petite Galatie, pour le sujet que je vai dire. Un homme qui enseignoit la Rhétorique en Cappadoce, nommé Asterius, aiant quitté sa profession, pour embrasser la Religion Chrêtienne, fit des livres, dans lesquels il défendit l'opinion d'Arius, & soûtint que Jesus-Christ est la vertu de Dieu, de la même sorte que les sauterelles sont appellées par Moïse la vertu de Dieu. Il étoit souvent avec les Evêques, & principalement avec ceux qui n'étoient pas trop contraires à Arius, entroit dans leurs assemblées & cherchoit les moiens de s'élever à leur rang. Il ne pût néanmoins obtenir l'ordre de Prêtrise, parce qu'il avoit sacrifié aux Idoles durant la persécution. En traversant la Syrie, il y lût les ouvrages qu'il avoit composez. Marcel aiant voulu combattre son erreur tomba, par un trop grand desir de contredire, dans une autre toute contraire, & eut la hardiesse d'avancer, comme Paul de Samosate, que Jesus-Christ n'étoit qu'un homme. Les Evêques, qui étoient alors assemblez à Jérusalem, aiant entendu parler de cette contestation, ne pro-

prononcérent rien contre Asterius, parce qu'il n'étoit pas élevé à la dignité du Sacerdoce, mais ils obligérent Marcel à rendre raison de la doctrine contenuë dans son livre. Et quand ils eurent reconnu qu'il tenoit les erreurs de Paul de Samosate, ils lui ordonnérent de les rétracter. La honte qu'il eut d'être condamné de la sorte, le porta à promettre de brûler son livre: Mais le Concile aiant été rompu avec précipitation par l'ordre que les Evêques avoient reçu de se rendre à Constantinople, les partisans d'Eusébe qui s'y rendirent, y examinérent une seconde fois l'affaire de Marcel; & parce qu'il refusa de brûler son livre, ils le déposérent, & mirent Basile en sa place. Eusébe, Evêque de Césarée, composa trois livres pour refuter ses erreurs. Marcel fut rétabli depuis sur son Siége par le Concile de Sardique, sur ce qu'il assura que son livre n'avoit point été entendu par ceux qui l'avoient condamné, & qu'ils avoient faussement supposé, qu'il tenoit les erreurs de Paul de Samosate.

L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XXXVII.

Troubles excitez par Arius à Constantinople.

La fin de la trentiéme année du régne de Constantin approchoit, lorsque les habitans de la Ville d'Aléxandrie furent sensiblement affligez du retour d'Arius, & du bannissement d'Athanase. L'Empereur aiant appris qu'Arius avoit de mauvaises intentions, le manda pour rendre raison des troubles qu'il excitoit. L'Eglise de Constantinople étoit alórs gouvernée par Aléxandre, qui avoit succédé depuis long-tems à Métrophane. La guerre qu'il déclara à Arius, fit voir clairement qu'il étoit rempli de la charité de Dieu.

L'an de N. S. Conft. Il eut un extréme déplaisir de voir son peuple divisé, & d'entendre que les uns soûtenoient qu'il n'étoit pas permis de rien changer à ce qui avoit été défini dans le Concile de Nicée, pendant que les autres assuroient que l'opinion d'Arius étoit véritable. Les ménaces que lui faisoit Eusébe de Nicomédie, de le chasser de son Siége, s'il ne recevoit dans sa communion Arius & ses sectateurs, lui causoient encore de fâcheuses inquiétudes. Ce n'est pas qu'il souhaitât avec beaucoup de passion de conserver sa dignité. Mais c'est qu'il n'appréhendoit rien tant que la moindre altération de la doctrine de la foi, & que le violement des Canons du Concile de Nicée, dont il croïoit devoir étre le gardien & le défenseur. Dans une si grande perpléxité, il méprisa le secours de la Logique, & n'eut recours qu'à Dieu, implorant sa grace par des jeûnes & par des priéres continuelles. Il ne communiqua son dessein à personne, & s'enferma seul dans l'Eglise d'Iréne, se prosterna contre terre soûs l'autel, & demanda à Dieu, durant plusieurs jours & plusieurs nuits, qu'il ne vît point le jour qui avoit été arrêté pour la dispute, si Arius tenoit la vérité; mais que s'il étoit dans l'erreur, il fut puni du scandale qu'il avoit excité.

CHAPITRE XXXVIII.

Mort d'Arius.

L'Empereur voulant reconnoître les sentimens d'Arius, l'envoia quérir, & lui demanda s'il consentoit à ce qui avoit été défini dans le Concile de Nicée. Il répondit qu'oüi, sans hésiter, & signa à l'heure-même la définition, bien qu'en effet il prétendît l'éluder. L'Empereur étonné de la promtitude avec laquelle il avoit signé,

gné, lui demanda qu'il confirmât sa signature par un serment. Il jura sur le champ ; mais jura de mauvaise foi, & voici la fraude dont on dit qu'il usa. Il avoit caché sous son bras son opinion écrite de sa main ; & quand il jura qu'il tenoit ce qu'il avoit écrit, il entendoit son sentiment particulier, & non la décision du Concile. Je ne sai ce fait-là que pour l'avoir oüi publier. Mais j'ai appris par la lecture des lettres de Constantin, qu'il confima sa signature par son serment. L'Empereur étant persuadé de la sincérité de la foi d'Arius, envoia ordre à Aléxandre Evêque de Constantinople, de l'admettre à sa communion. Ce fut un Samedi que cét ordre fut donné. Arius espéroit assister le jour suivant à l'assemblée des Fidéles. Mais la justice divine étoit toute prête d'arrêter le cours de ses criminelles entreprises. Etant sorti du Palais de l'Empereur, entouré d'une foule de partisans d'Eusébe, qui lui servoient de Gardes, & marchant avec fierté au milieu de la Ville en presence de tout le peuple, lorsqu'il fut arrivé à la place de Constantin & proche de sa statuë de Porphyre, il sentit sa consience troublée par les remors de ses crimes, & à l'heure-même ses entrailles tourmentées d'une violente colique. Il demanda où étoient les lieux, & aiant appris qu'ils étoient derriére la place de Constantin, il y alla. Il n'y fut pas si-tôt entré, que les forces lui manquérent, que les intestins lui tombérent avec les excrémens, qu'il perdit une quantité incroiable de sang, jetta une partie de son foie & de sa rate, & rendit l'ame. On montre encore ces lieux-là, comme un monument public d'un genre de mort fort extraordinaire. La renommée porta par toute la terre le bruit d'un si étrange accident, & il saisit de fraieur & accabla de tristesse les partisans d'Eusébe Evêque de Nicomédie. L'Empereur voiant que la foi du Concile de Nicée étoit

L'an de N. S. Conft.

L'an de N. S. Conſt. confirmée par un témoignage ſi autentique, & par un miracle ſi évident que Dieu avoit fait en ſa faveur, s'y attacha plus étroitement que jamais, & conçut une joie incroiable de tout ce qui étoit arrivé. Il en avoit pourtant une plus tendre & plus ſenſible, de ce qu'en divers tems il avoit déclaré ſes trois fils Céſars, ſavoir Conſtantin qu'il avoit fait Gouverneur d'Occident, en la dixiéme année de ſon régne, Conſtance qu'il avoit fait Gouverneur d'Orient en la vintiéme; & Conſtant en la trentiéme.

CHAPITRE XXXIX.

Mort de l'Empereur Conſtantin.

L'Empereur Conſtantin tomba bien-tôt aprés dans une fâcheuſe maladie, à l'âge de ſoixante & cinq ans. Etant parti de Conſtantinople, il alla par mer à Helénopole, pour prendre le bain des eaux chaudes qui ſont aux environs de cette Ville. Mais la maladie s'étant augmentée, il différa d'uſer du bain, & partit d'Helénopole pour aller à Nicomédie. Quand il fut dans un des faux-bourgs, il y reçut le bâtéme. Il fit enſuite ſon teſtament, par lequel il laiſſa l'Empire à ſes enfans, & leur en aſſigna à chacun une partie, comme il avoit déja fait avant ſa maladie; Il accorda de grands priviléges aux villes de Rome & de Conſtantinople. Il mit ſon teſtament entre les mains du Prêtre duquel nous avons parlé, & par les ſoins duquel nous avons dit qu'Arius avoit été rétabli, & le chargea de le remettre entre celles de Conſtance ſon fils, à qui il avoit donné l'Empire d'Orient. Il ne ſurvêcut que peu de jours, & mourut en l'abſence de tous ſes fils. On depêcha

un

un courier, pour porter à Constance la nouvelle de sa mort. L'an de N. S. Const.

CHAPITRE XL.

Sépulture de l'Empereur Constantin.

SON corps fut mis dans un cercueil d'or, porté par ses proches à Constantinople, placé sur un lieu élevé dans son Palais, entouré de Gardes, & servi comme s'il eût été vivant, jusques à ce qu'un de ses Fils fût venu. Dés que Constance fut arrivé d'Orient, il fut porté dans l'Eglise des Apôtres, où il avoit fait bâtir de magnifiques tombeaux pour les Empereurs & les Prélats, afin qu'ils reçussent un honneur peu éloigné de celui qu'ont reçu les corps des saints Apôtres. Constantin a vêcu soixante & cinq ans, & en a régné trente & un. Il est mort sous le Consulat de Félicien & de Tatien, le vint-deuxiéme jour du mois de Mai, en la seconde année de la deux cens soixante & dix-huitiéme Olympiade. Au reste ce premier livre contient l'Histoire de trente & un an.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Socrate.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Raisons pour lesquelles Socrate a fait deux fois les deux premiers livres de son Histoire.

L'an de N. S. Constantin, Constance & Constant.

RUFIN, qui a écrit en latin l'Histoire de l'Eglise, a commis de grandes fautes contre la Chronologie. Il a crû que ce qui a été fait contre Athanase, n'a été fait que depuis la mort de l'Empereur Constantin. Il n'a jamais rien sû de son exil à Tréves, ni de plusieurs autres circonstances. J'avois écrit d'abord les deux premiers livres de mon Histoire sur la foi de son témoignage, & l'avois suivi en tout sur sa parole. Mais depuis le troisiéme jusques au septiéme,

j'ai tiré quelques choses de lui ; d'autres de divers auteurs ; & j'en ai appris d'autres par le rapport de quelques personnes qui vivent encore. Mais aiant lû depuis les livres d'Athanase, par lesquels il déplore ses malheurs, & se plaind d'avoir été envoié en exil par les calomnies des partisans d'Eusébe, j'ai crû devoir ajoûter foi à ceux qui avoient vû les choses dont ils rendoient témoignage, & à ceux qui en avoient ou fait, ou souffert la plus grande partie, plûtôt qu'à ceux qui n'en savoient rien que par conjecture. Aiant, de plus trouvé des lettres de plusieurs grands Hommes de ce tems-là, je m'en suis servi pour découvrir la vérité. Ce qui m'a obligé de dicter une seconde fois le premier & le second livre de mon Histoire, sans néanmoins retrancher les endroits où Rufin ne s'étoit point trompé. Il est encore à propos de remarquer, que dans la premiére publication de mon ouvrage, je n'avois rapporté ni la sentence par laquelle Arius avoit été déposé, ni les lettres de l'Empereur ; & que pour éviter une longueur ennuieuse, je m'étois contenté d'un simple récit du fait sans insérer ces actes-là. Mais je les ai insérez dans celle-ci, en vôtre faveur, Théodore, saint Prêtre de Dieu, afin que vous n'ignoriez rien de ce que les Empereurs ont ordonné sur ce sujet par leurs lettres, ni de ce que les Evêques ont décidé dans les Conciles, où ils n'ont pas toûjours expliqué de la même sorte la doctrine de la foi. Le premier livre est achevé selon cette seconde méthode. Il ne reste qu'à travailler au second.

L'an de N. S. Const. Const. & Const.

CHA-

L'an de N. S.

CHAPITRE II.

Const. Constance, & Constant.

Eusébe Evêque de Nicomédie soûtient l'opinion d'Arius.

EUSÉBE Evêque de Nicomédie, & Théognis Evêque de Nicée, crûrent que le tems de la mort de l'Empereur Constantin, étoit un tems qui leur seroit favorable ; pour détruire la doctrine de la consubstancialité du Verbe, & pour introduire l'opinion d'Arius. Ils n'espérérent pas néanmoins venir à bout de ce dessein, si Athanase retournoit à Aléxandrie. Ils s'efforcérent donc d'empêcher son retour, & emploiérent pour cét effet le même Prêtre qu'ils avoient autrefois emploié pour faire rappeler Arius de son exil. Je dirai comment l'affaire se passa. Ce Prêtre-là avoit été dépositaire du testament de l'Empereur Constantin, & l'avoit porté à Constance son fils. Ce Prince y aiant trouvé les dispositions les plus avantageuses en sa faveur, qu'il eût jamais pû souhaiter, & la donation de tout l'Empire d'Orient, rendit de grands honneurs à ce Prêtre, & lui commanda de le venir souvent visiter. Quand il eut l'entrée libre à la Cour, il se fit connoître de l'Impératrice, & contracta habitude particuliére avec les Eunuques. Il inspira l'opinion d'Arius à Eusébe premier Eunuque de l'Empereur, & ensuite aux autres Eunuques, & par leur moien à l'Impératrice-même. Cette matiére aiant été agitée à la Cour, le bruit des disputes vint bien-tôt aprés aux oreilles de l'Empereur, se répandit parmi les Officiers de sa maison, & enfin parmi tout le peuple. Les Eunuques & les femmes du Palais en firent le sujet de leur Entretien. Les particuliers y prirent part, & excitérent des combats de paroles dans leurs maisons. Les premiéres étincelles de

ces

ces contestations, allumérent un feu qui s'étendit sur les Villes & sur les Provinces. A mesure que chacun s'informoit de l'état de la question, il prenoit parti, & tout l'Orient se vit en peu de tems ébranlé par ces disputes. Car l'Illirie & l'Occident demeurérent cependant en paix, & ne voulurent rien changer de ce qui avoit été défini à Nicée. Les partisans d'Eusébe avoient une joie incroiable de ce desordre, à la faveur duquel ils espéroient établir à Aléxandrie un Evêque de leur parti. Mais cette espérance fut dissipée par le retour d'Athanase, & par la lettre du jeune Constantin, qui le rétablissoit dans son siége. En voici les termes.

L'an de N. S. Const. Constance, & Constant.

CHAPITRE III.

Lettre du jeune Constantin.

Constantin César au peuple de l'Eglise Catholique d'Aléxandrie.

„Je croi que vous n'ignorez pas qu'Athanase, 338.
„l'Interprété fidéle de la Loi de Dieu, n'a été
„rélégué pour un tems dans les Gaules, qu'afin
„qu'il fût garanti de la fureur de ses ennemis; &
„qu'étant demeuré cependant dans la Ville qui
„lui avoit été marquée, il n'y a manqué de rien,
„bien que sa vertu soûtenuë par la grace de Dieu,
„lui fasse mépriser les nécessitez & les miséres de
„de la vie presente. Mais puisque la mort de
„Constantin mon Seigneur & mon Pere d'heu-
„reuse mémoire, a prévenu le dessein qu'il avoit
„de le rétablir sur le Siége de son Eglise, je me
„tiens obligé de l'exécuter. Vous apprendrez de
„sa bouche, lorsqu'il sera de retour parmi vous,
„combien je lui ai rendu d'honneur. Il ne faut
„pas

L'an de N. S. Chr. Constance, & Constant. ,, pas s'étonner que j'aie fait quelque chose en sa ,, faveur, puisque j'y ai été porté par le mérite ,, d'un si grand personnage, & par le desir que je ,, sai que vous avez de le revoir. Que la Divine ,, Providence vous conserve, mes tres chers fre- ,, res. Athanase retourna avec cette lettre à Alé- xandrie, où il fut reçu avec joie par tout le peu- ple. Ceux néanmoins qui soûtenoient le parti d'Arius, ne laissérent pas de conspirer contre lui, & d'exciter des séditions, d'où les partisans d'Eu- sébe prirent occasion d'accuser Athanase devant l'Empereur, de s'être emparé du Siége de l'Eglise d'Aléxandrie, sans la permission d'aucun Conci- le, & d'aigrir si fort l'esprit de ce Prince, qu'il le chassa de cette Ville. Je dirai bien-tôt de quelle maniére cela arriva.

CHAPITRE IV.

Acace succéde à Eusébe dans le gouvernement de l'Eglise de Césarée.

EUSÉBE surnommé Pamphile étant mort en ce tems-là, Acace son disciple, qui a compo- sé plusieurs ouvrages, & entre autres la Vie de son Maître, lui succéda.

CHAPITRE V.

Mort du jeune Constantin.

340. Constance, & Constant. PEU de tems aprés le jeune Constantin aiant voulu entreprendre sur les états de Constant son frere, & en étant venu aux mains avec ses troupes, fut tué dans un combat, soûs le Consu- lat d'Acyndine & de Procule.

CHA-

L'an de N. S.

CHAPITRE VI.

Tumulte à Constantinople pour l'élection d'un Evêque.

Constance, & Constant.

OUTRE les tumultes dont nous avons vû la Ville de Constantinople troublée, il y en arriva encore un autre, dont je dirai le sujet. Aléxandre mourut aprés avoir gouverné vint-trois ans l'Eglise de cette Ville, & en avoir vécu quatre-vints dix-huit, sans avoir nommé de successeur. Il avoit néanmoins conseillé à ceux qui avoient droit d'élire, d'en choisir un de deux qu'il avoit proposez, & leur avoit dit que s'ils vouloient avoir un Evêque recommandable par la sainteté de ses mœurs, & capable d'enseigner, ils prissent Paul, qu'il avoit ordonné Prêtre depuis peu de tems, & qui tout jeune qu'il étoit, ne laissoit pas d'avoir la prudence des vieillars. Que s'ils se contentoient d'un Evêque qui eût un extérieur fort gravé & fort vénérable, qu'ils s'arrêtassent à Macedonius ancien Diacre, qui avoit vieilli dans les fonctions de cét ordre. L'Eglise fut extrémement troublée par les contestations qui s'émûrent, lorsqu'il fut question de choisir. Le peuple étoit divisé en deux partis, dont l'un favorisoit l'opinion d'Arius, & l'autre étoit fort attaché aux décisions du Concile de Nicée. Ceux-ci eurent toûjours l'avantage durant la vie d'Aléxandre, les autres n'étant pas bien d'accord entre eux touchant leur doctrine. mais depuis sa mort, le combat fut plus égal. Les défenseurs de la foi du Concile de Nicée, élurent Paul, qui fut sacré dans l'Eglise d'Iréne qui est proche de celle de sainte Sophie, & confirmérent par leur suffrage le jugement d'Aléxandre. Les autres continuérent à favoriser Macedonius.

CHA-

L'an de N. S.

CHAPITRE VII.

Constance, & Constant.

Constance chasse Paul hors du Siége de l'Eglise de Constantinople, & y met Eusébe Evêque de Nicomédie.

L'Empereur étant venu bien-tôt aprés à Constantinople, fut extrémement fâché de cette élection, & de ce sacre, & aiant fait une assemblée d'Evêques Ariens, il chassa Paul du Siége de cette Eglise, & y transféra Eusébe Evêque de Nicomédie. Aprés quoi il s'en retourna à Antioche.

CHAPITRE VIII.

Eusébe tient un Concile à Antioche, où il propose une nouvelle formule de foi.

341. Eusébe ne pouvoit demeurer en repos, & remuoit, comme porte le proverbe, toute sorte de pierre, pour venir à bout de ses desseins. Il assembla dónc un Concile à Antioche Ville de Syrie, soûs prétexte d'y dédier une Eglise que Constantin pere des Empereurs avoit commencée, & que Constance son fils avoit achevée, seize ans depuis que les fondemens en avoient été jettez ; mais en effet pour ruiner & pour détruire la foi de la consubstancialité du Verbe.* Quatre-vints-dix Evêques assistérent à ce Concile. Néanmoins Maxime Evêque de Jérusalem ne s'y trouva pas, parce qu'il se souvenoit de la maniére frauduleuse, dont il avoit été entraîné, & contraint de souscrire à la condamnation d'Athanase. Jules Evêque de Rome n'y assista point non plus, & n'y envoia personne en sa place,

place, bien que selon un ancien Canon, il ne soit pas permis de rien ordonner dans l'Eglise, sans le consentement de l'Evêque de Rome. Le Concile fut donc assemblé à Antioche en presence de l'Empereur Constance, sous le Consulat de Marcellin & de Probin, cinq ans depuis la mort de Constantin pere des Empereurs. L'Eglise d'Antioche étoit alors gouvernée par Flaccille, qui avoit succédé à Euphronius. Les partisans d'Eusébe y intentérent diverses accusations contre Athanase. La premiére fut de s'être remis de lui-même en possession de l'Eglise d'Aléxandrie, contre la disposition d'un Canon, dont on n'avoit jamais entendu parler, & qu'il faloit qu'ils eussent fait eux-mêmes tout de nouveau. La seconde fut que son retour aiant excité une sédition, plusieurs étoient morts dans le tumulte, & qu'il avoit battu lui-même quelques personnes, & en avoit traduit d'autres en jugement. Ils n'oubliérent pas non plus de se servir de la procédure, qui avoit été faite contre lui à Tyr.

Can de M. A. Constance, & Constant.

CHAPITRE IX.

D'Eusébe d'Eméſe.

Sur ces accusations calomnieuses, ils désignérent Eusébe surnommé Emiséne, Evêque d'Aléxandrie. George Evêque de Laodicée, qui assista à ce Concile, nous apprendra qui il étoit. Car dans le livre qu'il a composé de sa Vie il dit qu'il tiroit son origine d'une famille illustre d'Edesse, Ville de Mésopotamie, qu'il s'appliqua aux saintes lettres dés son enfance, qu'il apprit depuis les lettres humaines d'un Maître qui les enseignoit à Edesse, & qu'il se fit expliquer l'Ecriture par Patrophile Evêque de Scythopole,

L'an de N. S. Constance & Constant. pole, & par Eusébe Evêque de Césarée. Etant depuis allé à Antioche dans le tems qu'Eustate fut accusé par Cyr Evêque de Bérée, de tenir les erreurs de Sabellius, déposé par les Evêques ; il demeura avec Eufronius qui avoit succédé à Eustate. Il en partit quelque tems aprés, pour éviter l'honneur du Sacerdoce, & vint à Aléxandrie, où il s'adonna à l'étude de la Philosophie. Etant ensuite retourné à Antioche, il contracta tres-étroite amitié avec Flaccille successeur d'Euphronius ; & enfin il fut élevé à la dignité d'Evêque d'Aléxandrie, par Eusébe Evêque de Constantinople. Mais l'affection que le peuple avoit pour Athanase, l'empêcha d'y aller. Il fut donc envoié à Emése. Mais les habitans aiant excité sédition à son sacre, & l'aiant accusé de s'addonner à l'Astrologie judiciaire, il s'enfuit à Laodicée, & demeura auprés de George ; de qui nous tenons toutes les circonstances de cette Histoire. George l'aiant mené à Antioche, fit en sorte que Flaccille & Narcisse le remenérent à Emése. Il fut encore accusé depuis, de tenir les erreurs de Sabellius. George parle fort au long de son ordination, & ajoûte enfin que quand l'Empereur partit pour aller faire la guerre aux barbares, il le mena avec lui, & qu'étant à la suite de ce Prince, il fit des choses fort extrardinaires, & qui approchoient du prodige. Voila ce que j'avois à rapporter de ce que George a dit touchant Eusébe d'Emése.

CHA-

L'an de N. S. Constance & Constant.

CHAPITRE X.

Les Evêques assemblez à Antioche, nomment Grégoire, pour être Evêque d'Aléxandrie, & changent les termes de la foi du Concile de Nicée.

EUSE'BE n'aiant osé aller à Aléxandrie, dont les Evêques assemblez à Antioche lui avoient déféré le Siége Episcopal, ils nommérent Grégoire pour le remplir. Aprés cela ils altérérent la foi. Car bien qu'ils ne reprissent rien de ce qui avoit été défini à Nicée, la vérité est néanmoins, qu'ils ne tendoient par la multitude de leurs Conciles, & par la diversité des changemens qu'ils apportoient au Symbole, qu'à renverser & à abolir la créance de la consubstancialité du Verbe, & à autoriser la doctrine d'Arius. Nous remarquerons dans la suite de cette Histoire le progrez de ce dessein. Voici cependant de quelle maniére ils expliquérent leur foi, dans leur lettre. Nous n'avons jamais été disciples d'Arius. Comment étant Evêques, comme nous sommes, aurions-nous „ voulu étre sectateurs d'un Prêtre? Nous n'avons „ point non plus embrassé d'autre foi, que celle „ qui a été proposée dés le commencement. Mais „ aiant examiné sa foi en qualité de Juges, nous „ l'avons approuvée plûtôt que nous ne l'avons „ suivie. Vous reconnoîtrez que ceci est véritable, „ par ce que nous dirons ci-aprés. Nous avons „ appris dés le commencement à croire un seul „ Dieu qui a créé, & qui conserve toutes les choses „ intelligibles & sensibles, & un Fils unique „ de Dieu, qui est avant tous les siécles, qui est „ avec son Pere qui l'a engendré, par qui toutes „ les choses visibles & invisibles ont été „ faites, qui est dêcendu ici-bas dans les derniers

L'an de N. S. ,, miers tems sélon la volonté de son Pere, a pris ,, chair de la sainte Vierge, & qui aprés avoir accompli en toutes choses la volonté de son Pere a ,, souffert, est ressuscité, est monté au Ciel, & est ,, assis à la droite de son Pere; qui viendra juger les ,, vivans & les morts; qui demeure Roi & Dieu ,, durant toute l'éternité. Nous croions un saint ,, Esprit, & s'il est nécessaire d'ajoûter encore ,, quelque chose, nous croions la resurrection de ,, la chair & la vie éternelle.

Constance & Constant.

Aiant écrit cette lettre, ils l'envoiérent aux Evêques de toutes les Villes; mais s'étant arrêtez encore un peu de tems à Antioche, ils y écrivirent une autre lettre, comme s'ils eussent condamné la premiére.

Autre exposition de la foi.

,, Nous croions, suivant la tradition de l'E- ,, vangile & des Apôtres, un seul Dieu Pere ,, tout-puissant, Créateur de toutes choses, & ,, un seul Seigneur Jesus-Christ Fils unique de ,, Dieu, par qui toutes choses ont été faites; en- ,, gendré par le Pere avant tous les siécles, Dieu de ,, Dieu, Tout du Tout, Seul du Seul, Parfait du ,, Parfait, Roi du Roi, Seigneur du Seigneur, Ver- ,, be vivant, Sagesse, Vie, véritable Lumiére, Voie ,, de la Vérité, Résurrection, Pasteur, Porte; qui ,, n'est sujet à aucun changement ni à aucune con- ,, version, qui est l'image parfaite de la Divinité, ,, de la Substance, de la Puissance, du Conseil & ,, de la Gloire de son Pere; qui est le premier-né ,, de toutes les créatures; qui étoit avec Dieu au ,, commencement comme il est dit dans l'Evangi- ,, le, & le Verbe étoit Dieu, par qui toutes choses ,, ont été faites, & en qui elles subsistent; qui dans ,, les derniers tems est décendu du Ciel, né de la ,, Vierge selon les Ecritures, fait homme & média-

teur

„teur de Dieu & des hommes; qui eſt l'Apôtre de „nôtre foi, & le Prince de nôtre vie, comme il dit „lui-même, *Je ſuis décendu non pour faire ma volon-„té, mais la volonté de celui qui m'a envoié*. Qui a ſouf-„fert pour nous, eſt reſſuſcité, eſt monté au Ciel, „& eſt aſſis à la droite du Pere. Et qui viendra avec „gloire & avec puiſſance pour juger les vivans & „les morts. Nous croions au ſaint Eſprit, qui eſt „donné pour la conſolation, la ſanctification & la „perfection des Fidéles, comme il a été ordonné „par Jeſus Chriſt nôtre Seigneur aux Apôtres, „quand il leur a dit: *Allez donc & enſeignez tous les „peuples, en les bâtiſant au nom du Pere, du Fils & „du ſaint Eſprit*. Du Pere, qui eſt vraiment Pere; „du Fils qui eſt vraiment Fils; du ſaint Eſprit, „qui eſt vraiment ſaint Eſprit; de ſorte que ces „noms ne ſont pas des noms qui n'expriment rien: „mais que ce ſont des noms qui expriment pro-„prement chaque perſonne, leur ordre & leur „gloire. Et de ſorte que bien qu'il y ait trois per-„ſonnes, il n'y a néanmoins qu'un Dieu. Tenant „cette foi en preſence de Dieu & de Jeſus-Chriſt „nous condamnons l'impiété des dogmes des hé-„rétiques. Et ſi quelqu'un enſeigne contre la ſaine „doctrine de la ſainte Ecriture qu'il y a, ou qu'il y „a eu un tems ou un ſiécle, avant que le Fils fût „engendré, qu'il ſoit Anathéme. Si quelqu'un dit „que le Fils eſt une créature comme une autre „créature, ou qu'il eſt un germe comme un autre „germe, ou s'il parle autrement que ne parle l'E-„criture, ou qu'il enſeigne autre choſe que ce que „nous avons appris, qu'il ſoit Anathéme. Car „nous croions vraiment & religieuſement tout ce „qui nous a été enſeigné dans les ſaintes Ecritures „par les Prophétes, & par les Apôtres.

L'an de N. S. Conſtance, & Conſtant.

Voila les expoſitions de foi qui furent publiées par les Evêques aſſemblez à Antioche, auſquelles Grégoire ſouſcrivit comme Evêque d'Aléxandrie, bien

L'an de N. S. Constance, & Constant.

bien qu'il ne fût encore jamais entré dans cette Ville. Le Concile aiant dressé ces formules de foi, & aiant fait quelques canons, se sépara. Dans le même tems la paix de l'Empire fut troublée, tant en Occident par l'irruption des François dans les Gaules, & par le dégât qu'ils firent sur les terres des Romains, qu'en Orient par les tremblemens de terre, & principalement à Antioche, qui en fut ébranlée l'espace d'un an.

CHAPITRE XI.

Grégoire entre à main armée dans Aléxandrie. Athanase est contraint d'en sortir.

Syrien mena Grégoire à Aléxandrie avec cinq mille soldats, ausquels se joignirent ceux qui favorisoient la doctrine d'Arius. Je croi devoir dire en cét endroit de quelle maniére Athanase évita de tomber entre les mains de ceux qui le cherchoient pour le prendre. La nuit approchoit & le peuple étoit assemblé dans l'Eglise, parce qu'il attendoit que l'on commençât l'Office, lorsque le Commandant des troupes arriva, & assiégea l'Eglise avec des gens de guerre. Athanase voiant cette violence, & appréhendant que le peuple ne souffrît quelque mal à son occasion, commanda au Diacre de l'avertir de faire sa priére, & à l'heure-même on commença le Pseaume. Ils sortirent tous par une des portes de l'Eglise, en chantant avec une merveilleuse harmonie, & les soldats étant cependant demeurez en repos, Athanase se sauva dans la foule. S'étant échapé de ce danger, il alla à Rome. Grégoire s'empara de l'Eglise. Le Peuple irrité de ce qui étoit arrivé, brûla celle que l'on appeloit l'Eglise de Denys. Eusébe étant ainsi venu à bout de ses desseins, en-

voia

voia une ambassade à Jules Evêque de Rome, pour le prier de prendre connoissance de l'affaire d'Athanase.

L'an de N. S. Constance, & Constant.

CHAPITRE XII.

Paul est rétabli par le peuple sur le Siége de l'Eglise de Constantinople. Macédonius est élu par les Ariens.

MAIS il ne fut jamais rien de ce que Jules jugea de cette affaire, parcequ'il mourut avant qu'elle eût été jugée. Aprés sa mort, le peuple rétablit Paul sur le Siége de l'Eglise deConstantinople. Les Ariens c'est-à-dire Théognis Evêque de Nicée, Maris Evêque de Calcédoine, Théodore Evêqve d'Héraclée en Thrace, Ursace Evêque de Singidon en la Mésie supérieure, Valens Evêque de Mursa dans la Pannonie supérieure, qui durant la vie d'Eusébe avoient été de toutes les entreprises, par lesquelles il avoit troublé la paix de l'Eglise, & qui depuis sa mort avoient usurpé l'autorité, imposérent les mains à Macédonius dans l'Eglise de saint Paul.

Mais depuis, Ursace & Valens touchez d'un sentiment de pénitence, donnérent leur rétractation à Jules Evêque de Rome, souscrivirent à la doctrine de la Consubstancialité du Verbe, & furent admis à la communion. Mais soûtenant alors de tout leur pouvoir la perfidie d'Arius, ils excitérent des guerres tres-dangereuses, comme celle qui troubla la paix de la Ville de Constantinople au sujet de Macédonius, & qui causa d'horribles desordres, & la mort de plusieurs personnes.

L'an de N. S. Constanse, & Constant.

CHAPITRE XIII.

Hermogéne Maître de la milice est tué par le Peuple de Constantinople. Paul en est chassé par l'Empereur Constance.

Le bruit en étant venu aux oreilles de l'Empereur Constance qui étoit alors à Antioche, il envoia ordre à Hermogéne, Maître de la milice de Thrace, d'aller à Constantinople, & d'en chasser Paul. Etant venu pour exécuter cét ordre, il excita un horrible tumulte, parcequ'à l'heure-même le peuple s'assembla, & se mit en devoir de défendre son Evêque. Hermogéne aiant entrepris de le chasser à main armée, le peuple s'échauffa, comme il a accoûtumé de faire en semblables occasions, courut en foule à sa maison, y mit le feu, l'en tira avec violence, le traîna par la Ville, & le tua. Ce meurtre fut commis soûs le Consulat des deux Empereurs, savoir soûs le troisiéme de Constance & le second de Constant : qui fut le tems-même auquel ce Prince aiant vaincu les François, contracta alliance avec eux. Constance aiant appris le meurtre d'Hermogéne, partit d'Antioche, & se rendit en diligence à Constantinople, d'où il chassa Paul. Il ôta aux habitans plus de quarante mille muits de blé, sur ce que Constantin son pere leur en avoit accordé. Car on leur en distribuoit chaque année prés de quatre-vints-mille muits, qui venoient d'Aléxandrie. Il différa de déclarer Macédonius Evêque de la Ville, parce-qu'il étoit fâché non seulement de ce qu'il avoit été sacré sans son consentement; mais aussi de ce que ses diférens avec Paul avoient causé la mort de plusieurs personnes, & principalement d'Hermogéne. Il lui permit pourtant d'assembler

sembler le peuple dans l'Eglise, où il avoit été ordonné, & s'en retourna à Antioche. L'an de N. S.

Constance, & Constant.

CHAPITRE XIV.

Grégoire est chassé de l'Eglise d'Aléxandrie par les Ariens, & George est mis en sa place.

Les Ariens ôtérent en ce tems-là Grégoire de dessus le Siége de l'Eglise d'Aléxandrie, tant parcequ'il s'étoit rendu extrémement odieux par l'embrasement de la Ville, que parcequ'il ne soûtenoit pas leur parti avec assez de chaleur, & mirent en sa place George natif de Cappadoce, qui passoit pour un des plus habiles de leur secte.

CHAPITRE XV.

Athanase, Paul, & quelques-autres Evéques sont rétablis dans leurs Siéges, par l'autorité de Jules Evéque de Rome.

Athanase n'arriva à Rome, qu'aprés beaucoup de travaux & de fatigues. Tout l'Occident étoit alors soûs l'obéïssance de Constant le plus jeune des fils de Constantin, Constantin son frere aiant été tué par les gens de guerre. Dans le même tems Paul Evêque de Constantinople, Asclépas Evêque de Gaze, Marcel Evêque d'Ancyre Ville de Galatie, & Lucius Evêque d'Andrinople aiant été chassez de leur Eglises sur diférentes accusations, ils se rendirent à la Ville impériale, où aiant expliqué chacun leur cause à Jules Evêque de Rome, ils furent rétablis par l'autorité de ses lettres dans leur Siéges, selon le privilége de l'Eglise Romaine, & ceux qui les avoient déposez, furent

L'an de N. S. Constance, & Constant.

blâmez par les mêmes lettres. Ces Evêques étant partis de Rome, se remirent chacun en possession de leur Siége, en vertu des lettres de Jules, & envoiérent ces lettres aux Evêques, ausquels elles étoient addressées. Quand ils les eurent lûës, ils prirent pour injure la liberté dont il usoit de les blâmer, & s'étant assemblez à Antioche, lui recrivirent d'un commun consentement, qu'il ne lui appartenoit pas de prendre connoissance de ce qu'ils avoient chassé quelques Evêques de leur Eglise; parceque quand il avoit chassé Novat, ils n'y avoient rien trouvé à redire. Voila la réponse qu'ils firent à Jules Evêque de Rome. Mais parceque quand Athanase rentra dans Aléxandrie, ceux qui soûtenoient le parti de George Arien excitérent une sédition, où l'on dit que plusieurs personnes furent tuées, les Ariens en rejettent toute la faute sur Athanase, comme sur le principal auteur, je suis obligé d'en dire quelque chose. Dieu, qui est Juge de la vérité, sait qui est le véritable auteur de ces desordres. Les personnes d'esprit n'ignorent pas, qu'il n'y a point de sédition où de pareils malheurs n'arrivent. C'est donc en vain que les calomniateurs d'Athanase lui attribuent ceux-ci, & principalement Sabin, Evêque de la secte des Macédoniens. S'il avoit fait réfléxion sur la grandeur & sur la multitude des maux que les défenseurs d'Arius ont fait souffrir à Athanase, & aux autres qui soûtenoient la Consubstancialité du Verbe; & sur les plaintes que les Conciles assemblées pour examiner la cause d'Athanase, en ont faites, ou enfin sur ce que l'Hérésiarque Macédonius a fait dans l'Eglise, il auroit gardé le silence, ou s'il avoit trouvé à propos de le rompre, ce n'auroit été que pour donner des loüanges à Athanase. Mais dissimulant toutes ces choses, il s'efforce de le noircir par ses calomnies. Il ne parle point du tout de Macédonius, de peur d'être obligé de découvrir ses

ses crimes. Et ce qui est plus étonnant, il ne parle point desavantageusement des Ariens, bien qu'il fût fort éloigné de leurs sentimens. Il a passé soûs silence l'ordination de Macédonius, parcequ'il n'en pouvoit faire mention, sans faire aussi mention de ses crimes.

L'an de N. S. Constance, & Constant.

CHAPITRE XVI.

L'Empereur Constance envoie Paul en exil, & établit Macédonius sur le Siége de l'Eglise de Constantinople.

L'Empereur Constance aiant appris à Antioche, où il demeuroit alors, que Paul s'étoit remis en possession de son Siége, il en entra dans une grande colére, & manda à Philippe Préfet du Prétoire, qui étoit le premier Officier, & la seconde personne de l'Empire, de le chasser & de mettre Macédonius en sa place. Philippe appréhendant la sédition du peuple, usa d'artifice pour surprendre Paul. Aiant donc tenu l'ordre de l'Empereur fort secret, il alla au Bain public, que l'on appele le Bain de Zeuxippe, & envoia quérir Paul, soûs prétexte d'affaires publiques. Il ne fut pas si-tôt entré, que Philippe lui montra l'ordre de l'Empereur. L'Evêque se voiant condamné, sans avoir été entendu, souffrit cette injustice avec patience. Comme le Préfet se défioit de quelque entreprise du peuple qui étoit accouru en foule pour voir ce qui se passoit, il commanda d'ouvrir une des portes du Bain, par laquelle on emmena Paul au Palais, & de-là on le mit sur un vaisseau qui avoit été préparé pour le conduire en exil. Le Préfet lui commanda d'aller à Thessalonique capitale de Macédoine, Ville de sa naissance. Il lui permit néanmoins de visiter les Villes d'Illirie.

L'an de N.S. Mais il lui défendit expressément d'aller en Orient. Paul chassé ainsi contre son attente, & de la Ville & de l'Eglise, fut emmené en diligence. Philippe étant parti du Bain pour aller à l'Eglise, Macédonius parut à l'heure-même assis à son côté sur son char, comme s'il y eût été transporté par une machine. Le char étoit environné de Gardes qui avoient l'épée nuë à la main. Tout le peuple étoit dans la crainte. Les défenseurs de la Consubstancialité du Verbe & les Sectateurs d'Arius couroient confusément à l'Eglise. Lorsque Philippe & Macédonius furent prêts d'y entrer, le peuple & les gens de guerre furent saisis tout d'un coup d'une vaine fraieur. La multitude de personnes qui s'étoient assemblées à ce spectacle étoit si extraordinaire, que Macédonius ne pouvant passer, les soldats commencérent à pousser le peuple, mais le peuple étant trop serré pour pouvoir ni reculer, ni s'entr'ouvrir, les soldats dans la créance qu'il ne vouloit point faire de passage, tirérent leurs épées, & en frappérent tous ceux qui se presentérent devant eux. On dit que trois mille cent cinquante personnes furent tuées en cette occasion, tant celles qui passérent au fil de l'épée, que celles qui furent écrasées dans la presse. Aprés une si glorieuse exécution, Macédonius fut mis sur la chaire de l'Eglise, par l'autorité du Préfet plûtôt que par celle des Canons, comme s'il eût été fort innocent. Les Ariens se rendirent ainsi maîtres de l'Eglise par le sang, & par le meurtre. L'Empereur entreprit dans le même tems d'élever une grande Eglise, que l'on appele aujourd'hui l'Eglise de sainte Sophie, & qui touche à celle d'Iréne, que Constantin pere de Constance fit fort grande, de petite qu'elle étoit auparavant. Elles n'ont maintenant toutes deux qu'une enceinte & un nom.

Constance, & Constant.

CHA-

L'an de N. S. Constance, & Constant.

CHAPITRE XVII.

Athanase se refugie à Rome, par la crainte des ménaces de l'Empereur.

LES Ariens inventérent dans le même tems, une nouvelle calomnie contre Athanase. Il y avoit long-tems que Constantin Pere des Empereurs, avoit accordé à la Ville d'Aléxandrie une certaine quantité de blé pour nourrir les pauvres. Ils accusérent Athanase de l'avoir vendu, & d'en avoir retenu le prix. L'Empereur ajoûtant foi à cette accusation, le ménaça de le faire mourir. Mais pour prévenir l'effet de cette ménace, il se retira & disparut. Cependant Jules Evêque de Rome aiant appris les piéges que les Ariens avoient dressez à Athanase, & le lieu où il s'étoit caché, le manda. Il avoit déja reçu la lettre d'Eusébe, qui, comme nous l'avons dit, étoit mort; & il reçut alors, tant la lettre des Evêques assemblez à Antioche, que d'autres lettres de plusieurs Evêques d'Egypte, par lesquelles ils l'assuroient que les accusations qui avoient été intentées contre Athanase, étoient des accusations calomnieuses. Jules aiant entre les mains toutes ces lettres si contraires, fit premiérement réponse aux Evêques qui s'étoient assemblez à Antioche, par laquelle il se plaignit d'abord de l'aigreur qui paroissoit dans leur lettre, & ensuite de ce que contre la disposition des Canons, ils avoient manqué de l'appeler au Concile, veu que par ces Canons, il n'est pas permis de rien ordonner sans sa participation. De ce qu'ils avoient secrétement altéré la foi, de ce que la procédure faite à Tyr, ressembloit à un brigandage, parceque les informations faites dans la Maréote, avoient été faites par des enne-

L'an de N. S. mis & par des Juges recusez, que le fait du meurtre d'Arséne, étoit un fait supposé. Tous ces faits & d'autres semblables sont étendus plus au long dans la lettre de Jules. Je l'aurois insérée ici avec celles ausquelles elle sert de réponse, si leur trop grande longueur ne m'en avoit détourné. Sabin écrivain de la secte des Macédoniens, dont j'ai cidevant parlé, n'a point placé la lettre de Jules dans son recueil de Conciles, bien qu'il y ait placé la lettre des Evêques assemblez dans la Ville d'Antioche à Jules. Il a agi en ce point selon sa coûtume. Car quand il trouve une lettre d'un Concile, où il n'est point parlé du terme de Consubstanciel, ou bien où il est rejetté, il ne manque pas de la transcrire ; au lieu qu'il ne transcrit point les autres. En voila assez sur ce sujet. Paul aiant bientôt aprés fait semblant d'aller de Thessalonique à Corinthe, fit voile en Italie. Ainsi ces deux Evêques instruisirent l'Empereur Constant de leur cause.

Constance, & Constant.

CHAPITRE XVIII.

Trois Evêques envoiez d'Orient, pour rendre raison de la déposition d'Athanase & de Paul, font une nouvelle formule de foi.

CONSTANT Empereur d'Occident, aiant appris la persécution qu'ils avoient soufferte, en sentit beaucoup de douleur, & écrivit à Constance son frere, pour le prier d'envoier trois Evêques qui rendissent raison de leur sentence. Il envoia Narcisse de Cilicie, Théodore de Thrace, Maris de Calcédoine, & Marc de Syrie, qui étant arrivez en Occident, refusérent de conférer avec Athanase ; & qui aiant caché sous leurs habits la

for-

formule de foi, qui avoit été dressée à Antioche, en presentérent une autre à l'Empereur Constant, qu'ils avoient composée eux-mêmes, & qui étoit conçuë en ces termes : L'an de N. S. Constance, & Constant.

„ Nous croions en un seul Dieu, Pere tout-puis„sant, Créateur de toutes choses, qui est le Prin„cipe & le Chef de cette grande Famille, qui est „dans le Ciel & sur la terre, & en nôtre Seigneur „Jesus-Christ son Fils unique, qui est engendré de „*lui* avant tous les siécles, Dieu de Dieu, Lumiére „de Lumiére, par qui toutes les choses visibles & „invisibles, qui sont dans le Ciel & sur la terre „ont été faites, qui est Verbe, Sagesse, Vie & „vraie Lumiére ; qui s'est fait homme pour nous „dans les derniers tems, qui est né de la sainte „Vierge, qui a été crucifié, est mort, & a été en„seveli, qui est ressuscité le troisiéme jour ; est „monté au Ciel, & est assis à la droite de son Pere, „d'où il viendra à la fin des siécles, pour juger les „vivans & les morts, & pour rendre à chacun se„lon ses œuvres, dont le régne n'aura point de fin, „parce qu'il sera assis à la droite de son Pere, non „seulement en ce Siécle, mais aussi aux siécles à ve„nir. Nous croions aussi le saint Esprit Paraclet, „que le Seigneur a promis à ses Apôtres, & qu'il „leur a envoié aprés son Ascension pour leur ensei„gner toutes choses, qui sanctifiera les ames qui „auront crû sincérement en lui. L'Eglise Catho„lique regarde comme des étrangers ceux qui di„sent que le Fils de Dieu a été fait de ce qu'il n'é„toit point auparavant, qu'il n'est point de Dieu, „mais d'une autre substance, & qu'il y a eu un „tems, auquel il n'étoit point. Aiant donné cette formule à l'Empereur, & à plusieurs autres, ils se retirérent sans avoir fait aucune autre chose. Les Occidentaux & les Orientaux n'étant point encore séparez de communion, il s'éleva une nouvelle hérésie à Sirmium Ville d'Illirie. Photin,

L'an de N. S. Constance, & Constant.

natif de la Galatie mineure, qui gouvernoit les Eglises de ces païs-là, & qui avoit été autrefois disciple de Marcel, qui avoit été déposé de son Evêché, marchant sur les pas de son maître, enseigna que le Fils de Dieu n'étoit qu'un homme ordinaire. Nous parlerons plus au long de cette erreur dans la suite de nôtre Histoire.

CHAPITRE XIX.

Autre exposition de foi.

Les Evêques d'Orient s'étant assemblez trois ans aprés dans un Concile, y firent une autre formule de foi, qu'ils envoiérent aux Evêques d'Italie par Eudoxe Evêque de Germanicie, par Macédonius Evêque de Mopueste & par Martyrius. Cette formule étoit beaucoup plus ample que les autres. En voici les termes.

„ Nous croions un Dieu, Pere tout-puissant, „ Créateur de toutes choses, qui est le Principe & „ le Chef de cette grande famille qui est dans le „ ciel & sur la terre, & nôtre Seigneur Jesus-Christ „ son Fils unique, engendré par le Pere avant tous „ les siécles, Dieu de Dieu, Lumiére de Lumiére, „ par qui toutes les choses visibles & invisibles ont „ été faites dans le Ciel & sur la terre, qui est Ver- „ be, Sagesse, Puissance, Vie & Lumiére, qui s'est „ fait homme pour nous dans les derniers tems, „ & est né de la tres-sainte Vierge, a été crucifié, est „ mort, & a été enseveli, qui est ressuscité le troi- „ siéme jour, est monté au Ciel, & est assis à la „ droite du Pere, qui viendra à la fin du siécle, pour „ juger les vivans & les morts, & pour rendre à „ chacun selon ses œuvres, dont le régne n'aura „ point de fin, & durera tous les siécles: parce qu'il „ est assis à la droite du Pere non seulement durant

„ ce

„ ce siécle mais encore durant les siécles à venir. L'an
„ Nous croions l'Esprit saint Paraclet, que Jesus de
„ Christ a promis à ses Apôtres, & qu'il leur a en- N.S.
„ voié aprés son Ascension pour les enseigner, &
„ pour les instruire de toutes choses, & par qui les Con-
„ ames de ceux qui croient sincérement en lui sont stan-
„ sanctifiées. La sainte Eglise Catholique rejette ce, &
„ ceux qui disent que le Fils est de ce qu'il n'étoit Con-
„ pas auparavant, ou qu'il est d'une autre sub- stant.
„ stance, & non de Dieu, ou qu'il y a eu un tems
„ ou un siécle, auquel il n'étoit pas. La sainte
„ Eglise Catholique prononce aussi Anathéme con-
„ tre ceux qui disent qu'il y a trois Dieux, ou que
„ Jesus Christ n'est pas Dieu avant tous les siécles,
„ ou qu'il n'est ni le Christ ni le Fils de Dieu, ou
„ que le même est Pere, Fils, & saint Esprit, ou
„ que le Fils n'a point été engendré, ou que le
„ Pere ne l'a point engendré librement & volon-
„ tairement. Car on ne sauroit dire, sans se met-
„ tre en danger de tomber dans l'erreur, que le
„ Fils est de ce qu'il n'étoit point auparavant, puis-
„ que nous ne trouvons point qu'il soit ainsi parlé
„ de lui dans l'Ecriture. Nous n'avons point ap-
„ pris qu'il ait été engendré d'une autre hypostase,
„ qui fût auparavant, mais qu'il a été vraiment
„ engendré de Dieu seul. La parole de Dieu ne
„ reconnoît que le Pere de Jesus Christ qui n'a
„ point été engendré, & qui n'a point de princi-
„ pe. Il ne faut pas que ceux qui avancent témé-
„ rairement, & sans étre appuiez de l'autorité de
„ l'Ecriture sainte, qu'il y a eu un tems, auquel il
„ n'étoit pas, conçoivent aucun espace de tems,
„ qui ait été avant lui. Ils ne doivent concevoir
„ que Dieu qui l'a engendré sans tems, parce qu'il
„ a fait lui-même les tems & les siécles. Il ne faut
„ pas croire non plus que le Fils n'ait point de
principe, & qu'il n'ait point été engendré non
„ plus que le Pere. Car ce qui n'a point de princi-

L'an de N. S. „pe, & ce qui n'a point été engendré, n'a pro„prement ni Pere ni Fils. Nous savons que le Pe„re n'a point de principe, & qu'il ne peut être

Constance, & Constant. „compris, & qu'il a engendré d'une maniére in„comprehensible & ineffable; que le Fils a été „engendré avant les siécles; qu'il n'est point „comme le Pere, qui ne peut être engendré, & „qu'il a un Principe qui est son Pere qui l'a en„gendré. Car Dieu est le Chef de Jesus Christ. „Mais bien que suivant l'Ecriture sainte, nous „confessions trois choses ou trois personnes ; sa„voir, celle du Pere, celle du Fils & celle du „saint Esprit, nous ne faisons pas pourtant trois „Dieux. Car nous savons qu'il n'y a qu'un Dieu „parfait, qui n'a point été engendré, qui n'a point „de principe, qui est invisible, & Pere de son „Fils unique, qui a seul l'être de lui même, & „qui le donne abondamment aux autres. Cepen„dant bien que nous disions qu'il n'y a qu'un „Dieu, qui n'a point été engendré, & qui est „Pere de nôtre Seigneur Jesus Christ, nous ne „nions pas pour cela que Jesus Christ ne soit Dieu „avant tous les siécles, comme font les Disciples „de Paul de Samosate, qui disent que depuis son „Incarnation, il a été fait Dieu, d'homme qu'il „étoit auparavant. Nous savons que bien qu'il „soit sujet à Dieu son Pere, il est néanmoins en„gendré de Dieu, il est de sa Nature Dieu vérita„ble & parfait, il n'a point été fait Dieu, d'Hom„me qu'il fut auparavant, mais que de Dieu qu'il „étoit, il s'est fait homme, pour nous, sans „cesser d'être toûjours Dieu. Nous détestons & „frappons d'Anathême ceux qui l'appelent faus„sement simple Verbe de Dieu; & sans hyposta„se, soit comme aiant son être dans un autre, ou „comme une parole qui est prononcée, ou com„me une parole qui est conçuë, & qui préten„dent qu'il n'a pas été avant les siécles Christ, Fils,

„Mé-

„Médiateur, Image de Dieu; Mais qu'il n'a „commencé à être Christ & Fils de Dieu, qu'au „tems auquel il a pris nôtre chair dans le sein de „la Vierge, il y a environ quatre cens ans. Car „ils veulent que ce soit-là le commencement du „régne de Jesus Christ, & que la fin de ce régne „arrive aprés la destruction du monde & le juge-„ment. Tels sont les sectateurs de Marcel & de „Photin d'Ancyre, qui soûs prétexte d'établir la „*Monarchie*, abolissent la nature éternelle & „Divine de Jesus Christ, & la durée perpetuelle „& infinie de son régne. Quant à nous, nous sa-„vons qu'il n'est pas seulement Verbe prononcé „ou conçu de Dieu, mais qu'il est Verbe vivant „& subsistant par soi-même, parce que ce Verbe „est Dieu, Christ, & Fils de Dieu. Nous con-„fessons que ce n'est pas par la seule présience „qu'il a toûjours été avec son Pere avant tous les „siécles, en lui servant à créer toutes les choses „visibles & invisibles : mais qu'il est Verbe sub-„stanciel du Pere, & Dieu de Dieu. Car c'est „lui à qui le Pere a dit, *Faisons l'homme à nôtre ima-„ge & à nôtre ressemblance*; qui s'est montré aux „anciens Peres, qui a donné la Loi, qui a parlé „par les Prophétes, & qui aiant enfin été fait „homme a manifesté son Pere à tous les hom-„mes, & régne dans tous les siécles. Il n'a obte-„nu aucune dignité de nouveau, mais il est par-„fait de toute éternité, & semblable en toutes „choses à son Pere. Nous chassons aussi avec rai-„son hors de l'Eglise ceux qui disent que le Pere, „le Fils & le saint Esprit ne sont qu'une même „personne, & qui par une extréme impiété, as-„sujétissent le Pere aux souffrances tels que sont „ceux que les Romains appélent Patripassiens, & „que nous appelons Sabelliens. Car nous savons „que quand le Pere a envoié son Fils, il est de-„meuré immuable dans sa Nature Divine, & que

L'an de N.S.

Constance, & Constant;

En la Gén. ch. 1.

„le

L'An de N. S. ,, le Fils aiant été envoié, a pris un corps pour ,, accomplir le mystére de l'Incarnation. Nous te- ,, nons encore pour des impies tres-éloignez de la ,, vérité, ceux qui nient avec une horrible impu- ,, dence, que Jesus Christ ait été produit libre- ,, ment & volontairement par son Pere, & qui at- ,, tribuent au Pere une nécessité involontaire & ,, violente, par laquelle il ait engendré son Fils, ,, malgré lui, parce que ces sentimens sont con- ,, traires aux notions communes que nous avons ,, de la Nature Divine, & au sens de l'Ecriture in- ,, spirée par l'Esprit saint. Car nous tenons pieuse- ,, ment & religieusement, que Dieu est libre, & ,, qu'il a engendré librement & volontairement ,, son Fils. Bien que nous croïions avec une crain- ,, te respectueuse ces paroles qui ont été écrites du ,, Fils, *Le Seigneur m'a créé au commencement de ses* ,, *voies pour ses ouvrages*. Nous ne concevons point ,, néanmoins, qu'il ait été fait de la maniére que ,, les autres créatures ont été faites. Car c'est une ,, impiété tout-à fait éloignée de la créance de l'E- ,, glise, de comparer le Créateur avec ses créatu- ,, res, & de se figurer qu'il ait été produit par la ,, voie de la génération ordinaire. L'Ecriture sain- ,, te nous enseigne, que le Fils unique de Dieu a ,, été vraiment engendré une seule fois. Bien que ,, nous disions que le Fils est par lui-même, & qu'il ,, vit & subsiste comme son Pere, nous ne conce- ,, vons pour cela aucun espace corporel, qui les ,, sépare. Nous croions qu'ils sont unis sans aucun ,, moien, & qu'ils ne peuvent en aucune façon ,, être séparez, parce que le Pere renferme le Fils ,, dans son sein, & que le Fils y étant comme at- ,, taché, y repose éternellement. En croiant une ,, Trinité tres-sainte & tres-parfaite, & en disant ,, que le Pere est Dieu, & que le Fils est aussi Dieu, ,, nous ne reconnoissons pas pour cela deux Dieux, ,, mais un seul pour l'honneur d'une seule Divini-

Con-stance, & Con-stant.

Prov. ch. 8.

,, té

„té & d'un seul régne ; de sorte pourtant que le „Pere commande au Fils-même, & que le Fils „obéït au Pere, gouverne avec le Pere toutes les „créatures, qui ont été faites aprés lui, & par „lui, & communique abondamment aux Saints „la grace de l'Esprit saint par la volonté du Pere. „Nous avons appris de l'Ecriture sainte, que c'est „en cela que consiste l'Empire & la puissance du „Fils. Ce n'est pas par vanité que nous avons fait „cette exposition si longue & si étenduë de nôtre „foi, outre l'abrégé que nous avions fait dés- „auparavant ; mais par la nécessité d'effacer les „soupçons de ceux qui ignorent nos sentimens, & „pour faire connoître l'impudence de la calom- „nie de nos ennemis à ceux qui habitent en Occi- „dent, & la pureté de nôtre doctrine fondée sur „le témoignage de l'Ecriture.

L'an de N. S. Constance, & Constant.

CHAPITRE XX.

Concile de Sardique.

Les Evêques d'Occident ne voulurent point recevoir cette exposition, soit parce qu'ils ne savoient pas la langue Gréque, ou parce qu'ils croioient qu'il se faloit contenter de la doctrine du Concile de Nicée, sans avoir la curiosité d'en rechercher d'autre. L'ordre que l'Empereur avoit donné de rétablir Paul, & Athanase dans leurs Siéges, n'aiant point été exécuté, le peuple fut agité par les séditions continuelles, & ces deux Evêques faisant voir qu'on ne les avoit déposez que pour trouver moien de ruiner plus aisément la foi, demandérent l'assemblée d'un Concile général où leur affaire fut examinée, & où les questions de foi fussent décidées de nouveau. On pu-

blia

L'an de N. S. Constance, & Constant.

blia donc un Concile Général à Sardique Ville d'Illirie, par l'autorité des deux Empereurs, dont celui d'Occident l'avoit demandé, & celui d'Orient y avoit consenti. Il fut assemblé onze ans aprés la mort de Constantin pere des Empereurs, soûs le Consulat de Rufin & d'Eusébe. Trois cens Evêques d'Occident y assistérent selon le témoignage d'Athanase, & soixante & seize d'Orient, selon le témoignage de Sabin. Ischyras qui avoit été ordonné Evêque de la Maréote par ceux mêmes qui avoient déposé Athanase, étoit de ce nombre. Les autres s'excusérent de s'y trouver, soit sur leur indisposition, ou sur ce qu'il y avoit eu trop peu de tems entre l'indiction & l'assemblée, & en rejettoient toute la faute sur Jules Evêque de Rome, bien qu'il y eût eu dix-huit mois, durant lesquels Athanase avoit toûjours attendu à Rome. Lorsqu'ils furent tous assemblez à Sardique, ceux d'Orient refusérent de voir ceux d'Occident, & protestérent qu'ils ne pouvoient conférer avec eux, qu'ils n'eussent chassé Paul & Athanase. Mais Protogéne Evêque de Sardique, & Osius Evêque de Cordouë en Espagne, n'aiant point voulu permettre que Paul & Athanase fussent chassez de l'assemblée, les Orientaux se retirérent à l'heure-même, & étant retournez à Philippopole Ville de Thrace, ils y firent un Concile à part, où ils condamnérent le terme de Consubstanciel, & inférérent celui de Dissemblable dans leurs lettres qu'ils envoiérent de tous côtez. Ceux qui demeurérent à Sardique, condamnérent ceux qui en étoient partis, déposérent les accusateurs d'Athanase, confirmérent la définition de foi faite au Concile de Nicée, rejettérent le terme de Dissemblable, approuvérent encore plus clairement qu'auparavant celui de Consubstanciel, & écrivirent sur ce sujet à toutes les Eglises. Les uns & les autres croioient avoir bien fait. Ceux d'Orient

rient étoient dans cette opinion, parce que ceux d'Occident avoient reçu dans leur communion Paul & Athanase, bien qu'ils eussent été déposez; & ceux d'Occident y étoient aussi, parce que ceux qui avoient déposé Paul & Athanase s'étoient retirez, avant que l'on eût pris aucune connoissance de l'affaire, & ne les avoient déposez qu'en haine de ce qu'ils tenoient la foi du Concile de Nicée, que les autres avoient corrompue. Ils rétablirent Paul, Athanase & Marcel Evêque d'Ancyre Ville de Galatie. Ce dernier qui avoit été déposé long-tems auparavant, comme nous l'avons dit dans le premier livre, fit alors de fortes sollicitations pour être rétabli, soûtenant qu'il n'avoit été soupçonné de tenir les erreurs de Paul de Samosate, que parce que l'on n'avoit point entendu son livre. Il faut pourtant savoir qu'Eusébe surnommé Pamphile, a composé trois livres contre lui, où rapportant ses propres paroles, il tâche de prouver qu'il tient comme Sabellius de Libye, & comme Paul de Samosate, que Jesus Christ n'étoit qu'un Homme.

CHAPITRE XXI.

Défense d'Eusébe surnommé Pamphile.

PUISQUE j'apprens que quelques-uns se sont efforcez de noircir cét Eusébe, en l'accusant d'avoir répandu dans ses livres les erreurs d'Arius, je croi devoir dire ici quelque chose pour sa justification. Premiérement il est constant qu'il a assisté & consenti au Concile de Nicée, où il a été décidé que le Fils est Consubstanciel à son Pere. De plus il écrit de cette sorte dans le troisiéme livre de „ la Vie de Constantin. L'Empereur exhorta les „ Evêques à s'accorder, jusques à ce qu'il les eût

„ tous

L'an de N. S. Constance & Constant.

„ tous réünis dans le même sentiment, & qu'ils „ fussent tous convenus de la même foi dans le „ Concile de Nicée. Quelle raison peut-on avoir de croire qu'il ait favorisé la doctrine d'Arius, puisqu'il assure que tous les diférens furent assoupis dans le Concile, & que les Evêques se réünirent en un même avis? Les Ariens se trompent sans doute, quand ils se persuadent qu'il a été dans leur sentiment. Quelqu'un dira peut-être, qu'il semble qu'il soûtient l'opinion d'Arius, parce que dans ses livres, il se sert souvent de cette façon de parler, par Jesus Christ. Mais il est aisé de lui répondre que les Ecrivains de l'Eglise se servent souvent de cette façon de parler, & d'autres semblables, qui marquent l'œconomie du Mystére de l'Incarnation, & que l'Apôtre saint Paul s'en est servi avant eux, sans avoir jamais été soupçonné pour cela, de tenir aucune mauvaise doctrine. Au reste Arius aiant osé dire que le Fils de Dieu, n'est qu'une Créature semblable aux autres, considérez, je vous prie, quel a été le sentiment d'Eusébe sur ce point. Voici de quelle façon il parle dans le premier livre contre Marcel. „ Il n'y a qu'un seul Fils de Dieu, & il n'y en a „ point d'autre. C'est pourquoi ceux qui ne font „ point de difficulté de l'appeler Créature tirée du „ néant comme les autres créatures, méritent d'ê- „ tre blâmez. Car comment seroit-il Fils de Dieu, „ s'il étoit de même nature que les créatures, & né „ du néant comme elles? L'Ecriture sainte ne parle „ pas de lui de la sorte. Il ajoûte un peu aprés ce „ qui suit. Quiconque assure que le Fils de Dieu a „ été fait de rien, & qu'il est une Créature qui a „ été produite de ce qui n'étoit point auparavant, „ ne prend pas garde que c'est nier qu'il soit Fils „ de Dieu, & ne lui en laisser que le nom. Car ce- „ lui qui a été fait de rien, ne peut être Fils de „ Dieu non plus que les autres choses qui ont été

„ faites.

„faites. Mais le véritable Fils de Dieu, qui a été „engendré de lui comme de son Pere, est appelé „avec raison son Fils unique & bien-aimé, & par „cette même raison, il est Dieu, le Fils de Dieu „devant être semblable à son Pere. Un Empereur „bâtit une Ville, mais il ne l'engendre point. Il „engendre son fils, mais il ne le bâtit point. L'ar-„tisan est l'ouvrier, & non le Pere de son ouvra-„ge. Mais il est le Pere, & non pas l'ouvrier „de son Fils. Ainsi Dieu est appelé Pere de son „Fils & Créateur du monde. Que si nous trou-„vons ces paroles dans l'Ecriture, *Le Seigneur m'a* „*possédé au commencement de ses voies*. Nous en de-„vons rechercher le sens que j'expliquerai incon-„tinent, & ne pas renverser pour un seul passage, „comme fait Marcel, un des plus importans do-„gmes de l'Eglise. Expliquant dans le troisié-„me livre du même ouvrage, de quelle maniére „l'on doit entendre le terme de Créature: Il parle „de cette sorte. Ces paroles de l'Ecriture: *Il m'a* „*possédé au commencement de ses voies*, doivent être „entenduës au même sens que celles qui sont au-„paravant. Car il ne faut pas entendre ce qu'il „dit: qu'il a été créé, comme s'il disoit qu'il est „parvenu du néant à l'être, & qu'il a été fait de „rien comme les autres créatures, ainsi que quel-„ques-uns l'ont crû faussement. Mais il parle de „la sorte, pour montrer qu'il est & qu'il subsiste „avant la création du monde, & qu'il a été établi „par son Pere le Prince & le Gouverneur du mon-„de, de sorte que le verbe, il m'a créé, a été „mis en la place de celui, il m'a établi. L'Apô-„tre saint Pierre appele créatures, les Princes & „les Gouverneurs qui commandent aux hommes, „quand il dit: *Soiez soûmis pour l'amour de Dieu à* „*toute créature humaine, qui a du pouvoir sur vous,* „*soit au Roi comme au Souverain; soit aux Gouverneurs* „*comme à ceux qui sont envoiez de sa part*. Le Prophé-

„te

L'an de N. S. Constance, & Constant.

Prov. ch. 8.

I. Ep. de S. Peirre ch. 2.

L'an de N. S. „ te n'a pas pris non plus le verbe de créer, pour „ faire ce qui n'étoit point auparavant, quand il a „ dit : *Préparez-vous, Israël, à invoquer vôtre Dieu,*
Constance, & Constant. „ *parce que voici celui qui affermit le tonnerre, qui crée* „ *l'esprit, & qui annonce aux hommes son Christ.* Car „ Dieu n'a pas créé l'Esprit saint, lorsque par son „ moien il a annoncé son Fils à tous les hommes. „ Car il n'y a rien de nouveau soûs le Soleil. L'Es-
Amos ch. 4. „ prit subsistoit donc auparavant, bien qu'il n'ait „ été envoié que lorsque les Apôtres étant tous en- „ semble dans un même lieu, on entendit tout „ d'un coup un grand bruit, comme d'un vent „ violent & impétueux qui venoit du Ciel, & „ qu'aussi-tot ils furent tous remplis du saint Es- „ prit. Et ainsi ils prêchérent Jesus Christ selon
Ps. 50. „ cette prophétie qui dit : *Voici celui qui affermit le* „ *tonnerre, qui crée l'esprit, & qui annonce le Christ* „ *aux hommes.* Le terme de crée, y est mis pour „ celui d'envoie, ou de dispose, ou d'établit. Le „ tonnerre signifie de la même sorte la prédication „ de l'Evangile. Quand David disoit à Dieu : *Créez* „ *un cœur pur en moi.* Il ne le disoit pas pour mar- „ quer qu'il n'en avoit point ; mais pour obtenir „ que celui qu'il avoit, fût purifié. C'est dans le „ même sens qu'il est écrit, *afin qu'il créât*, c'est- „ à-dire qu'il joignît deux hommes en un. Voici „ encore un autre passage, qui doit étre entendu
Ep. aux Eph. ch. 4. „ de la même sorte : *Revêtez-vous de l'homme nou-* „ *veau, qui est créé selon Dieu.* Ceux qui lisent avec „ soin l'Ecriture, en peuvent trouver plusieurs „ autres, ausquels il faut donner la même expli- „ cation. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si dans
Prov. ch. 8. „ ce passage, *Le Seigneur m'a créé au commencement* „ *de ses voies*, le mot de créé a été mis pour celui „ d'ordonné ou d'établi. J'ai rapporté ces paroles tirées du livre qu'Eusébe a écrit contre Marcel, pour confondre ceux qui s'efforcent en vain de le noircir. Car ils ne sauroient prouver qu'il attri-

buë au Fils le Principe de la Nature Divine, bien qu'il se servè souvent dans ses ouvrages du terme de dispensation, vû sur tout qu'il a été grand Admirateur & grand Imitateur d'Origéne, dans les œuvres duquel il est souvent enseigné que le Fils est engendré par le Pere, comme ceux qui sont assez habiles, pour pénétrer la profondeur de sa doctrine, le pourront reconnoître. Voila ce que j'avois à dire contre ceux qui tâchent de flêtrir la réputation d'Eusébe.

CHAPITRE XXII.

L'Empereur d'Occident prie l'Empereur d'Orient de rétablir Paul & Athanase dans leurs Siéges, & lui declare la guerre, au cas qu'il continuë à refuser de les rétablir.

LES Evêques qui étoient demeurez à Sardique, & ceux qui s'étoient retirez à Philippopole, y aiant célébré séparément deux Conciles, & aiant ordonné dans chacun ce qu'ils avoient trouvé à propos, s'en retournérent en leurs Eglises. L'Orient se sépara alors de l'Occident. Le mont de Suques qui sépare l'Illirie de la Thrace, fit aussi la séparation de la communion de l'Eglise. Jusqu'à cét endroit-là il n'y avoit point de séparation de communion, bien qu'il y eût grande diférence dans la créance. Au de-là il n'y avoit plus de communion. Telle étoit la confusion qui régnoit alors dans l'Eglise. Constant Empereur d'Occident fit savoir à l'Empereur Constance son frere, ce qui avoit été resolu dans le Concile de Sardique, & le supplia de rétablir Paul & Athanase sur leurs Siéges. Comme Constance usoit de remises, Constant lui donna le choix ; ou de recevoir ces deux Evêques & de leur rendre leurs Eglises, ou de s'at-

L'an de N. S. Constance, & Constant. s'attendre à l'avoir pour ennemi, & à entrer avec lui en guerre. Voici les termes de cette déclaration. „ Athanase & Paul sont ici aupres de moi. Je „ suis bien informé qu'ils n'ont souffert persécution que pour la piété. Je vous les renvoierai, si „ vous me voulez promettre de leur rendre leurs „ Siéges, & de punir ceux qui les ont tourmentez injustement. Que si vous refusez de le faire; „ sachez que j'irai les rétablir moi-même malgré „ vous.

CHAPITRE XXIII.

Constance rappele Athanase, & l'envoie à Aléxandrie.

CETTE proposition donna de l'inquiétude à l'Empereur Constance; de sorte qu'il envoia quérir à l'heure-même plusieurs Evêques, & leur demanda leur avis sur le choix que l'Empereur son frere lui avoit déféré. Ils répondirent qu'il valoit mieux accorder les Eglises à Athanase, que d'entreprendre une guerre civile. Ainsi Constance le rappela comme par nécessité. Cependant Constant Empereur d'Occident, envoia Paul à Constantinople avec deux Evêques & un équipage honorable, & lui donna une lettre outre celle qu'il avoit du Concile, pour se remettre en possession de son Siége. Athanase apprehendant les piéges de ses calomniateurs, & doutant s'il se devoit fier à la lettre de Constance en reçut une seconde, & une troisiéme dont je mettrai ici la traduction de Latin en Grec.

CHA-

L'an de N. S.

Constance Vainqueur, Auguste : à Athanase Evêque.

Con-stan-ce, & Con-stant.

„MA douceur ni ma clémence ne sauroient
„ permettre que vous soiez plus long-tems
„ agité par les flots & par les tempêtes. Ma piété
„ qui ne se lasse jamais de faire du bien, n'a pû vous
„ laisser chassé de vôtre maison, privé de vos
„ biens, errant & vagabond dans les deserts &
„ les solitudes. Bien que j'aie long-tems differé de
„ vous écrire, pour vous faire savoir mon inten-
„ tion, dans la créance que vous reviendriez de
„ vous-même, & que vous chercheriez un peu de
„ repos aprés tant de travaux & de fatigues : néan-
„ moins puisque la crainte vous a peut-être empê-
„ ché d'exécuter vôtre resolution, j'écris à vôtre
„ gravité avec toute la douceur possible, afin qu'el-
„ le se hâte de me venir trouver, pour joüir de
„ l'effet de ma bonté & de ses souhaits, & pour
„ être rétablie sur son Siége. J'ai prié l'Empereur
„ Constant mon frere de vous permettre de reve-
„ nir, afin que vôtre rétablissement vous fût un
„ gage assuré de nôtre affection.

Constance Vainqueur, Auguste : à Athanase Evêque.

„BIEN que je vous aie mandé par mes lettres
„ précédentes de revenir à la Cour pour satis-
„ faire au desir que j'ai de vous renvoier à vôtre
„ Siége, je vous adresse encore celle-ci, pour vous
„ exhorter à prendre promtement, sans crainte
„ ni défiance, une voiture publique, afin de vous
„ rendre ici, & d'y joüir de ce que vous desirez.

L'an de N. S.

Constance Vainqueur, Auguste : à Athanase Evêque.

Constance, & Constant.

» Lorsque j'étois à Edesse ; je vous envoiai » en presence de vos Prêtres un d'entr'eux, » pour vous inviter de venir à la Cour, afin que » vous puissiez ensuite retourner à Aléxandrie. » Mais parce qu'il y a long-tems que vous avez re- » çu ma lettre, sans y avoir satis-fait, j'ai bien » voulu vous avertir encore de venir pour être ré- » tabli dans vôtre païs. Je vous ai envoié Achétas, » Diacre, pour vous informer plus amplement » de mes intentions, & pour vous assurer de la fa- » cilité avec laquelle vous obtiendrez tout ce que » vous pouvez desirer.

Athanase aiant reçu ces lettres à Aquilée, où il s'étoit retiré depuis qu'il étoit parti de Sardique, alla à Rome, montra ces lettres à Jules, & remplit l'Eglise Romaine de joie, dans la créance qu'elle eut que l'Empereur d'Orient embrassoit sa doctrine, puisqu'il rappeloit Athanase. Jules écrivit en sa faveur au Clergé & au Peuple d'Aléxandrie. Voici les termes de sa lettre.

Jules Evêque : aux Prêtres, aux Diacres, & au Peuple d'Aléxandrie, mes tres-chers freres : Salut en nôtre Seigneur.

» Je me réjoüis avec vous, mes tres-chers fre- » res, de ce que vous voiez devant vos yeux le » fruit de vôtre foi. Car c'est ainsi que j'appele le » retour d'Athanase nôtre frere & nôtre Coévê- » que, que Dieu a accordé au mérite de sa vertu, » & à l'ardeur de vos priéres. Il paroît que ces » priéres ont été animées par une charité extréme- » ment pure & vive, & qu'aiant toûjours conser- » vé l'espérance des promesses éternelles, & le » souvenir des instructions que vous aviez reçuës » de

„de la bouche d'Athanase nôtre frere, vous avez L'an
„reconnu clairement que vous ne pouviez être de
„privez pour toûjours de sa presence, puisque N. S.
„vous l'aviez dans le cœur. C'est pourquoi je n'ai Con-
„pas besoin de vous faire une longue lettre. Car stan-
„vôtre foi a prevenu tout ce que j'aurois pû vous ce, &
„dire, & la grace de Dieu a accompli vos desirs. Con-
„Je me réjoüis donc avec vous, car il le faut dire stant.
„une seconde fois, de ce que vous avez conservé
„vos ames invincibles dans la foi. Je ne me réjoüis
„pas moins avec Athanase mon frere, de ce que
„les afflictions qu'il a souffertes, ne lui ont pas
„fait oublier un moment vôtre charité. Je tiens,
„mes chers freres, que l'épreuve par où il a passé,
„ne lui a été ni honteuse, ni inutile, puis qu'elle
„a servi à reconnoître sa foi, & la vôtre. Car sans
„ce qui est arrivé, qui auroit jamais crû, ou que
„vous eussiez eu une si haute estime de la vertu de
„cét Evêque, ou une affection si tendre pour sa
„personne, ou qu'il eût eu lui-même une si ad-
„mirable sainteté, dont il recevra la recompense?
„Il a aquis par sa patience, la gloire d'un vérita-
„ble Confesseur. Il a été poursuivi sur mer & sur
„terre, & a méprisé par tout les embûches des
„Ariens. Il n'a point appréhendé la mort au mi-
„lieu des hazars, où l'a jetté la jalousie de ses en-
„nemis. Il a toûjours mis sa confiance en la puis-
„sance de Dieu, & en la bonté de nôtre Seigneur
„Jesus Christ, & a espéré d'échaper par leur se-
„cours d'entre les mains de ses persécuteurs, de
„retourner vers vous pour vôtre consolation, &
„de remporter avec vous le témoignage d'une
„bonne consience, qui vous sert à tous comme
„de trophée. La gloire de son nom s'est étenduë
„jusques aux extrémitez de l'univers, & y a por-
„té la réputation de la pureté de ses mœurs, de
„la fermeté de sa foi, de la solidité de sa confian-
„ce en Dieu, & de la constance avec laquelle

L'an de N. S. « vous l'avez toûjours estimé & chéri. Il retourne « maintenant vers vous plus illustre que jamais. « Car si le feu purifie l'or & l'argent, que pou- « vons nous dire de la pureté de la vertu de ce « grand homme, qui aprés avoir essüié tant de « disgraces & tant de périls, est déclaré tres-inno- « cent, non seulement par mon jugement, mais « par celui du Concile, & est rétabli parmi vous? « Recevez avec honneur & avec joie selon Dieu, « Athanase vôtre Evêque, & les compagnons de « ses souffrances. Réjoüissez vous de posséder ce « que vous aviez desiré, vous qui par vos saintes « lettres avez donné à manger, & à boire à vôtre « Pasteur, qui avoit faim & soif de vôtre salut, « vous qui l'avez consolé durant son exil, & dé- « fendu durant la persécution. Je vous avouë que « quand je me represente la joie avec laquelle vous « courez au devant de lui, pour le recevoir, j'en « ai moi-même une tres-sensible, & je tiens à « grand avantage la connoissance d'un si rare hom- « me. Il ne me reste plus qu'à finir ma lettre par « cette priére. Que Dieu tout puissant & Jesus « Christ son Fils unique nôtre Sauveur vous fasse « la grace en récompense de la foi, dont vous avez « fait voir la sincérité par les secours que vous avez « rendus à vôtre Evêque, de vous donner à vous « & à vos enfans dans le siécle avenir ces biens ex- « cellens que l'œil de l'homme n'a point vûs, que « l'oreille n'a point entendus, que l'esprit n'a « point compris, & que Dieu a préparez à « ceux qui l'aiment par Jesus Christ nôtre Sei- « gneur, par lequel gloire soit à Dieu tout-puis- « sant dans les siécles des siécles. Je souhaite, « mes tres-chers freres, que vous-vous portiez « bien.

Constance, & Constant.

Athanase retourna en Orient sur la foi de ces lettres. L'Empereur Constance ne fut pas fâché de le voir. Mais néanmoins à la sollicitation des Ariens,

Ariens, il tâcha de le tromper, & pour cét effet „lui parla en ces termes. Vous avez été rétabli „sur vôtre Siége, en conséquence du decret du „Concile, & de mon consentement. Mais par„ce qu'il y a plusieurs personnes dans Aléxandrie, „qui évitent vôtre communion, permettez-leur „d'avoir une Eglise à part, où ils se puissent as„sembler. Athanase lui répondit à l'heure-mê„me : Il dépend de vous, Seigneur, d'ordon„ner, & de faire ce qu'il vous plaira ; mais de „mon côté, je vous demande aussi une grace. L'Empereur lui aiant promis de la lui accorder, il demanda la même chose que l'Empereur, c'est-à-dire une Eglise dans chaque Ville, pour ceux qui évitoient la communion des Ariens. Ceux-ci aiant reconnu que la réponse d'Athanase étoit contraire à leurs intérêts, dirent qu'il en faloit remettre l'exécution à un autre tems, & laissérent faire à l'Empereur ce qu'il lui plairoit. Il rétablit donc Athanase, Paul, Marcel, Asclépas Evêque de Gaze, & Lucius Evêque d'Adrianople sur leurs Siéges. Ces deux derniers avoient été rétablis par le Concile de Sardique : savoir Asclepas, aprés qu'il eut justifié par des actes publics, qu'Eusébe surnommé Pamphile avoit pris connoissance de son affaire avec plusieurs autres Evêques, & l'avoit remis dans sa dignité ; & Lucius, parce que ses accusateurs s'étoient enfuis. L'Empereur envoia ordre aux habitans de leurs Villes de les recevoir. Il s'émut un grand tumulte à Ancyre, lorsque Basile en fut chassé, & que Marcel fut rétabli en sa place, & ce tumulte fournit aux ennemis l'occasion de répandre leurs calomnies. Les habitans de Gaze reçurent tres-volontiers Asclepas. Macédonius céda pour un peu de tems à Paul dans la Ville de Constantinople, & fit des assemblées dans une Eglise particuliére. L'Empereur Constance écrivit en faveur d'Athanase aux Evê-

L'an de N. S. Con-stan-ce, & Con-stant.

L'an de N. S.

ques, aux Ecclésiastiques, & aux Fidéles, afin qu'ils le reçussent agréablement. Il revoqua aussi tout ce qui avoit été ordonné contre lui. Ses lettres se sont conservées, & je les transcrirai ici.

Constance, & Constant.

Constance Vainqueur, tres-Grand, Auguste: aux Evêques, & aux Prêtres de l'Eglise Catholique.

„ Le révérendissime Evêque Athanase n'a pas „ été abandonné de la grace de Dieu. Bien „ qu'il ait été soûmis à une rude épreuve pour un „ peu de tems, il a obtenu de la Providence une „ sentence avantageuse. Il a été rétabli par la vo- „ lonté de Dieu, & de mon consentement dans „ son païs, & dans le Siége de l'Eglise, où le Sei- „ gneur avoit permis qu'il fut placé. Il est juste „ qu'il joüisse aprés cela des autres effets de ma „ clémence, que tout ce qui a été ordonné con- „ tre lui, & contre ceux de sa communion soit „ aboli; que tous les soupçons soient effacez; que „ l'immunité accordée à ses Clercs, leur soit con- „ firmée. Nous avons crû lui devoir encore faire „ cette grace, que d'avertir tous les Ecclésiasti- „ ques de la sureté que nous avons accordée tant à „ sa personne qu'aux Evêques & Clercs de son par- „ ti. La communion que l'on entretiendra avec „ lui, sera une marque de la bonne doctrine. C'est „ pourquoi nous avons ordonné que ceux qui „ aiant eu la prudence de choisir le meilleur parti, „ se seront tenus dans sa communion, joüissent „ de la grace que nous leur avons accordée selon „ la volonté de Dieu.

Constance

L'an de N. S. Constance, & Constant.

Constance Vainqueur, tres-Grand, Auguste : au Peuple de l'Eglise Catholique d'Aléxandrie.

„ AIANT soin de conserver continuellement parmi vous une bonne discipline, & sachant „ que vous étes privez depuis l'ong-tems de la „ conduite d'Athanase vôtre Evéque, connu de „ tout le monde par la sainteté de ses mœurs, j'ai „ crû qu'il étoit juste de vous le renvoier. Lorsque vous l'aurez reçu avec la bienséance accoû„ tumée, & que vous l'aurez établi pour offrir à „ Dieu vos priéres, faites en sorte de conserver „ toûjours selon la Loi de l'Eglise, la paix & la concorde, qui vous est si utile, & qui m'est si „ agréable. Il n'est pas juste que vous troubliez „ par vos divisions & par vos disputes, une aussi „ grande prospérité qu'est celle de nôtre siécle. Et „ je souhaite qu'un mal aussi funeste que celui-là ne se rencontre point parmi vous. Je vous ex„ horte à vous servir, comme je l'ai déja dit, de „ cét Evêque, pour vous aider & vous conduire „ dans vos priéres, afin que quand l'union & l'intelligence, avec laquelle vous vivrez, sera con„ nuë de tout le monde, les Paiens qui sont en„ core engagez dans le culte des faux Dieux, & „ dans l'erreur, viennent embrasser nôtre sainte „ Religion. Recevez avec joie vôtre Evêque, qui vous est envoié par l'ordre de Dieu, & de mon „ consentement, & embrassez-le de tout vôtre „ cœur. Car vous ne sauriez rien faire, qui soit si „ honnête pour vous, ni si conforme à mon intention. Pour ôter aux esprits remuans & in„ quiets toute occasion de sédition & de tumulte, „ j'ai mandé aux Juges de vôtre païs de punir les „ séditieux selon la rigueur des loix. Aiez donc „ devant les yeux la volonté de Dieu, que je tâ„ che autant que je puis de seconder, en prenant

G 4 tout

L'an de N. S. Constance, & Constant.

„ tout le soin qu'il m'est possible de conserver la „ paix parmi vous. Considérez aussi les châtimens „ qui sont ordonnez contre ceux qui desobéiront, „ observez exactement les régles saintes de la Re„ ligion : Recevez vôtre Evêque avec toute sorte „ de respect, & priez Dieu avec lui, tant pour „ vous-mêmes que pour la prospérité commune „ de tous les hommes.

Constance Vainqueur, Auguste : à Nestorius, & en mêmes termes aux Gouverneurs d'Augustamnique. de Thébaïde, & de Libye.

„ S'il s'est fait quelque chose par le passé au „ préjudice, ou à la honte de ceux qui ont en„ tretenu communion avec Athanase, je desire „ qu'il soit aboli. J'ordonne aussi que ses Clercs „ joüissent des exemtions, dont ils joüissoient „ autrefois. Athanase étant rétabli dans son Sié„ ge, mon intention est que les Ecclesiastiques „ de sa communion aient les mêmes immunitez „ que les autres, & qu'il ne leur reste aucun sujet „ de tristesse.

CHAPITRE XXIV.

Athanase est reçu à Jérusalem, & y fait recevoir la foi du Concile de Nicée.

Athanase étant appuié, & soûtenu par toutes ces lettres, traversa la Syrie, & arriva en Palestine. Quand il fut à Jérusalem, il fit à Maxime Evêque de cette Ville un récit fidéle de tout ce qui s'étoit passé dans le Concile de Sardique, & de la maniére dont l'Empereur Constance avoit consenti à ce qui y avoit été ordonné, & procura l'assemblée des Evêques de la Province.

Maxime

Maxime aiant mandé, sans différer, quelques Evêques de Syrie & de Palestine, & aiant tenu avec eux un Concile, rendit à Athanase la communion Ecclésiastique & sa premiére dignité. Le Concile écrivit au peuple d'Aléxandrie, & aux Evêques de Syrie & d'Egypte pour les informer de ce qui avoit été resolu en faveur d'Athanase. Ce qui donna sujet aux ennemis de cét Evêque de se moquer de Maxime, de ce qu'aprés avoir consenti à la déposition d'Athanase, il changeoit tout d'un coup de sentiment, & l'admettoit à la communion. Ursace & Valens qui avoient favorisé auparavant la doctrine d'Arius, la condamnérent, se rendirent à Rome, & aiant offert à Jules leur retractation, approuvérent le terme de consubstanciel, & écrivirent à Athanase pour l'assurer qu'ils vivroient à l'avenir dans sa communion. Ce fut l'heureux état de ses affaires, qui les porta à embrasser son sentiment. Athanase passant par Péluse pour aller à Aléxandrie, avertissoit les habitans des Villes, de s'éloigner des Ariens, & de s'unir à ceux qui faisoient profession de la doctrine de la consubstancialité du Verbe. Il fit des ordinations en quelques Eglises, dont on prit depuis occasion de former une accusation contre lui.

L'an de N. S. Constan-ce, & Constant.

CHAPITRE XXV.

De Magnence & de Vetranion.

On vit alors l'Empire rempli de troubles, dont je reprendrai l'origine en peu de paroles. J'ai remarqué dans le livre précédent, qu'aprés la mort de Constantin Fondateur de Constantinople, ses trois fils succédérent à ses Etats; & que Dalmatius leur cousin, fils d'un autre Dal-

L'an de N. S. 350. matius, partagea avec eux l'autorité souveraine. Il fut tué peu de tems aprés par ses soldats, sans que Constance l'eût ni commandé, ni défendu. Nous avons rapporté la maniére dont le jeune *Constance.* Constantin fut aussi tué, lorsqu'il vouloit usurper les païs de l'obeïssance de son frere. Sa mort fut suivie de la guerre contre les Perses, où l'Empereur Constance n'eut jamais aucun avantage. Les deux partis en étoient venus aux mains durant la nuit aux environs de leurs frontiéres. Celui des Perses parut le plus fort. L'état de l'Eglise n'étoit pas beaucoup plus tranquille, & son repos étoit extrémement troublé par les contestations émuës au sujet d'Athanase & du terme de consubstanciel. Cependant le tiran Magnence s'étant élévé en Occident, fit mourir Constant en trahison, & excita une furieuse guerre civile. Car Magnence possédoit l'Italie, l'Afrique & les Gaules; & un autre tiran nommé Vétranion, avoit été proclamé souverain par les soldats à Sirmium Ville d'Illirie. Il y eut aussi du desordre à Rome. Car Népotien neveu de Constance soûtenu par la faction des gladiateurs, y usurpa la souveraine puissance. Mais il fut tué par les Officiers de l'armée de Magnence, qui fit cependant un horrible dégât en Occident.

CHAPITRE XXVI.

Paul & Athanase sont de nouveau chassez de leurs Siéges.

351. Tous ces maux, dont je viens de parler, arrivérent au même tems, quatre ans depuis la célébration du Concile de Sardique, & sous le Consulat de Serge & de Nigrinien. La nouvelle n'en eut pas plûtôt été portée en Orient, que

Con-

Constance, qui sembloit devoir réünir en sa personne toute l'autorité de l'Empire, se prépara fortement à la guerre. Cependant les ennemis d'Athanase crûrent avoir trouvé une conjoncture favorable de le noircir par de nouvelles calomnies, avant qu'il fût rentré dans Aléxandrie, & se plaignirent à l'Empereur, qu'il renversoit l'Egypte & la Libye. Il n'y avoit rien qui donnât tant de couleur à ces calomnies, que les ordinations qu'il avoit faites hors de son Diocéze. Dés qu'il fut entré dans Aléxandrie, il y tint avec des Evêques d'Egypte un Concile, où la doctrine qui avoit été établie à Sardique, & depuis à Jérusalem, fut encore confirmée. Mais l'Empereur Constance, qui étoit infecté depuis long-tems de l'erreur des Ariens, changeant ce qu'il avoit ordonné peu auparavant, condamna au bannissement Paul Evêque de Constantinople. Ceux qui le conduisoient, l'étranglérent en un Bourg de Cappadoce, nommé Cucuse. Marcel aiant été aussi chassé d'Ancyre, Basile reprit sa place. Lucius Evêque d'Andrinople mourut en prison chargé de chaînes. Les calomnies que l'on répandit contre Athanase, firent une si forte impression sur l'esprit de l'Empereur, qu'il commanda qu'on le fit mourir en quelque lieu que l'on le trouvât, & que l'on fit encore mourir avec lui deux Evêques de Thrace, Théodule & Olympius. Cét ordre cruel étant venu à la connoissance d'Athanase, il se sauva, & évita la fureur de ce Prince. Les Ariens lui voulurent faire depuis un crime de cette retraite, & principalement Narcisse Evêque de Nérodiade Ville de Cilicie, George Evêque de Laodicée, & Léonce Evêque d'Antioche. Ce dernier avoit été autrefois déposé, lorsqu'il n'étoit que Prêtre, pour s'être coupé les parties naturelles, afin de pouvoir converser sans aucun soupçon avec une femme nommée Eustolion,

L'an de N. S. Constance.

L'an de N.S. Constance.

avec laquelle il eut depuis une familiarité d'autant plus étroite, qu'il la tenoit moins suspecte. Il fut élevé par l'Empereur Constance sur le Siége de l'Eglise d'Antioche, aprés la mort d'Etienne successeur de Flaccille.

CHAPITRE XXVII.

Macédonius aiant été rétabli sur le Siége de l'Eglise de Constantinople, fait une cruelle persécution à ceux qui n'étoient pas de son sentiment.

PAUL aiant été enlevé hors du monde, comme nous l'avons dit, Macedonius se rendit maître des Eglises de Constantinople, & étant appuié de l'autorité de l'Empereur, excita une guerre aussi cruelle entre les Chrétiens, que celle que les Tirans faisoient entre eux. Il obtint de l'Empereur des lettres & des troupes pour l'exécution de tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner. Il fit chasser non seulement hors des Eglises, mais encore hors des Villes, ceux qui tenoient la doctrine de la consubstancialité du Fils de Dieu. Il se contenta au commencement de les chasser de la sorte, mais depuis il les contraignit de participer à sa communion. Et la violence qu'il exerça sur eux, ne fut guéres plus supportable que celle qui avoit été exercée par les Païens contre les Chrétiens pour les porter au culte des Idoles. Car il emploia les coups, les tourmens, les supplices, la confiscation des biens & l'exil. Les uns moururent au milieu des tourmens, & les autres furent tuez par ceux qui les emmenoient en exil. Ces violences furent exercées en Orient, & sur tout à Constantinople, & extrémement accrûes par le rétablissement de Macédonius sur le Siége de l'Eglise de cette Ville.

Les

Les Eglises d'Achaye, d'Illirie & d'Occident conservoient cependant la paix, en conservant l'union entre elles, & la foi du Concile de Nicée. L'an de N. S. Constance.

CHAPITRE XXVIII.

Violences commises dans Alexandrie.

Nous apprendrons de la bouche d'Athanase les violences qui furent exercées en ce tems-là par George dans Alexandrie, puisque non seulement il les vit toutes, mais il en souffrit une partie. Il en parle de cette sorte dans l'apologie, » qu'il fit pour justifier sa retraite. Ils me vinrent » encore chercher à Alexandrie pour me faire » mourir, & exercérent cette fois-là de plus hor» ribles cruautez qu'ils n'avoient fait auparavant. » L'Eglise fut entourée par des gens de guerre, & » la maison de priere devint un champ de bataille. » George, qu'ils avoient envoié de Cappadoce, » arriva au tems du Carême, & enchérit sur les » leçons qu'ils lui avoient données pour faire le » mal. Aprés la fête de Pâques les Vierges furent » mises en prison, les Evêques furent emmenez » par des soldats, chargez de chaînes, les mai» sons des veuves, & des orphelins furens pillées, » les corps des Fidéles furent enterrez durant la » nuit. Les maisons furent séellées & les freres » des Ecclésiastiques furent inquiétez, & coururent des hazars à leur occasion. Ces violences-là » sont fort fâcheuses; mais celles qui furent com» mises depuis, furent encore plus insupportables. » Dans la semaine d'aprés la Pentecôte, le peu» ple aiant jeûné, alla au cimetiére pour faire sa » priére pour éviter d'avoir aucune communion » avec George. Mais dés que ce méchant homme » en eut avis, il anima contre eux un capitaine

L'an de N. S. Constance.

„ nommé Sébastien qui étoit de la secte des Ma-
„ nichéens. Ce Capitaine fondit un Dimanche
„ sur le peuple, à la tête de ses soldats qui avoient
„ leurs épées nuës, avec leurs arcs & leurs traits
„ à la main. Et n'aiant trouvé qu'un petit nombre
„ de personnes, parceque les autres s'étoient déja
„ retirez à l'heure qu'il étoit, il tint une conduite
„ fort digne de lui. Il fit allumer un grand bucher,
„ & presenta de saintes Vierges au feu, pour les
„ obliger d'avoüer qu'elles étoient Ariennes. Mais
„ quand il vit qu'elles méprisoient ses ménaces,
„ il leur fit arracher leur voile, & les frapper si
„ rudement au visage, qu'à peine les pouvoit-on
„ reconnoître plusieurs jours aprés. Il se saisit de
„ quarante hommes, qu'il tourmenta d'une ma-
„ niére extraordinaire. Car il les fit battre si cruel-
„ lement avec des branches de Palmier qui avoient
„ encore leurs épines, que plusieurs en moururent-
„ rent, & que ceux qui en échapérent, demeu-
„ rérent long-tems entre les mains des Chirur-
„ giens. Il relégua tous les autres & une Vierge
„ à la grande Oasis. Ils cachérent au commence-
„ ment les corps des morts, au lieu de les rendre
„ à leurs proches pour les enterrer, de peur de
„ laisser dans le public des preuves de leur cruauté.
„ Mais c'étoit en vain qu'ils tâchoient de la ca-
„ cher, parcequ'elle n'étoit que trop publiée par
„ les parens de ceux qu'ils avoient fait mourir;
„ qui bien qu'ils eussent d'un côté de la joie de la
„ générosité avec laquelle ils avoient fait profes-
„ sion publique de la foi, ne laissoient pas d'avoir
„ aussi de la douleur de l'inhumanité avec laquelle
„ leurs corps étoient abandonnez sans sépulture.
„ Ils envoiérent aprés cela en exil plusieurs Evê-
„ ques d'Egypte, & de Libye; savoir Ammonius,
„ Tmuis, Caïus, Philon, Hermes, Pline, Pseno-
„ siris, Nilammon, Agathon, Anagampha, un
„ autre Ammonius, Marc, Dracontius, Adel-
„ phius,

„phius, & Athénodore. Ils menérent deux Prê- „tres avec eux, Hiérax & Dioscore, & en les „menant, ils les traitérent tous avec une si extré- „me cruauté, que quelques-uns moururent en „chemin, & d'autres dans le lieu de leur exil „Ils chassérent plus de trente Evêques hors de „leurs Siéges, parcequ'ils n'avoient point de plus „forte passion non plus qu'Acab, que d'exter- „miner la vérité. Voila ce qu'Athanase rapporte des violences exercées par George dans Aléxandrie. Cependant l'Empereur Constance marchoit à la tête de son armée vers l'Illirie, où la proclamation que les soldats avoient faite de Vétranion en qualité d'Empereur, l'obligeoit de se rendre en diligence. Quand il fut arrivé à Sirmich, il entra en conférence avec Vétranion, & fit en sorte que les soldats qui l'avoient proclamé, l'abandonnérent, & firent une proclamation contraire. Si bien que Vétranion se voiant trahi, se jetta aux piez de Constance, qui aprés lui avoir ôté la couronne & la robe imperiale, l'exhorta à passer le reste de sa vie en repos, plûtôt que d'affecter dans un âge avancé une dignité pleine de soins & d'inquiétudes. Il lui assigna de grands revenus, & lui écrivit plusieurs fois à Pruse Ville de Bithynie, où il demeuroit, pour l'assurer qu'il lui avoit procuré un grand avantage, quand il l'avoit délivré des peines & des miséres qui accompagnent la souveraine puissance; & qu'il avoit tort de ne pas joüir lui-même du repos où il l'avoit mis. Dans le même tems l'Empereur Constance déclara Gallus son cousin César, & lui aiant donné son nom, l'envoia à Antioche pour y défendre les Villes d'Orient. Comme il entroit dans cette Ville; une croix parut au ciel, au grand étonnement des spectateurs. Il envoia ses autres chefs avec de bonnes troupes contre Magnence, & attendit à Sirmich quel seroit le succez de leurs armes.

L'an de N. S. Constance.

CHA-

L'an de N. S.

Constance.

CHAPITRE XXIX.

Déposition de Photin, Evêque de Sirmich.

PHOTIN Evêque de cette Ville, aiant publié alors plus ouvertement que jamais la doctrine qu'il avoit inventée, & plusieurs en aiant été scandalisez, l'Empereur y assembla des Evêques. Ceux qui y vinrent d'Orient, furent Marc Evêque d'Aréthuse, George Evêque d'Aléxandrie, qui comme nous l'avons dit, avoit été mis par les Ariens sur le Siége de cette Ville en la place de Gregoire, Basile qui gouvernoit l'Eglise d'Ancyre, d'où il avoit chassé Marcel, Pancrace Evêque de Péluse, & Hypatien Evêque d'Heraclée. Il ne s'y en trouva que deux d'Occident, savoir Valens Evêque de Mursa, & le célébre Osius Evêque de Cordouë, qui n'y vint que malgré lui. Ils s'assemblérent l'année d'aprés le Consulat de Serge & de Nigrinien, en laquelle il n'y eut point de Consuls, à cause du bruit des armes; & aiant reconnu que Photin renouvelloit les erreurs de Sabellius de Libye & de Paul de Samosate, ils le déposérent. Et cette déposition fut jugée tres-juste alors, & a toûjours été jugée telle depuis.

CHAPITRE XXX.

Exposition de foi faite au Concile de Sirmich.

MAIS ce que ceux qui y demeurérent, y firent depuis, n'eut pas une approbation si générale. Car comme s'ils eussent condamné la foi qu'ils avoient établie, ils en dressérent trois expo-

expositions différentes ; savoir une qui fut dictée en grec par Marc Evêque d'Aréthuse, & deux autres en latin, dissemblables tant à la gréque de l'Evêque d'Aréthuse, qu'entre elles-mêmes. J'en transcrirai ici une des deux latines, à la fin de la gréque, & je reserverai l'autre latine jusques à ce que je parle de ce qui fut fait depuis à Arimini. Ces deux expositions latines ont été traduites en grec. La gréque, de Marc Evêque d'Aréthuse, est conçuë en ces termes. L'an de N. S. Constance.

„Nous croions un seul Dieu, Pere tout-puissant, Créateur de toutes choses, qui est le Principe, & le Chef de toute cette grande famille „qui est dans le ciel, & dans la terre. Et Jesus-„Christ son Fils unique, nôtre Seigneur, qui est „né de son Pere avant tous les siécles, Dieu de „Dieu, Lumiére de Lumiére, par qui toutes les „choses visibles & invisibles qui sont dans le Ciel, „& sur la terre ont été faites ; Qui est Verbe, Sa„gesse, vraie Lumiére, & Vie ; Qui dans les der„niers tems a été fait homme pour nous, & est „né de la sainte Vierge ; a été crucifié ; est mort ; „a été enseveli ; est ressuscité le troisiéme jour, „est monté au ciel ; est assis à la droite de son Pe„re, & viendra à la fin des siécles pour juger les „vivans, & les morts, & pour rendre à chacun „selon ses œuvres, dont le régne durera dans tous „les siécles, & n'aura jamais de fin. Car ce ne „sera pas seulement durant ce siécle-ci mais aussi „durant les siécles avenir, qu'il sera assis a la droi„te de son Pere. Et le saint Esprit Paraclet, que „nôtre Seigneur a promis à ses Apôtres, & qu'il „leur a envoié aprés son Ascension, afin qu'il les „enseignât, & qu'il les avertît de tout, par qui „les ames de ceux qui croient sincérement en lui, „sont sanctifiées. La sainte Eglise Catholique „tient éloignez d'elle ceux qui disent que le Fils „de Dieu est de ce qui n'étoit pas auparavant, ou

„qu'il

L'an de N. S. Constance.

„ qu'il est d'une autre substance, & qu'il n'est „ point de Dieu, & qu'il y a eu un tems ou un „ siécle auquel il n'étoit point. Nous disons donc „ encore un coup : Si quelqu'un avance que le „ Pere & le Fils sont deux Dieux, qu'il soit ana- „ théme. Et si quelqu'un avoüant que Jesus Christ „ est Dieu & Fils de Dieu avant tous les siécles, „ n'avouë pas qu'il a aidé & servi son Pere dans la „ création du monde, qu'il soit anathéme. Si „ quelqu'un ose dire que le Pere ou une partie du „ Pere est née de Marie, qu'il soit anathéme. Si „ quelqu'un dit que le Fils est Fils de Marie selon „ la présience, & qu'il n'est pas né du Pere avant „ les siécles, & que toutes choses n'ont pas été „ faites par lui, qu'il soit anathéme. Si quelqu'un „ dit que la substance de Dieu s'étend ou se racour- „ cit, qu'il soit anathéme. Si quelqu'un dit que „ l'extension de la substance de Dieu fait le Fils, „ ou qu'il appele Fils cette extension de substance, „ qu'il soit anathéme. Si quelqu'un dit que le „ Verbe interne ou le Verbe prononcé est Fils de „ Dieu, qu'il soit anathéme. Si quelqu'un dit „ que le Fils né de Marie, n'est qu'un homme, „ qu'il soit anathéme. Si quelqu'un en disant que „ le Dieu Homme est né de Marie, entende qu'il „ n'est point engendré, qu'il soit anathéme. Si „ quelqu'un lisant ces paroles de la sainte Ecriture: „ *Je suis le premier Dieu, & je suis encore depuis,* „ *& il n'y a point d'autre Dieu que moi,* qui sont „ des paroles avancées pour ruiner les Idoles & „ les faux Dieux, les entend à la façon des Juifs, „ comme si elles étoient dites pour ruiner le Fils „ unique de Dieu, qui est avant tous les siécles, „ qu'il soit anathéme. Si quelqu'un entendant „ prononcer ces paroles: *Le Verbe a été fait chair,* „ croit que le Verbe a été changé en chair, ou „ qu'en prenant chair, il a souffert quelque chan- „ gement, qu'il soit anathéme. Si quelqu'un en- tendant

„tendant dire que le Fils unique de Dieu a été „crucifié, dit que sa divinité a été sujette au chan- „gement, à la corruption, & aux souffrances, „& qu'elle a souffert quelque diminution, ou „quelque perte, qu'il soit anathéme. Si quel- „qu'un dit que quand Dieu le Pere a dit ces paro- „les, Faisons l'homme, il ne les a point dites à „son Fils, mais à soi-même, qu'il soit anathéme. „Si quelqu'un dit que ce n'est point le Fils de Dieu „qui a été vû par Abraham, mais Dieu le Pere ou „une partie de lui, qu'il soit anathéme. Si quel- „qu'un dit que ce n'a point été le Fils qui s'est bat- „tu, comme un homme contre Jacob, mais que „ç'a été ou le Pere, ou une partie du Pere, qu'il „soit anathéme. Si quelqu'un au lieu d'entendre „du Pere & du Fils ces paroles : *le Seigneur a ré- „pandu la pluie de la part du Seigneur*, dit que le „Fils a répandu la pluie de la part de soi-même, „qu'il soit anathéme. Car le Fils est le Seigneur, „qui a répandu la pluie de la part du Seigneur son „Pere. Si quelqu'un entendant dire le Seigneur „Pere, ou le Seigneur Fils, ou le Seigneur Pere „& Fils, ou disant le Seigneur du Seigneur, dit „qu'il y a deux Dieux : qu'il soit anathéme. Car „nous n'égalons pas le Fils au Pere, au contraire „nous concevons qu'il est au dessous de lui. Car „il n'est pas décendu à Sodome, sans l'ordre de „son Pere, & il n'a pas répandu la pluie de lui- „même, mais de la part du Seigneur, qui a la „puissance. Il ne s'est pas assis de lui-même à la „droite de son Pere, mais il a attendu que le Pe- „re lui ait dit : Asséiez-vous à ma droite. Si quel- „qu'un dit que le Pere, le Fils & le saint Esprit ne „sont qu'une même personne, qu'il soit anathé- „me. Si quelqu'un en parlant de l'Esprit Saint & „Paraclet, dit que c'est un Dieu non engendré, „qu'il soit anathéme. Si quelqu'un dit que le Pa- „raclet n'est point autre que le Fils contre ce que

L'an de N. S. Constance.

le

L'an de N. S. Constance.

„ le Fils nous a enſeigné lui-même, quand il nous „ a dit, *je prierai mon Pere de vous envoier un autre Paraclet*, qu'il ſoit anathéme. Si quelqu'un „ dit que l'Eſprit eſt une partie du Pere & du Fils, „ qu'il ſoit anathéme. Si quelqu'un dit le Pere, le „ Fils & le ſaint Eſprit ſont trois Dieux, qu'il ſoit „ anathéme. Si quelqu'un dit que le Fils a reçu „ l'étre par la volonté du Pere comme une autre „ créature, qu'il ſoit anathéme. Si quelqu'un dit „ que le Fils a été engendré ſans la volonté du Pe„ re, qu'il ſoit anathéme. Car le Pere n'a point „ été contraint, ni obligé par aucune néceſſité à „ engendrer ſon Fils. Mais dés qu'il lui a plû, il „ l'a montré engendré de ſoi, ſans aucun tems & „ ſans ſouffrir aucune choſe. Si quelqu'un dit que „ le Fils n'a point été engendré, & qu'il n'a point „ de principe, comme s'il introduiſoit deux étres „ exemts d'étre engendrez, & d'avoir un princi„ pe, & qu'il fit deux Dieux, qu'il ſoit anathé„ me, Car le Fils eſt le chef & le principe de tou„ tes choſes. Et Dieu eſt le chef de Jeſus-Chriſt. „ Nous rapportons ainſi toutes choſes à leur prin„ cipe, qui n'a point de principe. De plus pour „ expliquer exactement la doctrine de la Religion „ Chrétienne, nous diſons, ſi quelqu'un nie que „ Jeſus-Chriſt ait été Fils de Dieu avant tous les „ ſiécles, & qu'il a ſervi ſon Pere dans la création „ du monde; mais qu'il n'a été appelé Fils de Dieu „ & Chriſt que depuis qu'il eſt né de Marie & que „ c'eſt alors qu'il a commencé d'étre Dieu; qu'il „ ſoit anathéme.

Autre expoſition de foi dreſſée en Latin au Concile de Sirmich, & depuis traduite en Grec.

„ PARCEQU'IL ſembloit qu'il y avoit quel„ que conteſtation ſur le ſujet de la foi, tou„ tes les difficultez ont été examinées avec ſoin à „ Sir-

„Sirmich, en presence de nos tres-saints freres & L'an
„Coévêques, Valens, Ursace, Germinius, & de
„les autres. Il est constant qu'il y a un Dieu Pere N. S.
„tout-puissant, comme on le croit dans tout le Con-
„monde, & Jesus-Christ son Fils unique nôtre stan-
„Seigneur & nôtre Sauveur qu'il a engendré avant ce.
„les siécles. Il est constant aussi, qu'on ne peut
„ni qu'on ne doit prêcher qu'il y ait deux Dieux,
„soûs prétexte que nôtre Seigneur a dit: *J'irai à*
„*mon Pere, & à vôtre Pere; à mon Dieu, & à*
„*vôtre Dieu*. Ainsi Dieu est le Dieu de tous les
„hommes, comme l'Apôtre l'a enseigné, quand
„il a dit: *Dieu n'est-il Dieu que des Juifs? Ne* Ep.
„*l'est-il pas aussi des Gentils? Oui certes, il l'est* aux Rom.
„*aussi des Gentils*. Car il n'y a qu'un seul Dieu, ch. 3.
„qui justifie par la foi les circoncis, & qui par la
„même foi, justifie les incirconcis. On est de-
„meuré d'accord des autres points sans aucune
„difficulté. Quant à ce que quelques-uns étoient
„un peu troublez du mot de substance, qu'on ap-
„pele en Grec οὐσία, & pour le marquer plus pré-
„cisément ὁμοούσιον ou ὁμοιούσιον, il n'en faut point
„du tout parler, ni le prêcher soûs quelque cou-
„leur ou prétexte que ce soit, puisqu'il ne se trou-
„ve point dans la sainte Ecriture, & que cela est
„au dessus de la sience des hommes, & que nul
„ne peut raconter la naissance du Fils de qui il est
„écrit, qui expliquera sa génération? Il est clair,
„qu'il n'y a que le Pere qui sache comment il a
„engendré le Fils, & que le Fils qui sache com-
„ment il a été engendré par le Pere. Il n'y a point
„de doute que le Pere est plus grand que le Fils,
„& qu'il le surpasse en honneur, en dignité, en
„clarté & en qualité de Pere, comme le Fils le té-
„moigne lui-même, quand il dit: celui qui m'a
„envoié, est plus grand que moi. Personne n'i-
„gnore que la foi Catholique est que le Pere est
„plus grand que le Fils, & que le Fils est sujet au
Pere

L'an de N. S. Constance.

„ Pere avec toutes les choses que le Pere lui a assujéties. Que le Pere n'a point de commancement, qu'il est invisible, immortel, & impassible. Que ce Fils est né du Pere, Dieu de Dieu, „ Lumiére de lumiére. Qu'il n'y a que le Pere qui „ connoisse la maniére dont le Fils a été engendré. „ Que le Fils de Dieu qui est nôtre Seigneur, & „ nôtre Dieu, a pris une chair & un corps, c'est-„ à-dire une nature humaine dans le sein de la „ Vierge Marie, comme l'Ange l'avoit prédit. „ Qu'il a pris de la Vierge Marie une nature hu-„ maine, dans laquelle il a souffert, comme la „ sainte Ecriture l'enseigne, & principalement le „ Docteur des Gentils. La clef & le sceau de la „ foi est qu'il faut tenir la Trinité selon ces paroles „ que nous lisons dans l'Evangile: *Allez & bâ-„ tisez tous les peuples au nom du Pere, du Fils, & „ du saint Esprit.* Le nombre de la Trinité est un „ nombre entier & parfait. L'Esprit Paraclet est „ par le Fils, par lequel il a été envoié comme il „ avoit été promis, pour instruire, pour enseigner, „ & pour sanctifier les Apôtres, & tous les fidéles. Les Evêques tachérent de persuader à Photin d'approuver & de signer tout ce qui avoit été resolu bien qu'il eût été déposé; & lui promirent de lui rendre son Evêché, pourvû que changeant de sentiment, il condamnât le dogme qu'il avoit inventé, & souscrivît à la décision de foi qu'ils avoient faite. Mais au lieu d'accepter les conditions qu'ils lui offroient, il les provoqua à une dispute. Le jour aiant été pris, les Evêques & les Sénateurs que l'Empereur avoit choisis, se trouvérent au lieu de l'assemblée. Basile Evêque d'Ancyre entra en conférence avec Photin. Il y avoit des Greffiers qui écrivoient ce qui étoit avancé de part & d'autre. Il y eut un combat fort opiniâtré de paroles, & de raisons. Mais enfin Photin fut vaincu, & condamné. Il écrivit durant son exil

en

en Grec & en Latin contre toutes les hérésies, & proposa son sentiment. Voila ce que j'avois à dire de lui. L'an de N. S.

Cette Formule de foi déplut depuis aux Evêques assemblez à Sirmich qui l'avoient composée, & leur parut pleine de contradictions, si bien qu'ils tâchérent d'en retirer les copies d'entre les mains de ceux qui l'avoient transcrite, & obtinrent de l'Empereur un Edit, par lequel il étoit ordonné que les exemplaires seroient rapportez soûs grandes peines contre ceux qui les cacheroient. Mais elle étoit trop publique pour pouvoir être supprimée par l'appréhension de ces peines. Constance.

CHAPITRE XXXI.

Osius Evêque de Cordouë, est contraint par la violence des tourmens, de signer la Formule de foi arrêtée dans le Concile de Sirmich.

Puisque j'ai dit qu'Osius Evêque de Cordouë en Espagne, assista malgré lui au Concile de Sirmich : je croi devoir ajoûter ici quelque chose qui le regarde. Il avoit été envoié en exil par les intrigues des Ariens : mais l'Empereur l'en rappela à la solicitation des Evêques assemblez à Sirmich, à dessein de l'obliger à s'accorder avec eux de gré ou de force ; parcequ'ils étoient tous persuadez que son suffrage contribueroit beaucoup à autoriser leur sentiment. Il se trouva donc malgré lui au Concile ; & sur la resistance qu'il faisoit aux autres, ils battirent cruellement ce Vieillard, & le contraignirent de signer le Formulaire. Tel fut le succez du Concile de Sirmich. L'Empereur Constance demeura long-tems dans cette Ville pour attendre la fin de la guerre commencée contre Magnence.

CHA-

L'an de N. S. Constance.

CHAPITRE XXXII.

Mort tragique de Magnence.

MAGNENCE s'étant emparé de Rome, y fit mourir plusieurs personnes, tant du Sénat que du peuple : Mais les Chefs de l'armée de Constance aiant commencé à marcher contre lui, il se retira dans les Gaules, où plusieurs combats furent donnez à l'avantage tantôt d'un parti, & tantôt de l'autre. Enfin, Magnence fut defait proche de Mursa, Fort des Gaules, & contraint de se retirer dedans. On dit qu'il y arriva un évenement fort singulier, & qui semble tenir quelque chose du miracle. Magnence voiant que ses soldats avoient le courage abbatu par leur défaite, tâcha de le relever, & monta pour cét effet sur son tribunal. Comme les soldats vouloient faire des acclamations en sa faveur, ils les firent en faveur de Constance, qu'ils nommérent tous d'une voix, au lieu de Magnence. Celui ci prenant ce cri pour un mauvais présage s'enfuit plus avant dans les Gaules, où aiant été poursuivi par les troupes de Constance, il y eut un autre combat proche du mont de Seleuque, où l'armée de Magnence aiant été taillée en piéces, il s'enfuit seul vers Lion, qui n'est qu'à trois journées de ce lieu-là. Quand il y fut entré, il y fit mourir sa mere, & ensuite son frere qu'il avoit nommé César, & se tua enfin lui-même. Cela arriva soûs le sixiéme Consulat de Constance, & soûs le second de Constance Gallus le 15. jour du mois d'Août. Peu de tems aprés Déçence autre frere de Magnence s'étrangla. La mort de ces tirans ne rendit pas une parfaite tranquillité à l'Empire ; parcequ'incontinent

tinent aprés il s'en éleva un autre, nommé Silvain : Mais les Chefs de l'armée de Constance l'opprimérent promtement dans les Gaules, où il excitoit des troubles. L'an de N. S. Constance.

CHAPITRE XXXIII.

Petite guerre contre les Juifs.

IL y eut au même tems une petite guerre civile, en Orient. Les Juifs qui habitent Diocésarée Ville de Palestine, aiant pris les armes contre les Romains, & fait le dégât, sur leurs terres, Constance Gallus que l'Empereur Constance avoit envoié en Orient fit marcher des troupes contre eux, & ruiner leur Ville de fond en comble.

CHAPITRE XXXIV.

L'Empereur Constance fait mourir Constance Gallus.

GALLUS n'aiant pû se modérer dans sa prospérité, se souleva contre son bien-faiteur, & entreprit d'usurper la souveraine puissance. Il se porta même à cét excez de cruauté, de faire exécuter à mort Domitien Préfet du Prétoire d'Orient ; & Magnus, Questeur, en haine de ce qu'ils avoient découvert son dessein à Constance. Ce Prince le manda à l'heure même, & l'aiant fait venir malgré lui, le fit tuer dans l'Isle Flanone. Il donna peu de tems aprés le titre de César à Julien, frere de Gallus, & l'envoia dans les Gaules pour y faire la guerre aux Barbares. Gallus fut tué dans l'année que l'Empereur Constance

L'an de N. S. étoit Consul pour la huitiéme fois, & qu'il l'étoit lui-même pour la troisiéme. L'année suivante Julien fut créé César, soûs le Consulat d'Arbétion & de Lollien, le sixiéme jour du mois de Novembre. Nous parlerons de Julien dans le Livre suivant. Quand Constance se vit délivré des maux dont il avoit été pressé, il s'appliqua à appaiser les troubles de l'Eglise, & étant parti de Sirmich pour aller à Rome, il y indiqua un Concile, & manda aux Evêques d'Orient & d'Occident, de s'y rendre. Pendant qu'ils se préparoient à ce voiage Jules Evêque de Rome mourut, aprés avoir gouverné quinze ans cette Eglise, & eut Libére pour successeur.

Constance.

CHAPITRE XXXV.

Aëce publie une nouvelle Hérésie.

Aëce surnommé l'Athée, publia en ce tems-là dans Antioche une nouvelle hérésie. Il tenoit les opinions d'Arius, & se sépara néanmoins des Ariens, en haine de ce qu'ils avoient reçû Arius dans leur communion. Car Arius avoit, comme nous l'avons dit, d'autres sentimens dans le cœur que ceux qu'il témoignoit de bouche, & aiant signé la Formule du Concile de Nicée, il trompa l'Empereur qui régnoit alors. Voila le sujet pour lequel Aëce se sépara de la communion des Ariens. Il étoit dés auparavant dans l'erreur, & soûtenoit la doctrine d'Arius avec beaucoup d'opiniâtreté. Aiant étudié fort légérement à Alexandrie, il retourna à Antioche Ville de sa naissance, où il fut ordonné Diacre par Léonce, & où se fiant à une connoissance fort superficielle, & fort imparfaite qu'il avoit des catégories d'Aristote, il commença à disputer, & à étonner

beau-

beaucoup de personnes par la nouveauté de ses discours. N'aiant appris d'aucun homme savant la fin qu'Aristote s'étoit proposée lorsqu'il avoit écrit ce Livre : il ne s'en servit que pour se tromper soi-même. Car Aristote n'avoit fait ce Livre que pour exercer de jeunes gens, & pour leur apprendre à proposer des argumens captieux aux Sophistes, qui se joüoient de la Philosophie. Les Philosophes Académiciens, qui ont expliqué les livres de Platon & de Photin, ont repris les vaines subtilitez d'Aristote. Aëce n'aiant point eu de Philosophe Académicien pour maître, s'attacha à ces vaines subtilitez, & ne pût comprendre comment il y a une génération éternelle, ni comment ce qui a été engendré peut être coéternel à ce par quoi il a été engendré. Au reste, il n'avoit qu'une capacité tres-médiocre, nulle connoissance de la Sainte Ecriture, & ne s'étoit exercé qu'en l'art de disputer, auquel les plus grossiers peuvent réussir. Il n'avoit jamais rien lû des Auteurs Ecclésiastiques, & mêprisoit Clément, Afriquain, & Origéne, ces hommes si recommandables par l'éminence de leur sience. Il a écrit des Lettres à l'Empereur Constance & à d'autres, où il a fait de longues disputes, & proposé des argumens captieux, qui l'ont fait surnommer l'Athée. Bien qu'il crût & qu'il avançât les mêmes choses que les Ariens, ils n'ont pas laissé de le tenir pour hérétique parcequ'ils ne pouvoient rien comprendre de ses raisonnemens embarassez. Quand ils l'eurent chassé de leur Eglise, il fit semblant de s'être séparé lui-même de leur communion. Il a encore quelques sectateurs, que l'on appele Aëciens, ou Eunomiens. Eunome avoit été son Secrétaire, & aiant appris sa méthode de disputer, avoit été aprés lui chef de la secte. Nous parlerons plus amplement de cét Eunome dans la suite de cét Ouvrage.

L'an de N. S. Constance.

L'an de N. S.

Constance.

CHAPITRE XXXVI.

Concile de Milan.

Les Evêques s'assemblérent alors en Italie. Il ne s'en trouva qu'un petit nombre d'Orient, parce que la plûpart furent retenus par la longueur du chemin ou par leur grand âge. Il s'en trouva plus de trois cens d'Occident. Lors qu'ils furent tous assemblez à Milan selon l'ordre de l'Empereur, ceux d'Orient demandérent que l'on rendît Sentence contre Athanase, afin qu'il ne pût jamais rentrer dans Aléxandrie. Paulin Evêque de Tréves, Denis Evêque d'Albe, Métropole d'Italie, & Eusébe Evêque de Verceil, aiant reconnu que les Orientaux ne faisoient cette demande qu'à dessein de renverser la Foi par la Sentence qui seroit renduë contre Athanase, se levérent, & criérent que c'étoit un piége que l'on dressoit à la Religion, qu'Athanase étoit innocent des crimes dont on l'accusoit, & en criant de la sorte, ils rompirent l'assemblée.

CHAPITRE XXXVII.

Concile de Rimini. Nouvelle Formule de Foi.

359. L'Empereur aiant appris ce qui s'étoit passé à Milan, exila ces trois Evêques, & eut envie d'assembler un Concile Général, & d'attirer les Evêques d'Orient en Italie pour les réünir tous, s'il étoit possible, en un seul sentiment. Mais depuis aiant fait réfléxion sur la difficulté des voiages, il ordonna à ceux qui étoient en Italie de s'assembler à Rimini, & à ceux d'Orient de s'assembler

sembler

sembler à Nicomédie Ville de Bithynie. Le dessein qu'il avoit de les mettre d'accord ne pût toutefois réussir. Car ils ne pûrent convenir de rien, dans l'un ni dans l'autre des Conciles. Les Evêques assemblez à Rimini, ne s'accordérent point entr'eux, & les Evêques d'Orient assemblez à Seleucie Ville d'Isaurie, excitérent de nouvelles contestations. Je ferai un récit exact de la maniére dont toutes ces choses se passérent, quand j'aurai parlé d'Eudoxe. Léonce qui avoit ordonné Aëce Diacre étant mort, Eudoxe Evêque de Germanicie Ville de Syrie qui étoit alors à Rome, representa à l'Empereur que son Diocése avoit besoin de sa presence, & demanda permission d'y retourner. L'Empereur qui ne se défioit de rien la lui aiant accordée, il s'appuia du crédit de quelques Officiers de la chambre de ce Prince, & par leur moien quitta son Eglise, s'empara de celle d'Antioche, & favorisa Aëce. Il assembla pour cét effet un Concile où il fit des efforts extraordinaires pour le rétablir dans l'exercice de son Ordre de Diacre; mais ce fut inutilement, parceque l'aversion que l'on avoit de la personne d'Aëce, se trouva plus forte que les brigues qu'il faisoit en sa faveur. Voila ce que j'avois à dire sur ce sujet.

L'an de N. S. 359. Constance.

Les Evêques s'étant assemblez à Rimini, les Orientaux dirent qu'ils n'étoient point venus pour parler de l'affaire d'Athanase. Ursace & Valens qui avoient défendu d'abord l'opinion d'Arius, & qui avoient depuis signé la doctrine de la consubstancialité du Fils de Dieu, & donné leur profession de Foi a l'Evêque de Rome, comme je l'ai dit ci-devant, favorisoient de tout leur pouvoir ces Evêques d'Orient. Car ils ne manquoient jamais de se mettre du côté de ceux qui leur paroissoient les plus forts. Germinius, Auxence, Démophile, & Caïus se joignirent à eux. Ils firent lire aprés cela un écrit qu'ils avoient entre les mains, & c'étoit

An de N. S. 359. Constance.

toit la troisiéme Formule de Foi qu'ils avoient arrétée à Syrmich, & qu'ils ne publiérent qu'à Rimini. La voici fidélement traduite de Latin en Grec.

„ La foi Catholique a été proposée à Sirmich en „ presence de l'Empereur Constance nôtre Sei„gneur, soûs le Consulat de Flavius Eusébe, & „ d'Hypatius le vint-troisiéme jour du mois de „ Mai. Nous croions un seul & vrai Dieu, Pere „ Tout-puissant, Créateur de toutes choses, & „ son Fils Unique qui est né de lui sans passion „ avant tous les siécles, avant tout principe, & „ de tout tems qui peut étre conçu par l'Esprit, „ & avant aucune idée, par qui les siécles & tou„tes choses ont été faites, qui a été seul engendré „ par le Pere, seul de seul, Dieu de Dieu, sem„blable à son Pere qui l'a engendré selon la Sain„te Ecriture, dont la génération n'est connuë „ que du Pere qui l'a engendré. Nous savons que „ ce Fils Unique de Dieu est dêcendu du Ciel sur „ la terre pour abolir le peché, qu'il est né de la „ Vierge Marie, qu'il a conversé avec ses Disci„ples, qu'il a accompli les Mystéres selon la vo„lonté de son Pere, qu'il a été Crucifié, qu'il est „ mort, qu'il est dêcendu aux Enfers pour y dis„poser de tout ce qui étoit nécessaire, que les „ portes de l'Enfer ont tremblé en sa presence: „ Il est ressuscité le troisiéme jour, a conversé „ avec ses Disciples, est monté au Ciel quarante „ jours aprés, est assis à la droite de son Pere, & „ viendra aux derniers jours dans la gloire de son „ Pere pour rendre à chacun selon ses œuvres. „ Nous croions aussi le S. Esprit que Jesus-Christ „ Fils Unique de Dieu a promis d'envoier aux „ hommes pour les consoler, & pour leur servir „ d'Avocat, comme il est écrit : Je m'en vai à „ mon Pere, & je le prierai, & il vous envoiera „ un autre Consolateur qui est l'Esprit de vérité. „ Il prendra de ce qui est à moi, & il vous l'annon„cera.

„cera. Quant au nom de substance dont les Peres L'an
„se sont servis par simplicité, & qui n'aiant point de
„été entendu par le peuple, a été un sujet de chû- N. S.
„te à plusieurs : nous avons jugé à propos de le re- 359.
„jetter ; parce qu'il ne se trouve point dans la Con-
„Sainte-Ecriture, & que jamais elle n'a parlé de stan-
„la substance du Pere, ni du Fils. Nous disons ce.
„que le Fils est en tout semblable au Pere, com-
„me la sainte Ecriture le dit, & l'enseigne.

Cette Formule aiant été luë, ceux à qui elle ne plaisoit pas se levérent, & dirent ; ce n'est par aucun besoin de Foi que nous sommes venus ici. Car nous la gardons entiére, telle que nous l'avons recuë ; mais nous sommes venus pour retrancher les nouveautez qui se sont élevées contre la Foi. Si la Formule que vous avez récitée ne contient aucune nouveauté, prononcez ouvertement anathéme contre l'hérésie d'Arius, comme les anciennes régles de l'Eglise le prononcent contre les autres hérésies. Tout le monde sait que la doctrine impie d'Arius n'a excité jusques ici que des troubles dans l'Eglise. Cette proposition n'aiant point été acceptée par Ursace, par Valens, par Germinius, par Auxence, par Démophile, & par Caïus, mit la division parmi les Evêques ; dont les uns reçurent cette nouvelle Formule, & les autres confirmérent ce qui avoit été décidé au Concile de Nicée. L'inscription mise au commencement de cette Formule fut fort raillée, & principalement par Athanase dans une lettre à ses „amis, où il en parle de cette sorte. Que man-„quoit-il à la piété & à la doctrine de l'Eglise Ca-„tholique pour faire un nouvel examen de la Foi, „& pour marquer le tems de l'année, & du Con-„sulat au commencement de la Formule qu'ils „ont dressée ? C'est ce qu'Ursace, Valens, & „Germinius ont fait, sans qu'il y en ait jamais eu „d'exemple parmi les Chrétiens. Car aiant ré-

L'an de N. S. 359. Constance.

„ digé par écrit la Foi qu'ils vouloient embrasser,
„ ils ont marqué le Consulat, l'année, le mois &
„ le jour, pour faire connoître à toutes les per-
„ sonnes intelligentes & habiles que leur Foi, bien
„ loin d'être ancienne, n'avoit commencé que
„ sous le régne de Constance. Ils n'ont rien écrit
„ qu'en vûe de leur hérésie. De plus, bien qu'ils
„ fissent profession d'écrire de Nôtre-Seigneur;
„ Ils ont nommé un autre Seigneur, savoir Con-
„ stance, qui est celui qui appuie & fortifie leur
„ impiété. Ils ont appelé cét Empereur éternel,
„ eux qui nient que le Fils de Dieu le soit, tant
„ leur impieté les fait se déclarer ouvertement en-
„ nemis de Jesus-Christ. Peut-être que l'exemple
„ des Prophétes leur a donné sujet de marquer le
„ Consulat dans leur Formule. Mais s'ils osent se
„ servir de ce prétexte, ils découvriront leur igno-
„ rance. Il est vrai que les saints Prophétes ont
„ marqué le tems de leurs prédictions. Isaïe &
„ Osée ont vêcu au tems d'Osias, de Joatham,
„ d'Achas, & d'Ezéchias. Ezéchiel & Daniel ont
„ vêcu au tems de Cyrus & de Darius. D'autres
„ Prophétes ont fait leurs Prédictions en d'autres
„ tems; mais ils n'ont pas jetté les fondemens de
„ la Religion. Elle étoit avant eux, & avant le
„ monde, & Dieu nous l'avoit préparée par Je-
„ sus-Christ. Ils n'ont pas marqué non plus le
„ tems auquel ils ont commencé à être fidéles:
„ car ils étoient fidéles avant que d'être Prophétes.
„ Mais ils ont marqué le tems de la promesse que
„ Dieu faisoit par leur bouche. Or le premier &
„ le principal point de cette promesse, étoit l'a-
„ venement de nôtre Sauveur, le reste ne regardant
„ que ce qui devoit arriver aux Juifs, & aux Gen-
„ tils. Ainsi le tems qu'ils ont marqué, n'étoit
„ point le tems auquel leur foi a commencé, com-
„ me je l'ai déja dit; mais le tems auquel ils ont
„ vêcu & auquel ils ont commencé à publier leurs
„ pro-

„prophéties. Au contraire ces Sages de nôtre „siécle qui n'ont écrit, ni histoire, ni Prophétie, „proposent une exposition de la foi Catholique, „& ajoûtent, les Consuls, le mois, & le jour. „Ils marquent le tems de leur foi, comme les „saints Prophétes ont marqué le tems de leur „ministére. Mais plût à Dieu qu'ils n'eussent „parlé que de leur foi, & qu'ils n'eussent pas osé „parler de la foi Catholique. Car ils n'ont pas „écrit: Voila ce que nous croions, Mais ils ont „écrit : Voila quelle est la foi Catholique. Leur „hardiesse & leur témérité est une preuve de leur „ignorance, & la nouveauté de leur écrit appro„che fort de la perfidie d'Arius. En écrivant de „la sorte ils ont fait voir à tout le monde le tems „auquel ils ont commencé de croire, & auquel „leur foi a commencé d'être publiée. Lorsque „l'Evangéliste S. Luc dit que l'on publia un Edit „pour le dénombrement du peuple. Il parle d'un „Edit qui n'étoit point auparavant, & qui ne fut „fait & publié qu'en ce tems-là. Ainsi quand ils „disent que la foi a été exposée, ils declarent que „c'est une nouvelle hérésie qu'ils ont inventée, & „qui n'étoit point auparavant. Quant à ce qu'ils „lui donnent le nom de Catholique, ils ne s'ap„perçoivent pas qu'ils tombent sans y penser, „dans l'extravagance des Cataphrygiens, & qu'ils „disent comme eux, la foi Chrêtienne vient de „nous être révélée, & elle a commencé en nous. „Ils prennent Constance pour leur Seigneur, au „lieu de Jesus-Christ, comme les Cataphrygiens „prenoient Montan pour le leur, & Maximille „pour leur Souveraine. Que s'il est vrai que la „foi ait commencé, comme ils prétendent, sous „ce Consulat, que deviendront les anciens Peres, „& les saints Martyrs ? Que deviendront leurs „disciples qui sont morts avant ce Consulat? „Comment les feront-ils revenir au monde pour

L'an de N.S. 359.

Consciance.

L'an de N. S. 359. Constance.

„ effacer de leur esprit ce que les saints Peres leur „ ont enseigné, & pour y graver en la place ce „ qu'ils se vantent d'avoir inventé de nouveau ? Ils „ sont si ignorans, & si grossiers, qu'ils ne peu- „ vent allégner que des excuses impertinentes, & „ qui se détruisent d'elles-mêmes. Voila ce qu'Athanase écrivit à ses amis. Ceux qui liront la lettre entiére reconnoîtront la force & la fermeté de l'esprit de ce grand homme. Je n'en ai transcrit qu'une partie, de peur d'étre trop long. Ursace, Valens, Auxence, Germinius, Caïus, & Démophile furent déposez par le Concile, pour n'avoir pas voulu prononcer anathême contre l'hérésie d'Arius. Ils se refugiérent vers l'Empereur, & lui portérent la Formule de foi qui avoit été luë dans le Concile. Ce Concile écrivit aussi à l'Empereur. La lettre a été traduite de Latin en Grec : En voici le sens.

Lettre du Concile de Rimini à l'Empereur Constance.

„ NOUS croions que c'est par la volonté de „ Dieu, & par l'ordre de vôtre piété, qu'un „ aussi grand nombre d'Evêques que nous trou- „ vons ici, se sont assemblez de diverses parties „ d'Occident, afin que la foi de l'Eglise Catholi- „ que éclate, & que les hérétiques soient décou- „ verts. Car aiant examiné entre nous les matié- „ res, nous avons trouvé à propos de tenir toû- „ jours la foi ancienne, que nous avons reçuë des „ Prophétes, des Evangélistes, des Apôtres par „ Jesus-Christ Nôtre-Seigneur & nôtre Dieu, le „ Gardien de vôtre Empire, & le Protecteur de „ vôtre personne, & que nous avons toûjours re- „ nuë. Nous avons crû qu'il y auroit eu de l'ex- „ travagance & de l'impiété à changer quelque

„ chose

» chose de ce qui a été si justement & si sainte- L'an
» ment établi par les Evêques, qui ont tenu le de
» Concile de Nicée avec l'Empereur Constantin de N. S.
» glorieuse mémoire, pere de vôtre piété. Ce 359.
» Concile a été publié aux peuples, & opposé si Con-
» heureusement à l'hérésie Arienne qu'il l'a dé- stan-
» truite, & avec elle toutes les autres. On n'en ce.
» sauroit rien ôter, sans donner entrée au poison
» pernicieux de la doctrine des hérétiques. Ursace
» & Valens ont été autrefois soupçonnez de tenir
» l'hérésie d'Arius, & privez pour un tems de la
» communion. Ils ont demandé pardon, comme
» il paroît par leurs écrits, & l'ont obtenu au
» Concile de Milan en presence des Légats de l'E-
» glise Romaine. Nous ne croions pas qu'il soit
» permis de rien retrancher de ce Concile, où les
» matiéres ont été examinées avec soin en presence
» de Constantin, qui a passé au repos de l'autre
» vie dans la créance de ce qui avoit été décidé, &
» de nous éloigner du sentiment d'un si grand
» nombre de saints Confesseurs, & de successeurs
» des Martyrs qui ont célébré ce Concile, & qui
» ont conservé inviolablement la doctrine des an-
» ciens qui fleurit encore en ce tems, auquel vô-
» tre piété a reçu de Dieu le Pere par Jesus-Christ
» Nôtre Dieu & Nôtre-Seigneur le pouvoir de
» gouverner le monde. Mais de misérables per-
» sonnes, & de mauvais sens ont eu la hardiesse &
» la témérité de publier de nouveau une doctrine
» impie, & tâchent encore maintenant d'ébranler
» ce qui a été établi avec une grande sagesse. Car
» vôtre piété aiant ordonné que nous-nous assem-
» blassions pour examiner les matiéres de la foi,
» ceux qui troublent la paix de l'Eglise ausquels
» Germinius, Auxence, & Caïus se sont joints
» ont presenté un écrit rempli d'une mauvaise do-
» ctrine. Mais ce qu'ils avoient presenté publi-
» quement dans le Concile, n'aiant pas été ap-

L'an de N. S. 359. Constance.

„ prouvé, ils ont crû y devoir apporter du changement, & ils y en ont en effet apporté plusieurs fois en tres-peu de tems. On a jugé à propos, de conserver inviolablement l'ancienne créance, & de retrancher ces personnes de la communion. Nous avons envoié nos Députez à vôtre Clémence, pour l'informer de tout ce qui s'est passé, & pour lui presenter nos lettres où elle verra les sentimens du Concile. Nous ne leur avons point donné d'autre charge que de faire ensorte que l'ancienne créance demeure ferme, & inébranlable, & que d'assurer vôtre sagesse que ce que Valens, Ursace, Germinius, & Caïus ont publié, n'est point vrai, qu'il est aisé de procurer la paix en changeant fort peu de chose. Comment la paix pourroit-elle étre ou procurée, ou entretenuë par ceux qui la renversent, par ceux qui ont rempli de confusion & de desordre toutes les Eglises, & principalement celle de Rome? Nous supplions vôtre Clémence de recevoir agréablement, & d'écouter favorablement nos Députez, & de ne pas permettre que l'on fasse cette injure aux anciens que de changer leur doctrine, que nous croions qu'ils n'ont tenuë que par l'esprit de Dieu. Non seulement ces nouveautez troublent le repos des fidéles, mais elles détournent les infidéles de se soûmettre à la foi. Nous vous supplions aussi de commander, qu'un si grand nombre d'Evêques qui sont retenus à Rimini, accablez de vieillesse, & pressez par la pauvreté, aient la liberté de retourner à leurs Eglises, de peur que les peuples ne souffrent de leur absence. Nous vous supplions, car nous ne saurions nous lasser de répéter plusieurs fois la même priére, que l'on n'apporte aucun changement à la foi, que l'on n'en retranche rien, que l'on conserve inviolablement ce qui a été conservé

„ soûs

„ soûs le régne du Pere de vôtre piété, & soûs le vôtre. Que vôtre sainte prudence ne permette „ plus que nous soions arrachez de nos Siéges, & „ obligez de faire de longs voiages: mais que nous „ demeurions en paix avec nos peuples, & que „ nous priïons Dieu incessamment pour la santé de vôtre personne, pour la prospérité de vôtre „ Etat, & pour la paix. Nos Députez vous don- „ neront un autre écrit, contenant les noms, & „ signatures de tous les Evêques, *L'an de N. S. 359. Constance.*

Le Concile aiant écrit en ces termes à l'Empereur, ses Députez furent prévenus par Ursace, & par Valens, qui donnérent à ce Prince de mauvaises impressions du Concile, & lui presentérent la Formule de foi qu'ils avoient apportée avec eux. Comme ce Prince avoit le cœur infecté depuis long-tems de la perfidie d'Arius, il entra en colére contre les Evêques du Concile, & rendit de grands honneurs à Ursace, & à Valens. Les Députez du Concile demeurérent long-tems sans obtenir aucune réponse. Mais enfin ils reçurent celle qui suit.

Constance vainqueur & triomphant: à tous les Evêques qui se sont assemblez à Rimini.

„ VOTRE Sainteté n'ignore pas que nous avons toûjours pris un soin particulier de tout ce „ qui regarde la Loi de Dieu. Nous n'avons pû „ néanmoins donner audiance aux vint Députez „ qui sont venus de vôtre part, parce que nous „ étions pressez de pourvoir à l'expédition que nous avons entreprise contre les étrangers, & „ que les affaires de la Religion doivent être trai- „ tées avec un esprit dégagé de toute autre inquié- „ tude. C'est pourquoi je leur ai ordonné d'atten- „ dre à Andrinople que nous fussions de retour, „ afin que nous pussions les entendre lorsque nous

„ aurions donné ordre à ce qui concerne les néceſſitez de l'état. Ne vous laſſez point de les at-
N. 8. „ tendre, afin que quand ils vous porteront nô-
359. „ tre reſolution, vous puiſſiez faire ce qui ſera
Con- „ plus avantageux pour le bien de l'Egliſe. Les
ſtan- „ Evêques aiant reçu cette réponſe, récrivirent à
ce „ l'Empereur en ces termes.

„ Nous avons reçu la lettre de vôtre Clémence, Seigneur Empereur tres-chéri de Dieu, „ par laquelle vous nous mandez, que la néceſſité des affaires publiques ne vous a pas permis de „ donner audiance à nos Députez, & vous nous „ ordonnez de les attendre juſques à ce que vôtre „ piété ait appris par leur bouche ce que nous „ avons décidé conformément à la tradition de „ nos prédéceſſeurs. Nous vous proteſtons encore par cette lettre que nous ne nous départons „ point de nôtre premiére reſolution, comme „ nous l'avons fait ſavoir à nos Députez. Nous „ vous ſupplions d'avoir la bonté de faire lire cét „ écrit, & d'écouter avec patience ce que nos Députez vous repreſenteront de nôtre part. Vôtre „ douceur reconnoît auſſi bien que nous, combien l'abſence des Evêques hors de leurs Egliſes „ eſt un ſujet d'une triſteſſe, & d'une affliction „ tres-ſenſible ſoûs un régne auſſi heureux que le „ vôtre. C'eſt pourquoi nous ſupplions encore „ une fois vôtre Clémence, Seigneur Empereur „ tres-chéri de Dieu, de nous permettre de retourner en nos Egliſes avant la rigueur de l'hiver, afin que nous puiſſions adreſſer avec les „ peuples des priéres à Dieu tout-puiſſant, & à „ Jeſus Chriſt ſon Fils unique nôtre Seigneur, & „ nôtre Sauveur, pour la proſpérité de vôtre régne, comme nous avons toujours fait, & comme nous deſirons de faire encore.

Les Evêques aiant attendu quelque tems aprés

avoir écrit cette lettre sans avoir reçu aucune réponse, s'en retournérent en leurs Diocéses. Il y avoit déja long-tems que l'Empereur avoit resolu d'introduire la doctrine d'Arius dans toutes les Eglises. Il tint à injure & à mêpris le départ des Evêques sans sa permission. Il donna donc à Ursace, à Valens & à leurs Sectateurs un pouvoir absolu de faire ce qu'il leur plairoit, contre ceux qui n'étoient pas de leur sentiment. Il envoia aux Eglises d'Italie l'exposition de foi qui avoit été lûe à Rimini, & ordonna que ceux qui refuseroient de la signer fussent chassez de leurs Siéges, & que d'autres fussent mis en leur place. Libére Evêque de Rome aiant refusé de consentir à cette Formule fut envoié en exil, & Felix fut établi en sa place par les partisans d'Ursace. Ce Felix n'étoit que Diacre de l'Eglise de Rome, & il fut élevé à la dignité d'Evêque, parce qu'il avoit embrassé la perfidie d'Arius. Quelques-uns disent néanmoins, qu'il ne l'avoit point embrassée, & qu'il fut contraint par force de se laisser ordonner. Il n'y avoit donc que confusion, & que desordre en Occident, les uns étant chassez hors de leurs Eglises, & envoiez en exil par l'autorité des Empereurs, & d'autres étant établis en leur place. Libére fut pourtant rappelé bien-tôt aprés, & rétabli dans son siége par le peuple mutiné, à la fureur duquel Constance ne se voulut point opposer. Les partisans d'Ursace aiant quitté l'Italie ils allérent à Nice Ville de Thrace, où ils tinrent un autre Concile, & où aiant traduit en Grec la Formule de Foi qui avoit été lûe à Rimini ils la confirmérent, & la publiérent de nouveau. Ils prétendoient tromper les simples par la ressemblance des noms, & faire passer leur Formule de Nice en Thrace pour la foi de Nicée en Bithynie. Mais cét artifice ne leur servit de rien, car il fut découvert incontinent aprés, & les exposa à la raillerie de tout le monde.

L'an de N. S. 359.

Constance.

L'an de N. S. Constance.

monde. Voila ce que j'avois à dire de ce qui s'est fait en Occident : voions maintenant ce qui s'est fait en Orient.

CHAPITRE XXXVIII.

Cruautez de Macédonius.

Les Edits de l'Empereur donnérent une grande hardiesse aux Evêques de la faction d'Arius. Je dirai de quelle maniére ils entreprirent d'assembler un Concile, quand j'aurai remarqué en peu de paroles ce qu'ils firent auparavant. Acace & Patrophile aiant chassé Maxime Evêque de Jérusalem hors de son Siége, mirent Cyrille en sa place. Macédonius troubla tout l'ordre des Eglises de Constantinople, en imposant les mains aux Ministres de ses crimes. Il fit Eleusius Evêque de Cyzique, Maratonius Evêque de Nicomédie. Ce Maratonius avoit été Diacre sous lui, & avoit travaillé fort utilement à la conduite des Monastéres d'hommes & de filles. Ce Macédonius s'étant emparé du Siége de l'Eglise de Constantinople de la maniére que nous avons rapportée fit souffrir de grands maux à ceux qui n'étoient pas de son sentiment, & persécuta non seulement les Catholiques, mais encore les Novatiens parce qu'ils tenoient la doctrine de la consubstancialité du Fils de Dieu. Leur Evêque nommé Agelius s'échapa. Plusieurs personnes de pieté, aiant été prises, furent cruellement tourmentées, en haine de ce qu'elles évitoient sa communion. Aprés les avoir tourmentées de la sorte, ils contraignoient les hommes à participer à leur communion. Car leur aiant ouvert la bouche de force avec un instrument de bois, ils leur mettoient le Saint Sacrement dedans, ce qui

étoit

étoit la plus grande peine qu'ils leur pussent faire. Ils enlevoient les femmes & les enfans, & les obligeoient à recevoir le Bâtême, & quand ils osoient faire la moindre resistance, ils les battoient, les chargeoient de chaînes, & les enfermoient en prison. Je ne rapporterai ici qu'un exemple ou deux de cette cruauté qui serviront à faire juger des autres. Ils coupérent le sein à des femmes qui avoient refusé de participer à leur communion, & le pressérent pour cét effet à quelques-unes dans l'ouverture d'une boëte. Ils usérent du fer envers d'autres. Ils le brûlérent à d'autres avec des œufs extremément chauds; & bien qu'ils fissent profession d'étre Chrétiens, ils inventérent ces nouveaux genres de supplice, dont jamais les Paiens ne s'étoient avisez. J'ai appris ceci d'Auxanon, homme fort âgé, & Prêtre de l'Eglise des Novatiens, duquel j'ai parlé dans le premier Livre. Il disoit qu'avant que d'étre promû à cét ordre, il avoit souffert quantité de violences de la part des Ariens; qu'il avoit été mis en prison, & chargé de coups avec Aléxandre de Paphlagonie, avec lequel il vivoit dans les saints Exercices de la vie Monastique; qu'Aléxandre étoit mort en prison de ses blessures, & que pour lui il avoit été guéri. Le tombeau de cét Aléxandre se voit encore aujourd'hui à la droite de ceux qui navigent vers le port de Constantinople, appelé Céras, proche des fleuves & de l'Eglise des Novatiens, appelée l'Eglise d'Aléxandrie. Entre les Eglises que les Ariens abatirent en plusieurs Villes par l'ordre de Macédonius, ils abatirent celle que les Novatiens avoient à Constantinople proche de Pélarge. Ce qui m'oblige à parler de cet édifice plûtôt que d'un autre, est ce que j'en ai appris d'Auxanon. L'Empereur aiant ordonné que les lieux où s'assembloient ceux qui tenoient la consubstancialité

L'an de N. S. Constantce.

L'an de N. S. Constance.

té du Verbe seroient abatus, & Macedonius poursuivant avec fureur l'exécution de ces cruels Edits, ceux qui avoient charge de les exécuter, voulurent faire abatre celui-ci où les Novatiens étoient en possession de s'assembler. Je ne saurois m'empêcher d'admirer le zele que les Novatiens firent paroître pour le lieu de leurs assemblées, ni la charité que ceux qui avoient été chassez hors de l'Eglise par les Ariens, & qui y ont été rétablis depuis, & y vivent maintenant en repos, firent paroître envers les Novatiens. Comme ceux qui avoient charge de faire abatre cette Eglise pressoient, il s'assembla une multitude prodigieuse, tant de Novatiens que d'autres qui étoient de leur sentiment, qui aiant tous abatu l'Eglise, la transportérent à Sycas, qui est à l'opposite de la Ville, & en fait le treiziéme quartier. Ils travaillérent avec une ardeur si extraordinaire, qu'ils firent ce changement en tres-peu de tems, personne ne s'exemtant de mettre la main à l'ouvrage. Les uns portoient les tuiles, les autres les pierres, les autres le bois. Les femmes & les enfans contribuoient le peu qu'ils pouvoient de leur peine, & tenoient à grand honneur d'être les dépositaires & les gardiens des choses consacrées au service de Dieu. Julien leur permit depuis la mort de Constance de rétablir leur Eglise, ce qu'ils firent; & parce qu'ils la rendirent plus belle, ils l'appelérent Anastasie. Voilà comment elle fut rétablie soûs le régne de Julien. Mais au tems dont je parle, les Catholiques & les Novatiens furent chassez. Les Catholiques aiant horreur d'entrer dans les Eglises des Ariens, s'assemblérent dans celles des Novatiens, & y firent avec eux leurs priéres, & ils se seroient tout-à-fait réünis avec eux, si les Novatiens n'eussent refusé de consentir à cette réünion, par le desir d'observer l'ancien précepte. Ils ne laissoient pas d'avoir

voir une grande tendresse, & d'être prêts de mourir les uns pour les autres. Ils furent persécutez à Constantinople & dans les Villes des Provinces. Eleusius Evêque de Cyzique leur fit souffrir dans son Diocése les mêmes maux que Macedonius leur avoit fait souffrir ailleurs. Il les poursuivit par tout & les chassa de Ville en Ville. Il ruina de fond en comble une Eglise que les Novatiens avoient à Cyzique. Macedonius couronna ses autres crimes par la violence que je vai dire. Aiant appris qu'il y avoit en Paphlagonie, & principalement à Mantinie, un si grand nombre de Novatiens que les Ecclèsiastiques n'étoient pas assez forts pour les en chasser, il obtint de l'Empereur quatre mille hommes de guerre, qu'il envoia en Paphlagonie, pour obliger ce peuple par la force des armes à recevoir la doctrine d'Arius. Les habitans étant transportez de zele pour la défense de leur Religion s'arméreut de leur propre desespoir, & aiant pris à la hâte des faux & des cognées coururent au devant des gens de guerre. Les deux partis en étant venus aux mains, plusieurs habitans de Paphlagonie furent tuez; mais presque tous les soldats demeurérent morts sur la place. J'ai appris ce que j'écris d'un ancien du païs, qui m'assura qu'il avoit été au combat. Voila les beaux exploits que Macédonius fit pour l'intérêt de la Religion. Ces exploits sont les combats, les güerres civiles, les emprisonnemens, & les meurtres, qui le rendirent extrémement odieux non seulement à ceux qu'il persécuta, mais à ceux-mêmes de son parti. L'Empereur outre ces raisons générales, en eut une particuliére de se fâcher contre lui. L'Eglise où étoit le cercueil de l'Empereur Constantin ménaçant de ruïne, de sorte que tant ceux qui y demeuroient, que ceux qui y entroient pour faire leurs priéres étoient en danger, Macedonius voulut transferer le cercueil

L'an de N. S. Constance.

L'an de N. S. Constance. cueil de peur qu'il ne fût endommagé par la chûte du bâtiment. Le peuple aiant eu connoissance de ce dessein, tâcha de s'y opposer, comme si cette translation eût été une impiété égale à celle de ceux qui renversent les tombeaux. Il est vrai néanmoins que tous n'étoient pas de ce sentiment, & que plusieurs croioient que la translation ne faisoit aucune injure au corps de cét Empereur. Ceux qui soûtenoient la consubstancialité du Verbe prirent part à cette contestation, & se déclarérent contre sa translation. Macédonius se souciant fort peu de leur opposition, fit transférer le corps de l'Empereur Constantin dans l'Eglise où repose celui de saint Acace Martyr. Cette translation aiant attiré une foule incroiable de peuple vers cette Eglise, la contestation s'échauffa si fort entre les partis, qu'ils en vinrent aux mains. Le carnage fut si furieux que la place qui est devant l'Eglise fut couverte de sang, que le puits en fut rempli, & qu'il coula jusques à la galerie. L'Empereur entra en grande colére contre Macédonius, tant de ce qu'il avoit osé remuer le corps de son Pere, que de ce qu'il avoit donné occasion à une si cruelle effusion de sang. Aiant laissé Julien en Occident, il partit pour l'Orient. Nous verrons incontinent comment Macédonius fut déposé, & fut si légérement puni pour de si grands crimes.

CHAPITRE XXXIX.

Concile tenu à Seleucie.

Je parlerai maintenant d'un autre Concile que l'Empereur convoqua en Orient, pour l'opposer à celui de Rimini. Le premier projet avoit été de l'assembler à Nicomedie Ville de Bithynie; mais il fut rompu par le tremblement de terre arri-

arrivé soûs le consulat de Dacien & de Céréalis, le 28. jour du mois d'Août, par lequel cette Ville fut renversée. On eut dessein d'abord de transférer le Concile à la Ville de Nicée qui est proche; mais on le transféra en effet à Seleucie, surnommée Apre, Ville d'Isaurie, où il fut tenu soûs le consulat d'Eusébe & d'Hypatius, en la même année que celui de Rimini. Cent cinquante Evêques s'y trouvérent, Léonas, Officier considérable de la maison de l'Empereur, y assista, pour satisfaire à l'*Edit* par lequel ce Prince avoit ordonné que les questions de Foi fussent agitées en sa presence. Laurice qui commandoit les troupes d'Isaurie, eut aussi ordre de s'y trouver, pour rendre aux Evêques tout ce qu'ils desireroient de son service. Les Evêques s'étant donc assemblez le vint-septiéme jour du mois de Septembre, commencérent à agiter les matiéres. Ils avoient des Secrétaires qui écrivoient ce que chacun avançoit. Ceux qui souhaiteront de s'informer exactement de tout ce qui fut avancé en cette occasion, le pourront apprendre par la lecture des Reciieils de Sabin, où il est rapporté fort amplement. Quant à moi je me contenterai de marquer les Chefs les plus importans. Le premier jour Léonas ordonna que chacun proposât ce qu'il lui plairoit. Les Evêques qui étoient presens, dirent qu'il ne faloit agiter aucune question que ceux que l'on attendoit ne fussent arrivez. Ceux que l'on attendoit étoient Macédonius Evêque de Constantinople, Basile Evêque d'Ancyre, & quelques autres, qui appréhendoient d'étre accusez de leurs crimes. Macédonius s'excusoit sur une indisposition, Patrophile sur un mal d'yeux, qui l'obligeoit à demeurer dans un Faubourg de Seleucie, & d'autres alleguoient d'autres prétextes. Léonas aiant soûtenu qu'il faloit commencer à agiter quelques questions en leur absence, les Evêques répondirent qu'ils n'agite-

L'an de N. S. Concor. Seleucie.

L'an de N. S. Constance.

giteroient aucune question qu'ils n'eussent auparavant examiné la vie & les mœurs de ceux qui étoient accusez de quelque crime ; comme Cyrylle Evêque de Jérusalem, Eustate Evêque de Sebaste en Arménie, & quelques autres. Il s'émut là-dessus une grande contestation, les uns soûtenant qu'il faloit prendre connoissance des accusations, & les autres qu'il faloit traiter les matiéres de doctrine. La contestation fut augmentée par les ordres contraires de l'Empereur, qui portoient tantôt que l'on commenceroit par un chef, & tantôt par un autre. Les Evêques n'aiant pû s'accorder, divisérent le Concile en deux partis, de l'un desquels Acace Evêque de Césarée en Palestine, George Evêque d'Aléxandrie, Uranius Evêque de Tyr, & Eudoxe Evêque d'Antioche ; suivis seulement de trente autres, étoient Chefs. George Evêque de Laodicée en Syrie, Sophronius Evêque de Pompeiopole en Paphlagonie, Eleusius Evêque de Cyzique étoient Chefs de l'autre parti qui étoit sans doute le plus nombreux. Ce dernier parti qui étoit d'avis d'examiner d'abord la doctrine aiant prévalu, l'autre crût devoir abolir la foi du Concile de Nicée, & en introduire une autre. Le parti qui avoit prévalu ne reprit dans le Concile de Nicée que le terme de consubstanciel. Les Evêques aiant contesté jusques au soir avec beaucoup de chaleur, Silvain Evêque de Tarse éleva sa voix, & dit qu'il ne faloit point faire de nouvelle Formule de foi ; mais retenir celle qui avoit été arrêtée à la dédicace de l'Eglise d'Antioche. Il n'eut pas si-tôt achevé cette parole, que les partisans d'Acace sortirent hors de l'assemblée. Les Evêques de l'autre parti lûrent la Formule de foi qui avoit été arrêtée à Antioche, & se séparérent. Le jour suivant ils s'assemblérent dans l'Eglise, & en aiant fait fermer les portes, ils signérent la même Formule. Il y eut quelques Diacres & quel-

& quelques Lecteurs qui signérent en la place des Evêques absens. L'an de N. S. Constance.

CHAPITRE XL.

Autre Formule de Foi faite par Acace.

ACACE & ceux de son parti trouvoient à redire que l'on eût fermé la porte de l'Eglise, & disoient qu'une signature faite de la sorte en secret devoit être fort suspecte. Cét Evêque n'avoit point néanmoins en cela d'autre dessein que de faire recevoir une autre Formule de foi qu'il avoit préparée, & qu'il avoit montrée à Laurice, & à Léonas. Il ne se fit rien davantage ce jour-là. Le troisiéme, Léonas s'efforça de réünir les deux partis. Macédonius Evêque de Constantinople, & Basile Evêque d'Ancyre se trouvérent ce jour-là dans l'assemblée; mais parce qu'ils s'y trouvérent & qu'ils se réünirent, ceux du parti d'Acace n'y voulurent point entrer, & dirent qu'il en faloit chasser auparavant tant ceux qui avoient été deposez, que ceux qui étoient accusez de quelque crime. Cét avis aiant été suivis aprés quelque contestation, les accusez sortirent du Concile, & les Evêques du parti d'Acace y entrérent. Alors Léonas dit qu'Acace lui avoit donné un écrit sans dire que c'étoit une Formule de Foi, contraire tantôt fort ouvertement aux autres, & tantôt moins ouvertement. Les Evêques aiant gardé le silence dans la pensée que cét écrit étoit tout autre chose qu'une Formule de foi, il fut lû avec une préface, conçuë en ces termes.

„Nous étant assemblez le jour d'hier, c'est-à-„dire le 27. Septembre à Seleucie Ville d'Isaurie „par l'ordre de l'Empereur, nous avons apporté „tout le soin dont nous avons été capables pour

„con-

L'an de N. S. Constance.

„ conserver par nôtre modestie la paix de l'Eglise, „ pour traiter les questions de la foi par l'autorité „ de la sainte Ecriture de l'ancien & du nouveau „ Testament, sans y rien mêler qui soit pris d'ailleurs, „ selon que l'Empereur Constance tres-chéri de Dieu nous l'avoit ordonné. Mais parce „ que quelques Evêques nous ont fait injure, qu'ils „ ont fermé la bouche à quelques uns, qu'ils en „ ont chassé d'autres hors de l'assemblée, bien „ qu'ils en eussent quelques-uns parmi eux qui „ avoient été déposez, & quelques autres qui „ n'avoient point été ordonnez Canoniquement; „ de sorte que le Concile étoit rempli de desordre, „ comme Laurice Gouverneur de la Province, & „ Léonas l'ont vû de leurs propres yeux : nous „ sommes obligez de faire cette déclaration Nous „ n'avons point d'éloignement de la foi qui a été „ publiée à la dédicace de l'Eglise d'Antioche, & „ nous en faisons profession, bien que nos Peres „ se fussent alors assemblez pour examiner la question „ dont il s'agissoit en ce tems-là. Mais parce „ que les termes de consubstanciel, & de semblable „ ont troublé par le passé les esprits; qu'ils „ les troublent encore, & que quelques-uns ont „ introduit depuis peu, celui de dissemblable, nous „ rejettons les deux premiers comme des termes „ qui ne se trouvent point dans l'Ecriture, & nous „ condamnons le dernier, & tenons que ceux „ qui s'en servent sont hors de l'Eglise. Nous confessons „ que le Fils est semblable au Pere selon ce „ que l'Apôtre dit de lui, qu'il est l'Image de Dieu „ qui est invisible. Nous confessons donc, & „ nous croions un seul Dieu Pere tout-puissant „ qui a fait le Ciel & la terre, les choses visibles „ & invisibles. Nous croions aussi Jesus Christ son „ Fils nôtre Seigneur qu'il a engendré sans souffrir „ avant tous les siécles, Dieu Verbe, seul né de „ Dieu, lumiére, vie, vérité, sagesse, par qui

„ toutes

„ toutes choses ont été faites dans le Ciel, & sur la terre, tant les visibles, que les invisibles. „ Nous croions qu'à la fin des siécles il a pris chair „ de la sainte Vierge Marie pour abolir le pêché, „ qu'il s'est fait Homme, & qu'il a souffert pour nos pechez, qu'il est ressuscité, qu'il est mon- „ té au Ciel, qu'il s'est assis à la droite de son Pe- „ re, d'où il viendra dans l'éclat de sa gloire, pour „ juger les vivans, & les morts. Nous croions „ encore le saint Esprit que nôtre Sauveur, & nô- tre Maître a appelé Paraclet, & qu'il a promis „ à ses Disciples de leur envoier aprés qu'il se se- „ roit retiré, qu'il leur a en effet envoié, & par „ lequel il sanctifie tous ceux qui croient dans „ l'Eglise, & qui sont bâtisez au nom du Pere, „ du Fils, & du saint Esprit. Nous croions que „ ceux qui prêchent quelque chose au de-là de „ cette foi, sont hors de l'Eglise Catholique. *L'an de N. S. Constance.*

Cette Formule composée par Acace fut signée de lui, & de ceux de son parti, dont j'ai marqué ci-dessus le nombre. Quand elle eut été lûe Sophronius Evéque de Pompeiopole en Paphlagonie s'écria en ces termes. Si nous voulons recevoir chaque jour de nouvelles opinions, comme des Formules de foi, nous perdrons bien-tôt la vérité. Voila ce que Sophronius dit alors. Mais je dis moi, que si tant ceux qui ont précédé ces Evêques, que ceux qui les ont suivis avoient été dans le même sentiment touchant ce qui avoit été resolu au Concile de Nicée, toutes les disputes auroient été appaisées, & l'Eglise n'auroit point été agitée de tant de troubles. Je laisse néanmoins ces questions à décider aux personnes intelligentes. Plusieurs discours aiant été avancez de part & d'autre, tant sur la doctrine que sur les personnes contre lesquelles il y avoit des accusations, l'assemblée se sépara. Le quatriéme jour les Evêques s'assemblérent & disputérent avec la même opi-

L'an de N. S. Constance.

niâtreté qu'auparavant. Au milieu de cette contestation Acace proposa son avis en ces termes. La foi de Nicée aiant été changée plus d'une fois, rien n'empêche qu'on n'en écrive une nouvelle. Eleusius Evêque de Cyzique lui répondit, le Concile est maintenant assemblé, non pour apprendre ce qu'il a appris il y a long-tems, ni pour recevoir une créance qu'il n'ait point reçuë par le passé; mais demeurant ferme dans la foi de ses Peres, il ne s'en départira ni durant la vie, ni à la mort. Quand il appeloit la foi des Peres celle qui avoit été exposée à Antioche, il semble que l'on auroit pû lui répondre de cette sorte. Comment est-ce, Eleusius, que vous appelez vos Peres ceux qui ont été assemblez au Concile d'Antioche; puisque vous ne reconnoissez pas pour Peres ceux qu'ils ont reconnus eux-mêmes? On peut avec plus de raison appeler Peres les Evêques qui se sont assemblez à Nicée, & qui ont confirmé par leur suffrage la Consubstancialité du Fils de Dieu, parce qu'ils ont précédé ceux qui se sont assemblez à Antioche, & leur ont conféré l'honneur du Sacerdoce. Si ceux d'Antioche ont rejetté leurs Peres, ceux qui les suivent, suivent sans y penser des parricides. Comment ont-ils reçu l'Ordination comme légitime & Canonique, de ceux dont ils rejettoient la créance comme fausse & erronée? Si ceux de Nicée n'avoient pas le saint Esprit qui est communiqué par l'imposition des mains, ceux d'Antioche n'ont jamais été ordonnez. Car comment auroient-il pû recevoir l'Ordination de ceux qui ne la pouvoient conférer? Voila ce qu'on pourroit opposer avec raison à ce que dit alors Eleusius. Ils passérent aprés cela à une autre question. Car sur ce que les sectateurs d'Acace avoient dit dans leur Formule de foi qui avoit été lûe, que le Fils est semblable au Pere, ils demandérent en quoi il lui est semblable. Les parti-

partisans d'Acace disoient qu'il lui étoit semblable par la volonté, & non par la substance. Tous les autres assuroient qu'il ne lui étoit pas moins semblable par la substance que par la volonté. Ils emploiérent tout le jour à traiter cette question & refutérent Acace par un livre où il avoit écrit, que le Fils est semblable en toutes choses à son Pere. Acace leur répondit que jamais aucun ancien, ni aucun moderne n'avoit été jugé par ses livres. Aprés qu'ils eurent long-tems contesté sur ce point avec autant d'aigreur que de subtilité, Léonas se leva & rompit l'assemblée. Quand on le pria le jour suivant de revenir au Concile, il répondit : J'ai été envoié par l'Empereur pour assister à un Concile où les Evêques soient d'accord entr'eux ; mais puisque vous ne pouvez vous accorder, je ne puis me trouver dans vos assemblées. Allez donc sans moi causer & badiner dans l'Eglise. Les partisans d'Acace tirant grand avantage de cette réponse, ne voulurent plus venir au Concile. Les Evêques de l'autre parti s'étant assemblez mandérent Acace pour examiner l'affaire de Cyrille, Evêque de Jérusalem. Ce Cyrille avoit été accusé, mais je ne sai de quel crime. Il avoit même été déposé parce qu'aiant été cité durant deux ans il avoit refusé de comparoître. Il envoia néanmoins depuis à ceux qui l'avoient déposé un écrit, par lequel il appeloit à un plus grand Concile. L'Empereur Constance approuva cét appel. Cyrille fut le premier & le seul qui contre la coûtume & contre l'ordre de la discipline de l'Eglise l'avoit interjetté, comme dans les jugemens publics, & ordinaires. Etant donc prêt de subir le jugement qui seroit rendu à Seleucie, les Evêques invitérent les partisans d'Acace à y venir prendre leurs places. Ils avoient cité de la même sorte d'autres accusez qui s'étoient refugiez dans le parti d'Acace, mais sur le refus qu'ils firent de

L'an de N. S. Constance.

L'an de N.S. Constance.

comparoître, les Evêques déposérent Acace, & de plus George Evêque d'Aléxandrie, Uranius Evêque de Tyr, Théodule Evêque de Chérétapes en Phrygie, Théodose Evêque de Philadelphe en Lydie, Evagre Evêque de Lesbos, Léonce Evêque de Tripoli en Lydie, Eudoxe qui avoit été premiérement Evêque de Germanicie, & qui depuis s'étoit emparé de l'Eglise d'Antioche. Ils déposérent aussi Patrophile, parce qu'aiant été accusé par un Prêtre nommé Dorothée, & aiant été cité pour répondre à l'accusation, il n'y avoit point satisfait. Ils retranchérent outre cela de la communion Astérius, Eusébe, Abgare, Basilique, Phebus, Fidelis, Eutychius, Magnus & Eustate, & ordonnérent qu'ils demeurassent retranchez jusques à ce qu'ils se fussent justifiez des crimes dont on les chargeoit. Ils écrivirent à toutes les Eglises dont ils avoient déposé les Evêques, & mirent Annien sur le Siége d'Antioche en la place d'Eudoxe. Les partisans d'Acace s'étant saisis à l'heure même de cét Eudoxe, le mirent entre les mains de Léonas & de Laurice, qui l'envoiérent en exil. Les Evêques qui l'avoient ordonné donnérent des mémoires à Léonas & à Laurice pour justifier que les partisans d'Acace avoient violé les Canons du Concile. Mais n'aiant rien obtenu par ce moien, ils allérent à Constantinople pour informer l'Empereur de ce qu'ils avoient ordonné.

L'an de N.S. Constance.

CHAPITRE XLI.

Les partisans d'Acace confirment la foi du Concile de Rimini, & y font quelques additions.

L'Empereur étoit revenu depuis peu d'Occident, & avoit donné à Honorat la charge de Préfet de Constantinople, aprés avoir supprimé celle de Proconsul. Mais les partisans d'Acace aiant dévancé ces Evêques les accusérent faussement devant l'Empereur de ne pas croire la foi qu'ils avoient proposée. Ce Prince étant emporté de colére se resolut de les disperser, & ordonna que ceux d'entr'eux qui étoient obligez à certaines fonctions publiques seroient privez de leur exemtion, & réduits à la Loi commune. Car il y en avoit quelques-uns parmi eux qui avoient des charges, & d'autres qui en avoient dans les Provinces.

Au milieu de ce desordre & à la faveur de ces troubles les partisans d'Acace demeurérent longtems à Constantinople, où ils mandérent les Evêques de Bithynie pour tenir avec eux un nouveau Concile. Ces Evêques, parmi lesquels étoit Maris Evêque de Calcédoine, s'étant assemblez au nombre de cinquante confirmérent la Formule de foi qui avoit été lûe à Rimini. Il seroit inutile de la mettre ici s'ils n'y avoient rien ajoûté; mais parce qu'ils y ont ajoûté quelque chose, je ne saurois me dispenser de la transcrire.

„Nous croions un seul Dieu Pere tout-puissant „de qui sont toutes choses, & un Fils unique de „Dieu, engendré de Dieu avant tous les tems, & „avant tout commencement, par qui toutes les „choses tant les visibles que les invisibles ont été

L'an de N. S. Constance.

„ faites, nous croions qu'il est né seul du Pere, seul d'un seul, Dieu de Dieu, semblable, selon la sainte Ecriture, au Pere qui l'a engendré, „ dont la génération n'est connuë que par le Pere „ même qui l'a engendré. Nous savons que ce Fils unique de Dieu a été envoié par son Pere, qu'il „ est décendu du Ciel selon les Ecritures pour la „ destruction du pêché & de la mort, & qu'il est „ né selon la chair, de la Vierge Marie, par l'opération du saint Esprit, qu'il a conversé avec ses Disciples, & qu'aprés avoir accompli tous „ les Mystéres selon la volonté de son Pere, il a „ été crucifié, est mort, a été enseveli, est décendu aux Enfers où il a donné de la terreur; qu'il est resuscité trois jours aprés; qu'il a conversé avec ses Disciples, & que quarante jours „ aprés il est monté au Ciel, il s'est assis à la droite de son Pere dans la gloire duquel il viendra au „ dernier jour de la resurrection pour rendre à chacun ce qui sera dû à ses œuvres. Et le saint „ Esprit que Jesus Christ nôtre Seigneur, & nôtre „ Dieu, Fils unique de Dieu a promis d'envoier au „ genre humain pour lui servir d'Avocat & d'Esprit de vérité, comme il est écrit, & qu'il a envoié aprés qu'il est monté au Ciel. Quant au „ mot de Substance dont les Peres se sont servis „ avec trop de simplicité, & qui n'étant pas entendu par le peuple lui a été un sujet de chûte, nous avons trouvé à propos de le rejetter, puisqu'il n'est point dans l'Ecriture, & de ne plus „ faire de mention à l'avenir de la substance du „ Pere & du Fils, puisque l'Ecriture n'en fait point. On ne doit pas même parler de l'hypostase du Pere, du Fils, & du saint Esprit. Nous „ disons que le Fils est semblable au Pere, comme l'Ecriture sainte le dit & l'enseigne. Nous „ prononçons anathéme contre toutes les hérésies qui s'opposent à cette exposition de foi, soit

qu'el-

„ qu'elles aient été autre-fois condamnées, ou „ qu'elles se soient élevées depuis peu de tems. Voila la Formule qui fut lûe dans ce tems-là à Constantinople. Aprés être enfin sortis de ce labirinthe de Formules, recueïllons-en le nombre. Depuis la foi qui fut publiée à Nicée on en écrivit deux expositions à la dédicace de l'Eglise d'Antioche La troisiéme fut presentée à l'Empereur Constant dans les Gaules par Narcisse, & par les Evêques de son parti. La quatriéme fut envoiée par Eudoxe en Italie. Il y en eut trois écrites à Sirmich, dont l'une fut lûe à Rimini avec les noms des Consuls. Les partisans d'Acace publiérent la huitiéme à Seleucie. La neuviéme fut faite à Constantinople avec quelque addition. Car on y ajoûta qu'en parlant de Dieu on ne se serviroit point du terme de Substance, ni d'hypostase. Ulfila Evêque des Goths consentit à cette foi, bien qu'il eût reçu auparavant celle de Nicée, à l'imitation de Théophile son prédécesseur qui avoit assisté à ce Concile, & signé ce qui y avoit été resolu.

L'an de N. S. Constance.

CHAPITRE XLII.

Macédonius est déposé. Eudoxe est élevé en sa place sur le siége de l'Eglise de Constantinople.

ACACE, Eudoxe & les autres de leur parti ne souhaitoient rien avec une si forte passion que de déposer aussi quelques Evêques du parti contraire. Il est bon que l'on sache que ce ne fut point par l'intérêt de la Religion ; mais par d'autres motifs que les uns & les autres ordonnérent ces sortes de dépositions. Car bien qu'ils ne fussent point d'accord touchant la foi, néanmoins quand ils se déposérent réciproquement ils ne s'accusérent d'aucune erreur. Ceux qui tenoient le

L'an de N. S. Constance.

parti d'Acace abuſant de la colére que l'Empereur avoit conçuë depuis long-tems contre Macedonius le dépoſérent, tant parce qu'il avoit été cauſe de la mort de pluſieurs perſonnes, que parce qu'il avoit admis à la communion de l'Egliſe un Diacre, qui avoit été ſurpris avec une femme. Ils dépoſérent auſſi Eleuſius Evêque de Cyzique, parce qu'aiant donné le bâtéme à Heraclius Prêtre de l'Hercule de Tyr, qui avoit été convaincu de l'impiété de l'art magique, il l'avoit depuis ordonné Diacre. Ils prononcérent une pareille condamnation contre Baſile, ou Baſilas, car il avoit ces deux noms, qui avoit été fait Evêque d'Ancyre en la place de Marcel, & eurent trois raiſons de le punir de la ſorte. La premiére eſt qu'il avoit fait donner injuſtement la queſtion à un particulier, & l'avoit fait charger de chaînes, & enfermer dans une étroite priſon. La ſeconde qu'il avoit intenté de fauſſes accuſations contre quelques perſonnes : Et la derniére qu'il avoit troublé la paix des Egliſes d'Afrique par ſes lettres. Ils rendirent un pareil jugement contre Draconce, pour avoir paſſé de l'Egliſe de Galatie à celle de Pergame. Enfin pluſieurs autres ſubirent le même châtiment pour divers ſujets. Néonas Evêque de Seleucie, Sophronius Evêque de Pompeiopole Ville de Paphlagonie, Elpidius Evêque de Satales en Arménie, & Cyrille Evêque de Jéruſalem furent auſſi dépoſez.

CHA-

L'an de N. S. Constance.

CHAPITRE XLIII.

Déposition d'Eustate. Ses erreurs. Translation d'Eudoxe. Dédicace de l'Eglise de sainte Sophie.

EUSTATE Evêque de Sebaste en Arménie ne fut pas seulement écouté lorsqu'il voulut entreprendre de se justifier ; parce qu'il avoit été condamné par Eulale Evêque de Césarée en Cappadoce son pere, pour avoir porté un habit peu convenable à un Prêtre. Meléce, dont nous parlerons incontinent, fut choisi pour remplir sa place. Au reste cét Eustate fut depuis condamné par le Concile de Gangre assemblé à son sujet, pour avoir fait beaucoup de choses contre l'ordre & la discipline de l'Eglise, depuis la condamnation qui étoit intervenuë contre lui au Concile de Césarée. Car il avoit enseigné qu'il n'étoit point permis de se marier, ni d'user de certaines viandes. Il avoit séparé plusieurs personnes mariées, & avoit conseillé à ceux qui avoient aversion de l'assemblée de l'Eglise, de communier dans leurs maisons. Il avoit détourné, sous prétexte de piété, les domestiques du service de leurs maîtres. Il portoit un habit de Philosophe, & en faisoit porter un extraordinaire à ses Sectateurs. Il avoit obligé des femmes à se couper les cheveux, & enseigné qu'il ne faut point garder les jeûnes prescrits; mais qu'il faut jeûner le Dimanche. Enfin il avoit défendu de prier dans les maisons des personnes mariées, & soûtenu qu'il faloit éviter comme une prophanation & un sacrilége la bénédiction, & la communion d'un Prêtre qui vivoit avec une femme, avec laquelle il avoit contracté un mariage légitime lorsqu'il n'étoit que laïque. Le

L'an de N. S.

Concile de Gangre en Paphlagonie le déposa pour toutes ces raisons, & condamna ses erreurs. Mais cela n'arriva pas si-tôt.

Constance.

Macedonius aiant été chassé hors du Siége de Constantinople, Eudoxe, qui méprisoit celui d'Antioche, fut choisi par les Evêques du parti d'Acace pour le remplir. Ils ne prenoient pas garde, qu'ils faisoient en cela tout le contraire de ce qu'ils avoient jugé contre Draconce, qu'ils avoient déposé pour avoir été transféré de Galatie à Pergame.

Ils envoiérent aprés cela à Rimini leur Formule de foi avec le supplément, & ordonnérent que ceux qui refuseroient de la signer seroient exilez selon l'intention de l'Empereur. Enfin ils mandérent ce qu'ils avoient resolu, aux Evêques d'Orient qui étoient de leur avis, & principalement à Patrophile Evêque de Scythopole, qui, en partant de Seleucie, étoit retourné droit à la Ville de son Diocése.

L'Eglise de sainte Sophie fut dédiée au commencement du Pontificat d'Eudoxe, sous le dixiéme Consulat de Constance, & le troisiéme de Julien, le quinziéme jour du mois de Fevrier. Eudoxe ne fut pas si-tôt assis sur la Chaire de l'Eglise de Constantinople, qu'il y prononça cette Sentence qui a fait tant de bruit dans le monde. Le pere est impie, & le fils est pieux.

Le peuple s'étant ému sur ce sujet, vous n'avez que faire, leur dit-il, de vous émouvoir. Le pere est impie, parce qu'il ne rend honneur à personne, & le fils est pieux parce qu'il rend honneur à son pere. Il appaisa par ce moien l'émotion, & changea le tumulte en raillerie. On répéte encore aujourd'hui cette Sentence en raillant. Les auteurs des héresies ont déchiré l'église par ces captieuses Subtilitez. Voila comment se termina le Concile de Constantinople.

CHA-

CHAPITRE XLIV.

Méléce est fait Evêque d'Antioche. Schisme dans cette Eglise.

Constance.

PARLONS maintenant de Méléce. Il fut ordonné Evêque de Sebaste en Arménie aprés la déposition d'Eustate. De Sebaste il fut transféré à Bérée Ville de Syrie. Il assista au Concile de Seleucie, y signa la Formule de foi composée par Acace, & retourna en son Eglise. Il en fut depuis retiré par les habitans d'Antioche lorsqu'ils apprirent, qu'Eudoxe avoit méprisé leur Ville pour posséder les richesses de celle de Constantinople. Quand Méléce fut assis sur le Siége d'Antioche, il ne parla d'abord au peuple que de la doctrine des mœurs, sans y rien méler touchant la foi. Dans la suite il leur proposa la doctrine du Concile de Nicée, & leur prêcha la Consubstancialité du Fils de Dieu. L'Empereur en aiant eu avis l'exila, & fit sacrer en sa place Euzoius Prêtre, qui avoit été déposé autrefois avec Arius. Ceux qui étoient affectionnez à Méléce s'éloignérent des Ariens & s'assemblérent à part : parce que ceux qui avoient dés le commencement admis la Consubstancialité évitoient leur communion, en haine de ce que Méléce avoit été ordonné par les Ariens. Ainsi l'Eglise d'Antioche fut divisée, bien que les deux partis qui la divisoient fussent unis entr'eux par la confession de la même foi.

Cependant l'Empereur partit en diligence pour Antioche, sur la nouvelle qu'il avoit reçuë que les Perses se préparoient à commencer la guerre.

L'an de N. S. Constance.

CHAPITRE XLV.

Hérésie de Macédonius.

MACE'DONIUS ne pouvant demeurer en repos depuis qu'il avoit été condamné & chassé de Constantinople, passa dans le parti de ceux qui avoient déposé Acace au Concile de Seleucie. Il envoia aussi exhorter Sophronius & Eleusius de tenir la foi qui avoit été premiérement proposée à Antioche, & depuis confirmée à Seleucie, & de lui donner le faux nom de semblable Substance. Il attira de la sorte un grand nombre de ses amis qui furent appelez Macédoniens. Depuis ce tems-là tous ceux qui dans le Concile de Seleucie s'étoient éloignez du sentiment d'Acace se servirent des termes de semblable Substance, dont ils ne se servoient point auparavant. Quelques-uns néanmoins tiennent que ces termes ont été inventez non par Macédonius, mais par Marathonius, qui avoit été élevé un peu auparavant sur le Siége de l'Eglise de Nicomédie. Et c'est pour cela que ceux de cette secte sont aussi appelez Marathoniens. Eustate qui, comme nous l'avons vû, avoit été chassé de l'Eglise de Sebaste se joignit à ceux-ci. Lorsque Macédonius commença à exclure le saint Esprit de la Trinité, Eustate dit, pour moi, je n'oserois dire que l'Esprit saint soit Dieu, ni assurer qu'il soit une Créature. C'est pour cela que ceux qui tiennent la Consubstancialité du Fils de Dieu les appelent Pneumatomaques, c'est-à-dire les ennemis du saint Esprit. Je dirai en son lieu la raison pour laquelle il y a un grand nombre de Macédoniens en l'Hellespont. Les partisans d'Acace aiant regret d'avoir

voir dit que le Fils étoit en toutes choses Sembla- *L'an*
ble au Pere, se mirent en peine de procurer la *de*
convocation d'un nouveau Concile à Antioche. *N. S.*
Ils s'assemblérent donc en petit nombre, l'année *361.*
suivant, & soûs le Consulat de Taurus & de Florentius en cette Ville dont Euzoius étoit Evêque, & où l'Empereur demeuroit alors, & aiant agité de nouveau des questions qu'ils avoient déja décidées, ils prononcérent qu'il faloit effacer le mot de Semblable de la Formule de foi, qui avoit été publiée, tant à Rimini, qu'à Constantinople; & sans dissimuler en aucune sorte leurs sentimens; ils déclarérent que le Fils est tout-à-fait Dissemblable à son Pere en substance, & en volonté, & assurérent comme Arius, qu'il avoit été fait de ce qui n'étoit point auparavant. Ceux qui étoient alors à Antioche de la secte d'Aëce favorisoient cette opinion. C'est pourquoi ils furent appelez, non seulement Ariens, mais Eunoméens, & Exucontiens par ceux qui défendoient dans cette Ville la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu, & qui étoient alors divisez entre eux à l'occasion de Mélece. Quand ceux-ci leur demandérent comment ils ne faisoient point de difficulté de dire que le Fils est Dissemblable à son Pere, & qu'il a été fait de ce qui n'étoit point auparavant; aprés avoir reconnu par leur formule de foi qu'il est Dieu de Dieu, ils tâchérent d'éluder cette objection en répondant que dans la Formule il est dit, Dieu de Dieu, comme dans saint Paul il est dit, toutes choses sont de Dieu. Or le Fils de Dieu est une de ces choses; & c'est pour cette raison que dans le Formulaire on a ajoûté ces termes, selon la sainte Ecriture. Ce fut George Evêque de Laodicée qui inventa cette vaine subtilité. Comme cét Evêque n'étoit pas fort habile, il ignoroit de quelle maniére Origéne a autrefois expliqué ces façons de parler

Constance.

L'an de N. S. 361. Constance.

de l'Apôtre. Mais bien qu'ils usassent de ces subtilitez, néanmoins parce qu'ils ne pouvoient souffrir la honte qui retomboit de leur condamnation sur leurs personnes, ils récitérent la même Formule qu'ils avoient autrefois publiée à Constantinople. Chaque Evêque retourna aprés cela en son Eglise. George retourna à Aléxandrie, en l'absence d'Athanase qui n'osoit paroître. Il y persécuta ceux qui n'étoient point d'accord avec lui touchant la foi, & se rendit fort odieux à tout le peuple. Herennius fut placé sur le Siége de l'Eglise de Jérusalem en la place de Cyrille. Il est à propos que l'on sache qu'Heraclius lui succéda, & Hilaire à Heraclius, & que Cyrille retourna enfin à Jérusalem, & fut rétabli sur son Siége.

CHAPITRE XLVI.

Hérésie des Apollinaristes.

Il s'éleva au même tems une hérésie nouvelle par l'occasion que je vai dire. Il y avoit à Laodicée Ville de Syrie un pere & un fils de même nom. Ils s'appeloient tous deux Apollinaires. Le pere étoit Prêtre, & le fils Lecteur. Le pere enseignoit la Grammaire, & le Fils la Rhétorique. Le pere étoit d'Aléxandrie, & aprés avoir enseigné quelque tems à Béryte, il s'étoit établi à Laodicée & s'y étoit marié. Ils contractérent amitié avec un Sophiste nommé Epiphane qui fleurissoit au même-tems. Théodote Evêque de la Ville leur défendit de le fréquenter, de peur qu'une familiarité si particuliére ne les pervertît & ne les portât à la superstition des Paiens. Mais sans se soucier des défenses de l'Evêque, ils continuérent à entretenir l'amitié d'Epiphane.

George

George successeur de Théodote leur fit les mê- mes remontrances que son prédécesseur. Mais n'aiant pû rien gagner sur leur opiniâtreté, il les retrancha de la Communion. Apollinaire le fils irrité de ce châtiment, comme s'il eût été fort injuste, & se fiant aux subtilitez de sa profession, entreprit d'inventer une nouvelle hérésie, à laquelle on a donné son nom. Quelques-uns assurent que ce ne fut point par cette raison qu'ils se séparérent de la communion de George Evêque de Laodicée; mais par l'indignation qu'ils eurent de l'inconstance avec laquelle il enseignoit, tantôt que le Fils est Semblable au Pere, comme il a été décidé dans le Concile de Seleucie, & il tomboit tantôt dans l'erreur d'Arius. Ils prirent ce prétexte pour se séparer de lui; mais parce qu'ils étoient seuls dans leur séparation, ils commencérent à introdüire une nouvelle forme de Religion, en disant que quand le Verbe s'est incarné il n'a pris qu'un corps sans ame. Puis reformant tout d'un coup leur sentiment, ils ont assuré qu'il a pris une ame, mais qui n'avoit point de raison, & à laquelle le Verbe en tenoit lieu. Voila en quoi les Apollinaristes ne s'accordent point avec les Catholiques, car ils avoüent la Consubstancialité des personnes de la Trinité. Je parlerai encore des deux Apollinaires en leur lieu.

L'an de N. S. Constance.

CHAPITRE XLVII.

Mort de L'Empereur Constance.

JULIEN en étant venu aux mains dans les Gaules avec une multitude incroiable de Barbares remporta sur eux une célebre victoire, pendant que l'Empereur Constance étoit à Antioche. Sa prudence & sa valeur lui aiant aquis l'affection de

tous

L'an de N.S. Constance.

tous les gens de guerre; ils le proclamérent Empereur. La nouvelle de cette proclamation causa une grande douleur à Constance. Il se fit bâtiser par Euzoius, & fit à l'heure même de grands préparatifs contre Julien. Quand il fut aux frontiéres de Cappadoce & de Cilicie, l'inquiétude qui l'agitoit lui causa une apopléxie dont il mourut à Mopscucrénes, soûs le Consulat de Taurus & de Florentius, le troisiéme jour du mois de Novembre, en la premiére année de la deux cent cinquante cinquiéme Olympiade. Il vécut quarante cinq ans, & en régna trente-huit, savoir treize avec Constantin son pere, & vint-cinq seul. L'Histoire contenuë en ce Livre-ci renferme le même espace de tems.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Socrate.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Julien. Son éducation. Sa promotion à l'Empire. Son Apostasie.

L'EMPEREUR Constance étant mort aux frontiéres de Cilicie, le troisiéme jour du mois de Novembre soûs le Consulat de Taurus, & de Florentius, Julien partit d'Occident l'onziéme jour du mois de Décembre soûs le même Consulat pour venir à Constantinople, où il fut proclamé Empereur. Dans l'obligation où je me trouve de dire quelque chose de ce Prince si éloquent, je supplie ceux qui ont été ses amis de ne point

L'an de N. S. 361. Julien

L'an de N. S. 361. Julien

Point exiger de moi les ornemens de l'éloquence que le sujet semble desirer. L'Histoire que j'écris étant l'Histoire de la Religion Chrétienne, je n'ai besoin que d'un stile simple & ordinaire pour me faire entendre, tel que j'ai déclaré au commencement que je le voulois emploier. Je parlerai donc de sa personne, de sa famille, de son éducation, de la maniére dont il parvint à l'Empire, & pour cét effet je reprendrai les choses d'un peu plus haut. Constantin qui a donné son nom à Byzance, eut deux freres de pere, & non de mere, Dalmatius & Constance. Le premier eut un fils de même nom que lui. Le second en eut deux, Gallus & Julien. Les soldats aiant tué le jeune Dalmatius aprés la mort de Constantin fondateur de Constantinople: Gallus & Julien coururent le même danger. Mais le premier en fut garanti par une maladie qui paroissoit mortelle, & le second par la foiblesse de son âge. Lorsque la colére dont l'Empereur avoit d'abord été animé contr'eux fut appaisée, Gallus fréquenta les écoles célébres d'Ephése Ville d'Ionie, où il possédoit des terres considérables qui lui étoient échûes par la succession de ses peres. Quand Julien fut grand il apprit les lettres humaines à Constantinople, allant tous les jours à la Basilique où étoient les écoles, vêtu d'un habit fort simple, & accompagné seulement d'un Eunuque, nommé Mardonius. Il eut pour maître de Grammaire Nicoclé, natif de Lacédémone, & pour maître de Rhétorique Ecebole, qui étoit alors Chrétien: l'Empereur n'aiant pas voulu qu'il eût un maître Paien, de peur qu'il ne l'engageât dans les superstitions du Paganisme, & ne le fît renoncer à nôtre Religion où il avoit été élevé. Les progrez qu'il fit en éloquence lui aquirent une si grande réputation, que l'on commença à publier qu'il étoit capable de gouverner l'Empire. Ce bruit-là déplut

déplut si fort à l'Empereur qu'il l'envoia à Nicomédie, avec défense d'écouter le Sophiste Libanius, qui aiant été chassé par les Professeurs de Constantinople s'étoit retiré en cette Ville-là, où il enseignoit publiquement la Rhétorique; & où il composa une Oraison pour se venger de ces Professeurs. La raison pour laquelle l'Empereur défendit à Julien de l'écouter, est qu'il étoit Paien. Il ne laissa pas de rechercher ses Oraisons, & de les lire en particulier avec grand plaisir. Dans le même-tems le Philosophe Maxime, non celui de Constantinople qui étoit pere d'Euclide; mais celui d'Ephése, que l'Empereur Valentinien fit mourir depuis, pour s'être adonné aux secrets de la magie, aiant été attiré à Nicomédie par la seule réputation de Julien, lui donna quelques préceptes de Philosophie, & lui inspira de plus les sentimens de sa Religion, & le desir de régner. L'Empereur en aiant été averti, Julien partagé entre l'espérance & la crainte, & souhaitant d'effacer de l'esprit de Constance les soupçons qu'il avoit conçûs contre lui, commença à affecter non d'être bon Chrétien, comme il étoit auparavant, mais de le paroître. Pour cét effet il se fit raser, & fit semblant de vouloir vivre comme les Moines. Il lisoit devant tout le monde les livres de l'Ecriture, & en secret ceux des Philosophes. Il fit même la fonction de Lecteur dans l'Eglise de Nicomédie, & évita par cét artifice la colére de l'Empereur. Il n'agissoit de la sorte que par crainte, & ne perdoit pas pourtant espérance, disant quelque fois à ses amis que l'état seroit heureux s'il montoit jamais sur le trône. Gallus son frere aiant été déclaré César, & envoié en Orient, alla à Nicomédie pour le voir. Gallus aiant été tué bien-tôt aprés, Julien devint suspect à l'Empereur, si bien qu'il commanda de le garder. Mais s'étant échappé d'entre les mains de ses Gardes il s'en-

L'an de N. S.

Julien

An de N. S. 361. Julien

s'en-fuit de païs en païs, jusques à ce que l'Impératrice Eusébie aiant découvert le lieu où il étoit caché, persuada à l'Empereur son mari de ne lui point faire de mal, & de lui permettre plûtôt d'aller étudier en Philosophie à Athénes. Il le rappela bien tôt aprés, le déclara César, lui donna Heléne sa sœur en mariage, & l'envoia dans les Gaules contre les Barbares, qui, au lieu de servir contre le Tiran Magnence, pilloient les villes de l'Empire. Comme Julien étoit encore fort jeune, l'Empereur lui commanda de ne rien entreprendre sans le conseil des Capitaines, & des Chefs. Mais quand ce jeune Prince vit que ces Chefs abusoient de ce pouvoir & souffroient que les Barbares se fortifiassent, il leur permit de passer les jours & les nuits dans les festins, & dans les débauches, & commença à exciter le courage des soldats en leur promettant une certaine récompense pour chaque Barbare qu'ils auroient tué. Il gagna leur affection par cette largesse, & affoiblit les ennemis. On dit que comme il entroit un jour dans une Ville, une couronne qui étoit suspenduë entre deux colonnes tomba sur sa tête, ce qui fit écrier avec admiration ceux qui étoient presens, que c'étoit un présage qu'il parviendroit à l'Empire. Quelques-uns disent que Constance ne l'envoia contre les Barbares qu'à dessein qu'il mourût dans une bataille. Mais je ne sai s'ils disent vrai. Car depuis qu'il lui avoit donné sa sœur en mariage, il ne pouvoit plus lui tendre de piéges, sans se les tendre à soi-même. Que chacun en juge néanmoins comme il lui plaira. Au reste Julien s'étant plaind à l'Empereur de la négligence des Chefs, il lui envoia un Maître de la Milice, qui répondant à son ardeur par sa vigilance lui donna moien de combattre les Barbares. Ils lui envoiérent des Ambassadeurs pour l'appaiser, & lui justifiérent par les lettres de l'Em-

l'Empereur que c'étoit lui qui les avoit fait entrer sur ses terres. Mais au lieu de recevoir leurs excuses, il mit les Ambassadeurs en prison, & en étant venu aux mains avec eux il les défit, prit leur Roi vif, & l'envoia à Constance. Aprés un si heureux succez il fut proclamé Empereur par les gens de guerre. Mais faute de couronne un de ses Gardes défit le carquant qu'il avoit au cou, & le lui mit sur la tête. Voila comment il parvint à l'Empire. Je laisse à juger à ceux qui prendront la peine de lire mon Ouvrage si la maniére dont il s'y conduisit est fort digne d'un Philosophe. Il n'envoia point d'Ambassade à Constance, & ne lui rendit plus aucun honneur en reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus de lui, mais disposa de tout selon son caprice, changea les Gouverneurs de Province, répandit dans toutes les Villes des bruits desavantageux à Constance, & pour le décrier davantage lût publiquement les lettres qu'il avoit écrites aux étrangers. Il détourna par ce moien les peuples de l'obéïssance de l'Empereur, & les réduisit à la sienne. Il leva alors le masque, & cessa de faire comme auparavant profession extérieure de la Religion Chrétienne. Il fit ouvrir les Temples des Dieux, leur offrit des sacrifices, se déclara lui-même Souverain Pontife, & donna la liberté aux Paiens de célébrer toutes leurs fêtes avec leurs anciennes cérémonies. Il ne tint pas à lui qu'il n'excitât par là une guerre civile contre Constance, & qu'il ne fit retomber sur les peuples les maux qui d'ordinaire la suivent. Mais Dieu qui est maître absolu de ses desseins, & qui les fait réüssir comme il lui plaît, enleva un de ces deux Princes hors du monde; & ôta à l'autre l'occasion de faire le mal qu'il méditoit. Julien aiant reçu en Thrace la nouvelle de la mort de Constance se rendit à Constantinople, & chercha les móiens de gagner l'affection du peuple.

L'an de N. S. 361. Iulien

L'an de N. S. 361. Julien.

peuple. Il savoit que Constance s'étoit rendu extrémement odieux à ceux qui tenoient la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu, tant parce qu'il les avoit chassez hors de leurs Eglises, que parce qu'il avoit rélégué leurs Evêques, que d'ailleurs les Paiens se voioient privez, avec un extréme déplaisir, de l'exercice de leur Religion, & qu'ils souhaitoient avec passion d'avoir la liberté d'ouvrir leurs Temples, & de presenter des sacrifices : Enfin que tout le monde étoit irrité de la violence des Eunuques, & sur tout d'Eusébe qui étoit le premier d'entr'eux. Se servant donc adroitement de la connoissance qu'il avoit de la disposition où se trouvoient ces personnes, il usa de ruse, & de mauvaise foi envers elles. Il en trompa quelques-uns par ses déguisemens. Il en gagna d'autres par ses bienfaits. Il déclara ouvertement l'inclination qu'il avoit pour la superstition Paienne. Pour rendre d'abord odieuse la cruauté que Constance avoit exercée sur ses sujets, & pour flêtrir sa mémoire il rappela les Evêques qu'il avoit réléguez, & leur fit rendre leur bien qui avoit été confisqué. Il commanda aprés cela à ses amis de faire ouvrir les Temples des Paiens, & remit enfin les particuliers en possession des biens qui leur avoient été enlevez par les Eunuques, & fit exécuter à mort Eusébe premier Cétonite, tant pour les violences qu'il avoit exercées sur le peuple, que pour la part qu'il avoit euë à la mort de Gallus son frere. Il fit de magnifiques funérailles à l'Empereur Constance, & chassa hors du Palais les Eunuques, les Cuisiniers, & les Barbiers. Les premiers parce qu'ils lui étoient inutiles depuis que l'Impératrice sa femme étoit morte. Les seconds parce qu'il vouloit vivre dans une grande abstinence ; Et les troisiémes parce qu'il disoit qu'il ne faloit qu'un Barbier pour faire le poil à plusieurs personnes. Il réduisit la plus grande partie

partie des Secrétaires à leur premiére condition, & ne laissa l'exercice & les gages qu'à un petit nombre d'entr'eux. Il ôta les mulets, les bœufs, & les ânes qui servoient aux voitures publiques & aux voiages, & ne laissa que les chevaux. Si ces retranchemens furent loüez par quelques-uns, ils furent blâmez par tous les autres qui ne pouvoient souffrir qu'il attirât le mêpris sur l'Empire, en le dépoüillant de la pompe & de la magnificence qui excite l'estime & l'admiration des peuples. Il composoit durant la nuit des discours qu'il prononçoit ensuite dans le Sénat. Et il a été le seul depuis Jules César, qui en ait prononcé de la sorte. Il honoroit toutes les personnes qui avoient quelque mérite dans les lettres, mais sur tout ceux qui faisoient profession d'étre Philosophes. L'espérance d'un si favorable traitement en attira une foule incroiable dans son Palais, dont la plûpart néanmoins en prenoient l'habit & le nom, sans en avoir la capacité, ni la vertu. C'étoient des imposteurs qui imitoient la superstition du Prince, & qui cherchoient perpétuellement l'occasion d'inquiéter les Chrétiens. Au reste, Julien aiant une insupportable vanité se moqua de tous les Empereurs précédens, dans un écrit auquel il donna pour titre les Césars. Il écrivit par la même passion contre les Chrétiens. Quand il chassa les Cuisiniers & les Barbiers de son Palais il agit plûtôt en Philosophe qu'en Empereur. Mais quand il railla ses Prédécesseurs, ou qu'il déchira les Chrétiens, il n'agit ni en Empereur ni en Philosophe; parce que les uns ni les autres ne sont sujets ni à la jalousie, ni à la médisance. Un Empereur peut imiter la modération d'un Philosophe. Un Philosophe ne sauroit, sans s'éloigner de la bienséance, imiter toutes les vertus d'un Empereur. Voilà ce que j'avois à dire en peu de paroles touchant la naissance, l'éducation, les mœurs

L'an de N. S. 361. Julien

L'an de N. S. Julien

mœurs & l'avenement à l'Empire de Julien. Je reprendrai maintenant la suite des affaires de l'Eglise.

CHAPITRE II.

Sédition excitée dans Aléxandrie.

Il s'émût en ce tems-là une grande sédition dans Aléxandrie par l'occasion que je vai dire. Il y avoit un endroit comblé depuis long-tems d'ordures & d'immondices, où les Paiens avoient autrefois accoûtumé de faire des sacrifices, & d'immoler des hommes à Mitras. L'Eglise d'Aléxandrie le possédant depuis quelques années par un effet de la libéralité de l'Empereur Constance, George le fit foüiller à dessein d'y élever un Temple. En foüillant on trouva une cave d'une profondeur extraordinaire où il y avoit quantité de cranes de vieillars, & de jeunes gens que l'on disoit avoir été sacrifiez par les Paiens, lorsqu'ils entreprenoient de prédire l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes, & de charmer les âmes par l'art magique. Les Chrêtiens fort aises d'avoir découvert ce mystére de Mitras, le voulurent révéler & l'exposer à la raillerie publique. Ils portérent ces cranes par la Ville les montrant au peuple. Les Paiens ne pouvant souffrir cét outrage s'armérent de tout ce que la colére leur mit entre les mains, & fondirent sur les Chrêtiens. Ils en tuérent quelques-uns à coups d'épée, d'autres à coups de bâton, d'autres à coups de pierre. Ils en étranglérent quelques-uns avec des cordes, & en crucifiérent quelques autres pour des-honorer la croix. Ils en blessérent un tres-grand nombre sans épargner leurs proches. La fureur de ces meurtres empêcha les Chrêtiens de foüiller plus avant

avant dans la cave de Mitras. Les Paiens tirérent George hors de l'Eglise, l'attachérent à un Chameau, le traînérent par les ruës, & le brûlérent enfin avec le chameau. L'an de N. S. Iulien

CHAPITRE III.

L'Empereur reprend le peuple d'Aléxandrie du meurtre de George.

L'EMPEREUR fut fâché du meurtre de George, & écrivit au Peuple d'Aléxandrie pour l'en blâmer. On a dit qu'il avoit été tué par ceux qui le haïssoient à l'occasion d'Athanase. Quant à moi, je suis persuadé que ceux qui ont des inimitiez particuliéres se joignent dans les émotions populaires à ceux qui conspirent contre les injustes, & les violens. Il est clair que l'Empereur reprend plûtôt le peuple que les Chrêtiens par sa lettre. George s'étoit rendu odieux & insupportable à tout le monde, tant en ce tems-là qu'auparavant. Voici les termes de la lettre de l'Empereur.

L'Empereur César Julien tres-Grand, Auguste au peuple d'Aléxandrie.

„ SI vous n'aviez point de respect pour Aléxan-
„ dre, Fondateur de vôtre Ville, ni même
„ pour le Dieu Serapis, dont la grandeur est égale
„ à la Sainteté, vous deviez au moins conserver
„ quelque sentiment d'humanité, & ne pas en-
„ tiérement oublier ce que vous nous devez, à
„ nous dis-je, que tous les Dieux & principale-
„ ment Serapis ont élevé sur le trône de l'Univers.
„ Vous deviez attendre de nous, la vengeance de
„ l'injure que vous aviez reçuë. Mais vous avez été

L'an de N. S.

Julien

„ trompez par la colére qui renverse le jugement
„ depuis qu'elle s'en est une fois emparée, & qui
„ porte aux derniers excez. Il sembloit que vous-
„ vous étiez un peu modérez, lorsque vous repen-
„ tant de cette sage resolution vous avez commis
„ les mêmes desordres pour lesquels vous avez
„ avec raison aversion de quelques autres. Je vous
„ conjure au nom de Serapis de me dire quel sujet
„ vous avez eu d'entrer dans une si furieuse colére
„ contre George. Vous direz peut-être que c'est
„ qu'il avoit aigri contre vous l'esprit de l'Empe-
„ reur Constance, d'heureuse mémoire. Qu'il
„ avoit fait entrer des gens de guerre dans la Ville;
„ qu'il avoit fait piller le Temple par le Gouver-
„ neur d'Egypte, qui en avoit enlevé les images,
„ & les plus riches ornemens. Que parce que
„ vous ne pouviez voir ces secriléges sans vous y
„ opposer, & sans tâcher de venger Dieu, ou
„ d'empêcher au moins le pillage de ses biens, il
„ s'est porté à cét excez d'injustice & d'impiété,
„ que de commander contre vous des troupes. Il
„ ne songeoit peut-être en cela qu'à sa propre su-
„ reté; parce qu'il redoutoit plus George, que
„ Constance. Car vous savez qu'il n'avoit exercé
„ auparavant aucune tirannie contre vous, & qu'il
„ vous avoit toûjours traitez avec toute sorte
„ d'honnêteté. Etant donc en colére pour ces
„ raisons contre George l'ennemi des Dieux,
„ vous avez soüillé la Ville par vos crimes, au lieu
„ de le traduire devant les Juges. Si vous aviez
„ recherché la justice par cette voie, il n'y auroit
„ point eu de sang répandu, vous ne seriez point
„ coûpables, ceux qui le sont auroient été punis,
„ & l'insolence de ceux qui méprisent les Dieux,
„ qui ne se soucient, ni des Villes les plus floris-
„ santes, ni des peuples les plus célébres, & qui
„ exercent comme en joüant, & en se divertis-
„ sant les plus atroces cruautez, auroit été répri-
„ mée.

„ mée. Comparez cette lettre avec celle que je „ vous ai écrite ci-devant, & considérez combien „ elles sont différentes. Je vous donnai par la pre- „ miére de grandes loüanges, & je vous en don- „ nerois encore par celle-ci, si l'énormité de vôtre „ crime ne m'en empêchoit. Le peuple a eu l'in- „ solence de déchirer un homme en piéces, com- „ me des chiens auroient fait; & au lieu d'avoir „ honte de cette inhumanité, il prétend avoir en- „ core des mains fort pures, & fort dignes d'étre „ *levées au* Ciel. Vous direz sans doute que Geor- „ ge avoit bien mérité ce châtiment. Je demeure „ d'accord qu'il en avoit peut-étre mérité un plus „ sévére. Mais il ne vous appartenoit pas de le lui „ faire souffrir. Il y a des loix que chacun est obli- „ gé de garder. Que s'il arrive qu'un particulier „ les viole, il ne s'ensuit pas que vous soïiez dis- „ pensez de les observer. Ce vous est un singulier „ bon-heur d'avoir commis cette faute sous mon „ régne, de moi, dis-je, qui par le respect de la „ mémoire de Julien mon Oncle, Gouverneur „ d'Egypte & d'Aléxandrie, conserve pour vous „ une tendresse de frere. Dans un Gouvernement „ où il y a de la vigueur on ne laisse point sans châ- „ timent des crimes de cette sorte. On les traite „ comme de dangereuses maladies, ausquelles „ on applique de violens remédes. Je ne me ser- „ virai d'aucun autre que du discours, & de la „ raison pour les considérations que je viens de „ dire. Et je me persuade que vous y déférerez „ d'autant plus volontiers qu'étant originairement „ Grecs, vous conservez la gloire d'une si noble „ origine. Que ma Lettre soit exposée au peuple „ d'Aléxandrie.

CHAPITRE IV.

Athanase est rétabli dans son Siége.

Athanase étant retourné bien-tôt aprés de son exil, le peuple d'Aléxandrie le reçut avec joie, lui rendit les Eglises d'où il chassa les Ariens, & ne laissa à ceux-ci que des maisons basses & obscures où ils firent leurs assemblées, & élûrent Lucius pour remplir la place de George. Tel étoit alors l'état de cette Ville.

CHAPITRE V.

Retour de Lucifer, & d'Eusébe.

Lucifer Evêque de Cagliari Ville de Sardaigne, & Eusébe Evêque de Verceil Ville de Ligurie aiant été rappelez par l'Empereur, retournérent de la haute Thébaïde, où ils étoient en exil, & conférérent ensemble sur les moiens de maintenir les régles, & la discipline de l'Eglise.

CHAPITRE VI.

Paulin est sacré Evêque d'Antioche.

Ils demeurérent d'accord que Lucifer iroit à Antioche, & Eusébe à Aléxandrie, & que l'on tiendroit dans cette derniére Ville un Concile avec Athanase, où l'on confirmeroit la doctrine de l'Eglise. Lucifer y envoia un Diacre en sa place, & promit d'approuver ce qui y auroit été resolu. Eusébe alla à Antioche dont il trouva l'E-

glise

glise pleine de desordre, & le peuple fort divisé. L'Hérésie Arienne qui y avoit été introduite par Euzoïus corrompoit la pureté de la doctrine, & le schisme de Melece séparoit de communion ceux mêmes qui étoient unis de créance. Lucifer aiant ordonné Paulin pour être leur Evêque, s'en retourna. L'an de N. S. Julien

CHAPITRE VII.

Concile d'Alexandrie.

AUSSI-TÔT qu'Eusébe fût arrivé à Alexandrie, il y convoqua un Concile avec Athanase. Les Evêques s'étant assemblez traitérent plusieurs matiéres tres-importantes. Ils y déclarérent la Divinité du Saint Esprit en le comprenant dans la Trinité des personnes qui sont d'une même substance. Ils prononcérent que le Verbe en se faisant homme n'avoit pas pris seulement un corps ; mais aussi une ame, selon que les plus anciens Auteurs de l'Eglise en avoient été persuadez. Ils n'inventoient point en cela une nouvelle doctrine. Ils ne faisoient qu'expliquer l'ancienne tradition. C'est le sentiment uniforme des premiers Docteurs. Irénée, Clément, Apollinaire Evêque de Jérapole, & Serapion Evêque d'Antioche assurent que c'est une vérité généralement reçuë, que quand Jesus-Christ s'est fait Homme il a pris une ame. Le Concile qui fut assemblé à l'occasion de Béryle Evêque de Philadelphe en Arabie, enseigne la même chose dans la lettre qu'il écrit à cét Evêque. Origéne reconnoît dans tous ses ouvrages que quand le Verbe s'est fait Homme il a pris une ame. Il explique plus particuliérement ce Mystére dans le neuviéme Tome de ses Commentaires sur la Genése, où il montre qu'A-

L'an de N. S. Julien

dam & Eve étoient la figure de Jesus-Christ, & de l'Eglise. Saint Pamphile, & Eusébe surnommé de son nom en rendent un témoignage qui ne peut être rejetté. Car écrivant ensemble la vie de ce Grand Homme, & répondant dans les excellens ouvrages qu'ils ont composez pour sa défense, à ceux qui étoient préoccupez d'une ancienne aversion de sa personne; ils assurent qu'il n'a pas le premier traité ce sujet, mais qu'il a seulement expliqué une tradition assez obscure. Les Evêques assemblez en ce Concile examinérent encore tres-exactement la question de la substance, & de l'hypostase. Osius Evêque de Cordouë en Espagne, dont nous avons ci-devant parlé, aiant été envoié par l'Empereur Constantin pour appaiser le tumulte qui avoit été excité par Arius agita la question de la substance, & de l'hypostase à dessein de renverser l'opinion de Sabellius de Libye. Mais cette question en fit naître une autre. Le Concile de Nicée qui fut assemblé bien-tôt aprés n'en dit pas un mot. Mais la contestation aiant été émue depuis, il fut décidé dans ce Concile d'Aléxandrie qu'en parlant de Dieu, il ne se faloit point servir des termes de substance, ni d'hypostase; parceque le terme de substance ne se trouve point dans l'Ecriture, & que celui d'hypostase n'a été emploié par l'Apôtre que dans une signification abusive, par la nécessité d'expliquer la doctrine qu'il traitoit. Ils ont néanmoins décidé que l'on pouvoit se servir de ces mots pour refuter l'opinion de Sabellius, de peur que faute de mots on ne crût que le Pere, le Fils, & le saint Esprit ne sont qu'une même Personne qui a trois noms, afin que l'on croie que le Pere, le Fils, & le saint Esprit sont chacun Dieu en leur propre personne, & c'est ce qui fut alors décidé par ce Concile. Il ne sera pas hors de propos de remarquer ici en peu de paroles ce que nous avons appris touchant la substance,

ſtance, & l'hypoſtaſe. Les Philoſophes Grecs ont donné pluſieurs définitions de la ſubſtance, mais ils n'ont jamais fait aucune mention de l'hypoſtaſe. Le Grammerien Irénée dit dans ſon Dictionnaire Alphabétique, que c'eſt un terme Barbare qui ne ſe trouve dans aucun ancien, où s'il s'y trouve, c'eſt en un autre ſens que celui auquel on l'entend aujourd'hui. Dans la Tragédie que Sophocle a nommée Phénice, il ſignifie des embûches. Dans Ménandre, il ſignifie aſſaiſonnement, & on appelle même hypoſtaſe la lie qui eſt au fond d'un tonneau plein de vin. Bien que les anciens Philoſophes ne ſe ſoient point ſervis de ces termes, les nouveaux s'en ſont ſervis pour ſignifier la ſubſtance. Ils ont donné pluſieurs définitions à la ſubſtance. Or ſi la ſubſtance peut étre définie comment pourra-t-elle étre attribuée à Dieu qui ne peut étre compris par la penſée ? Evagre donne un avis tres-important dans un Ouvrage qu'il a fait pour l'inſtruction des Moines, qui eſt de ne parler jamais de Dieu qu'avec une extréme retenuë, & de n'entreprendre jamais de le définir parcequ'il eſt tres-ſimple, & que l'on ne peut dé-
„ finir que ce qui eſt composé. Il y a dit-il, dans
„ toute propoſition ou un genre, ou une eſpéce,
„ ou une différence, ou un propre, ou un acci-
„ dent, ou quelque choſe compoſée de tout cela,
„ qui eſt attribué à un ſujet. Or il n'y a rien de
„ tout cela dans la ſainte Trinité. Il faut donc
„ adorer par le ſilence ce qu'on ne peut expliquer par les paroles. Voila ce que dit Evagre, de qui nous aurons encore occaſion de parler dans un autre endroit. Bien que cette digreſſion ſemble un peu éloignée de nôtre ſujet, elle ne ſera pas inutile.

L'an de N. S.

Iulien

L'an de N.S.

Julien

CHAPITRE VIII.

Apologie composée par Athanase pour justifier sa retraite.

ATHANASE récita en ce tems-là à ses amis le livre qu'il avoit composé long-tems auparavant pour justifier sa retraite. L'Ouvrage est trop long pour être transcrit entier. Je n'en insérerai ici que les endroits qui me paroîtront les plus utiles. Voilà, dit-il, les injustes entreprises des impies, qui au lieu de rougir des maux qu'ils nous ont fait souffrir, nous accusent de nous être échapez d'entre leurs mains meurtriéres, & témoignent le regret qu'ils ont de ne nous avoir pû „ enlever hors du monde. De plus, ils nous reprochent d'avoir eu la lâcheté de fuir la persécution, sans prendre garde qu'ils découvrent leur cruauté; car si c'est un mal de fuir la persécution, c'est un plus grand mal de la faire. Celui qui fuit ne fuit que pour sauver sa vie, au lieu que celui qui persécute, persécute pour faire mourir. En fuiant nous obéïssons à l'Ecriture sainte qui nous enseigne, qu'il faut fuir la persécution. Mais ceux qui nous persécutent pour nous perdre violent la loi, & nous contraignent de fuir. Ils devroient donc avoir honte de la persécution qu'ils nous font, au lieu de nous reprocher nôtre fuite comme un crime : qu'ils cessent de nous persécuter, & nous cesserons de fuir. Mais ils ne cesseront jamais de nous persécuter, & n'oublieront rien de ce qu'ils pourront faire pour nous prendre, parce qu'ils savent que nôtre fuite est une preuve de leur cruauté. On ne fuit point les gens de bien. On ne fuit que les méchans, & les cruels. Ceux qui étoient accablez de tristesse,

„ ou

„ ou chargez de dettes fuioient Saül & se refu- *L'an*
„ gioient auprés de David. Nos ennemis cherchent *de*
„ ceux qui se cachent pour les faire mourir, afin *N. S.*
„ qu'il n'y ait point de preuve de leur violence. *Indict.*
„ Mais en cela même, ils se trompent par un aveu-
„ glement tout visible. Car le soin que ceux qu'ils
„ cherchent ont de se cacher, ne sert qu'à décou-
„ vrir davantage le dessein qu'ils ont de les exiler,
„ & de les perdre. S'ils les font mourir, la voix
„ de leur sang s'élévera contre eux, & s'ils les exi-
„ lent, ils seront par tout où ils aillent, des mo-
„ numens vivans de leur inhumanité. S'ils conser-
„ voient quelque reste de jugement, ils reconnoî-
„ troient qu'ils s'embarrassent eux-mêmes dans
„ leurs propres desseins. Mais parce qu'ils l'ont
„ tout-à-fait perdu, ils ne voient pas leur impiété
„ dans le tems même qu'ils cherchent à faire mou-
„ rir ceux qu'ils haïssent. S'ils blâment ceux qui
„ se cachent, & qui fuient leurs persécuteurs, que
„ diront-ils de Jacob qui fuit Esaü son frere, de
„ Moïse qui se retire dans le païs des Madianites
„ de peur de tomber entre les mains de Pharaon?
„ Qu'allégueront-ils contre David, qui fuiant les
„ soldats que Saül avoit envoiez pour le tuer, se
„ cache dans une caverne, & change son visage
„ jusques à ce qu'Abimelec fût passé? Enfin que
„ répondront ces gens qui n'appréhendent point
„ d'avancer les plus grandes impertinences quand
„ ils verront Elie, qui étoit continuellement en
„ prieres, & qui avoit rendu la vie à un mort, se ca-
„ cher pour éviter la colére d'Achab, & les ménaces
„ de Jesabel? Les enfans des Prophétes ne se ca-
„ choient-ils pas dans le même-tems au fond
„ des cavernes? Que si ces exemples sont trop
„ vieux, & qu'ils aient négligé de les lire, ont-ils
„ oublié ce qui est dans l'Evangile. Les Disciples
„ se sont cachez pour éviter la fureur des Juifs, &
„ Paul s'est fait décendre dans une corbeille le

L'an de N. S. Julien

„ long des murailles de Damas, de peur de tomber entre les mains de l'Etnarque qui le cherchoit. L'Ecriture parlant de la sorte des justes, de quel prétexte se peuvent-ils servir pour couvrir leur témérité? S'ils nous reprochent nôtre lâcheté, ils parlent en insensez, & s'ils prétendent que quand nous-nous cachons, nous agissons contre la volonté de Dieu, ils font voir qu'ils ne savent point la sainte Ecriture. Il étoit ordonné par l'ancienne loi qu'il y auroit des villes de refuge, où ceux qui appréhenderoient d'être mis à mort, pourroient se retirer. Le Verbe de Dieu qui avoit parlé par la bouche de Moïse étant dêcendu sur la terre à la fin des siécles a donné le même précepte quand il a dit, lorsque l'on vous persécutera dans une ville, fuiez en une autre. Et en un autre endroit, lors donc que vous verrez que l'abomination de la désolation, qui a été prédite par le Prophéte Daniel, sera dans le lieu saint, que celui qui lit entende bien ce qu'il lit. Alors que ceux qui seront dans la Judée, s'enfuient sur les montagnes. Que celui qui sera au haut du toit, ne dêcende point pour emporter quelque chose de sa maison, & que celui qui sera dans le champ ne dêcende point pour prendre ses vêtemens. Les saints qui savoient fort bien ces préceptes n'ont pas manqué de les observer. Le Seigneur les avoit donnez avant que de paroître sur la terre, & la perfection de l'homme consiste à les observer. Le Verbe de Dieu s'étant fait homme pour nous, a bien voulu se cacher lorsqu'on le cherchoit, & fuir lorsqu'on le poursuivoit, & qu'on lui tendoit des piéges. Et il étoit juste qu'il fit voir qu'il étoit homme en se cachant & en fuiant, aussi bien qu'en souffrant la faim & la soif. Dés qu'il fut né il dit à Joseph en songe par un Ange, levez-vous, prenez l'Enfant, & sa Mere, fuiez en Egypte, & de-

„ meu-

„ meurez-y jusqu'à ce que je vous dirai d'en partir; L'an
„ car Herode cherchera l'Enfant pour le perdre. de
„ Nous voions qu'aprés la mort d'Herode il se re- N. S.
„ tira à Nazareth, de peur de tomber entre les Iulien
„ mains d'Archelaus. Depuis, comme il faisoit
„ paroître sa Divinité par ses miracles, & qu'il avoit
„ guéri la main d'un paralytique, les Juifs conspi-
„ rérent de le faire mourir, & aiant découvert leur
„ dessein il se retira. Lorsqu'il ressuscita le Lazare
„ les Juifs tinrent conseil, & résolurent de le tuer,
„ mais il ne parut plus parmi eux, & se retira vers
„ le desert. Lorsqu'il dit, j'étois avant Abraham,
„ & que les Juifs prirent des pierres pour le lapi-
„ der, il se cacha, & sortit du milieu d'eux hors du
„ Temple. Puisqu'ils voient toutes ces choses, ou
„ plûtôt qu'ils les entendent au lieu de les voir, ne
„ méritent-ils pas d'étre brûlez pour faire tout le
„ contraire de ce que le Seigneur a fait & enseigné?
„ Enfin Jean aiant souffert le martyre, & son corps
„ aiant été enterré par ses Disciples Jesus monta
„ sur une barque, & se retira au desert. Voila ce
„ que le Seigneur a fait, & a enseigné. Plût à Dieu
„ que ceux dont je parle, eussent quelque honte
„ de leur témérité, & que se contentant d'accu-
„ ser des hommes de lâcheté, ils n'en accusassent
„ point le Sauveur-même par une impiété qui n'a
„ point d'excuse. Mais leur folie est insupportable,
„ & leur ignorance manifeste. Le Sauveur s'est
„ caché & s'est retiré pour de tres-bonnes raisons,
„ que les Evangélistes ont exprimées, & il y a lieu
„ de croire que les Saints qui l'ont imité en ont eu
„ de semblables. Car ce que l'on dit de lui selon
„ la nature humaine, peut étre appliqué à tous
„ les hommes. En prenant nôtre nature il a pris
„ aussi nos foiblesses, & c'est ce que saint Jean a
„ exprimé par ces paroles. Les Juifs cherchoient
„ à le prendre, mais aucun ne mit la main sur lui;
„ parce que son heure n'étoit pas encore arrivée.

L'an de N. S. ,, C'est pour cela qu'il dit à sa Mere, mon heure ,, n'est pas encore arrivée, & à ceux que l'on ap- ,, peloit ses freres, mon tems n'est pas encore Iulien ,, venu. Et lorsque ce tems fut venu, il leur dit, ,, dormez maintenant, & reposez-vous : Voici ,, l'heure qui est proche, & le Fils de l'Homme va ,, être livré entre les mains des pecheurs. Il ne ,, s'est donc point laissé prendre avant que le tems ,, fût arrivé, & depuis que ce tems a été arrivé, au ,, lieu de se cacher il s'est livré lui-même. Les ,, bien-heureux Martyrs ont gardé depuis, la mê- ,, me conduite durant les persécutions qui ont été ,, excitées contre l'Eglise. Ils ont fuï lorsqu'ils ,, ont été poursuivis, & lorsqu'ils ont été pris dans ,, leurs retraites, ils ont souffert constamment le ,, martyre. Voila ce qu'a dit Athanase dans l'Apo- ,, logie qu'il a faite pour justifier sa retraite.

CHAPITRE IX.

Division entre les Chrétiens d'Antioche. Mécontentement de Lucifer. Charité d'Eusébe.

Aussi-tôt que le Concile d'Aléxandrie fut fini, Eusébe Evêque de Verceil alla à Antioche, où aiant trouvé que Paulin avoit été Ordonné par Lucifer, & que les fauteurs de Méléce faisoient leurs assemblées à part, il condamna cette Ordination dans le secret de son cœur, & n'aiant pas voulu néanmoins déclarer son sentiment, par respect pour Eusébe, il promit de régler toutes choses dans un Concile. Aiant tâché depuis, d'accorder les partis, & de les remettre en bonne intelligence, il n'en pût venir à bout, Méléce retourna cependant de son exil, & aiant trouvé que ses sectateurs faisoient leurs assemblées

blées à part, il se mit à leur tête. Euzoïus qui soûtenoit la perfidie Arienne étoit en possession de toutes les Eglises, à la reserve d'une, qu'il avoit laissée à Paulin dans la Ville, par quelque sorte de respect de sa personne. Méléce faisoit ses assemblées hors des portes. Voila l'état où étoient les affaires de l'Eglise d'Antioche, lorsqu'Eusebe en partit. Lucifer se sentit fort offensé du refus qu'Eusébe avoit fait d'approuver l'Ordination de Paulin; se sépara de sa communion, & commença par un esprit de contestation, à reprendre ce qui avoit été ordonné dans le Concile d'Aléxandrie. Ce différend survenu dans un tems de desordre, arracha un grand nombre de Fidéles du sein de l'Eglise, & fit naître une nouvelle hérésie. Cependant Lucifer de qui elle avoit pris le nom, ne pût satisfaire sa colére, parce qu'il s'étoit lié lui même par la promesse qu'il avoit faite, d'approuver tout ce qui seroit décidé par le Concile. Ainsi conservant la foi de l'Eglise, il retourna en Sardaigne. Mais ceux qui se sont séparez à son occasion, demeurent encore maintenant hors de la communion de l'Eglise. Eusébe parcourut les Provinces d'Orient, guérissant comme un sage Médecin ceux qui étoient foibles dans la foi, & les fortifioit par la doctrine saine de l'Eglise. De-là il passa en Illirie & en Italie, où il continua à prendre le même soin.

L'An de N. S. Iulien

L'an de N. S.

Julien

CHAPITRE X.

Hilaire Evêque de Poitiers enseigne en Occident la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu. Erreurs des Macédoniens.

Il avoit déja été prévenu dans un si loüable dessein par Hilaire Evêque de Poitiers, Ville de la seconde Aquitaine, qui avoit inspiré la véritable doctrine aux Evêques d'Italie & de Gaule, où il étoit retourné le premier de son exil. Ils combattirent tous deux tres-généreusement pour la défense de la foi. Comme Hilaire étoit fort éloquent, il écrivit en Latin pour la Consubstancialité du Fils de Dieu, & refuta tres-fortement les erreurs des Ariens. Mais cela n'arriva qu'un peu depuis que ceux qui avoient été envoiez en exil, en eurent été rappelez.

Macédonius, Eleusius, Eustate, & Sophronius tinrent au même-tems plusieurs Conciles avec les autres de leur secte, que l'on appeloit Macédoniens. Aiant assemblé ceux de Seleucie qui tenoient leur opinion, ils prononcérent anathéme contre les Evêques qui tenoient l'autre parti, qui étoit celui d'Acace, & aiant rejetté la Formule de foi qui avoit été arrêtée à Rimini, ils confirmérent celle qui avoit été lûe à Seleucie, & qui est la même que celle d'Antioche, comme je l'ai dit dans le livre précédent. Quelqu'un leur aiant demandé pourquoi s'ils étoient de différens sentimens que les partisans d'Acace, ils les avoient toûjours reçus dans leur communion, comme s'ils eussent été dans le même sentiment, Sophronius Evêque de Pompeiopole en Paphlagonie lui répondit en ces termes. Les peuples d'Occident étoient infectez de l'erreur de la Consubstancialité com-

„ comme d'une maladie. Aëce avoit corrompu la pureté de la foi en Orient, en introduisant la Dissemblance de substance. Chacune de ces opinions étoit impie. Car les premiers joignoient ensemble le Pere & le Fils, par le terme de Consubstanciel, comme s'ils n'eussent été qu'une personne, & ce dernier les séparoit par le terme de Dissemblable substance. Ces deux opinions étant comme deux extrémitez vicieuses, nous en avons choisi une qui tient comme le milieu, & qui est conforme à la vérité, & à la pieté; en disant que le Fils est Semblable à son Pere selon l'hypostase. Voila la réponse que les Macédoniens firent par la bouche de Sophronius, selon le témoignage de Sabin, dans son Recueil de Conciles. Mais quand ils faisoient Aëce auteur de l'opinion des Anoméens, au lieu d'Acace, ils déguisoient la vérité pour paroître éloignez d'un côté des Ariens, & de l'autre de ceux qui soûtenoient la Consubstancialité du Fils de Dieu. Mais il n'est que trop aisé de les convaincre par eux-mêmes, de ne s'être éloignez des uns & des autres que par l'amour de la nouveauté.

L'an de N. S.

Julien.

CHAPITRE XI.

Julien exige de l'argent des Chrétiens.

L'EMPEREUR Julien ne fut pas si doux, ni si modéré envers tout le monde dans la suite de son régne qu'il l'avoit paru au commencement. Il accorda aux Chrétiens toutes leurs demandes lorsqu'il vit qu'elles tendoient en quelque sorte à flêtrir la mémoire de Constance. En toute autre occasion il fit paroître la haine qu'il avoit conçuë contre leur Religion : il commanda de relever l'Eglise des Novatiens qu'Eudoxius avoit fait abatre

L'an de N. S. tre à Cyzique, & prononça une grande peine contre Eleusius Evêque de cette Ville-là, s'il ne la faisoit relever en deux mois à ses dépens. Il favorisa de tout son pouvoir la superstition des Paiens. Julien Il fit ouvrir leurs Temples, & immoler publiquement des victimes dans Constantinople à la fortune de l'Empire.

CHAPITRE XII.

Julien défend aux Chrétiens d'apprendre les lettres humaines.

MARIS Evêque de Calcédoine en Bithynie aiant été conduit devant l'Empereur, parce que son grand âge lui avoit tellement affoibli la vûe qu'il ne pouvoit plus se conduire, lui reprocha son impiété, & son apostasie. Ce Prince irrité de sa liberté, lui répondit qu'il étoit un aveugle, que son Dieu Galiléen ne guériroit pas. Car il avoit accoûtumé d'appeler Jesus Christ Galiléen, & les Chrétiens Galiléens. Alors l'Evêque redoublant sa hardiesse lui dit : Je remercie Dieu de m'avoir privé de l'usage des yeux, afin que je ne puisse voir un visage qui est tombé dans une si horrible impiété. Julien ne répartit rien à ce discours; mais il en tira depuis une cruelle vengeance. Car aiant consideré que les Chrêtiens honoroient la mémoire de ceux qui avoient souffert la mort pour la défense de la foi sous le régne de Dioclétien, & qu'ils alloient avec joie au martyre : il s'abstint des tourmens & des supplices, & chercha d'autres moiens de les persécuter ; car c'est toûjours persécuter des personnes que de troubler leur repos de quelque maniére que l'on le trouble. Il défendit donc aux Chrétiens d'apprendre les lettres humaines, de peur, disoit-il, que sachant

l'Art

l'Art de raisonner ils ne répondent plus aisément aux argumens des Philosophes.

CHAPITRE XIII.

Julien s'efforce de pervertir les Chrétiens.

Il ôta les Charges de sa maison ; & les Gouvernemens des Provinces à ceux qui demeureroient dans la Religion Chrêtienne, & qui refuseroient de sacrifier aux Dieux, à-cause, disoit-il, que la Religion Chrêtienne leur défend de punir de mort ceux qui l'ont méritée pour leurs crimes. Il fit à plusieurs des caresses, & des presens pour les porter à sacrifier, & on reconnut alors ceux qui étoient vraiment Chrêtiens, & ceux qui ne l'étoient qu'en apparence. Les vrais Chrêtiens quittérent leurs Charges avec joie, & aimérent mieux souffrir, que de renoncer à Jesus Christ. Jovien, Valentinien & Valens qui parvinrent depuis à l'Empire furent de ce nombre. Les faux Chrêtiens préférérent les richesses, & les honneurs à la véritable félicité, & tombérent dans l'idolatrie. Ecébole, Professeur de Rhétorique à Constantinople, se fit remarquer parmi ces derniers. Il s'accommodoit aisément aux mœurs & aux inclinations des Empereurs. Soûs le régne de Constance il avoit fait semblant d'avoir un zele fort sincére, & fort ardent pour la Religion Chrêtienne. Soûs celui de Julien il s'étoit déclaré pour le culte des Dieux. Aprés sa mort il fit semblant de se convertir, & s'étant couché à la porte de l'Eglise il cria aux Fidéles, foulez-moi aux piés comme un sel corrompu & insipide. Voila quelle étoit sa légéreté, & son inconstance. L'Empereur aiant dessein en ce tems-là de se venger des incursions que les Perses avoient faites sur les terres des Ro-

An de N. S. Julien

Romains sous le régne de Constance, traversa en diligence en Orient. Mais parce qu'il savoit combien la guerre produit de desordres, & combien l'argent est nécessaire pour la faire heureusement, s'avisa d'en lever sur les Chrêtiens. Il mit un impôt sur ceux qui refusoient de sacrifier, & cét impôt fut exigé avec la derniére rigueur des véritables Chrêtiens. Chacun d'eux étoit obligé de contribuer selon ses facultez, & l'Empereur amassa en peu de tems de grands biens par cette injustice. Les Paiens fondirent alors à main armée sur les Chrêtiens, & ceux mêmes qui faisoient profession de Philosophie eurent part à cette violence. Ils inventérent des mystéres abominables, immolérent des enfans, consultérent leurs entrailles, & mangérent de leur chair. Ces horribles impiétez furent commises en plusieurs Villes, & principalement à Athénes, & à Aléxandrie. Athanase fut attaqué dans cette derniére par de nouvelles calomnies. Car les Paiens aiant fait acroire à l'Empereur qu'il ruinoit la Ville & la Province, & qu'il n'y avoit point d'autre moien de les conserver que de le bannir : il en donna l'ordre au Gouverneur d'Egypte.

CHAPITRE XIV.

Athanase s'enfuit hors d'Aléxandrie.

Il s'enfuit donc encore une fois, & dit à ses amis en partant, retirons-nous pour un peu de tems, & laissons passer ce nuage. A l'heure même il passa le Nil, & s'enfuit en Egypte. Comme ceux qui le cherchoient le suivoient de prés, & que ses amis lui conseilloient de se retirer plus avant dans le desert, il usa de cét artifice pour se

sauver.

suivre. Il persuada à ses amis d'aller au devant de ceux qui le poursuivoient. Quand ceux-ci les eurent rencontrez, ils ne leur demandérent rien autre chose sinon, s'ils avoient vû Athanase. Ils répondirent qu'il n'étoit pas loin, & que s'ils se hâtoient, ils le trouveroient. Aiant été trompez par cette réponse ils le poursuivirent vivement sans aucun fruit. Athanase s'étant échapé de la sorte retourna à Aléxandrie où il demeura caché jusques à la fin de la persécution.

Les Gouverneurs des Provinces voulant tirer avantage de la superstition de l'Empereur firent plus de mal aux Chrêtiens qu'il n'étoit ordonné par les Edits, exigérent d'eux de plus grandes sommes d'argent qu'ils ne devoient, & exercérent sur quelques-uns des violences. Quand ils s'en plaignirent à l'Empereur il se moqua en leur disant, vous étes obligez de souffrir les mauvais traitemens avec patience, comme vôtre Dieu vous l'ordonne.

CHAPITRE XV.

Martyrs en Phrygie.

AMACHIE Gouverneur de Phrygie fit alors ouvrir un Temple à Mere, Ville de cette Province, nettoier les ordures qui s'y étoient amassées depuis long-tems, & polir les statuës. Ce rétablissement de la superstition Paienne déplut extrémement aux Chrêtiens. Trois d'entr'eux, dont le premier se nommoit Macédonius, le second Théodule, & le troisiéme Tatien, ne pouvant souffrir cette idolatrie entrérent durant la nuit dans le Temple, & brisérent les statuës. Le Gouverneur en étant entré dans une furieuse colére, se resolut de faire mourir plusieurs habitans qui

L'an de N. S. Julien

qui étoient fort innocens de cette action. Ceux qui l'avoient faite aimant mieux mourir pour la défense de la vérité, que d'en laisser d'autres en leur place, se présentérent, & se déférérent eux-mêmes. Le Juge leur commanda d'expier leur crime en sacrifiant aux Dieux, & en cas de refus les ménaça de la mort. Mais méprisant ces ménaces, ils témoignérent qu'ils étoient prêts de subir les plus cruels supplices, & de tout souffrir plûtôt que de se soüiller par l'impiété des sacrifices. Le Juge leur aiant donc fait souffrir de cruels tourmens les fit enfin brûler sur un gril de fer. Ils couronnérent leur vie par une parole pleine d'une admirable constance. Car s'adressant au Juge, ils lui dirent, si vous desirez manger de la chair rôtie, commandez que l'on nous tourne de l'autre côté, de peur que vous ne nous trouviez pas assez cuits.

CHAPITRE XVI.

Les Apollinaires composent des Livres.

LA Loi par laquelle l'Empereur Julien avoit défendu aux Chrêtiens d'apprendre les belles lettres, rendit les Apollinaires, dont nous avons ci-devant parlé, fort illustres. Car le pere étant fort habile dans l'Art de la Grammaire, & le fils dans celui de l'Eloquence, ils furent tous deux tres-utiles aux Chrêtiens. Le pere traduisit les livres de Moïse en vers Héroïques, & les livres Historiques partie en vers composez de dactyles, & partie en Poëmes dramatiques, afin qu'il n'y eût aucune façon de vers qui fût inconnuë aux Chrêtiens. Le Fils s'étant fort exercé à l'Eloquence mit l'Evangile, & les Epîtres des Apôtres en forme de Dialogues, selon la méthode de Platon. Ils éludérent ainsi par leur travail la ruse de l'Empereur.

pereur. Mais la Divine Providence se moqua de la ruse & du travail, car l'Empereur étant mort incontinent aprés, sa Loi fut abolie, & l'on ne parla non plus des ouvrages des Apollinaires que s'ils ne les eussent jamais composez, comme nous verrons dans la suite. L'an de N. S. Julien

Je m'imagine que quelqu'un en lisant mon Histoire me fera cette objection. Par quelle raison attribuez-vous à la Providence ces deux effets si différens. Je conçois bien que la mort précipitée de *Julien* a été utile à l'Eglise qu'il persécutoit. Mais je ne conçois pas que la perte des Poëmes Chrêtiens des Apollinaires, ni la liberté que les Chrêtiens ont euë depuis, d'apprendre les Siences prophanes qui tendent à l'idolatrie, ait pû être utile. Je tâcherai d'y répondre de cette sorte. Les Siences Prophanes n'ont point été reçûes par Jesus-Christ & par ses Disciples comme inspirées de Dieu, ni rejettées comme préjudiciables à la Religion. Il y a plusieurs Philosophes parmi les Grecs qui n'ont point été éloignez de la connoissance de Dieu, qui se sont avantageusement servis de l'Art de raisonner pour refuter l'ignorance des Epicuriens & de quelques autres, qui nioient la Providence, & qui ont été utiles à ceux qui cherchoient la véritable piété, bien qu'ils aient ignoré le Mystére de l'Incarnation, qui étoit un Mystére caché avant tous les siécles. C'est ce que saint Paul nous enseigne dans l'Epître aux Romains par ces paroles. *On y découvre aussi la colére de Dieu qui éclatera du Ciel contre toute l'impiété, & l'injustice des hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice; parce qu'ils ont connu ce qui se peut découvrir de Dieu par les créatures, Dieu même le leur aiant fait connoître. Car les grandeurs invisibles de Dieu, sa Puissance éternelle, & sa Divinité, deviennent comme visibles en se faisant connoître par ses ouvrages depuis la création du monde : & ainsi ces personnes sont inexcusables;* Ch. 1.

L'an de N. S. Julien

fables; parce qu'aiant connu Dieu ils ne l'ont point glorifié comme Dieu. Il paroît par ces paroles qu'ils ont connu la vérité que Dieu leur avoit révélée, & qu'ils sont toutefois coupables de n'avoir point glorifié Dieu aprés l'avoir connu.' Les Apôtres n'aiant point défendu aux Fidéles de s'adonner à l'étude des Siences des Paiens, ils l'ont laissé à leur liberté. Voila une premiére réponse. En voici une autre. L'Ecriture inspirée de Dieu contient d'admirables préceptes, d'excellentes régles pour la conduite des mœurs, & des véritables maximes qu'il faut croire. Mais elle n'enseigne point l'Art de raisonner, ni le moien de répondre à ceux qui attaquent la vérité. Or il est certain que l'on ne combat jamais ses ennemis avec tant d'avantage, que quand on se sert de leurs propres armes. Les livres des Apollinaires ne fournissoient point aux Chrétiens les armes des Paiens pour les combattre. Julien défendit que ceux de nôtre Religion n'apprissent les Siences prophanes, parce qu'il prévoioit que quand ils en seroient instruits, ils détruiroient sans peine les fables du paganisme; comme Socrate le plus célébre des Philosophes les avoit détruites en ruinant le culte des Dieux, & ce fut pour ce sujet qu'il fut condamné. Jesus Christ & ses Apôtres nous recommandent d'éprouver tout, & de retenir ce qui est bon, & de prendre garde que personne ne nous surprenne par la Philosophie, & par des raisonnemens vains, & trompeurs; ce que nous ne saurions faire sans avoir les armes de nos ennemis, non pour suivre leurs sentimens; mais pour éprouver tout, pour rejetter ce qui est mauvais, & pour retenir ce qui est bon, c'est-à-dire la vérité. Que si quelqu'un se persuade que cette explication des paroles de l'Ecriture n'est pas naturelle, & qu'elle est contraire au véritable sens, je le supplie de considérer que l'Apôtre bien loin de nous défendre d'appren-

dre

dre les Siences des Grecs, ne les avoit pas négligées lui-même. Car comment s'en seroit-il servi s'il les avoit négligées ? Comment auroit-il dit, les Crétois sont toûjours menteurs, ce sont des méchantes bêtes qui n'aiment qu'à manger & à ne rien faire, s'il n'avoit lû les Oracles d'Epiménide, Poëte de cette Isle ? Où auroit-il appris cette parole, nous sommes les enfans, & la race de Dieu, s'il n'avoit appris les Phénoménes d'Aratus ? Cette autre Sentence, les mauvais entretiens gâtent les bonnes mœurs, ne fait que trop voir qu'il savoit les Tragédies d'Euripide. Mais qu'est-il besoin de m'étendre davantage sur ce sujet ? Ne voions-nous pas que ç'a été une pratique constante des anciens Docteurs de l'Eglise, de vieillir sur les livres des Grecs, tant pour refuter leurs erreurs, que pour s'exercer eux-mêmes. Voila ce que j'avois à dire touchant les Apollinaires. L'an de N. S. Julien

CHAPITRE XVII.

Julien se prépare à la guerre contre les Perses. Il écrit contre les habitans d'Antioche.

JULIEN aiant levé de grandes sommes d'argent sur les Chrêtiens, partit pour aller faire la guerre aux Perses, & entra dans Antioche Ville de Syrie. Quand il y fut il diminua excessivement (par vanité) le prix des marchandises, sans considérer la circonstance du tems auquel le passage des gens de guerre incommodoit les habitans du païs, & consumoit quantité de vivres. Les Marchands & les revendeurs ne pouvant se resoudre à souffrir la perte que cette diminution du prix des Marchandises leur auroit causée, s'abstinrent de vendre, & rompirent le commerce. Quand les habitans, qui étoient fort remuans de leur naturel, virent que les

L'an de N. S. Julien

les vivres leur manquoient, ils commencérent à crier contre l'Empereur, & à dire en se moquant de sa barbe qui étoit fort longue, qu'il la faloit couper pour en faire de la corde. Ils ajoûtérent que le Taureau, qui étoit gravé sur ses monnoies, avoit ruiné le monde. Comme ce Prince étoit fort superstitieux, & qu'il immoloit perpetuellement des taureaux, il avoit fait graver sur ses monnoies un taureau, & un autel. Etant extrémement irrité de ces railleries, il ménaça de se venger des habitans d'Antioche, & alla à Tarse, où il fit préparer ce qui étoit nécessaire pour l'expédition qu'il méditoit. Libanius prit de-là occasion de composer deux Oraisons, l'une à l'Empereur pour les habitans d'Antioche, & l'autre aux habitans d'Antioche sur la colére de l'Empereur. Mais on dit qu'il se contenta de les avoir composées, sans les réciter publiquement. Julien, au lieu de se venger, comme il se l'étoit promis, des injures qu'il avoit reçuës, les repoussa par d'autres injures, en composant contre la Ville d'Antioche un livre soûs le titre, de Satyre sur la barbe. Parlons maintenant des maux qu'il fit souffrir aux Chrêtiens.

CHAPITRE XVIII.

Julien consulte un Oracle qui ne lui peut rien répondre.

AIANT fait ouvrir à Antioche les Temples des Paiens, il souhaitoit avec passion de recevoir une réponse d'Apollon de Daphné. Mais le démon étant demeuré dans le silence, par la crainte & le respect qu'il avoit de Babylas martyr, dont le corps étoit proche, l'Empereur commanda de transporter ailleurs ce saint corps. Le peuple en aiant eu avis transporta le corps de Daphné à Antioche en chantant des Cantiques composez, &

contre

contre les Dieux, & contre ceux qui les adoroient.

CHAPITRE XIX.

Persécution excitée contre les Chrétiens. Merveilleuse constance de Théodore.

L'EMPEREUR découvrit alors la haine qu'il avoit tenuë si long-tems cachée, & fit voir qu'avec toute sa Philosophie, il n'étoit point maître de ses passions. Le dépit que lui causoient les chansons faites à la honte de ses Dieux, le fit resoudre à persécuter les Chrêtiens avec la même cruauté que Dioclétien les avoit autrefois persécutez. Mais parce qu'il étoit occupé à l'expédition qu'il avoit entreprise contre les Perses, il commanda à Saluste Préfet du Prétoire de se saisir de ceux, qui avoient chanté ces chansons avec plus d'ardeur que les autres, & de les punir. Bien que ce Préfet fût Paien, il ne reçut pas cét ordre-la avec joie. N'osant néanmoins y contrevenir, il fit prendre plusieurs Chrêtiens, & en mener une partie en prison. Entre ceux qui furent menez devant lui, il y eut un jeune homme nommé Théodore, qu'il commanda de déchirer par tout le corps, ce qui fut exécuté avec une si horrible cruauté qu'il paroissoit prêt d'expirer. Mais il ne laissa pas de survivre tres-long-tems. Rufin qui a écrit en Latin l'Histoire de l'Eglise témoigne l'avoir vû, & lui avoir demandé s'il sentoit une grande douleur pendant qu'on le tourmentoit de la sorte. Il assure que Théodore lui répondit, que sa douleur fut fort légére, & qu'un jeune homme essuia sa sueur, le consola, & lui donna plus de joie que les bourreaux ne lui avoient fait de mal. Dans le même tems les Ambassadeurs des Perses vin-

L'an de N.S. Iulien viurent trouver l'Empereur pour le prier de leur accorder la paix, à certaines conditions. Mais il les renvoia en leur disant qu'il les iroit bien-tôt trouver.

CHAPITRE XX.

Julien permet aux Juifs de rebâtir le Temple de Jérusalem. Ils en sont empêchez par trois miracles.

L'Empereur Julien fit encore paroître sa superstition, par un autre moien qu'il rechercha de nuire aux Chrêtiens. Comme il aimoit les sacrifices, & qu'il se plaisoit à voir couler le sang des victimes, il s'imaginoit que ceux qui n'en répandoient point lui faisoient quelque sorte d'injure. N'en trouvant pas néanmoins plusieurs qui en voulussent répandre, il envoia quérir les Juifs, & leur demanda pourquoi ils n'offroient point de sacrifices, puisque par la loi de Moïse il leur étoit commandé d'en offrir. Quand ils lui eurent répondu qu'il ne leur étoit permis d'en offrir qu'à Jérusalem, il leur commanda de rebâtir le Temple de Salomon, & partit pour aller contre les Perses. Les Juifs, qui depuis long-tems ne souhaitoient rien avec une si forte passion que de rencontrer une occasion favorable de relever leur Temple pour offrir dedans des sacrifices, s'appliquérent à cét ouvrage avec une ardeur incroiable, & commencérent à s'élever insolemment contre les Chrêtiens, & à les ménacer de leur faire autant de mal, qu'ils en avoient autrefois souffert des Romains. L'Empereur aiant ordonné de tirer du tresor public l'argent nécessaire pour la dépense, le bois, les pierres, la chaux, & les autres matériaux furent prêts en tres-peu de tems. Alors Cyrille Evêque de Jérusalem se souvenant de la Prophétie

phétie de Daniel, qui a été confirmée par le Sauveur dans l'Evangile, dit en presence de plusieurs personnes: Qu'elle seroit encore bien-tôt accomplie en ce nouveau Temple, & qu'il n'y demeureroit pas pierre sur pierre. Il y eut la nuit suivante un grand tremblement de terre, qui ébranla les fondemens qui restoient de l'ancien Temple, les jetta en l'air avec les bâtimens d'alentour. Les Juifs en aiant été extraordinairement épouvantez, accourûrent de toutes parts sur le lieu, & quand ils furent arrivez, ils virent un autre prodige. Ce fut un feu dêcendu du Ciel, qui consuma durant tout le jour les marteaux, les ciseaux, les scies, les haches, & tous les instrumens des Ouvriers. Les Juïfs reconnurent, malgré eux, la Divinité de Jesus Christ; mais au lieu de lui obéïr, ils demeurérent dans l'erreur dont ils étoient prévenus depuis si long-tems. Un troisiéme miracle qui arriva ensuite, ne fut pas capable de les attirer à la foi. Des Croix lumineuses parurent la nuit sur leurs habits, & lorsque le jour fut venu, ils ne pûrent jamais les effacer. Ils furent aveuglez, comme dit l'Apôtre, & rejettérent le bien qu'ils avoient entre les mains. Voila comment leur Temple fut ruiné, au lieu d'être rebâti.

L'an de N. S. Indien

CHAPITRE XXI.

Irruption de Julien en Perse. Sa mort.

L'EMPEREUR Julien aiant appris que les Perses étoient extrémement foibles en Hiver, & qu'ils n'entreprenoient jamais la guerre en cette saison, parce qu'ils ne pouvoient supporter le froid; & que selon le proverbe, ils n'osoient exposer leur main à l'air, & la tirer de dessous leur manteau; au lieu que les Romains y combattent

L'an de N.S. Julien

comme en un autre tems, il mena ses troupes sur leurs terres, y fit le dégât, prit quelques places, mit le siége devant la Ville de Ctésiphon, & pressa si fort le Roi, que ce Prince envoia plusieurs Ambassades, pour lui demander la paix, & lui offrit une partie de ses Etats. Mais au lieu d'avoir compassion d'un ennemi suppliant, & de faire réfléxion que s'il est glorieux de remporter la victoire, il est odieux de la vouloir pousser trop avant, il se laissa tromper par les vaines prédictions du Philosophe Maxime, qu'il avoit toûjours à sa suite, par lesquelles il lui promettoit qu'il surpasseroit la gloire d'Aléxandre de Macédoine, & suivant l'opinion de Pythagore & de Platon, touchant la Métempsycose, il s'imagina être Aléxandre, & avoir son ame dans un autre corps. Cette ridicule imagination lui aiant fait rejetter les priéres & les offres des Perses, ils se préparérent à la guerre, quand ils virent qu'ils ne pouvoient obtenir la paix, & se rangérent en bataille. Les Romains blâmérent l'Empereur de refuser de mettre les armes bas à des conditions si avantageuses. Ils ne laissérent pas de fondre sur les Perses, & de les mettre en déroute. Julien étoit à leur tête sans armes, & ne se fiant qu'à sa fortune. En cét état il reçut un coup de fléche qui lui perça le bras, lui entra dans le côté, & lui ôta la vie, sans que l'on ait jamais sû l'auteur de sa mort. Quelques-uns disent que ce fut un Perse, & d'autres que ce fut un de ses soldats. Calliste l'un de ses Gardes assure, dans un Ouvrage en vers Héroïques par lequel il a décrit cette guerre, qu'il fut frappé invisiblement par le démon. Soit que ce soit une fiction Poëtique, ou que cela soit véritable, on ne doute point que les furies n'aient fait mourir beaucoup de personnes. Mais soit qu'elles aient fait mourir Julien, ou non : il est constant que l'ardeur de son naturel l'empéchoit de prendre les pré-

précautions néceſſaires, que la ſience lui donnoit de la vanité, & que la fauſſe-douceur qu'il affectoit, l'expoſoit au mépris. Il mourut en Perſe le ſeiziéme jour du mois de Juin, dans ſon quatriéme Conſulat, auquel il avoit Salluſte pour Collégue, en la troiſiéme année de ſon régne, en la ſeptiéme depuis qu'il avoit été créé Céſar, & en la trente & uniéme de ſon âge. L'an de N. S. Julien

CHAPITRE XXII.

Jovien eſt proclamé Empereur.

Les ſoldats extrémement étonnez d'une mort 363. ſi imprevûe proclamérent à l'heure-même Jovien Empereur. Jovien C'étoit un homme illuſtre par ſa naiſſance, & par ſon courage, qui étant Tribun dans le tems que l'Empereur Julien donna le choix aux Officiers de l'armée ou de perdre leurs Charges, ou de ſacrifier aux Dieux, aima mieux renoncer à la ſienne que d'obéïr à ce commandement impie. Julien le rétablit depuis par la néceſſité de la guerre qu'il avoit entrepriſe contre les Perſes. Lorſque les ſoldats lui déférérent la Souveraine Puiſſance, il s'excuſa d'abord de l'accepter, en criant qu'étant Chrétien, il ne vouloit point commander à des Paiens, & à des Idolatres. Mais quand ils lui eurent répondu tout d'une voix, qu'ils étoient Chrêtiens auſſi bien que lui, il ſe rendit à leur volonté. Au reſte ſe trouvant dans un Païs ennemi, où ſon armée étoit en danger de mourir de faim, il fit la paix à des conditions peu honorables, mais néceſſaires dans la circonſtance du tems. Il abandonna aux Perſes la Ville de Niſibe, & ſortit de leur Païs. Les Paiens eurent un regret tres-ſenſible de la mort de Julien, & les Chrêtiens commencérent à reſpirer. Les gens de

L'an de N. S. 363. Jovien

guerre blamérent la témerité avec laquelle, suivant l'avis d'un transfuge, il avoit fait brûler les vaisseaux propres à porter les provisions de l'armée, & l'avoit mise en danger de périr. Libanius composa une Oraison sur sa mort, où il releva avec des loüanges extraordinaires les actions de sa vie, & en parlant de ses Ouvrages contre les Chrêtiens, il dit qu'il a fait voir clairement les impertinences, & les bagatelles, dont leurs livres sont remplis. S'il s'étoit contenté de faire l'éloge de ce Prince, je ne lui aurois répondu que par le silence, mais puisqu'il a pris occasion de ses ouvrages, de déclamer avec véhémence contre nôtre Religion, je suis obligé d'interrompre le cours de mon Histoire, pour examiner ce qu'il en a avancé.

CHAPITRE XXIII.

Réfutation de ce que Libanius a dit de Julien.

L'Empereur, dit-il, s'étant occupé durant les longues nuits de l'Hiver à lire les livres qui font Dieu & le Fils de Dieu un homme de Palestine: il a fait voir combien cette superstition est extravagante & ridicule, & a paru en cela plus sçavant & plus habile que le vieillard de Tyr. Je prie ce sage vieillard de me pardonner ce que je dis, que son fils l'a surpassé. Voila les paroles de Libanius. Je demeure d'accord qu'il étoit excellent Orateur; mais je tiens pour certain, que s'il n'avoit été engagé dans la même superstition que Julien, il auroit dit contre lui les mêmes choses que les Chrêtiens, & les auroit amplifiées avec son éloquence ordinaire. Il a fait le Panégyrique de Constance durant sa vie, & depuis sa mort il l'a chargé d'injures. Si Porphyre avoit été Empereur il auroit plus estimé ses livres que ceux de Julien; & si Julien

lien n'avoit été que Professeur de Rhétorique, il auroit dit que c'étoit un méchant Orateur, comme il l'a dit d'Ecébode. Refutons donc le mieux qu'il nous sera possible ce qu'il a avancé comme Paien, comme Sophiste, & comme ami de Julien. Il dit premiérement que durant les longues nuits de l'Hiver cét Empereur s'appliqua à lire les livres des Chrêtiens, c'est-à-dire, qu'il entreprit de les refuter selon la méthode que les Professeurs enseignent dans les écoles. Il les avoit lûs longtems auparavant, mais il fit alors de longs discours, non pour les refuter par la force de ses raisons, comme dit Libanius, mais pour les déchirer faute des raisons, par de ridicules railleries. Car quiconque écrivant contre un autre dissimule, ou déguise la vérité, il change l'état de la question dont il s'agit. Et quiconque a de la haine pour celui contre lequel il écrit, le traite en ennemi, & répand sur lui tout le venin de sa rage. Il est aisé de reconnoître par la lecture des livres de Julien, & de Porphyre, que Libanius appele le vieillard de Tyr; qu'ils se plaisoient extrémement à faire de sanglantes railleries. Porphyre s'est efforcé dans son Histoire des Philosophes de traduire en ridicule la vie de Socrate le plus excellent de tous; & d'avancer contre lui des choses que Mélite, ni Anyte ses accusateurs n'ont osé dire. Ce Socrate cependant a été admiré par tous les Grecs pour sa modestie, pour son équité, & pour ses autres vertus, & estimé par Platon, par Xénophon, & par les autres Philosophes, non seulement comme un homme fort chéri de Dieu, mais comme un génie fort élevé au dessus des autres. Julien à l'imitation de son pere a déchiré outrageusement les Empereurs qui l'ont précedé, sans épargner Marc le Philosophe, dans le livre auquel il a donné pour titre, les Césars. Il paroît donc par les Ouvrages de Libanius & de Julien, qu'ils ont eu

L'an de N. S. 363.
Iovian

L'an de N. S. 363. une forte inclination à railler, & à médire ; & il ne faut point chercher d'autre preuve de cette inclination, que leurs écrits mêmes. Voions maintenant ce que Grégoire de Nazianze dit de Julien.
Jovien Voici comme il en parle dans sa seconde Oraison „ contre les Paiens. Il fit voir clairement à tout le „ monde la vérité de ce que j'avance, lorsque la „ puissance souveraine lui eut donné la liberté de „ déclarer ses sentimens. Mais je l'avois déja re- „ connu par moi-même, lorsque je l'avois vû à „ Athénes ; où il avoit obtenu de l'Empereur per- „ mission de demeurer aprés le changement qui „ étoit survenu dans la fortune de son frere. Il eut „ deux raisons qui le portérent à entreprendre ce „ voiage. L'une assez honnête, & qu'il disoit pu- „ bliquement, qui étoit de voir la Gréce, & de „ fréquenter les écoles des Philosophes. L'autre „ infame & connuë de peu de personnes, qui étoit „ de consulter des Prêtres Paiens, & des impo- „ steurs, touchant ce qui lui devoit arriver. Je me „ souviens que je fis dés-lors un jugement tres-vé- „ ritable de lui, bien que je n'aie point appris l'art „ de deviner. Mais enfin j'exercai cét art en consi- „ dérant la légéreté de son esprit, & l'excez de ses „ emportemens, & mes conjectures se sont trou- „ vées vraies. Considérant en ce tems-là qu'il re- „ muoit continuellement la tête & les épaules, „ qu'il avoit la vûë égarée, le regard furieux, la „ démarche déréglée & chancelante, un nez qui „ ne respiroit que le mépris & les injures, un vi- „ sage contrefait, qu'il rioit avec excez & avec „ éclat, qu'il faisoit des signes & des gestes ex- „ travagans, qu'il avoit la prononciation entre- „ coupée, qu'il faisoit des demandes ridicules & „ impertinentes & des réponses semblables, sans „ ordre ni sans jugement, je crus que c'étoient „ autant de signes qui ne nous promettoient rien „ de bon ; & je jugeai, avant que d'avoir rien vû

„ de ses actions, qu'il étoit tel que ses actions l'ont „ fait reconnoître. Si nous avions ici ceux qui „ étoient alors presens, ils pourroient rendre té- „ moignage qu'aussi-tôt que je l'eus vû, je dis que „ l'Empire l'élevoit pour son mal-heur, & je sou- „ haitai que ma prédiction fût fausse. Car il vau- „ droit mieux qu'elle n'eut point été véritable, & „ que ce monstre n'eût jamais paru pour faire plus „ de mal & de desordre qu'il n'en étoit jamais ar- „ rivé, bien que l'on n'ait que trop vû d'inonda- „ tions, & de déluges, de tremblemens de terre, „ & d'hommes cruels & inhumains, & de bêtes „ monstrueuses. Sa fin a été telle que méritoit son extravagance. Voila ce que Grégoire de Nazianze a écrit de Julien. Plusieurs ont refuté dans des Ouvrages exprés les vaines subtilitez, les faux raisonnemens, les falsifications faites aux paroles de la sainte Ecriture, soit en ajoûtant ou en retranchant, les mauvaises explications & les autres artifices dont Libanius & Julien se sont servis pour combattre la vérité. Origéne, qui a vêcu long-tems avant Julien, a expliqué ce qu'il y a dans l'Ecriture qui peut faire quelque peine à ceux qui la lisent. Et si Julien & Porphyre avoient sérieusement examiné ses explications, ils auroient choisi un autre sujet pour écrire, au lieu de vomir autant de blasphémes, & d'impiétez qu'ils ont fait. Il est aisé de reconnoître que cét Empereur avoit dessein d'imposer, non aux personnes éclairées qui ont puisé la vérité dans la source de l'Ecriture, mais aux ignorans ; quand aprés avoir recueilli diverses expressions où il est parlé de Dieu de la même sorte „ que d'un homme : il dit, ces expressions sont „ pleines de blasphémes, si elles n'ont quelque „ sens caché & mystérieux, comme je me persua- „ de qu'elles en ont un. Ce sont les paroles dont il se sert dans le troisiéme livre contre les Chrêtiens. Mais enseignant dans le livre de la Philosophie des

L'an de N. S. 363.

Jovien

L'an de N. S. Iovien

Cyniques, de quelle maniére on peut inventer des fables en matiére de Religion, il dit qu'il faut „cacher la vérité. Voici comme il parle. La na- „ture aime à être voilée, & l'excellence de la Sub- „stance Divine ne veut pas être jettée dans des „oreilles impures avec des paroles toutes nuës. Ce qui fait voir que cét Empereur a crû, que les paroles de l'Ecriture sainte sont des paroles mystérieuses qui ont un sens spirituel. Il témoigne même quelque sorte d'émotion contre ceux qui en jugent autrement, & reprend fortement les Chrêtiens qui les entendent à la lettre. Il n'étoit pas besoin de parler avec tant de force contre la simplicité du peuple, ni d'en prendre occasion de deshonorer la sainteté de l'Ecriture. Il ne faloit pas non plus avoir aversion de ce que les autres entendoient bien, quoi qu'ils l'entendissent autrement que lui. Il lui est arrivé la même chose qu'à Porphyre, qui aiant été battu par quelques Chrêtiens à Césarée Ville de Palestine, & ne pouvant réprimer les mouvemens de sa colére, renonça à la Religion Chrêtienne; & en haine de ceux qui l'avoient battu, composa des livres contre toute la Religion, qui ont été solidement refutez par Eusébe surnommé Pamphile. Julien combattant nôtre sainte Religion devant le peuple, avec un orgueil insupportable vomit les mêmes blasphémes que Porphyre. S'étant tous deux portez d'eux-mêmes à l'impiété, ils en ont été punis par le jugement du publié, & par la perte de leur réputation. Pour ce qui est de ce que le Sophiste Libanius dit en se moquant des Chrêtiens, qu'ils ont fait un Dieu & un Fils de Dieu d'un homme né en Palestine, il semble avoir oublié qu'à la fin de la même Oraison il a mis Julien au nombre des Dieux. Car il asseure que peu s'en falut que le peuple ne mît en piéces celui qui avoit apporté la nouvelle de sa mort, comme si en l'apportant il eût blasphémé con-

contre un Dieu. Un peu plus bas il s'écrie, nourrisson, disciple, & assesseur des démons. Bien qu'il entendit ces paroles en bonne part, & dans un autre sens que les Chrétiens ne les entendoient, quand ils lui en faisoient un sujet de reproche, il semble qu'il a eu intention de parler comme eux, puisqu'il n'a pas eu soin d'éviter l'équivoque des termes. Aiant dessein de le loüer il devoit éviter l'ambiguité comme il l'a évitée en une autre occasion, où aiant été repris d'un mot il l'a changé. Au reste les Chrétiens savent, & les Paiens ne sauroient savoir avant que de croire, comment Jesus Christ étoit vraiment Dieu & homme, Dieu invisible & homme visible. Car c'est un Oracle prononcé par la bouche de Dieu-même, vous ne saurez point si vous ne croiez, ils n'ont point de honte d'avoir mis plusieurs hommes au nombre des Dieux, & plût à Dieu qu'ils n'y eussent mis que des gens de bien, des personnes justes, & temperantes, au lieu d'y mettre des injustes, & des infames adonnez à l'yvrognerie, comme Hercule, Bacchus, & Esculape, dont Libanius jure souvent le nom dans ses Oraisons. Il faudroit faire un discours qui m'éloigneroit trop de mon sujet, si je voulois representer les débauches, & les amours de ces Dieux, & de ces Déesses. Ceux qui desireront s'en instruire n'ont qu'à voir le Peplum d'Aristote, la Couronne de Denys, le Polymnemon de Régin, & les Ouvrages des Poëtes, qui ne découvrent que trop visiblement la vanité, & l'extravagance de la Théologie des Paiens. Au reste nous montrerons ici, comme en passant, avec combien de témérité ils mettoient des hommes au nombre des Dieux. Les habitans de l'Isle de Rodes aiant consulté l'Oracle dans une calamité publique, il leur répondit qu'ils adorassent Atis, Prêtre des extravagans mystéres de Phrygie.

L'an de N. S. 363. Jovien

A Bacchus, à Atis offrez un sacrifice,
Et tâchez qu'à vos vœux Adonis soit propice.

L'Oracle dit qu'Atis, qui par un amour enragé se coupa les parties naturelles, étoit le même qu'Adonis & Bacchus. Lors qu'Aléxandre Roi de Macédoine entra en Asie, à la tête de son armée, les Amphictions voulurent gagner ses bonnes graces, & la Prêtresse d'Apollon rendit cét Oracle en sa faveur.

A Jupin, à Pallas, à ces noms glorieux
Rendez assidûment le culte dû aux Dieux.
Que le Roi, qui du Ciel tire son origine,
Bien qu'il cache à vos yeux sa naissance divine,
Reçoive aussi vos vœux. Par cent exploits divers
Il fait régner Themis sur ce vaste Univers.

Voila ce que le démon de Delphe dit pour Aléxandre. Le même démon voulant flater les Empereurs les mit au nombre des Dieux. Mais quel motif avoit-il d'y mettre Cléoméde, qui n'étoit qu'un Atléte, & de prononcer cét Oracle à son avantage.

Cléoméde n'est plus dans le rang des mortels.
La gloire à sa vertu a dressé des Autels.

Diogéne le Cynique, & le Philosophe Oenomaüs, condamnérent Apollon le Pythien à-cause de cét Oracle. Les habitans de Cyzique firent un treiziéme Dieu de l'Empereur Adrien. Cét Empereur mit lui-même au nombre des Dieux Antinoüs, qui avoit servi à ses plus sales débauches. Libanius qui n'ignoroit point ces Oracles puisqu'il avoit lû la vie d'Aléxandre composée par Arien, ne dit point qu'ils soient impertinens, ni ridicules. Il n'a point de honte de mettre Porphyre au même rang, quand aprés avoir préféré

préféré les livres de Julien à ceux de ce Philosophe, il dit que le vieillard de Tyr me soit favorable. Voila ce que j'ai voulu dire pour repousser les reproches de ce Sophiste, sans toucher au reste de ce qu'il y a lieu de reprendre dans ses livres, & qu'on ne sauroit refuter sans entreprendre un Ouvrage exprés.

L'an de N. S. Jovien

CHAPITRE XXIV.

Les Evêques s'efforcent à l'envi d'engager Jovien dans leur sentiment.

LORSQUE Jovien fut revenu de Perse les différens de l'Eglise commencérent à se renouveller. Les Evêques s'empressérent de le prévenir, dans l'espérance que chacun avoit de l'attirer à son sentiment. Il s'étoit déclaré dés-le commencement pour la doctrine de la Consubstanciaлité du Fils de Dieu, & aussi-tôt qu'il eut été proclamé Empereur, il écrivit à Athanase, qui s'étoit remis dans son Siége incontinent aprés la mort de Julien, pour l'assurer qu'il n'y seroit plus inquiété. Il rappela les Evêques qui avoient été réléguez par Constance, & qui n'avoient point été rétablis par Julien. Les Temples des Paiens furent fermez dans le même-tems, & leurs Prêtres contraints de se cacher. Les Philosophes quittérent le manteau pour reprendre l'habit ordinaire. Enfin on vit cesser cette effusion horrible du sang des victimens, dont les Paiens ne s'étoient que trop soüillez soûs le régne précédent.

L'an de N. S. Jovien.

CHAPITRE XXV.

Les Sectateurs d'Acace embrassent la doctrine de la consubstancialité du Verbe.

CEPENDANT l'état de l'Eglise n'étoit pas tout-à-fait tranquille. Les chefs de chaque secte s'empressant de faire la cour à l'Empereur pour obtenir sa protection contre leurs ennemis. Les Macédoniens lui presentérent un écrit, par lequel ils le suppliérent de chasser des Eglises ceux qui disoient que le Fils est dissemblable à son Pere, & de les mettre en leur place. Cét écrit fut presenté par Basile Evêque d'Aucyre, par Silvain Evêque de Tarse, par Sophronius Evêque de Pampeiopole, par Pasinique Evêque de Zela, par Léonce Evêque des Comanes, par Callicrate Evêque de Claudiopole, par Théophile Evêque des Castabaliens. L'Empereur aiant reçû leur écrit, ne leur répondit rien autre chose, sinon. J'ai aversion des Contestations, j'aime, & j'honore ceux qui entretiennent la paix. Cette réponse eut l'effet que l'Empereur souhaittoit, & réprima ceux qui avoient la plus grande envie de contester. On reconnut alors plus clairement que jamais, quel étoit l'esprit des Sectateurs d'Acace, & avec combien de souplesse ils s'accommodoient à l'avis & aux sentiment de ceux qui avoient l'autorité absoluë. Ils s'assemblérent à Antioche, conférérent avec Méléce qui avoit embrassé peu auparavant la doctrine de la consubstancialité du Fils de Dieu, & parce qu'ils savoient qu'il étoit fort estimé par l'Empereur, qui demeuroit alors dans cette Ville, ils suivirent ses sentimens, confirmérent le Concile de Nicée, & presentérent à Jovien un écrit conçu en ces termes.

Le

Le Concile des Evêques de diverses Provinces, assemblé à Antioche Ville de Syrie : à l'Empereur Jovien nôtre Seigneur tres-pieux & tres-chéri de Dieu.

„ NOus savons, tres-pieux Empereur, le „ soin que vous avez pris d'établir la paix „ & la concorde de l'Eglise. Nous n'ignorons pas „ aussi que vous avez fort bien jugé que cette paix „ ne peut être établie que sur le fondement de la „ vraie foi. C'est pourquoi de peur que l'on ne „ croie que nous soions du nombre de ceux qui „ corrompent la vérité de la doctrine, nous vous „ déclarons que nous embrassons, & tenons la „ foi du saint Concile, qui a été autrefois assemblé „ à Nicée. Le mot de Consubstanciel qui paroif- „ soit nouveau & extraordinaire à quelques-uns, „ a été judicieusement expliqué par les Peres de „ ce Concile; de sorte qu'il signifie que le Fils a „ été engendré de la substance du Pere, & qu'il „ est semblable au Pere, selon la substance; sans „ que l'on conçoive aucune passion dans cette gé- „ nération ineffable. Ce mot de substance n'est „ point pris au sens, auquel on le prend ordinai- „ rement dans la langue gréque, mais il est em- „ ploié pour détruire ce qu'Arius a osé dire de Je- „ sus-Christ, qu'il est né de ce qui n'étoit point „ auparavant, & ce que les Anoméens, qui se „ sont élevez depuis peu de tems, avancent avec „ une plus grande impudence pour rompre la paix „ de l'Eglise. Nous avons ajoûté à nôtre écrit, „ une copie du formulaire de foi, qui fut expli- „ qué par les Evêques assemblez à Nicée, & que „ nous recevons : en voici les termes. Nous „ croions un seul Dieu Pere tout-puissant & le „ reste. Moi Méléce Evêque d'Antioche, ai pre- „ senté cét écrit. Eusébe Evêque de Samosate. „ Evagre Evêque de Sicéle. Uranius Evêque d'A- „ pamée.

L'an de N. S. Jovien

„ pamée. Zoïle Evêque de Larisse. Acace Evêque „ de Césarée. Antipater Evêque de Rose. Abramius Evêque des Uriniens. Abramius Evêque „ de Seleucie sur le Bel. Barlaméne Evêque de „ Pergame. Uranius Evêque de Mélitine. Magnus Evêque de Calcédoine. Eutychius Evêque „ d'Eleutéropole. Isacoce Evêque de l'Arménie „ majeure. Tite Evêque de Bostra. Pierre Evêque d'Hippos. Pelage Evêque de Laodicée. „ Arabien Evêque d'Adra. Pison Evêque d'Adane par Lamydrion Prêtre. Sabinien Evêque de „ Zeugma. Athanase Evêque d'Ancyre par Orfite, & Aëce Prêtres. Irénion Evêque de Gaze. „ Pison Evêque d'Auguste. Patrice Evêque de „ Païte par Lamyrion Prêtre. Anatolius Evêque „ de Bérée. Théotime Evêque des Arabes. Lucien Evêque d'Arque.

J'ai trouvé cét écrit dans le recüeil des Conciles faits par Sabin. L'Empereur avoit dessein d'appaiser toutes les contestations par sa douceur, & en disant qu'il ne feroit peine à personne, de quelque créance qu'il fût, mais qu'il favoriseroit ceux qui travailleroient à rétablir la paix. Le Philosophe Themistius lui rend ce témoignage avantageux dans l'oraison, qu'il a composée sur son Consulat, & le loüe d'avoir rendu les artifices des flateurs inutiles, en laissant à chacun la liberté de servir Dieu, de la manière qu'il lui plairoit. Ce Philosophe, se raillant de ces flateurs, dit que l'expérience a fait voir qu'ils servoient la la Pourpre plûtôt que Dieu, & qu'ils changeoient comme l'Euripe, qui coule tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre.

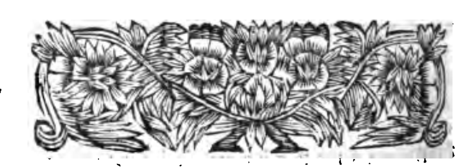
L'an de N. S. Jovien

CHAPITRE XXVI.

Mort de l'Empereur Jovien.

L'Empereur réprima de la sorte ceux qui excitoient des contestations. Etant parti d'Antioche, il alla à Tarse Ville de Cilicie, où aiant rendu les honneurs funébres à Julien son Prédécesseur, il fut déclaré Consul. Etant parti ensuite pour Constantinople, il alla à Dadastane qui est un lieu assis sur les frontiéres de Galatie & de Bithynie; où le Philosophe Themistius étant allé au devant de lui avec les principaux du Sénat, prononça une oraison qu'il avoit faite sur son Consulat, & qu'il prononça encore depuis à Constantinople. Les affaires de l'Empire & de l'Eglise auroient sans doute été dans un tres-heureux état sous le régne d'un si bon Prince, s'il n'eût point été enlevé par une mort précipitée. Mais une obstruction lui étant survenuë en ce lieu-là durant l'hiver, il mourut le dix-septiéme jour du mois de Fevrier, en sa trente-troisiéme année, en laquelle il étoit Consul avec Varronien son fils, aprés n'avoir régné que sept mois. Ce livre contient l'histoire de ce qui s'est passé en deux ans & cinq mois.

HIS-



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Socrate.

LIVRE QUATRIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Valentinien est proclamé Empereur. Il associe Valens son frere à l'Empire.

L'an de N. S. 364. Valentinien, & Valens. L'Empereur Jovien étant mort à Dadastanane, au tems & de la maniére que nous venons de dire, les soldats se rendirent en sept jours, de Galatie à Nicée Ville de Bithynie, & y proclamérent tout d'une voix Valentinien Empereur. Il étoit natif de Cibalis Ville de Pannonie. Dés qu'il eut des troupes à commander, on reconnut qu'il avoit un courage & une suffisance qui étoient au dessus de ses emplois, & qu'il méritoit des charges

charges & des dignitez plus relevées que celles qu'il possédoit. Aussi-tôt qu'il eut été proclamé, il se rendit à Constantinople, & un mois aprés qu'il eut pris possession de l'autorité souveraine, il la communiqua à Valens son frere, en l'associant à l'Empire. Ils faisoient tous deux profession de la Religion Chrétienne, bien qu'ils ne fussent pas dans le même sentiment. Valentinien tenoit la foi du Concile de Nicée, & Valens étoit attaché aux erreurs d'Arius; parcequ'il avoit été bâtisé par Eudoxe Evêque des Ariens de Constantinople. Ils avoient tous deux beaucoup de zele pour leur opinion. Quand ils furent en possession de l'Empire, ils firent paroître des inclinations, & des mœurs fort différentes. Valentinien étant Tribun, & Valens Officier des Gardes soûs le régne de Julien, avoient témoigné étre prêts de perdre leurs Charges, plûtôt que de renoncer à leur Religion. Mais cét Empereur qui connoissoit leur mérite, & qui savoit combien ils étoient capables de servir l'Empire, les leur conserva aussi bien qu'à Jovien. Ils prirent un soin égal des affaires publiques, & les gouvernérent avec une parfaite intelligence; mais ils se trouvérent en des dispositions fort différentes touchant la Religion. Valentinien favorisa ceux de son opinion, sans faire aucune injure aux Ariens; au lieu que Valens non content d'élever les Ariens, fit tout ce qu'il pût pour abaisser les autres & pour les persécuter, comme nous le verrons dans la suite de cette Histoire. Libére gouvernoit alors l'Eglise de Rome. Athanase présidoit dans Aléxandrie à ceux qui tenoient la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu, & Lucius aux Ariens qui l'avoient choisi pour leur Pasteur, aprés la mort de George. Les Ariens d'Antioche étoient conduits par Euzoïus, & les défenseurs de la Consubstancialité étoient divisez en deux partis: de l'un desquels Paulin étoit

L'an de N. S. 364.

Valentinien, & Valens.

L'an de N. S. 364. Valentinien, & Valens.

étoit le chef, & Méléce l'étoit de l'autre. Cyrille étoit rétabli sur le Siége de l'Eglise de Jérusalem. Eudoxe enseignoit publiquement à Constantinople la doctrine d'Arius. Les défenseurs de la foi de la Consubstancialité n'avoient qu'une petite Eglise dans la Ville, pour s'assembler. Ceux de la secte des Macédoniens qui s'étoient séparez d'Acace dans Seleucie, possédoient des Eglises dans chaque Ville.

CHAPITRE II.

Valens permet aux Macédoniens de tenir un Concile, & persécute ceux qui tenoient la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu.

VALENTINIEN étant allé en Occident pour y donner les ordres nécessaires, Valens demeura à Constantinople, où les Evêques de la secte de Macedonius lui aiant demandé permission de tenir un Concile pour la reformation de la foi & de la doctrine, il la leur accorda, dans la créance qu'ils étoient unis de sentiment avec Acace & Eudoxe. Pendant qu'ils s'assembloient à Lampsaque, Valens se rendit en diligence à Antioche, de peur que les Perses ne rompissent la trêve de trente ans qu'ils avoient faite avec l'Empereur Jovien. Mais ces peuples étant demeurez en repos, il usa fort mal de la paix, & declara une guerre irréconciliable à ceux qui tenoient la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu. Il ne fit aucun mal à Paulin, par respect de sa piété. Mais il rélégua Méléce, chassa des Eglises d'Antioche ceux qui refusérent de recevoir Euzoïus dans leur communion, & les persécuta en différentes maniéres. On dit même qu'il en fit

noier

noier plusieurs dans le fleuve Oronte, qui coule le long de cette Ville. L'an de N. S. 364. Valentinien & Valens.

CHAPITRE III.

Revolte de Procope. Tremblement de terre. Inondation.

PENDANT que ces choses se passoient en Syrie, Procope se souleva à Constantinople, & aiant levé des troupes en fort peu de tems, se prépara à faire la guerre à l'Empereur. La nouvelle de cét armement arrêta un peu le cours de la persécution qu'il faisoit à ceux, qui n'étoient pas de son sentiment. Plusieurs Villes furent ébranlées dans le même-tems par un tremblement de terre, & la mer passa de telle sorte ses bornes, qu'elle inonda des païs. Ces changemens extraordinaires arrivérent sous le premier Consulat des deux Empereurs. 365.

CHAPITRE IV.

Les Macédoniens confirment à Lampsaque la doctrine du Concile d'Antioche, condamnent celle du Concile de Rimini, & approuvent la déposition d'Acace, & d'Eudoxe.

IL n'y avoit aucun calme, ni dans l'Empire, ni dans l'Eglise. Les Evêques qui avoient reçû de l'Empereur permission de tenir un Concile, s'assemblérent à Lampsaque, sept ans aprés le Concile de Seleucie, & aiant confirmé la doctrine qui avoit été approuvée à Antioche, & signée à Seleucie, ils prononcérent anathéme contre celle qui avoit été établie à Rimini, bien qu'ils l'eussent

L'an de N. S. 365. Valentinien, & Valens.

sent acceptée auparavant. Ils déclarérent outre cela qu'Acace, & Eudoxe avoient été tres-justement déposez. Eudoxe ne pût se venger de cette sentence, à cause de la guerre civile. Eleusius Evêque de Cyzique, & ceux de son parti, qui soûtenoient l'opinion de Macédonius, qui commença à devenir fort connuë & fort publique depuis le Concile de Lampsaque, d'inconnuë & d'obscure qu'elle étoit auparavant, parûrent alors les plus autorisez, & les plus puissans. Je me persuade que la célébration qui a été faite de ce Concile à Lampsaque, est la cause du grand nombre de Macédoniens qui se trouvent dans l'Hellespont.

CHAPITRE V.

366. *Valens se rend Maître de Procope, & le fait mourir avec les Chefs de ses troupes.*

La guerre commença l'année suivante sous le Consulat de Gratien & de Dagalaïfe. Le Tiran Procope étant parti de Constantinople à la tête de ses troupes, à dessein de donner bataille à Valens, ce Prince quitta Antioche pour aller au devant de lui, & l'aiant rencontré proche de Nacolie Ville de Phrygie, il eut d'abord du desavantage. Mais depuis aiant trouvé moien de prendre Procope vif, par la trahison de deux Chefs de son armée, dont l'un se nommoit Agilon, & l'autre Gomar: Il les fit tous mourir par des supplices exquis & extraordinaires. Car méprisant les sermens avec lesquels il avoit promis aux traitres, de ne les point mal-traiter: Il les fit scier par le milieu du corps. Puis aiant fait courber deux arbres avec violence, il fit attacher à chacun une des cuisses du Tiran, & ensuite commanda de

de lâcher les arbres, afin qu'il fût misérablement déchiré. L'an de N. S.

CHAPITRE VI.

Valens use de violence envers plusieurs personnes pour leur faire embrasser la doctrine d'Arius. Valentinien, & Valens.

L'EMPEREUR Valens s'étant si heureusement défait de son ennemi, commença à inquiéter de nouveau les Chrêtiens, à dessein de soûmettre toutes les doctrines à celle d'Arius. Rien ne le fâchoit si fort que le Concile tenu à Lampsaque, non seulement parcequ'il avoit déposé les Evêques Ariens, mais parcequ'il avoit condamné l'exposition de foi faite au Concile de Rimini. Etant donc à Nicomédie en Bithynie, il envoia quérir Eleusius Evêque de Cyzique, qui, comme nous l'avons déja dit, étoit fort attaché à la doctrine de Macédonius, & lui commanda au milieu d'une assemblée d'Evêques Ariens, de s'accommoder à leur créance. Eleusius le refusa d'abord. Mais aiant ensuite été ébranlé par l'appréhension de l'exil, & de la confiscation de ses biens, dont il étoit ménacé, il y consentit. Il n'y eut pas si-tôt consenti, qu'il s'en repentit. Car étant retourné incontinent aprés à Cyzique, il déplora devant tout le peuple la violence qu'il avoit soufferte, & protesta qu'il n'avoit point consenti volontairement, mais par force à la doctrine des Ariens ; & ajoûta qu'ils cherchassent un autre Evêque, puisqu'il avoit renoncé, bien que par force & par contrainte, à sa propre foi. Les habitans de Cyzique l'aimant trop pour vouloir avoir un autre Evêque, demeurérent soûs sa conduite, & dans leur même sentiment.

CHA-

L'an de N. S.

Valentinien, & Valens.

CHAPITRE VII.

Eunome est mis sur le Siége de l'Eglise de Cyzique en la place d'Eleusius.

L'EVÊQUE de Constantinople aiant été informé de cette affaire, mit Eunome sur le Siége de l'Eglise de Cyzique, comme un homme tres-capable d'attirer le peuple à son sentiment par son éloquence. Cét Eunome arriva en cette Ville-là avec des lettres de l'Empereur, par lesquelles, il étoit ordonné qu'il fût mis en possession de l'Eglise de Cyzique, & qu'Eleusius en fût chassé. Quand cét ordre eut été exécuté, ceux qui étoient soûs sa conduite, s'assemblérent avec lui dans une Eglise, qui est hors de la Ville. Voila assez parlé d'Eleusius. Parlons maintenant d'Eunome. Il avoit été Secrétaire d'Aëce surnommé l'Athée, de qui nous avons ci-devant dit beaucoup de choses, & avoit appris dans sa conversation à imiter sa méthode de discourir, & à se tromper soi-même par de faux raisonnemens. La vanité qu'il tiroit de l'opinion qu'il avoit lui-même de sa sience, le porta à suivre l'opinion d'Arius, & à combattre la vérité. Il n'avoit aquis qu'une connoissance fort légére & fort imparfaite de la lettre de l'Ecriture, sans en avoir jamais pénétré le sens. Il avoit une grande abondance de paroles, & répétoit la même chose en différens termes, sans expliquer jamais clairement ce qu'il se proposoit, comme il paroît par les sept livres qu'il a entrepris fort inutilement d'écrire sur l'Epître de saint Paul aux Romains. Car bien qu'il ait emploié beaucoup de paroles pour expliquer les sentimens de cét Apôtre, il n'en a jamais pû venir à bout. Ses autres livres

livres sont écrits de la même sorte ; & quiconque prendra la peine de les voir, y trouvera beaucoup de mots, & fort peu de choses. Quand il fut sur le Siége de l'Eglise de Cyzique, il renversa par ses argumens l'esprit de ses auditeurs, & excita de si grands troubles, que les habitans ne le pouvant plus souffrir, le chassérent de leur Ville. Il se retira à Constantinople auprés d'Eudoxe, où il demeura sans Peuple, & sans Clergé. Mais de peur que l'on ne prenne pour une médisance, ce que nous disons de lui, voions ce qu'il a osé écrire „de Dieu-même. Voici ses propres termes. Dieu „ne sait rien de sa propre substance plus que nous, „& il ne se faut pas figurer qu'elle nous soit ca-„chée, & qu'elle lui soit connuë. Il en sait ce „que nous en savons, & nous en savons ce qu'il „en sait. Voila les vains argumens où il s'embarassoit par un aveuglement déplorable. Je dirai en son lieu comment il se sépara des Ariens.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE VIII.

Oracle trouvé dans les ruines des murailles de Calcédoine.

L'Empereur Valens commanda d'abatre les murailles de la Ville de Calcédoine assise à l'opposite de Constantinople, comme il avoit juré de le faire en haine de ce que les habitans avoient suivi le parti de Procope, lui avoient fermé leurs portes, & dit des injures. On porta les pierres à Constantinople pour servir aux bains de Constantin, & on trouva sur une de ces pierres un Oracle, qui avoit été long-tems caché sous les fondemens, & par lequel il étoit prédit, que quand il y auroit abondance d'eau dans la Ville, la muraille serviroit au bain, les étrangers feroient le dégât sur les

L'an de N. S. — Valentinien, & Valens.

les terres des Romains, & périroient ensuite. J'insérerai ici l'Oracle pour contenter la curiosité des Lecteurs.

Quand de jeunes beautez de mille attraits parées,
Par cent nobles Rivaux humblement adorées,
Feront rétentir l'air de leurs charmans accens,
Et donneront aux sens des plaisirs innocens.
Quand de l'antique mur les pierres détachées,
Pour faire un bain public se verront rapprochées,
Des Peuples inconnus qui n'auront rien de doux,
Seront les Messagers du celeste courroux.
A travers le Danube ils se feront passage,
Et sur le Scythe errant exerceront leur rage.
Mais quand de l'âpre Thrace, ils toucheront le bort,
Et que portant par tout le fer, le feu, la mort
Au timide habitant, ils donneront la fuite:
Peuples, rassurez-vous, n'en craignez plus la suite.
Mars les arrêtera dans leur rapide cours,
Et Cloto coupera la trame de leurs jours.

Valens fit bâtir depuis un Aquéduc, & quand il fut achevé, les étrangers firent diverses irruptions, comme nous le verrons en son lieu. Quelques-uns expliquent cét Oracle d'une autre façon. Lorsque l'Aquéduc fut achevé, Cléarque Gouverneur de Constantinople, fit faire dans le marché de Théodose un bain, qu'on appele l'eau abondante, & le peuple en fit des réjouïssances publiques, ce qu'on prend pour l'accomplissement de ces paroles de l'Oracle.

Feront rétentir l'air de leurs charmans accens,
Et donneront aux sens des plaisirs innocens.

Dans le tems que l'on abattoit les murailles de Calcédoine, les habitans de Constantinople, de Nicomédie & de Nicée, suppliérent l'Empereur de

de les conserver : mais pour accomplir son serment, il fit continuer la démolition, & remettre de petites pierres en la place des grosses qu'on avoit ôtées. Ainsi l'on voit encore aujourd'hui deux sortes de structures fort différentes dans les murailles de cette Ville.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE IX.

Valens persécute les Novatiens.

VALENS continua la persécution qu'il avoit commencée contre ceux qui tenoient le Fils de Dieu Consubstanciel à son Pere, & les chassa de Constantinople. Comme les Novatiens étoient dans le même sentiment, il leur fit un traitement semblable, & commanda que l'on fermât leur Eglise. Il relégua Agelius, qui depuis le tems de Constantin les conduisoit en qualité d'Evêque, & qui avoit toûjours mené une vie Apostolique. Il marchoit les piés nus, & n'avoit qu'une Tunique, selon le précepte de l'Evangile. Marcien homme pieux & éloquent qui avoit autrefois eu Charge dans la maison de l'Empereur, & qui depuis aiant été élevé à l'honneur du Sacerdoce enseignoit la Grammaire à Anastasie, & à Carose filles de Valens, au nom desquelles fut bâti le bain public que nous voions encore aujourd'hui à Constantinople, appaisa la colére que Valens avoit conçûe contre les Novatiens, & obtint par son crédit que leurs Eglises fussent ouvertes. Les Ariens qui les haïssoient à cause qu'ils tenoient le Fils de Dieu Consubstanciel à son Pere, & qu'ils avoient de l'affection pour tous ceux qui étoient dans le même sentiment, ne laissérent pas de les persécuter. Voila quel étoit alors l'état des affaires. Au reste il est à propos de remarquer

que

L'an de N. S. que la guerre civile contre Procope fut terminée au mois de Mai, sous le Consulat de Gratien & de Dagalaïfe.

Valentinien, & Valens.

CHAPITRE X.

Naissance d'un fils de Valentinien.

Un peu aprés cette guerre, & sous le même Consulat, il nâquit un fils en Occident à l'Empereur Valentinien, qui eut le même nom que lui. L'autre nommé Gratien, étoit né avant qu'il parvînt à l'Empire.

CHAPITRE XI.

Grêle d'une prodigieuse grosseur. Tremblement de terre.

367. Le second jour du mois de Juillet de l'année suivante, & sous le Consulat de Lupicin & de Jovin, il tomba à Constantinople une grêle aussi grosse que des pierres. Quelques-uns disoient que c'étoit un effet de la colére du Ciel, qui vouloit punir l'impiété avec laquelle Valens avoit exilé les Evêques qui refusoient d'admettre Eudoxe en leur communion. Le treiziéme jour du mois d'Août sous le même Consulat, Valentinien déclara Gratien son fils Empereur. L'onziéme jour d'Octobre de l'année suivante, sous le second Consulat de Valentinien & de Valens, & douze ans depuis la ruine de la Ville de Nicomédie, celle de Nicée en Bithynie fut ruinée par un tremblement de terre. Une grande partie de la Ville de Germe en l'Ellespont fut renversée par un autre tremblement. Ces accidens extraordinaires

maires n'étonnérent point Eudoxe Evêque des Ariens, ni l'Empereur Valens, & n'arrêtérent point le cours de la persécution qu'ils faisoient à ceux qui n'étoient point de leur sentiment. Cependant plusieurs les regardoient comme une image des troubles, dont l'Eglise étoit agitée. La plûpart des autres Evêques aiant été envoiez en exil, Basile Evêque de Césarée en Cappadoce, & Grégoire Evêque de Nazianze, petite Ville voisine de Césarée, n'y furent point envoiez, par le respect que l'on eut de leur vertu. Nous parlerons d'eux plus amplement dans la suite de cette Histoire.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XII.

Les Macédoniens écrivent à Libére Evêque de Rome, & signent la Consubstancialité du Verbe.

CEUX qui avoient persécuté avec tant de violence les Catholiques, qui tenoient que le Fils de Dieu est Consubstanciel à son Pere, tournérent leur rage contre les Macédoniens. Ceux-ci bien qu'ils eussent eu plus de peur que de mal, députérent aux Villes les uns des autres, & résolurent d'avoir recours à l'Empereur Valentinien, & à Libére Evêque de Rome, & d'embrasser leur foi, plûtôt que d'entrer en communion avec Eudoxe. Ils choisirent pour cét effet Eustate Evêque de Sébaste, qui avoit été plusieurs fois déposé, Silvain Evêque de Tarse en Cilicie, Théophile Evêque des Castabaliens, qui sont aussi des peuples de la même Province, & leur donnérent charge d'entrer dans la communion de l'Eglise Romaine, & d'approuver la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu. Ces députez al-

l'an de N. S. Valentinien, & Valens.

lérent à Rome, avec les lettres de ceux qui s'étoient séparez d'Acace à Seleucie. Ils ne pûrent parler à l'Empereur Valentinien, parce qu'il étoit occupé dans les Gaules à la guerre contre les Sarmates. Mais ils présentérent leurs lettres à Libére, qui refusa d'abord de les admettre à sa communion, en disant qu'ils avoient rejetté la foi du Concile de Nicée; mais ils répondirent qu'il y avoit long-tems qu'ils avoient reconnu la vérité, renoncé à la doctrine des Anoméens, & avoüé que le Fils est Semblable au Pere; Semblable & Consubstanciel n'étant qu'une même chose. Libére leur aiant demandé leur profession de foi. Ils lui donnérent un écrit qui contenoit la doctrine du Concile de Nicée. Je n'ai point inséré ici les lettres qui furent envoiées de Smyrne, de Pamphylie, d'Isaurie, & de Lydie, de peur d'être trop long; je me contenterai de transcrire l'écrit qu'Eustate, & les autres Evêques presentérent à Libére.

Au Seigneur Libére nôtre frere, & nôtre Collégue Eustate, Théophile, & Silvain: Salut en nôtre Seigneur.

„ VOULANT ôter toute occasion aux Hérétiques d'exciter par leur fureur des scandales dans l'Eglise Catholique, nous faisons profession de la doctrine des Evêques Orthodoxes qui se sont assemblez à Lampsaque, à Smyrne, & en d'autres Villes; & nous vous apportons les lettres que ces Evêques ont écrites, tant à vous qu'aux autres Evêques d'Italie, & d'Occident, par lesquelles nous déclarons que nous tenons la foi qui a été confirmée par les trois cens dix-huit Evêques qui ont célébré le saint Concile de Nicée, sous le régne de Constantin, d'heureuse mémoire, & qui est toûjours demeurée depuis,

„ en-

„entiére & inébranlable. Le terme de Consub- „stanciel y a été saintement & pieusement autori- „sé contre la pernicieuse doctrine d'Arius. Nous „assurons ici par écrit avec tous les Evêques qui „nous ont envoiez, que nous avons toûjours te- „nu, que nous tenons, & que nous tiendrons jus- „qu'au dernier moment de nôtre vie, cette même „foi. Nous condamnons Arius, & ceux qui sui- „vent sa doctrine. Nous condamnons Sabellius, „les Patropassiens, les Marcionites, les Photi- „niens, les Marcelliens, Paul de Samosate, ceux „qui suivent leurs sentimens, & ceux enfin qui „tiennent quelque chose de contraire à la foi Ca- „tholique qui a été proposée par les saints Evêques „du Concile de Nicée. Nous condamnons prin- „cipalement la doctrine proposée dans le Concile „de Rimini, comme contraire à la foi du saint „Concile de Nicée. Cette doctrine aiant été ap- „portée de Nice Ville de Thrace, fut signée à „Constantinople par des Evêques qui avoient été „trompez par artifice & par parjure. Or nôtre „foi, & la foi des Evêques de la part desquels nous „sommes ici venus, est telle: Nous croions un „seul Dieu, Pere Tout-puissant, qui a fait toutes „les choses visibles, & invisibles, & nôtre Sei- „gneur Jesus-Christ son Fils unique, engendré du „Pere, c'est à dire de la substance du pere, Dieu „de Dieu, lumiére de lumiére, vrai Dieu d'un „vrai Dieu, qui a été engendré & non fait, con- „substanciel à son Pere; par qui toutes les choses „qui sont dans le Ciel & sur la terre ont été faites. „Qui est décendu du Ciel pour nous autres hom- „mes, & pour nôtre salut, s'est incarné, & s'est „fait homme, a souffert, est ressuscité, le troi- „siéme jour est monté au Ciel, & viendra juger „les vivans & les morts. Nous croions aussi un „saint Esprit. L'Eglise Catholique & Apostoli- „que de Dieu, prononce anathéme contre ceux

L'an de N. S.

Valentinien, & Valens.

L'an de N. S. ,, qui disent qu'il y a eu un tems auquel il n'étoit ,, point, & il n'étoit point avant qu'il eût été en- ,, gendré, & il a été fait de ce qui n'étoit point au- ,, paravant, & ceux qui disent que le Fils de Dieu ,, est d'une autre substance, & d'une autre hypo- ,, stase que le Pere, ou qu'il est sujet au change- ,, ment. *Moi Eustate Evêque de Sébaste, Théo- ,, phile & Silvain, envoiez par les Evêques assem- ,, blez à Lampsaque, à Smyrne, & en d'autres ,, Villes, avons signé volontairement cette profes- ,, sion de foi. Que si aprés cela il prend envie à ,, quelqu'un de nous calomnier ou de calomnier ,, ceux qui nous ont envoiez, qu'il vienne avec ,, vos lettres devant les Evêques que vous aurez ,, choisis, & qu'il nous accuse, & que ceux qui ,, auront été convaincus, soient punis. Libére ,, s'étant assuré par cét écrit de la foi de ces Evê- ,, ques, les renvoia avec la lettre qui suit.

Valentinien, & Valens.

,, LIBE'RE Evêque d'Italie, & tous les Evê- ,, ques d'Occident, à nos tres-chers freres & ,, Collégues Evithius, Cyrille, Hyperechius, ,, Uranius, Eron, Elpide, Maxime, Eusébe, Eu- ,, carpe, Eortase, Néon, Eumathe, Faustin, Pro- ,, clin, Pasinique, Arséne, Sévére, Didymion, ,, Bretamius, Callicrate, Dalmatius, Aidesius, ,, Eustochius, Ambroise, Gelonius, Pardalius, ,, Macédonius, Paul, Marcel, Heraclius, Aléxan- ,, dre, Adolius, Marcien, Sténele, Jean, Macrus, ,, Charisius, Silvain, Photin, Antoine, Aythus, ,, Celse, Euphranor, Milésius, Patrice, Séverien, ,, Eusébe, Eumolpe, Athanase, Diophante, Mé- ,, nadore, Diocle, Chrysampele, Néon, Eugéne, ,, Eustate, Callicrate, Arséne, Eugéne, Marty- ,, rius, Hiérace, Léonce, Philagre, Lucius, & à ,, tous les Evêques Orthodoxes d'Orient : Salut.

,, Vos

„ Vos lettres, nos tres-chers freres, qui éclai-
„ tez par la lumiére de vôtre foi, que les tres-
„ honorez Evêques Eustate, Silvain, & Théophile
„ nous ont renduës, nous ont apporté la joie si sou-
„ haitable de la paix, & de la concorde, en nous
„ assurant que vous étés dans une parfaite confor-
„ mité de sentiment avec nôtre petitesse, & avec
„ tous les Evêques d'Occident. Nous reconnois-
„ sons que c'est là foi Catholique & Apostolique
„ qui est demeurée entiére & inébranlable, jus-
„ qu'au Concile de Nicée. Vos députez en ont fait
„ profession, & en l'exposant avec joie, non seu-
„ lement de vive voix, mais aussi par écrit, ont
„ dissipé jusqu'à la moindre ombre des mauvais
„ soupçons qu'on auroit pû concevoir. Nous avons
„ crû en devoir mettre une copie au bas de nôtre
„ lettre, pour ne laisser aucune occasion aux Hé-
„ rétiques de réveiller leur propre malice, & d'al-
„ lumer de nouveau, selon leur coûtume, le feu
„ des contestations & des disputes. Nos tres-chers
„ freres Eustate, Silvain, & Théophile, nous
„ ont encore protesté qu'ils tiendront, & que vous
„ tiendrez jusques au dernier soupir, la foi qui a
„ été approuvée à Nicée par trois cens dix-huit
„ Evêques, qui est parfaitement conforme à la
„ vérité & qui renverse toutes les troupes des
„ Hérétiques. Ce n'est pas par un effet du hazard,
„ mais par un ordre de la divine Providence, que
„ ces Evêques se sont assemblez à Nicée contre la
„ folie d'Arius, au même nombre auquel étoient
„ les soldats d'Abraham, lorsqu'il défit par la foi
„ un si grand nombre d'ennemis. Cette foi étant
„ renfermée dans le terme d'hypostase, & dans
„ celui de Consubstanciel, est comme un Fort in-
„ vincible qui ruine & rend inutiles tous les efforts
„ de la perfidie Arienne. C'est pourquoi les Evê-
„ ques d'Occident s'étant assemblez à Rimini, où
„ les Ariens avoient eu l'adresse de les attirer, à

L'an de N. S. 367. Valentinien, & Valens.

L'an de N. S.

Valentinien, & Valens.

» dessein de les porter par des discours trompeurs, ou de les forcer par l'autorité des puissances seculiéres, ou à ôter absolument un terme qui avoit été mis avec beaucoup de prudence dans la profession de foi, ou à y renoncer indirectement, cét artifice n'a de rien servi. Car la plus grande partie de ceux qui s'étoient assemblez à Rimini, & qui avoient été trompez ou par ruses ou par caresses, ont reconnu la bonne doctrine, & condamné la Formule de foi composée dans le Concile de Rimini, & ont signé celle du Concile de Nicée. E'tant entrez dans nôtre communion, ils détestent la doctrine d'Arius, & de ses disciples. Ceux que vous nous avez envoiez aiant vû des preuves de ce que nous disons, vous ont compris dans la signature, par laquelle ils ont prononcé anathême contre Arius, & ont condamné ce qui s'est fait à Rimini de contraire à la foi du Concile de Nicée, à quoi vous aviez été induits par des parjures à souscrire. C'est pourquoi nous avons trouvé à propos d'écrire à vôtre charité, & de vous accorder vos justes demandes, puisque nous avons reconnu par la profession de foi de ceux que vous nous avez députez, que les Evêques d'Orient sont revenus à la bonne doctrine, & sont d'accord avec les Evêques Orthodoxes d'Occident. Nous vous avertissons que tous les blasphêmes du Concile de Rimini ont été condamnez par ceux qui les avoient approuvez, lorsqu'ils avoient été surpris, & qu'ils ont tous embrassé la foi du Concile de Nicée. Nous vous en avertissons, dis-je, tant de peur que vous ne l'ignoriez, qu'afin que vous en informiez tous les autres, & que ceux qui, soit par force ou par ruse, ont souffert quelque diminution dans leur foi, puissent passer des ténébres de l'héréfie à la lumiére de la vérité Catholique. Quant à ceux

» qui

„ qui aprés la célébration de ce Concile ne vou-
„ dront pas rejetter le poison de la doctrine cor-
„ rompuë, en condamnant tous les blasphêmes
„ d'Arius, qu'ils sachent qu'ils ne seront point
„ admis à la communion de l'Eglise, qui ne re-
„ çoit point des enfans nez d'adultére, mais qu'ils
„ en seront retranchez avec Arius, ses disciples,
„ les Sabelliens, les Patropassiens, & les autres
„ pestes semblables. Que Dieu vous conserve en
„ santé, nos tres-chers freres.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

Eustate & les autres Evêques étant allez en Sicile avec cette lettre, & y aiant procuré une assemblée des Evêques de cette Isle, en presence desquels ils reconnûrent que le Fils de Dieu est de même substance que son Pere, & aiant aussi approuvé la doctrine du Concile de Nicée, ils s'en retournérent avec leurs lettres vers ceux qui les avoient députez. Ceux-ci aiant reçû la lettre de Libére, écrivirent aux Evêques des autres Villes, qui soûtenoient la foi de la Consubstantialité du Fils de Dieu, de se rassembler à Tarse Ville de Cilicie, pour y confirmer la doctrine du Concile de Nicée, & y terminer entiérement les contestations & les disputes. Ils eussent peut-être été assez heureux pour venir à bout d'un si loüable dessein, si Eudoxe Evêque Arien, qui avoit un tres-grand crédit auprés de l'Empereur Valens, n'eût traversé leurs saintes intentions, en redoublant la violence de la persécution qu'il leur faisoit, aussi-tôt qu'il eut appris qu'ils se devoient assembler à Tarse. Sabin avoüe lui-même dans le recueil qu'il a fait des actes des Conciles, que les Macédoniens firent profession de la doctrine du Concile de Nicée, & qu'ils furent reçûs par Libére dans sa communion.

L'an de N. S.

Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XIII.

Eunome se sépare d'Eudoxe. Athanase est contraint de se cacher. Il est rétabli.

EUNOME se sépara en ce tems-là d'Eudoxe, & commença à faire des assemblées à part, en haine de ce qu'il avoit refusé d'admettre Aëce son Précepteur à sa communion, bien qu'il l'en eût prié plusieurs-fois. Quand Eudoxe refusa d'admettre Aëce à sa communion, il n'agit pas selon son inclination, car ils n'étoient point de différent sentiment; mais il s'accommoda en cela à l'opinion de plusieurs de ses Sectateurs, qui avoient aversion d'Aëce, dans la créance qu'il tenoit une doctrine contraire à la leur. Voila ce qui se passa à Constantinople.

La paix de l'Eglise d'Aléxandrie fut troublée par un Edit que les Préfets du Prétoire y envoiérent à la suscitation d'Eudoxe. Athanase appréhendant l'émotion du peuple, se retira, & demeura caché durant quatre mois dans le tombeau de son pere, de peur d'étre accusé des desordres qui pourroient arriver : mais le peuple qui souhaittoit avec passion de le revoir, aiant fait sédition, l'Empereur Valens ordonna qu'il gouvernât librement & sans crainte, les Eglises. Ainsi l'état de la Ville d'Aléxandrie fut tranquille jusques à sa mort. Nous dirons dans la suite de cette Histoire comment les Ariens devinrent depuis, maîtres des Eglises.

CHA-

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XIV.

Démophile est élû par les Ariens pour succéder à Eudoxe, & Evagre par les Orthodoxes.

L'Empereur Valens partit de Constantinople pour aller à Antioche. Quand il fut à Nicomédie, il s'y arrêta quelque tems pour le sujet que je vai dire. Eudoxe étoit mort un peu aprés son départ, sous le troisiéme Consulat de Valentinien & de Valens, aprés avoir occupé dix-neuf ans le Siége de l'Eglise de Constantinople. Les Ariens avoient élu Démophile pour remplir sa place, & les défenseurs de la Consubstantialité du Fils de Dieu avoient élu Evagre, & l'avoient fait ordonner par Eustate, qui aprés avoir été chassé du Siége de l'Eglise d'Antioche, & depuis rappelé d'exil par l'Empereur Jovien, s'étoit retiré à Constantinople, à dessein d'y maintenir la doctrine de la Consubstanciaλité du Fils de Dieu.

CHAPITRE XV.

Evagre & Eustate sont envoiez en exil. Les Ariens persécutent les Orthodoxes.

Les Ariens irritez de cette élection aiant recommencé à persécuter les Orthodoxes, l'Empereur Valens apprêhendant que la Ville ne fût ruinée par l'émotion populaire, y envoia des troupes, & commanda qu'Eustate & Evagre fussent réléguez. Eustate fut mené à Bizye Ville de Thrace, & Evagre en un autre endroit.

Les Ariens, que la protection de l'Empereur rendoit alors plus insolens que jamais, firent tou-

L'an de N. S. — Valentinien, & Valens.

te sorte de mauvais traitemens aux Catholiques. Ils en chargérent quelques-uns de coups. Ils mirent les autres en prison, & enlevérent le bien aux autres. De sorte que ne pouvant souffrir l'excez de ces violences, ils s'en plaignirent à l'Empereur: mais leurs plaintes n'avoient garde d'être écoutées par un Prince, qui étoit le principal auteur des maux qu'ils enduroient.

CHAPITRE XVI.

Prêtres brûlés par le commandement de Valens. Famine en Phrygie.

QUATRE-VINTS Ecclésiastiques, dont les principaux étoient Urbain, Théodore, & Ménédéme, étant partis de Constantinople pour se plaindre à l'Empereur des violences des Ariens, il dissimula la colére dont il étoit ému, & donna ordre en particulier au Préfet Modeste de les faire mourir. Comme le genre de mort auquel ils étoient destinez étoit fort extraordinaire, le Préfet fit semblant de les vouloir envoier en exil, de peur d'exciter quelque sédition s'il les faisoit exécuter en presence de tout le monde. Il commanda à des Matelots de les mettre sur un vaisseau, & de les brûler lorsqu'ils seroient en mer, afin qu'ils fussent privez de l'honneur de la sépulture. Quand les Matelots furent au milieu du golphe Astacéne, ils firent ce qui leur avoit été commandé, & s'étant retirez dans la barque, ils mirent le feu au vaisseau. Un vent de Levant s'étant levé augmenta l'embrasement, & poussa avec violence le vaisseau jusques au havre nommé Dacidize, où il fut entiérement consumé avec les hommes qui étoient dessus.

Plusieurs assurent que ce crime ne demeura pas im-

impuni, & qu'il fut suivi d'une si grande famine, que la plûpart des habitans de Phrygie, furent contraints d'abandonner leurs maisons, & de se retirer à Constantinople, où nonobstant la multitude du peuple il y a toûjours abandance de vivres, parce que l'on en apporte par mer.

L'an de N. S. 364. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XVII.

L'Empereur Valens persécute les défenseurs de la Consubstantialité du Fils de Dieu.

L'EMPEREUR se souciant fort peu des maux que produisoit la famine, alla à Antioche, où il persécuta cruellement ceux qui détestoient l'erreur d'Arius, les chassa de presque toutes les Eglises d'Orient, en tourmenta plusieurs en différentes maniéres, & en fit mourir quelques autres de divers genres de mort, & principalement en les noiant dans la riviére.

CHAPITRE XVIII.

Fermeté de la foi d'une femme de la ville d'Edesse.

JE n'ai garde de passer soûs silence ce qui arriva à Edesse en Mésopotamie. Il y a dans cette Ville une Eglise fort célébre, de S. Thomas l'Apôtre, où le peuple est continuellement assemblé. L'Empereur aiant eu envie de la voir, & aiant appris que tout ce peuple détestoit l'hérésie d'Arius, on dit qu'il frappa le Préfet, de dépit, de ce qu'il n'avoit pas chassé tout ce peuple de cette Eglise. Le Préfet étant contraint de céder à la colére de l'Empereur, & ne voulant pas néanmoins faire mourir une si grande multitude de Chrétiens, les avertit

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

tit secrétement de ne se plus assembler. Mais au lieu de suivre son avis, ou d'appréhender les ménaces de Valens, ils coururent en foule à l'Eglise le jour suivant. Le Préfet, pour satisfaire à la rage de ce Prince, alla vers l'Eglise à la tête de quelques troupes; & en allant trouva une pauvre femme qui tenoit un enfant par la main, & qui passa à travers les soldats. Le Préfet aiant commandé de la prendre & de la lui amener, lui demanda où elle couroit ainsi en desordre. Elle répondit qu'elle couroit où couroient les autres. Ne savez-vous pas, reprit le Préfet, que l'on fera mourir tous ceux que l'on trouvera dans l'Eglise? Je cours, repartit la femme, à dessein d'y étre trouvée: Pourquoi y traînez-vous cét enfant, dit le Préfet? Je l'y traîne, répondit la femme, afin qu'il soit si heureux que de souffrir le martyre. Le Préfet jugea par les réponses de cette femme de l'assurance, & de la fermeté des autres, & alla dire à l'Empereur qu'il y avoit une multitude incroiable de peuple qui étoit prêt de souffrir la mort pour la défense de sa foi, & qu'il n'étoit pas juste de répandre tant de sang. Voila comment les habitans d'Edesse évitérent d'étre massacrez par leur propre Souverain, de la même sorte que s'ils eussent été ses ennemis.

CHAPITRE XIX.

Valens fait mourir plusieurs personnes en haine d'une certaine prédiction.

Le démon abusa en ce tems-là de la cruauté naturelle de l'Empereur, en poussant certaines personnes à rechercher par les secrets de la magie le nom de celui qui lui devoit succeder. Le démon ne leur fit qu'une réponse obscure, & ne leur montra

montra que quatre lettres, savoir θ, ε, ο, δ, qui faisoient le commencement du nom de celui qui succéderoit à l'Empire, & ajoûta que ce nom étoit un nom composé. Valens aiant appris cette réponse, au lieu de laisser à la Providence le soin de lui choisir un successeur, fit mourir tous ceux qu'il soupçonnoit d'aspirer à la puissance Souveraine, & qui s'appeloient ou Théodore, ou Théodose, ou Théodule. Un vaillant homme issu d'une illustre famille d'Espagne, nommé Théodosiole fut enveloppé dans le même mal-heur. Plusieurs changérent alors de nom pour éviter le danger.

L'an de N.S. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XX.

Mort d'Athanase Evêque d'Aléxandrie.

TANT que la Divine Providence conserva la vie à Athanase, l'Empereur Valens s'abstint de persécuter les habitans d'Egypte, & d'Aléxandrie, qu'il savoit étre affectionnez à leur Evêque, & d'ailleurs d'un mal inquiet & remuant, de peur qu'ils n'excitassent une sédition, & qu'ils ne troublassent la tranquillité publique. Il mourut soûs le Consulat de Gratien & de Probus, aprés avoir gouverné l'Eglise d'Aléxandrie l'espace de quarante-six ans, avec des peines & des fatigues incroiables, & aprés avoir couru des périls extrémes pour la défense de la foi. Il laissa pour successeur Pierre, homme d'une singuliére piété, & d'une rare éloquence. 371.

CHAPI-

L'an de N. S.

Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XXI.

Lucius reprend possession des Eglises d'Aléxandrie. Pierre est mis en prison.

Les Ariens reprenant courage, firent aussi-tôt savoir la nouvelle de sa mort à l'Empereur, qui étoit alors à Antioche. Euzoïus Evêque des Ariens de cette Ville-là, lui demanda permission d'aller rétablir Lucius. L'Empereur s'étant trouvé dans le même sentiment, l'envoia avec Magnus Intendant de ses Finances. Ils portérent à Palladius Gouverneur d'Egypte, un Ordre de leur prêter main forte, & de leur fournir des troupes. Ainsi ils se saisirent de Pierre, & le mirent en prison, chassérent les Ecclésiastiques, & placérent Lucius sur la Chaire de l'Eglise.

CHAPITRE XXII.

Pierre se retire à Rome. Les Ariens persécutent les Solitaires.

Sabin n'a point parlé des violences qui furent exercées au rétablissement de Lucius, soit devant les tribunaux des Juges ou ailleurs, ni des bannissemens, ou des tourmens que l'on fit souffrir à ceux que l'on chassa. Comme il étoit demi-Arien, il a dissimulé à dessein les crimes & les injustices de ses amis. Mais Pierre les publia par les lettres qu'il écrivit à toutes les Eglises, lorsqu'il se fut échappé de prison, & qu'il se fut refugié vers Damase Evêque de Rome. Bien que les Ariens ne fussent pas en fort grand nombre, ils ne laissérent pas de se rendre maîtres des Eglises d'Aléxandrie,

drie, & d'obtenir un rescrit de l'Empereur, par lequel il étoit ordonné au Gouverneur d'Egypte de chasser tous ceux qu'il plairoit à Lucius. L'an de N. S.

Les Monastéres bâtis dans la solitude, furent alors assiégez comme des Villes & des Citadeles, & des Moines qui n'auroient pas voulu lever la main pour se défendre, furent attaquez par des gens de guerre, avec une fureur que nul discours ne peut exprimer. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XXIII.

Noms des saints Moines qui ont vécu dans la solitude.

PUISQUE j'ai eu cette occasion de parler des Monastéres d'Egypte, il ne sera pas hors de propos d'en remarquer encore quelque chose. Leur fondation est fort ancienne. Mais leur aggrandissement est dû à un saint homme nommé Ammon. Dés sa jeunesse il avoit aversion du mariage. Néanmoins ses proches l'aiant exhorté à ne point mépriser ce Sacrement, il se maria. Mais aprés que la cérémonie fut achevée, que l'épouse eut été mise au lit nuptial, & que la compagnie se fut retirée, il lui lût l'Epître de saint Paul aux Corinthiens, & lui expliqua les préceptes que cét Apôtre donne aux personnes mariées. Il lui ajoûta beaucoup d'autres choses de lui-méme, & lui représenta les charges du mariage, les incommoditez de la grossesse, les douleurs de l'enfantement, les peines & les inquiétudes que donne l'éducation des enfans; la pureté, la liberté & les autres avantages de ceux qui gardent la continence. Il persuada de cette sorte à sa femme, qui étoit encore vierge, de renoncer avec lui à la vie du siécle. Quand ils eurent pris cette résolution, ils se retirerent ensemble au Mont de Nitrie. Ils y demeu-

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

demeurérent soûs un même toit, sans avoir aucun égard à la distinction de leurs séxes, & comme n'étant qu'un en Jesus Christ. Quelque tems aprés cette femme qui étoit demeurée vierge aprés le mariage, dit à Ammon : Il n'est pas bien-séant à un homme qui fait comme vous profession de continence, de voir si souvent & de si prés le visage d'une femme. Faisons à part, si vous l'avez agréable, nos saints exercices. La proposition aiant été acceptée par Ammon, ils se séparérent, & passérent le reste de leur vie dans l'abstinence du vin & de l'huile, ne mangeant que du pain une fois le jour, quelque-fois n'en mangeant que de deux jours l'un, & quelque-fois de plusieurs jours l'un. Antoine qui vivoit dans le même tems, vit l'ame d'Ammon portée par les Anges aprés sa mort, comme Athanase Evêque d'Aléxandrie le rapporte dans sa vie. La maniére de vivre d'Ammon fut suivie par un si grand nombre de personnes, qu'en peu de tems les Monts de Nitrie & de Scétis, furent peuplez. Il faudroit faire des Ouvrages exprés, si l'on vouloit rapporter toute leur vie. Je me contenterai de remarquer quelques actions des plus illustres qui ont vêcu en vrais Apôtres. On dit que jamais Ammon ne se vit nud, & qu'il avoit accoûtumé de dire, que c'étoit une chose honteuse à un Moine de se voir nud. Etant un jour obligé de passer une riviére, & ne voulant pas se deshabiller, il pria Dieu de lui donner moien de la passer sans violer la resolution qu'il avoit prise de ne regarder jamais sa nudité, & à l'heure-même il fut transporté par un Ange d'un bord à l'autre.

Un autre Moine nommé Didyme, est toûjours demeuré seul sans aucune compagnie, bien qu'il ait vêcu quatre-vints-dix ans. Un autre nommé Arséne, n'excommunioit point les jeunes Moines quand ils avoient fait quelque faute. Il n'excommu-

communioit que les vieux ; parce, disoit-il, que les jeunes s'endurcissent contre l'excommunication : au lieu que les vieux qui sont avancez dans la vertu, ressentent ce châtiment, & se corrigent.

L'an de N. S.

Pior ne mangeoit qu'en marchant, & comme on lui demandoit pourquoi il mangeoit de la sorte : c'est, répondit-il, que je ne veux manger que par maniére d'aquit, & en faisant autre chose. Il répondit une autrefois, que c'étoit qu'il ne vouloit point prendre de plaisir en mangeant.

Valentinien & Valens.

Isidore disoit, qu'il y avoit quarante ans qu'il sentoit sa consience chargée de quelques fautes, & qu'il n'avoit pourtant jamais consenti ni à l'amour, ni à la colére.

Pambos n'aiant aucune teinture des lettres, alla trouver quelqu'un pour le prier de lui enseigner un Pseaume, & aiant entendu seulement ces paroles du premier verset du trente-huitiéme ; *J'ai dit en moi-même, je veillerai sur moi en toutes choses pour ne point pêcher par ma langue*, il se retira sans vouloir entendre le second ; & dit que le premier lui suffisoit, pourvû qu'il le pût pratiquer. Celui qui lui avoit lû ce verset, l'aiant repris depuis d'avoir laissé passer six mois sans l'être venu visiter, il lui répondit, que c'étoit qu'il ne savoit pas encore bien pratiquer le premier verset du Pseaume. Un de ses amis lui aiant demandé plusieurs années depuis, s'il savoit bien ce verset. A peine, lui répondit-il, ai-je pu apprendre en dix-neuf ans à le pratiquer. Quelqu'un lui aint donné de l'or pour le distribuer aux pauvres, & lui aiant dit : Contez ce que je vous ai donné. Il n'est pas besoin, repartit-il, de le conter ; parce que la quantité ne sert de rien, & qu'il n'y a que la bonne intention qui serve. Ce même Pambos étant sorti de sa solitude pour aller à Aléxandrie, à la priére d'Athanase Evêque de cette Ville-là, il y vit une femme débauchée, & pleura aussi-tôt qu'il l'eut vûë.

L'an de N. S. vûë. Quelqu'un lui aiant demandé quel sujet il avoit de pleurer : J'en ai deux, lui répondit-il, l'un c'est la perte de l'ame de cette femme ; l'autre c'est le déplaisir que j'ai de ne pas prendre autant de peine pour plaire à Dieu, qu'elle en prend pour plaire à des hommes voluptueux & incontinens. Un autre disoit qu'un Moine qui ne travaille point, seroit jugé comme un voleur du bien d'autrui. Pitére étoit fort savant en Physique, & en expliquoit des propositions à ceux qui l'alloient visiter, & à chaque proposition il faisoit des priéres.

Valentinien, & Valens.

Il y eut en ce tems-là deux Moines d'une grande sainteté. Ils se nommoient tous deux Macaires. L'un étoit de la haute Egypte, & l'autre d'Alexandrie. Ils étoient tous deux fort célébres par l'austérité de leurs jeûnes, par la pureté de leur vertu, & par l'éclat de leurs miracles. Macaire d'Egypte délivra un si grand nombre de possédez, qu'il faudroit entreprendre un Ouvrage exprés, si l'on vouloit rapporter toutes ses œuvres miraculeuses. Il avoit une honnête modestie, & une sainte sévérité qui attiroient le respect de ceux qui le visitoient. Macaire d'Aléxandrie ressembloit en beaucoup de choses à celui d'Egypte ; mais il avoit cela de particulier qu'il étoit fort guai, & que par sa guaieté il attiroit les jeunes gens à la vie Monastique. Evagre fut disciple de ces deux Macaires, & apprit d'eux à vivre en véritable Philosophe, au lieu qu'il ne l'étoit auparavant que de nom. Il fut ordonné Diacre à Constantinople par Grégoire Evêque de Nazianze, & alla depuis avec lui en Egypte, où il vit les Macaires & contracta amitié avec eux. Il ne fit pas un moindre nombre de miracles qu'eux, ni de moins surprenans. Il a composé des livres fort utiles, dont l'un a pour titre le Moine, ou de la vie active ; & l'autre Gnostique, ou à celui qui a été si heureux que de parve-

parvenir à la science. Ce livre est divisé en cinquante Chapitres. Il en a fait un autre qui a pour titre l'Antirrétique, & qui contient un recueil de divers passages de la sainte Ecriture contre les démons qui tentent les hommes. Il est divisé en huit parties. Il a écrit outre cela six cens problémes Gnostiques. Enfin il a composé deux livres de Poësies, l'un desquels est adressé aux Moines qui vivent en Communauté, & l'autre à une fille. Quiconque lira tous ces Ouvrages, reconnoîtra combien ils sont excellens & dignes d'être admirez. Je croi devoir ajoûter à ce que je viens de dire touchant les Moines, ce qu'il en rapporte dans l'un de ses livres. Voici comme il en parle. Il est „nécessaire de rechercher les voies des Moines „qui ont marché avant nous, afin de les suivre. „Car il est certain qu'ils ont tenu des discours & „fait des actions tres-excellentes. Un d'entr'eux „avoit accoûtumé de dire, qu'une maniére de „vivre égale & austére, conduiroit en peu de „tems un Moine dans un Port où il seroit exemt „de toute sorte d'agitation & de trouble. Le mê„me aiant vû qu'un de ses freres étoit inquiété „par certaines imaginations durant son sommeil, „l'en délivra en lui ordonnant de servir à jeun les „malades. Et comme on lui demandoit pourquoi „il ordonnoit ce reméde; C'est, répondit-il, „que les inquiétudes & les troubles de cette na„ture, ne s'appaisent si-tôt par aucune chose que „par la miséricorde. Un Philosophe étant allé „trouver Antoine, & lui aiant dit : Comment „pouvez-vous, mon pere, vous priver de la con„solation que donnent les livres? Mon Livre, „répondit-il, est le Monde, & je le trouve ou„vert toutes les fois que je veux lire. Macaire „d'Egypte, ce vase d'Election, m'aiant un jour „demandé d'où vient que nous gâtons nôtre mé„moire en conservant le souvenir des injures que

„nous

L'an de N. S. Valentinien & Valens.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

„ nous avons reçûës des hommes; au lieu que „ nous ne la gâtons point en conservant le souve„nir de celles que nous avons reçûes des démons; „ & cette demande m'aiant de telle sorte emba„rassé, qu'au lieu de lui répondre, je le priai de „ me résoudre la difficulté : C'est, me dit-il, „ que la premiére disposition est contraire à la na„ture, & que la seconde y est conforme. J'allai „ un jour voir le tres-saint Pere Macaire, à midi „ & durant la plus grande chaleur, & étant fort „ pressé par la soif je lui demandai de l'eau pour „ boire. Contentez-vous, me dit-il, d'étre à „ l'ombre ; car plusieurs qui voiagent par terre ou „ par mer, sont privez de ce soulagement. Comme „ je m'entretenois ensuite avec lui touchant l'ab„stinence, il me dit : Mon fils, j'ai quelque es„pérance parce que depuis vint ans je n'ai jamais „ ni bû, ni mangé, ni dormi au de-là de ce que „ demandoit la nécessité. J'ai toûjours pésé mon „ pain, mesuré mon eau, & dérobé une partie „ de mon sommeil, en ne dormant qu'un peu „ appuié sur une muraille. Un certain Moine à „ qui on apportoit la nouvelle de la mort de son „ pere, dit à celui qui l'apportoit, ne prononcez „ point de blasphéme, car mon pere est immor„tel. Un autre qui ne possédoit que le livre des „ Evangiles le vendit, & aprés en avoir distribué „ le prix au pauvres, prononça cette parole fort „ remarquable : J'ai vendu le livre où il est écrit: „ Vendez tout ce que vous avez, & en donnez le „ prix aux pauvres.

„ Il y a une petite Isle aux environs d'Aléxan„drie, assise du côté de Septentrion au de-là du „ lac de Maréote, où demeure un Moine né de „ Parembole, & des plus célébres parmi ceux „ que l'on appeloit Gnostiques. Il avoit accoûtu„mé de dire, que les Moines ne font rien que „ pour l'une de ces cinq raisons, ou pour Dieu,

„ ou

„ ou pour la nature, ou pour la coûtume, ou „ pour la néceſſité, ou pour le travail des mains. „ Le même diſoit auſſi qu'il n'y a qu'une vertu, qui „ ſe change en pluſieurs eſpéces ſelon la diſpoſi- „ tion de l'ame, comme la lumiére du Soleil qui „ eſt une en elle-même, s'accommode à la figure „ des lieux où elle eſt reçûë. Un autre diſoit, je „ me prive des plaiſirs, pour retrancher les occa- „ ſions de me mettre en colére; car je ſai que la „ colére combat pour les plaiſirs, qu'elle trouble „ *la* tranquillité de mon eſprit, & en chaſſe la „ ſience. Un ancien diſoit, il y a deux dépôts que „ la charité ne ſauroit garder, l'argent, & les „ alimens. Le même diſoit: Je ne me ſouviens „ point que le démon m'ait trompé deux-fois en „ la même choſe. Evagre rapporte tout ceci en „ propres termes dans le livre qui a pour tître la „ *Pratique*. Et dans un autre qui a pour tître le „ *Gnoſtique*, il parle de cette ſorte. Nous avons „ appris de Grégoire qu'il y a quatre vertus, & „ qu'elles ont des caractéres qui les diſtinguent. „ La Prudence, la Force, la Tempérance, & la „ Juſtice. Il diſoit que le propre de la Prudence, „ eſt de conſidérer les puiſſances ſaintes & intelle- „ ctuelles en elles-mêmes, & comme ſéparées „ des ſignes ſenſibles, qui ſont expliquez par la „ Sageſſe. Que le propre de la Force, eſt de de- „ meurer ferme dans la vérité, ſans pourſuivre ce „ qui n'eſt point. Que le propre de la Tempéran- „ ce eſt de recevoir la ſemence de la main du ſou- „ verain laboureur, & de repouſſer celui qui en „ veut ſemer une autre ſur la ſienne. Enfin que le „ propre de la Juſtice eſt de tempérer ſon diſcours „ ſelon le mérite & la capacité de ceux qui écou- „ tent, en expliquant certaines choſes clairement, „ & en ne marquant les autres qu'obſcurément, & „ ſoûs des énigmes. Baſile Evêque de Cappadoce, „ cette Colonne de la vérité, avoit accoûtumé de

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

„ dire, la sience que les hommes enseignent, se „ perfectionne par l'exercice, & par l'usage. Mais „ celle que Dieu communique par sa grace, ne se „ perfectionne que par la justice, par la patience, „ & par la misericorde. La premiére se trouve „ souvent dans des personnes qui sont sujettes aux „ passions; au lieu que la seconde ne se trouve „ qu'en ceux qui en sont exemts, & qui considé- „ rent durant l'Oraison la lumiére qui les éclaire. „ Saint Athanase, cette grande lumiére d'Egy- „ pte, disoit: Dieu commanda autre-fois à Moï- „ se de mettre une table du côté de Septentrion. „ Que les Gnostiques reconnoissent donc quel est „ le vent qui soufle contre eux, qu'ils resistent „ généreusement aux tentations, & qu'ils instrui- „ sent avec joie ceux qui les viennent trouver. Sé- „ rapion, l'Ange de l'Eglise des Tmuïtes, disoit, „ que l'ame étoit purifiée par la sience, que l'ap- „ petit irascible étoit guéri par la charité, & que „ les desirs deshonnêtes étoient réprimez par l'ab- „ stinence. Didyme, ce Docteur si célébre tout „ rempli de l'Esprit de Dieu, avoit accoûtumé de „ dire: Méditez continuellement sur la Provi- „ dence, & sur le jugement de Dieu, car presque „ tout le monde manque en ce point. Vous trou- „ verez le jugement de Dieu dans la différence des „ créatures, & dans les parties dont le monde est „ composé; & vous reconnoîtrez sa Providence „ dans les voies par où nous passons de l'ignoran- „ ce & du vice à la sience, & à la vertu. Voila ce que j'ai trouvez à propos d'extraire des livres d'E- vagre, pour l'insérer en cét endroit.

Il y eut en ce tems-là parmi les Moines un homme admirable, nommé Ammon qui avoit si peu de curiosité pour toutes les choses du monde, qu'étant allé à Rome avec Athanase, il ne voulut rien voir de tous les superbes édifices de cette Ville, & se contenta de voir l'Eglise de saint Pierre, & de saint

faint Paul. Comme on le traînoit pour le faire Evêque, il s'échapa, & se coupa l'oreille droite pour éviter d'être sacré. Evagre s'étant depuis échapé de la même sorte d'entre les mains de Théophile Evêque d'Aléxandrie, qui le vouloit ordonner, sans s'étre coupé aucune partie de son corps; rencontra Ammon, & lui dit qu'il avoit mal-fait de se couper l'oreille, & que Dieu l'en puniroit. Ammon lui répondit; & vous Evagre prétendez-vous n'être point puni, de vous être coupé la langue, & de n'avoir point voulu par un trop grand amour de vous-même vous servir de la grace de la parole qui vous avoit été donnée? Il y a eu dans le même-tems un grand nombre de Moines célébres en sainteté, dont je ne pourrois parler sans être trop-long, ni raconter leur vie & leurs miracles sans m'éloigner trop de mon sujet. Ceux qui desireront s'instruire de leurs actions, de leurs discours, & du pouvoir que Dieu leur avoit donné de se faire obéïr par les bêtes, n'ont qu'à lire le livre que le Moine Pallade disciple d'Evagre en a écrit, où il a même remarqué qu'il y avoit des femmes qui vivoient avec la même austérité que les hommes. Evagre, & Pallade ont fleuri un peu aprés la mort de l'Empereur Valens. Reprenons la suite de nôtre Histoire.

L'an de N.S. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XXIV.

Bannissement des saints Moines. Leurs miracles.

L'EMPEREUR Valens aiant ordonné que les Orthodoxes seroient chassez d'Aléxandrie, & du reste de l'Egypte. Les uns furent traînez devant les Juges, les autres furent mis dans les prisons, & les autres furent tourmentez de divers supplices. Quand toutes ces violences eurent été

L'an de N. S. exercées de la maniére que Lucius le souhaitoit, Euzoïus retourna à Antioche. Lucius se transporta ensuite avec un Capitaine & des gens de guerre en Egypte, & y persécuta les bien-heureux Solitaires avec plus de fureur que les gens de guerre-mêmes. Ils les trouvérent occupez à leurs saints exercices, les uns qui prioient Dieu, les autres qui guérissoient les malades, & les autres qui chassoient les démons. Mais sans se soucier de tous ces miracles, ils les chassérent, & les poursuivirent à main armée. Rufin témoigne avoir vû, & avoir lui-même souffert une partie de ces cruautez. On renouvella alors ce que le grand saint Paul a écrit : *Ils ont souffert les moqueries, les foüets, les chaînes, & les prisons : ils ont été lapidez : ils ont été sciez : ils ont été éprouvez en toutes maniéres : ils sont morts par le tranchant de l'épée : ils étoient vagabons couverts de peaux de brebis, & de peaux de chévres, étant abandonnez, affligez, persécutez; eux dont le monde n'étoit pas digne, & ils ont passé leur vie errant dans les deserts, & dans les montagnes, & se retirant dans les antres, & dans les cavernes de la terre.* Ils avoient cependant le témoignage de leur foi, de leurs bonnes œuvres, & des guérisons miraculeuses que la grace de Dieu faisoit par leurs mains. La Providence a permis qu'ils souffrissent ces maux pour le salut des autres, comme l'évenement l'a fait reconnoître. Ces hommes admirables aiant surmonté par leur patience la rage de leurs ennemis, Lucius perdit courage, & conseilla au Commandant d'envoier leurs peres en exil. Les deux Macaires, savoir celui de la haute Egypte, & celui d'Aléxandrie, furent réléguez dans une Isle où il n'y avoit aucun Chrétien, & où il y avoit un Temple, & un Prêtre que les habitans respectoient comme un Dieu. La presence de ces Saints jetta la fraieur dans le cœur du démon. Dans le même tems la fille du Prêtre fut possédée

Valentinien, & Valens.

Epît. aux Hebr. ch. 11.

par

par le mauvais esprit, & commença à entrer en fureur, à renverser tout ce qui se presentoit devant elle, & à crier à ces saints Solitaires en leur disant : Pourquoi étes-vous venus ici pour nous en chasser ? Mais ils firent voir la grandeur du pouvoir qu'ils avoient reçu de Dieu. Car aiant chassé le démon, & aiant guéri la fille, & l'aiant renduë à son pere, ils le convertirent à nôtre Religion avec tous les habitans de l'Isle. De sorte qu'aiant brisé les Idoles, & changé le Temple en Eglise, ils reçûrent le Bâtême avec joie. Ainsi ces hommes admirables aiant souffert persécution pour la défense de la Consubstancialité du Fils de Dieu, furent éprouvez par la persécution & affermirent la foi par leur patience.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XXV.

De Didyme.

Dieu fit paroître dans le même tems un autre homme, à dessein de confirmer par son témoignage la vérité de la créance Catholique. Il se nommoit Didyme, étoit tres-éloquent & tres-habile en toute sorte de siences. Il fut attaqué dans la fleur de sa jeunesse d'un mal d'yeux, qui lui en ôta l'usage. Mais Dieu lui donna les yeux de l'esprit en la place des yeux du corps, & lui fit apprendre en écoutant, ce qu'il ne pouvoit plus apprendre en lisant. Il surpassa aisément par la vivacité de son esprit ses compagnons, & apprit avec une si merveilleuse facilité la Grammaire, la Rhétorique, la Logique, l'Arithmétique, la Musique, & les autres parties de la Philosophie, qu'il en disputoit contre ceux qui avoient de bons yeux & qui les avoient apprises par le secours des livres. Il savoit si parfaitement l'ancien,

L'an de N. S. *Valentinien, & Valens.*

& le nouveau Testament, qu'il a fait des livres pour les expliquer. Il en a aussi composé trois sur le sujet de la Trinité. Il a fait des Commentaires sur les livres des principes d'Origéne, où il a montré que ceux qui prétendoient y trouver des fautes n'avoient jamais pénétré la profondeur de la doctrine de cét excellent Ecrivain. Il faut que ceux qui desirent connoître la sublimité de la sience de Didyme & l'ardeur du zéle dont il brûloit pour les véritez saintes de nôtre Religion, s'appliquent avec soin à la lecture de ses ouvrages. On dit que le Moine Antoine conféra avec lui, lorsque l'hérésie d'Arius l'obligea de sortir de la solitude, & d'aller à Aléxandrie, long-tems avant le régne de Valens, & qu'il lui dit : Ne vous affligez point mon cher Didyme, d'avoir perdu les yeux du corps qui vous étoient communs avec les mouches, & les moucherons, & les vers. Réjoüissez-vous plûtôt d'avoir ceux des *Anges*, par lesquels on découvre la lumiére de Dieu. Cette parole fut dite par Antoine, beaucoup avant le tems dont nous écrivons ici l'Histoire. Au reste ce Didyme fut un grand défenseur de la vérité de la foi contre les faux raisonnemens, & les vaines subtilitez des Ariens.

CHAPITRE XXVI.

De Basile Evêque de Césarée, & de Grégoire Evêque de Nazianze.

La même Providence qui opposa Didyme aux Ariens dans Aléxandrie, leur opposa Basile dans Césarée, & Grégoire dans Nazianze. La réputation de leur sience & de leur vertu qui s'est conservée dans leurs écrits, & dans la mémoire des hommes pourroit faire toute seule leur éloge, sans

sans que j'entreprisse de relever leur mérite par mes paroles. Mais puisque Dieu les reserva pour lors dans son Eglise, comme des étincelles pour y entretenir le feu de la foi : je ne puis me dispenser de parler d'eux, sans trahir mon sujet. Quiconque considérera attentivement leurs mœurs, & leurs vertus, ne saura lequel il devra préférer à l'autre, tant ils paroissent égaux en excellentes qualitez. Ils avoient tous deux été disciples à Athénes d'Himerius, & de Prohéresius, les plus célébres Professeurs en éloquence de leur siécle, & depuis ils avoient aquis la perfection de cét art soûs Libanius, qui enseignoit à Antioche Ville de Syrie. Quelques-uns de leurs amis leur conseilloient d'enseigner la Rhétorique, & les autres de plaider; mais mêprisant ces deux professions, ils embrassérent la vie Monastique. Aiant pris ensuite une légére teinture de la Philosophie dans l'école de celui qui l'enseignoit alors à Antioche, ils amassérent les livres d'Origéne, & en tirérent l'explication de l'Ecriture. S'étant donc fort appliquez à la lecture des Ouvrages de ce grand homme, dont le nom étoit fort célébre en ce tems-là, ils s'en servirent tres-avantageusement contre les Ariens, & leur montrérent qu'ils avoient tort de prétendre qu'il favorisoit leur doctrine. Bien qu'Eunome & quelques autres Ariens passassent pour fort éloquens, ils ne paroissoient que des enfans, quand ils entroient en conférence avec Basile, & avec Grégoire. Basile fut promu à l'ordre de Diacre par Meléce Evêque d'Antioche, & depuis, il fut élevé à l'Evêché de Césarée Ville de Cappadoce, sa patrie. Il s'y transporta en diligence, de peur que les nouveautez d'Arius ne se répandissent dans le Pont, y fonda des Monastéres, & y fortifia ceux dont la foi étoit chancelante. Grégoire aiant été élu Evêque de Nazianze, petite Ville de Cappadoce,

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

doce, dont son pere l'avoit été avant lui, il s'aquita des mêmes fonctions que Basile, courut diverses Villes pour assurer ceux qui n'étoient pas fermes dans la foi, prêcha à Constantinople, & fut depuis élevé par le suffrage des Evêques sur le Siége de cette Capitale de l'Empire. Quand on eut rapporté à l'Empereur Valens le succez du zele & de la prédication de ces deux grands personnages, il commanda que Basile fût mené de Césarée à Antioche. Cét ordre aiant été exécuté, le Préfet interrogea Basile, & lui demanda pourquoi il ne tenoit pas la doctrine de l'Empereur. Basile refuta cette doctrine de l'Empereur avec une pleine assurance, & confirma la vérité de la Consubstancialité du Fils de Dieu. Le Préfet l'aiant ménacé de le faire mourir, Basile répondit qu'il ne souhaitoit rien tant, que d'étre délivré de la prison de son corps pour la défense de la vérité. Le Préfet l'aiant exhorté à y penser sérieusement, Basile lui répondit qu'il ne pouvoit changer, & qu'il seroit toûjours le même. Il ajoûta, plût à Dieu que vous n'eussiez jamais changé. Basile fut gardé ce jour-là. Peu de tems aprés le fils de l'Empereur Valens nommé Galates, étant tombé dans une si dangereuse maladie que les Médecins desespéroient de le guérir, l'Impératrice sa mere dit à l'Empereur qu'elle avoit été inquiétée durant la nuit par d'horribles visions, & qu'elle croioit que la maladie de son fils n'étoit qu'un châtiment du mauvais traitement fait à l'Evêque. L'Empereur aiant fait là-dessus une sérieuse réflexion, envoia quérir Basile, & lui parla de cette sorte, à dessein de découvrir ses sentimens : Si la doctrine que vous soûtenez est Orthodoxe, priez Dieu que mon fils ne meure point. Il ne mourra point, repartit Basile, si vous voulez croire ce que je croi, & si vous rétablissiez l'union dans l'Eglise. L'Empe-

reur.

leur aiant rejetté cette condition, Basile dit, que Dieu dispose de l'enfant comme il lui plaira. Aprés cela l'Empereur commanda qu'on le remenât, & l'enfant mourut bien-tôt aprés. Voila ce que j'avois à dire comme en passant, de ces deux hommes si célébres. Ils ont tous deux laissé à la postérité d'excellens Ouvrages, quelques-uns desquels ont été traduits en Latin par Rufin, comme il le témoigne lui-même. Basile eut deux freres, Pierre & Grégoire. Le premier l'imita dans les exercices de la vie Monastique, & le second dans son éloquence. Il acheva depuis la mort de Basile le Commentaire sur l'Ouvrage des sept jours qu'il avoit laissé imparfait, & prononça à Constantinople l'Oraison funébre de Méléce, Evêque d'Antioche, & composa plusieurs autres Oraisons.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XXVII.

De Grégoire Thaumaturge.

COMME la ressemblance des noms, & le titre des livres attribuez à Grégoire trompent quelques personnes, il est à propos de remarquer qu'il y a eu un Grégoire natif de Néocésarée, Ville de Pont, & disciple d'Origéne, plus ancien que Grégoire frere de Basile. Le nom de ce Grégoire-là fut fort célébre à Athénes, à Béryte, au Diocése de Pont, & par toute la terre. Aprés qu'il eut appris les lettres humaines à Athénes, il alla à Béryte pour y étudier en Droit. Mais aiant oüi dire qu'Origéne expliquoit l'Ecriture sainte à Césarée, il s'y rendit en diligence, & aprés avoir reconnu la magnificence de ces Livres Divins, il renonça à l'étude des Loix Romaines,

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

pour ne vaquer sous la conduite de ce grand Maître qu'à la méditation de la sainte Philosophie. Aiant été rappelé bien-tôt aprés par ses parens, il fit plusieurs miracles dans son Païs n'étant encore que Laïque : il guérit des malades, il chassa des démons par ses lettres : il attira les Paiens à la foi par ses discours, & par ses actions. Pamphile Martyr parle de lui dans les Livres qu'il a composez pour la défense d'Origéne, à la fin desquels est une Oraison que Grégoire composa à sa loüange, lorsqu'il fut obligé de le quitter. Il y a *donc* eu plusieurs Grégoires. Le premier est le disciple d'Origéne, le second est l'Evêque de Nazianze, & le troisiéme est le frere de Basile. Il y en a encore un autre que les Ariens firent Evêque durant l'exil d'Athanase.

CHAPITRE XXVIII.

De Novat, & des Novatiens.

LES Novatiens qui habitent la Phrygie, changérent en ce tems-là le jour auquel ils avoient accoûtumé de célébrer la Fête de Pâques. Je dirai ce qui les porta à faire ce changement, aprés que j'aurai remarqué la raison pour laquelle la sévérité de leur discipline est encore aujourd'hui en vigueur dans la Phrygie, & dans la Paphlagonie. Novat, Prêtre de l'Eglise Romaine, fit schisme, à-cause que Corneille Evêque avoit admis à la communion les fidéles qui avoient sacrifié aux Idoles durant la persécution excitée par l'Empereur Déce. Aiant été sacré Evêque par les Evêques qui étoient de son sentiment, il écrivit à toutes les Eglises que l'on refusât la participation des mystéres à ceux qui avoient sacrifié, qu'on les exhortât à faire pénitence, mais que l'on laissât à Dieu le pouvoir de

de leur accorder le pardon. Ces lettres furent reçûës fort diversement, selon l'inclination & l'usage de chaque Eglise. Quelques-uns croioient que c'étoit une Loi fort dure, que de priver de la Communion & des Sacremens ceux qui avoient commis un péché mortel depuis leur bâtême. Les autres la trouvant fort juste en elle-même, & fort propre à maintenir la pureté des mœurs, la reçûrent. Pendant que l'on agitoit cette question, les lettres de Corneille Evêque de Rome arrivérent, par lesquelles il promettoit le pardon à ceux qui avoient pêché depuis leur bâtême. Ainsi ces Evêques écrivant les uns contre les autres, & appuiant réciproquement leur sentiment par le témoignage de la sainte Ecriture; chacun choisit, comme il arrive d'ordinaire, le parti pour lequel il avoit dés-auparavant plus d'inclination. Ceux qui faisoient leurs délices du péché se servirent de cette Indulgence qui leur étoit assurée pour se plonger en toute sorte de crimes. Les Phrygiens semblent être plus retenus & plus moderez que les autres. Ils jurent tres rarement. Les Scythes & les Thraces sont fort sujets à la colére. Les Orientaux sont adonnez au plaisir. Mais les Phrygiens, & les Paphlagoniens sont exemts de ces deux vices. Ils n'ont pas grande passion pour les divertissemens du Cirque, & du Téatre, & je me persuade, que ce fut pour cette raison qu'ils suivirent le sentiment de Novat. La fornication & l'adultére sont detestez parmi eux comme des crimes, & leur maniére de vivre est plus sévére que celle d'aucun autre peuple. C'est aussi pour la même raison que les nations d'Occident embrassérent l'opinion & le parti de Novat. Au reste bien que le zele qu'il avoit pour la rigueur & la perfection de la discipline l'eût porté à se séparer des autres, il ne changea rien à la célébration de la Fête de Pâques, & il observa toûjours la

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

la pratique des Eglises d'Occident, qui font cette Fête aprés l'équinoxe, selon la tradition qu'elles ont reçûë dés le tems auquel elles sont parvenuës à la connoissance de la foi. Il souffrit depuis, le martyre durant la persécution qui fut excitée contre les Chrêtiens soûs le régne de Valérien. Ceux qui suivoient son parti en Phrygie, & qui étoient appelez Novatiens, changérent en ce tems-ci le jour de Pâque. Car un petit nombre d'Evêques Novatiens peu connus, s'étant assemblez au Bourg de Paze, assis à la source du Sangare, ordonnérent que cette Fête seroit célébrée à l'avenir, le même jour auquel elle est célébrée par les Juifs. J'ai appris ceci d'un vieillard, qui étoit fils d'un Prêtre, avec lequel il avoit assisté à ce Concile. Agelius Evêque des Novatiens de Constantinople, Maxime Evêque de Nicée, ni les Evêques de Nicomédie, & de Cotuée n'y assistérent point, bien qu'ils fussent les principaux Pasteurs des Novatiens. L'Eglise des Novatiens fut depuis divisée en deux partis, à l'occasion de ce qui avoit été ordonné dans ce Concile, comme nous le verrons dans la suite de nôtre Histoire. Voions maintenant ce qui est arrivé en Occident dans le même tems.

CHAPITRE XXIX.

Sédition arrivée à Rome au sujet de Damase & d'Ursin.

Dans le tems que l'Empereur Valentinien joüissoit d'une profonde paix sans inquiéter aucune Secte, Damase prit le Gouvernement de l'Eglise de Rome, aprés la mort de Libére. Ursin Diacre de la même Eglise aiant eu quelques

quelques voix, se sépara de la communion de Damase qui lui avoit été préféré, & persuada à quelques Evêques peu connus, de lui imposer secrétement les mains. Cette ordination faite non dans l'Eglise, mais dans un endroit retiré de la Basilique de Sicinius, excita de grands troubles entre les citoiens ; tellement qu'en étant venus aux mains, il y en eut plusieurs de tuez. Maximin Gouverneur de la Ville, appaisa la sédition, & punit un grand nombre de Clercs & de Laïques. Ursin se désista de sa prétension, & ceux qui avoient soûtenu son parti demeurérent en repos.

L'an de N. S. Valentinien, & Valens.

CHAPITRE XXX.

Ambroise est élu Evêque de Milan.

IL arriva dans le même-tems à Milan un évenement fort remarquable. Auxence, qui avoit été ordonné Evêque de cette Ville-là par les Ariens, étant mort, les habitans se partagérent au sujet de l'élection, & n'aiant pû s'accorder, remplirent la Ville de confusion, & de desordre. Ambroise Gouverneur de la Province étant allé à l'Eglise pour appaiser la sédition, & aiant fait un discours fort grave pour réprimer l'émotion populaire, tout le monde se mit à crier tout d'une voix, qu'il étoit digne d'étre Evêque, & à demander qu'il fût ordonné, que son ordination rendroit la paix à l'Eglise, & réuniroit tous les Fidéles dans un même sentiment. Les Evêques qui étoient presens, se saisirent de lui à l'heure-même, dans la créance que ce consentement général & unanime du peuple ne procédoit que d'un ordre particulier de la Providence divine ; lui donnérent le bâtême parce qu'il n'étoit que Catécuméne, & se préparérent à l'ordonner. Il reçut

An de N. S. 374. Valentinien, & Valens. le Bâtême avec joie, mais il refusa de consentir à son ordination. Sur ce refus les Evêques donnérent avis à l'Empereur Valentinien de ce qui étoit arrivé. Ce Prince regardant ce consentement universel du peuple, comme un ouvrage de la main de Dieu, récrivit aux Evêques qu'ils l'ordonnassent, puisqu'il étoit visible qu'il étoit plûtôt élu par Dieu-même, que par les hommes. Il fut ordonné de la sorte, & ôta la division qui avoit été auparavant dans l'Eglise de Milan.

CHAPITRE XXXI.

Mort de l'Empereur Valentinien.

LES Sarmates aiant fait irruption sur les terres des Romains, l'Empereur Valentinien leva contre eux une armée fort nombreuse. Ces Barbares aiant été fort étonnez, ils lui envoiérent une Ambassade pour lui demander la paix. Les Ambassadeurs aiant été introduits devant lui, lui parurent fort méprisables; de sorte qu'il leur demanda si tous les Sarmates leur ressembloient. Ils répondirent qu'ils étoient des principaux, & des plus considérables de la Nation. Quand Valentinien eut entendu cette réponse, il entra dans une furieuse colére, & s'écria que l'Empire étoit bien mal-heureux d'être attaqué ouvertement par de si méprisables ennemis; qui se devroient tenir trop heureux de pouvoir vivre en repos. Il fit de si prodigieux efforts en criant, qu'il s'étendit les veines, & se rompit les artéres. Aiant ainsi perdu quantité de sang il mourut dans le Fort de Brigition, aprés le troisiéme Consulat de Gratien, & d'Equitius, le dix-septiéme jour du mois de Novembre, en la cinquante quatriéme année de son âge, & en la treiziéme de son régne. Six jours

jours aprés sa mort, les soldats proclamérent Valentinien son fils Empereur dans Acinque, petite Ville d'Italie. Les deux Empereurs, dont l'un étoit frere, & l'autre oncle du jeune Valentinien furent fâchez, non qu'il eût été proclamé Empereur, mais qu'il l'eût été par les gens de guerre sans leur participation, au lieu de l'être par eux-mémes. Ils ne laissérent pas de consentir à sa proclamation. Il étoit né de Justine, que Valentinien avoit épousée du vivant de Sévére sa premiére femme. Juste pere de Justine étant Gouverneur du Picentin sous le régne de l'Empereur Constance, eut un songe, pendant lequel il crût voir sortir de son côté droit la pourpre Impériale. Ce songe aiant été publié, & étant venu jusques aux oreilles de Constance, il s'imagina que c'étoit un présage, que Juste feroit pere d'un Empereur, & envoia le mettre à mort. Justine n'aiant plus de pere demeura fort long tems fille. Elle entra par la suite du tems si avant dans l'amitié de l'Imperatrice Sévére femme de Valentinien, qu'elle se baignoit souvent avec elle Sévére l'aiant attentivement considérée dans le bain, admira sa beauté, & avoüa à l'Empereur Valentinien son mari, qu'elle en avoit été charmée. Ce discours aiant fait une forte impression sur son esprit, il se résolut de l'épouser, sans néanmoins répudier Sévére, de laquelle il avoit eû Gratien, qu'il avoit déja déclaré Empereur. Il fit donc publier une Loi dans toutes les Villes de l'Empire, par laquelle il étoit permis aux hommes d'avoir deux femmes légitimes. Il épousa ensuite Justine, dont il eut le jeune Valentinien, & trois filles, Justa, Grata, & Galla. Les deux premiéres persévérérent dans la sainte resolution qu'elles avoient prises de conserver leur virginité. La troisiéme fut depuis mariée à Théodose, qui eut d'elle Placidia; car il avoit eu auparavant de Flacilla, Arcadius, &

L'an de N. S.

Valens, Gratien, Valentinien.

Hono-

Van de N. S. Honorius. Nous parlerons plus amplement en son lieu de Théodose, & de ses enfans.

Valens, Gratien, Valentinien.

CHAPITRE XXXII.

Themistius harangue en presence de l'Empereur Valens, & appaise la persécution.

VALENS demeuroit à Antioche dans une paix fort profonde, & qui n'étoit troublée par les armes d'aucuns peuples étrangers. Mais il faisoit cependant une guerre fort cruelle à ceux qui soûtenoient que le Fils de Dieu est consubstanciel à son Pere, jusques à ce que le Philosophe Themistius modéra un peu la violence de la persécution par un discours, par lequel il lui fit voir, qu'il ne faloit pas trouver si étrange la diversité des opinions touchant la Religion; puisqu'elle n'approche point de celle qui est parmi les Grecs, parmi lesquels on conte plus de trois cens opinions différentes; que la diversité de ces opinions ne déplaît point à Dieu, puisqu'elle sert à relever l'éclat de sa Majesté, & à faire avoüer combien il est difficile de le connoître. Ce discours modéra un peu sa colére; de sorte qu'au lieu de punir les Prêtres de mort, il se contenta de les reléguer, mais ce qui survint depuis l'appaisa entiérement.

L'an de N. S. Valens. Gratien. Valentinien.

CHAPITRE XXXIII.

Les Goths font profession de la Religion Chrêtienne.

Les Goths qui habitent au de-là du Danube, aiant excité entre eux une guerre civile, se divisérent en deux partis, dont l'un avoit Fritigerne pour chef, & l'autre Atanaric. Ce dernier aiant remporté l'avantage, Fritigerne implora le secours de l'Empereur Valens, qui commanda aux troupes qui étoient en garnison dans la Thrace, de le soûtenir. Fritigerne aiant défait Atanaric au de-là du Danube à la faveur de ce renfort, voulut témoigner sa réconnoissance à l'Empereur en embrassant sa Religion, & en portant ses sujets à l'embrasser. C'est par cette occasion que les Goths ont été infectez des erreurs d'Arius. Ulfila leur Evêque inventa dans le même-tems les Lettres Gothiques, traduisit la sainte Ecriture, & l'enseigna, non seulement aux sujets de Fritigerne, mais encore à ceux d'Atanaric, qui ne pouvant approuver ce changement de Religion, persécuta les Chrêtiens, & fit mourir plusieurs Goths Ariens. Arius ne pouvant refuter l'opinion de Sabellius de Libye, tomba dans une autre erreur, & enseigna que le Fils de Dieu étoit un nouveau Dieu. Mais ces peuples aiant embrassé la Religion Chrêtienne avec une grande simplicité, méprisérent pour elle la vie presente.

CHA-

Ans de N. S.

Valens. Gratien, Valentinien.

CHAPITRE XXXIV.

Les Goths se refugient chez les Romains.

Les Goths s'étant réconciliez bien-tôt aprés entre eux, furent vaincus par les Huns; & aiant été chassez de leur païs, se refugiérent chez les Romains, & offrirent de les servir. L'Empereur Valens n'usa jamais d'une si grande clémence qu'en cette rencontre; car il eut pitié de leur disgrace, les reçut favorablement, & sans prévoir l'avenir, leur assigna des demeures en Thrace, dans la créance qu'ils garderoieut la frontiére avec plus de soin que les troupes Romaines. Il négligea depuis ce tems-là de faire des recruës, méprisa les vétérans qui avoient tres-bien servi dans les guerres précédentes, & commanda aux receveurs des impositions de lever quatre-vints piéces d'or au lieu de chaque soldat que chaque bourg des Provinces étoit obligé de fournir. Et ce changement fut cause des malheurs dont l'Empire fut affligé durant quelque tems.

CHAPITRE XXXV.

Valens persécute les Chrétiens avec moins de violence qu'auparavant.

Les Goths au lieu d'user avec modération de leur bon-heur, & de reconnoître les obligations qu'ils avoient aux Romains, prirent les armes contre eux, & firent le dégât sur leurs terres. L'Empereur Valens étant un peu étonné de cette nou-

nouvelle, partit en diligence d'Antioche pour venir à Constantinople, cessa de réléguer, & de persécuter ceux qui soûtenoient que le Fils de Dieu est consubstanciel à son Pere. Euzoïus Evêque des Ariens d'Antioche mourut dans le même-tems, soûs le cinquiéme Consulat de Valens, & le premier du jeune Valentinien. Dorothée fut choisi pour lui succéder.

L'an de N. S. Valens, Gratien, Valentinien.

CHAPITRE XXXVI.

Les Sarrasins embrassent la Religion Chrêtienne.

L'EMPEREUR Valens ne fut pas si-tôt parti d'Antioche, que les Sarrasins, qui avoient été jusques alors dans l'alliance des Romains, se déclarerent contre eux, & ravagérent tout l'Orient soûs la conduite de Mavia leur Reine, qui depuis la mort de son mari possédoit parmi eux l'autorité souveraine. Ils auroient fait sans doute un épouvantable dégât, si la divine Providence n'eût réprimé leurs courses par le moien que je dirai. Il y avoit dans le desert un Sarrasin nommé Moïse, qui étoit fort célébre par sa foi, par sa pieté, & par ses miracles. Mavia demanda aux Romains qu'ils le fissent Evêque de sa nation, & promit de mettre les armes bas. Les chefs de l'armée Romaine aiant jugé que la paix leur seroit tres-avantageuse à cette condition, ne manquérent pas de l'accepter. Moïse aiant donc été tiré de son desert, mené à Alexandrie, & presenté à Lucius qui gouvernoit alors les Eglises de cette Ville, afin qu'il lui imposât les mains, lui parla en ces termes. Je reconnois que je suis indigne du Sacerdoce. Mais si la nécessité publique desire que je sois ordonné, jamais Lucius ne m'impose-

L'an de N. S. Valens, Gratien, Valentinien.

ra les mains. Sa main est encore toute dégoutante de sang. Lucius lui aiant répondu qu'au lieu de lui dire des injures, il devoit apprendre de lui les dogmes de nôtre Religion; Il ne s'agit pas maintenant des dogmes, repliqua Moïse. Les violences que vous avez commises contre vos freres, font assez voir combien les dogmes, que vous tenez, sont conformes à la Religion Chrêtienne. Un Chrêtien ne frappe point, ne dit point d'injures, ne se bat point. Mais vos actions crient contre vous comme par la bouche de ceux qui ont été envoiez en exil, qui ont été exposez aux bêtes, qui ont été brûlez vifs. Or ce que l'on voit de ses propres yeux, a plus de force pour convaincre l'esprit, que ce que l'on apprend par le rapport d'autrui. Moïse aiant répondu de la sorte à Lucius, ses amis le menérent sur la montagne, afin qu'il fût ordonné par les Evêques qui y avoient été réléguez. Son ordination termina la guerre des Sarrasins, & Mavia leur Reine entretint si religieusement la paix, qu'elle donna sa fille en mariage à Victor, Maître de la Milice Romaine.

CHAPITRE XXXVII.

Lucius est chassé des Eglises d'Aléxandrie; & Pierre y est rétabli.

DEPUIS que Valens fut parti d'Antioche, tous ceux qui avoient été persécutez, principalement les habitans d'Aléxandrie commencérent à respirer. Pierre étoit rétourné en cette Ville avec des lettres de Damase Evêque de Rome, par lesquelles son ordination étoit approuvée, & la doctrine de la Consubstancialité du Fils de

de Dieu confirmée. Lucius aiant été chassé par le peuple, monta sur un vaisseau, & fit voile vers Constantinople. Pierre ne vêcut que fort peu de tems depuis son rétablissement, & laissa Timothée son frere son successeur.

L'an de N. S. 378.

Valens, Gratien, Valentinien.

CHAPITRE XXXVIII.

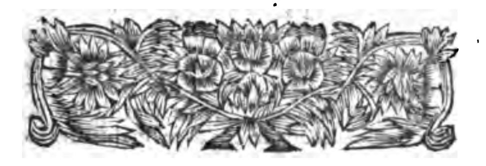
Mort de l'Empereur Valens.

L'Empereur Valens étant entré à Constantinople, le trentiéme jour du mois de Mai, dans son sixiéme Consulat, & dans le second du jeune Valentinien, y trouva le peuple fort affligé. Les Barbares qui avoient ruiné la Thrace, commençoient à piller les fauxbourgs de la Capitale, sans qu'il y eût aucunes troupes qui les pussent repousser. Lorsqu'ils s'approchérent des murailles, le peuple commença à se plaindre de ce que l'Empereur temporisoit, au lieu de marcher contre eux, & s'écria au milieu des combats à cheval que l'on faisoit dans l'Hippodrome, donnez-nous des armes, & nous combattrons les ennemis. L'Empereur irrité de ces clameurs séditieuses, partit de Constantinople l'onziéme jour du mois de Juin, & ménaça de se venger à son retour, tant de ces paroles outrageuses que le peuple avoit avancées contre lui, que de ce qu'il avoit autrefois favorisé le parti de Procope, de ruiner la Ville de fond en comble, & de faire passer la charuë au lieu même où étoient les plus superbes palais. Etant ensuite marché contre les Goths, il leur donna la chasse, & les repoussa jusqu'à Andrinople. En étant encore venu aux mains avec eux, il mourut le neuviéme jour du mois d'Août, sous le Consulat que j'ai marqué ci-

L'an de N. S. ci-dessus, & en la quatriéme année de la deux cens quatre-vints-neuviéme Olympiade. Quelques-uns disent qu'il fut brûlé dans un bourg où il s'étoit retiré, & où les Barbares avoient mis le feu. Quelques-autres disent que s'étant dépoüillé de sa robe Impériale, il se jetta au milieu de l'Infanterie, & que la Cavalerie aiant par intelligence refusé de combattre, il fut tué avec toute l'Infanterie. Il a vêcu cinquante ans, en a régne treize avec son frere, & trois depuis sa mort. Ce livre contient l'histoire de ce qui s'est passé l'espace de seize ans.

Valens, Gratien, Valentinien.

HIS-



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Socrate.

LIVRE CINQUIÉME.

PREFACE.

AVANT que de commencer le cinquiéme Livre, je prie ceux qui prendront la peine de lire cét ouvrage, de ne point trouver mauvais que j'y mêle des guerres dont j'ai été tres-bien informé. J'ai eu trois raisons d'en user de cette sorte. La premiére a été pour rapporter plus exactement toutes les choses, & pour en donner une connoissance plus parfaite. La seconde pour délasser les esprits qui se seroient ennuiez de ne voir que des disputes, & des contestations entre les Evêques; & la derniére, pour faire voir combien l'Eglise se ressent des desordres de l'Etat. En effet quiconque voudra y faire une sérieuse attention,

L'an de N. S. 378.

L'an de N. S. 378. tion, reconnoîtra aisément que les guerres qui ont ébranlé l'Etat, ont presque toûjours été inséparables des troubles qui ont agité l'Eglise; soit que ces guerres aient précédé ces troubles, ou qu'elles les aient suivis. Je ne saurois me persuader que ces changemens & ces mal-heurs procédent du hazard, & qu'ils ne soient pas plûtôt ordonnez de Dieu pour punir nos pechez. Car, comme dit l'Apôtre, il y a des personnes dont les pechez sont connus avant le jugement, & l'examen qu'on en pourroit faire; & il y en a d'autres qui ne se découvrent qu'ensuite de cét examen. Voila pourquoi j'ai mélé plusieurs affaires de l'Empire, dans l'Histoire de l'Eglise. Je n'ai point parlé des guerres qui ont été faites soûs le régne de Constantin; parceque le tems en a effacé la mémoire, & m'a empêché de m'en informer, mais j'ai touché légérement celles qui sont arrivées depuis, & j'en ai remarqué ce que j'en avois appris de ceux qui les avoient vûës. J'ai toûjours fait mention des Empereurs, parceque depuis qu'ils ont fait profession de la Religion Chrêtienne, ils se sont rendus maîtres des affaires de l'Eglise, & ont disposé avec un pouvoir absolu des plus grands Conciles, comme ils en disposent encore aujourd'hui. Enfin j'ai rapporté beaucoup de choses de la secte des Ariens, parcequ'elle a extrémement troublé la paix des Fidéles,

---

CHAPITRE PREMIER.

Les Goths attaquent Constantinople.

L'Empereur Valens étant mort, sans que la maniére de sa mort ait été jamais sûë au vrai, les Goths s'approchérent de Constantinople, & en ruinérent les faux-bourgs. Les habitans

tains ne pouvant souffrir cette insolence, s'arméрent à la hâte de tout ce qu'ils trouvérent entre leurs mains. L'Impératrice Dominique leur fit distribuer leur paie comme à des soldats. Les Sarrasins que la Reine Mavia avoit envoiez, servirent tres-utilement, & aidérent fort à repousser les Goths. L'an de N.S.

CHAPITRE II.

L'Empereur Gratien rappele les Evêques Orthodoxes, & chasse les hérétiques. Il associe Théodose à l'Empire.

GRATIEN étant maître de l'Empire avec le jeune Valentinen, condamna la crüauté que Valens son oncle avoit exercée contre les Chrétiens, rappela ceux qu'il avoit envoiez en exil, & ordonna que tous les Fidéles, de quelque opinion qu'ils fussent, s'assemblassent dans la même Eglise, & vécussent dans la même communion. Il n'y eut que les Eunomiens, les Photiniens, & les Manichéens qui en furent exceptez. Aiant aussi reconnu que l'Empire s'affoiblissoit, pendant que les étrangers se fortifioient, il associa à la Souveraine puissance Théodose, issu d'une illustre famille d'Espagne, & qui avoit aquis une 379. si grande réputation par sa valeur, que tout le monde le jugeoit digne de cét honneur, avant qu'il l'eût obtenu. L'aiant donc déclaré Empereur à Sirmich Ville d'Illirie, soûs le Consulat d'Ausone, & d'Olybrius, le seiziéme jour du mois de Janvier, il partagea avec lui le soin de la guerre qu'il méditoit de faire aux Barbares. *Gratien, Valentinien, Theodose.*

L'an de J.C.

Gratien, Valentinien, Theodose.

CHAPITRE III.

Evêques des principales Eglises.

Damase qui avoit succédé à Libére, gouvernoit alors l'Eglise de Rome. Cyrille étoit encore assis sur la Chaire de celle de Jérusalem. Celle d'Antioche étoit divisée en trois partis. Les Ariens avoient pour Evêque Dorothée, qui avoit succédé à Euzoïus. Les autres étoient soûs la conduite, ou de Paulin, ou de Méléce, qui étoit revenu de son exil. Lucius quoique banni & absent, gouvernoit les Eglises des Ariens d'Aléxandrie. Et Timothée qui avoit succédé à Pierre, étoit Evêque de ceux qui soûtenoient, que le Fils de Dieu est Consubstanciel à son Pere. Démophile successeur d'Eudoxe possédoit les Eglises de Constantinople, & ceux qui avoient de l'éloignement de sa doctrine, s'assembloient à part.

CHAPITRE IV.

Les Macédoniens retombent dans leur premiére erreur.

Depuis que les Macédoniens avoient député trois Evêques à Libére, ils joüissoient de la communion de l'Eglise, & étoient admis indifféremment dans les assemblées des Fidéles qui faisoient profession de tenir la doctrine du Concile de Nicée. Mais quand l'Empereur Gratien eut ordonné, que toutes les sectes se réuniroient dans la même communion, ils s'assemblerent à Antioche, & resolurent de rejetter le terme de Consubstanciel, & de n'avoir plus aucune communion,

avec

avec ceux qui tenoient ce qui avoit été arrêté au Concile, dont je viens de parler. Néanmoins ce dessein-là ne leur réüssit point, car plusieurs blâmant l'inconstance avec laquelle ils changeoient si souvent de sentiment, se séparérent d'eux, pour se joindre à ceux qui soûtenoient la Consubstancialité du Verbe.

L'an de N. S. Gratien, Valentinien, Theodose.

CHAPITRE V.

Sédition arrivée dans l'Eglise d'Antioche au sujet de Paulin, & de Méléce.

MÉLÉCE donna lieu en ce tems-là à une grande contestation dans la Ville d'Antioche. Nous avons déja dit que le respect que l'on eut de la vertu de Paulin, empécha qu'il ne fût envoié en exil. Quant à Méléce, il fut rétabli par Julien, chassé par Valens, & enfin rappelé par Gratien. Lorsqu'il retourna, il trouva Paulin dans une extréme vieillesse; & ceux qui favorisoient son parti firent tous leurs efforts pour le mettre avec lui sur le même Siége. Paulin aiant soûtenu que les régles de l'Eglise ne pouvoient permettre qu'un Evêque ordonné par les Ariens, partageât le Siége d'un Evêque Catholique, le peuple l'établit par force dans une autre Eglise hors de la Ville. Ce nouvel établissement aiant émû une furieuse contestation, elle fut enfin appaisée à ces conditions. Le peuple aiant assemblé six Ecclésiastiques qui pouvoient prétendre à la dignité Episcopale, entre lesquels étoit Flavien, ils les obligérent de promettre avec serment, que quand l'un des deux Evêques mourroit, ils ne demanderoient point sa place. L'accord fut fait de cette sorte, & tres-religieusement observé. Les Luciferiens se séparérent des autres, en haine

L'an de N. S. Gratien, Valentinien, Theodose.

de ce que Méléce qui avoit été ordonné par les Ariens faisoit les fonctions Episcopales. L'Eglise d'Antioche étant en cét état, ce Méléce fut obligé d'aller à Constantinople pour quelques affaires.

CHAPITRE VI.

Grégoire est transféré de l'Eglise de Nazianze à celle de Constantinople. L'Empereur Théodose reçoit le Bâtême.

GRÉGOIRE fut transféré en ce tems-là de l'Eglise de Nazianze à celle de Constanti-
380. nople par le consentement unanime de plusieurs Evêques. Les Empereurs Gratien & Théodose aiant chacun remporté en ce tems-là une célébre victoire, le premier retourna dans les Gaules où les Allemans faisoient le dégât; & le second aprés avoir élevé un trophée, partit pour Constantinople. Quand il fut à Thessalonique, il y tomba dans une dangereuse maladie, qui lui fit souhaiter de recevoir le Bâtême, car il avoit été élevé dans la Religion Chrétienne, & tenoit la doctrine de la Consubstancialité du Verbe. Aiant donc envoié quérir Ascolius Evêque de cette Ville-là, il lui demanda de quel sentiment il étoit. L'Evêque lui aiant répondu que les nouveautez d'Arius n'étoient point venuës jusqu'en Illirie, & que les habitans de cette Province étoient toûjours demeurez fermes dans la foi qui a été enseignée par les Apôtres, & depuis confirmée par les Peres du Concile de Nicée, il reçut de lui le Bâtême avec joie. Aiant recouvré bien-tôt aprés sa santé, il retourna à Constantinople le quatorziéme jour du mois

mois de Novembre, en l'année de son premier Consulat, & du cinquiéme de Gratien. *L'an de N. S. 380.*

CHAPITRE VII.

Gratien, Valentinien, Theodose.

Grégoire se démet de l'Evêché de Constantinople. L'Empereur ordonne à Démophile Evêque des Ariens, ou de consentir à la Consubstanciálité du Verbe, ou de sortir de la Ville.

GRE'GOIRE aiant été transféré, comme nous avons dit, de Nazianze à Constantinople, faisoit les assemblées dans un petit Oratoire, auprés duquel les Empereurs ont depuis élevé une grande Eglise qu'ils ont nommée Anastasie. Mais comme il étoit un des plus éloquens & des plus pieux de son siécle, il ne pût apprendre que quelques Evêques se plaignoient de ce qu'il étoit étranger, sans prendre resolution de se retirer. L'Empereur étant venu sur ces entrefaites, & aiant trouvé l'Eglise en cét état, chercha le moien d'y rétablir la paix. Il demanda à Démophile Evêque des Ariens, s'il vouloit consentir à la doctrine du Concile de Nicée, & réunir le peuple. Démophile aiant rejetté cette condition, l'Empereur lui dit: puisque vous-vous éloignez de la paix, il faut aussi que vous-vous éloigniez de l'Eglise. Cét Evêque aiant consideré combien il est difficile de resister aux puissances, assembla ceux de son parti, & s'étant mis debout au milieu d'eux, leur parla de „cette sorte. Mes freres, il est écrit dans l'Evangi„le, si l'on vous persécute dans une Ville, fuiez „dans une autre. Puisque l'Empereur nous chasse „de la Ville, nous ferons demain nôtre assemblée „à la campagne. Aprés avoir parlé de la sorte, il partit de Constantinople sans avoir jamais entendu cette parole de l'Evangile, dont le sens est que

l'an de N. S. 380. nous devons fuir la conversation du siécle pour rechercher la Jérusalem celeste. Il fit depuis ses assemblées hors de la Ville. Lucius qui comme nous l'avons dit avoit été chassé d'Antioche, sortit avec lui de Constantinople. Les Ariens aiant refusé de la sorte de consentir à la paix, & à la réünion que l'Emperur Théodose leur proposoit, furent chassez de Constantinople le seiziéme jour du mois de Novembre, soûs le cinquiéme Consulat de Gratien, & le premier de Théodose, aprés en avoir possédé quarante ans les Eglises, où ceux qui tenoient la doctrine de la Consubstancialité du Verbe, furent ensuite rétablis.

Gratien, Valentinien, Theodose.

CHAPITRE VIII.

Concile de Constantinople. Ordination de Nectaire.

381. L'Empereur assembla un Concile sans différer, tant pour confirmer la doctrine des Peres de Nicée, que pour ordonner un Evêque de Constantinple ; & parcequ'il ne desespéroit pas de réünir les Macédoniens au reste des Chrêtiens, il souhaita que leurs Evêques assistassent à l'assemblée. Il s'y trouva cent cinquante Evêques. Entre ceux qui tenoient la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu, Timothée Evêque d'Aléxandrie, Cyrille Evêque de Jérusalem, qui avoit changé de sentiment, & avoit reconnu la Consubstancialité du Fils de Dieu, Ascolius Evêque de Thessalonique & plusieurs autres. Mélece y avoit été mandé dés auparavant pour l'instalation de Grégoire. Il s'y trouva trente-six Evêques de la Secte des Macédoniens, qui pour la plus grande partie avoient leurs Eglises dans le Pont. Eleusius Evêque de Cyzique, & Marcien Evêque

Evêque de Lampsaque étoient les deux plus considérables. Quand ils furent tous assemblez au mois de Mai, sous le Consulat d'Euchaire & d'Evagre, l'Empereur, & les Evêques de son sentiment firent tous leurs efforts pour porter les Macédoniens à se réünir à eux, en leur rappelant dans la mémoire la députation qu'ils avoient faite autrefois vers Libére Evêque de Rome, le long-tems qu'ils avoient entretenu la communion avec eux, & en leur representant combien ils avoient de tort de renoncer à une doctrine dont ils avoient reconnu la vérité. Mais de quelques raisons dont on pût user enver eux, ils aimérent mieux faire profession de l'opinion d'Arius, que de reconnoître la Consubstancialité du Fils de Dieu. Aprés avoir pris cette resolution ils partirent de Constantinople, & écrivirent en diverses Villes à ceux de leur parti, qu'ils ne consentissent jamais à la doctrine du Concile de Nicée.

L'an de N. S. 381. Gratien, Valentinien, Theodose.

Les Evêques de l'autre parti étant demeurez proposérent d'élire un Evêque en la place de Grégoire, qui aiant, comme nous l'avons dit, renoncé au Siége de Constantinople, étoit prêt de partir pour Nazianze. A l'heure même le peuple enleva Nectaire, & le fit ordonner par les cent cinquante Evêques. C'étoit un homme d'une humeur fort douce, bien qu'il fit la charge de Préteur. Outre cela ces Evêques ordonnérent, que l'Evêque de Constantinople joüiroit de l'honneur du premier rang aprés l'Evêque de Rome, en considération de ce que la Ville de Constantinople est la nouvelle Rome. Ils confirmérent de nouveau la doctrine du Concile de Nicée, Ils établirent les Patriarcats, & les divisions des Provinces : De sorte qu'aucun Evêque ne pût rien faire à l'avenir dans le Diocése d'un autre, ce qui n'avoit point été observé, à cause des persécutions dont la paix de l'Eglise avoit été troublée. Nectaire eut

L'an de N. S. 381. Gratien, Valentinien, Theodose.

en partage la Ville de Constantinople, & les Provinces de Thrace. Helladius successeur de Basile, Grégoire frere de Basile, & Evêque de Nysse en Cappadoce, & Otrée Evêque de Mélitine en Arménie eurent le Patriarcat du Diocése de Pont. Amphilochius Evêque d'Icone, Optime Evêque d'Antioche en Pisidie, eurent le Patriarcat du Diocése d'Asie. Le soin des Eglises d'Orient fut commis à Pélage Evêque de Laodicée, & à Diodore Evêque de Tarse, sans préjudice de la prérogative d'honneur qui fut reservée à Méléce Evêque d'Antioche, & à ses successeurs. Les mémes Evêques ordonnérent, que le Concile de chaque Province termineroit les affaires qui surviendroient. Ces decrets furent confirmez par l'approbation, & le consentement de l'Empereur.

CHAPITRE IX.

Translation du corps de Paul, Evêque de Constantinople. Mort de Méléce.

L'Empereur fit alors transférer de la Ville d'Ancyre le corps de Paul, Evêque de Constantinople, que Philippe Préfet du Prétoire avoit autrefois envoié en exil, & fait étrangler dans Cucuse petite Ville d'Arménie, comme je l'ai rapporté en son lieu, & le fit mettre dans une Eglise qui a maintenant son nom, & que les Macedoniens possédoient lorsqu'ils étoient séparez des Ariens, au lieu qu'ils en ont été chassez depuis par l'Empereur, pour avoir refusé de suivre son sentiment.

Dans le même-tems Méléce Evêque d'Antioche tomba malade & mourut. Grégoire frere de Basile fit son oraison funébre. Son corps fut porté

par

par ses amis à Antioche. Ceux qui avoient suivi son parti élurent Flavien en sa place, au lieu de se soûmettre à la conduite de Paulin; & ainsi le peuple se divisa de nouveau en deux partis, non pour aucun différend touchant la foi, mais pour le choix des Evêques.

CHAPITRE X.

L'Empereur assemble des Evêques de toutes les opinions. Les Novatiens ont permission de faire leurs assemblées dans Constantinople.

Il y eut de grands desordres dans les autres villes lorsque les Ariens furent chassez de leurs Eglises; je ne sçaurois assez admirer la prudence avec laquelle l'Empereur arrêta le cours de ces desordres, en assemblant les Evêques de toutes les sectes, dans la créance qu'en conférant, ils pourroient s'accorder; & je me persuade, que la prospérité de son régne, fut la récompense du soin qu'il prit de procurer la paix de l'Eglise. En effet la divine Providence soûmit dans le même-tems à sa puissance les Nations étrangéres. Atanaric Roi des Goths se vint rendre à lui avec ses sujets, & mourut bien-tôt aprés à Constantinople. Le seiziéme jour du mois de Janvier, & sous le Consulat de Mérobaude, & de Saturnin, Arcadius fils de Théodose fut proclamé Empereur. Au mois de Juin sous le même Consulat, l'Empereur envoia quérir Nectaire, conféra avec lui des moiens de réunir l'Eglise, & lui témoigna qu'il ne croioit pas que l'on pût jamais terminer les contestations qui la divisoient, que l'on n'eût auparavant expliqué tres-clairement les questions qui leur servoient de matiére. Comme cette proposition donnoit de l'inquiétude à Nectaire, il la

L'an de N. S. 383. communiqua à Agelius Evêque des Novatiens qui étoit de même sentiment que lui, touchant la Trinité. C'étoit un homme de grande pieté, mais qui n'avoit pas assez d'éloquence pour entreprendre de défendre la verité de la foi. Au lieu donc de porter la parole, il choisit pour cét effet Sisinnius son lecteur, homme éloquent, intelligent dans les affaires, savant dans la sainte Ecriture, & dans les siences prophânes : Mais parceque ce Sisinnius savoit que les disputes, bien loin de réünir les esprits en ôtant le schisme qui les divise, ne font que les éloigner davantage en augmentant l'opiniâtreté de ceux qui sont dans l'erreur ; il conseilla à Nectaire d'éviter tous les combats de paroles, & de produire les témoignages des anciens Ecrivains, qui aiant toûjours tenu le Fils eternel comme son Pere, n'avoient eu garde de reconnoître qu'il eût eu aucun commencement de son existence, & de persuader à l'Empereur de demander aux chefs de chaque secte, s'ils faisoient quelque état des Docteurs qui avoient fleuri dans l'Eglise avant le schisme, ou s'ils rejettoient absolument leur autorité : S'ils rejettent leur autorité, ajoûta Sisinnius, qu'ils prononcent aussi anathéme contre leurs personnes, & alors ils seront chassez par le peuple, & la verité demeurera victorieuse. Que s'ils n'osent rejetter leur autorité ce sera à nous à ouvrir leurs livres, & à produire leurs témoignages. Sisinnius n'eut pas si-tôt donné ce conseil à Nectaire, qu'il l'alla proposer à L'Empereur qui l'exécuta avec toute la prudence qu'on sauroit jamais desirer. Car sans découvrir son intention aux chefs des sectes, il se contenta de leur demander s'ils faisoient état des Docteurs de l'Eglise qui avoient écrit avant le schisme. Quand ils eurent répondu qu'ils avoient pour eux beaucoup de respect, il leur demanda encore s'ils se vouloient tenir au témoignage

Gratien, Valentinien, Theodose.

qu'ils

qu'ils avoient rendu de la vérité de la doctrine. Alors ces chefs de parti, & les Philosophes qui étoient fort exercez à la dispute, & qui avoient préparé leurs argumens se trouvérent extrémement embarassez. Les uns avoüérent que la proposition de l'Empereur étoit raisonnable, & les autres crûrent qu'elle n'étoit point avantageuse à leurs intérêts. Ceux qui avoient paru de même sentiment commencérent à se partager. Leur malice fut confonduë, comme la langue des Géans l'avoit été autrefois, & la Tour superbe de l'erreur tomba par terre. L'Empereur aiant reconnu par leur confusion, qu'au lieu de suivre la doctrine des saints Peres, ils ne se fioient qu'à la subtilité de leurs argumens, leur demanda leur profession de foi par écrit. Les plus habiles de chaque secte la rédigérent le plus exactement qu'il leur fut possible, & les chefs se rendirent au Palais de l'Empereur au jour qui leur avoit été marqué. Nectaire & Agelius soûtenoient la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu. Démophile défendoit l'opinion d'Arius. Eunome étoit chef des Eunomiens. Eleusius Evêque de Cyzique étoit à la tête de ceux qui suivoient le sentiment de Macédonius. L'Empereur les accueillit tres civilement, & aiant reçu leur profession de foi se retira seul dans son cabinet, & pria Dieu de lui découvrir la vérité. Quand il eut achevé sa priére, il lût la profession de chaque secte, condamna toutes celles qui divisoient la Trinité, & n'opprouva que celle qui contenoit la foi de la Consubstancialité du Verbe. Les Novatiens commencérent alors à joüir d'une profonde paix, & d'une entiére liberté, car l'Empereur aiant admiré la conformité que leur doctrine avoit avec celle dont il faisoit profession, ordonna qu'ils posséderoient paisiblement leurs Eglises, & qu'ils y auroient les mêmes priviléges que les autres. Les Evêques des

L'an de N. S. Gratien, Valentinien, Theodose.

L'an de N. S. Gratien, Valentinien, Theodose

autres sectes furent blâmez de leur division par ceux mêmes qui suivoient leurs sentimens, & s'en étant retournez pleins de honte, & de douleur, ils écrivirent à ceux de leur parti pour les consoler de ce que plusieurs les abandonnoient, & reconnoissoient la doctrine de la Consubstancialité, & ajoûtérent qu'il ne le faloit pas trouver trop étrange; parceque plusieurs sont appelez, au lieu que peu sont élus. Ils ne parloient pas de la sorte lors que par la crainte & par la force ils retenoient presque tout le monde dans leur parti. Il faut cependant avoüer, que ceux qui soûtenoient la Consubstancialité du Fils de Dieu, ne furent pas tout-à-fait exemts de tristesse & d'inquiétude, parceque les Evêques qui avoient assisté au Concile, se divisérent au sujet du différend ému dans l'Eglise d'Antioche. Les Evêques d'Egypte, d'Arabie, & de Chypre prétendoient que Flavien devoit étre chassé de son Siége, au lieu que ceux de Palestine, de Phénicie, & de Syrie s'efforçoient de l'y maintenir: Nous verrons en son lieu, quel fut le succez de cette affaire.

CHAPITRE XI.

L'Empereur Gratien est tué par le Tiran Maxime. Justine cesse de persécuter Ambroise.

PENDANT que ces Conciles se tenoient à Constantinople, Maxime partit d'Angleterre, & prit les armes contre l'Empereur Gratien, qui étoit occupé à faire la guerre aux Allemans. Probus Préfet du Prétoire, disposoit des affaires d'Italie avec un pouvoir absolu, à cause du bas âge de l'Empereur Valentinien. Justine sa mere, qui étoit infectée des erreurs d'Arius, ne fit aucun

aucun mal aux défenseurs de la Consubstancialité du Fils de Dieu, durant la vie de l'Empereur son mari, mais étant depuis allée à Milan, elle y excita de grands troubles, contre Ambroise, & commanda qu'il fût mené en exil. Dans le moment même que ceux qui avoient reçu cét ordre se mettoient en devoir de l'exécuter; & que le peuple qui avoit une affection incroiable pour Ambroise s'y opposoit, il arriva nouvelle que l'Empereur Gratien avoit été tué par la trahison de Maxime. Andragathius Capitaine des Gardes de Maxime s'étant mis dans une litiére, commanda à ses gens de dire que c'étoit l'Impératrice femme de l'Empereur Gratien qui étoit dedans. Ce Prince aiant rencontré la litiére proche de Lion, s'en approcha pour voir l'Impératrice sa femme, & tomba comme un aveugle dans la fosse que ses ennemis lui avoient creusée; car Andragathius étant sorti de la litiére se jetta sur lui & le tua. Il mourut sous le Consulat de Mérobaude & de Saturnin, en la quinziéme année de son régne, & en la vint-quatriéme de son âge.

L'an de N. S. 383. Gratien, Valentinien, Theodose.

Ce triste accident modéra un peu la violence de la colére dont Justine étoit transportée contre Ambroise. Valentinien consentit malgré lui & par la nécessité du tems d'associer Maxime à l'Empire. Probus redoutant sa puissance, quitta l'Italie, & se retira à Thessalonique.

CHAPITRE XII.

Combat entre Théodose & Maxime.

L'Empereur Théodose appréhendant que Maxime ne fit mourir le jeune Valentinien comme il avoit fait mourir Gratien, leva contre lui une puissante armée. Dans le même tems les

Perses lui envoiérent une Ambassade pour lui demander la paix. Le neuviéme jour du mois de Septembre, sous le Consulat de Ricomer & de Cléarque, l'Impératrice Flaccille sa femme accoucha d'un fils, qui fut nommé Honorius. Dans la même année & un peu avant la naissance de ce Prince, Agelius Evêque des Novatiens mourut. L'année suivante en laquelle l'Empereur Arcadius & Bauton étoient Consuls, Timothée Evêque d'Alexandrie mourut, & Théophile lui succéda. L'année d'aprés, Démophile Evêque Arien étant mort, les Ariens firent venir Marin de Thrace pour lui

386. succéder. Mais il ne remplit pas long-tems cette place. Les Ariens se divisérent de son tems en deux partis, comme nous le dirons dans la suite. Ils mandérent alors Dorothée d'Antioche où il étoit, & ils le firent leur Evêque. Cependant l'Empereur Théodose laissa Arcadius son fils à Constantinople, & en étant parti à la tête de son armée, il alla à Thessalonique, où il trouva le jeune *Valentinien* accablé de tristesse de ce qu'il avoit été contraint de reconnoître Maxime pour Empereur. Il ne témoigna rien de ses sentimens, & ne voulut ni recevoir, ni refuser l'Ambassade de Maxime. Ne pouvant néanmoins souffrir que l'Empire gémît sous le joug de sa tirannie, il mena son armée vers Milan, où cét Usurpateur de la souveraine puissance étoit déja arrivé.

An de N. S. 384. Valentinien, & Theodose.

CHAPITRE XIII.

Tumulte excité par les Ariens dans la Ville de Constantinople.

TANDIS que l'Empereur Théodose étoit occupé à cette guerre, les Ariens excitérent un grand tumulte à Constantinople. Les hommes ont accoû-

accoûtumé de répandre des bruits touchant les choses dont ils sont le moins informez, & ces bruits sont d'autant plus grands que la passion qu'ils ont pour les nouveautez & pour les changemens est plus violente. On vit alors un exemple sensible de ce que je dis dans cette Ville si nombreuse, où chacun inventoit des nouvelles selon son caprice touchant cette guerre, &, bien qu'elle ne fût pas encore commencée, quelques-uns publioient déja que l'Empereur avoit été défait par le Tiran, qu'un tel nombre d'homme y avoit été tué, & que Théodose seroit bien-tôt entre les mains de ses ennemis. Les Ariens, qui avoient un incroiable déplaisir de ce que ceux qu'ils avoient autrefois persécutez possedoient les Eglises de la Ville, augmentérent extrémement ces bruits-là, mais lorsque ceux qui ne les savoient que pour les avoir oüi publier, leur eûrent assuré qu'ils étoient véritables, ils prirent une nouvelle hardiesse, & mirent le feu à la maison de Nectaire. Cét embrasement arriva soûs le Consulat de Théodose & de Cynegius. 388.

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

CHAPITRE XIV.

Victoire de Théodose. Mort de Maxime.

Les préparatifs de l'Empereur épouvantérent si fort les soldats de Maxime, qu'au lieu de le défendre ils le chargérent de chaînes, & le mirent entre les mains de ses ennemis. Il fut exécuté à mort le dix-septieme jour du mois d'Aoust soûs le Consulat dont je viens de parler. Andragathius, qui avoit tué Gratien de sa propre main, se jetta dans une riviére qui étoit proche, & se noia. Les Empereurs entrerent victorieux à Rome avec Honorius, qui étoit encore enfant, & qui avoit été mandé

L'an de N. S. 388. mandé par Théodose son pere, incontinent aprés qu'il eut remporté l'avantage sur Maxime. Ils y célébrérent des jeux, & y firent des réjoüissances publiques. Théodose usa d'une singuliére clémence envers Symmaque Sénateur, fort estimé pour son éloquence, & qui a laissé un grand nombre d'Oraisons. Comme il en avoit composé une à la loüange de Maxime, & qu'il l'avoit prononcée devant lui, il en fut depuis accusé comme d'un crime d'état, & pour éviter la mort il se refugia dans l'Eglise. L'Empereur Théodose avoit un si profond respect pour tout ce qui regarde la Religion, que non seulement il rendoit de grands honneurs aux Evêques de sa communion, mais qu'il considéroit aussi ceux des Novatiens qui faisoient profession de la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu. Il accorda donc la grace de Symmaque à la priére de Léonce, Evêque des Novatiens de Rome. Symmaque composa une Apologie à la loüange de Théodose. Voila comment cette guerre, qui dans le commencement avoit paru si terrible, fut si aisément terminée.

Valentinien, & Theodose.

CHAPITRE XV.

Flavien se rend seul Maître des Eglises d'Antioche.

PAULIN Evêque d'Antioche étant mort, le peuple qui avoit été soûs sa conduite refusa de se soûmettre à celle de Flavien, & fit en sorte qu'Evagre fut ordonné. Cét Evagre étant mort bientôt aprés, Flavien eut l'adresse d'empêcher que l'on n'en mît un autre en sa place; & alors ceux qui évitoient la communion de Flavien en haine des parjures qu'il avoit commis, s'assemblérent à part. Il faisoit cependant tous ses efforts, & remuoit toute sorte de machines, pour les attirer à son

son parti. Il en vint à bout quelque tems aprés, lorsqu'il eut appaisé la colére de Théophile Evêque d'Aléxandrie, & que par son moien il eut gagné les bonnes graces de Damase Evêque de Rome, qui auparavant lui étoient tous deux contraires, tant pour le parjure qu'il avoit commis, que pour le tumulte qu'il avoit excité parmi le peuple. Quand Théophile fut appaisé, il envoia à Rome un Prêtre nommé Isidore, qui appaisa aussi Damase, en lui representant que la faute de Flavien devoit être dissimulée pour le bien de la paix, & pour la réconciliation des esprits. Flavien aiant été de la sorte rétabli dans la communion, les contestations qui avoient été parmi le peuple s'assoupirent. Les Ariens étoient alors chassez de la Ville, & ne faisoient leurs assemblées que dans les Faux-bourgs. Cyrille Evêque de Jérusalem étant mort au même tems, Jean lui succéda.

L'an de N. S. 388. Valentinien, & Theodose.

CHAPITRE XVI.

Temples démolis dans Aléxandrie. Combat entre les Chrétiens & les Paiens.

THEOPHILE Evêque d'Aléxandrie obtint en ce tems-là permission de l'Empereur de faire démolir les Temples des Paiens, & fit à l'heure-même tout ce qu'il pût pour décrier & pour deshonorer leurs mystéres. Il fit foüiller l'antre de Mitras. Il fit abatre le Temple de Serapis. Il découvrit l'extravagance des sacrifices de Serapis & des autres Dieux, en faisant porter des Priapes au milieu de la Ville. Les Paiens, & principalement les Philosophes, ne pouvant modérer la douleur qu'ils sentoient de ce que leur Religion étoit si outrageusement deshonorée en presence de tout le monde, se portérent à des excés plus étran-

L'an de N. S. 388. Valentinien, & Theodose.

étranges que ceux qu'ils avoient commis par le passé. Car s'étant jettez sur les Chrêtiens, ils en tuérent un grand nombre. Ceux-ci augmentérent le mal. Car s'étant opiniâtrément défendu, le combat dura jusques à ce que les deux partis fussent las de répandre le sang. Les Paiens ne perdirent pas beaucoup de monde ; mais les Chrêtiens en perdirent beaucoup. Il y eut une quantité incroiable de personnes blessées de côté & d'autre. Les Paiens aiant ainsi satisfait leur rage, appréhendérent les effets de la colére de l'Empereur, se cachérent les uns dans la Ville, & les autres s'enfuirent. Deux Grammairiens, dont j'ai été écolier dans ma jeunesse à Constantinople, savoir Helladius Prêtre de Jupiter, & Ammonius Prêtre d'un Singe, à ce que l'on disoit, furent de ce nombre. Le desordre aiant été appaisé de la sorte, le Gouverneur d'Aléxandrie & le Commandant des troupes d'Egypte prêtérent main forte à *Théophile pour la démolition des Temples des Idoles.* Ils furent abatus, les statuës furent fonduës, & changées en marmites, & en autres vases propres à l'usage de l'Eglise d'Aléxandrie. Car l'Empereur les avoit donnez à Théophile pour le soulagement des pauvres. Au reste Théophile fit fondre toutes ces statuës, à la reserve de celle du Dieu que je viens de nommer, qu'il garda pour être exposée en public, de peur que les Paiens ne niassent à l'avenir qu'ils l'eussent jamais adoré. Je suis assuré qu'Ammonius en eut un sensible déplaisir. Car il avoit accoûtumé de dire, qu'on avoit fait grande injure à sa Religion en reservant cette Statuë, pour servir comme d'un monument éternel de son infamie. Quant à Helladius, il se vanta en presence de quelques personnes, d'avoir tué neuf hommes dans le combat.

CHA-

L'an de N. S.

Valentinien, & Theodose.

CHAPITRE XVII.

Lettres Jéroglyfiques trouvées dans le Temple de Serapis.

EN démolissant le Temple de Serapis, on trouva des Jéroglyphes en forme de Croix, gravez sur les pierres, que les Chrêtiens & les Paiens attribuoient également à leur Religion. Les uns soûtinrent que c'étoit le signe de la Passion salutaire du Sauveur, & les autres assurérent que c'étoit un signe commun à Jesus Christ & à Serapis, & qu'il representoit une chose aux Paiens, & une autre aux Chrêtiens. Quelques Paiens qui savoient ces lettres mystérieuses s'étant convertis à la Religion Chrêtienne durant cette contestation, découvrirent qu'elles signifioient la vie avenir. Alors les Chrêtiens tirant avantage de cette explication, qui paroissoit sans doute plus favorable à leur Religion qu'à la Paienne, commencérent à s'élever au dessus des Idolatres. Mais lorsqu'on eut trouvé d'autres Jéroglyphes, par lesquels il étoit prédit que quand le signe de la Croix qui signifie la vie avenir paroîtroit, le Temple de Serapis séroit détruit, il vint encore un plus grand nombre de Paiens qui confessérent leurs pechez, & reçûrent le bâtême. Voila ce que j'ai oüi dire de ces Jéroglyphes faits en forme de Croix. Je ne saurois me persuader, que quand les Prêtres des Egyptiens ont gravé cette figure sur une pierre, ils aient eu connoissance de nos mystéres. Comment l'avenement de Jesus Christ qui, comme dit l'Apôtre, a été caché aux générations & aux siécles, & inconnu au Prince de la malice, auroit-il été découvert à ces Prêtres d'Egypte qui n'étoient que les ministres de ce Prince? La Providence Divine a per-

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

a permis que dans la découverte de cette figure, il arrivât quelque chose de semblable à ce qui étoit auparavant arrivé à Paul, lorsque parlant devant l'Aréopage, il se servit d'une inscription qu'il avoit remarquée sur un Autel. Si ce n'est que quelqu'un veüille dire, que Dieu prédisoit l'avenir par ces Prêtres Egyptiens, comme il avoit autrefois parlé par Balaam & par Caïphe, qui prédirent la vérité malgré eux.

CHAPITRE XVIII.

Abus reformez à Rome par l'Empereur Théodose.

Bien que l'Empereur Théodose n'ait demeuré que fort peu de tems en Italie, il n'a pas laissé de procurer de grands avantages à la Ville de Rome, soit par la profusion de ses graces, ou par le retranchement des desordres. Il abolit une infame coûtume qui s'y étoit introduite depuis une longue suite d'années. Il y avoit de grandes maisons où l'on faisoit autrefois le pain que l'on distribuoit au peuple, dont ceux qui avoient la garde avoient fait des retraites de voleurs. On avoit bâti à côté des tavernes, qui etoient toûjours remplies de femmes débauchées, & où il y avoit des trapes où l'on surprenoit ceux qui alloient pour s'y divertir, car par une certaine machine on les faisoit tomber au lieu où l'on faisoit le pain; & quand ils y étoient enfermez on les faisoit travailler toute leur vie sans que l'on entendît jamais de leurs nouvelles. Un soldat de l'Empereur Théodose aiant été pris dans ce piége-là, tira son poignard, blessa ceux qui le vouloient retenir & s'échapa. L'Empereur en aiant eu avis, châtia les Concierges de ces maisons, abatit les retraites des voleurs, & purgea Rome de cette infamie. Voici un autre abus

abus qu'il reforma. Quand une femme avoit été surprise en adultére, on la punissoit par un châtiment plus propre à augmenter son crime, qu'à le corriger. On l'enfermoit dans un lieu de débauche, & à l'heure-même qu'on la prostituoit, on sonnoit des sonnetes, afin que ceux qui étoient dehors sussent ce qui se passoit au dedans. L'Empereur fit démolir ces maisons de prostitution & de scandale, & ordonna d'autres peines contre les femmes qui seroient convaincuës de ce crime. Aprés avoir établi une fort bonne police dans cette ancienne Capitale de l'Empire, il y laissa Valentinien pour y commander avec un pouvoir absolu, & retourna avec Honorius son fils à Constantinople, où il rentra le dixiéme jour du mois de Décembre, sous le Consulat de Tatien & de Symmaque. 391.

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

CHAPITRE XIX.

Pénitenciers ôtez de l'Eglise.

On trouva à propos en ce tems-là d'ôter de l'Eglise les Prêtres qui y avoient été préposez pour imposer la pénitence. Depuis que les Novatiens s'étoient séparez de l'Eglise, parce qu'ils n'avoient pas voulu communier avec ceux qui avoient sacrifié aux Idoles durant la persécution de Déce, les Evêques préposérent un Prêtre pour entendre les confessions des Fidéles qui avoient péché depuis leur bâtéme. Cette discipline est encore en vigueur aujourd'hui dans les autres sociétez. Les Novatiens n'ont jamais reçû cét établissement. Les défenseurs de la Consubstancialité du Fils de Dieu qui sont d'accord avec eux touchant la foi, ne le retiennent plus, & l'ont aboli au tems de Nectaire, à l'occasion d'une Dame de qua-

L'an de N. S. 391. Valentinien, & Theodose.

qualité qui s'étoit confessée au Pénitencier, des pêchez qu'elle avoit commis depuis son bâtéme. Le Prêtre lui avoit ordonné de les expier par des jeûnes, & par des priéres. Elle se confessa depuis d'avoir eu une habitude criminelle avec un Diacre, ce qui fut cause que ce Diacre fut chassé, & que le peuple témoigna une grande indignation d'un pêché si scandaleux. Comme les Ecclésiastiques étoient couverts de reproches, & piquez par de sanglantes railleries, un Prêtre nommé Eudémon, natif d'Aléxandrie conseilla à Nectaire Evêque de Constantinople, d'ôter le Pénitencier, & de permettre aux Fidéles d'aprocher des Sacremens selon qu'ils s'y trouveroient disposez en leur consience; ajoûtant qu'il n'y avoit point d'autre moien d'ôter le scandale de l'Eglise. J'ai crû devoir insérer ceci dans mon Histoire, comme je l'ai appris d'Eudémon même. Car j'ai pris soin de m'instruire de ceux qui étoient les mieux informez, de peur d'avancer quelque chose contraire à la vérité. Je dis alors à Eudémon : Dieu sait si vôtre conseil est utile, ou préjudiciable à l'Eglise. Mais j'ai remarqué depuis que les Fidéles en ont pris occasion de ne se plus reprendre les uns les autres, & de ne plus observer ce précepte de l'Apôtre : *Ne prenez point de part aux œuvres infructueuses des ténébres : mais condamnez-les plûtôt.*

Ep. aux Eph. ch. 5.

CHAPITRE XX.

Division entre les Ariens & les Hérétiques.

Je ne croi pas devoir passer soûs silence ce qui est arrivé parmi les Ariens, les Novatiens, les Macédoniens, les Eunomiens, & les partisans des autres sectes. Car non contens de s'être séparez de l'Eglise, ils se sont encore divisez entre-eux lorf-

lorsqu'ils en ont eu le moindre sujet. J'en remarquerai le détail dans la suite de cette Histoire, & dirai seulement en cét endroit que l'Empereur Théodose ne perfécuta personne de toutes ces sectes, & n'exila qu'Eunome, parce qu'il assembloit le peuple de Constantinople dans des maisons particuliéres, où il lisoit ses livres, & corrompoit les esprits. Il n'inquiéta point du tout les autres, ne contraignit personne à entrer dans sa communion, mais il permit à tous de faire des assemblées, & de tenir ce qu'il leur plairoit. Or comme les Novatiens étoient dans les mêmes sentimens que lui, il leur laissa les Eglises qu'ils avoient dans la Ville, ainsi que je l'ai déja remarqué. J'ajoûterai en cét endroit quelque chose qui les regarde, & reprendrai l'affaire d'un peu plus haut.

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

CHAPITRE XXI.

Différend particulier entre les Novatiens.

AGELIUS a gouverné l'espace de quarante ans l'Eglise des Novatiens à Constantinople, savoir depuis le régne de Constantin jusques à la sixiéme année de celui de Théodose, comme je me souviens de l'avoir déja remarqué. Quand il se sentit proche de sa fin, il ordonna Sisinnius homme fort éloquent, & qui avoit étudié avec Julien soûs le Philosophe Maxime. Le peuple aiant trouvé à redire à cette ordination, & s'étant plaind de ce qu'il n'avoit pas plûtôt choisi Marcien qui s'étoit rendu fort célébre par sa piété, & qui les avoit exemtez de la perfécution, soûs le régne de Valens, Agelius pour l'appaiser, imposa les mains à Marcien : quand il se porta mieux il alla à l'Eglise, & dit : Aprés ma mort, Marcien sera vôtre

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

vôtre Evêque, & Sisinnius aprés Marcien. Etant mort bien-tôt aprés, Marcien prit possession de son Siége, & conféra l'ordre de Prêtrise à un Juif nommé Sabatius, qui s'étoit converti à la Religion Chrêtienne, & qui depuis son ordination ne laissoit pas d'être toûjours fort attaché à l'observation de la Loi Judaïque. Il avoit de plus une grande ambition d'être Evêque, qu'il avoit declarée à deux Prêtres, dont l'un se nommoit Théoctiste, & l'autre Macaire. Outre cela il défendit le changement que les Novatiens avoient apporté à Paze, petite Ville de Phrygie, soûs le régne de Valens à la célébration de la Fête de Pâques, comme nous l'avons déja dit. Il se sépara depuis de l'Eglise soûs prétexte d'une plus grande perfection, & sûr ce qu'il disoit, qu'il ne pouvoit y voir certaines personnes qui étoient indignes de la participation des Mystéres. On reconnut depuis qu'il n'avoit point d'autre dessein que de faire des assemblées particuliéres. Marcien avoüa la faute qu'il avoit faite en élevant au Sacerdoce des hommes si ambitieux, & dit qu'il auroit mieux fait de mettre ses mains sur des épines, que de les imposer à Sabatius. Il assembla un Concile d'Evêques Novatiens à Saugare, Marché célébre de Bithynie proche de la Ville d'Helénopole. Ces Evêques demandérent à Sabatius le Sujet de son mécontentement. Quand il leur eut répondu, qu'il n'en avoit point d'autre que le différend qui s'étoit émû touchant la célébration de la Fête de Pâques, & qu'il la faloit observer selon la coûtume des Juifs, & selon ce qui avoit été ordonné dans le Concile de Paze, ils se doutérent qu'il déguisoit la vérité, & que son mécontentement étoit de n'être point Evêque. Ils l'obligérent donc de promettre avec serment de ne prétendre jamais à la dignité Episcopale. Aprés qu'il l'eut promis, ils déclarérent que l'observation du jour de la Fête de Pâques étoit indifférente;

te; que le différend touchant ce jour-là n'étoit point un différend pour lequel il fût permis de rompre la communion de l'Eglise, que les Evêques assemblez à Paze, n'avoient fait aucun préjudice à la régle générale & universelle; que les Anciens qui avoient approché du tems des Apôtres, avoient communié avec ceux, avec lesquels ils ne s'accordoient pas touchant la célébration de cette Fête; que les Novatiens de Rome n'avoient jamais suivi la coûtume des Juifs, mais avoient toûjours célébré la Fête aprés l'équinoxe, sans toutefois se séparer de ceux qui la célébroient en un autre tems. Ces Evêques aiant examiné avec soin toutes ces choses, prononcérent, que l'observation du jour de la Fête de Pâques étoit indifférente, & que chacun devoit avoir la liberté de la célébrer selon son opinion au jour qu'il lui plairoit, sans rompre pour cela la communion. Sabatius prévenoit en son particulier le tems du jeûne, lorsque la Fête de Pâques n'étoit pas célébrée par tout le monde au même jour, il passoit la nuit en priéres, & célébroit la Pâque le jour du Samedi, le lendemain il alloit à l'Eglise avec tout le monde, & participoit aux saints Mystéres. Il en a usé de la sorte plusieurs années, & ainsi sa pratique n'a pû étre ignorée du peuple. Les plus simples, & principalement ceux de Phrygie, & de Galatie suivirent son exemple, où ils croioient trouver leur justification, & célébrérent comme lui la Fête de Pâques en particulier. Sabatius violant depuis le serment par lequel il avoit renoncé à la dignité Episcopale, fit des assemblées particuliéres, & se fit ordonner Evêque par ceux de sa secte, comme nous le verrons dans la suite de cette Histoire.

L'an de N. S. *Valentinien, & Theodose.*

L'an de N. S.

CHAPITRE XXII.

Valentinien, & Theodose.

Réflexion de l'Auteur sur les differens usages de quelques Eglises touchant la célébration de la Fête de Pâques; les cérémonies du bâtême; l'observation du jeûne, & quelques autres points de discipline.

JE croi qu'il ne sera pas hors de propos d'exposer en cét endroit les pensées qui me sont venuës dans l'esprit touchant la Fête de Pâques. Il me semble, que ni les Anciens, ni les Modernes, qui ont affecté de suivre la coûtume des Juifs, n'ont point eu de fondement raisonnable de contester aussi opiniâtrément qu'ils ont fait sur ce sujet; car ils n'ont jamais consideré, que depuis que nôtre Religion a succedé à celle des Juifs, l'observation exacte & scrupuleuse de la Loi, qui n'étoit qu'une figure de la grace, a cessé; & que la pieté Chrêtienne ne nous permet pas de pratiquer les cérémonies Judaïques. L'Apôtre a rejetté ouvertement la Circoncision, & a défendu aux Fidéles de disputer entre eux touchant l'observation des Fêtes. Voici comme il en parle dans l'Epître aux Galates : *Dites-moi je vous prie, vous qui voulez être sous la Loi, n'entendez-vous point ce que dit la Loi?* Et aprés en avoir rapporté les paroles, il fait voir que les Juifs étoient dans la servitude, au lieu que les Chrêtiens ont été appelez à la liberté; & il les exhorte à ne point observer les jours, les mois, & les années Il déclare ouvertement dans l'Epître aux Colossiens, que la Loi n'étoit qu'une ombre quand il leur dit : *Que personne donc ne vous condamne pour le manger, ou pour le boire, ou sur le sujet des jours de Fétes, des nouvelles Lunes, & des jours de Sabbat, puisque toutes ces choses n'ont été que l'ombre de celles qui devoient arriver.* Il confirme la méme

Ch. 4. v. 21.

Ch. 2.

même doctrine dans l'Epître aux Hebreux par ces paroles : *Le Sacerdoce étant changé, il faut nécessairement que la Loi soit aussi changée.* L'Apôtre ni les Evangiles n'ont jamais imposé le joug de la servitude à ceux qui se convertissoient à la foi, & ils ont laissé à leur liberté de célébrer comme il leur plairoit la Fête de Pâques & les autres, ausquelles ils avoient reçu les Graces de Dieu. Mais parce que les hommes aiment les Fêtes qui les exemtent du travail, chaque Eglise a fait comme il lui a plû, & par une certaine coûtume, la mémoire de la Passion du Sauveur. Car le Sauveur ni les Apôtres n'en ont imposé aucun précepte, & n'ont établi aucune peine contre ceux qui l'ômettroient, comme la Loi de Moïse fait pour l'ordinaire quand elle impose un Commandement. Il est seulement rapporté dans l'Evangile pour la vérité de l'Histoire, & pour la honte des Juifs qui avoient accoûtumé de prophaner leurs Fêtes par des meurtres, que ce fut au tems des Azymes que le Sauveur souffrit la mort. Les Apôtres n'ont point pensé a ordonner des Fêtes. Ils n'ont eu soin que de recommander la piété. Ainsi la célébration de la Fête de Pâque s'est introduite dans les Eglises de la même sorte que plusieurs autres coûtumes. Plusieurs dans l'Asie Mineure ont observé le quatorziéme jour de la Lune, sans avoir aucun égard au jour du Sabbat, & ne se sont jamais séparez de ceux qui avoient un autre usage, jusques à ce que Victor Evêque de Rome, transporté d'un zele trop ardent, prononça une excommunication contre ceux qui observoient le quatorziéme jour de la Lune. Irénée Evêque de Lion l'en reprit tres fortement ; blâma sa chaleur, & lui fit voir que les anciens, qui ne s'étoient point accordez touchant la célébration de la Fête de Paques, n'avoient pas laissé que d'entretenir la communion Ecclésiastique ; que Polycarpe Evêque de Smyrne, qui souf-

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose. Ch. 7.

 frit

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

frit le martyre soûs le régne de l'Empereur Gordien, ne se sépara point de la Communion d'Anicet Evêque de Rome, bien qu'il célebrât la Fête de Pâques le quatorziéme jour de la Lune, comme Eusébe le rapporte dans son Histoire. Il y en avoit donc quelques-uns en Asie, qui, comme je viens de le dire, observoient le quatorziéme jour de la Lune. Il y en avoit d'autres en Orient qui célébroient la Fête le jour du Sabbat, mais qui ne l'observoient pas dans le même mois; car les uns suivoient la coûtume des Juifs, bien qu'elle ne fût pas exacte, & les autres négligeant de la suivre, ne célébroient la Fête qu'aprés l'Equinoxe, & disoient qu'il la faloit toûjours célébrer lors que le Soleil étoit dans le signe du Belier, au mois que les habitans d'Antioche appelent Xantique, & que les Romains appelent Avril, & qu'en cela ils se conformoient non aux nouveaux Juifs qui se trompent presqu'en toutes choses, mais aux anciens, & à ce que Joseph en a écrit dans le troisiéme livre de ses Antiquitez Judaïques. Les autres qui habitoient en Occident ne célébroient la Fête qu'aprés l'Equinoxe, selon une tradition ancienne. Et tous ceux-là n'ont jamais rompu la communion pour ce sujet. Car il n'est pas vrai, comme quelques-uns le prétendent, que le Concile tenu soûs le régne de Constantin ait apporté aucun changement. Cét Empereur même écrivant à ceux qui n'étoient pas d'accord sur ce point, les exhorte à suivre le plus grand nombre. Sa lettre est rapportée par Eusébe dans le troisiéme livre de sa vie. Voici comme il parle de la celebration de
„ la Fête. L'ordre que tiennent les Eglises d'Oc-
„ cident, de Midi, de Septentrion, & quelques-
„ unes d'Orient, étant tres-bon, & tres-conve-
„ nable, tous les Evêques ont jugé à propos que
„ vous observassiez ce qui s'observe à Rome, en
„ Italie, en Afrique, en Egypte, en Espagne,

„ en

„ en Gaule, en Angleterre, dans les deux Libyes, „ en Achaye, en Asie, dans le Pont, en Cilicie, „ & j'ai promis que vous le feriez, non seulement „ parce que cette coûtume est observée par le plus „ grand nombre, mais aussi parce qu'elle est plus „ raisonnable, & qu'il est plus juste de l'observer „ que de vouloir avoir rien de commun avec la „ perfidie des Juifs.

L'an de N.S. Valentinien, & Theodose.

Au reste, ceux qui observent le quatorziéme jour de la Lune rapportent l'origine de cette coûtume à saint Jean l'Evangéliste, & les Romains & les autres peuples d'Occident assurent qu'ils ont reçu leur usage de saint Pierre, & de saint Paul. Il faut néanmoins avoüer, que ni les uns, ni les autres ne produisent aucun témoignage par lequel ils puissent prouver ce qu'ils avancent. Quant à moi la diversité des usages que je remarque dans les Eglises où il n'y a qu'une même foi, me persuade que ce n'est que par coûtume que la célébration de la Fête de Pâques a été introduite. Je croi devoir m'étendre un peu au long sur la diversité de ces coûtumes, & de ces usages. Le jeûne que l'on observe avant la Fête de Pâques, n'est pas observé par tout de la même sorte: On jeûne à Rome durant trois semaines excepté le Samedi, & le Dimanche. En Illirie, en Achaye, & à Aléxandrie on en jeûne six, & on appele ce jeûne-là, Carême. D'autres commencent leur jeûne sept semaines avant Pâques, & bien qu'ils ne jeûnent que quinze jours, ils ne laissent pas de donner le nom de Carême à leur jeûne. Je m'étonne quelquefois de ce nom, dont chacun apporte de différentes raisons selon son opinion. Il y a diversité d'usage dans l'abstinence des viandes, aussi bien que dans le nombre des jours. Les uns s'abstiennent de la viande de tous les animaux, & les autres ne s'abstiennent point des poissons. Quelques-uns mangent des oiseaux aussi bien que des poissons;

L'an de N. S. | Valentinien, & Theodose.

parce qu'ils ont été fait des eaux, selon le témoignage de Moïse. Quelques-uns s'abstiennent d'œufs, & de toute sorte de fruits. Quelques-uns ne mangent que du pain, & d'autres même n'en mangent point. Quelques-uns jeûnent jusques à la neuviéme heure du jour, & mangent aprés cela indifféremment de toutes sortes de viandes. Il y a parmi les peuples une infinité de coûtumes différentes, dont on apporte différentes raisons. Mais parce que l'on ne sauroit produire aucun commandement écrit par lequel elles soient autorisées, il est clair que les Apôtres ont laissé à la liberté des fidéles d'en user, comme ils le trouveroient à propos, & de faire le bien sans crainte, ni sans contrainte. La maniére de s'assembler dans l'Eglise, n'est pas moins différente que celle de jeûner. Bien que toutes les sociétez Chrêtiennes du monde célébrent les saints Mystéres tous les Samedis de chaque semaine, les fidéles d'Aléxandrie & de Rome ne les célébrent point ce jour-là, selon une ancienne tradition. Les Egyptiens qui sont voisins d'Aléxandrie, & ceux qui habitent la Thébaïde s'assemblent le Samedi, sans toutefois participer aux saints Mystéres de la maniére que les Chrêtiens ont accoûtumé d'y participer : Car aprés avoir mangé & s'étre remplis de toute sorte de viandes, ils offrent le Sacrifice, & communient sur le soir. Le Jeudi & le Vendredi que l'on appele la préparation; c'est-à-dire la veille du jour du Sabbat, on lit la sainte Ecriture dans l'Eglise d'Aléxandrie, les Docteurs l'expliquent, & on fait tout ce que l'on a accoûtumé d'observer dans les assemblées, excepté que l'on ne participe point aux saints Mystéres. Il est constant que c'étoit principalement en ces jours-là qu'Origéne enseignoit. Comme il étoit fort savant dans l'étude des Livres sacrez, il reconnut que ce qui est contenu dans les Ouvrages de Moïse touchant la

célé-

célébration de la Fête de Pâques, ne peut être entendu à la lettre, & lui donna un sens spirituel, en disant qu'il n'y a jamais eu qu'une véritable Fête de Pâques, que le Sauveur a célébrée quand il a été attaché à la Croix, qu'il a détruit les puissances ennemies, & érigé contre elles ce trophée.

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

Dans la même Ville d'Aléxandrie on choisit indifféremment des Catécuménes & des fidéles pour les faire Lecteurs & Chantres, bien qu'en toutes les autres Eglises on ne choisisse jamais que des fidéles pour cette fonction. Je sai qu'il y a encore une autre coûtume différente en Thessalie. Quand un Clerc demeure depuis son ordination avec la femme avec laquelle il avoit contracté auparavant un légitime mariage, il est déposé; au lieu qu'en Orient les Clercs, & les Evêques mêmes s'abstiennent de leurs femmes selon qu'il leur plaît, sans y être obligez par aucune loi, ni par aucune nécessité. Car il y a eu parmi eux plusieurs Evêques qui, depuis qu'ils ont été élevez à cette dignité ont eu des enfans légitimes de leur mariage. On dit qu'Héliodore Evêque de Trica Ville de Thessalie, qui avoit composé en sa jeunesse l'Histoire des amours de Théagéne & de Cariclée, fut auteur de cette coûtume. Elle est observée à Thessalonique, en Macédoine, & en Achaye. J'ai vû en Thessalie une autre coûtume, qui est qu'ils ne conférent le bâtéme que le jour de Pâques; ce qui est cause que plusieurs meurent sans le recevoir. L'Eglise d'Antioche est mal tournée, & l'Autel est à l'Occident au lieu d'être à l'Orient. En Achaye, en Thessalie, & à Jérusalem, aussitôt que les cierges sont allumez on fait les priéres de la même maniére que les Novatiens les font à Constantinople. A Césarée en Cappadoce, & à l'Isle de Chypre, les Evêques, & les Prêtres expliquent l'Ecriture sainte le Samedi & le Dimanche, au soir lorsque les cierges sont allumez. Les

Novatiens de l'Hellespont ne font pas leurs priéres de la même sorte que ceux de Constantinople, bien qu'ils suivent presqu'en tout l'usage de l'Eglise Catholique. Enfin parmi toutes les sectes, à peine trouvera-t-on deux Eglises qui gardent la même coûtume dans la maniére de prier. Les Prêtres ne prêchent plus à Aléxandrie depuis qu'Arius en a troublé la paix par la nouveauté de sa doctrine. On jeûne à Rome tous les Samedis. Ceux qui ont peché depuis leur bâtéme, sont retranchez de la communion à Césarée en Cappadoce, de même que parmi les Novatiens. Les Macédoniens de l'Hellespont, & ceux qui célébrent en Asie la Fête de Pâques le quatorziéme jour de la Lune, gardent la même discipline. Les Novatiens de Phrygie n'admettent point à la communion ceux qui se sont mariez deux fois, au lieu que ceux de Constantinople ne les admettent, ni ne les en excluent ouvertement. En Occident ils y sont admis ouvertement. La diversité de ces usages procéde, comme je me le persuade, des Evêques qui ont gouverné les Eglises; & ceux qui les avoient reçus d'eux, les ont transmis comme des Loix à ceux qui les ont suivis. Il est difficile ou plûtôt impossible de faire un exact dénombrement des pratiques différentes des Eglises. Ce que j'en ai rapporté suffit pour faire voir, que la Fête de Pâques n'a point été célébrée par tout de la même sorte. Ceux qui assurent que le Concile de Nicée y a apporté du changement se trompent; car les Evêques qui l'ont tenu, n'ont point eu d'autre dessein que de faire en sorte que les peuples qui avoient une coûtume particuliére, se conformassent au plus grand nombre. Il y a eu des différens & des contestations dés les premiers tems touchant l'observation de plusieurs coûtumes, & les Apôtres ne l'ont point ignoré, comme il paroît par le livre de leurs Actes.

Dés

Dés qu'ils se furent aperçus que ces contestations troubloient la paix des Fidéles, ils s'assemblérent & firent une Loi par laquelle les délivrant de la servitude des observations inutiles, il leur prescrivirent ce qui étoit nécessaire pour la véritable piété. Bien que la lettre soit dans les Actes, je ne laisserai pas de la transcrire en cét endroit. *Les Apôtres, les Prêtres, & les Freres à nos Freres d'entre les Gentils, qui sont à Antioche, en Syrie, & en Cilicie, Salut. Parce que nous avons sû que quelques-uns qui venoient d'avec nous, vous ont troublé par leurs discours, & ont renversé vos ames en voulant vous obliger à être circoncis, & à garder la Loi, sans toute-fois que nous leur en eussions donné aucun ordre : aprés nous être assemblez dans un même esprit, nous avons résolu de vous envoier des personnes choisies avec nos chers freres Barnabé, & Paul, qui sont des hommes qui ont livré leurs ames pour nôtre Seigneur Jesus Christ. Nous vous envoions donc Jude, & Silas qui vous feront entendre les mêmes choses de vive voix. Car il a semblé bon au Saint Esprit & à nous, de ne vous point imposer d'autre charge, que celles-ci qui sont nécessaires : savoir de vous abstenir de ce qui aura été sacrifié aux Idoles, & du sang des chairs étouffées, & de la fornication, dont vous ferez bien de vous garder. Adieu.*

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose. Ch. 352

Voila ce que Dieu a trouvé bon. Car les Apôtres disent dans leur lettre, il a semblé bon au Saint Esprit de ne vous point imposer d'autre charge que celles-ci qui sont nécessaires. Il se trouve cependant des personnes qui méprisant des Loix si saintes, tiennent que la fornication est une action indifférente, qui disputent touchant la célébration des Fétes avec la méme chaleur que s'il s'agissoit de leur propre vie, & qui se condamnent eux-mémes, sans s'appercevoir qu'ils violent les commandemens des Apôtres, & qu'ils contreviennent à ce que Dieu a approuvé. Il m'auroit été aisé de m'étendre sur la célébration de la Féte

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

de Pâques, & de faire voir que l'usage que les Juifs observent n'est pas exact, & que les Samaritains qui se sont séparez des Juifs la célébrent toûjours aprés l'Equinoxe. Mais ce seroit un dessein qui demanderoit un ouvrage à part. Je me contenterai de dire, que ceux qui affectent si fort d'imiter les Juifs, & d'observer toûtes les figures n'en devroient ômettre aucune. Ils ne dévroient pas observer seulement les jours & les mois ; mais tout ce que nôtre Seigneur Jesus Christ a observé selon la coûtume des Juifs pendant qu'il a été soûs la Loi, tout ce qu'il a souffert d'eux injustement, tout ce qu'il a fait en figure pour le bien des hommes : comme lorsqu'il est monté sur un vaisseau pour enseigner ; lorsqu'il à commandé de préparer la Pâque dans une chambre haute toute meublée, & toute parée ; lorsqu'il a commandé à deux de ses Disciples de délier une ânesse qui étoit liée ; lorsqu'il leur a donné pour signe, *qu'ils* rencontreroient un homme qui porteroit une cruche d'eau ; ou lorsqu'il a observé quelqu'une des autres choses qui sont écrites dans l'Evangile. Ceux qui prétendent être justifiez par l'observation de cette Fête, ne gardent rien de ces actions extérieures. Aucun Docteur n'a jamais prêché de dessus un vaisseau. Aucun n'a monté dans une chambre haute toute meublée pour y célébrer la Pâque. Aucun n'a délié une ânesse. Aucun n'a commandé à un autre de porter une cruche pleine d'eau pour accomplir la figure. Ils ont crû que ces cérémonies ne regardoient que les Juifs qui observent plûtôt les préceptes à la lettre que selon l'esprit, & qui gardent la Loi de Moïse, non selon la vérité, mais seulement selon la figure, & pour ce sujet sont soûmis à la malédiction. Ceux qui favorisent les Juifs donnent un sens allégorique à toutes ces choses, & combattent opiniâtrément pour l'observation des jours & des mois, sans vouloir

soir leur donner de sens allégorique, & par-là s'enveloppent eux-mêmes dans la condamnation prononcée contre les Juifs, & se soûmettent comme eux à la malédiction. En voilà assez sur ce sujet. Reprenons ce que nous avons dit, que depuis la division de l'Eglise, ceux qui s'en étoient séparez se sont encore depuis partagez entre eux-mêmes. Les Novatiens ne sont point d'accord entr'eux touchant la célébration de la Fête de Pâques. Les uns contestent non seulement touchant le mois, mais aussi touchant la semaine, & le jour, & d'autres points de légére importance, & en quelques endroits ils s'assemblent à part, au lieu qu'en d'autres ils communient ensemble.

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

CHAPITRE XXIII.

Différens entre les Ariens de Constantinople.

LES Ariens ont eu entr'eux de grands différens, & la chaleur de la dispute leur a fait avancer des propositions fort impertinentes. L'Eglise aiant toûjours crû que Dieu est Pere de son Verbe, ils ont agité cette question, si Dieu pouvoit être appelé Pere, avant que son Verbe subsistât. Car comme ils disent que le Verbe n'est point engendré par le Pere, mais qu'il a été fait de ce qui n'étoit point auparavant, ils ont manqué dans le point capital de la foi, & sont tombez dans une contestation impertinente qui n'est que de nom. Dorothée qu'ils avoient fait venir d'Antioche, disoit que Dieu ne pouvoit ni être Pere, ni être appelé Pere sans que le Fils subsistât. Marin qu'ils avoient fait venir auparavant de Thrace, & qui étoit fâché que Dorothée lui eût été préféré, soûtenoit l'opinion contraire. Il y eut contestation entr'eux sur ce sujet, & s'étant séparez pour un mot, ils s'assem-

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

blérent à part. Ceux qui étoient soûs la conduite de Dorothée, demeurérent dans le lieu où ils avoient toûjours été ; & ceux qui suivoient Marin, se bâtirent des Chapelles particuliéres, & soûtinrent que le Pere avoit toûjours été avant que le Fils fût. Ils furent surnommez Psatyriens, à-cause que Théoctiste Psatyropole, c'est-à-dire vendeur de gâteaux, défendoit opiniâtrément cette opinion. Selenas Evêque des Goths, qui étoit né d'un pere Goth, & d'une mere Phrygienne, & qui prêchoit dans les deux langues étoit dans le même sentiment. Ces Psatyriens se divisérent bien-tôt aprés, & Marin se sépara d'Agapius qu'il avoit ordonné Evêque d'Ephése. Leur différend ne regardoit point le fond de la Religion ; ce n'étoit qu'une contestation touchant la primauté dans laquelle les Goths suivoient le parti d'Agapius. Plusieurs Ecclésiastiques aiant reconnu qu'ils n'agissoient en cela que par ambition, les abandonnérent, & firent profession de la doctrine de la *Consubstancialité* du Fils de Dieu. Les Ariens aiant été divisez de la sorte l'espace de vint-cinq ans, se réünirent soûs le Régne de Théodose & soûs le Consulat de Plintas Maître de la milice, soûs lequel les Psatyriens se rendirent à la raison, & cessérent de contester. S'étant réünis, ils firent une Loi par laquelle ils défendirent de parler à l'avenir de la question qui les avoit séparez. Leur union ne subsista néanmoins qu'à Constantinople ; car ailleurs, ils demeurérent dans la même division qu'auparavant.

CHA-

L'an de N. S. Valentinien & Théodose.

CHAPITRE XXIV.

Différens entre les Eunomiens.

Les Eunomiens ne pûrent non plus conserver l'union entr'eux. Eunome s'étoit séparé d'Eudoxe, par qui il avoit été ordonné Evêque de Cyzique, en haine de ce qu'il avoit refusé de rétablir dans la communion de l'Eglise Aëce son maître, qui en avoit été retranché. Les Eunomiens se divisérent depuis en plusieurs partis. Théophrone natif de Cappadoce qui avoit appris d'Eunome l'Art de raisonner, les Catégories d'Aristote, & le Livre de l'Interprétation, aiant composé quelques ouvrages sous le titre d'exercices de l'esprit, se rendit si odieux à ceux de sa secte, qu'ils le chassérent. Aiant depuis fait des assemblées à part, il inventa une hérésie à laquelle son nom est demeuré. Eutychius s'est séparé des Eunomiens à Constantinople pour une dispute de peu d'importance, & fait maintenant des assemblées à part. Les Sectateurs de Théophrone sont ordinairement appelez Eunomiothrophoniens ; & ceux d'Eutychius Eunomieutychiens. J'ai crû qu'il étoit inutile de rapporter les termes qui font leur contestation, de peur de m'éloigner trop de mon sujet. Je dirai seulement qu'ils ont corrompu le bâtéme ; car au lieu de bâtiser au Nom de la Trinité, ils bâtisent au Nom de la mort de Jesus-Christ.

Il y a eu aussi quelque division parmi les Macédoniens, un Prêtre nommé Eutrope aiant assemblé le peuple à part, & Carterius n'aiant point voulu le suivre. Il y a peut-être dans les autres Villes des sectes nées de celles-ci ; mais je ne me suis proposé de rapporter que ce qui s'est passé à Con-

L'an de N. S. Valentinien, & Theodose.

Constadtinople, où je suis né, où j'ai été élevé, où j'ai observé les choses moi-même, & où il est arrivé des évenemens plus remarquables qu'en autre lieu du monde. Au reste ce que j'ai dit ici, n'est pas arrivé dans le même tems. Si quelqu'un desire savoir les noms des diverses sectes, il les pourra apprendre par la lecture du Livre d'Epiphane Evêque de l'Isle de Chypre, qui a pour titre Ancorat : pour moi je n'en dirai pas ici davantage. La paix de l'Empire fut un peu ébranlée dans le même tems, comme je le raconterai incontinent.

CHAPITRE XXV.

Eugéne fait mourir le jeune Valentinien, & usurpe la puissance Souveraine. Il est vaincu par Théodose, & massacré à ses piés.

Il y avoit en Occident un Grammairien nommé Eugéne, qui aprés avoir enseigné la langue Latine, se mit dans le Palais de l'Empereur, & parvint à la Charge de son Secrétaire. Aiant aquis un grand crédit par son éloquence, il ne pût user modérément de sa fortune. Car s'étant joint à Arbogaste natif de Gaule, Maître de la milice, homme d'un naturel farouche, & prêt à répandre le sang, il se résolut d'usurper la Souveraine puissance. Etant convenus de se défaire de l'Empereur Valentinien, ils corrompirent les Eunuques de sa chambre par de magnifiques promesses, & le firent étrangler. Eugéne s'étant ainsi rendu maître de l'Empire en Occident, y disposa de tout avec un pouvoir tirannique. Théodose fut dans une grande peine, quand il vit qu'aprés avoit défait Maxime, il étoit obligé de prendre les armes contre un autre. Aiant néanmoins assemblé ses troupes, il déclara Honorius son fils Empe-

reur

reur le dixiéme jour du mois de Janvier, dans son troisiéme Consulat, & dans celui d'Abondantius, & aiant laissé ses deux fils à Constantinople, il partit pour l'Occident. Quantité d'Etrangers qui habitent au de-là du Danube, le suivirent volontairement pour le servir contre Eugéne. Il arriva en peu de tems dans les Gaules, où le Tiran l'attendoit à la tête d'une formidable armée. Le combat fut donné proche d'un fleuve nommé le Froie, à trente-six milles d'Aquilée. Il fut douteux à l'endroit où les Romains combattoient contre d'autres Romains. Mais à l'endroit où étoient les Etrangers qui avoient suivi Théodose, les Romains qui tenoient le parti d'Eugéne eurent l'avantage. Quand l'Empereur vit que ces étrangers étoient taillez en piéces, il fut percé d'une vive douleur, se prosterna à terre, & fit une priére qui fut exaucée. Bacure Maître de sa milice, reprenant en même tems courage, courut avec quelques Officiers à l'endroit où les Etrangers étoient les plus foibles, les soûtint, & mit en fuite ceux qui un peu auparavant les poursuivoient. Il arriva à la même heure un autre évenement fort merveilleux; c'est qu'un grand vent repoussa contre les soldats d'Eugéne les traits qu'ils avoient tirez sur l'armée de l'Empereur, & accrut la force de ceux que les soldats de Théodose avoient tirez contr'eux. Le sort du combat s'étant changé de la sorte, le Tiran se jetta aux piés de l'Empereur, & lui demanda la vie. Mais les soldats lui coupérent la tête sur la place même, le sixiéme jour du mois de Septembre, sous le troisiéme Consulat d'Arcadius, & le second d'Honorius. Arbogaste le principal auteur de tout le mal, s'étant enfui deux jours aprés le combat, & n'aiant point trouvé de moien de se sauver, se tua de sa propre main.

L'an de N. S. 393. Valentinien, & Theodose.

394.

CHA-

An de N. S. Theodose.

CHAPITRE XXVI.

Mort de l'Empereur Théodose.

Les fatigues que l'Empereur Théodose avoit supportées durant cette guerre; lui causérent une maladie qu'il jugea lui-même mortelle, & à l'heure même repassant par son esprit le nombre & l'excés des malheurs dont les peuples sont souvent accablez aprés la mort des Princes, il se mit plus en peine de pourvoir aux nécessitez de son Etat, qu'à la conservation de sa vie. Comme il songeoit principalement à mettre un bon ordre aux affaires d'Orient, il manda promtement Honorius son fils de Constantinople. Quand il fut arrivé à Milan, Théodose commença à se porter un peu mieux, & donna des jeux à cheval dans le Cirque en signe de réjoüissance de sa victoire. Avant le dîner, & durant les jeux, il se trouva en assez bonne disposition. Mais son mal s'étant augmenté depuis le dîner, il ne pût continuer d'assister aux jeux, & y envoia son fils en sa place. Il mourut la nuit suivante, qui étoit celle d'entre le seiziéme & le dix-septiéme jour du mois de Janvier, soûs le Consulat d'Olibrius & de Probin, en la premiére année de la deux cens quatre-vins-quatorziéme Olympiade, en la soixantiéme de 395. son âge, & la seiziéme de son régne. Ce Livre comprend l'Histoire de ce qui s'est passé l'espace de seize ans huit mois.

HIS-



HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE,

Écrite par Socrate.

LIVRE SIXIE'ME.

PREFACE.

J'AI suivi vos ordres, tres-saint Théodore, & j'ai achevé les cinq premiers Livres de l'Histoire de l'Eglise. Vous savez que je n'ai point recherché les ornemens du discours. Si j'avois voulu les rechercher, je n'aurois peut-étre pû y réüssir; & quand j'aurois pû y réüssir, je n'aurois pas égalé les anciens, que l'on croit avoir été capables de relever & d'aggrandir leur sujet. D'ailleurs ce genre d'écrire auroit été inutile aux simples, qui n'admirant point la beauté des termes ne s'arrêtent qu'à la vérité des choses. Ainsi j'en ai choisi un qui étant moins sublime, est plus clair & plus aisé,

L'an de N. S. 395.

l'an de N.S. 595.

aisé, au lieu que si j'en avois affecté un autre, je n'aurois contenté ni les savans, qui l'auroient trouvé trop inférieur à celui des anciens, ni les ignorans, qui auroient eu peine à découvrir les choses qui auroient été comme enveloppées sous la magnificence des paroles. Avant que de commencer le sixiéme livre, je suis obligé d'avertir ceux qui prendront la peine de le lire que j'appréhende que la maniére dont j'écris ne déplaise à plusieurs personnes, soit parceque la vérité est souvent fâcheuse, ou parceque je ne donne pas des éloges à ceux qu'ils aiment, & que je ne reléve pas leurs actions par des paroles fort avantageuses. Ceux qui ont un zéle ardent pour nôtre Religion me reprendront peut-être de ce que je n'ai point donné aux Evêques le titre de tres-saints, ou de tres-cheris de Dieu, & d'autres trouveront mauvais que je n'aie point appelé les Empereurs Seigneurs, tres-divins, ou autrement. Il me seroit aisé de faire voir par le témoignage des Anciens que quand un esclave parle de son maître, il le nomme simplement sans exprimer sa dignité. Je suivrai les régles de l'Histoire qui se contente d'une narration simple & fidéle. J'écrirai ou ce que j'ai vû, ou ce que j'ai appris de ceux qui l'ont vû. J'ai examiné avec soin leurs témoignages, & ne les ai reçus qu'autant que je les ai trouvez conformes, & ai pris beaucoup de peine à discerner la vérité des faits dont quelques-uns m'assuroient avoir été témoins, & dont d'autres prétendoient être mieux informez que qui que ce fût.

CHA-

L'an de N. S. 395. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE PREMIER.

Rufin Préfet du Prétoire est tué aux piés d'Arcadius.

THE'ODOSE étant mort au tems que nous avons marqué, Arcadius prit possession de l'Empire d'Orient, & Honorius de celui d'Occident. Damase gouvernoit alors l'Eglise de Rome, Théophile celle d'Aléxandrie, Jean celle de Jérusalem, Flavien celle d'Antioche, & Nectaire celle de Constantinople la nouvelle Rome, comme nous l'avons vû dans le livre précédent. Le corps de l'Empereur Théodose aiant été apporté à Constantinople le huitiéme jour du mois de Novembre soûs le même Consulat, Arcadius eut soin de la pompe funébre. Le dix-septiéme jour du même mois, l'armée qui avoit servi contre Eugéne arriva. L'Empereur étant allé audevant selon la coûtume, les soldats tuérent Rufin à ses piés, parcequ'il étoit soupçonné d'aspirer à la souveraine puissance, & d'avoir fait entrer sur les terres de l'Empire les Huns, qui couroient & ravageoient l'Arménie, & quelques autres Provinces d'Orient. Marcien Evêque des Novatiens mourut le même jour, & Sisinnius de qui nous avons parlé ci-dessus lui succéda.

CHA-

L'an de N. S. 397.

CHAPITRE II.

Mort de Nectaire. Ordination de Jean.

Arcadius & Honorius.

NECTAIRE Evêque de Constantinople mourut bien-tôt aprés, le dix-septiéme jour du mois de Septembre soûs le Consulat de Césaire, & d'Atticus. On songea incontinent à lui élire un successeur, & aprés que plusieurs eûrent été proposez, on convint enfin de mander Jean Prêtre d'Antioche, fort célébre par sa doctrine, & par son éloquence. L'Empereur Arcadius l'envoia quérir bien-tôt aprés, du consentement unanime du Clergé & du peuple, & pour rendre l'ordination plus solennelle, il souhaita que quantité d'Evêques y assistassent, & entre autres Théophile d'Aléxandrie qui faisoit tout son possible pour diminuer la réputation de Jean; & pour élever sur le Siége de la Ville Impériale, Isidore Prêtre de son Eglise, qui lui étoit tres-cher à cause d'une affaire fâcheuse & difficile qu'il avoit entreprise pour ses intérêts. Je dirai ce que c'étoit. Pendant que Théodose faisoit la guerre à Maxime, Théophile envoia Isidore en Occident, avec une lettre & des presens pour celui qui remporteroit la victoire. Quand Isidore fut à Rome il attendit l'évenement de la guerre. Mais son dessein ne demeura pas long-tems caché; car un Lecteur qui l'accompagnoit lui prit secrétement la lettre, ce qui fut cause qu'il s'en retourna à Aléxandrie. Voila le sujet pour lequel Théophile favorisoit Isidore avec tant de passion. Toute la Cour se déclara pour Jean, & comme plusieurs accusoient Théophile, & qu'ils donnoient aux Evêques des mémoires contre lui, Eutrope Cétonite de l'Empereur les lui montra, & lui donna le choix, ou de répon-

dre.

dre aux accusations, ou d'imposer les mains à Jean. Théophile étonné de ces mémoires ordonna Jean. Il prit possession de l'Eglise de Constantinople le seiziéme jour du mois de Février, sous le Consulat suivant, qui fut célébre par les jeux que l'Empereur Honorius donna à Rome & par ceux qu'Eutychien Préfet du Prétoire donna à Constantinople. Comme les ouvrages qu'il a laissez, & les persécutions qu'il a souffertes l'ont rendu fort célébre, je ne saurois me dispenser de parler de lui, de décrire la maniére dont il avoit été élevé, & de representer comment il fut placé sur le Siége de l'Eglise de Constantinople, comment il en fut chassé depuis, & enfin comment il reçut plus d'honneur aprés sa mort, qu'il n'en avoit reçu durant sa vie.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE III.

Naissance & éducation de Jean, Evêque de Constantinople.

JEAN nâquit à Antioche Ville de Syrie. Il étoit issu d'une noble famille. Son pere se nommoit Second, & sa mere Antuse. Il étudia en Rhétorique sous Libanius, & en Philosophie sous Andragathe. Comme il étoit prêt de plaider il fit réfléxion que la profession du barreau est une profession inquiéte, & tumultueuse, & se resolut de choisir un genre de vie plus tranquille, à l'imitation d'Evagre qui aiant étudié sous les mêmes maîtres que lui, s'étoit déja retiré. Aiant donc changé d'habit, & de maniére de vivre, il s'adonna à la lecture de la sainte Ecriture, & se rendit fort assidu à l'Eglise. Il persuada aussi à Théodore & à Maxime qui avoient étudié avec lui sous Libanius,

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

nius, de renoncer à une profession qui n'avoit point d'autre fin que le gain. Théodore fut depuis Evêque de Mopsueste en Cilicie, & Maxime Evêque de Seleucie en Isaurie. Aspirant alors à la perfection de l'Evangile, ils s'appliquérent aux exercices de la vie Monastique soûs la conduite de Diodore, & de Cartére. Le premier fut depuis élevé à l'Evêché de la Ville de Tarse, & composa plusieurs livres où il ne rechercha que le sens littéral de l'Ecriture, sans s'arrêter aux allégories. Comme Jean demeuroit avec Basile qui avoit été ordonné Diacre en ce tems-là par Méléce, & qui fut depuis fait Evêque de Césarée en Cappadoce, Zénon Evêque de Jérusalem le fit lecteur de l'Eglise d'Antioche. Il composa dans cét Ordre un livre contre les Juifs, & aiant été bien-tôt aprés ordonné Diacre par Méléce, il écrivit les livres du Sacerdoce; les livres contre Stagire de l'incompréhensibilité de la Nature divine, & des femmes qui demeuroient avec les Ecclésiastiques. Méléce étant mort à Constantinople où il avoit été pour l'ordination de Grégoire de Nazianze, Jean évita la société des Méléciens sans entrer dans la communion de Paulin, & passa trois années dans un profond repos. Paulin étant mort il fut ordonné Prêtre par Evagre son successeur. Voici ce que l'on a remarqué dans sa conduite avant qu'il fût parvenu à la dignité Episcopale. L'amour qu'il avoit pour la tempérance le rendoit d'une humeur fâcheuse, & incommode, & comme disoit un de ses amis particuliers, il avoit fait paroître dés sa jeunesse plus d'emportement, que de retenuë. Comme il étoit irrépréhensible dans ses mœurs, il ne se metttoit pas assez en peine de l'avenir, & avoit en toutes choses une trop grande facilité. Il parloit aussi avec trop de liberté. Quand il prêchoit il ne se proposoit point d'autre fin que de reformer la vie de ceux qui l'écoutoient. Dans

la

la converſation particuliére il paroiſſoit fier, & orgueilleux à ceux qui ne le connoiſſoient pas.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE IV.

Jean ſe rend odieux à ſes Ecclésiaſtiques.

QUAND il fut parvenu à la dignité Epiſcopale, il uſa d'une trop grande ſévérité pour reformer, comme il prétendoit, la vie des Ecclésiaſtiques. Cela le rendit extrémement odieux à pluſieurs qui l'évitoient comme un homme fort ſujet à la colére. Serapion qu'il avoit ordonné Diacre attira ſur lui la haine des Ecclésiaſtiques. Il lui dit une fois à haute voix en leur preſence: Vous ne viendrez jamais à bout de tous ces gens-là, ſi vous ne les chaſſez avec une baguette. Il en chaſſa en effet pluſieurs incontinent aprés pour divers ſujets; ceux qu'il avoit chaſſez ne manquérent pas de s'unir contre lui, comme l'on fait d'ordinaire, quand le gouvernement eſt trop rude, & de le décrier devant le peuple. Ce qui contribua le plus à donner quelque couleur aux plaintes qu'ils firent contre lui, eſt qu'il ne vouloit jamais manger avec perſonne, lors même qu'il en étoit prié. Perſonne ne ſait pour quelle raiſon il refuſoit de manger en compagnie. Ceux qui le vouloient défendre diſoient que c'étoit qu'il avoit l'eſtomach foible, & qu'il étoit délicat à ſon boire & à ſon manger. D'autres aſſuroient qu'il en uſoit de la ſorte par l'amour de la tempérance. Enfin quelque motif qu'il eût, ceux qui ne l'aimoient pas en firent un des principaux chefs de leur plainte. Mais le peuple mépriſant ces plaintes, eſtimoit extrémement les diſcours qu'il prononçoit dans l'Egliſe. Ce n'eſt pas ici le lieu de dire

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

dire combien ceux qu'il a publiez, ou que d'autres ont écrits sous lui pendant qu'il les prononçoit, sont éloquens & capables de charmer les esprits. Ceux qui desireront de le reconnoître les pourront lire, & ils tireront sans doute un grand fruit de leur lecture.

CHAPITRE V.

Jean Evêque de Constantinople offense quantité de personnes de grande qualité.

TANT que Jean Evêque de Constantinople n'attaqua que les Ecclésiastiques, les efforts que l'on fit contre lui ne furent que foibles & méprisables. Mais dés qu'il eut repris avec une trop grande véhémence les défauts de quelques personnes d'éminente qualité, la haine publique s'alluma contre lui avec une ardeur incroiable, & répandit des bruits desavantageux à sa réputation qui commencérent à être crûs. Le discours qu'il fit alors contre Eutrope contribua beaucoup à les confirmer. C'étoit un Eunuque qui avoit soin de la chambre de l'Empereur, & qui entre tous les Eunuques avoit été le premier honoré de la dignité de Consul. Aiant dessein de châtier quelques personnes qui s'étoient refugiées aux Eglises, il fit en sorte que l'Empereur publia une loi par laquelle il étoit défendu de s'y refugier, & permis d'en tirer ceux qui s'y refugieroient. Mais il fut puni bien-tôt aprés; car à peine la loi étoit-elle publiée, qu'il encourut les mauvaises graces de l'Empereur, & qu'il fut obligé de rechercher le même azile que les autres. Comme il étoit caché sous l'Autel, & qu'il y trembloit de peur, Jean monta au pûpitre d'où il avoit accoûtumé de prêcher

prêcher pour être plus aisément entendu, & fit une invective contre lui. Cette action choqua extrémement plusieurs personnes qui ne pouvoient souffrir qu'il eût ainsi insulté à Eutrope dans le tems de sa disgrace, au lieu d'en être touché de compassion. L'Empereur lui fit couper la tête & effacer son nom d'entre les Consuls, de sorte qu'il n'y demeura pour cette année-là que celui de Théodore son Collégue. On dit que Jean Evêque de Constantinople usant de sa liberté ordinaire, reprit injurieusement Gaïnas Maître de la milice, de ce qu'il avoit demandé à l'Empereur une des Eglises de la Ville pour faire les assemblées des Ariens. Il reprit d'autres personnes de condition pour d'autres sujets, & eut avec eux des différens. Théophile Evêque d'Aléxandrie rechercha incontinent aprés son ordination, les moiens de le perdre, en conféra secrétement avec ses amis, & en écrivit à ceux qui étoient éloignez. Il ne se soucioit pas tant de la liberté excessive de Jean, qu'il étoit fâché de n'avoir pû élever Isidore sur le Siége de l'Eglise de Constantinople. Voilà l'état des affaires de Jean Evêque de Constantinople, & le récit des peines qu'il eut à souffrir au commencement de son Pontificat. Nous en parlerons encore dans la suite de nôtre Histoire.

L'an de N. S. 383. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE VI.

Gaïnas entrepend d'usurper l'autorité Souveraine. Il remplit Constantinople de desordre, & est tué.

Je raconterai en cét endroit un évenement singulier, par lequel on peut reconnoître le soin que la divine Providence prit de délivrer la Ville de Constantinople & tout l'Empire d'un péril évident,

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

dent, par des moiens extraordinaires Gaïnas étoit un étranger qui aiant suivi le parti des Romains, & aiant servi dans leurs armées, s'avança si fort en peu de tems, qu'il parvint jusqu'à la Charge de Maître de l'une & l'autre milice. Mais s'étant méconnu soi-même dans cette haute élevation, & n'aiant pû se modérer, il entreprit d'usurper un pouvoir absolu. Pour cét effet il fit entrer les Goths sur les terres de l'Empire, & donna toutes les Charges de l'armée à ses proches. Un de ses parens nommé Tribigilde, qu'il avoit fait Tribun en Phrygie, aiant commencé à remplir ce païs-là de confusion & de desordre, l'Empereur Arcadius qui ne se défioit point de Gaïnas lui commanda de l'aller réprimer. Il partit en apparence pour ce dessein, à la tête d'une multitude incroiable de Goths, mais en effet pour établir son injuste domination; & dés qu'il fut arrivé en Phrygie il y renversa tout de fond en comble, de sorte que les Romains appréhendoient extrémement que ce nombre innombrable d'Etrangers ne ruinassent ces riches Provinces d'Orient. L'Empereur prit un fort sage conseil pour la circonstance du tems, qui fut de vaincre Gaïnas par adresse. Il lui envoia donc proposer tout ce qu'il crût plus capable de l'adoucir. Gaïnas aiant demandé en ôtage Saturnin & Aurelien, deux des plus considérables du Sénat, qui avoient été Consuls, & qu'il savoit étre les plus contraires à ses entreprises, l'Empereur les donna malgré lui. Ces deux grands hommes y consentirent, & s'exposérent volontairement à la mort pour le bien de l'Empire. Ils allérent au devant du Barbare, dans un champ nommé l'Hippodrome, assez loin de Calcédoine, resolus de souffrir tout ce qu'il lui plairoit : mais ils ne souffrirent point de mal. Gaïnas ne se rendit à Calcédoine qu'à dessein de tromper. L'Empereur Arcadius s'y étant aussi rendu, ils

ils entrérent dans l'Eglise où repose le corps de sainte Euphémie martyre, & se promirent réciproquement avec serment, de ne se point tendre de piége. L'Empereur qui étoit religieux observateur de ses sermens, & pour cela fort chéri de Dieu, garda le sien. Mais Gaïnas au lieu de garder le sien, médita de mettre tout à feu & à sang aux environs de Constantinople & par toute l'étenduë de l'Empire, s'il lui avoit été possible. La Ville capitale étoit comme inondée par les barbares, & ses citoiens sembloient réduits à une condition aussi déplorable que celle des esclaves. Le danger qui ménaçoit cette maîtresse de l'Univers avoit été présagé par une comête d'une prodigieuse grandeur. Gaïnas entreprit d'abord de piller les boutiques & les banques des changeurs. Mais le bruit de ce dessein aiant empêché que les changeurs n'exposassent leur argent, selon leur coûtume, il prit une autre resolution ; qui fut d'envoier des soldats en pleine nuit mettre le feu au Palais. Dieu montra alors tres-clairement le soin qu'il prenoit de la conservation de cette capitale de l'Empire. Car il envoia des Anges qui épouvantérent de telle sorte les barbares par la hauteur de leur taille, & par l'éclat de leurs armes, qu'ils allérent rapporter à Gaïnas, qu'ils avoient vû le Palais gardé par des gens de guerre. Cela lui parut incroiable, parce qu'il savoit que les troupes Romaines étoient dispersées dans les Provinces. Il envoia donc d'autres soldats plusieurs nuits suivantes, & aprés qu'on lui eut toûjours rapporté la même chose, il voulut étre lui-même spectateur de ce miracle. S'étant imaginé que c'étoit une troupe de soldats Romains qui se cachoient le jour, & qui traversoient ses desseins la nuit, il prit une resolution qu'il croioit fort préjudiciable aux Romains, & qui par l'évenement leur fut fort avantageuse. Il fit semblant d'étre Energuméne,

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

même, & de vouloir aller faire sa priére dans l'Eglise de saint Jean l'Apôtre, qui est à sept milles de Constantinople. Les barbares qui étoient à sa suite cachérent des armes dans des tonneaux. Mais les soldats qui gardoient les portes n'aiant pas voulu laisser passer ces armes, ils furent tuez par les barbares, & il s'éleva un grand tumulte qui fit apprehender les derniéres extrémitez. Néanmoins les portes se trouvérent si bien fermées que les citoiens ne souffrirent aucun mal. L'Empereur déclara Gaïnas ennemi de l'Etat, & commanda de faire main basse sur lesGoths qui étoient enfermez dans Constantinople, & qui s'étoient retirez aux environs de leur Eglise. Le jour suivant les Romains en vinrent aux mains avec eux, en tuérent un grand nombre, & mirent le feu à l'Eglise. Gaïnas aiant appris leur défaite, & reconnu que ses ruses lui réüssissoient mal, partit de l'Eglise de saint Jean, alla vers la *Chersonese*, à dessein de passer à Lampsaque & de s'emparer de l'Orient. Comme l'Empereur donnoit les ordres pour le poursuivre par mer & par terre, la divine Providence fit un miracle visible en nôtre faveur. Car les Goths aiant entrepris de passer la mer sur des barques, il s'éleva un vent favorable aux Romains qui poussa leur flôte contre eux, & leur donna le moien d'en couler une partie à fond, & de faire passer l'autre au fil de l'épée. Une multitude incroiable de barbares étant péris dans ce passage, Gaïnas se retira en Thrace, où aiant rencontré d'autres troupes Romaines, il fut tué avec sa suite. Voila ce que j'avois à dire de lui comme en passant. Ceux qui desireront s'instruire des circonstances de cette guerre, peuvent lire la description qu'Eusébe Scolastique (qui y avoit été present) en a faite en vers heroïques, par lesquels il a aquis une grande réputation. Ammonius à composé depuis peu un autre Poëme sur le

même

même sujet, & l'a récité en presence de l'Empereur, soûs le seiziéme Consulat du jeune Théodose, & le premier de Fauste. Cette guerre fut terminée soûs le Consulat de Stilicon, & d'Aurelien. L'année suivante Fravitus fut élevé à cette dignité en récompense de la fidélité qu'il avoit gardée aux Romains, & des services qu'il avoit rendus durant cette guerre, bien qu'il fût Goth de Nation. Le dixiéme jour du mois d'Avril de la même année, il naquit un fils à l'Empereur Arcadius, qui fut nommé Théodose. Pendant que la paix de l'Empire étoit troublée par cette guerre, les Evêques firent des cabales les uns contre les autres, à la honte de la Religion.

L'an de N. S. 401. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE VII.

Différend entre Théophile Evêque d'Aléxandrie, & les Moines. Condamnation des Livres d'Origéne.

Le desordre commença en Egypte. On avoit agité un peu auparavant cette question: Si Dieu est corporel & s'il a une figure humaine, où s'il est incorporel, & s'il n'a ni figure humaine, ni aucune autre. Plusieurs Moines simples & ignorans, assuroient qu'il a une figure corporelle; d'autres soûtenoient qu'il n'a ni corps, ni figure. Théophile Evêque d'Aléxandrie étoit de ce sentiment, & refuta un jour en prêchant l'opinion de ceux qui attribuoient à Dieu une figure corporelle. Les Moines en aiant eu avis, sortirent de leur solitude, allérent à Aléxandrie, accusérent l'Evêque d'impiété, & ménacérent de le faire mourir. Théophile ne sachant que faire, s'avisa d'une ruse pour se délivrer du danger. Il alla au devant des Moines & leur dit: Quand je vous vois je croi voir la face de Dieu. Cette parole aiant un peu

L'an de N. S. *Arcadius & Honorius.*

modéré leur impétuofité ; S'il eft vrai, lui dirent-ils, que le vifage de Dieu eft femblable au nôtre, condamnez les Livres d'Origéne, d'où quelques-uns tirent des argumens pour refuter nôtre opinion ; finon attendez-vous à être traité comme un impie, & un ennemi de Dieu. Ne vous fâchez point, repartit l'Evêque, je ferai ce qu'il vous plaira ; je n'approuve point les Livres d'Origéne, & je blâme ceux qui les fuivent. Il renvoia de la forte les Moines, & le tumulte auroit été entiérement appaifé, s'il n'étoit rien furvenu depuis. Mais voici ce qui furvint. Les Monaftéres d'Egypte étoient gouvernez par quatre freres, Diofcore, Ammonius, Eufébe, & Eutyme qui avoient été furnommez grands à caufe de l'avantage de leur taille. Ils étoient tous quatre fort recommandables par la pureté de leur vertu, & par l'éminence de leur fience, fort connus dans Aléxandrie, & fort eftimez par Théophile. *Il ordonna* Diofcore Evêque d'Ermopole, malgré qu'*il* en eût, & ufa de fon autorité pour en obliger deux autres à demeurer avec lui, à recevoir les ordres, & à prendre foin des affaires de l'Eglife. Ils s'aquitérent tres-bien de cét emploi, quoi qu'ils fuffent fâchez de ne plus vaquer à la méditation, & aux autres exercices Monaftiques, comme ils auroient fouhaité. Aiant reconnu par la fuite du tems que l'Evêque étoit extrémement attaché à fes intérêts, & qu'il amaffoit du bien par toute forte de moiens avec une avidité incroiable, ils lui déclarerent qu'ils ne pouvoient plus demeurer avec lui fans bleffer leur confience, & qu'ils étoient refolus de renoncer au foin des affaires pour retourner dans leur folitude. Tant qu'il ignora le veritable motif de leur retraite, il les conjura de ne le point abandonner. Mais quand il fut qu'ils condamnoient fa conduite, il entra dans une furieufe colére, & ménaça de les mal-

traiter,

traiter. Ils ne laissérent pas de se retirer sans se soucier de ses ménaces. Alors Théophile, qui étoit d'un naturel fort promt & fort ardent, excita une grande tempête contre eux, & commença à concevoir de l'aversion contre Dioscore Evéque d'Ermopole, pour qui les Moines avoient une estime & une vénération fort singuliére. Jugeant qu'il ne leur pourroit rendre aucun mauvais office, tant qu'ils seroient soûtenus par la multitude dès Solitaires, il usa de cét artifice pour leur ôter cét appui. Il savoit que Dioscore & ses freres, s'étant souvent entretenus de Théologie avec lui, lui avoient dit que Dieu n'a point de corps ni de figure humaine, & que s'il avoit une figure, il auroit aussi les autres passions humaines, comme les anciens, & entre autres Origéne, l'ont remarqué. Mais bien qu'il sût qu'ils étoient dans ce sentiment, & qu'il y eût toujours été lui-même, il renonça à la vérité pour satisfaire à sa vengeance, & aiant trompé des Moines simples & ignorans, entre lesquels plusieurs ne savoient pas lire, il les envoia publier dans les Monastéres, qu'il ne faloit pas croire Dioscore, ni ses freres, qui disoient que Dieu n'a point de corps; que l'Ecriture sainte témoigne qu'il a des yeux, des oreilles, dès piés & des mains; & que les partisans de Dioscore soûtenoient une doctrine impie aprés Origéne, en disant que Dieu n'a point d'yeux, d'oreilles, de piés, ni de mains. Aiant abusé de la sorte de l'ignorance de ces Moines, il excita parmi eux une grande contestation. Ceux qui avoient étudié ne donnérent point dans ce piége, & demeurérent attachez au sentiment de Dioscore, & d'Origéne. Les autres qui faisoient le plus grand nombre étant transportez d'un zele ardent, déchirérent leurs freres, & les accusérent d'impiété. Les uns étoient appelez Origénistes, & les autres Antropomorphites. Théo-

L'an de N. S.

Arcadius & Honorius.

L'an de N.S. phile voiant que ses desseins réüssissoient alla à Nitrie, & anima de telle sorte les Moines contre Dioscore & contre ses freres, qu'ils furent obligez de s'enfuir. Jean Evêque de Constantinople n'entendit point le bruit de ces contestations qui troublérent les solitudes d'Egypte. La réputation de sa sience, & de son éloquence augmentoit de jour en jour.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE VIII.

Jean Evêque de Constantinople augmente le nombre des priéres qui se faisoient durant la nuit.

Il augmenta, pour le sujet que je vai dire, le nombre des priéres qui se faisoient durant la nuit. Nous avons vû que les Ariens faisoient leurs assemblées hors de Constantinople. Ils s'assembloient le Samedi & le Dimanche de chaque semaine aux environs des galeries publiques, & chantoient des Hymnes qu'ils avoient composées conformément à leur doctrine. Ils les chantoient encore le matin en passant en procession au milieu de la Ville pour aller au lieu où ils célébroient les Mystéres. Mais parceque ces Hymnes étoient injurieuses à ceux qui tiennent la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu, & qu'en chantant ils répétoient souvent, où sont ceux qui disent que trois ne sont qu'une même puissance, Jean Evêque de Constantinople apprehendant que les simples ne fussent pervertis par le chant de ces Hymnes des Ariens, & ne sortissent de la communion de l'Eglise, choisit quelques personnes du peuple pour chanter d'autres Hymnes, pour ruiner ce que faisoient les Ariens, & pour confirmer la vérité de la foi. Bien que ce dessein semblât

blât fort bon, il ne laissa pas d'être périlleux, & d'exciter de grands troubles. Comme les défenseurs de la Consubstancialité du Fils de Dieu chantoient leurs Hymnes durant la nuit avec plus de pompe & de magnificence que les Ariens, & qu'ils portoient des croix d'argent, au haut desquelles il y avoit des cierges allumez, & que l'Impératrice Eudoxie fournissoit libéralement ce qui étoient nécessaire pour cette dépense, les Ariens qui se souvenoient du tems de leur crédit auquel ils possédoient les Eglises se resolurent de se venger; en étant donc venus aux mains dans l'obscurité de la nuit, ils blessérent d'un coup de pierre au front, Brison Eunuque de l'Impératrice, qui montroit au peuple le chant de ces Hymnes. Il y eut dans cette rencontre quelques personnes tuées de côté & d'autre, dont l'Empereur fut si fort fâché qu'il défendit aux Ariens de continuer à chanter des Hymnes durant la nuit. Je croi devoir remarquer en cét endroit l'origine de cette coûtume. Ignace troisiéme Evêque d'Antioche, qui avoit conversé familiérement avec les Apôtres, aiant un jour vû les Anges qui chantoient tour à tour des Hymnes en l'honneur de la sainte Trinité, introduisit cette maniére de chanter à Antioche, d'où elle a passé aux autres Eglises.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE IX.

Théophile Evêque d'Aléxandrie entreprend de déposer Jean, Evêque de Constantinople.

QUELQUE tems aprés Dioscore, ses freres, & quelques Moines quittérent leur chére retraite pour aller à Constantinople. Isidore qui avoit été autrefois ami intime de Théophile, & qui

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

qui depuis étoit devenu son ennemi, s'y trouva aussi avec eux. Je dirai ici par quelle occasion ils devinrent ennemis, d'amis qu'ils étoient auparavant. Théophile étant en colére contre Pierre Archi-Prêtre de son Eglise, resolut de le chasser, & prit pour prétexte qu'il avoit admis une Manichéenne à la participation des saints Mystéres, sans l'avoir fait renoncer à son erreur. Pierre se défendit, en disant qu'elle n'avoit été admise à la participation des Mystéres, qu'aprés avoir abjuré l'hérésie des Manichéens, & que du consentement de Théophile. Comme Théophile se fâchoit de ce que Pierre disoit qu'il avoit consenti que cette femme participât aux saints Mystéres, & qu'il soûtenoit que c'étoit une calomnie, Pierre s'en rapporta au témoignage d'Isidore qui savoit comment l'affaire s'étoit passée. Isidore étoit alors à Rome où Théophile l'avoit envoié pour remettre la bonne intelligence entre Damase, & Flavien Evêque d'Antioche, de qui ceux qui suivoient Mélecee s'étoient séparez en haine de son parjure. Quand il fut de retour, & que Pierre l'eut pris à témoin, il déclara que Théophile avoit admis cette femme à la communion & à la participation des saints Mystéres, en haine de quoi il fut chassé avec Pierre. Ce dernier vint à Constantinople avec Dioscore & ses freres, pour faire voir à l'Empereur & à Jean, l'injustice & la violence avec laquelle Théophile les avoit traitez. Jean Evêque de Constantinople les reçut fort civilement, les admit à la communion de la priére, & différa de les admettre à la participation des Mystéres, jusques à ce que leur affaire eût été examinée. Dans le même-tems on rapporta faussement à Théophile, que Jean les avoit admis à la participation des Mystéres, & pris leur protection : ce qui fut cause qu'il se resolut non seulement de se venger d'Isidore,

dore, & de Dioscore, mais aussi de Jean, & de le faire chasser de son Siége. Il écrivit pour cét effet à tous les Evêques, & cachant son intention, il condamna par ses lettres les livres d'Origéne, bien qu'Athanase en eût tiré des argumens contre les erreurs d'Arius, pour l'établissement de la doctrine de l'Eglise.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE X.

Epiphane Evêque de Chypre assemble des Evêques pour condamner les livres d'Origéne.

Il se réconcilia avec Epiphane Evêque de Chypre, qu'il avoit autrefois accusé de l'erreur des Antropomorphites, & bien qu'il crût que Dieu n'a point de corps, & qu'il blamât ceux qui tiennent qu'il en a un, il renonça à la vérité qu'il connoissoit, & persuada Epiphane d'assembler un Concile pour condamner Origéne. Epiphane qui étoit un homme fort simple se laissa tromper par les lettres de Théophile, assembla un Concile où il défendit de lire les livres d'Origéne, & écrivit à Jean Evêque de Constantinople pour l'exhorter à ne les plus lire, & à assembler un Concile pour ordonner la même chose. Théophile aiant surpris de la sorte Epiphane qui étoit en grande réputation de piété, & voiant que ses desseins lui réüssissoient en devint plus hardi, & assembla un grand nombre d'Evêques par lesquels il fit prononcer la même condamnation contre Origéne, prés de deux cens ans aprés la mort de cét Auteur, bien qu'il fût persuadé qu'ils ne contenoient aucune erreur, & qu'il ne cherchât qu'à se venger de Dioscore. Jean se souciant fort peu des avis d'Epiphane & de Théophile, prêchoit à son ordinaire, aqueroit de jour en jour une plus grande réputa-

L'an de N. S. tion, & méprisoit les entreprises que l'on faisoit contre lui. Lorsque le dessein que Théophile avoit de faire déposer Jean eut éclaté, ceux qui ne l'aimoient pas en prirent occasion de former contre lui des accusations, & plusieurs tant du Clergé, que de la Cour, procurérent la convocation d'un Concile à Constantinople.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XI.

Sévérien & Antiochus entrent en mauvaise intelligence avec Jean Evéque de Constantinople.

La haine que quelques-uns avoient conçuë contre Jean Evêque de Constantinople s'accrut extrémement par une occasion, dont je ferai ici le récit. Il y avoit en ce tems-là deux Evêques fort célébres, Sévérien & Antiochus, qui étoient tous deux Syriens de Nation. Le premier étoit Evêque de la ville des Gabaliens en Syrie, & le second de Ptolomaïde en Phénicie. Bien que Sévérien parût fort éloquent, il prononçoit mal le Grec, & retenoit quelque chose de l'accent Syriaque. Antiochus étoit venu le premier à Constantinople, & aprés y avoir prêché long-tems, & y avoir amassé de l'argent, il étoit retourné à son Eglise. Sévérien aiant appris qu'Antiochus s'étoit enrichi en prêchant à la Cour, eut envie de l'imiter, & y vint avec quantité de Sermons qu'il avoit preparez. Il y fut reçû tres-civilement par Jean, de qui il tâchoit de gagner les bonnes graces par ses caresses, & s'y fit connoître à plusieurs personnes de condition, & même à l'Empereur. L'Evêque d'Ephése étant mort en ce tems-là, Jean fut obligé d'aller à cette Ville-là, pour y donner un autre en sa place. Aiant trouvé que le peuple étoit divisé, & que les uns se déclaroient pour l'un, & les autres pour l'autre, il se resolut d'appaiser leur con-

contestation sans bruit, & pour cét effet il imposa les mains à un de ses Diacres nommé Héraclide, natif de l'Isle de Chypre, & termina par-là tous les différens. Mais cette affaire l'obligea de demeurer long-tems à Ephése. Durant son absence Sévérien prêcha toûjours à Constantinople, & gagna l'estime, & l'affection de ses Auditeurs. Serapion, de qui nous avons déja parlé, aiant mandé à Jean que Sévérien faisoit beaucoup de bruit, & troubloit la paix de l'Eglise, il en fut sensiblement touché; & aiant ôté plusieurs Eglises aux Novatiens, & à ceux qui célébroient la Féte de Pâques le quatorziéme jour de la Lune, il revint à Constantinople, & reprit le gouvernement de son Eglise, comme auparavant. Personne ne pouvoit plus supporter l'orgueil de Serapion, ni l'insolence avec laquèlle abusant du crédit que lui donnoit l'amitié de Jean, il méprisoit tout le monde. Jean qui le soûtenoit devint odieux à plusieurs pour ce sujet. Un jour que Sévérien passoit, Serapion au lieu de se lever par honneur, demeura à sa place, dont Sévérien aiant conçu de l'indignation, il dit à haute voix devant tout le monde, si Serapion meurt Chrétien, Jesus Christ ne s'est point fait homme. Serapion prit occasion de cette parole pour mettre la division entre Jean & Sévérien; car en supprimant une partie, il l'accusa d'avoir dit simplement, Jesus Christ ne s'est point fait homme, & produisit plusieurs témoins de sa faction, qui déposérent la même chose, sur la foi desquels Jean chassa Sévérien de Constantinople. L'Impératrice Eudoxie blâma cette action de Jean, & fit revenir Sévérien à Constantinople. Mais Jean ne le voulut point voir, & quelque priére qu'on lui fit, il refusa constamment de se réconcilier avec lui, jusques à ce que l'Impératrice mit à ses piés dans l'Eglise des Apôtres, Théodose son fils qui étoit alors enfant, & qui gouver-

L'an de N.S. Arcadius & Honorius.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

ne maintenant si heureusemsnt l'Empire ; & le conjura au nom de ce Jeune Prince de renoncer à la haine qu'il portoit à Sévérien. Ils se réconciliérent donc alors en apparence, & ne laissérent pas de conserver tous deux do l'aversion l'un pour l'autre.

CHAPITRE XII.

Epiphane fait des ordinations dans Constantinople, sans la permission de Jean.

EPIPHANE Evêque de Chypre vint bien-tôt aprés par le conseil de Théophile à Constantinople, & y apporta une copie de la Sentence, par laquelle, sans déclarer Origéne retranché de la communion de l'Eglise, il avoit condamné ses ouvrages. Quand il fut arrivé à l'Eglise de saint Jéan, qui n'est qu'à sept milles de Constantinople ; il décendit de son Vaisseau, fit une assemblée, ordonna un Diacre, & entra dans la Ville. Il évita, par complaisance pour Théophile, de converser avec Jean, & au lieu d'anccepter le logement qu'il lui offroit, il en prit un dans une maison particuliére. Il assembla tous les Evêques qui étoient alors à Constantinople, leur lût la sentence qu'il avoit prononcée contre les livres d'Origéne, & n'en pût jamais rendre d'autre raison, qu'en disant que Théophile & lui avoient trouvé à propos de les condamner. Plusieurs signérent cette sentence par respect pour Epiphane; mais d'autres refusérent de la signer. Théotime Evêque de Scythie prit la liberté de lui dire, Je ne „ veux point deshonorer la mémoire d'un homme „ qui est mort saintement il y a long-tems, & je „ ne suis pas assez hardi pour condamner des ou„ vrages, que nos prédécesseurs n'ont point con„ damnez.

„ damnez. Il ouvrit à l'heure-même un Livre d'Origéne, le lût, & fit voir que la doctrine qu'il contenoit étoit conforme a celle de l'Eglise. Il „ parla ensuite en ces termes : Quiconque des- „ honore ces Livres, ne prend pas garde qu'il des- „ honore la sainte Ecriture d'où leurs maximes „ sont tirées. Voila la réponse que Théotime, Prélat fort recommandable par sa piété, & par la sainteté de sa vie, fit à Epiphane.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XIII.

Défense d'Origéne.

Ceux qui se plaisent à répandre des calomnies, aiant détourné plusieurs personnes de la lecture des Livres d'Origéne, comme d'une lecture impie, j'ai crû en devoir dire ici quelque chose. Des gens qui n'ont rien que de bas & de méprisable, s'imaginent qu'ils se pourront élever en décriant ceux qui sont au dessus d'eux. Methodius Evêque d'Olympe en Lycie, Eustate Evêque d'Antioche, Apollinaire, & Théophile ont été de cette humeur, & ils se sont efforcez de noircir Origéne par leurs calomnies, bien qu'ils ne les aient pas répanduës tous quatre de la même sorte. Ils ne l'ont accusé que chacun en un point, & ont fait voir par-là qu'ils l'approuvoient dans les autres. Methodius aprés l'avoir long-tems déchiré retracte en quelque sorte toutes les injures dans le dialogue intitulé, Xénon, où il parle de lui comme d'un homme admirable. Pour moi, je trouve la justification d'Origéne dans les accusations de ses ennèmis. Car parmi tout ce qu'ils reprennent dans ses livres, ils ne reprennent rien touchant la sainte Trinité, & partant ils reconnoissent que ce qu'il en a écrit est orthodoxe. Athanase

Van de N. S. nase ce généreux défenseur de la Consubstancialité du Fils de Dieu, le cite comme un témoin de sa foi. Voici comme il en parle dans les Livres
Arcadius & Honorius. „ contre les Ariens. Origéne, cét homme si la-
„ borieux & si admirable, confirme nôtre doctri-
„ ne, quand il dit que le Fils de Dieu est coéter-
„ nel à son Pere. Ceux donc qui s'efforcent de noircir Origéne par leurs calomnies ne prennent pas garde qu'ils attaquent aussi Athanase, qui a donné de grands éloges à Origéne.

CHAPITRE XIV.

Jean Evéque de Constantinople avertit Epiphane des entreprises qu'il faisoit dans son Diocése ; Epiphane retourne à son Eglise.

JEAN Evêque de Constantinople bien loin de s'emporter de colére de ce qu'Epiphane avoit ordonné un Diacre dans son Diocése, contre la disposition des Canons, le pria de venir loger avec lui dans la maison de l'Eglise. Epiphane lui fit répondre que jamais il ne demeureroit, ni ne prieroit avec lui, qu'il n'eût auparavant chassé Dioscore & ses freres de Constantinople & signé la condamnation des ouvrages d'Origéne. Comme il différoit de satisfaire à ces conditions, & qu'il disoit qu'il ne faloit rien entreprendre légérement avant la détermination d'un Concile général ; ses ennemis firent paroître Epiphane au milieu de l'Eglise des Apôtres, un jour que le peuple y étoit assemblé, où il condamna les livres d'Origéne, excommunia Dioscore, & reprit indirectement Jean de ce qu'il favorisoit ses erreurs. Le jour suivant Serapion l'alla trouver de sa part dans l'Egli-
„ se, & lui dit : Vous contrevenez en plusieurs
„ maniéres aux Canons. Premiérement vous avez
„ ordon-

„ ordonné un Diacre dans une Eglise soûmise à L'an de N. S. Arcadius & Honorius.
„ ma jurisdiction. En second lieu, vous y avez
„ célébré les saints Mystéres sans ma permission.
„ Lorsque je vous ai prié autrefois d'y venir, vous
„ l'avez refusé, & vous y venez maintenant de
„ vous-même. Prenez garde de ne point exciter
„ un tumulte qui vous pourroit mettre en danger.
Epiphane étonné de ce discours sortit de l'Eglise en reprenant Jean avec beaucoup d'aigreur, & se prépara à retourner en Chypre. Quelques-uns disent qu'étant prêt de partir, il envoia dire à Jean: J'espére que vous ne mourrez pas Evêque, & que Jean lui fit répondre: J'espére que vous ne retournerez jamais en vôtre païs. Je ne sai si ceux qui m'ont rapporté cette circonstance m'ont rapporté la vérité. Mais enfin cela arriva à l'un & à l'autre. Car Epiphane mourut sur mer, & Jean fut chassé de son Siége, comme nous le verrons incontinent.

CHAPITRE XV.

Jean est chassé de son Eglise.

Dés qu'Epiphane fut parti, quelques-uns rapportérent à Jean que c'étoit l'Impératrice Eudoxie qui l'avoit animé contre lui. Comme Jean étoit d'un naturel fort ardent, & qu'il étoit toûjours prêt à parler en public, il fit un discours qui contenoit une invective générale contre les femmes, & qui fut appliqué par le peuple à l'Impératrice. Dés qu'elle en eut été avertie elle en fit de grandes plaintes à l'Empereur, qui donna ordre à Théophile d'assembler un Concile contre Jean. Sévérien qui gardoit toûjours dans le fond de son cœur quelque reste d'aversion, poursuivoit la convocation avec ardeur. Théophile arriva bien-

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

bien-tôt aprés avec plusieurs Evêques qui avoient reçu ses lettres & celles de l'Empereur. La plûpart d'entre eux avoient des raisons particuliéres d'inimitié contre Jean. Ceux qu'il avoit déposez lorsqu'il alla à Ephése pour imposer les mains à Heraclide ne manquérent pas de s'y trouver. Ils s'assemblérent à Calcédoine Ville de Bithynie, dont Cyrin Egyptien de nation étoit Evêque en ce tems-là. Il tenoit plusieurs discours fort desavantageux à Jean, l'appelant orgueilleux, impie, & infléxible, & ces discours-là ne déplaisoient pas aux Evêques. Marutas Evêque de Mésopotamie, aiant marché sans y penser sur le pié de Cyrin, le blessa si fort qu'il ne pût venir avec les autres à Constantinople. Lorsque Théophile y entra, les Ecclésiastiques qui le connoissoient pour l'ennemi déclaré de Jean, n'allérent point au devant de lui, & ne lui rendirent aucun honneur, mais les matelots d'Aléxandrie qui avoient amené du blé sur leurs vaisseaux, le reçûrent avec de grands cris de joie. Il refusa d'entrer à l'Eglise, & alla loger à une maison de l'Empereur, nommée Placidienne. On commença à l'heure-même à intenter diverses accusations contre Jean Evêque de Constantinople, sans y mêler Origéne, & on ne proposa rien que d'impertinent, & de ridicule. Les Evêques s'étant assemblez dans le Faux-bourg du Chêne, qui est un Faux-bourg de Calcédoine, firent citer Jean Evêque de Constantinople pour répondre aux accusations, & firent encore citer Serapion, Tigris Eunuque, Prêtre, & Paul Lecteur qui étoient accusez aussi bien que lui. Jean aiant recusé ses ennemis, & appelé à un Concile général, on lui fit quatre citations; & parce qu'il persista dans la même réponse sans vouloir comparoître, on le condamna par contumace, & on le déposa sans marquer le crime pour lequel on le déposoit. Dés que ce jugement eut été rendu public,

le

le peuple s'assembla pour empêcher qu'on ne le tirât de l'Eglise, & cria qu'il le faloit juger dans une plus grande assemblée. Mais parce que l'Empereur avoit commandé qu'il fût mené en exil, il se mit lui-même, trois jours aprés, entre les mains de ceux qui devoient exécuter cét ordre, de peur d'être cause d'une sédition.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XVI.

Sédition du peuple. Retour de Jean Evéque de Constantinople.

Le peuple s'émut alors avec une fureur extraordinaire, & ceux qui n'avoient jamais aimé Jean, & qui avoient souhaité de le voir chassé de son Siége, eurent compassion de sa disgrace, s'élevérent contre l'Empereur, & contre les Evêques qui l'avoient condamné, & principalement contre Théophile, dont la calomnie, & l'injustice étoit d'autant plus visiblement reconnuë, qu'il avoit communiqué avec Dioscore & ses freres, aussi-tôt aprés que Jean avoit été déposé. Sévérien prêchant dans l'Eglise déclama contre Jean, & dit que quand il n'auroit été coûpable d'aucun autre crime, il auroit mérité par son orgueil d'être déposé, & ajoûta que les autres pechez sont pardonnables, mais que Dieu resiste aux superbes selon le témoignage de l'Ecriture. Cette déclamation n'aiant servi qu'à aigrir encore davantage le peuple, l'Empereur commanda de le ramener. Brison Eunuque de l'Impératrice l'alla prendre à Prénéte, qui est un marché assis à l'opposite de Nicomédie, & le ramena vers Constantinople. Il demeura au Faux-bourg de Mariane, & refusa d'entrer dans la Ville, jusques à ce qu'il fût justifié en presence d'une plus grande assemblée. Mais sa re-

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

sistance aiant augmenté la sédition, & fait avancer aux séditieux quantité de paroles insolentes contre l'Empereur, il fut contraint de rentrer. Une multitude incroiable de peuple courut au devant de lui pour le conduire à l'Eglise, le conjurant de remonter sur son Siége, & de lui donner sa bénédiction. Comme il répondoit que cela ne se pouvoit faire sans l'ordre d'une assemblée légitime, & sans que ceux qui l'avoient condamné revoquassent leur jugement, le peuple le pressa si fort, qu'il l'obligea de remonter sur son Siége, de lui donner sa bénédiction, & de prêcher. Cette action servit depuis à ses ennemis de matiére d'une nouvelle accusation.

CHAPITRE XVII.

Sédition entre les habitans de Constantinople, & ceux d'Aléxandrie. Retraite de Théophile & des Evêques de son parti.

THÉOPHILE entreprit de faire examiner l'ordination d'Héraclide pour trouver moien de déposer Jean. Héraclide étoit absent, & bien qu'absent, il étoit accusé d'avoir battu quelques personnes, & de les avoir fait traîner avec une corde dans les ruës de la Ville d'Ephése. Jean & ceux de son parti aiant soûtenu qu'on ne devoit point condamner un absent; les habitans d'Aléxandrie prétendirent au contraire, que les accusateurs devoient étre écoutez. La contestation s'étant échauffée, on en vint aux mains, & plusieurs furent blessez, & quelques-uns tuez de côté & d'autre.

Théophile s'enfuit à l'heure-même à Aléxandrie, & la plûpart des Evêques, excepté ceux qui tenoient le parti de Jean. Théophile devint alors odieux à tout le monde, & l'assiduité avec laquelle

le il continua de lire les livres d'Origéne, contribua beaucoup à exciter contre lui la haine publique. Quelqu'un lui aiant demandé pourquoi il lisoit ces livres qu'il avoit condamnez : Il répondit, les ouvrages d'Origéne sont semblables à une prairie émaillée de toute sorte de fleurs : Je choisis les plus belles, & quand j'y trouve des épines qui piquent, je les laisse. En faisant cette réponse, il ne songeoit pas à ce que dit Salomon, que les paroles des sages sont comme des éguillons, & que quand on est piqué, il ne faut pas régimber contre.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

Dioscore Evêque d'Ermopole mourut bien-tôt aprés le départ de Théophile, & fut enterré honorablement dans l'Eglise du Faux-bourg du Chêne, où Jean Evêque de Constantinople avoit été condamné. Il continuoit cependant ses prédications. Il fit alors Serapion Evêque d'Héraclée en Thrace.

CHAPITRE XVIII.

Statuë de l'Impératrice Eudoxie. Exil de Jean Evéque de Constantinople.

On avoit élevé en ce tems-là, sur une colonne de Porphyre, une statuë d'argent de l'Impératrice Eudoxie, couverte d'une longue robe, assez proche de l'Eglise de sainte Sophie, bien qu'il y eut une ruë entre deux. On faisoit des jeux à l'entour, par lesquels Jean aiant crû que le respect dû à l'Eglise étoit blessé, il usa de sa liberté ordinaire, & déclama contre ceux qui les faisoient. Au lieu de remontrer avec douceur à l'Empereur, & à l'Impératrice qu'ils ne devoient pas autoriser ces spectacles, il se laissa emporter au torrent de son éloquence, & fit contre eux une véhémente invective. L'Impératrice Eudoxie fut vivement piquée

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

piquée de ce discours de l'Evêque, & procura la convocation d'un nouveau Concile contre lui. Dès qu'il en eut avis, il fit un autre Sermon qu'il commença par ces paroles. Herodiade entre de nouveau en fureur, elle s'agite avec une nouvelle violence, elle danse, & demande une seconde fois qu'on lui apporte la tête de Jean sur un bassin. La colére de l'Impératrice s'étant encore augmentée, Léonce Evêque d'Ancyre en Galatie, Ammonius Evêque de Laodicée en Pisidie, Brison Evêque de Philippes en Thrace, Acace Evêque de Bérée en Syrie, & quelques autres arrivérent. Jean se presenta hardiment devant eux, & demanda qu'ils examinassent les accusations qui étoient formées contre lui. La Fête de la naissance du Sauveur étant arrivée, l'Empereur au lieu d'aller à l'Eglise selon sa coûtume, fit dire à l'Evêque de Constantinople, qu'il ne communiqueroit point avec lui, qu'il ne se fût justifié des crimes dont on l'accusoit. L'assurance que Jean faisoit paroître aiant rallenti l'ardeur de ses accusateurs, les Evêques sans s'arrêter aux autres accusations, dirent qu'il faloit examiner, si aprés avoir été déposé, il avoit pû se remettre sur son Siége sans l'autorité d'un Concile. Jean aiant répondu, qu'il s'y étoit remis par l'autorité de soixante & quinze Evêques qui avoient communiqué avec lui: Léonce lui repartit, que ceux qui l'avoient déposé étoient en plus grand nombre. Jean aiant soûtenu que le Canon dont on se servoit contre lui, avoit été fait par les Ariens dans le Concile qu'ils avoient tenu à Antioche contre Athanase, pour ruiner la Consubstancialité du Fils de Dieu, les Evêques n'eurent aucun égard à ses défenses, & le condamnérent sans considérer que c'étoit par le même moien qu'Athanase avoit été condamné. Cette condamnation aiant été prononcée un peu avant la Fête de Pâques, l'Empereur envoia dire à Jean qu'il

ne

ne pouvoit aller à l'Eglise, parce qu'il avoit été condamné par deux Conciles. Jean s'abstint depuis ce tems-là de s'y trouver, & ceux qui suivoient son parti célébrérent la Fête de Pâques dans le bain de Constance, quantité d'Evêques, de Prêtres, & d'autres Ecclésiastiques qui s'y trouvérent avec le peuple, & qui firent depuis leurs assemblées en divers lieux furent surnommez Joannites. Jean demeura deux mois sans paroître, jusques à ce qu'il fût mené en exil par le commandement de l'Empereur. Le jour qu'il partit quelques uns de ses amis mirent le feu à l'Eglise, qu'un vent de Levant qui régnoit ce jour-là poussa vers le Sénat. Cét embrasement arriva le dixiéme jour du mois de Juin, soûs le sixiéme Consulat d'Honorius, & le premier d'Aristénéte. Je croi devoir passer soûs silence les maux qu'Optat Gouverneur de Constantinople, Paien de Religion, & en cette qualité ennemi des Chrêtiens, fit souffrir aux amis de Jean au sujet de cét incendie.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XIX.

Ordination d'Arsace. Indisposition de Cyrin.

Arsace frere de Nectaire qui avoit tres-bien gouverné l'Eglise de Constantinople avant Jean, fut sacré quelques jours aprés, bien qu'il eût plus de quatre-vints ans. Pendant qu'il conduisoit son peuple avec une singuliere douceur, Cyrin Evêque de Calcédoine à qui Marutas Evêque de Mésopotamie avoit sans y penser écrasé le pié, s'en trouva si mal que la gangraine s'y étant mise, il le falut couper à plusieurs fois. Cette corruption lui couroit de telle sorte par tout le corps, que l'autre pié s'en ressentoit. J'ai crû devoir remarquer cette circonstance, à-cause que quel-

L'an de N. S. 404. quelques-uns attribuoient cette maladie aux injures qu'il avoit dites à Jean Evêque de Constantinople, qu'il ne se pouvoit lasser d'appeler dur, & inflexible. Une grêle extraordinaire étant tombée le dernier jour du mois de Septembre soûs le même Consulat, quelques-uns la regardérent comme un châtiment de l'injustice commise dans la déposition de Jean, & leur opinion sembla confirmée par la mort promte & précipitée de l'Impératrice qui arriva quatre jours aprés. D'autres soûtenoient que Jean avoit mérité d'être déposé, pour les violences qu'il avoit exercées en Asie & en Lydie contre les Novatiens, & contre ceux qui célébrent la Fête de Pâques le quatorziéme jour de la Lune, en s'emparant de leurs Eglises, lorsqu'il alla imposer les mains à Heraclide, & qu'il le sacra Evêque d'Ephése. Dieu qui connoît les choses les plus cachées, & qui est le souverain juge de la vérité, sait si la déposition de Jean fut juste; si la maladie de Cyrin fut un châtiment de sa médisance; si la grêle ou la mort de l'Impératrice arrivérent en punition de ce qui avoit été ordonné contre l'Evêque. Il ne m'appartient pas d'en juger. C'est assez que j'aie rapporté ce qu'on en a dit.

Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XX.

Ordination d'Atticus.

405. ARSACE ne joüit pas long-tems de sa dignité, étant mort l'onziéme jour du mois de Novembre soûs le Consulat suivant, qui étoit le second de Stilicon, & le premier d'Antéme. Les brigues de ceux qui aspiroient à sa place la firent vaquer plus d'un an. Mais enfin Atticus homme d'une singuliére piété fut choisi pour la remplir,

soûs

foûs le sixiéme Consulat d'Arcade, & le premier de Probus. Il étoit d'une famille de Sébaste Ville d'Arménie; s'étoit adonné dés sa jeunesse aux exercices de la vie Monastique, n'avoit aquis qu'une capacité médiocre, mais avoit fort bon sens. L'an de N. S. 406. Arcadius & Honorius.

CHAPITRE XXI.

Mort de Jean Evêque de Constantinople.

JEAN mourut en exil à Comanes, Ville assise sur le Pont-Euxin, le quatorziéme jour du 407. mois de Septembre, soûs le septiéme Consulat d'Honorius, & le second de Théodose. L'amour de l'abstinence lui donna, comme je l'ai deja dit, plus d'emportement que de retenuë; & la sévérité de sa vertu, une trop grande liberté de parler. Je me suis souvent étonné comment aiant un zele si ardent pour la rigueur de la discipline, & pour la perfection de la vie Evangélique, il enseignoit dans ses Sermons à la mêpriser; car bien qu'un Concile n'ait accordé qu'une seule fois la pénitence pour les pechez commis depuis le Bâtême, il n'a point fait de difficulté de dire quand vous auriez fait mille fois pénitence, venez encore la faire. Cette parole a été reprise par plusieurs de ses amis, & entre autres par Sisinnius Evêque des Novatiens, qui fit un livre exprés pour la refuter.

CHAPITRE XXII.

Réponses ingénieuses de Sisinnius.

JE croi qu'il ne sera pas hors du propos de dire ici quelque chose de ce Sisinnius. C'étoit un homme fort éloquent, & fort savant en Philoso-

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

phie. Il s'étoit merveilleusement exercé en l'art de raisonner, & avoit aquis une connoissance fort profonde de la sainte Ecriture : de sorte qu'Eunome n'osa jamais entrer en conférence avec lui. Bien qu'il fût fort tempérant, il ne laissoit pas de vivre dans une grande délicatesse, de s'habiller de blanc, & de se baigner tous les jours deux fois dans les bains publics. Quelqu'un lui aiant demandé pourquoi étant Evêque il se baignoit tous les jours deux fois : il répondit, c'est que je ne saurois me baigner trois fois. Etant un jour allé voir Arsace, un des amis de cét Evêque lui demanda, pourquoi *il n'avoit* pas l'habit Ecclesiastique, & où il avoit trouvé écrit qu'un Prêtre dût être vétu de blanc. On dit qu'il lui répondit, & vous dites-moi, où il est écrit qu'un Evêque doit être vétu de noir ? Celui à qui il parloit n'aiant rien pû lui répondre, il ajoûta, vous ne sauriez me montrer qu'un Prêtre doive être vétu de noir, mais Salomon m'apprend à me vétir de blanc, quand il dit que vos vêtemens soient blancs. Je trouve outre cela dans l'Evangile que le Sauveur étoit vétu de blanc, & qu'il fit voir Moïse & Elie à ses Disciples, vétus de blanc. Il se fit admirer par ces réponses, & par d'autres semblables qu'il fit sur le champ. Léonce Evêque d'Ancyre en Galatie aiant ôté une Eglise aux Novatiens, Sisinnius le vint trouver à Constantinople où il étoit alors, & le pria de la rendre. Léonce lui aiant réfusé rudement sa demande, en lui disant : Vous autres Novatiens qui ruinez le Sacrement de Pénitence, & fermez aux hommes la porte de la Miséricorde Divine, ne devez point avoir d'Eglises : il lui répondit : Personne ne fait mieux pénitence que moi ; & Léonce lui aiant demandé comment la faites-vous ? il lui repartit : Je la fais de ce que je vous suis venu voir. Jean Evêque de Constantinople étant un jour entré en contestation avec lui, & lui aiant dit, cette Ville ne sau-

sauroit avoir deux Evêques, Sisinnius lui répondit : Elle n'en a pas aussi deux. Jean se mit en colére pour cette réponse en disant : Voiez-vous comme il prétend être seul Evêque : Sisinnius repartit : Je ne dis pas cela : mais c'est que je ne suis pas Evêque à vôtre jugement, bien que je le sois au jugement de tous les autres. Jean s'étant encore fâché de cette réponse, & lui aiant dit : Je vous empéchérai de précher. Car vous étes hérétique, Sisinnius repartit guaiement : Je vous serai fort obligé, si vous me délivrez d'une aussi grande peine que celle-là. Jean s'étant un peu adouci, lui repartit : Je ne vous empécherai point de précher puisque vous y trouvez de la peine. Je serois trop long, si je voulois rapporter tous les bons mots & toutes les réponses ingénieuses de Sisinnius. Celles-ci suffisent pour faire voir le caractére de son esprit. Je dirai seulement que sa rare érudition lui aquit l'estime & l'affection des Evêques, & des principaux du Sénat. Il a fait des livres où il a recherché avec trop d'affectation l'élegance du discours, & a emploié des façons de parler trop Poëtiques, & trop figurées. Ce qui a été cause qu'ils lui ont aquis moins de réputation que ses Sermons. Aussi les prononçoit-il avec un ton, & un geste qui donnoient de l'admiration.

L'an de N. S. Arcadius & Honorius.

CHAPITR XXIII.

Mort de l'Empereur Arcadius.

L'Empereur Arcadius mourut bien-tôt aprés Jean, Evêque de Constantinople. Ce Prince étoit fort doux de son naturel. Un accident qui arriva durant son régne, fit juger qu'il étoit fort aimé de Dieu. Il y a une grande maison à Constantinople, qui a été nommée Carya, à-cause

L'an de N. S. 408.

Arcadius & Honorius.

d'un noyer planté à l'entrée, où Acace souffrit autrefois le martyre. Proche de ce noyer est une petite Eglise bâtie en son honneur, où l'Empereur Arcadius alla un jour faire sa priére. Le peuple courut en foule dans les ruës pour le voir passer, & ceux qui demeuroient dans la maison, dont je viens de parler, en sortirent pour le voir avec les autres. Ils n'en furent pas si-tôt sortis qu'elle tomba, & tout le monde crût que leur conservation étoit un effet des priéres de l'Empereur. Il mourut le premier jour du mois de Mai, soûs le Consulat de Bassus & de Philippe, en la seconde année de la deux cens quatre-vints dix-septiéme Olympiade, & en la trente & uniéme de son âge, & laissa Théodose son fils à l'âge de huit ans. Il régna treize ans avec Théodose son pere, & quatorze depuis sa mort. Ce Livre contient l'Histoire de douze ans six mois.

On trouve en quelques Exemplaires ce qui suit.

L'Evéque d'Ephése étant mort, Jean fut obligé d'aller en cette Ville pour en ordonner un autre. Quand il y fut, il y trouva de grandes contestations touchant l'élection, qui le portérent à choisir Heraclide, un de ses Diacres, natif de l'Isle de Chypre, & à lui imposer les mains. Cette ordination augmenta le desordre ; parce que plusieurs jugeoient Heraclide indigne de cette place. Pendant que Jean demeura à Ephése pour appaiser les esprits, Sévérien aquit une grande reputation à Constantinople par ses Sermons. Jean en fut averti par Serapion son ami intime, homme d'une singuliére piété, à qui il avoit confié le soin de son Eglise durant son absence. Jean revint ensuite à Constantinople, & reprit la conduite de son peuple. Il s'émut alors un grand différend entre Sérapion Diacre, & Sévérien Evéque. Le premier

mier s'oppoſoit à Sévérien qui prétendoit diſputer *L'an de N. S. 408.*
à Jean la gloire de l'éloquence, & l'autre portoit envie à Serapion de ce qu'il étoit ſi avant dans les bonnes graces de Jean, qu'il l'avoit choiſi pour gouverner ſon Diocéſe durant ſon voiage. Un jour que Sévérien paſſoit, Serapion ne ſe leva point pour le ſalüer, ſoit qu'il ne le vît point, comme il aſſura depuis avec ſerment dans une aſſemblée d'Evêques, ou qu'il le mêprisât, comme Sévérien le prétendoit. Je ne dirai pas par quel motif il demeura en ſa place au lieu de ſe lever, parce que je n'en ſai rien. Dieu le ſait. Sévérien piqué au vif de cette injure qu'il croioit avoir reçuë, condamna Serapion ſans aucune aſſemblée d'Evêques, le dépoſa de l'ordre des Diacres, & le retrancha de la communion de l'Egliſe. Jean fut tres-fâché de cette condamnation. L'affaire aiant depuis été examinée dans un Concile, Serapion proteſta qu'il n'avoit point vû Sévérien lorſqu'il avoit manqué de le ſalüer, & produiſit des témoins. Les Evêques trouvérent ſon excuſe raiſonnable, & priérent Sévérien de s'en contenter. Jean pour lui donner une entiére ſatisfaction ſuſpendit Serapion pendant une ſemaine des fonctions de Diacre, bien qu'il ſe ſervit de lui en toutes les affaires, & qu'il le trouvât fort propre à traiter les cauſes Eccléſiaſtiques. Sévérien n'aiant point voulu ſe laiſſer fléchir, & aiant inſiſté à ce que Serapion fût dépoſé & retranché de la communion, Jean ſe leva en colére, & dit aux Evêques : Jugez cette affaire comme il vous plaira; pour moi je n'en veux point être Juge. Les Evêques ſe levérent en même tems ſans rien juger, & blâmérent la dureté de Sévérien. Jean ne voulant plus parler depuis à Sévérien, lui „envoia dire ce qui ſuit : Il n'eſt pas juſte que „vôtre Egliſe demeure ſi long-tems abandonnée „& privée de la preſence de ſon Evêque. Re„tournez la gouverner, & ne négligez point les

L'an de N. S. 408.

„ dons que Dieu vous a faits. Dés que Sévérien fut parti, l'Impératrice Eudoxie le fit revenir de Calcédoine, & blâma Jean de l'avoir chassé. Quand Sévérien fut de retour, Jean refusa de le voir, & mêprisa toutes les priéres qu'on lui fit sur ce sujet, jusques à ce que l'Impératrice Eudoxie l'alla trouver dans l'Eglise des Apôtres, & aiant mis Théodose son fils à ses piés, le conjura au nom de ce jeune Prince de se réconcilier avec Sévérien, & obtint enfin de lui cette grace avec beaucoup de peine.

HIS-



HISTOIRE DE L'ÉGLISE,

Écrite par Socrate.

LIVRE SEPTIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Antéme Préfet du Prétoire est chargé du gouvernement de l'Empire.

L'EMPEREUR Arcadius étant mort le premier jour du mois de Mai, soûs le Consulat de Bassus & de Philippe, Honorius son frere continua de gouverner l'Occident, & Antéme Préfet du Prétoire gouverna l'Orient soûs l'autorité de Théodose, qui n'avoit encore que huit ans. Il étoit petit-fils de Philippe, qui soûs le régne de Constance avoit chassé Paul de l'Eglise de Constantinople, & établi Macédonius en sa place. Il fit fermer la Ville de murailles. Il étoit estimé

L'an de N. S. 408.

Honorius, & Theodose.

L'an de N. S. avec raison un des plus prudens, & des plus habiles de son siécle. Il ne faisoit rien sans en avoir meurement délibéré avec ses amis & sur tout avec le Sophiste Troïle, homme tres-intelligent dans les affaires.

Honorius, & Theodose.

CHAPITRE II.

Mœurs d'Atticus Evêque de Constantinople.

LORSQUE l'Empereur Théodose étoit en la huitiéme année de son âge, Atticus étoit en la troisiéme de son Pontificat. Outre qu'il avoit une profonde sience, il avoit encore une singuliére piété & une rare prudence. Ce qui fut cause que l'état de l'Eglise fut fort florissant de son tems. Il ne se fit pas seulement aimer des Fidéles. Il se fit aussi admirer des hérétiques. Il ne voulut jamais les persécuter, & s'il leur donnoit quelquefois de la crainte, il les rassuroit aussi-tôt par sa douceur. Il étoit tres-assidu à l'étude, & passoit les nuits entiéres à lire les ouvrages des Anciens. Il ne s'étonnoit point aussi des argumens des Philosophes, ni des subtilitez des Sophistes. Il étoit agréable dans la conversation, compatissoit à la douleur des affligez, & se faisoit tout à tous à l'imitation de l'Apôtre. Etant Prêtre il composa des Sermons qu'il apprit par cœur. Mais depuis il prêcha sur le champ. Ses Sermons n'étoient pas toutefois assez excellens pour exciter les applaudissemens du peuple, ni pour être rédigez par écrit. Je ne dirai rien ici davantage de son esprit, de son érudition, ni de ses mœurs, mais je continuerai à rapporter ce qui se passa de son tems.

CHA-



L'an de N. S.

CHAPITRE III.

Honorius, & Theodose.

Théodose Evéque de Synnade persécute les Macédoniens. Agapet s'empare de son Siége.

THE'ODOSE Evêque de Synnade Ville de la Phrygie Pacatienne, persécutoit avec violence les Macédoniens, les chassant non seulement de la Ville, mais aussi de la campagne. Il n'agissoit en cela ni selon la coûtume de l'Eglise Catholique, qui n'a point accoûtumé de persécuter les hérétiques, ni aussi par le zele de la Religion, mais par un motif d'avarice, & à dessein de tirer de l'argent de ceux des autres sectes. Il fit aux Macédoniens tous les mauvais traitemens dont il se pût imaginer, mit des armes contre eux entre les mains des Ecclésiastiques, & excita les Juges seculiers à les inquiéter. Il tourmenta Agapet leur Evêque plus que tous les autres. Les Juges de la Province n'aiant pas une autorité assez absoluë à son gré pour exercer ses violences, il vint à Constantinople pour y mandier des Edits du Préfet du Prétoire. Durant son absence, Agapet Evêque des Macédoniens prit une resolution fort sage & fort prudente. Aiant assemblé son Clergé & son peuple, il leur proposa de faire profession de la doctrine de la Consubstancialité du Fils de Dieu, & à l'heure-même, alla à l'Eglise suivi d'une multitude incroiable, y fit la priére, monta sur la Chaire de Théodose, y prêcha que le Fils de Dieu est de la même nature que son Pere, & se rendit maître des Eglises du Diocése. Théodose qui ne savoit rien de tout ce qui étoit arrivé retourna à Synnade, avec un Edit du Préfet, mais aiant été chassé de l'Eglise, il revint à Constantinople, & se plaignit à Atticus de la violence qu'il avoit souf-

L'an de N. S. Honorius, & Theodose.

ferte. Cét Evêque considérant que ce changement étoit avantageux à la Religion, consola Théodose le mieux qu'il pût, l'exhorta à se tenir en repos, & à sacrifier ses intérêts à l'utilité de l'Eglise, & écrivit à Agapet qu'il demeurât en possession de la dignité Episcopale sans rien appréhender de la part de Théodose.

CHAPITRE IV.

Atticus guérit un Juif d'une paralysie, en lui conférant le Bâtême.

Si l'Eglise reçut cét avantage au tems d'Atticus, elle ne fut pas privée du don des miracles. Un Juif qui étoit retenu dans son lit par une paralysie depuis plusieurs années, sans que l'art des Médecins, ni les priéres des autres Juifs lui eussent apporté aucun soulagement, eut enfin recours au Bâtême, comme à un souverain remède. Atticus Evêque de Constantinople l'aiant instruit des véritez de nôtre Religion, le fit porter sur son lit aux fons, & aussi-tôt qu'il eut reçu ce Sacrement avec une foi vive, il sortit de l'eau avec une parfaite santé. Dieu a bien voulu faire paroître en nôtre tems ce miracle de sa puissance par lequel plusieurs Paiens furent attirez à la foi, bien que les Juifs qui demandent des miracles ne le fussent point.

CHA-

L'an de N. S. Honorius, & Theodose.

CHAPITRE V.

Sabbatius Prêtre des Novatiens se sépare de leur communion.

PLUSIEURS demeurérent obstinez dans leurs crimes sans être touchez de ce miracle. Non seulement les Juifs n'y ajoûtérent point de foi, mais ceux qui les suivent dans leur discipline les imitérent encore dans leur infidélité. Sabbatius, dont nous avons parlé ci-devant, ne se contentant pas de l'honneur du Sacerdoce, & aspirant à la dignité Episcopale, se sépara en ce tems-là de la communion des Novatiens, soûs prétexte de célébrer la Fête de Pâques selon la coûtume des Juifs.

Comme il faisoit des assemblées particuliéres, & sans la permission de Sisinnius son Evêque, dans un lieu nommé Xérolophe, où est maintenant le marché d'Arcadius, il se porta à une action fort extraordinaire, & fort dangereuse. En lisant un jour d'assemblée l'endroit de l'Evangile où il est dit, c'étoit un jour de Fête que l'on nomme la Pâques des Juifs, il ajoûta de son Chef, ces paroles qui n'avoient jamais été ni écrites, ni entenduës, malheur à celui qui célébrera la Fête de Pâques en autre tems que celui auquel on ne mange point de levain. Ces paroles s'étant répanduës parmi le peuple, les plus simples des Laïques parmi les Novatiens en furent trompez, & le suivirent. Mais sa fausseté fût bien-tôt aprés découverte. Comme il célébroit la Fête de Pâques avant les Chrêtiens, selon l'opinion dont il étoit prévenu, & qu'il passoit la nuit en priéres avec une grande multitude de peuple, cette multitude fut saisie tout d'un coup d'une vaine terreur, & crût

L'an de N. S. Honorius, & Theodose.

que l'Evêque Sisinnius devoit les attaquer à main armée. Aiant l'esprit troublé par cette crainte, ils se pressérent si fort dans un lieu étroit où ils étoient enfermez, qu'il y en eut soixante & dix écrasez. Cela fut cause que plusieurs quittérent le parti de Sabbatius. Quelques-uns néanmoins, ausquels il avoit inspiré ses sentimens, demeurérent avec lui. Nous verrons incontinent comment il parvint à la dignité Episcopale, & viola le serment par lequel il y avoit renoncé.

CHAPITRE VI.

Evêques de la secte des Ariens.

DOROTHÉ'E Evêque des Ariens, que nous avons dit ci-devant avoir été transféré par ceux de cette secte d'Antioche à Constantinople, étant mort à l'âge de cent dix-neuf ans, le sixiéme jour du mois de Novembre, sous le septiéme Consulat d'Honorius & le second de Théo-
409. dose, Barbas fut élu pour lui succéder. Les Ariens eurent en ce tems-là deux Prêtres fort éloquens, dont l'un se nommoit Timothée, & l'autre George. Le premier excelloit dans les siences prophanes, & le second dans les sacrées. L'un avoit toûjours entre ses mains les Ouvrages d'Aristote & de Platon, & l'autre lisoit continuellement Origéne, expliquoit l'Ecriture, & se servoit fort bien de la teinture, quoique légére, qu'il avoit aquise de la langue Hebraïque. Timothée avoit été autre-fois de la secte des Psatyriens, & George avoit été ordonné par Barbas. J'ai conféré autre-fois avec Timothée, & reconnu par expérience combien il étoit prêt à répondre sur le champ aux plus difficiles questions qu'on lui faisoit sur l'Ecriture,

re, & à en expliquer les passages les plus obscurs. L'an
Il confirmoit toutes ces réponses par l'autorité de
d'Origéne. Je me suis étonné que ces deux hom- N. S.
mes, dont l'un lisoit toûjours Platon, & l'autre 409.
citoit toûjours Origéne, soient demeurez dans la Hono-
secte des Ariens. Car Platon ne dit point que la rius
seconde cause, ni la troisiéme cause aient eu un &
commencement; & Origéne avouë en quantité Theo-
d'endroits de ses Livres, que le Fils est éternel dose.
comme son Pere. Mais étant demeurez dans cette secte, ils en ont reformé un grand nombre d'abus, & ont aboli par leurs Sermons une partie considérable des impiétez & des blasphémes d'Arius. Sisinnius Evêque des Novatiens étant mort bien-tôt aprés sous le même Consulat, Chrysante, dont nous parlerons dans la suite de nôtre Histoire, fut choisi pour lui succéder.

CHAPITRE VII.

Cyrille succéde à Théophile au gouvernement de l'Eglise d'Aléxandrie.

THE'OPHILE Evêque d'Aléxandrie étant 412.
bien-tôt aprés tombé en léthargie, mourut le quinziéme jour du mois d'Octobre, sous le neuviéme Consulat d'Honorius, & le cinquiéme de Théodose. Il y eut contestation pour l'élection d'un successeur, les uns proposant Timothée Archidiacre, & les autres Cyrille neveu de Théophile. Timothée étoit appuié par Abondantius Chef des troupes d'Egypte. Mais Cyrille aiant été mis en possession du Siége de Théophile son oncle, le troisiéme jour d'aprés sa mort, y exerça un pouvoir plus absolu que lui. Car depuis ce tems-là les Evêques d'Aléxandrie s'élevérent si fort au dessus des Prêtres, qu'ils se rendirent maî-

L'an de N. S. 412. Honorius & Theodose.

tres de toutes les affaires. Voila pourquoi Cyrille fit fermer les Eglises que les Novatiens avoient dans la Ville, qu'il enleva tous leurs vases & leurs ornemens, & qu'il dépoüilla Théopempte leur Evêque de tout son bien.

CHAPITRE VIII.

La Religion Chrétienne se répand dans la Perse.

La Religion Chrétienne fit en ce tems-là des progrés en Perse, à l'occasion des Ambassades fréquentes que les Empereurs y envoiérent. Marutas Evêque de Mésopotamie dont nous avons déja parlé, y aiant été envoié, y fut reçu tres-civilement par le Roi Isdigerde. Les Mages qui étoient en grand crédit dans le païs, eurent jalousie des honneurs que ce Prince lui rendoit, & appréhendérent qu'il ne le convertît à nôtre Religion, parcequ'il l'avoit guéri par ses priéres, d'une maladie dont ils n'avoient pû le soulager. Aiant donc entrepris de le faire chasser, ils usérent de cét artifice de cacher un homme soûs un lieu où l'on entretenoit un feu perpétuel, & où le Roi avoit accoûtumé de l'aller adorer, & de faire crier à cét homme qu'il faloit chasser le Roi comme un impie, qui croioit que le Prêtre des Chrétiens étoit agréable à Dieu. Le Roi épouvanté par cét oracle avoit envie de renvoier Marutas. Mais ce saint Evêque découvrit dans la priére l'artificie des Mages, & aiant été trouver le Roi le lui découvrit, & l'assura qu'il le reconnoîtroit s'il avoit agréable de faire remuer la terre. Le Roi étant entré selon sa coûtume dans le lieu où le feu brûloit toûjours, & aiant entendu la même voix, commanda de creuser la terre, trouva l'imposteur, fit décimer les Mages, & permit à Marutas

tas

nas de bâtir des Eglises. Marutas retourna ensuite à Constantinople. Mais aiant fait bien-tôt aprés un second voiage en Perse, les Mages inventérent une nouvelle ruse contre lui, & excitérent une odeur insupportable dont ils accusérent les Chrêtiens d'être les Auteurs. Le Roi qui se défioit des Mages, reconnut que cette mauvaise odeur étoit un effet de leurs fourberies, les châtia, & rendit à Marutas de plus grands honneurs que jamais. Cét Evêque aiant depuis délivré avec Abdas Evêque de Perse, par leurs jeûnes & par leurs priéres, le fils d'Isdigerde, d'un démon dont il étoit possédé, peu s'en falut que ce Roi ne fit profession de la Religion Chrêtienne. Mais il fut prévenu par la mort, & Vararane son fils & son successeur, déclara la guerre aux Romains, comme nous le verrons dans la suite de nostre Histoire.

L'an de N. S. Honorius & Theodose.

CHAPITRE IX.

Evêques d'Antioche & de Rome.

FLAVIEN Evêque d'Antioche étant mort dans le même tems, Porphyre lui succéda, & Aléxandre succéda depuis à Porphyre. Damase, aprés avoir gouverné l'Eglise de Rome, l'espace de dix-huit ans, eut Sirice pour successeur, qui l'aiant gouvernée quinze ans, la laissa à Anastase, qui la gouverna trois autres. Innocent son successeur persécuta le premier les Novatiens, qui demeuroient à Rome, & leur ôta plusieurs Eglises.

L'an de N. S.

CHAPITRE X.

Honorius & Theodose.

Prise de Rome par Alaric.

LA Ville de Rome fut réduite au même tems sous la domination des Etrangers. Alaric allié des Romains qui avoit été élevé aux premiéres charges de l'Empire, en récompense des services qu'il avoit rendus à l'Empereur Théodose contre le Tiran Eugéne, ne pouvant conserver son bonheur, partit de Constantinople, & bien qu'il ne prît point le titre d'Empereur, il alla faire le dégât en Illirie. Les Thessaliens s'opposérent à son passage aux environs de l'embouchûre du fleuve Pénée, & lui tuérent environ trois mille hommes. Les autres étant passez mirent tout à feu & à sang, prirent Rome, la pillérent, brûlérent ses plus magnifiques bâtimens, partagérent entre eux le butin, & firent mourir par des cruels supplices les principaux du Sénat. Alaric pour se moquer de la Dignité Impériale, fit vêtir un jour un nommé Attalus en Empereur, lui donna des Gardes, & le lendemain le fit paroître en équipage d'esclave. Il prit incontinent aprés la fuite, au bruit de l'arrivée d'une armée Romaine. Ce bruit-là n'étoit pas faux. Car l'armée de Théodose marchoit. Mais Alaric ne l'attendit pas. On dit qu'allant vers Rome, il rencontra un Moine, qui l'exhorta à épargner le sang, & à ne point mettre son plaisir dans le meurtre & dans le carnage. Alaric lui fit cette réponse. Je ne vai pas de ce côté-là de moi-même; j'y suis poussé par je ne sai qui, qui me presse tous les jours, en me disant: Va ruiner Rome.

CHA-

L'an de N.S. Honorius & Theodose.

CHAPITRE XI.

Evêques de Rome.

APRE'S la mort d'Innocent, Zosime gouverna l'Eglise de Rome l'espace de deux années. Quand Zosime fut mort, Boniface la gouverna trois autres années. Celestin succéda à Boniface, ôta aux Novatiens plusieurs Eglises dans Rome, & obligea Rusticulas leur Evêque de faire ses assemblées dans une maison particuliére. Ils avoient été en grande considération à Rome jusqu'en ce tems-là, y avoient possédé d'amples Eglises, & y avoient assemblé une multitude incroiable de peuple. Mais ils furent attaquez par la jalousie, depuis que les Evêques de Rome eurent mêprisé, aussi-bien que ceux d'Aléxandrie, de se tenir dans les bornes de la modestie sacerdotale, & eurent commencé à usurper une autorité trop absoluë. Voila pourquoi ils ne laissérent plus la liberté des assemblées publiques à ceux qui n'avoient aucun différend avec eux touchant la foi, & bien qu'ils loüassent la pureté de leurs sentimens, ils ne laissoient pas de leur ôter tout leur bien. Les Evêques de Constantinople ne sont jamais tombez dans ce desordre. Ils ont toûjours chéri les Novatiens, & permis leurs assemblées, comme je l'ai déja dit.

CHAPITRE XII.

Chrysante est ordonné malgré lui, Evêque des Novatiens. Son éloge.

APRE'S la mort de Sisinnius, Chrysante fut élevé à la Dignité Episcopale. Il étoit fils de Mar-

L'an de N. S. Honorius. & Theodose.

Marcien, prédécesseur de Sisinnius. Dés sa jeunesse il avoit eu une charge dans la maison de l'Empereur. Il avoit été depuis Gouverneur d'Italie, & Vicaire d'Angleterre, & avoit aquis une grande réputation dans ces deux emplois. Il revint dans un âge assez avancé à Constantinople, & dans le tems qu'il sollicitoit pour en être Gouverneur, il fut fait Evêque des Novatiens. Sisinnius avoit déclaré en mourant qu'il étoit fort capable de lui succéder, & le peuple qui tenoit cette déclaration comme une loi, le chercha à l'heure-même pour le faire ordonner. Pendant qu'il s'étoit caché pour éviter cét honneur, Sabbatius prit l'occasion de se faire imposer les mains par des Evêques inconnus, & entre autres par Hermogéne qu'il avoit excommunié, à cause de l'impiété, dont ses livres étoient remplis. Mais il ne pût réüssir dans ce dessein. Car le peuple irrité de ses parjures, & de ses mauvais artifices chercha Chrysante, & l'aiant trouvé en Bithynie, où il s'étoit caché, l'éleva par force sur le Siége de l'Eglise des Novatiens. Il avoit une prudence & une modestie singuliére. Il conserva & augmenta par ses soins les Eglises que les Novatiens avoient à Constantinople. Il fut le premier de tous les Evêques, qui fit aux pauvres des aumônes de son propre bien. Il ne recevoit du peuple que deux pains tous les Dimanches. Il avoit une si forte passion pour l'aggrandissement de son Eglise, qu'il tira Ablavius un des plus éloquens de son siécle, de l'école de Troïle pour l'ordonner Prêtre. On a des Sermons fort élégans de cét Ablavius. Il devint depuis Evêque des Novatiens de Nicée, & enseigna la Rhétorique dans cette Ville.

CHA-

L'an de N. S. Honorius. & Theodose.

CHAPITRE XIII.

Combat entre les Chrêtiens, & les Juifs d'Aléxandrie.

LES Juifs furent chassez en ce tems-là d'Aléxandrie par Cyrille. Le peuple de cette Ville est plus porté à la sédition que nul autre, & quand il est une fois ému, il ne s'appaise point qu'il n'ait répandu beaucoup de sang. Il ne s'émut alors que pour un sujet fort léger, & pour les spectacles des Bâteleurs. Un Bâteleur avoit accoûtumé de danser le samedi, & d'amasser une grande multitude de penple, parce que les Juifs donnoient ce jour-là à leur divertissement, au lieu de l'emploier à la lecture de la loi. Oreste Gouverneur de la Ville avoit souvent tâché de réprimer ce desordre. Mais les Juifs qui étoient toûjours fort animez contre le parti contraire, témoignérent en cette occasion plus de chaleur que jamais, pour la défense des Bâteleurs. Comme le Gouverneur étoit au téatre pour y faire préparer ce qui étoit nécessaire pour la célébration des jeux, les partisans de Cyrille s'y trouvérent, & entre autres un Professeur de Grammaire, nommé Hiérax, qui étoit toûjonrs tres-assidu à ses Sermons, & qui y faisoit plus de bruit par ses applaudissemens, que nul autre. Dés que les Juifs l'apperçûrent, ils s'écriérent qu'il n'étoit venu que pour faire sédition. Il y avoit long-tems que le Gouverneur regardoit avec jalousie le pouvoir que s'attribuoient les Evêques, & les entreprises qu'ils faisoient sur la jurisdiction des Gouverneurs de Province, & se persuadant alors que Cyrille avoit dessein de le troubler dans l'exercice de sa charge, il commanda que l'on arrêtât Hiérax, & que l'on lui donnât la question. Cyrille

L'an de N. S. Honorius. & Theodose.

en aiant eu avis, envoia quérir les principaux d'entre les Juifs, & les ménaça de les châtier, s'ils ne cessoient d'exciter des séditions contre les Chrêtiens. Bien loin d'appréhender l'effet de cette ménace, ils en devinrent plus furieux, & formérent une conjuration, pour laquelle ils méritérent d'étre chassez de la Ville. Ils convinrent entr'eux de mettre à leur doigt un anneau d'écorce de Palmier, pour se reconnoître, & de fondre à main armée sur les Chrêtiens. Ils envoiérent plusieurs personnes crier durant la nuit, que le feu étoit à l'Eglise d'Aléxandrie. Les Chrêtiens étant accourus pour l'éteindre, les Juifs se jettérent sur eux, & en tuérent un grand nombre. A la pointe du jour Cyrille mena une multitude incroiable de peuple à la Synagogue, chassa les Juifs de la Ville, & permit de piller leurs biens. Ce peuple fut exterminé de la sorte, d'Aléxandrie, où il s'étoit établi dés le tems d'Aléxandre Roi de *Macédoine*. Adamantius Professeur en Médecine, se refugia chez Atticus Evêque de Constantinople, & s'étant converti à la Religion Chrêtienne, retourna à Aléxandrie. Oreste Gouverneur de cette Ville, eut un sensible déplaisir de voir qu'elle eût été privée par un si fâcheux accident, d'un si grand nombre d'habitans, & en écrivit à l'Empereur. Cyrille lui écrivit aussi, pour l'informer de l'insolence des Juifs, & envoia, à la priére du peuple, quelques personnes vers Oreste Gouverneur, pour tâcher de l'adoucir. Oreste aiant réfusé de se réconciler, Cyrille lui presenta le Livre de l'Evangile, pour l'obliger, par le respect de la Religion, à oublier son ressentiment. Mais il n'obtint rien de lui par ce moien-là

CHA-

L'an de N. S. Honorius. & Theodose.

CHAPITRE XIV.

Sédition excitée par des Moines contre le Gouverneur d'Aléxandrie

QUELQUES Moines des montagnes de Nitrie, qui avoient été autrefois animez par Théophile contre Dioscore, & ses trois freres, étant alors transportez par un zele trop ardent, prirent les armes pour la défense de Cyrille. Etant sortis de leur solitude, au nombre d'environ cinq cens, ils allérent dans Aléxandrie, & aiant rencontré le Gouverneur Oreste, que l'on portoit dans sa chaise, ils l'appelérent Paien & Idolâtre. Ce Gouverneur jugeant que c'étoit un piége qui lui avoit été dressé par Cyrille, s'écria qu'il étoit Chrêtien, & qu'il avoit été bâtisé à Constantinople par Atticus. Les Moines faisant peu d'attention à ses paroles, un d'entre eux, nommé Ammonius, le blessa d'un coup de pierre à la tête, & le mit tout en sang. Ses Gardes appréhendant d'étre lapidez, s'enfuirent de côté & d'autre; le peuple accourut au secours du Gouverneur, écarta les Moines, se saisit d'Ammonius, & le mit entre les mains du Gouverneur, qui le fit tourmenter avec tant de violence qu'il en mourut. Il écrivit en même tems aux Empereurs tout ce qui s'étoit passé. Cyrille leur écrivit aussi, & leur fit une rélation fort différente de la sienne. Aiant redemandé le corps d'Ammonius, il le fit enterrer dans une Eglise, lui donna le nom de Thaumase, & le loüa dans ses Sermons comme un Martyr qui avoit perdu la vie pour la défense de la piété. Cette action de Cyrille ne fut pas approuvée par tous les Chrêtiens, qui savoient qu'Ammonius, bien loin d'avoir perdu la vie pour

la

L'an de N. S. Honorius. & Theodose.

la foi, n'avoit souffert que le juste châtiment de son insolence. Aussi Cyrille s'efforça-t-il d'en ensevelir peu-à peu la mémoire dans l'oubli. Mais son inimitié contre Oreste, bien loin de s'assoupir, se réveilla par un nouvel accident.

CHAPITRE XV.

Mort de la savante Hypatie.

Il y avoit dans Aléxandrie une femme nommée Hypatie, fille du Philosophe Théon, qui avoit fait un si grand progrés dans les siences qu'elle surpassoit tous les Philosophes de son tems, & enseignoit dans l'école de Platon & de Plotin, un nombre presque infini de personnes, qui accouroient en foule pour l'écouter. La réputation que sa capacité lui avoit aquise, lui donnoit la liberté de paroître souvent devant les Juges, ce qu'elle faisoit toûjours, sans perdre la pudeur, ni la modestie, qui lui attiroient le respect de tout le monde. Sa vertu, toute élevée qu'elle étoit, ne se trouva pas au dessus de l'envie. Mais parcequ'elle avoit amitié particuliére avec Oreste, elle fut accusée d'empêcher qu'il ne se réconciliât avec Cyrille. Quelques personnes transportées d'un zele trop ardent, qui avoient pour chef un Lecteur nommé Pierre, l'attendirent un jour dans les ruës, & l'aiant tirée de sa chaise, la menérent à l'Eglise nommée Césaréon, la dépoüillérent, & la tuérent à coups de pots cassez. Aprés cela ils hachérent son corps en piéces, & les brûlérent dans un lieu appelé Cinaron. Une exécution aussi inhumaine que celle-là couvrit d'infamie non seulement Cyrille, mais toute l'Eglise d'Aléxandrie, étant certain qu'il n'y a rien si éloigné de l'esprit du Christianisme que le meurtre & les combats. Cela arriva au mois

mois de Mars durant le Carême, en la quatriéme année du Pontificat de Cyrille, soûs le dixiéme Consulat d'Honorius, & le sixiéme de Thodose.

L'an de N. S. 415. Honorius. & Theodose.

CHAPITRE XVI.

Meurtre commis par les Juifs.

LES Juifs commirent bien-tôt aprés des cruautez horribles, dont ils furent punis comme ils méritoient. Comme ils se divertissoient en un lieu nommé Inmestar, assis entre Antioche & la Calcide, lorsqu'ils furent pleins de vin, il commencérent à se moquer de Jesus-Christ & des Chrêtiens, & pour deshonorer plus outrageusement la Croix, & ceux qui y mettent leur confiance, ils prirent un enfant, l'attachérent à une Croix, & se mirent à en rire & à s'en divertir. Puis étant transportez de fureur, ils lui donnérent tant de coups qu'il en mourut. Cette cruelle exécution aiant excité une petite guerre entre les Juifs & les Chrêtiens, les Empereurs envoiérent ordre aux Goûverneurs d'informer contre les coûpables, & de les punir. Ainsi les Juifs furent châtiez de cette action barbare qu'ils avoient commise comme en riant.

CHAPITRE XVII.

Miracle arrivé au Bâtême d'un Juif.

CHRYSANTE Evêque des Novatiens étant mort le seiziéme jour du mois d'Août, soûs le Consulat de Monaxius & de Plinthas, Paul fut élu pour remplir sa place. Il avoit enseigné la Rhéto-

L'an de N. S. Honorius. & Theorius.

Rhétorique en Latin, & depuis avoit renoncé à cette profession pour mener une vie solitaire, & tout-à-fait semblable à celle qu'Evagre témoigne que menent les Moines. Il observoit comme eux le jeûne, l'abstinence de certaines viandes, & le silence. Il prenoit un soin particulier d'assister les pauvres, de visiter les prisonniers, & de soliciter les Juges en leur faveur. Sans m'engager à faire ici son éloge, je me contenterai de rapporter une action digne d'être connuë de la postérité. Un Juif faisant semblant d'être Chrêtien, avoit reçu plusieurs fois le Bâtême, & avoit amassé beaucoup d'argent par cette détestable imposture. Aprés avoir trompé les Evêques de plusieurs sectes, & avoir reçu le Bâtême de la main des Ariens, & des Macédoniens, il se presenta à Paul, à dessein de le tromper encore de la même sorte. Cét Evêque loüa son intention, l'instruisit des véritez de nôtre Religion, & l'obligea à jeûner durant plusieurs jours. Le Juif ennuié de la longueur & de l'austérité de ce jeûne, pressoit fort qu'on lui donnât le Bâtême. Paul ne le voulant pas affliger par trop de remises, lui achêta une robe blanche, fit mettre de l'eau dans les fons, & l'y mena. L'eau étant disparuë, par un effet secret de la puissance divine, Paul & les autres qui étoient presens, crûrent quelle s'étoit écoulée par les canaux, par où elle a accoûtumé de s'écouler, & les aiant fait boucher avec plus de soin, on en versa d'autre dans les fons; mais elle disparut comme celle qui y avoit été mise auparavant. Alors Paul dit au Juif: Ou vous étes mal disposé à recevoir le Bâtême, ou vous l'avez déja reçu. Le peuple étant accouru en foule pour voir ce miracle, quelques-uns reconnurent l'imposteur, & découvrirent qu'il avoit reçu le Bâtême de la main d'Atticus.

CHA-

L'an de N. S. 420.

CHAPITRE XVIII.

Guerre entre les Perses, & les Romains. Défaite des Perses.

Honorius. & Theodose.

ISDIGERDE Roi de Perse, qui avoit toûjours été assez favorable aux Chrétiens, étant mort, Vararane son fils & son successeur, les persécuta à la suscitation des Mages, & exerça contr'eux une si étrange cruauté, qu'ils furent obligez de se refugier parmi les Romains. Atticus Evêque de Constantinople les reçut avec beaucoup de charité, & pria l'Empereur Théodose de prendre leur protection. Il survint dans le même tems d'autres sujets de différens entre les Perses & les Romains. Ceux-là ne vouloient point renvoier à l'Empereur, des ouvriers qu'il leur avoit prêtez pour travailler aux mines d'or, ni rendre aux marchands les marchandises qu'ils leur avoient prises. Outre cela ils redemandoient les Chêtiens qui avoient abandonné leur état. Les Romains n'avoient garde de les livrer, & ils étoient préts de tout faire, plûtôt que de les abandonner à la cruauté des Perses. La guerre aiant donc été déclarée, l'Empereur envoia une partie de ses troupes soûs la conduite d'Ardabure, qui étant entré par l'Arménie dans l'Azazéne, y fit le dégât. Narsez General des Perses alla au devant de lui, fut vaincu, & mis en fuite. Il entreprit incontinent aprés, pour se venger de sa défaite, de faire irruption sur les terres des Romains du côté de la Mésopotamie, où il n'y avoit point de troupes. Mais Ardabure aiant été averti de son dessein, se hâta de ravager l'Azazéne, & étant entré dans la Mésopotamie, l'empêcha d'y faire irruption. Narsez étant allé à Nisibe, Ville assise sur la frontiére des deux nations, envoia offrir le combat à

L'an de N. S. 420. Honorius. & Theodose.

Ardabure, & lui demander à quel jour il lui plaisoit de le donner. Ardabure lui fit cette réponse; Sachez que les Romains ne combattront pas quand il vous plaira. L'Empereur aiant consideré que les Perses avoient assemblé toutes leurs forces mit en Dieu son esperance, & envoia des recruës à son armée. Comme les habitans de Constantinople apprehendoient l'évenement du combat, des Anges apparurent à quelques personnes en Bithynie, & leur commandérent de rapporter à la Ville que les Romains remporteroient la victoire, & que Dieu leur avoit donné ordre de les défendre. Les habitans furent rassurez par cette promesse, & les soldats en conçurent une nouvelle ardeur. La guerre étant passée d'Arménie en Mésopotamie les Romains assiégérent les Perses dans Nisibe, approchérent leurs Tours des murailles, & tuérent un grand nombre de ceux qui les défendoient. Vararane aiant appris que l'*Azazéne* avoit été ruinée par les armes des Romains, & que Nisibe étoit assiégée, se resolut de marcher lui-même à la tête de ses troupes, & implora le secours des Sarrasins, commandez par Alamondare homme vaillant, qui lui promit de réduire les Romains soûs sa puissance, & de reprendre la Ville d'Antioche. Mais ces promesses si manifiques ne furent suivies d'aucun effet. Car les Sarrasins aiant été surpris d'une terreur panique, s'imaginérent être poursuivis par les Romains, & se précipitérent eux-mêmes dans l'Euphrate, bien qu'ils fussent prés de cent mille. Cette prodigieuse multitude étant périe de la sorte, les Romains qui assiégeoient Nisibe apprirent que le Roi de Perse amenoit contre eux des Eléphans, & aiant été saisis de peur, ils brûlérent leurs machines, & s'en retournérent en leur païs. Je croi devoir ômettre les combats qui furent donnez depuis la célébre victoire que les Romains remportérent soûs la con-

duite d'Aréobinde, la prise & la mort de sept Capitaines Perses, qui tombérent entre les mains d'Ardabure, la défaite des Sarasins par Vitien, de peur de m'éloigner trop de mon sujet.

L'an de N. S. Honorius. & Theorius.

CHAPITRE XIX.

Diligence extraordinaire d'un Courier, nommé Palladius.

BIEN que toutes ces choses que je viens de raconter se fussent passées fort loin de Constantinople, l'Empereur ne laissa pas d'en étre informé en tres-peu de tems. Il avoit parmi ses sujets un homme d'une extraordinaire force de corps, & d'esprit, nommé Palladius, qui couroit la poste avec une telle vitesse, qu'en trois jours il alloit de Constantinople à la frontiére de Perse, & en trois autres jours revenoit à Constantinople. Il fit plusieurs autres voiages par l'ordre de l'Empereur, & la diligence avec laquelle il s'en aquita, fut si extraordinaire, qu'un éloquent homme de ce tems-là, dit fort agréablement, que bien que les bornes de l'Empire fussent fort éloignées, il sembloit les rapprocher. Le Roi de Perse étoit lui-même étonné de la maniére avec laquelle cét homme se trouvoit par tout en si peu de tems.

CHAPITRE XX.

Nouvelle défaite des Perses.

L'EMPEREUR usa avec une si grande modération de la victoire que Dieu lui avoit accordée, qu'il souhaita de faire la paix, & envoia,

L'an de N. S. Honorius. & Theodose.

pour cét effet Helion en Perse. Lorsqu'il fut arrivé en Mésopotamie, à l'endroit où les Romains avoient creusé un grand fossé pour leur défense, il envoia devant lui Maximin Assesseur d'Ardabure, Maître de la milice, pour faire les premiéres propositions. Comme ce Maximin étoit fort éloquent, il dit au Roi de Perse qu'il avoit été envoié pour faire la paix, non par l'Empereur qui ne savoit rien de la guerre; mais par les Chefs de son armée. Le Roi de Perse étoit assez disposé à la paix, parceque ses troupes manquoient de *vivres*. Mais ceux d'entre ses soldats qui sont surnommez Immortels, & qui étoient au nombre de dix mille, lui conseillérent de ne rien conclure, qu'ils n'eussent attaqué les Romains à l'impourvû. Le Roi aiant approuvé leur avis leur permit de faire ce qu'ils jugeroient à propos, & commanda d'enfermer cependant l'Ambassadeur. Les Immortels se divisérent en deux bandes *à dessein* de surprendre les Romains. Ceux-ci n'aiant vû *qu'u*ne des deux bandes se mirent en devoir de la recevoir. Au même instant d'autres Romains commandez par Procope Maître de la milice aiant apperçu du haut d'une colline, que leurs compagnons étoient en danger, décendirent pour les défendre, & aiant envelóppé les Perses, les taillérent en piéces. Ils marchérent ensuite vers l'autre bande, & la défirent comme la premiére. Ainsi ces troupes qu'on appeloit Immortelles parûrent sujettes à la mort. Plusieurs crûrent que cette défaite étoit un juste châtiment, par lequel Dieu vengeoit le sang d'un grand nombre de personnes de piété, que ces peuples avoient fait périr par divers genres de supplices. Le Roi de Perse feignit ne savoir rien de la perte de ses armées, & aiant fait venir Maximin devant lui, il lui parla en ces termes. J'accepte la paix, non par apprehension de la puissance des Romains, mais par le

desir

desir de vous obliger, vous, dis-je, que j'estime comme un des plus prudens de leur nation, & ainsi cette guerre qui avoit été entreprise à l'occasion des Chrêtiens, qui souffroient persécution en Perse, fut terminée en la quatriéme année de la trois centiéme olympiade, soûs le treiziéme Consulat d'Honorius, & le dixiéme de Théodose.

L'an de N. S. Honorius, & Theodose.

CHAPITRE XXI.

Charité singuliére d'Acace Evêque d'Amide, envers les prisonniers Perses.

ACACE Evêque d'Amide fit en ce tems-là une action qui releva merveilleusement l'éclat de sa vertu. Aiant vû avec une extréme douleur que sept mille Perses, que les Romains avoient pris prisonniers, lorsqu'ils avoient ravagé l'Azazéne, mouroient de faim, assembla ses Ecclésiastiques, & leur dit : Dieu n'a besoin, ni de plats, ni de pots, puisqu'il ne boit, ni ne mange. Il est donc juste de vendre quantité de vases d'or & d'argent, que l'Eglise posséde par la libéralité des Fidéles, & d'en emploier le prix à rachêter, & à nourrir les prisonniers. Aiant donc fait fondre tous ces vases, il paia aux soldats la rançon des prisonniers, les nourrit quelque tems, & les renvoia avec de l'argent pour la dépense de leur voiage. Une action aussi extraordinaire que celle-là donna de l'étonnement au Roi de Perse, & lui fit avoüer que les Romains le surpassoient autant en magnificence durant la paix, qu'en valeur durant la guerre. On [illegible] même qu'il souhaita de voir un si grand homme, & que l'Empereur Théodose lui permit d'aller trouver ce Prince. Aprés que Dieu eut accordé une si glorieuse victoire aux Romains, les

L'an de N. S. 421. Arcadius & Honorius.

plus éloquens du siécle prononcérent des Panégyriques en l'honneur de l'Empereur. L'Impératrice même, qui étoit fille de Léonce, Sophiste Athénien, composa un Poëme en vers héroïques. Atticus la bâtisa un peu avant que l'Empereur l'épousât, & la nomma Eudoxie, au lieu qu'elle s'appeloit auparavant Athénaïs. Ces Orateurs entreprirent ces ouvrages, pour aquérir de la réputation, & pour se faire connoître du Prince.

CHAPITRE XXII.

Vertus de l'Empereur Théodose.

BIEN que je ne cherche, ni à étre connu du Prince, ni à aquérir de la réputation par mes discours, je ne laisserai pas de representer les vertus de Théodose; parceque je suis persuadé que ce seroit faire tort à la postérité, que de les passer soûs silence. Il a été élevé dans la souveraine autorité, sans étre élevé dans la molesse. Il a fait paroître dés sa jeunesse la prudence d'un âge plus avancé. Il s'est accoûtumé de bonne heure à souffrir le chaud & le froid, & à observer les jeûnes prescrits par l'Eglise. Il a établi dans son Palais une maniére de vivre aussi exacte, & aussi réglée que celle des Monastéres. Il récitoit tous les matins des Hymnes avec ses sœurs, & apprenoit par cœur la sainte Ecriture. Il en conféroit souvent avec les Evêques, & en pénétroit les sens les plus cachez, comme auroit pû faire un Ecclésiastique qui auroit emploié toute sa vie à cette étude. Il prit un plus grand soin d'en amasser les Versions & les Interprétes, que ne fit jamais Ptolomée. Il surpassa en douceur, & en clémence tous les Princes de l'antiquité. Julien tout Philosophe qu'il étoit ne pût retenir les mouvemens de sa colére; lorsqu'il

qu'il fut raillé par les habitans d'Antioche, mais fit souffrir à Théodose de cruels supplices. Théodose ne se vantoit pas comme lui d'être savant en Philosophie. Il ne s'étoit point mis en peine d'apprendre les vaines subtilitez des argumens d'Aristote. Mais il vivoit en vrai Philosophe; parce-qu'il commandoit à ses passions, & qu'il ne s'abandonnoit, ni au plaisir, ni à la douleur. Jamais il n'a vengé les injures qu'il a reçuës, & jamais on ne l'a vû en colére. Quelqu'un lui aiant un jour demandé comment il n'avoit jamais condamné à la mort aucun de ceux qui l'avoient offensé, il lui répondit, bien loin de les condamner à la mort, je voudrois leur pouvoir rendre la vie. Une autrefois il fit cette autre réponse. Il est aisé de faire mourir un homme : mais il n'y a que Dieu qui le puisse ressusciter. Il avoit contracté une si forte habitude de clémence, que jamais personne ne fut exécuté à mort soûs son régne; & que ceux qui furent condamnez reçurent leur grace, avant que d'avoir été conduits hors de la Ville, jusques au lieu du supplice. Comme il donnoit un jour un combat de bêtes dans Constantinople, le peuple demanda qu'on fit combattre un homme contre une de ces bêtes: Et il répondit, Ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de cruel, ni d'inhumain dans les spectacles où nous avons accoûtumé d'assister; & par cette parole, il fit oublier au peuple les divertissemens barbares. Il avoit un singulier respect pour les Ecclésiastiques; mais principalement pour ceux qui excelloient en sainteté. L'Evêque de Chébrone étant mort à Constantinople, il desira d'avoir son sayon, & bien qu'il fût fort mauvais, il s'en servit au lieu de manteau, dans la créance qu'il lui communiqueroit la piété de ce saint Evêque. Une tempête extraordinaire s'étant élevée au milieu des jeux, il fit dire au peuple par un Héraut, il vaut mieux nous mettre en priéres

L'an de N. S.

Honorius & Theodose.

L'an de N. S. Honorius, & Theodose.

que de chercher nôtre divertissement, & à l'heure-même, faisant comme une Eglise de toute la Ville, il commença les Hymnes, & appaisa la tempête par les priéres; de sorte que l'année fut fort fertile. Lorsqu'il s'élevoit une guerre, il avoit recours, à l'imitation de David, au Dieu des armées, & obtenoit la victoire par sa piété. Je croi devoir rapporter celle que Dieu lui accorda sur le Tiran Jean, le quinziéme jour du mois d'Aout, soûs le Consulat d'Asclépiodote, & de Marinien, aprés la mort de l'Empereur *Honorius*; parce-qu'elle est extrémement remarquable, & qu'elle contient quelque chose de fort semblable au miracle que Dieu fit autrefois, pour faire passer la mer rouge aux Juifs, soûs la conduite de Moïse. Je ne la representerai néanmoins, qu'en peu de paroles, sans entreprendre d'en remarquer toutes les circonstances, qui demanderoient un grand Ouvrage.

CHAPITRE XXIII.

Mort de Jean, qui avoit voulu usurper l'autorité Souveraine.

423. THEODOSE aiant appris la mort d'Honorius, la tint la plus secréte qu'il lui fut possible, & envoia des troupes à Salone, Ville de Dalmatie, pour appaiser les troubles qui pourroient s'élever en Occident. Quand il eut donné les ordres nécessaires, il déclara la mort d'Honorius son oncle. Sur ces entrefaites, Jean Primécier des Secrétaires d'Etat, ne pouvant se contenter de sa Charge, entreprit de se rendre maître de l'autorité Souveraine; & envoia prier Théodose de l'associer à l'Empire. Au lieu de rendre réponse à ses Ambassadeurs, il commanda de les arrêter,

ter, & fit partir Ardabure, qui peu auparavant avoit glorieusement terminé la guerre des Perses. Il alla d'abord à Salone, & de-là se mis sur mer pour passer à Aquilée; mais il eut le malheur d'être jetté par un vent contraire, entre les mains de ses ennemis; & ce malheur-là même fut la cause de la victoire que les Romains remportérent. La prise du Maître de la milice, fit espérer à l'usurpateur d'être associé à l'Empire, & apréhender à l'Empereur, que le Maître de la milice ne souffrît un rigoureux traitement. Aspar fils d'Ardabure, ne savoit à quoi se resoudre, quand il considéroit d'un côté que son pere étoit en la puissance des barbares, & que de l'autre, leur parti se fortifioit de jour en jour. Mais la piété de Théodose surmonta ces difficultez. Un Ange parut à Aspar soûs la forme d'un païsan, & lui montra un endroit par où il pouvoit passer un étang proche de Ravenne, que personne n'avoit jamais passé. Aiant donc passé à travers cét étang, avec la même facilité que s'il eut marché sur la terre, il arriva à Ravenne, en trouva les portes ouvertes, & y prit Jean. Théodose reçut la nouvelle de sa prise & de sa mort dans l'Hippodrome, où il assistoit aux jeux publics, & à l'heure-même il dit au peuple: Quittons les divertissemens de ces spectacles, pour aller rendre à à Dieu des actions de graces. Toute la Ville marcha en procession vers l'Eglise, & passa tout le jour en priéres.

L'an de N. S. 423. Honorius, & Theodose.

CHAPITRE XXIV.

Valentinien est déclaré Empereur.

APRE'S la mort de Jean, Théodose songea à établir un Empereur en Occident, & choisit

L'an de N. S. 424. Theodose, & Valentinien.

Valentinien son cousin, fils de Placidie sa tante, qui étoit sœur d'Arcadius & d'Honorius, & de Constance, qui avoit été associé par Honorius à l'Empire. Il lui donna donc le titre de César, & l'envoia en Occident avec Placidie sa mere, pour gouverner durant son bas âge. Il avoit dessein d'aller lui-même en Occident pour le déclarer Empereur, & pour maintenir les peuples dans l'obéïssance. Mais étant tombé malade à Thessalonique, il lui envoia le diadéme par Helion Patrice, & retourna à Constantinople.

CHAPITRE XXV.

Eloge d'Atticus Evêque de Constantinople.

Atticus gouvernoit cependant l'Eglise de Constantinople avec une merveilleuse prudence. Comme les Joannites s'assembloient à part, il ordonna de faire commémoration de Jean dans les priéres publiques, de même que des autres Evêques qui étoient morts dans la communion des fidéles, & réünit par ce moien un grand nombre de personnes à l'Eglise. Sa charité se répandit jusques sur les autres Diocéses, & il envoia trois cens piéces d'or à Calliopius Evêque de Nicée, avec cette Lettre.

Atticus à Calliopius; Salut en nôtre Seigneur.

„ J'ai appris qu'il y a dans vôtre Ville un grand „ nombre de personnes qui ont besoin du se„ cours des gens de bien. Aiant donc reçu quel„ que argent de la main de celui qui donne libéra„ lement aux sages dispensateurs, je vous envoie „ trois cens piéces d'or, pour les distribuer selon „ vôtre prudence, à ceux qui sont dans la nécessi„ té. Je ne doute point que vous ne choisissiez

„ ceux

„ ceux que la honte empêche de demander, plûtôt que ceux qui ne demandent que pour se nourrir dans l'oisiveté. En faisant ces aumônes, „ n'aiez point d'égard aux différens touchant la „ Religion, & soulagez ceux qui ne sont pas de „ nôtre sentiment, si vous reconnoissez qu'ils „ soient pressez par la faim & par la misére.

L'an de N. S. Theodose, & Valentinien.

Voila de quelle maniére Atticus pourvût aux besoins des pauvres les plus éloignez. Il prit un grand soin d'abolir la superstition. Aiant appris que ceux qui avoient fait schisme entre les Novatiens, au sujet de la célébration de la Fête de Pâques, avoient fait apporter le corps de Sabbatius de l'Isle de Rodes, & qu'ils faisoient la nuit des priéres à son tombeau, il le fit déterrer, & cacher en un autre endroit. Ces superstitieux n'aiant plus trouvé le tombeau, cesserent de s'assembler. Il appela Θεραπείαν, c'est-à-dire ministére ou office, un Havre qui est à l'embouchûre du Pont-Euxin; au lieu qu'on l'appeloit auparavant Φαρμακεύς, c'est-à-dire empoisonneur; de peur que le lieu où se faisoient les assemblées de l'Eglise, ne fût deshonoré par ce vilain nom. Il donna aussi le nom d'Argyropole à un Faux-bourg de Constantinople, par l'occasion que je dirai. Il y a à la tête du Bosphore un ancien Havre nommé Chrysopole, dont Strabon, Nicolas de Damas, & Xénophon font mention. Ce dernier Auteur dit dans le premier Livre de son Histoire, qu'Alcibiade l'aiant fait fermer de murailles, y établit un impôt, que paioient ceux qui navigeoient sur le Pont-Euxin. Atticus aiant considéré que ce premier lieu dont jai parlé, qui est vis à vis de Chrysopole, étoit d'une assiéte fort agréable, le nomma Argyropole. Quelques-uns lui aiant dit, qu'il ne falloit pas permettre que les Novatiens fissent leurs assemblées „ dans les Villes: Vous ne savez pas, leur repondit- „ il, combien ils ont souffert de mauvais traite-

L'an de N. S. 425. Theodose, & Valentinien.

„ mens avec nous soûs le régne de Constance, & „ de Valens; & bien qu'ils se soient séparez de „ nous, ils n'ont rien changé dans la foi. Etant allé à Nicée pour y sacrer un Evéque, il y vit Asclepiade Evéque des Novatiens, & lui demanda combien il y avoit de tems qu'il exerçoit cette Charge. Asclepiade lui aiant répondu, qu'il y avoit cinquan„ te ans: Vous étes heureux, lui repliqua-t-il, d'a„ voir passé un si long-tems dans une si sainte fon„ ction. Il lui dit une autre fois: Je louë Novat, „ mais je n'approuve pas les Novatiens. Asclepiade aiant paru étonné de cette parole, & lui en aiant „ demandé la raison, il lui dit: Je louë Novat de „ n'avoir pas voulu admettre à la communion „ ceux qui avoient sacrifié aux Idoles, & je ne les y „ aurois pas admis non plus que lui; mais je ne sau„ rois souffrir que les Novatiens en retranchent les „ Laïques pour des fautes assez légéres. Asclepiade „ lui répondit: Outre l'Idolatrie, il y a plusieurs „ autres pechez à la mort, comme parle la sainte „ Ecriture, pour lesquels vous retranchez les Clercs „ de la communion, & pour lesquels nous en re„ tranchons aussi les Laïques, reservant à Dieu le „ pouvoir de leur pardonner.

Au reste Atticus prédit le tems de sa mort. Car en partant de Nicée il dit à Calliopius, si vous voulez me voir, venez à Constantinople avant l'Automne, car si vous venez plus tard, vous ne me trouverez plus en vie. Sa prédiction fut accomplie, il mourut le dixiéme jour du mois d'Octobre, en la vint-uniéme année de son Pontificat, soûs l'onziéme Consulat de Théodose, & le premier de Valentinien. L'Empereur Théodose retourna de Thessalonique à Constantinople, le lendemain du jour auquel cét Evéque avoit été enterré. On reçut bien-tôt aprés la nouvelle que Valentinien avoit été proclamé Empereur le treiziéme jour du mois d'Octobre.

CHA-

L'an de N. S. 426. Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XXVI.

Sisinnius est choisi pour succéder à Atticus.

APRE'S la mort d'Atticus, il s'éleva une grande contestation dans la Ville de Constantinople, pour l'élection d'un autre Evêque. Les uns demandoient Philippe, les autres Proclus; mais le plus grand nombre souhaitoit avec passion Sisinnius. Il étoit Prêtre comme les deux autres, & n'avoit néanmoins qu'une Eglise dans le Faux-bourg d'Elée, où le peuple s'assembloit tous les ans pour célébrer la Fête de l'Ascension du Sauveur. La réputation de sa piété, & le soin qu'il prenoit du soulagement des pauvres, le faisoit desirer par les Laïques avec une ardeur incroiable. Il fut donc ordonné le dernier jour du mois de Février, soûs le douziéme Consulat de Théodose, & le second de Valentinien. Philippe irrité de ce qu'un autre lui avoit été préféré, trouva beaucoup de choses à redire dans cette élection, qu'il eut la témérité d'inserer dans son Histoire des Chrêtiens. Comme je ne puis approuver ce qu'il a écrit contre Sisinnius, contre ceux qui lui avoient imposé les mains, & principalement contre les Laïques qui l'avoient souhaité pour Evêque, je n'ai garde de le répéter. Je dirai pourtant quelque chose de ses Ouvrages.

L'an de N. S. 426.

Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XXVII.

Des Ouvrages de Philippe.

Il étoit natif de Side Ville de Pamphilie, d'où étoit aussi le Sophiste Troïle, dont il tenoit à grand honneur d'être parent. Lorsqu'il n'étoit que Diacre, il avoit eu habitude particuliére avec Jean Evêque de Constantinople. Il amassa quantité de Livres de toute sorte de siences, & en composa quantité, d'un style Asiatique. Il refuta Julien, fit l'Histoire des Chrêtiens, & la divisa en trente-six Livres, dont chacun est encore divisé en plusieurs Tomes. On lit à la tête de ces Tomes, des argumens aussi longs, & aussi étendus que les Tomes mêmes. Il a donné à cet Ouvrage le titre d'Histoire des Chrêtiens, au lieu de *lui donner* le titre d'Histoire de l'Eglise. Il y a mêlé quantité de questions de Philosophie, & de Théorémes de Géometrie, d'Arithmétique, & de Musique pour faire paroître son érudition. Il y a fait force descriptions d'Isles, de montagnes, & de forêts; ce qui a rendu son Histoire trop diffuse, & également inutile, selon mon opinion, aux savans, & aux ignorans; ceux-ci n'étant pas capables d'en connoître les beautez, & ceux-là n'en pouvant approuver les redites. Que chacun en juge pourtant comme il lui plaira. Pour moi je trouve qu'il confond l'ordre des tems. Car aprés avoir rapporté ce qui s'est passé sous le régne de Théodose, il remonte aux affaires d'Athanase Evêque d'Aléxandrie, & en use fort souvent de cette maniére. Voila ce que j'avois à dire de Philippe. Voions maintenant ce qui arriva sous le Pontificat de Sisinnius.

CHA-

An de N. S. 427.

CHAPITRE XXVIII.

Proclus est sacré Evêque de Cyzique par Sisinnius.

Theodose, & Valentinien.

L'Evêque de Cyzique étant mort, Sisinnius sacra Proclus pour lui succéder. Mais avant qu'il fût arrivé en cette Ville-là, les habitans élûrent un Moine nommé Dalmatius, au préjudice du Canon, par lequel il est ordonné, que nul ne soit fait Evêque, sans le consentement de l'Evêque de Constantinople; & ils prétendirent que ce privilége n'avoit été accordé qu'à la personne d'Atticus. Ainsi Proclus fut obligé de demeurer à Constantinople, où il se rendit fort célébre par ses Prédications. Nous parlerons encore de lui dans son lieu. Cependant Sisinnius mourut le quatorziéme jour du mois de Décembre, sous le Consulat de Hiérie, & d'Ardabure, avant que d'avoir gouverné deux ans entiers son Eglise. C'étoit un homme fort recommandable par l'austérité de sa vie, par la sainteté de ses mœurs, & par sa charité envers les pauvres. La douceur de son naturel, & l'amour qu'il avoit pour le repos déplaisoit aux personnes inquiétes, & enterprenantes, & le faisoit accuser de paresse & d'oisiveté.

CHAPITRE XXIX.

Nestorius est tiré de l'Eglise d'Antioche, & élevé sur le Siége de celle de Constantinople.

L'ambition que les Ecclésiastiques de Constantinople avoient de parvenir au gouvernement de cette Eglise, fit resoudre l'Empereur de ne plus permettre qu'aucun d'entre eux en fût élû Evê-

L'an de N. S. 428.

Theodose, & Valentinien.

Evêque, & de faire élire un Ecclésiastique d'une autre Eglise, malgré les brigues que quelques-uns faisoient pour Philippe, & d'autres pour Proclus. On convint donc de faire venir d'Antioche Nestorius natif de Germanie, homme éloquent & célébre Prédicateur. Il arriva trois mois aprés, & aquit grande réputation par l'austérité de sa vie. Au reste son premier Sermon fit reconnoître aux personnes intelligentes le caractére de son esprit, & de ses mœurs. Car aiant été sacré le dixiéme jour du mois d'Avril, soûs le Consulat de Felix, & de Taurus. Il dit à l'Empereur en presence de tout le peuple cette parole si remarquable, purgez la terre des hérétiques, & je vous donnerai le Ciel en récompense, faites-leur la guerre avec moi, & je la ferai avec vous aux Perses. Bien que l'aversion que plusieurs personnes du peuple avoient pour les hérétiques leur fit approuver ce discours, les plus éclairez en condamnérent *la vanité*, & la violence, & *s'étonnérent* de *voir un* homme qui, avant que d'avoir gouté, comme on dit, de l'eau de la Ville, déclaroit qu'il vouloit persécuter ceux qui n'étoient pas de son sentiment. Cinq jours aprés qu'il eut été sacré, il entreprit d'abatre l'Eglise où les Ariens faisoient secrétement leurs assemblées, & les réduisit à tel desespoir, qu'ils y mirent le feu, qui aprés l'avoir consumée s'étendit aux maisons voisines. Cét embrasement excita un desordre extraordinaire, que l'ardeur, dont les Ariens brûloient de se venger, auroit augmenté, si Dieu n'avoit eu la bonté de l'assoupir. Depuis ce tems-là Nestorius fut toûjours appelé incendiaire, non seulement par les hérétiques, mais aussi par ceux de sa communion. Il n'en devint pas pour cela plus moderé envers les premiers, mais continua à les attaquer, & à troubler la tranquillité publique. Il fit tout ce qu'il pût pour tourmenter les Novatiens par ja-

lousie.

lousie contre Paul leur Evêque, dont tout le monde respectoit la sainteté. Mais les Empereurs arrêtérent un peu ses emportemens. Je croi devoir passer soûs silence les rigueurs qu'il exerça contre les peuples d'Asie, de Lydie, & de Carie, qui célébrent la Fête de Pâques le quatorziéme jour de la Lune, & les meurtres qui furent commis pour ce sujet à Miléte & à Sardes. Nous verrons en son lieu comment il fut châtié de ces violences, & de sa trop grande liberté de parler.

L'an de N. S. Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XXX.

Les Bourguignons embrassent la Religion Chrétienne.

Je rapporterai ici un évenement fort remarquable qui arriva en ce tems-là. Les Bourguignons habitent au de-là du Rhin, & menent une vie fort tranquillle. Ils travaillent en Menuiserie, & se nourrissent de leurs ouvrages. Les Huns aiant fait irruption en leur païs, & en aiant tué un grand nombre, ceux qui restérent eurent recours à Dieu au lieu d'avoir recours aux hommes, & aiant reconnu que celui que les Romains adorent protége puissamment ceux qui le servent avec une crainte religieuse: ils resolurent de faire profession de la foi de Jesus Christ; & pour cét effet ils allérent trouver un Evêque des Gaules, & lui demandérent le Bâtême. Cét Evêque les aiant instruits des véritez de la Religion, & les aiant fait jeûner sept jours, leur donna le Bâtême, & les renvoia. Ils attaquérent ensuite les Huns avec une généreuse confiance. Optar Roi de ces peuples aiant été étoufé une nuit par la quantité des viandes qu'il avoit mangées, les Bourguignons les attaquérent dans le tems qu'ils n'avoient plus de Chef, & bien qu'ils ne fussent que trois mille, ils en désirent:

L'an de N.S. 430. Theodose, & Valentinien.

firent dix mille. Ils sont demeurez depuis fort attachez à la Religion Chrêtienne. Barbas Evêque des Ariens étant mort le quatorziéme jour du mois de Juin, soûs le treiziéme Consulat de Théodose, & le troisiéme de Valentinien, Sabbatius fut choisi pour remplir sa place.

CHAPITRE XXXI.

Persécution excitée par Nestorius contre les Macédoniens.

Bien que la conduite que tenoit Nestorius fût fort contraire à l'esprit de l'Eglise, elle ne laissa pas d'être suivie en quelques endroits, comme il paroîtra par le récit que je ferai en cét endroit. Antoine Evêque de Germe Ville de l'Hellespont persécuta avec fureur les Macédoniens, soûs prétexte qu'il agissoit en cela selon les intentions, & les ordres du Patriarche. Les Macédoniens ne pouvant souffrir la dureté des traitemens qu'il leur faisoit, se portérent à un si extrême desespoir que de suborner deux hommes qui l'assassinérent. Ce meurtre donna sujet à Nestorius de continuer ses violences contre eux, & de persuader à l'Empereur de leur ôter les Eglises dont ils joüissoient. On leur ôta celle qu'ils avoient à Constantinople, vis-à-vis des vieilles murailles, celle de Cyzique, & quantité d'autres dans les Bourgs de l'Hellespont. Plusieurs d'entre-eux changérent de créance, & firent profession de la Consubstantialité du Fils de Dieu. Mais les yvrognes ne manquent jamais de vin, comme porte le proverbe, ni les quereleurs de sujets de contester. Il arriva donc que Nestorius qui chassoit les autres de l'Eglise, en fut lui-même chassé.

CHA-

CHAPITRE XXXII.

Nestorius est engagé par un Prêtre nommé Anastase, à soûtenir que la Vierge ne doit point être appelée Mere de Dieu.

NESTORIUS avoit amené d'Antioche un Prêtre nommé Anastase, pour lequel il avoit une estime particuliére, & dont il se servoit dans toutes les affaires les plus importantes. Cét Anastase prêchant un jour dans l'Eglise, dit que personne n'appele Marie, Mere de Dieu. Marie a été une femme, & Dieu ne sauroit naître d'une femme. Cette parole scandalisa plusieurs personnes du Clergé, & du peuple qui avoient appris à faire profession de la Divinité de Jesus Christ, suivant ce que l'Apôtre dit : *Bien que nous aions connu Jesus Christ selon la chair, nous ne l'y connoissons plus maintenant*, & en un autre endroit : *Laissons ce discours touchant Jesus Christ, & tâchons d'arriver à la perfection.* La proposition d'Anastase aiant donc excité, comme j'ai dit, un grand scandale, Nestorius qui ne trouvoit pas bon qu'on accusât d'impiété un Prêtre pour lequel il avoit une estime particuliére, entreprit de le défendre, agita la question dans l'Eglise avec beaucoup d'opiniâtreté, & rejetta toûjours constamment la qualité de Mere de Dieu. Chacun aiant conçu la question en sa maniére, il s'émut une contestation semblable aux combats qui se donnent dans l'obscurité, sans que personne fût fort ferme, ni fort constant dans son sentiment. Plusieurs croioient que Nestorius avoit dessein d'introduire l'erreur de Paul de Samosate, & de Photin, & d'asseurer que nôtre Seigneur n'est qu'un pur homme. Cette question fut agitée avec tant de chaleur, qu'on ne la pût jamais

2. Ep. aux Cor. ch. 5. Ep. aux Heb. ch. 6.

mais

mais terminer sans assembler un Concile général. Pour moi aiant lû les livres de Nestorius, j'ai trouvé que ce n'étoit qu'un ignorant. Je dirai la vérité telle quelle est, & comme ce n'a été par aucune aversion pour sa personne que j'ai parlé de ses défauts, je ne rabaisserai point ses bonnes qualitez par aucune complaisance pour ses ennemis. Il me semble qu'il n'est point tombé dans l'erreur de Paul de Samosate, ni de Photin, & qu'il n'a point crû que nôtre Seigneur n'étoit qu'un pur homme. Il a été épouvanté du mot de *Mere de* Dieu, comme d'un phantôme, & cette épouvante n'a procédé que de son ignorance. La facilité qu'il avoit de parler le faisoit paroître savant, bien qu'il ne le fût point. Il n'avoit point lû les Livres des anciens Interprétes; & c'étoit l'orgueil que son éloquence lui avoit donné qui l'empêchoit de les lire, parce qu'il s'estimoit si fort, qu'il méprisoit tous les autres. Il ne savoit pas que ces paroles se trouvent écrites dans les anciens exemplaires de l'Epître Catholique de saint Jean : *Tout esprit qui sépare Jesus Christ de Dieu, n'est pas de* Dieu. Car ces paroles ont été effacées par ceux qui ont nié la Divinité de Jesus Christ; comme il a été remarqué par les anciens Interprétes. L'humanité est jointe à la Divinité dans le Sauveur, & il n'y a qu'une personne. Les anciens étans appuiez sur ce passage n'ont point fait de difficulté d'appeler Marie Mere de Dieu. Eusébe surnommé Pamphile, écrit ce qui suit dans le troisiéme livre de la vie de Constantin : Emanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous, a bien voulu naître pour l'amour de nous, & le lieu où il est né a été appelé Betléem par les Juifs. C'est pourquoi, l'Impératrice Heléne a eu la piété d'honorer par des riches ornemens, le lieu où la Vierge a mis le Sauveur au monde. Origéne explique la maniére dont la Vierge est appelée Mere de Dieu, & traite la question

stion fort amplement dans le troisiéme Livre de ses Commentaires, sur l'Epître de saint Paul aux Romains. Il est donc clair que Nestorius ne savoit rien des Ouvrages des anciens, & c'est pour cela qu'il n'attaque, comme je l'ai dit, que le mot de Mere de Dieu : car il paroît assez par les Homélies qu'il a publiées, qu'il n'a jamais tenu, comme Photin & Paul de Samosate, que nôtre Seigneur n'a été qu'un pur homme, puisqu'il n'y nie jamais la personne du Verbe, comme non seulement ces hérétiques que je viens de nommer; mais encore les Manichéens, & les Montanistes ont osé faire. J'ai reconnu tant par la lecture des Livres de Nestorius, que par les conversations que j'ai euës avec ceux qui soûtenoient ses intérêts, que c'étoit-là son véritable sentiment. Cependant l'impertinence avec laquelle il a agité cette question a étrangement troublé la paix de l'Eglise.

L'an de N. S. Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XXXIII.

Meurtre commis dans l'Eglise.

L'Eglise fut prophanée dans le même-tems par un horrible sacrilége. Les esclaves d'un étranger de grande qualité s'y étant refugiez pour éviter la cruauté de leur maître, s'avancérent jusques à l'Autel l'épée à la main, & au lieu de déférer aux priéres qu'on leur faisoit de se retirer, ils s'obstinérent à y demeurer durant plusieurs jours, aiant toûjours l'épée nuë. Enfin aprés avoir tué un Ecclésiastique; & en avoir blessé un autre, ils se tuérent eux mêmes. Un homme qui étoit present, dit que cette prophanation ne présageoit que des mal-heurs, & cita sur ce sujet ces deux vers d'un ancien Poëte.

Les Temples prophanez sont, à l'avis des sages,
De funestes mal-heurs les plus certains présages.

Il ne se trompoit pas. Car la prophanation présageoit la division du peuple, & la déposition de l'auteur de la division.

CHAPITRE XXXIV.

Concile assemblé à Ephése contre Nestorius.

L'Empereur fit publier bien-tôt aprés un Edit pour assembler un Concile à Ephése. Nestorius y arriva suivi d'une multitude prodigieuse de peuple, incontinent aprés la Fête de Pâques, & y trouva plusieurs Evêques. Cyrille Evêque d'Aléxandrie tarda un peu davantage, & n'arriva que vers la Fête de la Pentecôte. Juvénal Evêque de Jérusalem, arriva cinq jours aprés cette Fête. Comme Jean Evêque d'Antioche, différoit trop son voiage, les autres Evêques commencérent à agiter la question. Cyrille ouvrit la dispute, & fit comme une escarmouche de paroles, avant le combat, à dessein d'embarasser Nestorius, qu'il n'aimoit pas. Comme plusieurs confessoient que Jesus Christ est Dieu, Nestorius dit : Je ne saurois appeler Dieu, celui qui a été un enfant de deux, ou de trois mois ; c'est pourquoi je suis innocent de vôtre sang, & je ne me trouverai plus dorsenavant avec vous. Il s'assembla depuis avec les Evêques qui suivoient son sentiment. Ceux qui demeurérent dans le Concile avec Cyrille, citérent Nestorius. Mais il différa de comparoître, jusques à ce que Jean Evêque d'Antioche fut arrivé. Cyrille, & les autres, aiant examiné les Sermons où Nestorius avoit traité la question, & aiant jugé qu'ils contenoient des impiétez & des blasphémes contre Jesus Christ, ils le déposérent.

Les

Les Evêques du parti de Nestorius s'étant assemblez à part, déposérent de même Cyrille, & Memnon Evêque d'Ephése. Jean Evêque d'Antioche étant arrivé bien-tôt aprés, fut fâché contre Cyrille, & l'accusa d'avoir causé le desordre par la précipitation avec laquelle il avoit déposé Nestorius. Cyrille se joignit à Juvénal, pour se venger de Jean, & le déposa. Quand Nestorius vit que la dispute avoit passé si avant, qu'elle étoit allée jusques au schisme, il eut regret de tout ce qui s'étoit passé, & dit : que l'on appele, si l'on veut, Marie Mere de Dieu, & que la contestation cesse. Mais bien qu'il eût changé de sentiment, personne ne le voulut recevoir, & il fut rélégué à Oasis, où il est encore. Voila le succés du Concile, qui fut terminé le dixhuitiéme jour du mois de Juin, soûs le Consulat de Bassus, & d'Antiochus. Lorsque Jean fut retourné à Antioche, il assembla plusieurs Evêques, & déposa Cyrille, qui étoit aussi retourné à Aléxandrie. Mais s'étant depuis accordez, ils se rétablirent réciproquement chacun dans leur Siége. La déposition de Nestorius mit le trouble & la confusion dans l'Eglise de Constantinople, dont le peuple étoit partagé. Les Ecclésiastipues prononcérent anathéme contre lui. C'est ainsi que nous appelons les sentences qui sont prononcées contre ceux qui avancent des impiétez & des blasphémes, & qui sont exposées en public, afin qu'elles soient vuës de tout le monde.

L'an de N. S. 431. Theodose, & Valentinien.

CHA-

L'an de N. S.

Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XXXV.

Maximien est élu Evêque de Constantinople.

On commença ensuite à parler d'élire un Evêque de Constantinople. Philippe & Proclus, dont nous avons déja parlé, eurent chacun plusieurs voix. L'avis de ceux qui nommoient Proclus eut prévalu, si quelques-uns des plus considérables ne s'y fussent opposez, en *disant qu'il y* avoit des Canons, par lesquels les translations d'un Evêché à un autre, étoient défenduës. Le peuple s'étant donc un peu appaisé, Maximien fut élû, quatre mois aprés que Nestorius avoit été déposé. Il faisoit profession de la vie Religieuse, bien qu'il eût été élevé à l'honneur du Sacerdoce; & avoit aquis une grande réputation par la générosité qu'il avoit euë, de faire bâtir à ses dépens, des tombeaux pour les Moines. Il parloit mal, & n'étoit point du tout propre aux affaires.

CHAPITRE XXXVI.

Des translations d'un Evéché à un autre.

Je dirai ici quelque chose des translations des Evêques, à l'occasion du Canon dont se servirent ceux qui empêchérent que Proclus ne fut transféré de l'Eglise de Cyzique à celle de Constantinople. Il me semble qu'ils ne parloient que par jalousie contre Proclus, sans savoir ni les Canons, ni l'usage de l'Eglise. Eusebe surnommé Pamphile, rapporte dans le sixiéme Livre de son Histoire, qu'Aléxandre Evêque d'une certaine

Ville

Ville de Cappadoce, étant allé à Jérusalem pour y faire sa priére, il y fut retenu par le peuple, pour succéder à Narcisse, & qu'il y demeura tout le reste de sa vie. Ainsi il est clair, que les anciens ne faisoient point de difficulté de transférer un Evêque d'une Ville à une autre, lorsqu'ils le jugeoient nécessaire. Mais pour faire voir que ceux qui s'opposoient à l'ordination de Proclus, citoient mal à propos le Canon contre lui, j'en rapporterai les propres termes. Les voici. Si un Evêque aprés avoir été ordonné, ne va point à son Eglise, non par sa faute, mais soit parce que le peuple refuse de le recevoir, & par quelqu'autre raison qui ne lui puisse étre imputée, qu'il conserve son rang & ses fonctions, pourvû qu'il n'apporte aucun trouble dans l'Eglise, où il aura été reçu. Il doit toutefois se soûmettre à tout ce que le Concile de la Province trouvera à propos d'ordonner à son égard. Voila les termes du Canon. Mais s'il est besoin de justifier encore davantage que le bien de l'Eglise rend quelque-fois les translations nécessaires, je rapporterai les noms de plusieurs Evêques, qui ont été transférez. Périgéne aiant été ordonné Evêque de Patras, & les habitans de cette Ville aiant refusé de le recevoir, il fut établi Evêque de l'Eglise Métropolitaine de Corinthe, par l'ordre de l'Evêque de Rome, & y demeura jusqu'à la fin de sa vie. Grégoire fut Evêque de Sasimes Ville de Cappadoce, & ensuite de Nazianze. Méléce gouverna l'Eglise de Sébaste, avant que de gouverner celle d'Antioche. Aléxandre Evêque d'Antioche, transféra Dosithée de la Ville de Seleucie à celle de Tarse. Révérentius fut transféré d'Arce à Tyr, & Jean de Gordo de la Ville de Lydie, à la Proconnese. Palladius fut transféré d'Helénopole à Aspune, & Aléxandre de la même Ville d'Helénopole, à Adriane. Théophile fut transféré d'Apamée Ville d'Asie, à Eu-

L'an de N. S. 432. Theodose, & Valentinien.

L'an de N. S. Theodose, & Valentinien.

doxiopole, qu'on appeloit autrefois Sélembrie. Polycarpe fut transféré d'une Ville de Bulgarie nommée Séxantapristi, à Nicopole en Thrace. Hiérophile fut transféré de Trapézopole à Plotinopole. Optime d'Agdamie, à Antioche, & Silvain de Philippopole à Troade. Voila un nombre considérable d'Evêques, qui ont passé d'un Siége à un autre. J'ajouterai ici quelque chose du dernier.

CHAPITRE XXXVII.

Miracle fait par Silvain.

SILVAIN étudia en Rhétorique dés sa jeunesse, dans l'école du Sophiste Troïle. Mais parce qu'il aspiroit à la perfection de l'Evangile, & qu'il vouloit faire profession de la vie *Religieuse*, il refusa de porter le manteau que portoient les Orateurs. Atticus Evêque de Constantinople l'aiant ordonné Evêque de Philippopole, il y demeura trois ans; mais ne pouvant supporter le froid du païs, à cause de la délicatesse de son tempérament, il pria Atticus d'en mettre un autre en sa place. Ainsi il revint à Constantinople, où il vêcut dans une si grande austérité, qu'il marchoit souvent au milieu de la Ville avec des sandales de paille. Les habitans de Troade y étant venus bien-tôt aprés, pour démander un Evêque, Atticus dit à Silvain, qui l'étoit venu visiter : Vous n'avez plus maintenant d'excuse pour vous exemter de la charge pastorale. Il ne fait point trop froid à Troade, allez-y, mon cher frere, & gouvernez cette Ville en qualité d'Evêque. Silvain y étant allé, y fit un miracle. On y avoit bâti un grand vaisseau pour porter des colonnes; mais il étoit si pésant, que quelque effort qu'on eût fait pour

pour le mettre en mer, on n'avoit pû le remuer; de sorte que plusieurs croioient qu'il étoit arrêté par le démon. Le peuple alla donc trouver Silvain, & le supplia de s'approcher du bord de la mer, & d'y faire sa priére. Il répondit avec sa modestie ordinaire, qu'il n'étoit qu'un pecheur, & qu'il n'appartenoit qu'à un homme de bien d'obtenir de Dieu la grace qu'ils demandoient. S'étant néanmoins rendu sur le rivage à leurs instantes priéres, il fit son oraison, prit un des cables par la main, & leur commanda de pousser le vaisseau, qui à l'heure-même fut porté en mer, sans peine. Ce miracle fit admirer la puissance de Dieu. La vertu de Silvain ne parut pas seulement dans cette action, mais elle éclata dans tout le cours de sa vie. Aiant reconnu que les Ecclésiastiques tiroient de l'argent des procés, il n'en nomma plus jamais aucun pour étre Juge : mais prenant les papiers des parties, il les mit entre les mains de quelque Laïque, dont il connoissoit la probité, & lui donna charge de terminer le différend. Il aquit par ce moien une tres-grande réputation. Bien que cette digression que j'ai faite, soit un peu longue, j'espére pourtant qu'elle ne sera pas inutile. Retournons cependant à nôtre sujet.

L'an de N. S. Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XXXVIII.

Plusieurs Juifs de l'Isle de Créte font profession de la Religion Chrêtienne.

TOUTES les contestations cessérent à Constantinople, dés que Maximien en eut été ordonné Evêque, soûs le Consulat de Bassus, & d'Antiochus. Dans le même tems plusieurs Juifs, qui demeuroient dans l'Isle de Créte, embrassérent la Religion Chrêtienne. Un Imposteur eut l'inso-

L'an de N. S. Theodose, & Valentinien.

lence de dire qu'il étoit Moïse, & qu'il avoit été envoié de Dieu pour tirer de l'Isle les habitans de sa Religion, & pour leur faire passer la mer à pié sec, comme il avoit autrefois fait passer la mer rouge aux Israëlites. Il parcourut toute l'Isle en un an, & persuada aux Juïfs d'abandonner leurs heritages, de se mettre soûs sa conduite, & de le suivre à une terre promise, où il les assuroit de les mener. Les Juïfs trompez par ses artifices, renoncérent à la possession de leurs biens, & les laissérent à ceux qui voulurent s'en emparer. Lorsque le jour qu'il leur avoit marqué pour leur départ, fut arrivé, il se mit à la tête d'une multitude incroiable d'hommes, de femmes & d'enfans, & les mena a un Promontoire qui s'avance dans la mer, d'où il leur commanda de se jetter. Les premiers s'étant jettez, les uns furent brisez contre les rochers, & les autres ensevelis soûs les flots, & tous les autres seroient péris de la même sorte, s'ils n'avoient été préservez d'un si extréme danger, par des pêcheurs & des marchands, qui en retirérent quelques-uns de la mer, & empêchérent le reste de s'y précipiter. Les Juïfs condamnérent l'imprudence avec laquelle ils avoient ajoûté foi aux paroles de cét Imposteur, & le cherchérent pour le faire mourir. Mais il disparut, sans qu'on en pût savoir de nouvelle, ce qui fit croire à quelques-uns, que c'étoit un démon, qui avoit pris la figure d'un homme pour les perdre. Plusieurs renoncérent à leur Religion pour recevoir le Bâtême.

CHA-

L'an de N. S. Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XXXIX.

Eglise des Novatiens préservée d'un incendie.

PAUL Evêque des Novatiens devint en ce tems-là plus célébre que jamais. Car le feu aiant pris à Constantinople, & aiant consumé une partie tres-considérable tant des édifices publics, que des maisons particuliéres, il s'approcha enfin de l'Eglise des Novatiens. A l'heure même Paul se jetta au pié de l'Autel, & recommanda à Dieu la conservation de l'Eglise & de la Ville. Sa priére fut exaucée; car bien que le feu entrât dans l'Eglise par la porte & par les fenêtres, il n'y fit aucun dommage, & l'épargna, pendant qu'il réduisoit en cendre tous les bâtimens d'alentour. L'embrasement dura deux jours & deux nuits, & s'éteignit enfin, sans avoir seulement noirci les murailles de l'Eglise. Cét accident arriva le dix-septiéme jour du mois d'Aout, soûs le quatorziéme Consulat de Théodose, & le premier de Maxime. Les Novatiens font tous les ans une fête en ce jour-là en mémoire de la conservation de leur Eglise, & elle est depuis en vénération, non seulement aux Chrêtiens, mais aux infidéles. 433.

CHAPITRE XL.

Proclus succéde à Maximien au gouvernement de l'Eglise de Constantinople.

MAXIMIEN mourut le dixiéme jour du mois d'Avril soûs le Consulat d'Aréobinde, & d'Aspar, aprés avoir gouverné paisiblement durant deux ans & cinq mois l'Eglise de Constanti-

L'an de N. S. 434. Theodose & Valentinien.

nople. Ce jour-là même étoit le cinquiéme de la semaine où l'on jeûne immédiatement avant la Fête de Pâques. L'Empereur Theodose voulant prévenir les contestations qui auroient pû arriver dans une élection, envoia dire aux Evêques qu'*ils missent* Proclus en possession de la dignité Episcopale, avant même que le corps de Maximien eût été enterré. Celestin Evêque de Rome avoit écrit à Cyrille Evêque d'Aléxandrie, à Jean Evêque d'Antioche, & à Rufus Evêque de Thessalonique sur le même sujet, & avoit déclaré *qu'il n'y a point d'inconvenient qu'un Evêque élû, nommé, ou intrônisé quitte une Eglise pour en prendre une autre.* Proclus aiant donc pris possession de l'Eglise, fit les funérailles de Maximien son prédécesseur.

CHAPITRE XLI.

Bonnes qualitez de Proclus.

PROCLUS fut lecteur dés sa jeunesse. Il s'adonna fort à l'étude de l'éloquence. Quand il fut parvenu à âge d'homme il s'attacha à Atticus Evêque de Constantinople qui le fit son Secrétaire, & le promût depuis à l'ordre de Diacre. Aiant ensuite été élevé à la dignité du Sacerdoce, il fut enfin ordonné Evêque par Sisinnius, comme nous l'avons dit. Aprés la mort de Maximien il fut placé sur le Siége de l'Eglise de Constantinople. C'étoit un aussi homme de bien qu'aucun autre ait jamais été. Il imita toutes les bonnes qualitez d'Atticus son maître. Mais il le surpassa en patience. Car au lieu que celui-ci se rendoit quelquefois redoutable aux hérétiques, Proclus se faisoit aimer de tout le monde; parce qu'il savoit qu'il le gagneroit bien-plûtôt par la douceur que par la force.

force. Il ne voulut jamais persécuter aucune secte, & conserva à l'Eglise toute sa douceur. Il ressembla en ce point à Théodose, & comme ce Prince n'usa jamais de son pouvoir pour punir les coûpables, Proclus n'entreprit aussi jamais d'inquiéter ceux qui étoient d'un autre sentiment que lui, sur le sujet de la Divinité.

L'an de N. S. Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XLII.

Eloge de l'Empereur Théodose.

THE'ODOSE loüoit extrémement la douceur de Proclus. Car il ressembloit parfaitement aux véritables Evêques, & ne pouvoit approuver la conduite de ceux qui excitoient des persécutions. Je n'apprehenderai point de dire qu'il surpassoit tous les Prêtres en douceur, & j'avancerai hardiment qu'il mérite d'être appelé le plus doux de tous les hommes, comme Moïse l'a été, dans le Livre des Nombres. C'a été à cette douceur ex- 426.
traordinaire que Dieu a accordé la prise de Jean, cét usurpateur injuste de l'autorité Souveraine, sans que pour le prendre, il ait falu courre le risque d'aucun combat, & en récompense de laquelle il a permis la défaite des nations étrangéres. Car il est tres-véritable que Dieu lui a fait en nôtre tems les mêmes graces qu'il avoit faites autrefois aux plus grands Saints. Ce n'est point la flaterie qui me fait parler de la sorte, & la vérité de ce que j'avance sera confirmée par la narration qui va suivre.

L'an de N. S. Theodose, & Valentinien.

CHAPITRE XLIII.

Mal-heurs arrivez aux Barbares qui avoient favorisé le parti du Tiran.

L'Empereur aiant appris que les étrangers dont le Tiran avoit imploré le secours, se préparoient aprés sa mort à faire irruption sur nos terres, il eut recours à Dieu selon sa coûtume, & en obtint à l'heure même ce qu'il desiroit. Rohas Chef des Barbares fut frappé de la foudre. La maladie contagieuse enleva la plus grande partie des soldats qui avoient suivi ses enseignes. Le feu du Ciel consuma ceux que la maladie avoit épargnez. Ainsi ces peuples furent saisis d'épouvante, & de fraieur, & redoutérent non tant la valeur des Romains, que la puissance de Dieu qui les protégeoit. Proclus fit dans un Sermon une application de la Prophétie d'Ezéchiel, à la conservation miraculeuse de l'Empire, & cette application fut reçuë avec un merveilleux applaudissement de son auditoire. Voici les paroles de la Prophétie. *Et vous Fils de l'homme prophétisez sur Gog, Rhos, Misoch, & Thubal. Ie le condamnerai à la mort, au sang, & le châtierai par la pluie & par la grêle. Ie répandrai sur lui, & sur les nations qui le suivent le feu, & le soufre. Ie serai glorifié en presence de plusieurs peuples, & ils sauront que je suis le Seigneur.* Cette application, comme je viens de dire, fut fort bien reçuë, & donna beaucoup de réputation à Proclus. La clémence dont Théodose usoit en toutes rencontres fut récompénsée par un grand nombre de faveurs qu'il reçut du Ciel, & entre autres par celle dont je vai parler.

CHA-

L'an de N. S. 436.

CHAPITRE XLIV.

Mariage de l'Empereur Valentinien, & d'Eudoxie, fille de Théodose.

Theodose, & Valentinien.

IL avoit eu de l'Impératrice Eudocie sa femme, une fille nommée Eudoxie, que Valentinien son cousin, à qui il avoit donné l'Empire d'Occident, lui demanda en mariage. Théodose la lui aiant promise, ils convinrent de se trouver sur les frontiéres des deux Empires pour faire la cérémonie des nôces; & choisirent pour cét effet la Ville de Thessalonique. Mais Valentinien écrivit depuis à Théodose, qu'il ne prît point la peine de s'y rendre, & qu'il l'iroit trouver à Constantinople. Il y alla en effet, aprés avoir laissé des troupes pour garder la frontiére, y épousa Eudoxie, soûs le Consulat d'Isidore, & de Sénator, & s'en retourna avec elle en Occident.

CHAPITRE XLV.

Translation du corps de Iean, Evéque de Constantinople.

PROCLUS réünit en ce tems-là à l'Eglise, ceux 438. qui s'en étoient autrefois séparez, à cause de la déposition de Jean. Aiant obtenu permission de l'Empereur de transporter son corps de Comanes, où il y avoit trente cinq ans qu'il avoit été enterré, il le fit apporter à Constantinople avec une pompe fort solennelle, & le déposa dans l'Eglise des saints Apôtres, le dix-septiéme jour du mois de Janvier, soûs le seiziéme Consulat de Théodose. Ceux qui avoient évité à son sujet la com-

l'an de N. S. Theodose. & Valentinien.

munion des autres Fidéles y rentrérent à l'heure-même. Je me suis quelquefois étonné que l'envie qui a persécuté Origéne ait épargné Jean : & que l'un ait été excommunié deux cens ans aprés sa mort, & l'autre rétabli dans la communion trente-cinq ans aprés la sienne. Cela procéde sans doute de la différence des mœurs de Théophile, & de Proclus, de laquelle ceux qui connoissent un peu le génie, & l'inclination des hommes, ne seront jamais fort surpris.

CHAPITRE XLVI.

Mort de Paul Evêque des Novatiens. Ordination de Marcien.

PAUL Evêque des Novatiens mourut *bien-tôt* aprés la translation de Jean, l'onziéme jour du mois de Juillet, soûs le même Consulat. Il réünit en quelque sorte toutes les sectes à sa mort, & la réputation de sa piété les fit accourir en foule à ses funérailles, & chanter des Pseaumes ensemble jusques à ce que son corps eût été mis dans le tombeau. Je ne dirai point que durant sa maladie, il ne se relacha en rien de l'austérité de la vie Monastique, ni qu'il n'interrompit jamais ses priéres, de peur que si je m'arrêtois à ces circonstances elles n'obscurcissent une action plus éclatante, dont ceux qui prendront la peine de lire mon Histoire, pourront tirer un grand fruit. Quand il se vit proche de sa fin, il assembla les Prêtres de toutes les Eglises qui étoient soûs sa conduite, & leur dit, élisez un Evêque pendant que je vis encore, de peur que la paix de l'Eglise ne soit troublée aprés ma mort. Ces Prêtres lui aiant répondu qu'il n'étoit pas à propos de leur laisser la liberté de

de l'élection ; parce qu'il étoit difficile qu'ils se pussent accorder ; & qu'il valoit mieux qu'il nommât lui-même son successeur : Il leur dit, promettez-moi donc par écrit de recevoir celui que j'aurai choisi. Les Prêtres aiant écrit & signé la promesse qu'il souhaitoit, il écrivit le nom de Marcien Prêtre, qui avoit appris sous lui les exercices de la vie Religieuse, & qui étoit alors absent. Il signa ensuite l'écrit, le fit signer aux plus considérables d'entre les Prêtres, le donna à Marc, Evêque des Novatiens de Scythie, & lui dit : Si Dieu me laisse en vie, vous me rendrez cét écrit ; mais s'il m'appele à lui vous l'ouvrirez, & vous y trouverez le nom de celui que j'ay choisi pour étre mon successeur. Il mourut bien-tôt aprés. L'écrit aiant été ouvert trois jours aprés sa mort, tous s'écriérent que Marcien étoit tres-digne d'étre Evêque, & l'envoiérent chercher. Il fut trouvé à Tibériopole Ville de Phrygie, & aiant été amené par adresse, il fut Sacré l'onziéme jour du mois d'Aout, & mis sur la chaire de l'Eglise.

L'an de N. S. Théodose & Valentinien.

CHAPITRE XLVII.

L'Impératrice Eudocie va à Jérusalem.

L'EMPEREUR Théodose rendit à Dieu des actions de graces pour les bienfaits qu'il avoit reçus de sa bonté. Il envoia l'Impératrice Eudocie sa femme à Jérusalem où elle avoit fait vœu d'aller quand sa fille seroit mariée. Elle fit quantité de presens, tant aux Eglises de Jérusalem, qu'à celles des autres Eglises d'Orient.

Ann. de N. S. Theodose. & Valentinien.

CHAPITRE XLVIII.

Thalassius est ordonné Evêque de Césarée en Cappadoce.

439. PROCLUS fit soûs le dix-septiéme Consulat de Théodose, une action dont l'antiquité n'avoit jamais vû aucun exemple. Les habitans de Césarée en Cappadoce, étoient venus à Constantinople, pour demander un Evêque, en la place de Firmus qui étoit mort. Comme Proclus étoit en peine d'en choisir un. Les Sénateurs le visitérent, & entre autres Thalassius, à qui l'Empereur avoit autrefois donné le gouvernement d'Illirie, & à qui il étoit prêt de donner celui d'Orient. Mais Proclus l'aiant choisi, le fit Evêque de Césarée. Voila quel étoit alors l'état de l'Eglise. Etant prêt de finir mon Histoire, je souhaite de tout mon cœur, que l'Eglise & l'Etat joüissent d'une paix profonde, & que ceux qui voudroient écrire n'aient plûs de matiére. Je n'en aurois point eû moi-même, tres-religieux Théodore, & je n'aurois pû achéver ces sept Livres, comme j'ai fait à vôtre priére, si ceux qui ont excité des contestations & des différens, avoient voulu se tenir en repos. Ce septiéme Livre contient ce qui s'est passé l'espace de trente-deux ans. Et les sept Livres contiennent ce qui s'est passé l'espace de cent quarante; car aiant commencé à la premiére année de la deux cens soixante & onziéme Olympiade, en laquelle Constantin fut proclamé Empereur, ils finissent à la seconde année de la trois cens cinquiéme Olympiade, en laquelle Théodose étoit Consul pour la dix-septiéme fois.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

II. Eu-

LIVRE TROISIE'ME.

CHAP. I.

XXII. Jo-

LIVRE QUATRIEME.

CHAP. I.

L I-

LIVRE CINQUIEME.

CHAP. I.

LIVRE SIXIE'ME.

CHAP. I.

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAP. I.

FIN.



The Ecclesiastical History

of

Socrates Scholasticus.

Book I.

Chapter I.

Introduction to the Work.

Eusebius, surnamed Pamphilus,[1] writing the History of the Church[2] in ten books, closed it with that period of the emperor Constantine, when the persecution which Diocletian had begun against the Christians came to an end. Also in writing the life of Constantine, this same author has but slightly treated of matters regarding Arius, being more intent on the rhetorical finish of his composition and the praises of the emperor, than on an accurate statement of facts. Now, as we propose to write the details of what has taken place in the churches since his time to our own day, we begin with the narration of the particulars which he has left out, and we shall not be solicitous to display a parade of words, but to lay before the reader what we have been able to collect from documents, and what we have heard from those who were familiar with the facts as they told them. And since it has an important bearing on the matter in hand, it will be proper to enter into a brief account of Constantine's conversion to Christianity, making a beginning with this event.

Chapter II.

By what Means the Emperor Constantine became a Christian.

When Diocletian and Maximian,[3] surnamed Herculius, had by mutual consent laid aside the imperial dignity, and retired into private life, Maximian, surnamed Galerius, who had been a sharer with them in the government, came into Italy and appointed two Caesars, Maximin in the eastern division of the empire, and Severus in the Italian. In Britain, however, Constantine was proclaimed emperor, instead of his father Constantius, who died in the first year of the two hundred and seventy-first[4] Olympiad, on the 25th of July. And at Rome Maxentius, the son of Maximian Herculius, was raised by the praetorian soldiers to be a tyrant rather than an emperor. In this state of things Herculius, impelled by a desire to regain the sovereignty, attempted to destroy his son Maxentius; but this he was prevented by the soldiery from effecting, and he soon afterwards died at Tarsus in Cilicia. At the same time Severus Caesar being sent to Rome by Galerius Maximian, in order to seize Maxentius, was slain, his own soldiers having betrayed him. At length Galerius Maximian, who had exercised the chief authority,[5] also died, having previously appointed as his successor, his old friend and companion in arms, Licinius, a Dacian by birth. Meanwhile, Maxentius sorely oppressed the Roman people, treating them as a tyrant rather than as a king, shamelessly violating the wives of the nobles, putting many innocent persons to death, and perpetrating other similar atrocities. The emperor Constantine bring informed of this, exerted himself to free the Romans from the slavery under him

(i.e. Maxentius), and began immediately to consider by what means he might overthrow the tyrant. Now while his mind was occupied with this great subject, he debated as to what divinity's aid he should invoke in the conduct of the war. He began to realize that Diocletian's party had not profited at all by the pagan deities, whom they had sought to propitiate; but that his own father Constantius, who had renounced the various religions of the Greeks, had passed through life far more prosperously. In this state of uncertainty, as he was marching at the head of his troops, a preternatural vision, which transcends all description, appeared to him. In fact, about that part of the day when the sun after posing the meridian begins to decline towards the west, he saw a pillar of light in the heavens, in the form of a cross, on which were inscribed these words, By This Conquer.[6] The appearance of this sign struck the emperor with amazement and scarcely believing his own eyes, he asked those around him if they beheld the same spectacle; and as they unanimously declared that they did, the emperor's mind was strengthened by this divine and marvelous apparition. On the following night in his slumbers he saw Christ who directed him to prepare a standard according to the pattern of that which had been seen; and to use it against his enemies as an assured trophy of victory. In obedience to this divine oracle, he caused a standard in the form of a cross to be prepared, which is preserved in the palace even to the present time: and proceeding in his measures with greater earnestness, he attacked the enemy and vanquished him before the gates of Rome, near the Mulvian bridge, Maxentius himself being drowned in the river. This victory was achieved in the seventh year of the conqueror's reign.[7] After this, while Licinius, who shared the government with him, and was his brother-in-law, having married his sister Constantia, was residing in the

East, the emperor Constantine, in view of the great blessing he had received, offered grateful thanksgivings to God as his benefactor; these consisted in his relieving the Christians from persecution, recalling those who were in exile, liberating such as were imprisoned, and causing the confiscated property of the prescribed to be restored to them; he moreover rebuilt the churches, and performed all these things with the greatest arodr. About this time Diocletian, who had abdicated the imperial authority, died at Salona in Dalmatia.[8]

Chapter III.

While Constantine favors the Christians, Licinius, his Calleague, persecutes them.

Now Constantine, the emperor, having thus embraced Christianity, conducted himself as a Christian of his profession, rebuilding the churches, and enriching them with splendid offerings: he also either closed or destroyed the temples of the pagans,[9] and exposed the images which were in them to popular contempt. But his colleague Licinius, holding his pagan tenets, hated Christians; and although from fear of the emperor Constantine he avoided exciting open persecution, yet he managed to plot against them covertly, and at length proceeded to harass them without disguise. This persecution, however, was local, extending only to those districts where Licinius himself was: but as these and other public outrages did not long remain concealed from form Constantine, finding out that the latter was indignant at his conduct Licinius had recourse to an apology. Having thus propitiated him, he entered into a feigned league of friendship, pledging himself by many

oaths not to act again tyrannically. But no sooner did he pledge himself than he committed perjury; for he neither changed his tyrannical mood nor ceased persecuting Christians. Indeed, he even prohibited the bishops by law from visiting the uncoverted pagans, lest it should be made a pretext for proselyting them to the Christian faith. And the persecution was thus at the same time well known and secret. It was conceded in name but manifest in fact; for those who were exposed to his persecution suffered most severely both in their persons and property.

Chapter IV.

War arises between Constantine and Licinius on Account of the Christians.

By this course he drew upon himself the emperor Constantine's heaviest displeasure; and they became enemies the pretended treaty of friendship between them having been violated. Not long afterwards they took up arms against each other as declared enemies. And after several engagements both by sea and land, Licinius was at last utterly defeated near Chrysopolis in Bithynia, a port of the Chalcedonians, and surrendered himself to Constantine. Accordingly he having taken him alive, treated him with the utmost humanity, and would by no means put him to death, but orderd him to take up his abode and live in tranquillity at Thessalonica. He having, however, remained quiet a short time, managed afterwards to collect some barbarian mercenaries and made an effort to repair his late disaster by a fresh appeal to arms. The emperor being made acquainted with his proceedings, directed that he should be slain, which was carried into effect. Constantine thus became possessed of

the sole dominion, and was accordingly proclaimed sovereign Autocrat,[10] and again sought to promote the welfare of Christians. This he did in a variety of ways, and Christianity enjoyed unbroken peace by reason of his efforts. But an internal dissension soon succeeded this state of repose, the nature and origin of which I shall now endeavor to describe.

Chapter V.

The Dispute of Arius with Alexander, his Bishop.

After Peter, bishop of Alexandria, had suffered martyrdom under Diocletian, Achillas was installed in the episcopal office, whom Alexander succeeded, during the period of peace above referred to. He, in the fearless exercise of his functions for the instruction and government of the Church, attempted one day in the presence of the presbytery and the rest of his clergy, to explain, with perhaps too philosophical minuteness, that great theological mystery-*the* Unity *of the Holy Trinity.* A certain one of the presbyters under his jurisdiction, whose name was Arius, possessed of no inconsiderable logical acumen, imaging that the bishop was subtly teaching the same view of this subject as Sabellius the Libyan,[11] from love of controversy took the opposite opinion to that of the Libyan, and as he thought vigorously responded to what was said by the bishop. `If,' said he, `the Father begat the Son, he that was begotten had a beginning of existence: and from this it is evident, that there was a time when the Son was not. It therefore necessarily follows, that he had his substance[12] from nothing.'

Chapter VI.

Division begins in the Church firm this Controversy; and Alexander Bishop of Alexandria excommunicates Arius and his Adherents.

Having drawn this inference from his novel train of reasoning, he excited many to a consideration of the question; and thus from a little spark a large fire was kindled: for the evil which began in the Church at Alexandria, ran throughout all Egypt, Libya, and the upper Thebes, and at length diffused itself over the rest of the provinces and cities. Many others also adopted the opinion of Arius; but Eusebius in particular was a zealous defender of it: not he of Caesarea, but the one who had before been bishop of the church at Berytus, and was then somehow in possession of the bishopric of Nicomedia in Bithynia. When Alexander became conscious of these things, both from his own observation and from report, being exasperated to the highest degree, he convened a council of many prelates; and excommunicated Arius and the abettors of his heresy; at the same time he wrote as follows to the bishops constituted in the several cities:-

The Epistle of Alexander Bishop of Alexandria.

To our beloved and most honored fellow-Ministers of the Catholic Church everywhere, Alexander sends greeting in the Lord.

Inasmuch as the Catholic Church is one body, and we are commanded in the holy Scriptures to maintain `the bond

of unity and peace,'[13] it becomes us to write, and mutually acquaint one another with the condition of things among each of us, in order that `if one member suffers or rejoices, we may either sympathize with each other, or rejoice together.'[14] Know therefore that there have recently arisen in our diocese lawless and anti-christian men, teaching apostasy such as one may justly consider and denominate the forerunner of Antichrist. I wished indeed to consign this disorder to silence, that if possible the evil might be confined to the apostates alone, and not go forth into other districts and contaminate the ears of some of the simple. But since Eusebius, now in Nicomedia, thinks that the affairs of the Church are under his control because, forsooth, he deserted his charge at Berytus and assumed authority over the Church at Nicomedia with impunity, and has put himself at the head of these apostates, daring oven to send commendatory letters in all directions concerning them, if by any means he might inveigle some of the ignorant into this most impious and anti-christian heresy, I felt imperatively called on to be silent no longer, knowing what is written in the law, but to inform you of all of these things, that ye might understand both who the apostates are, and also the contemptible character of their heresy, and pay no attention to anything that Eusebius should write to you. For now wishing to renew his former malevolence, which seemed to have been buried in oblivion by time, he affects to write in their behalf; while the fact itself plainly shows that he does this for the promotion of his own purposes. These then are those who have become apostates: Arius, Achillas Aithales, and Carpones, another Arius, Sarmates, Euzoïus, Lucius Julian, Menas, Helladis, and Gaius; with these also must be reckoned Secundus and Theonas, who once were called bishops. The dogmas they have invented and

assert, contrary to the Scriptures, are these: That God was not always the Father, but that there was a period when he was not the Father; that the Word of God was not from eternity but was made out of nothing;[15] for that the ever-existing God (`the I AM'-the eternal One) made him who did not previously exist, out of nothing; wherefore there was a time when he did not exist, inasmuch as the Son is a creature and a work. That he is neither like the Father as it regards his essence, nor is by nature either the Fathers true Word, or true Wisdom, but indeed one of his works and creatures, being erroneously called Word and Wisdom, since he was himself made of God's own Word and the Wisdom which is in God, whereby God both made all things and him also. Wherefore he is as to his nature mutable and susceptible of change, as all other rational creatures are: hence the Word is alien to and other than the essence of God; and the Father is inexplicable by the Son, and invisible to him, for neither does the Word perfectly and accurately know the Father, neither can he distinctly see him. The Son knows not the nature of his own essence: for he was made on our account, in order that God might create us by him, as by an instrument; nor would he ever have existed, unless God had wished to create us.

Some one accordingly asked them whether the Word of God could be changed, as the devil has been? and they feared not to say, `Yes, he could; for being begotten, he is susceptible of change' We then, with the bishops of Egypt and Libya, being assembled together to the number of nearly a hundred, have anathematized Arius for his shameless avowal of these heresies, together with all such as have countenanced them. Yet the partisans of Eusebius have received them; endeavoring to blend falsehood with truth, and that which is impious with what

is sacred. But they shall not prevail, for the truth must triumph; and `light has no fellowship with darkness, nor has Christ any concord with Belial.'[16] Who ever heard such blasphemies? or what man of any piety is there now hearing them that is not horror-struck, and stops his ears, lest the filth of these expressions should pollute his sense of hearing? Who that hears John saying, `In the beginning was the Word,'[17] does not condemn those that say, `There was a period when the Word was not'? or who, hearing in the Gospel of `the only-begotten Son,' and that `all things were made by him,' will not abhor those that pronounce the Son to be one of the things made? How can he be one of the things which were made by himself? Or how can he be the only-begotten, if he is reckoned among created things? And how could he have had his existence from nonentities, since the Father has said, `My heart has indited a good matter';[18] and `I begat thee out of my bosom before the dawn'?[19] Or how is he unlike the Father's essence, who is `his perfect image,'[20] and `the brightness of his glory'[21] and says: `He that hath seen me, hath seen the Father'? Again how if the Son is the Word and Wisdom of God, was there a period when he did not exist? for that is equivalent to their saying that God was once destitute both of Word and Wisdom. How can he be mutable and susceptible of change, who says of himself, `I am in the Father, and the Father in me';[22] and `I and the Father are one';[23] and again by the Prophet,[24] `Behold me because I am, and have not changed'? But if any one may also apply the expression to the Father himself, yet would it now be even more fifty said of the Word; because he was not changed by having become man, but as the Apostle says,[25] `Jesus Christ, the same yesterday, to-day, and forever' But what could persuade them to say that he was made on our account, when Paul

has expressly declared[26] that `all things are for him, and by him'? One need not wonder indeed at their blasphemous assertion that the Son does not perfectly know the Father; for having once determined to fight against Christ, they reject even the words of the Lord himself, when he says,[27] `As the Father knows me, even so know I the Father' If therefore the Father but partially knows the Son, it is manifest that the Son also knows the Father but in part. But if it would be improper to affirm this, and it be admitted that the Father perfectly knows the Son, it is evident that as the Father knows his own Word, so also does the Word know his own Father, whose Word he is. And we, by stating these things, and unfolding the divine Scriptures, have often confuted them: but again as chameleons they were changed, striving to apply to themselves that which is written, `When the ungodly has reached the depths of iniquity, he becomes contemptuous.'[28] Many heresies have arisen before these, which exceeding all bounds in daring, have lapsed into complete infatuation: but these persons, by attempting in all their discourses to subvert the Divinity of The Word, as hating made a nearer approach to Antichrist, have comparatively lessened the odium of former ones. Wherefore they have been publicly repudiated by the Church, and anathematized. We are indeed grieved on account of the perdition of these persons, and especially so because, after having been previously instructed in the doctrines of the Church, they have now apostatized from them. Nevertheless we are not greatly surprised at this, for Hymenaeus and Philetus[29] fell in like manner; and before them Judas, who had been a follower of the Saviour, but afterwards deserted him became his betrayer. Nor were we without forewarning respecting these very persons: for the Lord himself said: `Take heed that no man deceive you: for many shall come

in my name, saying, I am Christ: and shall many deceive many';[30] and `the time is at hand; Go ye not therefore after them.'[31] And Paul, having learned these things from the Saviour, wrote, `That in the latter times some should apostatize from the faith, giving heed to deceiving spirits, and doctrines of devils,'[32] who pervert the truth. Seeing then that our Lord and Saviour Jesus Christ has himself enjoined this, and has also by the apostle given us intimation respecting such men, we having ourselves heard their impiety have in consequence anathematized them, as we before said, and declared them to be alienated from the Catholic Church and faith. Moreover we have intimated this to your piety, beloved and most honored fellow-ministers, in order the ye might neither receive any of them, if they should presume to come to you, nor be induced to put confidence in Eusebius, or any other who may write to you about them. For it is incumbent on us who are Christians, to turn away from all those who speak or entertain a thought against Christ, as from those who are resisting God, and are destroyers of the souls of men: neither does it become us even `to saute such men,'[33] as the blessed John has prohibited, `lest we should at any time be made partakers of their sins.' Greet the brethren which are with you; those who are with me salute you.

Upon Alexander's thus addressing the bishops in every city, the evil only became worse, inasmuch as those to whom he made this communication were thereby excited to contention. And some indeed fully concurred in and subscribed to the sentiments expressed in this letter, while others did the reverse. But Eusebius, bishop of Nicomedia, was beyond all others moved to controversy, inasmuch as Alexander in his letter had made a personal

and censorious allusion to him. Now at this juncture Eusebius possessed great influence, because the emperor resided at Nicomedia. For in fact Diocletian had a short time previously built a palace there. On this account therefore many of the bishops paid their court to Eusebius. And he repeatedly wrote both to Alexander, that he might set aside the discussion which had been excited, and again receive Arius and his adherents into communion; and also to the bishops in each city, that they might not concur in the proceedings of Alexander. By these means confusion everywhere prevailed: for one saw not only the prelates of the churches engaged in disputing, but the people also divided, some sliding with one party, and some with the other. To so disgraceful an extent was this affair carried, that Christianity became a subject of popular ridicule, even in the very theatres. Those who were at Alexandria sharply disputed about the highest points of doctrine, and sent deputations to the bishops of the several dioceses; while those who were of the opposite faction created a similar disturbance.

With the Arians the Melitians mingled themselves, who a little while before had been separated from the Church: but who these [Melitians] are must now be stated.

By Peter, bishop of Alexandria, who in the reign of Diocletian suffered martyrdom, a certain Melitius, bishop of one of the cities in Egypt, in consequence of many other charges, and more especially because during the persecution he had denied the faith and sacrificed, was deposed. This person, being stripped of his dignity, and having nevertheless many followers, became the leader of the heresy of those who are to this day called from him Melitians throughout Egypt. And as he had no rational excuse for his separation from the Church, he pretended

that he had simply been wronged and loaded Peter with calumnious reproaches. Now Peter died the death of a martyr during the persecution, and so Melitius transferred his abuse first to Achillas, who succeeded Peter in the bishopric, and afterwards again to Alexander, the successor of Achillas. In this state of things among them, the discussion in relation to Arius arose; and Melitius with his adherents took part with Arius,[34] entering into a conspiracy with him against the bishop. But as many as regarded the opinion of Arius as untenable, justified Alexander's decision against him, and thought that those who favored his views were justly condemned. Meanwhile Eusebius of Nicomedia and his partisans, with such as favored the sentiments of Arius, demanded by letter that the sentence of excommunication which had been pronounced against him should be rescinded; and that those who had been excluded should be readmitted into the Church, as they held no unsound doctrine. Thus letters from the opposite parties were sent to the bishop of Alexandria; and Arius made a collection of those which were favorable to himself while Alexander did the same with those which were adverse. This therefore afforded a plausible opportunity of defense to the sects, which are now prevalent, of the Arians, Eunomians, and such as receive thor name from Macedonius; for these severally make use of these epistles in Vindication of their heresies.

Chapter VII.

The Emperor Constantine being grieved at the Disturbance of the Churches, sends Hosius the Spaniard to Alexandria, exhorting the Bishop and Arius to Reconciliation and Unity.

When the emperor was made acquainted with these disorders, he was very deeply grieved; and regarding the matter as a personal misfortune, immediately exerted himself to extinguish the conflagration which had been kindled, and sent a letter to Alexander and Arius by a trustworthy person named Hosius, who was bishop of Cordova, in Spain. The emperor greatly loved this man and held him in the highest estimation. It will not be out of place to introduce here a portion of this letter, the whole of which is given in the life of Constantine by Eusebius.[35]

Victor Constantine Maximum Augustus to Alexander and Arius.

I am informed that your present controversy originated thus. When you, Alexander, inquired of your presbyters what each thought on a certain inexplicable passage of the written Word, rather on a subject improper for discussion; and you, Arius rashly gave expression to a view of the matter such as ought either never to have been conceived, or when suggested to your mind, it became you to bury it in silence. This dispute having thus been excited among you, communion[36] has been denied; and the most holy people being rent into two factions, have departed from the harmony of the common body. Wherefore let each one of you, showing consideration for the other, listen to the impartial exhortation of your fellow-servant. And what counsel does he offer? It was neither prudent at first to agitate such a question, nor to reply to such a question when proposed: for the claim of no law demands the investigation of such subjects, but the idle useless talk of leisure occasions them. And even if they should exist for the sake of exercising our natural

faculties, yet we ought to confine them to our own consideration, and not incautiously bring them forth in public assemblies, nor thoughtlessly confide them to the ears of everybody. Indeed how few are capable either of adequately expounding, or even accurately understanding the import of matters so vast and profound!

And even if any one should be considered able to satisfactorily accomplish this, how large a portion of the people would he succeed in convincing? Or who can grapple with the subtilties of such investigations without danger of lapsing into error? It becomes us therefore on such topics to check loquacity, lest either on account of the weakness of our nature we should be incompetent to explain the subject proposed; or the dull understanding of the audience should make them unable to apprehend dearly what is attempted to be taught: and in the case of one or the other of these failures, the people must be necessarily involved either in blasphemy or schism. Wherefore let an unguarded question, and an inconsiderate answer, on the part of each of you, procure equal forgiveness from one another. No cause of difference has been started by you bearing on any important precept contained in the Law; nor has any new heresy been introduced by you in connection with the worship of God; but ye both hold one and the same judgment on these points, which is the Creed.[37] Moreover, while you thus pertinaciously contend with one another about matters of small or scarcely the least importance, it is unsuitable for you to have charge of so many people of God, because you are divided in opinion:[38] and not only is it unbecoming, but it is also believed to be altogether unlawful.

In order to remind you of your duty by an example of an inferior kind, I may say: you are well aware that even the philosophers themselves are united under one sect. Yet they often differ from each other on some parts of their theories: but although they may differ on the very highest branches of science, in order to maintain the unity of their body, they still agree to coalesce. Now, if this is done amongst them, how much more equitable will it be for you, who have been constituted ministers of the Most High God, to become unanimous with one another in such a religious profession. But let us examine with closer consideration, and deeper attention, what has been already stated. Is it right on account of insignificant and vain contentions between you about words, that brethren should be set in opposition against brethren; and that the honorable communion should be distracted by unhallowed dissension, through our striving with one another respecting things so unimportant, and by no means essential? These quarrels are vulgar and rather consistent with puerile thoughtlessness, than suitable to the intelligence of priests and prudent men. We should spontaneously turn aside from the temptations of the devil. The great God and Saviour of us all has extended to all the common light. Under his providence, allow me, his servant, to bring this effort of mine to a successful issue; that by my exhortation, ministry, and earnest admonition, I may lead you, his people, back to unity of communion.[39] For since, as I have said, there is but one faith among you, and one sentiment respecting religion,[40] and since the precept of the law,[41] in all its parts, combines all in one purpose of soul, let not this diversity of opinion, which has excited dissension among you, by any means cause discord and schism, inasmuch as it does not affect the force of the law as a whole. Now, I say these things, not as compelling you all to see exactly

alike on this very insignificant subject of controversy, whatever it may be; since the dignity[42] of the communion may be preserved unaffected, and the same fellowship with all be retained, even though there should exist among you some dissimilarity of sentiment on unimportant matters. For, of course, we do not all desire the same thing in every respect; nor us there one unvarying nature, or standard of judgment in us. Therefore, in regard to divine providence, let there be one faith, one sentiment, and one covenant of the Godhead:[43] but those minute investigations which ye enter into among yourselves with so much nicety, even if ye should not concur in one judgment in regard to them, should remain within the sphere of your own reflection, kept in the secret recesses of the mind. Let then an ineffable and select bond of general friendship, with faith in the truth, reverence for God, and a devout observance of his law, remain unshaken among you. Resume mutual friendship and grace; restore to the whole people their accustomed familiar embraces; and do ye yourselves, on the strength of having purified your own souls, again recognize one another. For friendship often becomes sweeter after the removal of animosity. Thus restore to me tranquil days, and nights free from care; that to me also some pleasure in the pure light may be preserved, and a cheerful serenity during the rest of my life: otherwise, I must necessarily groan, and be wholly suffused with tears; neither will the remaining period of my earthly existence be peacefully sustained. For while the people of God (I speak of my fellow-servants) are severed from one another by so unworthy and injurious a contest, how is it possible for me to maintain my usual equanimity? But in order that you may have some idea of my excessive grief on account of this unhappy difference, listen to what I am about to state. On my recent arrival at

the city of Nicomedia, it was my intention immediately after to proceed into the East: but while I was hastening toward you, and had advanced a considerable distance on my way, intelligence of this affair altogether reversed my purpose, lest I should be obliged to see with my own eyes a condition of things such as I could scarcely bear the report of. Open to me therefore by your reconciliation henceforth, the way into the East, which ye have obstructed by your contentions against one another: and permit me speedily to behold both you and all the rest of the people rejoicing together; and to express my due thanks to the Divine Being, because of the general harmony and liberty of all parties, accompanied by the cordial utterance of your praise.[44]

Chapter VIII.

Of the Synod which was held at Nicaea in Bithynia, and the Creed there[45] *put forth.*

Such admirable and wise counsel did the emperor's letter contain. But the evil had become too strong both for the exhortations of the emperor, and the authority of him who was the bearer of his letter: for neither was Alexander nor Arius softened by this appeal; and moreover there was incessant strife and tumult among the people. Moreover another local source of diquietude had pre-exited there, which served to trouble the churches,- the dispute namely in regard to the Passover, which was carried on in the regions of the East only.[46] This arose from some desiring to keep the Feast more in accordance with the custom of the Jews; while others preferred its mode of celebration by Christians in general throughout the world. This difference, however, did not interfere

with their communion, although their mutual joy was necessarily hindered. When, therfore, the emperor beheld the Church agitated on account of both of these causes, he convoked a General Council,[47] summoning all the bishops by letter to meet him at Nicaea in Bithynia. Accordingly the bishops assembled out of the various provinces and cities; respecting whom Eusebius Pamphilus thus writes, word for word, in his third book of the life of Constantine:[48]

`Wherefore the most eminent of the ministers of God in all the churches which have filled Europe, Africa, and Asia, were convened. And one sacred edifice, dilated as it were by God, contained within it on the same occasion both Syrians and Cilicians, Phoenicians, Arabs and Palestinians, and in addition to these, Egyptians, Thebans, Libyans, and those who came from Mesopotamia. At this synod a Persian bishop was also present, neither was the Scythian absent from this assemblage. Pontus also and Galatia, Pamphylia, Cappadocia, Asia and Phrygia, supplied those who were most distinguished among them. Besides, there met there Thracians and Macedonians, Achaians and Epirots, and even those who dwelt still further away than these, and the most celebrated of the Spaniards himself[49] took his seat among the rest. The prelate[50] of the imperial city was absent on account of age; but some of his presbyters were present and filled his place. Such a crown, composed as a bond of peace, the emperor Constantine alone has ever dedicated to Christ his Saviour, as a thank-offering worthy of God for victory over his enemies, having appointed this convocation among us in imitation of the Apostolic Assembly.[51] For among them it is said were convened "devout men of every nation

under heaven; Parthains, Medes and Elamites, and those who dwelt in Mesopotamia, Judaea and Cappadocia, Pontus and Asia, Phrygia and Pamphylia, Egypt and the part of Libya which is toward Cyrene, strangers from Rome also, both Jews and proselytes with Cretans and Arabs." That congregation, however, was inferior in this respect, that all present were not ministers of God: whereas in this assembly the number of bishops exceeded three hundred;[52] while the number of the presbyters, deacons, and acolyths[53] and others who attended them was almost incalculable. Some of these ministers of God were eminent for their wisdom, some for the strictness of their life, and patient endurance [of persecution], and others united in themselves all these distinguished characteristics: some were venerable from their advanced age, others were conspicuous for their youth and vigor of mind, and others had but recently entered on their ministerial career.[54] For all these the emperor appointed an abundant supply of daily food to be provided.'

Such is Eusebius' account of those who met on this occasion. The emperor having completed the festal solemnization of this triumph over Licinius, come also in person to Nice.

There were among the bishops two of extraordinary celebrity Paphnutius, bishop of Upper Thebes, and Spyridon, bishop of Cyprus: why I have so particular referred to these two individuals, I shall state hereafter. Many of the laity were also present, who were practiced in the art of reasoning,[55] and each eager to advocate the cause of his own party. Eusebius, bishop of Nicomedia, as was before said, supported the opinion of Arius, together with Theognis and Maris; of these the former

was bishop of Nicaea, and Maris of Chalcedon in Bithynia. These were powerfully opposed by Athnasius, a deacon of the Alexandrian church, who was highly esteemed by Alexander his bishop, and on that account was much envied, as will be seen hereafter. Now a short time previous to the general assembling of the bishops, the disputants engaged in preparatory logical contests before the multitudes; and when many were attracted by the interest of their discourse, one of the laity, *a confessor,*[56] who was a man of unsophisticated understanding reproved these reasoners, telling them that Christ and his apostles did not teach us dialectics, art, nor vain subtilties, but simple-mindedness, which is preserved by faith and good works. As he said this, all present admired the speaker and assented to the justice of his remarks; and the disputants themselves, after hearing his plain statement of the truth, exercised a greater degree of moderation: thus then was the disturbance caused by these logical debates suppressed at this time.

On the following day all the bishops were assembled together in one place; the emperor arrived soon after and on his entrance stood in their midst, and would not take his place, until the bishops by bowing intimated their desire that he should be seated: such was the respect and reverence which the emperor entertained for these men. When a silence suitable to the occasion had been observed, the emperor from his seat began to address them words of exhortation to harmony and unity, and entreated each to lay aside all private pique. For several of them had brought accusations against one another and many had even presented petitions to the emperor the day before. But he, directing their attention to the matter before them, and on account of which they were assembled, ordered these petitions to be burnt; merely

observing that `Christ enjoins him who is anxious to obtain forgiveness, to forgive his brother.' When therefore he had strongly insisted on the maintenance of harmony and peace, he sanctioned again their purpose of more closely investigating the questions at issue. But it may be well to hear what Eusenius says on this subject, in his third book of the Life of Constantine.[57] His words are these:

`A variety of topics having been introduced by each party and much controversy being excited from the very commencement, the emperor listened to all with patient attention, deliberately and impartially considering whatever was advanced. He in part supported the statements which were made on either side, and gradually softened the asperity of those who contentiously opposed each other conciliating each by his mildness and affability. And as he addressed them in the Greek language, for he was not unacquainted with it, he was at once interesting and persuasive, and wrought conviction on the minds of some, and prevailed on others by entreaty, those who spoke well he applauded. And inciting all to unanimity at length he succeeded in bringing them into similarity of judgment, and conformity of opinion on all the controverted points: so that there was not only unity in the confession of faith, but also a general agreement as to the time for the celebration of the feast of Salvation.[58] Moreover the doctrines which had thus the common consent, were confirmed by the signature of each individual.'

Such in his own words is the testimony respecting these things which Eusebius has left us in writing; and we not unfitly have used it, but treating what he has said as an

authority, have introduced it here for the fidelity of this history. With this end also in view, that if any one should condemn as erroneous the faith professed at this council of Nicaea, we might be unaffected by it, and put no confidence in Sabinus the Macedonian,[59] who calls all those who were convened there ignoramuses and simpletons. For this Sabinus, who was bishop of the Macedonians at Heraclea in Thrace, having made a collection of the decrees published by various Synods of bishops, has treated those who composed the Nicene Council in particular with contempt and derision; not perceiving that he thereby charges Eusebius himself with ignorance, who made a like confession after the closest scrutiny. And in fact some things he has willfully passed over, others he has perverted, and on all he has put a construction favorable to his own views. Yet he commends Eusebius Pamphilus as a trustworthy witness, and praises the emperor as capable in stating Christian doctrines: but he still brands the faith which was declared at Nicaea, as having been set forth by ignorant persons, and such as had no intelligence in the matter. And thus he voluntarily contemns the words of a man whom he himself pronounces a wise and true witness: for Eusebius declares, that of the ministers of God who were present at the Nicene Synod, some were eminent for the word of wisdom, others for the strictness of their life; and that the emperor himself being present, leading all into unanimity, established unity of judgment, and agreement of opinion among them. Of Sabinus, however, we shall make further mention as occasion may require. But the agreement of faith, assented to with loud acclamation at the great council of Nicaea is this:

`We beleive in one God, the Father Almighty, Maker of all things visible and invisible:-and in one.[60] Lord Jesus

Christ, the Son of God, the only-begotten of the Father, that is of the substance of the Father; God of God and Light of light; true God of true God; begotten, not made, consubstantial[61] with the Father: by whom all things were made, both which are in heaven and on earth: who for the sake of us men, and on account of our salvation, descended became incarnate, and was made man; suffered, arose again the third day, and ascended into the heavens and will come again to judge the living and the dead. [We] also [believe] in the Holy Spirit. But the holy Catholic and Apostolic church anathematizes those who say "There was a time when he was not," and "He was not before he was begotten" and "He was made from that which did not exist," and those who assert that he is of other substance or essence than the Father, or that he was created, or is susceptible of change.'[62]

This creed was recognized and acquiesced in by three hundred and eighteen [bishops]; and being, as Eusebius says, unanimous is expression and sentiment, they subscribed it. Five only would not receive it, objecting to the term *homoousios,* `of the same essence,' or *consubstantial:* these were Eusebius bishop of Nicomedia, Theognis of Nice, Maris of Chalcedon, Theonas of Marmarica, and Secundus of Ptolemaïs. `For,' said they `since that is *consubstantial* which is from another either by partition, derivation or germination; by germination, as a shoot from the roots; by derivation as children from their parents; by division, as two or three vessels of gold from a mass, and the Son is from the Father by none of these modes: therefore they declared themselves unable to assent to this creed.' Thus having scoffed at the word *consubstantial,* they would not subscribe to the deposition of Arius. Upon this the Synod anathematized Arius, and all who adhered to his opinions

prohibiting him at the same time from entering into Alexandria. At the same time an edict of the emperor sent Arius himself into exile, together with Eusebius and Theognis and their followers; Eusebius and Theognis, however, a short time after their banishment, tendered a written declaration of their change of sentiment, and concurrence in the faith of the *consubstantiality* of the Son with the Father, as we shall show as we proceed.

At this time during the session of the Synod, Eusebius, surnamed Pamphilus, bihop of Caesarea in Palestine, who had held aloof for a short time, after mature consideration whether he ought to receive this definition of the faith, at length acquiesced in it, and subscribed it with all the rest: he also sent to the people under his charge a copy of the Creed, with an explanation of the word *homoousios,* that no one might impugn his motives on account of his previous hesitation. Now what was written by Eusebius was as follows in his own words:

'You have probably had some intimation, beloved, of the transactions of the great council convened at Nicaea, in relation to the faith of the Church, inasmuch as rumor generally outruns true account of that which has really taken might form an incorrect estimate of the matter, we have deemed it necessary to submit to you, in the first place, an exposition of the faith proposed by us in written form; and then a second which has been promulgated, consisting of ours with certain additions to its expression. The declaration of faith set forth by us, which when read in the presence of our most pious emperor, seemed to meet with universal approbation, was thus expressed:

`"According as we received from the bishops who

preceded us, both in our instruction[63] [in the knowledge of the truth], and when we were baptized; as also we have ourselves learned from the sacred Scriptures: and in accordance with what we have both believed and taught while discharging the duties of presbyter and the episcopal office itself, so now we believe and present to you the distinct avowal of our faith. It is this:

'"We believe in one God, the Father Almighty, Maker of all things visible and invisible:-and in one Lord, Jesus Christ. the Word of God, God of God, Light of light, Life of life, the only-begotten Son, born before all creation,[64] begotten of God the Father, before all ages, by whom also all things were made; who on account of our salvation became incarnate, and lived among men; and who suffered and rose again on the third day, and ascended to the Father, and shall come again in glory to judge the living and the dead. We believe also in one Holy Spirit. We believe in the existence and subsistence of each of these [persons]: that the Father is truly Father, the Son truly Son, and the Holy Spirit truly Holy Spirit; even as our Lord also, when he sent forth his disciples to preach the Gospel, said,[65] `Go and teach all nations, baptizing them in the name of the Father, and of the Son, and of the Holy Spirit.' Concerning these doctrines we steadfastly maintain their truth, and avow our full confidence in them; such also have been our sentiments hitherto, and such we shall continue to hold until death and in an unshaken adherence to this faith, we anathematize every impious heresy. In the presence of God Almighty, and of our Lord Jesus Christ we testify, that thus we have believed and thought from our heart and soul, since we have possessed a right estimate of ourselves; and that we now think and speak what is

perfectly in accordance with the truth. We are moreover prepared to prove to you by undeniable evidences, and to convince you that in time past we have thus believed, and so preached."

'When these articles of faith were proposed, there seemed to be no ground of opposition: nay, our most pious emperor himself was the first to admit that they were perfectly correct, and that he himself had entertained the sentiments contained in them; exhorting all present to give them their assent, and subscribe to these very articles, thus agreeing in a unanimous profession of them, with the insertion, however, of that single word "*homoousios*" (consubstantial), an expression which the emperor himself explained, as not indicating corporeal affections or properties; and consequently that the Son did not subsist from the Father either by division or abscission: for said he, a nature which is immaterial and incorporeal cannot possibly be subject to any corporeal affection; hence our conception of such things can only be in divine and mysterious terms. Such was the philosophical view of the subject taken by our most wise and pious sovereign; and the bishops on account of the word *homoousious,* drew up this formula of faith.

The Creed.[66]

'"We believe in one God, the Father Almighty, Maker of all things visible and invisible:-and in one Lord Jesus Christ, the Son of God, the only-begotten of the Father, that is of the substance of the Father; God of God, Light of light, true God of true God; begotten not made, consubstantial with the Father; by[67] whom all things were made both which are in heaven and on earth; who

for the sake of us men, and on account of our salvation, descended, became incarnate, was made man, suffered and rose again on the third day; he ascended into the heavens, and will come to judge the living and the dead. [We believe] also in the Holy Spirit. But those who say `There was a time when he was not,' or `He did not exist before he was begotten,' or `He was made of nothing' or assert that `He is of other substance or essence than the Father,' or that the Son of God is created, or mutable, or susceptible of change, the Catholic and apostolic Church of God anathematizes."

`Now this declaration of faith being propounded by them, we did not neglect to investigate the distinct sense of the expressions "of the substance of the Father, and consubstantial with the Father" Whereupon questions were put forth and answers, and the meaning of these terms was dearly defined; when it was generally admitted that *ousias* (of the essence or substance) simply implied that the Son is of the Father indeed, but does not subsist as a part of the Father. To this interpretation of the sacred doctrine which declares that the Son is of the Father, but is not a part of his substance, it seemed right to us to assent. We ourselves therefore concurred in this exposition; nor do we cavil at the word "*homoousios*" hating regard to peace, and fearing to lose a right understanding of the matter. On the same grounds we admitted also the expression "begotten, not made": "for *made,*" said they, "is a term applicable in common to all the creatures which were made by the Son, to whom the Son has no resemblance. Consequently he is no creature like those which were made by him, but is of a substance far excelling any creature; which substance the Divine Oracles teach was begotten of the Father by such a mode of generation as cannot be explained nor even conceived

by any creature." Thus also the declaration that "the Son is consubstantial with the Father" having been discussed, it was agreed that this must not be understood in a corporeal sense, or in any way analogous to mortal creatures; inasmuch as it is neither by division of substance, nor by abscission nor by any change of the Father's substance and power, since the underived nature of the Father is inconsistent with all these things. That he is consubstantial with the Father then simply implies, that the Son of God has no resemblance to created things, but is in every repect like the Father only who begat him; and that he is of no other substance or essence but of the Father. To which doctrine, explained in this way, it appeared right to assent, especially since we knew that some eminent bishops and learned writers among the ancients have used the term "*homoousios*"in their theological discourses concerning the nature of the Father and the Son. Such is what I have to state to you in reference to the articles of faith which have been promulgated; and in which we have all concurred, not without due examination, but according to the senses assigned, which were investigated in the presence of our most highly favored emperor, and for the reasons mentioned approved. We have also considered the anathema promounced by them after the declaration of faith inoffensive; because it prohibits the use of illegitimate[68] terms, from which almost all the distraction and commotion of the churches have arisen. Accordingly, since no divinely inspired Scripture contains the expressions, "of things which do not exist," and "there was a time when he was not," and such other phrases as are therein subjoined, it seemed unwarrantable to utter and teach them: and moreover this decision received our sanction the rather from the consideration that we have never heretofore been accustomed to employ these terms.

We deemed it incumbent on us, beloved, to acquaint you with the caution which has characterized both our examination of and concurrence in these things: and that on justifiable grounds we resisted to the last moment the introduction of certain objectionable expressions as long as these were not acceptable; and received them without dispute, when on mature deliberation as we examined the sense of the words, they appeared to agree with what we had originally proposed as a sound confession of faith.'

Such was the letter addressed by Eusebius Pamphilus to the Christians at Caesarea in Palestine. At the same time the Synod itself also, with one accord, wrote the following epistle to the church of the Alexandrians, and to believers in Egypt, Libya, and Pentapolis.

Chapter IX.

The Letter of the Synod, relative to its Decisions: and the Condemnation of Arius and those who agreed with him.

To the holy, by the grace of God, and great church of the Alexandrians, and to our beloved; brethren throughout Egypt, Libya, and Pentapolis, the bishops assembled at Nicaea, constituting the great and holy Synod, send greeting in the Lord.

Since, by the grace of God, a great and holy Synod has been convened at Nicaea, our most pious sovereign Constantine having summoned us out of various cities and provinces for that purpose, it appeared to us indispensably necessary that a letter should be written to you on the part of the sacred Synod; in order that ye may know what subjects were brought under consideration

and examined, and what was eventually determined on and decreed.

In the first place, then, the impiety and guilt of Arius and his adherents were examined into, in the presence of our most religions emperor Constantine: and it was unanimously derided that his impious opinion should be anathematized, with all the blasphemous expressions he has uttered, in affirming that `the Son of God sprang from noting,' and that `there was a time when he was not'; saying moreover that 'the Son of God, because possessed of free will, was capable either of vice or virtue; and calling him a creature and a work. All these sentiments the holy Synod has anathematized, having scarcely patience to endure the hearing of such an impious opinion, or, rather, madness, and such blasphemous words. But the conclusion of our proceedings against him you must either have been informed of already or will soon learn; for we would not seem to trample on a man who has received the chastisement which his crime deserved. Yet so contagious has his pestilential error proved, as to drag into perdition Theonas, bishop of Marmarica, and Secundus of Ptolemaïis; for they have suffered the same condemnation as himself. But when the grace of God delivered us from those execrable dogmas, with all their impiety and blasphemy, and from those persons, who had dared to cause discord and division among a people previously at peace, there still remained the contumacy of Melitius [to be dealt with] and those who had been ordained by him; and we now state to you, beloved brethren, what resolution the Synod came to on this point. It was decreed, the Synod being moved to great clemency towards Melitius, although strictly speaking he was wholly undeserving of favor, that he remain in his own city but exercise no authority either to

ordain or nominate for ordination; and that he appear in no other district or city on this pretense, but simply retain a nominal dignity. That those who had received appointments from him, after having been confirmed by a more legitimate ordination, should be admitted to communion on these conditions: that they should continue to hold their rank and ministry, but regard themselves as inferior in every respect to all those who have been ordained and established in each place and church by our most-honored fellow-minister, Alexander, so that they shall have no authority to propose or nominate whom they please, or to do anything at all without the concurrence of some bishop of the Catholic Church who is one of Alexander's suffragans. On the other hand, such as by the grace of God and your prayers have been found in no schism, but have continued in the Catholic Church blameless, shall have authority to nominate and ordain those who are worthy of the sacred office,[69] and to act in all things according to ecclesiastical law and usage. When it may happen that any of those holding preferments in the church die, then let these who have been thus recently admitted be advanced to the dignity of the deceased, provided that they should appear worthy, and that the people should elect them, the bishop of Alexandria also ratifying their choice. This privilege is conceded to all the others indeed, but to Melitius personally we by no means grant the same license, on account of his former disorderly conduct, and because of the rashness and levity of his character, in order that no authority or jurisdiction should be given him as a man liable again to create similar disturbances. These are the things which specially affect Egypt, and the most holy church of the Alexandrians: and if any other canon or ordinance has been established, our Lord and most-honored fellow-minister and brother

Alexander being present with us, will on his return to you enter into more minute details, inasmuch as he has been a participator in whatever is transacted, and has had the principal direction of it. We have also gratifying intelligence to communicate to you relative to unity of judgment on the subject of the most holy feast of Easter: for this point also has been happily settled through your prayers; so that all the brethren in the East who have heretofore kept this festival when the Jews did, will henceforth conform to the Romans and to us, and to all who from the earliest time have observed our period of celebrating Easter. Rejoicing therefore in these conclusions and in the general unanimity and peace, as well as in the extirpation of all heresy, receive with the greater honor and more abundant love our fellow-minister and your bishop Alexander, who has greatly delighted us by his presence, and even at his advanced age has undergone extraordinary exertions in order that peace might be re-established among you. Pray on behalf of us all, that the things decided as just may be inviolably maintained through Almighty God, and our Lord Jesus Christ, together with the Holy Spirit; to whom be glory for ever. Amen.

This epistle of the Synod makes it plain that they not only anathematized Arius and his adherents, but the very expressions of his tenets; and that having agreed among themselves respecting the celebration of Easter, they readmitted the heresiarch Melitius into communion, suffering him to retain his episcopal rank, but divesting him of all authority to act as a bishop. It is for this reason I suppose that even at the present time the Melitians in Egypt are separated from the church, because the Synod deprived Melitius of all power. It should be observed moreover that Arius had written a treatise on his own

opinion which he entitled *Thalia;* but the character of the book is loose and dissolute, similar in its style and metres to the songs of Sotades.[70] This production also the Synod condemned at the same time. Nor was it the Synod alone that took the trouble to write letters to the churches announcing the restoration of peace, but the emperor Constantine himself also wrote personally and sent the following address to the church of the Alexandrians.

The Emperor's Letter.

Constantine Augustus, to the Catholic church of the Alexandrians. Beloved brethren, hail! We have received from Divine Providence the inestimable blessing of being relieved from all error, and united in the acknowledgment of one and the same faith. The devil will no longer have any power against us, since all that which he had malignantly devised for our destruction has been entirely overthrown from the foundations. The splendor of truth has dissipated at the command of God those dissensions, schisms, tumults, and so to speak, deadly poisons of discord. Wherefore we all worship one true God, and believe that he is. But in order that this might be done, by divine admonition I assembled at the city of Nicaea most of the bishops; with whom I myself also, who am but one of you, and who rejoice exceedingly in being your fellow-servant, undertook the investigation of the truth. Accordingly, all points which seemed in consequence of ambiguity to furnish any pretext for dissension, have been discussed and accurately examined. And may the Divine Majesty pardon the fearful enormity of the blasphemies which some were shamelessly uttering concerning the mighty Saviour, our life and hope; declaring and confessing that they believe things contrary

to the divinely inspired Scriptures. While more than three hundred bishops remarkable for their moderation and intellectual keenness, were unanimous in their confirmation of one and the same faith, which according to the truth and legitimate construction of the law of God can only be *the* faith; Arius alone beguiled by the subtlety of the devil, was discovered to be the sole disseminator of this mischief, first among you, and afterwards with unhallowed purposes among others also. Let us therefore embrace that doctrine which the Almighty has presented to us: let us return to our beloved brethren from whom an irreverent servant of the devil has separated us: let us go with all speed to the common body and our own natural members. For this is becoming your penetration, faith and sanctity; that since the error has been proved to be due to him who is an enemy to the truth, ye should return to the divine favor. For that which has commended itself to the judgment of three hundred bishops cannot be other than the doctrine of God; seeing that the Holy Spirit dwelling in the minds of so many dignified persons has effectually enlightened them respecting the Divine will. Wherefore let no one vacillate or linger, but let all with alacrity return to the undoubted path of duty; that when I shall arrive among you, which will be as soon as possible, I may with you return due thanks to God, the inspector of all things, for having revealed the pure faith, and restored to you that love for which ye have prayed. May God protect you, beloved brethren.

Thus wrote the emperor to the Christians of Alexandria, assuring them that the exposition of the faith was neither made rashly nor at random, but that it was dictated with much research, and after strict investigation: and not that some things were spoken of, while others were

suppressed in silence; but that whatever could be fittingly advanced in support of any opinion was fully stated. That nothing indeed was precipitately determined, but all was previously discussed with minute accuracy; so that every point which seemed to furnish a pretext for ambiguity of meaning, or difference of opinion, was thoroughly sifted, and its difficulties removed. In short he terms the thought of all those who were assembled there the thought of God, and does not doubt that the unanimity of so many eminent bishops was effected by the Holy Spirit. Sabinus, however, the chief of the heresy of the Macedonians, willfully rejects these authorities, and calls those who were convened there ignorant and illiterate persons; nay, he almost accuses Eusebius of Caesarea himself of ignorance: nor does he reflect, that even if those who constituted that synod had been laymen, yet as being illuminated by God, and the grace of the Holy Spirit, they were utterly unable to err from the truth.[71] Nevertheless, hear farther what the emperor decreed in another circular both against Arius and those who held his opinions, sending it in all directions to the bishops and people.

Another Epistle of Constantine.

Victor Constantine Maximus Augustus, to the bishops and people.-Since Arius has imitated wicked and impious persons, it is just that he should undergo the like ignominy. Wherefore as Porphyry,[72] that enemy of piety, for having composed licentious treatises against religion, found a suitable recompense, and such as thenceforth branded him with infamy, overwhelming him with deserved reproach, his impious writings also having been destroyed; so now it seems fit both that Arius and such as

hold his sentiments should be denominated Porphyrians, that they may take their appellation from those whose conduct they have imitated. And in addition to this, if any treatise composed by Arius should be discovered, let it be consigned to the flames, in order that not only his depraved doctrine may be suppressed, but also that no memorial of him may be by any means left. This therefore I decree, that if any one shall be detected in concealing a book compiled by Arius, and shall not instantly being it forward and burn it, the penalty for this offense shall be death; for immediately after conviction the criminal shall suffer capital punishment. May God preserve you!

Another Epistle.[73]

Constantine Augustus, to the Churches.

Having experienced from the flourishing condition of public affairs, how great has been the grace of divine power, I judged this to be an object above all things claiming my care, that one faith, with sincere love, and uniform piety toward Almighty God should be maintained amongst the most blessed assemblies of the Catholic Church. But inasmuch as I perceived that this could not be firmly and permanently established, unless all, or at least the greatest part of the bishops could be convened in the same place, and every point of our most holy religion should be discussed by them in council; therefore as many as possible were assembled, and I myself also as one of you was present; for I will not deny what I especially rejoice in, that I am your fellow-servant. All points were then minutely investigated, until a decision acceptable to Him who is the inspector of all

things, was published for the promotion of uniformity of judgment and practice; so that nothing might be henceforth left for dissension or controversy in matters of faith. There also the question having been considered relative to the most holy day of Easter, it was determined by common consent that it should be proper that all should celebrate it on one and the same day everywhere. For what can be more appropriate, or what more solemn, than that this feast from which we have received the hope of immortality, should be invariably kept in one order, and for an obvious reason among all? And in the first place, it seemed very unworthy of this most sacred feast, that we should keep it following the custom of the Jews; a people who having imbrued their hands in a most heinous outrage, have thus polluted their souls, and are deservedly blind. Having then cast aside their usage, we are free to see to it that the celebration of this observance should occur in future in the more correct order which we have kept from the first day of the Passion until the present time. Therefore have nothing in common with that most hostile people the Jews. We have received from the Saviour another way; for there is set before us both a legitimate and accurate course in our holy religion: unanimously pursuing this, let us, most honored brethren, withdraw ourselves from that detestable association. For it is truly absurd for them to boast that we are incapable of rightly observing these things without their instruction. For on what subject will they be competent to form a correct judgment, who after that murder of their Lord, having been bereft of their senses, are led not by any rational motive, but by an ungovernable impulse, wherever their innate fury may drive them? Thence it is therefore, that even in this particular they do not perceive the truth, so that they constantly erring in the utmost degree, instead of making a suitable correction, celebrate

the Feast of Passover a second time in the same year.[74] Why then should we follow the example of those who are acknowledged to be infected with grievous error? Surely we should never suffer Easter to be kept twice in one and the same year! But even if these considerations were not laid before you, it became your prudence at all times to take heed, both by diligence and prayer, that the purity of your soul should in nothing have communion, or seem to do so with the customs of men so utterly depraved. Moreover this should also be considered, that in a matter so important and of such religious significance, the slightest disagreement is most irreverent. For our Saviour left us but one day to be observed in commemoration of our deliverance, that is the day of his most holy Passion: he also wished his Catholic Church to be one; the members of which, however much they may be scattered in various places, are notwithstanding cherished by one Spirit, that is by the will of God. Let the prudence consistent with your sacred character consider how grievous and indecorous it is, that on the same days some should be observing fasts, while others are celebrating feasts; and after the days of Easter some should indulge in festivities and enjoyments, and others submit to appointed fastings. On this account therefore Divine Providence directed that an appropriate correction should be effected, and uniformity of practice established, as I suppose you are all aware.

Since then it was desirable that this should be so amended that we should have nothing in common with that nation of parricides, and of those who slew their Lord; and since the order is a becoming one which is observed by all the churches of the western, southern, and northern parts, and by some also in the eastern; from these considerations for the present all thought it to be

proper, and I pledged myself that it would be satisfactory to your prudent penetration, that what is observed with such general unanimity of sentiment in the city of Rome, throughout Italy, Africa, all Egypt, Spain, France, Britain, Libya, the whole of Greece, and the dioceses of Asia, Pontus, and Cilicia, your intelligence also would cheerfully accept; reflecting too that not only is there a greater number of churches in the places before mentioned, but also that this in particular is a most sacred obligation, that all should in common desire whatever strict reason seems to demand, and what has no communion with the perjury of the Jews. But to sum up matters briefly, it was determined by common consent that the most holy festival of Easter should be solemnized on one and the same day; for it is not even seemly that there should be in such a hallowed solemnity any difference: and it is more commendable to adopt that opinion in which there will be no intermixture of strange error, or deviation from what is right. These things therefore being thus consistent, do you gladly receive this heavenly and truly divine command: for whatever is done in the sacred assemblies of the bishops is referable to the Divine will. Wherefore, when ye have indicated the things which have been prescribed to all our beloved brethren, it behooves you to publish the above written statements and to accept the reasoning which has been adduced, and to establish this observance of the most holy day: that when I arrive at the long and earnestly desired view of your order, I may be able to celebrate the sacred festival with you on one and the same day; and may rejoice with you for all things, in seeing Satanic cruelty frustrated by divine power through our efforts, while your faith, peace and concord are everywhere flourishing. May God preserve you, beloved brethren.

Another Epistle to Eusebius.[75]

Victor Constantine Maximus Augustus, to Eusebius.

Since an impious purpose and tyranny have even to the present time persecuted the servants of God our Saviour, I have been credibly informed and am fully persuaded, most beloved brother, that all our sacred edifices have either by neglect gone to decay, or from dread of impending danger have not been adorned with becoming dignity. But now that liberty has been restored, and that persecuting dragon Licinius has by the providence of the Most High God, and our instrumentality, been removed from the administration of public affairs, I imagine that the divine power has been made manifest to all, and at the same time that those who either through fear or unbelief fell into any sins, having acknowledged the living God, will come to the true and right course of life. Wherefore enjoin the churches over which you yourself preside, as well as the other bishops presiding in various places, together with the presbyters and deacons whom you know, to be diligent about the sacred edifices, either by repairing those which remain standing, or enlarging them, or by erecting new ones wherever it may be requisite. And do you yourself ask, and the rest through you, the necessary supplies both from the governors of the provinces, and the officers of the praetorian prefecture: for directions have been given to them to execute with all diligence the orders of your holiness. May God preserve you, beloved brother.

These instructions, concerning the building of churches were sent by the emperor to the bishops in every province: but what he wrote to Eusebius of Palestine

respecting the preparation of some copies of the Scriptures, we may ascertain from the letters themselves:[76]

Victor Constantine Maximus Augustus, to Eusebius of Caesarea.

In the city which derives its name from us, a very great multitude of persons, through the assisting providence of our Saviour God, have united themselves to the most holy Church, so that it has received much increase there. It is therefore requisite that more churches should be furnished in that place: wherefore do you most cordially enter into the purpose which I have conceived. I have thought fit to intimate this to your prudence, that you should order to be transcribed on well-prepared parchment, by competent writers accurately acquainted with their art, fifty copies of the Sacred Scriptures, both legibly described, and of a portable size, the provision and use of which you know to be needful for the instruction of the Church. Letters have also been despatched from our clemency, to the financial agent[77] of the diocese that he be careful to provide all things necessary for the preparation of them. That these copies may be got ready as quickly as possible, let it be a task for your diligence: and you are authorized, on the warrant of this our letter, to use two of the public carriages for their conveyance; for thus the copies which are most satisfactorily transcribed, may be easily conveyed for our inspection, one of the deacons of your church fulfilling this commission; who when he has reached us shall experience our bounty. May God preserve you, beloved brother.

Another Epistle to Macarius.[78]

Victor Constantine Maximus Augustus, to Macarius of Jerusalem.-Such is the grace of our Saviour, that no supply of words seems to be adequate to the expression of its present manifestation. For that the monument[79] of his most holy passion, long since hidden under the earth, should have lain concealed for a period of so many years, until, through the destruction of the common enemy of all,[80] it should shine forth to his own servants after their having regained their freedom, exceeds all admiration. For if all those who throughout the whole habitable earth are accounted wise, should be convened in one and the same place, desiring to say something worthy of the event, they would fall infinitely short of the least part of it; for the apprehension of this wonder as far transcends every nature capable of human reasoning, as heavenly things are mightier than human. Hence therefore this is always my especial aim, that as the credibility of the truth daily demonstrates itself by fresh miracles, so the souls of us all should become more diligent respecting the holy law, with modesty and unanimous eagerness. But I desire that you should be fully aware of what I concave is pretty generally known, that it is now my chief care, that we should adorn with magnificent structures that hollowed spot, which by God's appointment I have disencumbered of a most disgraceful addition[81] of an idol, as of some grievous burden; which was consecrated indeed from the beginning in the purpose of God, but has been more manifestly sanctified since he has brought to light the evidence of the Saviour's passion. Wherefore it is becoming your prudence to make such arrangements, and provision of everything necessary, that not only a church[82] should be built in itself superior to any

elsewhere, but that the rest of its parts also may be such that all the most splendid edifices in every city may be excelled by this. With regard to the workmanship and chaste execution of the walls, know that we have entrusted the care of these things to our friend Dracilian, deputy to the most illustrious prefects of the praetorium, and to the governor of the province: for my piety has ordered that artificers and workmen, and whatever other things they may be informed from your sagacity to be necessary for the structure, shall through their care be immediately sent. Respecting the columns or the marbles, whatever you may judge to be more precious and useful, do you yourself after having inspected the plan take care to write to us; that when we shall understand from your letter how many things and of what kind there may be need of, these may be conveyed to you from all quarters: for it is but just that the most wonderful place in the world, should be adorned in accordance with its dignity. But I wish to know from you, whether you consider that the vault of the basilica should be fretted, or constructed on some other plan: for if it is to be fretted, it can also be decorated with gold. It remains that your holiness should inform the officers before mentioned as soon as possible, how many workmen and artificers, and what money for expenses you will want. Be careful at the same time to report to me speedily, not only concerning the marbles and columns, but also concerning the fretted vault, if indeed you should decide this to be the more beautiful. May-God preserve you, beloved brother

The emperor having also written other letters of a more oratorical character against Arius and his adherents, caused them to be everywhere published throughout the cities, exposing him to ridicule, and taunting him with irony. Moreover, writing to the Nicomedians against

Eusebius and Theognis, he censures the misconduct of Eusebius, not only on account of his Arianism, but because also having formerly been well-affected to the ruler, he had traitorously conspired against his affairs. He then exhorts them to elect another bishop instead of him. But I thought it would be superfluous to insert here the letters respecting these things, because of their length: those who wish to do so may find them elsewhere and give them a perusal. This is sufficient notice of these transactions.

Chapter X.

The Emperor also summons to the Synod Acesius, Bishop of the Novatians.

The emperor's diligence induces me to mention another circumstance expressive of his mind, and serving to show how much he desired peace. For aiming at ecclesiastical harmony, he summoned to the council Acesius also, a bishop of the sect of Novatians. Now, when the declaration of faith had been written out and subscribed by the Synod, the emperor asked Acesius whether he would also agree to this creed to the settlement of the day on which Easter should be observed. He replied, `The Synod has determined nothing new, my prince: for thus heretofore, even from the beginning, from the times of the apostles, I traditionally received the definition of the faith, and the time of the celebration of Easter.' When, therefore, the emperor further asked him, `For what reason then do you separate yourself from communion with the rest of the Church?' he related what had taken place during the persecution under Decius; and referred to the rigidness of that austere canon which declares, that

it is not right persons who after baptism have committed a sin, which the sacred Scriptures denominate `a sin unto death'[83] to be considered worthy of participation in the sacraments:[84] that they should indeed be exhorted to repentance, but were not to expect remission from the priest, but from God, who is able and has authority to forgive sins.[85] When Acesius had thus spoken, the emperor said to him, `Place a ladder, Acesius, and climb alone into heaven.'[86] Neither Eusebius Pamphilus nor any other has ever mentioned these things: but I heard them from a man by no means prone to falsehood, who was very old, and simply stated what had taken place in the council in the course of a narrative. From which I conjecture that those who have passed by this occurrence in silence, were actuated by motives which have influenced many other historians: for they frequently suppress important facts, either from prejudice against some, or partiality towards others.

Chapter XI.

Of the Bishop Paphnutius.

As we have promised above[87] to make some mention of Paphnutius and Spyridon, it is time to speak of them here. Paphnutius then was bishop of one of the cities in Upper Thebes: he was a man so favored divinely that extraordinary miracles were done by him. In the time of the persecution he had been deprived of one of his eyes. The emperor honored this man exceedingly, and often sent for him to the place, and kissed the part where the eye had been torn out. So great devoutness characterized the emperor Constantine. Let this single fact respecting

Paphnutius suffice: I shall now explain another thing which came to pass in consequence of his advice, both for the good of the Church and the honor of the clergy. It seemed fit to the bishops to introduce a new law into the Church, that those who were in holy orders, I speak of bishops, presbyters, and deacons, should have no conjugal intercourse with the wives whom they had married while still hymen.[88] Now when discussion on this matter was impending, Paphnutius having arisen in the midst of the assembly of bishops, earnestly entreated them not to impose so heavy a yoke on the ministers of religion: asserting that `marriage itself is honorable, and the bed undefiled';[89] urging before God that they ought not to injure the Church by too stringent restrictions. `For all men,' said he, `cannot bear the practice of rigid continence; neither perhaps would the chastity of the wife of each be preserved': and he termed the intercourse of a man with his lawful wife chastity. It would be sufficient, he thought, that such as had previously entered on their sacred calling should abjure matrimony, according to the ancient tradition of the Church: but that none should be separated from her to whom, while yet unordained, he had been united. And these sentiments he expressed, although himself without experience of marriage, and, to speak plainly, without ever having known a woman: for from a boy he had been brought up in a monastery,[90] and was specially renowned above all men for his chastity. The whole assembly of the clergy assented to the reasoning of Paphnutius: wherefore they silenced all further debate on this point, leaving it to the discretion of those who were husbands to exercise abstinence if they so wished in reference to their wives. Thus much concerning Paphnutius.

Chapter XII.

Of Spyridon, Bishop of the Cypriots.

With respect to Spyridon, so great was his sanctity while a shepherd, that he was thought worthy of being made a Pastor of men: and having been assigned the bishopric of one of the cities in Cyprus named Trimithus, on account of his extreme humility he continued to feed his sheep during his incumbency of the bishopric. Many extraordinary things are related of him: I shall however record but one or two, lest I should seem to wander from my subject. Once about midnight, thieves having clandestinely entered his sheepfold attempted to carry off some of the sheep. But God who protected the shepherd preserved his sheep also; for the thieves were by an invisible power bound to the folds. At daybreak, when he came to the sheep and found the men with their hands tied behind them, he understood what was done: and after having prayed he liberated the thieves, earnestly admonishing and exhorting them to support themselves by honest labor, and not to take anything unjustly. He then gave them a ram, and sent them away, humorously adding, `that ye may not appear to have watched all night in vain.' This is one of the miracles in connection with Spyridon. Another was of this kind. He had a virgin daughter named Irene, who was a partaker of her father's piety. An acquaintance entrusted to her keeping an ornament of considerable value: she, to guard it more securely, hid what had been deposited with her in the ground, and not long afterwards died. Subsequently the owner of the property came to claim it; and not finding the virgin, he began an excited conversation with the father, at times accusing him of an attempt to defraud him, and then again beseeching him to restore the

deposit. The old man, regarding this person's loss as his own misfortune, went to the tomb of his daughter, and called upon God to show him before its proper season the promised resurrection. Nor was he disappointed in his hope: for the virgin again reviving appeared to her father, and having pointed out to him the spot where she had hidden the ornament, she once more departed. Such characters as these adorned the churches in the time of the emperor Constantine. These details I obtained from many inhabitants of Cyprus. I have also found a treatise composed in Latin by the presbyter Rufinus, from which I have collected these and some other things which will be hereafter adduced.[91]

Chapter XIII.

Of Eutychian the Monk.

I Have heard moreover concerning Eutychian, a devout person who flourished about the same time; who also belonged to the Novatian church, yet was venerated for the performance of similar miracles. I shall unequivocally state my authority for this narrative, nor will I attempt to conceal it, even though I give offense to some parties. It was Auxanon, a very aged presbyter of the Novatian church; who when quite a youth accompanied Acesius to the Synod at Nicaea, and related to me what I have said concerning him. His life extended from that period to the reign of Theodosius the Younger; and when I was a mere youth he recounted to me the acts of Eutychian, enlarging much on the divine grace which was manifested in him: but one circumstance he alluded to, which occurred in the reign of Constantine, peculiarly worthy of mention. One of those military attendants, whom the emperor calls

his domestic [or body] guards having been suspected of treasonable practices, sought his safety in flight. The indignant monarch ordered that he should be put to death, wherever he might be found: who, having been arrested on the Bithynian Olympus, was bound with heavy and painful chains and kept imprisoned near those parts of Olympus where Eutychian was leading a solitary life, and healing both the bodies and souls of many. The aged Auxanon being then very young was with him, and was being trained by him in the discipline of the monastic life. Many persons came to this Eutychian, entreating him to procure the release of the prisoner by interceding for him with the emperor. For the fame of the miracles done by Eutychian had reached the ears of the emperor. He readily promised to go to the sovereign; but as the chains inflicted intolerable suffering, those who interested themselves on his behalf declared that death caused by the effect of his chains would anticipate both the emperor's vengeance and any intercession that might be made for the prisoner. Accordingly Eutychian sent to the jailers requesting them to relieve the man; but they having answered that they should bring themselves into danger by relieving a criminal, he went himself to the prison, attended by Auxanon; and as they refused to open the jail, the grace which rested on Eutychian was rendered more conspicuous: for the gates of the prison opened of their own accord, while the jailers had the keys in their custody. As soon as Eutychian, together with Auxanon, had entered the prison, to the great astonishment of all then present the fetters spontaneously fell from the prisoner's limbs. He then proceeded with Auxanon to the city which was anciently called Byzantium but afterwards Constantinople, where having been admitted into the imperial palace, he saved the man from death; for the emperor, entertaining great veneration

for Eutychian, readily granted his request. This indeed occurred some time after [the period to which this part of our history refers].

The bishops who were convened at the council of Nicaea, after having drawn up and enrolled certain other ecclesiastical regulations which they are accustomed to term canons, again departed to their respective cities: and as I conceive it will be appreciated by lovers of learning, I shall here subjoin the names of such as were present, as far as I have been able to ascertain them, with the province and city over which they severally presided, and likewise the date at which this assembly took place. Hosius, who was I believe bishop of Cordova in Spain, as I have before stated. Vito and Vicentius, presbyters of Rome, Alexander, bishop of Egypt, Eustathius of Antiochia Magna, Macarius of Jerusalem, and Harpocration of Cynopolis: the names of the rest are fully reported in *The Synodicon*[92] of Athanasius, bishop of Alexandria. This Synod was convened (as we have discovered from the notation of the date prefixed to the record of the Synod) in the consulate of Paulinus and Julian, on the 20th day of May, and in the 636th year from the reign of Alexander the Macedonian.[93] Accordingly the work of the council was accomplished. It should be noted that after the council the emperor went into the western parts of the empire.

Chapter XIV.

Eusebius Bishop of Nicomedia, and Theognis Bishop of Nicaea, who had been banished for agreeing in Opinion with Arius, having published their Recantation, and assented to the Creed, are reinstated in their Sees.

Eusebius[94] and Theognis having sent a penitential confession to the principal bishops, were by an imperial edict recalled from exile and restored to their own churches, displacing those who had been ordained in their places; Eusebius [displacing] Amphion, and Theognis Chrestus. This is a copy of their written retraction:

`We having been sometime since condemned by your piety, without a formal trial, ought to bear in silence the decisions of your sacred adjudication. But since it is unreasonable that we by silence should countenance caluminators against ourselves, we on this account declare that we entirely concur with you in the faith; and also that, after having closely considered the import of the term *consubstantial,* we have been wholly studious of peace, having never followed the heresy. After suggesting whatever entered our thought for the security of the churches, and fully assuring those under our influence, we subscribed the declaration of faith; we did not subscribe the anathematizing; not as objecting to the creed, but as disbelieving the party accused to be such as was represented, having been satisfied on this point, both from his own letters to us, and from personal conversations. But if your holy council was convinced, we not opposing but concurring in your decisions, by this statement give them our full assent and confirmation: and this we do not as wearied with our exile, but to shake off the suspicion of heresy. If therefore ye should now think fit to restore us to your presence, ye will have us on all points conformable, and acquiescent in your decrees: especially since it has seemed good to your piety to deal tenderly with and recall even him who was primarily accused. It would be absurd for us to be silent, and thus give presumptive evidence against ourselves, when the

one who seemed responsible has been permitted to clear himself from the charges brought against him. Vouchsafe then, as is consistent with that Christ-loving piety of yours, to remind our most religious emperor, to present our petitions, and to determine speedily concerning us in a way becoming yourselves.'

Such was the language of the recantation of Eusebius and Theognis; from which I infer that they had subscribed the articles of faith which had been set forth, but would not become parties to the condemnation of Arius. It appears also that Arius was recalled before them; but, although this may be true, yet he had been forbidden to enter Alexandria. This is evident from the fact that he afterwards devised a way of return for himself, both into the church and into Alexandria, by having made a fictitious repentance, as we shall show in its proper place.

Chapter XV.

After the Synod, on the Death of Alexander, Athanasius is constituted Bishop of Alexandria.

A Little after this, Alexander bishop of Alexandria having died,[95] Athanasius was set over that church. Rufinus relates, that this [Athanasius] when quite a boy, played with others of his own age at a sacred game: this was an imitation of the priesthood and the order of consecrated persons. In this game therefore Athanasius was allotted the episcopal chair, and each of the other lads personated either a presbyter or a deacon. The children engaged in this sport on the day in which the memory of the martyr and bishop Peter was celebrated. Now at that time Alexander bishop of Alexandria

happening to pass by, observed the play in which they were engaged, and having sent for the children, enquired from them the part each had been assigned in the game, conceiving that something might be portended by that which had been done. He then gave directions that the children should be taken to the church, and instructed in learning, but especially Athanasius; and having afterwards ordained him deacon on his becoming of adult age, he brought him to Nicaea to assist him in the disputations there when the Synod was convened. This account of Athanasius Rufinus has given in his own writings; nor is it improbable that it took place, for many transactions of this kind have often occurred. Concerning this matter it will suffice to have said the above.[96]

Chapter XVI.

The Emperor Constantine having enlarged the Ancient Byzantium, calls it Constantinople.

After the Synod the emperor spent some time in recreation, and after the public celebration of his twentieth anniversary of his accession,[97] he immediately devoted himself to the reparation of the churches. This he carried into effect in other cities as well as in the city named after him, which being previously called Byzantium, he enlarged, surrounded with massive walls,[98] and adorned with various edifices; and having rendered it equal to imperial Rome, he named it *Constantinople,* establishing by law that it should be designated *New Rome.* This law was engraven on a pillar of stone erected in public view in the Strategium,[99] near the emperor's equestrian statue.[100] He built also in the

same city two churches, one of which he named *Irene,* and the other *The Apostles.*[101] Nor did he only improve the affairs of the Christians, as I have said, but he also destroyed the superstition of the heathens; for he brought forth their images into public view to ornament the city of Constantinople, and set up the Delphic tripods publicly in the Hippodrome. It may indeed seem now superfluous to mention these things, since they are seen before they are heard of. But at that time the Christian cause received its greatest augmentation; for Divine Providence preserved very many other things during the times of the emperor Constantine.[102] Eusebius Pamphilus has in magnificent terms recorded the praises of the emperor;[103] and I considered it would not be ill-timed to advert thus to them as concisely as possible.

Chapter XVII.

The Emperor's Mother Helena having come to Jerusalem, searches for and finds the Cross of Christ, and builds a Church.

Helena, the emperor's mother (from whose name having made Drepanum, once a village, a city, the emperor called it Helenopolis), being divinely directed by dreams went to Jerusalem. Finding that which was once Jerusalem, desolate `as a Preserve for autumnal fruits,'[104] according to the prophet, she sought carefully the sepulchre of Christ, from which he arose after his burial; and after much difficulty, by God's help she discovered it. What the cause of the difficulty was I will explain in a few words. Those who embraced the Christian faith, after the period of his passion, greatly venerated this tomb; but those who hated Christianity, having covered the spot

with a mound of earth, erected on it a temple to Venus, and set up her image there, not caring for the memory of the place.[105] This succeeded for a long time; and it became known to the emperor's mother. Accordingly she having caused the statue[106] to be thrown down, the earth to be removed, and the ground entirely cleared, found three crosses in the sepulchre: one of these was that blessed cross on which Christ had hung, the other two were those on which the two thieves that were crucified with him had died. With these was also found the tablet[107] of Pilate, on which he had inscribed in various characters, that the Christ who was crucified was king of the Jews. Since, however, it was doubtful which was the cross they were in search of, the emperor's mother was not a little distressed; but from this trouble the bishop of Jerusalem, Macarius, shortly relieved her. And he solved the doubt by faith, for he sought a sign from God and obtained it. The sign was this: a certain woman of the neighborhood, who had been long afflicted with disease, was now just at the point of death; the bishop therefore arranged it so that each of the crosses should be brought to the dying woman, believing that she would be healed on touching the precious cross. Nor was he disappointed in his expectation: for the two crosses having been applied which were not the Lord's, the woman still continued in a dying state; but when the third, which was the true cross, touched her, she was immediately healed, and recovered her former strength. In this manner then was the genuine cross discovered. The emperor's mother erected over the place of the sepulchre a magnificent church,[108] and named it *New Jerusalem,* having built it facing that old and deserted city. There she left a portion of the cross, enclosed in a silver case, as a memorial to those who might wish to see it: the other part she sent to the emperor, who being persuaded that the city would be

perfectly secure where that relic should be preserved, privately enclosed it in his own statue, which stands on a large column of porphyry in the forum called Constantine's at Constantinople. I have written this from report indeed; but almost all the inhabitants of Constantinople affirm that it is true. Moreover the nails with which Christ's hands were fastened to the cross (for his mother having found these also in the sepulchre had sent them) Constantine took and had made into bridle-bits and a helmet, which he used in his military expeditions. The emperor supplied all materials for the construction of the churches, and wrote to Macarius the bishop to expedite these edifices. When the emperor's mother had completed the *New Jerusalem,* she reared another church not at all inferior, over the cave at Bethlehem where Christ was born according to the flesh: nor did she stop here, but built a third on the mount of his Ascension. So devoutly was she affected in these matters, that she would pray in the company of women; and inviting the virgins enrolled in the register[109] of the churches to a repast, serving them herself, she brought the dishes to table. She was also very munificent to the churches and to the poor; and having lived a life of piety, she died when about eighty years old. Her remains were conveyed to New Rome, the capital, and deposited in the imperial sepulchres.

Chapter XVIII.

The Emperor Constantine abolishes Paganism and erects many Churches in Different Places.

After this the emperor became increasingly attentive to the interests of the Christians, and abandoned the heathen

superstitions. He abolished the combats of the gladiators, and set up his own statues in the temples. And as the heathens affirmed that it was Serapis who brought up the Nile for the purpose of irrigating Egypt, because a cubit was usually carried into his temple, he directed Alexander to transfer the cubit to the church. And although they predicted that the Nile would not overflow because of the displeasure of Serapis, nevertheless there was an inundation in the following year and afterwards, taking place regularly: thus it was proved by fact that the rising of the Nile was not in consequence of their superstition, but by reason of the decrees of Providence. About the same time those barbarians the Sarmatians and Goths made incursions on the Roman territory; yet the emperor's earnestness respecting the churches was by no means abated, but he made suitable provision for both these matters. Placing his confidence in the Christian banner,[110] he completely vanquished his enemies, so as even to cast off the tribute of gold which preceding emperors were accustomed to pay the barbarians: while they themselves, being terror-struck at the unexpectedness of their defeat, then for the first time embraced the Christian religion, by means of which Constantine had been protected. Again he built other churches, one of which was erected near the Oak of Mamre, under which the Sacred Oracles declare that Abraham entertained angels. For the emperor having been informed that altars had been reared under that oak, and that pagan sacrifices were offered upon them, censured by letter Eusebius bishop of Caesarea, and ordered that the altars should be demolished, and a house of prayer erected beside the oak. He also directed that another church should be constructed in Heliopolis in Phoenicia, for this reason. Who originally legislated for the inhabitants of Heliopolis I am unable to state, but his

character and morals may be judged of from the [practice of that] city; for the laws of the country ordered the women among them to be common, and therefore the children born there were of doubtful descent, so that there was no distinction of fathers and their offspring. Their virgins also were presented for prostitution to the strangers who resorted thither. The emperor hastened to correct this evil which had long prevailed among them. And passing a solemn law of chastity, he removed the shameful evil and provided for the mutual recognition of families. And having built churches there, he took care that a bishop and sacred clergy should be ordained. Thus he reformed the corrupt manners of the people of Heliopolis. He likewise demolished the temple of Venus at Aphaca on Mount Libanus, and abolished the infamous deeds which were there celebrated. Why need I describe his expulsion of the Phythonic demon from Cilicia, by commanding the mansion in which he was lurking to be razed from its foundations? So great indeed was the emperor's devotion to Christianity, that when he was about to enter on a war with Persia, he prepared a tabernacle formed of embroidered linen on the model of a church, just as Moses had done in the wilderness;[111] and this so constructed as to be adapted to conveyance from place to place, in order that he might have a house of prayer even in the most desert regions. But the war was not at that time carried on, being prevented through dread of the emperor. It would, I conceive, be out of place here to describe the emperor's diligence in rebuilding cities and converting many villages into cities; as for example Drepanum, to which he gave his mother's name, and Constantia in Palestine, so called from his sister. For my task is not to enumerate of the emperor's actions, but simply such as are connected with Christianity, and especially those which relate to the churches. Wherefore

I leave to others more competent to detail such matters, the emperor's glorious achievements, inasmuch as they belong to a different subject, and require a distinct treatise. But I myself should have been silent, if the Church had remained undisturbed by divisions: for where the subject does not supply matter for relation, there is no necessity for a narrator. Since however subtle and vain disputation has confused and at the same time scattered the apostolic faith of Christianity, I thought it desirable to record these things, in order that the transactions of the churches might not be lost in obscurity. For accurate information on these points procures celebrity among the many, and at the same time renders him who is acquainted with them more secure from error, and instructs him not to be carried away by any empty sound of sophistical argumentation which he may chance to hear.

Chapter XIX.[112]

In what Manner the Nations in the Interior of India were Christianized in the Times of Constantine.

We must now mention in what manner Christianity was spread in this emperor's reign: for it was in his time that the nations both of the Indians in the interior, and of the Iberians first embraced the Christian faith. But I shall briefly explain why I have used the appended expression *in the interior*. When the apostles went forth by lot among the nations, Thomas received the apostleship of the Parthians; Matthew was allotted Ethiopia; and Bartholomew the part of India contiguous to that country but the interior India, in which many barbarous nations using different languages lived, was not enlightened by

Christian doctrine before the times of Constantine. I now come to speak of the cause which led them to become converts to Christianity. A certain philosopher, Meropius, a Tyrian by race, determined to acquaint himself with the country of the Indians, being stimulated to this by the example of the philosopher Metrodorus, who had previously traveled through the region of India. Having taken with him therefore two youths to whom he was related, who were by no means ignorant of the Greek language, Meropius reached the country by ship; and when he had inspected whatever he wished, he touched at a certain place which had a safe harbor, for the purpose of procuring some necessaries. It so happened that a little before that time the treaty between the Romans and Indians had been violated. The Indians, therefore, having seized the philosopher and those who sailed with him, killed them all except his two youthful kinsmen; but sparing them from compassion for their tender age, they sent them as a gift to the king of the Indians. He being pleased with the personal appearance of the youths, constituted one of them, whose name was Edesius, cup-bearer at his table; the other, named Frumentius, he entrusted with the care of the royal records. The king dying soon after, left them free, the government devolving on his wife and infant son. Now the queen seeing her son thus left in his minority, begged the young men to undertake the charge of him, until he should become of adult age. Accordingly, the youths accepted the task, and entered on the administration of the kingdom. Thus Frumentius controlled all things and made it a task to enquire whether among the Roman merchants trafficking with that country, there were any Christians to be found: and having discovered some, he informed them who he was, and exhorted them to select and occupy some appropriate places for the celebration

of Christian worship. In the course of a little while he built a house of prayer; and having instructed some of the Indians in the principles of Christianity, they fitted them for participation in the worship. On the young king's reaching maturity, Frumentius and his associates resigned to him the administration of public affairs, in the management, of which they had honorably acquitted themselves, and besought permission to return to their own country. Both the king and his mother entreated them to remain; but being desirous of revisiting their native place, they could not be prevailed on, and consequently departed. Edesius for his part hastened to Tyre to see his parents and kindred; but Frumentius arriving at Alexandria, reported the affair to Athanasius the bishop, who had but recently been invested with that dignity; and acquainting him both with the particulars of his wanderings and the hopes Indians had of receiving Christianity.[113] He also begged him to send a bishop and clergy there, and by no means to neglect those who might thus be brought to salvation. Athanasius having considered how this could be most profitably effected, requested Frumentius himself to accept the bishopric, declaring that he could appoint no one more suitable than he was. Accordingly this was done; Frumentius invested with episcopal authority, returned to India and became there a preacher of the Gospel, and built several churches, being aided also by divine grace, he performed various miracles, healing with the souls also the bodily diseases of many. Rufinus assures us that he heard these facts from Edesius, who was afterwards ordained to the priesthood at Tyre.[114]

Chapter XX.

In what Manner the Iberians were converted to Christianity.

It is now proper to relate how the Iberians[115] about the same time became proselytes to the faith. A certain woman leading a devout and chaste life, was, in the providential ordering of God, taken captive by the Iberians. Now these Iberians dwell near the Euxine Sea, and are a colony of the Iberians of Spain. Accordingly the woman in her captivity exercised[116] herself among the barbarians in the practice of virtue: for she not only maintained the most rigid continence, but spent much time in fastings and prayers. The barbarians observing this were astonished at the strangeness of her conduct. It happened then that the king's son, then a mere babe, was attacked with disease; the queen, according to the custom of the country, sent the child to other women to be cured, in the hope that their experience would supply a remedy. After the infant had been carried around by its nurse without obtaining relief from any of the women, he was at length brought to this captive. She had no knowledge of the medical art, and applied no material remedy; but taking the child and laying it on her bed which was made of horsecloth, in the presence of other females, she simply said, `Christ, who healed many, will heal this child also'; then having prayed in addition to this expression of faith, and called upon God, the boy was immediately restored, and continued well from that period. The report of this miracle spread itself far and wide among the barbarian women, and soon reached the queen, so that the captive became very celebrated. Not long afterwards the queen herself having fallen sick sent for the captive woman. Inasmuch as she being a person of modest and retiring manners excused herself from going, the queen was conveyed to her. The captive did

the same to her as she had done to her son before; and immediately the disease was removed. And the queen thanked the stranger; but she replied, `this work is not mine, but Christ's, who is the Son of God that made the world'; she therefore exhorted her to call upon him, and acknowledge the true God. Amazed at his wife's sudden restoration to health, the king of the Iberians wished to requite with gifts her whom he had understood to be the means of effecting these cures; she however said that she needed not riches, inasmuch as she possessed as riches the consolations of religion; but that she would regard as the greatest present he could offer her, his recognition of the God whom she worshiped and declared. With this she sent back the gifts. This answer the king treasured up in his mind, and going forth to the chase the next day, the following circumstance occurred: a mist and thick darkness covered the mountain tops and forests where he was hunting, so that their sport was embarrassed, and their path became inextricable. In this perplexity the prince earnestly invoked the gods whom he worshiped; and as it availed nothing, he at last determined to implore the assistance of the captive's God; when scarcely had he begun to pray, ere the darkness arising from the mist was completely dissipated. Wondering at that which was done, he returned to his palace rejoicing, and related to his wife what had happened; he also immediately sent for the captive stranger, and begged her to inform him who that God was whom she adored. The woman on her arrival caused the king of the Iberians to become a preacher of Christ: for having believed in Christ through this devoted woman, he convened all the Iberians who were under his authority; and when he had declared to them what had taken place in reference to the cure of his wife and child not only, but also the circumstances connected with the chase, he exhorted them to worship

the God of the captive. Thus, therefore, both the king and the queen were made preachers of Christ, the one addressing their male, and the other their female subjects. Moreover, the king having ascertained from his prisoner the plan on which churches were constructed among the Romans, ordered a church to be built, and immediately provided all things necessary for its erection; and the edifice was accordingly commenced. But when they came to set up the pillars, Divine Providence interposed for the confirmation of the inhabitants in the faith; for one of the columns remained immovable, and no means were found capable of moving it; but their ropes broke and their machinery fell to pieces; at length the workmen gave up all further effort and departed. Then was proved the reality of the captive's faith in the following manner: going to the place at night without the knowledge of any one, she spent the whole time in prayer; and by the power of God the pillar was raised, and stood erect in the air above its base, yet so as not to touch it. At daybreak the king, who was an intelligent person, came himself to inspect the work, and seeing the pillar suspended in this position without support, both he and his attendants were amazed. Shortly after, in fact before their very eyes, the pillar descended on its own pedestal, and there remained fixed. Upon this the people shouted, attesting the truth of the king's faith, and hymning the praise of the God of the captive. They believed thenceforth, and with eagerness raised the rest of the columns, and the whole building was soon completed. An embassy was afterwards sent to the Emperor Constantine, requesting that henceforth they might be in alliance with the Romans, and receive from them a bishop and consecrated clergy, since they sincerely believed in Christ. Rufinus says that he learned these facts from Bacurius,[117] who was formerly one of the petty princes[118] of the Iberians, but subsequently

went over to the Romans, and was made a captain of the military force in Palestine; being at length entrusted with the supreme command in the war against the tyrant Maximus, he assisted the Emperor Theodosius. In this way then, during the days of Constantine, were the Iberians also converted to Christianity.

Chapter XXI.

Of Anthony the Monk.

What sort of a man the monk Anthony was, who lived in the same age, in the Egyptian desert, and how he openly contended with devils, clearly detecting their devices and wily modes of warfare, and how he performed many miracles, it would be superfluous for us to say; for Athanasius, bishop of Alexandria, has anticipated us, having devoted an entire book to his biography.[119] Of such good men there was a large number at one time during the years of the Emperor Constantine.

Chapter XXII.

Manes, the Founder of the Manichoean Heresy, and on his Origin.

But amidst the good wheat, tares are accustomed to spring up; for envy loves to plot insidiously against the good. Hence it was that a little while before the time of Constantine, a species of heathenish Christianity made its appearance together with that which was real; just as false prophets sprang up among the true, and false apostles among the true apostles. For at that time a

dogma of Empedocles, the heathen philosopher, by means of Manichaes, assumed the form of Christian doctrine. Eusebius Pamphilus has indeed mentioned this person in the seventh book of his Ecclesiastical History,[120] but has not entered into minute details concerning him. Wherefore, I deem it incumbent on me to supply some particulars which he has left unnoticed: thus it will be known who this Manichaeeus was, whence he came, and what was the nature of his presumptuous daring.

A Saracen named Scythian married a captive from the Upper Thebes. On her account he dwelt in Egypt, and having versed himself in the learning of the Egyptians, he subtly introduced the theory of Empedocles and Pythagoras among the doctrines of the Christian faith. Asserting that there were two natures, a good. and an evil one, he termed, as Empedocles had done, the latter Discord, and the former Friendship. Of this Scythian, Buddas, who had been previously called Terebinthus, became a disciple; and he having proceeded to Babylon, which the Persians inhabit, made many extravagant statements respecting himself, declaring that he was born of a virgin, and brought up in the mountains. The same man afterwards composed four books, one he entitled *The Mysteries,* another *The Gospel,* a third *The Treasure,* and the fourth *Heads* [*Summaries*]; but pretending to perform some mystic rites, he was hurled down a precipice by a spirit,[121] and so perished. A certain woman at whose house he had lodged buried him, and taking possession of his property, bought a boy about seven years old whose name was Cubricus: this lad she enfranchised, and having given him a liberal education, she soon after died, leaving him all that belonged to Terebinthus, including the books he had written on the

principles inculcated by Scythian. Cubricus, the freedman, taking these things with him and having withdrawn into the regions of Persia, changed his name, calling himself Manes; and disseminated the books of Buddas or Terebinthus among his deluded followers as his own. Now the contents of these treatises apparently agree with Christianity in expression, but are pagan in sentiment: for Manichaeus being an atheist, incited his disciples to acknowledge a plurality of gods, and taught them to worship the sun. He also introduced the doctrine of Fate, denying human free-will; and affirmed a transmutation[122] of bodies, clearly following the opinions of Empedocles, Pythagoras, and the Egyptians. He denied that Christ existed in the flesh, asserting that he was an apparition; and rejected moreover the law and the prophets, calling himself the `Comforter,'-all of which dogmas are totally at variance with the orthodox faith of the church. In his epistles he even dared to call himself an apostle; but for a pretension so unfounded he brought upon himself merited retribution in the following manner. The son of the Persian monarch having been attacked with disease, his father became anxious for his recovery, and left no means untried in order to effect it; and as he had heard of the wonder-working of Manichaeus, and thinking that these miracles were real, he sent for him as an apostle, trusting that through him his son might be restored. He accordingly presented himself at court, and with his assumed manner undertook the treatment of the young prince. But the king seeing that the child died in his hands shut up the deceiver in prison, with the intention of putting him to death. However, he contrived to escape, and fled into Mesopotamia; but the king of Persia having discovered that he was dwelling there, caused him to be brought thence by force, and after having flayed him alive, he

stuffed his skin with chaff, and suspended it in front of the gate of the city. These things we state not having manufactured them ourselves, but collected from a book entitled *The disputation of Archelaus bishop of Caschara* (one of the cities of Mesopotamia).[123] For Archelaus himself states that he disputed with Manichaeus face to face, and mentions the circumstances connected with his life to which we have now alluded. Envy thus delights, as we before remarked, to be insidiously at work in the midst of a prosperous condition of affairs. But for what reason the goodness of God permits this to be done, whether he wishes thereby to bring into activity the excellence of the principles of the church, and to utterly break down the self-importance which is wont to unite itself with faith; or for what other cause, is, at the same time, a difficult question, and not relevant to the present discussion. For our object is neither to examine the soundness of doctrinal views, nor to analyze the mysterious reasons for the providences and judgments of God; but to detail as faithfully as possible the history of transactions which have taken place in the churches. The way in which the superstition of the Manichaeans sprang up a little before the time of Constantine has been thus described; now let us return to the times and events which are the proper subjects of this history.

Chapter XXIII.

Eusebius Bishop of Nicomedia, and Theognis Bishop of Nicoea, having recovered Confidence, endeavor to subvert the Nicene Creed, by plotting against Athanasius.

The partisans of Eusebius and Theognis having returned from their exile, these latter were reinstated in their churches, having expelled, as we observed, those who had been ordained in their stead. Moreover, they came into great consideration with the emperor, who honored them exceedingly, as those who had returned from error to the orthodox faith. They, however, abused the license thus afforded them, by exciting greater commotions in the world than they had done before; being instigated to this by two causes-on the one hand the Arian heresy with which they had been previously infected, and bitter animosity against Athanasius on the other, because he had so vigorously withstood them in the Synod while the articles of faith were under discussion. And in the first place they objected to the ordination of Athanasius partly as a person unworthy of the prelacy, and partly because he had been elected by disqualified persons. But when Athanasius had shown himself superior to this calumny (for having assumed control of the church of Alexandria, he ardently contended for the Nicene creed), then Eusebius exerted himself to the utmost insidiously to cause the removal of Athanasius and to bring Arius back to Alexandria; for he thought that thus only he should be able to expunge the doctrine of consubstantiality, and introduce Arianism. Eusebius therefore wrote to Athanasius, desiring him to re-admit Arius and his adherents into the church. Now the tone of his letter indeed was that of entreaty, but openly he menaced him. And as Athanasius would by no means accede to this, he endeavored to induce the emperor to give Arius an audience, and then permit him to return to Alexandria: and by what means he attained his object, I shall mention in its proper place. Meanwhile before this another commotion was raised in the church. In fact, her own children again disturbed her peace. Eusebius Pamphilus

says,[124] that immediately after the Synod, Egypt became agitated by intestine divisions: not assigning, however, the reason for this, so that hence he has won the reputation of disingenuousness, and of avoiding to specify the causes of these dissensions, from a determination on his part not to give his sanction to the proceedings at Nicaea. Yet as we ourselves have discovered from various letters which the bishops wrote to one another after the Synod, the term *homoousios* troubled some of them. So that while they occupied themselves in a too minute investigation of its import, they roused the strife against each other; it seemed not unlike a contest in the dark; for neither party appeared to understand distinctly the grounds on which they calumniated one another. Those who objected to the word *homoousios,* conceived that those who approved it favored the opinion of Sabellius[125] and Montanus;[126] they therefore called them blasphemers, as subverting the existence of the Son of God. And again the advocates of this term, charging their opponents with polytheism, inveighed against them as introducers of heathen superstitions. Eustathius, bishop of Antioch, accuses Eusebius Pamphilus of perverting the Nicene Creed; Eusebius again denies that he violates that exposition of the faith, and recriminates, saying that Eustathius was a defender of the opinion of Sabellius. In consequence of these misunderstandings, each of them wrote as if contending against adversaries: and although it was admitted on both sides that the Son of God has a distinct person and existence, and all acknowledged that there is one God in three Persons, yet from what cause I am unable to divine, they could not agree among themselves, and therefore could in no way endure to be at peace.

Chapter XXIV.

Of the Synod held at Antioch, which deposed Eustathius, Bishop of Antioch, on whose account a Sedition broke out and almost ruined the City.

Having therefore convened a Synod at Antioch, they deposed Eustathius, as a supporter of the Sabellian heresy, rather than of the tenets which the council at Nicaea had formulated. As some affirm [this measure was taken] for other and unsatisfactory reasons, though none other have been openly assigned: this is a matter of common occurrence; the bishops are accustomed to do this in all cases, accusing and pronouncing impious those whom they depose, but not explaining their warrant for so doing. George, bishop of Laodicea in Syria, one of the number of those who abominated the term *homoousios,* assures us in his *Encomium of Eusebius Emisenus,* that they deposed Eustathius as favoring Sabellianism, on the impeachment of Cyrus, bishop of Beroea. Of Eusebius Emisenus we shall speak elsewhere in due order.[127] George has written of Eustathius [somewhat inconsistently]; for after asserting that he was accused by Cyrus of maintaining the heresy of Sabellius, he tells us again that Cyrus himself was convicted of the same error, and degraded for it. Now how was it possible that Cyrus should accuse Eustathius as a Sabellian, when he inclined to Sabellianism himself? It appears likely therefore that Eustathius must have been condemned on other grounds. At that time, however, there arose a dangerous sedition at Antioch on account of his deposition: for when they proceeded to the election of a successor, so fierce a dissension was kindled, as to threaten the whole city with destruction. The populace was divided into two factions, one of which vehemently contended for the translation of Eusebius Pamphilus from Caesarea in Palestine to Antioch; the other equally

insisted on the reinstatement of Eustathius. And the populace of the city were infected with the spirit of partisanship in this quarrel among the Christians, a military force was arrayed on both sides with hostile intent, so that a bloody collision would have taken place, had not God and the dread of the emperor repressed the violence of the multitude. For the emperor through letters, and Eusebius by refusing to accept the bishopric, served to allay the ferment: on which account that prelate was exceedingly admired by the emperor, who wrote to him commending his prudent determination, and congratulating him as one who was considered worthy of being bishop not of one city merely, but of almost the whole world. Consequently it is said that the episcopal chair of the church at Antioch was vacant for eight consecutive years after this period;[128] but at length by the exertions of those who aimed at the subversion of the Nicene creed, Euphronius was duly installed. This is the amount of my information respecting the Synod held at Antioch on account of Eustathius. Immediately after these events Eusebius, who had long before left Berytus, and was at that time presiding over the church at Nicomedia, strenuously exerted himself in connection to those of his party, to bring back Arius to Alexandria. But how they managed to effect this, and by what means the emperor was prevailed on to admit both Arius and with him Euzoïus into his presence must now be related.

Chapter XXV.

Of the Presbyter who exerted himself for the Recall of Arius.[129]

The Emperor Constantine had a sister named Constantia,

the widow of Licinius, who had for some time shared the imperial dignity with Constantine, but had assumed tyrannical powers and had been put to death in consequence. This princess maintained in her household establishment a certain confidential presbyter, tinctured with the dogmas of Arianism; Eusebius and others having prompted him, he took occasion in his familiar conversations with Constantia, to insinuate that the Synod had done Arius injustice, and that the common report concerning him was not true. Constantia gave full credence to the presbyter's assertions, but durst not report them to the emperor. Now it happened that she became dangerously ill, and her brother visited her daily. As the disease became aggravated and she expected to die, she commended this presbyter to the emperor, testifying to his diligence and piety, as well as his devoted loyalty to his sovereign. She died soon after, whereupon the presbyter became one of the most confidential persons about the emperor; and having gradually increased in freedom of speech, he repeated to the emperor what be had before stated to his sister, affirming that Arius had no other views than the sentiments avowed by the Synod; and that if he were admitted to the imperial presence, he would give his full assent to what the Synod had decreed: he added, moreover, that he had been unreasonably slandered. The presbyter's words appeared strange to the emperor, and he said, `If Arius subscribes with the Synod and holds its views, I will both give him an audience, and send him back to Alexandria with honor.' Having thus said, he immediately wrote to him in these words:`*Victor Constantine Maximus Augustus, to Arius.*'

It was intimated to your reverence some time since, that you might come to my court, in order to obtain an interview with us. We are not a little surprised that you

did not do this immediately. Wherefore having at once mounted a public vehicle, hasten to arrive at our court; that when you have experienced our clemency and regard for you, you may return to your own country. May God protect you, beloved. Dated the twenty-fifth of November.

This was the letter of the emperor to Arius. And I cannot but admire the ardent zeal which the prince manifested for religion: for it appears from this document that he had often before exhorted Arius to change his views, inasmuch as he censures his delaying to return to the truth, although he had himself written frequently to him. Now on the receipt of this letter, Arius came to Constantinople accompanied by Euzoïus, whom Alexander had divested of his deaconship when he excommunicated Arius and his partisans. The emperor accordingly admitted them to his presence, and asked them whether they would agree to the creed. And when they readily gave their assent, he ordered them to deliver to him a written statement of their faith.

Chapter XXVI.

Arius, on being recalled, presents a Recantationthe Emperor, and pretends to accept the Nicene Creed.

They having drawn up a declaration to the following effect, presented it to the emperor.

`Arius and Euzoïus, to our Most Religious and Pious Lord, the Emperor Constantine.

`In accordance with the command of your devout piety, sovereign lord, we declare our faith, and before God profess in writing, that we and our adherents believe as follows:

`We believe in one God the Father Almighty: and in the Lord Jesus Christ his Son, who was begotten[130] of him before all ages, God the Word through whom all things were made, both those which are in the heavens and those upon the earth; who descended, and became incarnate, and suffered, and rose again, ascended into the heavens, and will again come to judge the living and the dead. [We believe] also in the Holy Spirit, and in the resurrection of the flesh, and in the life of the coming age, and in the kingdom of the heavens, and in one Catholic Church of God, extending from one end of the earth to the other.

`This faith we have received from the holy gospels, the Lord therein saying to his disciples:[131] "Go and teach all nations, baptizing them in the name of the Father, and of the Son, and of the Holy Spirit." If we do not so believe and truly receive the Father, the Son, and the Holy Spirit, as the whole Catholic Church and the holy Scriptures teach (in which we believe in every respect), God is our judge both now, and in the coming judgment. Wherefore we beseech your piety, most devout emperor, that we who are persons consecrated to the ministry, and holding the faith and sentiments of the church and of the holy Scriptures, may by your pacific and devoted piety be reunited to our mother, the Church, all superfluous questions and disputings being avoided: that so both we and the whole church being at peace, may in common offer our accustomed prayers for your tranquil reign, and

on behalf of your whole family.'

Chapter XXVII.

Arius having returned to Alexandria with the Emperor's Consent, and not being received by Athanasius, the Partisans of Eusebius bring Many Charges against Athanasius before the Emperor.

Arius having thus satisfied the emperor, returned to Alexandria. But his artifice for suppressing the truth did not succeed; for on his arrival at Alexandria, as Athanasius would not receive him, but turned away from him as a pest, he attempted to excite a fresh commotion in that city by disseminating his heresy. Then indeed both Eusebius himself wrote, and prevailed on the emperor also to write, in order that Arius and his partisans might be readmitted into the church. Athanasius nevertheless wholly refused to receive them, and wrote to inform the emperor in reply, that it was impossible for those who had once rejected the faith, and had been anathematized, to be again received into communion on their return. But the emperor, provoked at this answer, menaced Athanasius in these terms:

`Since you have been apprised of my will, afford unhindered access into the church to all those who are desirous of entering it. For if it shall be intimated to me that you have prohibited any of those claiming to be reunited to the church, or have hindered their admission, I will forthwith send some one who at my command shall depose you, and drive you into exile.'

The emperor wrote thus from a desire of promoting the

public good, and because he did not wish to see the church ruptured; for he labored earnestly to bring them all into harmony. Then indeed the partisans of Eusebius, ill-disposed towards Athanasius, imagining they had found a seasonable opportunity, welcomed the emperor's displeasure as an auxiliary to their own purpose: and on this account they raised a great disturbance, endeavoring to eject him from his bishopric; for they entertained the hope that the Arian doctrine would prevail only upon the removal of Athanasius. The chief conspirators against him were Eusebius bishop of Nicomedia, Theognis of Nicaea, Maris of Chalcedon, Ursacius of Singidnum in Upper Moesia, and Valens of Mursa in Upper Pannonia. These persons suborn by bribes certain of the Melitian heresy to fabricate various charges against Athanasius; and first they accuse him through the Melitians Ision, Eudaemon and Callinicus, of having ordered the Egyptians to pay a linen garment as tribute to the church at Alexandria. But this calumny was immediately disproved by Alypius and Macarius, presbyters of the Alexandrian church, who then happened to be at Nicomedia; they having convinced the emperor that these statements to the prejudice of Athanasius were false. Wherefore the emperor by letter severely censured his accusers, but urged Athanasius to come to him. But before he came the Eusebian faction anticipating his arrival, added to their former accusation the charge of another crime of a still more serious nature than the former; charging Athanasius with plotting against his sovereign, and with having sent for treasonable purposes a chest full of gold to one Philumenus. When, however, the emperor had himself investigated this matter at Psamathia, which is in the suburbs of Nicomedia, and had found Athanasius innocent, he dismissed him with honor; and wrote with his own hand to the church at

Alexandria to assure them that their bishop had been falsely accused. It would indeed have been both proper and desirable to have passed over in silence the subsequent attacks which the Eusebians made upon Athanasius, lest from these circumstances the Church of Christ should be judged unfavorably of by those who are adverse to its interests.[132] But since having been already committed to writing, they have become known to everybody, I have on that account deemed it necessary to make as cursory allusion to these things as possible, the particulars of which would require a special treatise. Whence the slanderous accusation originated, and the character of those who devised it, I shall now therefore state in brief. Marcotes[133] is a district of Alexandria; there are contained in it very many villages, and an abundant population, with numerous splendid churches; these churches are all under the jurisdiction of the bishop of Alexandria, and are subject to his city as parishes.[134] There was in this region a person named Isohyras, who had been guilty of an act deserving of many deaths;[135] for although he had never been admitted to holy orders, he had the audacity to assume the title of presbyter, and to exercise sacred functions belonging to the priesthood. But having been detected in his sacrilegious career, he made his escape thence and sought refuge in Nicomedia, where he implored the protection of the party of Eusebius; who from their hatred to Athanasius, not only received him as a presbyter, but even promised to confer upon him the dignity of the episcopacy, if he would frame an accusation against Athanasius, listening as a pretext for this to whatever stories Ischyras had invented. For he spread a report that he had suffered dreadfully in consequence of an assault; and that Macarius had rushed furiously toward the altar, had overturned the table, and broken a mystical cup: he added also that he had burnt

the sacred books. As a reward for this accusation, the Eusebian faction, as I have said promised him a bishopric; foreseeing that the charges against Macarius would involve, along with the accused party, Athanasius, under whose orders he would seem to have acted. But this charge they formulated later; before it they devised another full of the bitterest malignity, to which I shall now advert. Having by some means, I know not what, obtained a man's hand; whether they themselves had murdered any one, and cut off his hand, or had severed it from some dead body, God knows and the authors of the deed: but be that as it may, they publicly exposed it as the hand of Arsenius, a Melitian bishop, while they kept the alleged owner of it concealed. This hand, they asserted, had been made use of by Athanasius in the performance of certain magic arts; and therefore it was made the gravest ground of accusation which these calumniators had concerted against him: but as it generally happens, all those who entertained any pique against Athanasius came forward at the same time with a variety of other charges. When the emperor was informed of these proceedings, he wrote to his nephew Dalmatius the censor, who then had his residence at Antioch in Syria, directing him to order the accused parties to be brought before him, and after due investigation, to inflict punishment on such as might be convicted. He also sent thither Eusebius and Theognis, that the case might be tried in their presence. When Athanasius knew that he was to be summoned before the censor, he sent into Egypt to make a strict search after Arsenius; and he ascertained indeed that he was secreted there, but was unable to apprehend him, because he often changed his place of concealment. Meanwhile the emperor suppressed the trial which was to have been held before the censor, on the following account.

Chapter XXVIII.

On Account of the Charges against Athanasius, the Emperor convokes a Synod of Bishops at Tyre.

The emperor had ordered a Synod of bishops to be present at the consecration of the church which he had erected at Jerusalem. He therefore directed that, as a secondary matter, they should on their way first assemble at Tyre, to examine into the charges against Athanasius; in order that all cause of contention being removed there, they might the more peacefully perform the inaugural ceremonies[136] in the dedication of the church of God. This was the thirtieth year of Constantine's reign, and sixty bishops were thus convened at Tyre from various places, on the summons of Dionysius the consul. As to Macarius the presbyter, he was conducted from Alexandria in chains, under a military escort; while Athanasius was unwilling to go thither, not so much from dread, because he was innocent of the charges made, as because he feared lest any innovations should be made on the decisions of the council at Nicaea; he was, however, constrained to be present by the menacing letters of the emperor. For it had been written him that if he did not come voluntarily, he should be brought by force.

Hapter XXIX.

Of Arsenius, and his Hand which was said to have been cut off.

The special providence of God drove Arsenius also to

Tyre; for, disregarding the injunctions he had received from the accusers who had bribed him, he went thither disguised to see what would be done. It by some means happened that the servants of Archelaus, the governor of the province, heard some persons at an inn affirm that Arsenius, who was reported to have been murdered, was concealed in the house of one of the citizens. Having heard this and marked the individuals by whom this statement was made, they communicated the information to their master, who causing strict search to be made for the man immediately, discovered and properly secured him; after which he gave notice to Athanasius that he need not be under any alarm, inasmuch as Arsenius was alive and there present. Arsenius on being apprehended, at first denied that he was the person; but Paul, bishop of Tyre, who had formerly known him, established his identity. Divine providence having thus disposed matters Athanasius was shortly after summoned by the Synod; and as soon as he presented himself, his traducers exhibited the hand, and pressed their charge. He managed the affair with great prudence, for he enquired of those present, as well as of his accusers, who were the persons who knew Arsenius? and several having answered that they knew him, he caused Arsenius to be introduced, having his hands covered by his cloak. Then he again asked them, `Is this the person who has lost a hand?' All were astonished at the unexpectedness of this procedure, except those who knew whence the hand had been cut off; for the rest thought that Arsenius was really deficient of a hand, and expected that the accused would make his defense in some other way. But Athanasius turning back the cloak of Arsenius on one side showed one of the man's hands; again, while some were supposing that the other hand was wanting, permitting them to remain a short time in doubt afterward he turned back the cloak on

the other side and exposed the other hand. Then addressing himself to those present, he said, `Arsenius, as you see, is found to have two hands: let my accusers show the place whence the third was cut off.'[137]

Chapter XXX.

Athanasius is found Innocent of what he was accused; his Accusers take to Flight.

Matters having been brought to this issue with regard to Arsenius, the contrivers of this imposture were reduced to perplexity; and Achab,[138] who was also called John, one of the principal accusers, having slipped out of court in the tumult, effected his escape. Thus Athanasius cleared himself from this charge, without having recourse to any pleading;[139] for he was confident that the sight only of Arsenius alive would confound his calumniators.

Chapter XXXI.

When the Bishops will not listen to Athanasius' Defense an the Second Charge, he betakes himself to the Emperor.

But in refuting the false allegations against Macarius, he made use of legal forms; taking exception in the first place to Eusebius and his party, as his enemies, protesting against the injustice of any man's being tried by his adversaries. He next insisted on its being proved that his accuser Ischyras had really obtained the dignity of presbyter; for so he had been designated in the indictment. But as the judges would not allow any of

these objections, the case of Macarius was entered into, and the informers being found deficient of proofs, the hearing of the matter was postponed, until some persons should have gone into Mareotis, in order that all doubtful points might be examined on the spot. Athanasius seeing that those very individuals were to be sent to whom he had taken exception (for the persons sent were Theognis, Maris, Theodorus, Macedonius, Valens, and Ursacius), exclaimed that `their procedure was both treacherous and fraudulent; for that it was unjust that the presbyter Macarius should be detained in bonds, while the accuser together with the judges who were his adversaries, were permitted to go, in order that an *ex parte* collection of the facts in evidence might be made.' Having made this protest before the whole Synod and Dionysius the governor of the province, and finding that no one paid any attention to his appeal, he privately withdrew. Those, therefore, who were sent to Mareotis, having made an *ex parte* investigation, held that what the accuser said was true.

Chapter XXXII.

On the Departure of Athanasius, those who composed the Synod vote his Deposition.

Thus Athanasius departed, hastening to the emperor, and the Synod in the first place condemned him in his absence; and when the re-suit of the enquiry which had been instituted at Mareotis was presented, they voted to depose him; loading him with opprobrious epithets in their sentence of deposition, but being wholly silent respecting the disgraceful defeat of the charge of murder brought by his calumniators. They moreover received

into communion Arsenius, who was reported to have been murdered; and he who had formerly been a bishop of the Melitian heresy subscribed to the deposition of Athanasius as bishop of the city of Hypselopolis. Thus by an extraordinary course of circumstances, the alleged victim of assassination by Athanasius, was found alive to assist in deposing him.

Chapter XXXIII.

The Members of the Synod proceed from Tyre to Jerusalem, and having celebrated the Dedication of the `New Jerusalem,' receive Arius and his Followers into Communion.

Letters in the meantime were brought from the emperor directing those who composed the Synod to hasten to the *New Jerusalem:*[140] having therefore immediately left Tyre, they set forward with all despatch to Jerusalem, where, after celebrating a festival in connection with the consecration of the place, they readmilled Arius[141] and his adherents into communion, in obedience, as they said, to the wishes of the emperor, who had signified in his communication to them, that he was fully satisfied respecting the faith of Arius and Euzoïus. They moreover wrote to the church at Alexandria,[142] stating that all envy being now banished, the affairs of the church were established in peace: and that since Arius had by his recantation acknowledged the truth, it was but just that, being thenceforth a member of the church, he should also be henceforth received by them, alluding to the banishment of Athanasius [in their statement that `all envy was now banished']. At the same time they sent information of what had been done to the emperor, in

terms nearly to the same effect. But whilst the bishops were engaged in these transactions, other letters came unexpectedly from the emperor, intimating that Athanasius had fled to him for protection; and that it was necessary for them on his account to come to Constantinople. This unanticipated communication from the emperor was as follows.

Chapter XXXIV.

The Emperor summons the Synod to himself by Letter, in order that the Charges against Athanasius might be carefully examined before him.

Victor Constantine Maximus Augustus, to the bishops convened at Tyre.

I am indeed ignorant of the decisions which have been made by your Council with so much turbulence and storm: but the truth seems to have been perverted by some tumultuous and disorderly proceedings: because, that is to say, in your mutual love of contention, which you seem desirous of perpetuating, you disregard the consideration of those things which are acceptable to God. It will, however, I trust, be the work of Divine Providence to dissipate the mischiefs resulting from this jealous rivalry, as soon as they shall have been detected; and to make it apparent to us, whether ye who have been convened have had regard to truth, and whether your decisions on the subjects which have been submitted to your judgment have been made apart from partiality or prejudice. Wherefore it is indispensable that you should all without delay attend upon my piety, that you may yourselves give a strict account of your transactions. For

what reason I have deemed it proper to write thus, and to summon you before me, you will learn from what follows. As I was making my entry into the city which bears our name, in this our most flourishing home, Constantinople,-and it happened that I was riding on horseback at the time,-suddenly the Bishop Athanasius, with certain ecclesiastics whom he had around him, presented himself so unexpectedly in our path, as to produce an occasion of consternation. For the Omniscient God is my witness that at first sight I did not recognize him until some of my attendants, in answer to my enquiry, informed me, as was very natural, both who he was, and what injustice he had suffered. At that time indeed I neither conversed, nor held any communication with him. But as he repeatedly entreated an audience, and I had not only refused it, but almost ordered that he should be removed from my presence, he said with greater boldness, that he petitioned for nothing more than that you might be summoned hither, in order that in our presence, he, driven by necessity to such a course, might have a fair opportunity afforded him of complaining of his wrongs. Wherefore as this seems reasonable, and consistent with the equity of my government, I willingly gave instructions that these things should be written to you. My command therefore is, that all, as many as composed the Synod convened at Tyre, should forthwith hasten to the court of our clemency, in order that from the facts themselves you may make clear the purity and integrity of your decision in my presence, whom you cannot but own to be a true servant of God. It is in consequence of the acts of my religious service towards God that peace is everywhere reigning; and that the name of God is sincerely had in reverence even among the barbarians themselves, who until now were ignorant of the truth. Now it is evident that he who knows not the

truth, does not have a true knowledge of God also: yet, as I before said even the barbarians on my account, who am a genuine servant of God, have acknowledged and learned to worship him, whom they have perceived in very deed protecting and caring for me everywhere. So that from dread of us chiefly, they have been thus brought to the knowledge of the true God whom they now worship. Nevertheless we who pretend to have a religious veneration for (I will not say who guard) the holy mysteries of his church, we, I say, do nothing but what tends to discord and animosity, and to speak plainly, to the destruction of the human race. But hasten, as I have already said, all of you to us as speedily as possible: and be assured that I shall endeavor with all my power to cause that what is contained in the Divine Law may be preserved inviolate, on which neither stigma nor reproach shall be able to fasten itself; and this will come to pass when its enemies, who under cover of the sacred profession introduce numerous and diversified blasphemies, are dispersed, broken to pieces, and altogether annihilated.

Chapter XXXV.

The Synod not having came to the Emperor, the Partisans of Eusebius accuse Athanasius of having threatened to divert the Corn supplied to Constantinople from Alexandria: the Emperor being exasperated at this banishes Athanasius into Gaul.[143]

This letter rendered those who constituted the Synod very fearful, wherefore most of them returned to their respective cities. But Eusebius, Theognis, Maris, Patrophilus, Ursacius, and Valens, having gone to

Constantinople, would not permit any further enquiry to be instituted concerning the broken cup, the overturned communion table, and the murder of Arsenius; but they had recourse to another calumny, informing the emperor that Athanasius had threatened to prohibit the sending of corn which was usually conveyed from Alexandria to Constantinople. They affirmed also that these menaces were heard from the lips of Athanasius by the bishops Adamantius, Anubion, Arbathion and Peter, for slander is most prevalent when of the assertor of it appears to be a person worthy of credit. Hence the emperor being deceived,and excited to indignation against Athanasius by this charge, at once condemned him to exile, ordering him to reside in the Gauls. Now some affirm that the emperor came to this decision with a view to the establishment of unity in the church, since Athanasius was inexorable in his refusal to hold any communion with Arius and his adherents. He accordingly took up his abode at Treves, a city of Gaul.

Chapter XXXVI.

Of Marcellus Bishop of Ancyra, and Asterius the Sophist.

The bishops assembled at Constantinople deposed also Marcellus bishop of Ancyra, a city of Galatia Minor, on this account. A certain rhetorician of Cappadocia named Asterius having abandoned his art, and professed himself a convert to Christianity, undertook the composition of some treatises, which are still extant, in which he commended the dogmas of Arius; asserting that Christ is the power of God, in the same sense as the locust and the palmer-worm are said by Moses to be the power of

God,[144] with other similar utterances. Now Asterius was in constant association with the bishops, and especially with those of their number who did not discountenance the Arian doctrine: he also attended their Synods, in the hope of insinuating himself into the bishopric of some city: but he failed to obtain ordination, in consequence of having sacrificed during the persecution.[145] Going therefore throughout the cities of Syria, he read in public the books which he had composed. Marcellus being informed of this, and wishing to counteract his influence, in his over-anxiety to confute him, fell into the diametrically opposite error; for he dared to say, as the Samosatene[146] had done, that Christ was a mere man. When the bishops then convened at Jerusalem had intelligence of these things, they took no notice of Asterius, because he was not enrolled even in the catalogue of ordained priests; but they insisted that Marcellus, as a priest, should give an account of the book which he had written. Finding that he entertained Paul of Samosata's sentiments, they required him to retract his opinion; and he being thoroughly ashamed of himself, promised to burn his book. But the convention of bishops being hastily dissolved by the emperor's summoning them to Constantinople, the Eusebians on their arrival at that city, again took the case of Marcellus into consideration; and as Marcellus refused to fulfil his promise of burning his untimely book, those present deposed him, and sent Basil into Ancyra in his stead. Moreover Eusebius wrote a refutation of this work in three books, in which he exposed its erroneous doctrine. Marcellus however was afterwards reinstated[147] in his bishopric by the Synod at Sardica, on his assurance that his book had been misunderstood, and that on that account he was supposed to favor the Samosatene's views. But of this we shall speak more fully in its proper

place.

Chapter XXXVII.

After the Banishment of Athanasius, Arius having been sent for by the Emperor, raises a Disturbance against Alexander Bishop of Constantinople.

While these things were taking place, the thirtieth year of Constantine's reign was completed. But Arius with his adherents having returned to Alexandria, again disturbed the whole city; for the people of Alexandria were exceedingly indignant both at the restoration of this incorrigible heretic with his partisans, and also because their bishop Athanasius had been sent to exile. When the emperor was apprised of the perverse disposition of Arius, he once more ordered him to repair to Constantinople, to give an account of the commotions he had afresh endeavored to excite. It happened at that time that Alexander, who had some time before succeeded Metrophanes, presided over the church at Constantinople. That this prelate was a man of devoted piety was distinctly manifested by the conflict he entered into with Arius; for when Arius arrived and the people were divided into two factions and the whole city was thrown into confusion: some insisting that the Nicene Creed should be by no means infringed on, while others contended that the opinion of Arius was consonant to reason. In this state of affairs, Alexander was driven to straits: more especially since Eusebius of Nicomedia had violently threatened that he would cause him to be immediately deposed, unless he admitted Arius and his followers to communion. Alexander, however, was far less troubled at the thought of his own deposition as

fearful of the subversion of the principles of the faith, which they were so anxious to effect: and regarding himself as the constituted guardian of the doctrines recognized, and the decisions made by the council at Nicaea, he exerted himself to the utmost to prevent their being violated or depraved. Reduced to this extremity, he bade farewell to all logical resources, and made God his refuge, devoting himself to continued fasting and never ceased from praying. Communicating his purpose to no one, he shut himself up alone in the church called *Irene:* there going up to the altar, and prostrating himself on the ground beneath the holy communion table, he poured forth his fervent prayers weeping; and this he ceased not to do for many successive nights and days. What he thus earnestly asked from God, he received: for his petition was such a one: `If the opinion of Arius were correct, he might not be permitted to see the day appointed for its discussion; but that if he himself held the true faith, Arius, as the author of all these evils, might suffer the punishment due to his impiety.'

Chapter XXXVIII.

The Death of Arius.[148]

Such was the supplication of Alexander. Meanwhile the emperor, being desirous of personally examining Arius, sent for him to the palace, and asked him whether he would assent to the determinations of the Synod at Nicaea. He without hesitation replied in the affirmative, and subscribed the declaration of the faith in the emperor's presence, acting with duplicity. The emperor, surprised at his ready compliance, obliged him to confirm his signature by an oath. This also he did with equal

dissimulation. The way he evaded, as I have heard, was this: he wrote his own opinion on paper, and carried it under his arm, so that he then swore truly that he really held the sentiments he had written. That this is so, however, I have written from hearsay, but that he added an oath to his subscription, I have myself ascertained, from an examination of the emperor's own letters. The emperor being thus convinced, ordered that he should be received into communion by Alexander, bishop of Constantinople. It was then Saturday, and Arius was expecting to assemble with the church on the day following: but divine retribution overtook his daring criminalities. For going out of the imperial palace, attended by a crowd of Eusebian partisans like guards, he paraded proudly through the midst of the city, attracting the notice of all the people. As he approached the place called Constantine's Forum, where the column of porphyry is erected, a terror arising from the remorse of conscience seized Arius, and with the terror a violent relaxation of the bowels: he therefore enquired whether there was a convenient place near, and being directed to the back of Constantine's Forum, he hastened thither. Soon after a faintness came over him, and together with the evacuations his bowels protruded, followed by a copious hemorrhage, and the descent of the smaller intestines: moreover portions of his spleen and liver were brought off in the effusion of blood, so that he almost immediately died. The scene of this catastrophe still is shown at Constantinople, as I have said behind the shambles in the colonnade: and by persons going by pointing the finger at the place, there is a perpetual remembrance preserved of this extraordinary kind of death. So disastrous an occurrence filled with dread and alarm the party of Eusebius, bishop of Nicomedia; and the report of it quickly spread itself over the city and

throughout the whole world. As the king grew more earnest in Christianity and confessed that the confession at Nicaea was attested by God, he rejoiced at the occurrences. He was also glad because of his three sons whom he had already proclaimed Caesars; one of each of them having been created at every successive decennial anniversary of his reign.To the eldest, whom he called Constantine, after his own name, he assigned the government of the western parts of the empire, on the completion of his first decade. His second son Constantius, who bore his grandfather's name, he constituted Caesar in the eastern division, when the second decade had been completed. And Constans, the youngest, he invested with a similar dignity, in the thirtieth year of his own reign.

Chapter XXXIX.

The Emperor falls sick and dies.

A Year having passed, the Emperor Constantine having just entered the sixty-fifth year of his age, was taken with a sickness; he therefore left Constantinople, and made a voyage to Helenopolis, that he might try the effect of the medicinal hot springs which are found in the vicinity of that city. Perceiving, however, tha this illness increased, he deferred the use of the baths;and removing from Helenopolis to Nicomedia, he took up his residence in the suburbs, and there received Christian baptism.[149] After this he became cheerful; and making his will, appointed his three sons heirs to the empire, allotting to each one of them his portion, in accordance with the arrangements he had made while living. He also granted many privileges to the cities of Rome and

Constantinople; and entrusting the custody of his will[150] to that presbyter by whose means Arius had been recalled, and of whom we have already made mention, he charged him to deliver it into no one's hand, except that of his son Constantius, to whom he had given the sovereignty of the East. After the making of his will, he survived a few days and died. Of his sons none were present at his death. A courier was therefore immediately despatched into the East, to inform Constantius of his father's decease.

Chapter XL.

The Funeral of the Emperor Constantine.

The body of the emperor was placed in a coffin of gold by the proper persons, and then conveyed to Constantinople, where it was laid out on an elevated bed of state in the palace, surrounded by a guard, and treated with the same respect as when he was alive, and this was done until the arrival of one of his sons. When Constantius was come out of the eastern parts of the empire, it was honored with an imperial sepulture, and deposited in the church called *The Apostles:* which he had caused to be constructed for this very purpose, that the emperors and prelates might receive a degree of veneration but little inferior to that which was paid to the relics of the apostles. The Emperor Constantine lived sixty-five years, and reigned thirty-one. He died in the consulate of Felician and Tartan, on the twenty-second of May, in the second year of the 278th Olympiad.[151] This book, therefore, embraces a period of thirty-one years.

Book II.

Chapter I.

Introduction containing the Reason for the Author's Revision of his First and Second Books.

Rufinus, who wrote an Ecclesiastical History in Latin,[1] has erred in respect to chronology. For he supposes that what was done against Athanasius occurred after the death of the Emperor Constantine: he was also ignorant of his exile to the Gauls and of various other circumstances. Now we in the first place wrote the first two books of our history following Rufinus; but in writing our history from the third to the seventh, some facts we collected from Rufinus, others from different authors, and some from the narration of individuals still living. Afterward, however, we perused the writings of Athanasius, wherein he depicts his own sufferings and how through the calumnies of the Eusebian fiction he was banished, and judged that more credit was due to him who had suffered, and to those who were witnesses of the things they describe, than to such as have been dependent on conjecture, and had therefore erred. Moreover, having obtained several letters of persons eminent at that period, we have availed ourselves of their assistance also in tracing out the truth as far as possible. On this account we were compelled to revise the first and second books of this history, using, however, the testimony of Rufinus where it is evident that he could not be mistaken. It should also be observed, that in our former edition, neither the sentence of deposition which was passed upon Arius, nor the emperor's letters were inserted, but simply the narration or facts in order that the

history might not become bulky and weary the readers with tedious matters of detail. But in the present edition, such alterations and additions have been made for your sake, O sacred man of God, Theodore,[2] in order that you might not be ignorant what the princes wrote in their own words, as well as the decisions of the bishops in their various Synods, wherein they continually altered the confession of faith. Wherefore, whatever we have deemed necessary we have inserted in this later edition. Having adopted this course in the first book, we shall endeavor to do the same in the consecutive portion of our history, I mean the second. On this let us now enter.

Chapter II.

Eusebius, Bishop of Nicomedia, and his Party, by again endeavoring to introduce the Arian Heresy, create Disturbances in the Churches.

After the death of the Emperor Constantine, Eusebius, bishop of Nicomedia, and Theognis of Nicaea, imagining that a favorable opportunity had arisen, used their utmost efforts to expunge the doctrine of *homoousion,* and to introduce Arianism in its place. They, nevertheless, despaired of effecting this, if Athanasius should return to Alexandria: in order therefore to accomplish their designs, they sought the assistance of that presbyter by whose means Arius had been recalled from exile a little before. How this was done shall now be described. The presbyter in question presented the will and the request of the deceased king to his son Constantius; who finding those dispositions in it which he was most desirous of, for the empire of the East was by his father's will apportioned to him, treated the presbyter with great

consideration, loaded him with favors, and ordered that free access should be given him both to the palace and to himself. This license soon obtained for him familiar intercourse with the empress, as well as with her eunuchs. There was at that time a chief eunuch of the imperial bed-chamber named Eusebius; him the presbyter persuaded to adopt Arian's views, after which the rest of the eunuchs were also prevailed on to adopt the same sentiments. Not only this but the empress also, under the influence of the eunuchs and the presbyters, became favorable to the tenets of Arius; and not long after the subject was introduced to the emperor himself. Thus it became gradually diffused throughout the court, and among the officers of the imperial household and guards, until at length it spread itself over the whole population of the city. The chamberlains in the palace discussed this doctrine with the women; and in the family of every citizen there was a logical contest. Moreover, the mischief quickly extended to other provinces and cities, the controversy, like a spark, insignificant at first, exciting in the auditors a spirit of contention: for every one who inquired the cause of the tumult, found immediately occasion for disputing, and determined to take part in the strife at the moment of making the inquiry. By general altercation of this kind all order was subverted; the agitation, however, was confined to the cities of the East, those of Illyricum and the western parts of the empire meanwhile were perfectly tranquil, because they would not annul the decisions of the Council of Nicaea. As this affair increased, going from bad to worse, Eusebius of Nicomedia and his party looked upon popular ferment as a piece of good fortune. For only thus they thought they would be enabled to constitute some one who held their own sentiments bishop of Alexandria. But the return of Athanasius at that time defeated their

purpose; for he came thither fortified by a letter from one of the Augusti, which the younger Constantine, who bore his father's name, addressed to the people of Alexandria, from Treves, a city in Gaul.[3] A copy of this epistle is here subjoined.

Chapter III.

Athanasius, encouraged by the Letter of Constantine the Younger, returns to Alexandria.

Constantine Caesar to the members of the Catholic Church of the Alexandrians.

It cannot, I conceive, have escaped the knowledge of your devout minds, that Athanasius, the expositor of the venerated law, was sent for a while unto the Gauls, lest he should sustain some irreparable injury from the perverseness of his blood-thirsty adversaries, whose ferocity continually endangered his sacred life. To evade this [perverseness], therefore, he was taken from the jaws of the men who threatened him into a city under my jurisdiction, where, as long as it was his appointed residence, he has been abundantly supplied with every necessity: although his distinguished virtue trusting in divine aid would have made light of the pressure of a more rigorous fortune. And since our sovereign, my father, Constantine Augustus of blessed memory, was prevented by death from accomplishing his purpose of restoring this bishop to his see, and to your most sanctified piety, I have deemed it proper to carry his wishes into effect, having inherited the task from him. With how great veneration he has been regarded by us, ye will learn on his arrival among you; nor need any one

be surprised at the honor I have put upon him, since I have been alike influenced by a sense of what was due to so excellent a personage, and the knowledge of your affectionate solicitude respecting him. May Divine Providence preserve you, beloved brethren.

Relying on this letter, Athanasius came to Alexandria, and was most joyfully received by the people of the city. Nevertheless as many in it as had embraced Arianism, combining together, entered into conspiracies against him, by which frequent seditions were excited, affording a pretext to the Eusebians for accusing him to the emperor of having taken possession of the Alexandrian church on his own responsibility, in spite of the adverse judgment of a general council of bishops. So far indeed did they succeed in pressing their charges, that the emperor became exasperated, and banished him from Alexandria. How indeed this came about I shall hereafter explain.

Chapter IV.

On the Death of Eusebius Pamphilus, Acacius succeeds to the Bishopric of Coesarea.

At this time Eusebius, who was bishop of Caesarea in Palestine, and had the surname of Pamphilus, having died, Acacius, his disciple, succeeded him in the bishopric. This individual published several books, and among others a biographical sketch of his master.

Chapter V.

The Death of Constantine the Younger.

Not long after this the brother of the Emperor Constantius, Constantine the younger, who bore his father's name, having invaded those parts of the empire which were under the government of his younger brother Constans, engaging in a conflict with his brother's soldiery, was slain by them. This took place under the consulship of Acindynus and Proclus.[4]

Chapter VI.

Alexander, Bishop of Constantinople, when at the Point of Death proposes the Election either of Paul or of Macedonius as his Successor.

About the same time another disturbance in addition to those we have recorded, was raised at Constantinople on the following account. Alexander, who had presided over the churches in that city, and had strenuously opposed Arius, departed this life,[5] having occupied the bishopric for twenty-three years and lived ninety-eight years in all, without having ordained any one to succeed him. But he had enjoined the proper persons to choose one of the two whom he named; that is to say, if they desired one who was competent to teach, and of eminent piety, they should elect Paul, whom he had himself ordained presbyter, a man young indeed in years, but of advanced intelligence and prudence; but if they wished a man of venerable aspect, and external show only of sanctity, they might appoint Macedonius, who had long been a deacon among them and was aged. Hence there arose a great contest respecting the choice of a bishop which troubled the church exceedingly; for ever since the people were

divided into two parties, one of which favored the tenets of Arius, while the other held what the Nicene Synod had defined, those who held the doctrine of consubstantiality always had the advantage during the life of Alexander, the Arians disagreeing among themselves and perpetually conflicting in opinion. But after the death of that prelate, the issue of the struggle became doubtful, the defenders of the orthodox faith insisting on the ordination of Paul, and all the Arian party espousing the cause of Macedonius. Paul therefore was ordained bishop in the church called *Irene,*[6] which is situated near the great church of *Sophia;* whose election appeared to be more in accordance with the suffrage of the deceased.

Chapter VII.

The Emperor Constantius ejects Paul after his Election to the Bishopric, and sending for Eusebius of Nicomedia, invests him with the Bishopric of Constantinople.

Not long afterwards the emperor having arrived at Constantinople was highly incensed at the consecration [of Paul]; and having convened an assembly of bishops of Arian sentiments, he divested Paul of his dignity, and translating Eusebius from the see of Nicomedia, he appointed him bishop of Constantinople. Having done this the emperor proceeded to Antioch.

Chapter VIII.

Eusebius having convened Another Synod at Antioch in Syria, causes a New Creed to be promulgated.

Eusebius, however, could by no means remain quiet, but as the saying is, left no stone unturned, in order to effect the purpose he had in view. He therefore causes a Synod to be convened at Antioch in Syria, under pretenseof dedicating the church which the father of the Augusti had commenced, and which his son Constantius had finished in the tenth year after its foundations were laid, but with the real intention of subverting and abolishing the doctrine of the *homoousion.* There were present at this Synod ninety bishops from various cities. Maximus, however, bishop of Jerusalem; who had succeeded Macarius, did not attend, recollecting that he had been deceived and induced to subscribe the deposition of Athanasius. Neither was Julius, bishop of the great Rome,[7] there, nor had he sent a substitute, although an ecclesiastical canon[8] commands that the churches shall not make any ordinances against the opinion of the bishop of Rome. This Synod assembled at Antioch in presence of the emperor Constantius in the consulate of Marcellus and Probinus,[9] which was the fifth year after the death of Constantine, father of the Augusti. Placitus, otherwise called Flaccillus, successor to Euphronius, at that time presided over the church at Antioch. The confederates of Eusebius had previously designed to calumniate Athanasius; accusing him in the first place of having acted contrary to a canon which they then constituted, in resuming his episcopal authority without the license of a general council of bishops, inasmuch as on his return from exile he had on his own responsibility taken possession of the church; and then because a tumult had been excited on his entrance and many were killed in the riot; moreover that some had been scourged by him, and others brought before the tribunals. Besides they brought forward what had been determined against Athanasius at Tyre.

Chapter IX.

Of Eusebius of Emisa.

On the ground of such charges as these, they proposed another bishop for the Alexandrian church, and first indeed Eusebius surnamed Emisenus. Who this person was, George, bishop of Laodicea, who was present on this occasion, informs us. For he says in the book which he has composed on his life, that Eusebius was descended from the nobility of Edessa in Mesopotamia, and that from a child he had studied the holy Scriptures;[10] that he was afterwards instructed in Greek literature by a master resident at Edessa; and finally that the sacred books were expounded to him by Patrophilus and Eusebius, of whom the latter presided over the church at Caesarea, and the former over that at Scythopolis. Afterwards when he dwelt in Antioch, it happened that Eustathius was deposed on the accusation of Cyrus of Beroea for holding the tenets of Sabellius. Then again he associated with Euphronius, successor of Eustathius, and avoiding a bishopric, he retired to Alexandria, and there devoted himself to the study of philosophy. On his return to Antioch he formed an intimate acquaintance with Placitus [or Flacciltus], the successor of Euphronius. At length he was ordained bishop of Alexandria, by Eusebius, bishop of Constantinople; but did not go thither in consequence of the attachment of the people of that city to Athanasius, and was therefore sent to Emisa. As the inhabitants of Emisa excited a sedition on account of his appointment,-for he was commonly charged with the study and practice of judicial astrology,[11] -he fled and came to Laodicea, to George, who has given so many historical details of him.

George having taken him to Antioch, procured his being again brought back to Emisa by Placitus and Narcissus; but he was afterwards charged with holding the Sabellian views. George more elaborately describes the circumstances of his ordination and adds at the close that the emperor took him with him in his expedition against the barbarians, and that miracles were wrought by his hand. The information given by George concerning Eusebius of Emisa may be considered reproduced at sufficient length by me here.

Chapter X.

The Bishops assembled at Antioch, on the Refusal of Eusebius of Emisa to accept the Bishopric of Alexandria, ordain Gregory, and change the Language of the Nicene Creed.

Now at that time Eusebius having been proposed and fearing to go to Alexandria, the Synod at Antioch designated Gregory as bishop of that church. This being done, they altered the creed; not as condemning anything in that which was set forth at Nicaea, but in fact with a determination to subvert and nullify the doctrine of consubstantiality by means of frequent councils, and the publication of various expositions of the faith, so as gradually to establish the Arian views. How these things issued we will set forth in the course of our narrative; but the epistle then promulgated respecting the faith was as follows:[12]

`We have neither become followers of Arius,-for how should we who are bishops be guided by a presbyter?-nor have we embraced any other faith than that which was set

forth from the beginning. But being constituted examiners and judges of his sentiments, we admit their soundness, rather than adopt them from him: and you will recognize this from what we are about to state. We have learned from the beginning to believe in one God of the Universe, the Creator and Preserver of all things both those thought of and those perceived by the senses: and in one only-begotten Son of God, subsisting before all ages, and co-existing with the Father who begat him, through whom also all things visible and invisible were made; who in the last days according to the Father's good pleasure, descended, and assumed flesh from the holy virgin, and having fully accomplished his Father's will, that he should suffer, and rise again, and ascend into the heavens, and sit at the right hand of the Father; and is coming to judge the living and the dead, continuing King and God for ever. We believe also in the Holy Spirit. And if it is necessary to add this, we believe in the resurrection of the flesh, and the life everlasting.'

Having thus written in their first epistle, they sent it to the bishops of every city. But after remaining some time at Antioch, as if to condemn the former, they published another letter in these words:

Another Exposition of the Faith.

In conformity with evangelic and apostolic tradition, we believe in one God the Father Almighty, the Creator and Framer of the universe. And in one Lord Jesus Christ, his Son, God the only-begotten, through whom all things were made: begotten of the Father before all ages, God of God, Whole of Whole, Only of Only, Perfect of Perfect, King of King, Lord of Lord; the living Word, the

Wisdom, the Life, the True Light, the Way of Truth, the Resurrection, the Shepherd, the Gate; immutable and inconvertible; the unaltering image of the Divinity, Substance and Power, and Counsel and Glory of the Father; born `before all creation'; who was in the beginning with God, God the Word, according as it is declared in the Gospel,[13] and the Word was God, by whom all things were made, and in whom all things subsist: who in the last days came down from above, and was born of the virgin according to the Scriptures; and was made man, the Mediator between God and men, the Apostle of our Faith, and the Prince of Life, as he says,[14] `I came down from heaven, not to do mine own will, but the will of him that sent me.' Who suffered on our behalf, and rose again for us on the third day, and ascended into the heavens, and is seated at the right hand of the Father; and will come gain with glory and power to judge the living and the dead. [We believe] also in the Holy Spirit, who is given to believers for their consolation, sanctification, and perfection; even as our Lord Jesus Christ commanded his disciples, saying,[15] `Go and teach all nations, baptizing them in the name of the Father, and of the Son, and of the Holy Spirit'; that is to say of the Father who is truly the Father, of the Son who is truly the Son, and of the Holy Spirit who is truly the Holy Spirit, these words not being simply or insignificantly applied, but accurately expressing the proper subsistence, glory, and order, of each of these who are named: so that there are three in person, but one in concordance. Holding therefore this faith in the presence of God and of Christ, we anathematize all heretical and false doctrine. And if any one shall teach contrary to the sound and right faith of the Scriptures, affirming that there is or was a period or an age before the Son of God existed, let him be accursed. And if any one shall say that the Son is a

creature as one of the creatures, or that he is offspring as one of the offsprings, and shall not hold each of the aforesaid doctrines as the Divine Scriptures have delivered them to us: or if any one shall teach or preach any other doctrine contrary to that which we have received, let him be accursed. For we truly and unreservedly believe and follow all things handed down to us from the sacred Scriptures by the prophets and apostles.

Such was the exposition of the faith published by those then assembled at Antioch, to which Gregory also subscribed as bishop of Alexandria, although he had not yet entered that city. The Synod having done these things, and legislated some other canons, was dissolved. At this time it happened that public affairs also were disturbed. The nation called Franks made incursions into the Roman territories in Gaul, and at the same time there occurred violent earthquakes in the East, and especially at Antioch, which continued to suffer concussions during a whole year.

Chapter XI.

On the Arrival of Gregory at Alexandria, tended by a Military Escort, Athanasius flees.

After these things, Syrian, the military commander, and the corps of heavy armed soldiers, five thousand in number, conducted Gregory to Alexandria; and such of the citizens as were of Arian sentiments combined with them. But it will be proper here to relate by what means Athanasius escaped the hands of those who wished to apprehend him, after his expulsion from the church. It

was evening, and the people were attending the vigil there, a service[16] being expected. The commander arrived, and posted his forces in order of battle on every side of the church. Athanasius having observed what was done, considered within himself how he might prevent the people's suffering in any degree on his account: accordingly having directed the deacon to give notice of prayer, after that he ordered the recitation of a psalm; and when the melodious chant of the psalm arose, all went out through one of the church doors. While this was doing, the troops remained inactive spectators, and Athanasius thus escaped unhurt in the midst of those who were chanting the psalm, and immediately hastened to Rome. Gregory then prevailed in the church: but the people of Alexandria, being indignant at this procedure, set the church called that of Dionysius on fire. Let this be sufficient on this subject. Now Eusebius, having thus far obtained his object, sent a deputation to Julius, bishop of Rome,[17] begging that he would himself take cognizance of the charges against Athanasius, and order a judicial investigation to be made in his presence.[18]

Chapter XII.

The People of Constantinople restore Paul to his See after the Death of Eusebius, while the Arians elect Macedonius.

But Eusebius did not live to learn the decision of Julius concerning Athanasius, for he died a short time after that Synod was held. Whereupon the people introduced Paul again into the church of Constantinople: the Arians, however, ordained Macedonius at the same time, in the church dedicated to Paul. This those who had formerly

co-operated with Eusebius (that disturber of the public peace) brought about, assuming all his authority. These were Theognis, bishop of Nicaea, Maris of Chalcedon, Theodore of Heraclea in Thrace, Ursacius of Singidunum in Upper Mysia, and Valens of Mursa in Upper Pannonia. Ursacius and Valens indeed afterward altered their opinions, and presented a written recantation of them to bishop Julius, so that on subscribing the doctrine of consubstantiability they were again admitted to communion; but at that time they warmly supported the Arian error, and were instigators of the most violent conflicts in the churches, one of which was connected with Macedonius at Constantinople. By this intestine war among the Christians, continuous seditions arose in that city, and many lives were sacrificed in consequence of these occurrences.

Chapter XIII.

Paul is again ejected from the Church by Consiantius, in consequence of the Slaughter of Hermogenes, his General.

Intelligence of these proceedings reached the ears of the Emperor Constantius, whose residence was then at Antioch. Accordingly he ordered his general Hermogenes, who had been despatched to Thrace, to pass through Constantinople on his way, and expel Paul from the church. He, on arriving at Constantinople, threw the whole city into confusion, attempting to cast out the bishops; for sedition immediately arose from the people in their eagerness to defend the bishop. And when Hermogenes persisted in his efforts to drive out Paul by means of his military force, the people became

exasperated as is usual in such cases;and making a desperate attack upon him, they set his house on fire, and after dragging through the city, they at last put him to death. This took place in the consulate[19] of the two Augusti,-that is to say, the third consulship,-Constantius, and the second of Constans: at which time Constans, having subdued the Franks, compelled them to enter into a treaty of peace with the Romans. The Emperor Constantius, on being informed of the assassination of Hermogenes, set off on horseback from Antioch, and arriving at Constantinople immediately expelled Paul, and then punished the inhabitants by withdrawing from them more than 40,000 measures of the daily allowance of wheat which had been granted by his father for gratuitous distribution among them: for prior to this catastrophe, nearly 80,000 measures of wheat brought from Alexandria had been bestowed on the citizens.[20] He hesitated, however, to ratify[21] the appointment of Macedonius to the bishopric of that city, being irritated against him not only because he had been ordained without his own consent; but also because on account of the contests in which he had been engaged with Paul, Hermogenes, his general, and many other persons had been slain. But having given him permission to minister in the church in which he had been consecrated, he returned to Antioch.

Chapter XIV.

The Arians remove Gregory from the See of Alexandria, and appoint George in his Place.[22]

About the same time the Arians ejected Gregory from the see of Alexandria, on the ground that he was unpopular

and at the same time because he had set a church[23] on fire, and did not manifest sufficient zeal in promoting the interests of their party.[24] They therefore inducted George into his see, who was a native of Cappadocia, and had acquired the reputation of being an able advocate of their tenets.

Chapter XV.

Athanasius and Paul[25] *going to Rome, and having obtained Letters from Bishop Julius, recover their respective Dioceses.*

Athanasius, meanwhile, after a lengthened journey, at last reached Italy. The western division of the empire was then under the sole power of Constans, the youngest of Constantine's sons, his brother Constantine having been slain by the soldiers, as was before stated. At the same time also Paul, bishop of Constantinople, Asclepas of Gaza, Marcellus of Ancyra, a city of the Lesser Galatia, and Lucius of Adrianople, having been accused on various charges, and expelled from their several churches arrived at the imperial city. There each laid his case before Julius, bishop of Rome. He on his part, by virtue of the Church of Rome's peculiar privilege, sent them back again into the East, fortifying them with commendatory letters; and at the same time restored to each his own place, and sharply rebuked those by whom they had been deposed. Relying on the signature of the bishop Julius, the bishops departed from Rome, and again took possession of their own churches, forwarding the letters to the parties to whom they were addressed. These persons considering themselves treated with indignity by the reproaches of Julius, called a council at

Antioch, assembled themselves and dictated a reply to his letters as the expression of the unanimous feeling of the whole Synod.[26] It was not his province, they said, to take cognizance of their decisions in reference to any whom they might wish to expel from their churches; seeing that they had not opposed themselves to him, when Novatus was ejected from the church. These things the bishops of the Eastern church communicated to Julius, bishop of Rome. But, as on the entry of Athanasius into Alexandria, a tumult was raised by the partisans of George the Arian, in consequence of which, it is affirmed, many persons were killed; and since the Arians endeavor to throw the whole odium of this transaction on Athanasius as the author of it, it behooves us to make a few remarks on the subject. God the Judge of all only knows the true causes of these disorders; but no one of any experience can be ignorant of the fact, that such fatal accidents are for the most part concomitants of the factious movements of the populace. It is vain, therefore, for the calumniators of Athanasius to attribute the blame to him; and especially Sabinus,[27] bishop of the Macedonian heresy. For had the latter reflected on the number and magnitude of the wrongs which Athanasius, in conjunction with the rest who hold the doctrine of consubstantiality, had suffered from the Arians, or on the many complaints made of these things by the Synods convened on account of Athanasius, or in short on what that arch-heretic Macedonius himself has done throughout all the churches, he would either have been whollysilent, or if constrained to speak, would have spoken more plausible words, instead of these reproaches. But as it is intentionally overlooking all these things, he willfully misrepresents the facts. He makes, however, no mention whatever of the heresiarch, desiring by all means to conceal the daring enormities of which he

knew him to be guilty. And what is still more extraordinary, he has not said one word to the disadvantage of the Arians, although he was far from entertaining their sentiments. The ordination of Macedonius, whose heretical views he had adopted, he has also passed over in silence; for had he mentioned it, he must necessarily have recorded his impieties also, which were most distinctly manifested on that occasion. Let this suffice on this subject.

Chapter XVI.

The Emperor Constantius, through an Order to Philip the Proetorian Prefect, secures the Exile of Paul, and the Installation of Macedonius in his See.

When the Emperor Constantius, who then held his court at Antioch, heard that Paul had again obtained possession of the episcopal throne, he was excessively enraged at his presumption. He therefore despatched a written order to Philip, the Praetorian Prefect, whose power exceeded that of the other governors of provinces, and who was styled the second person from the emperor,[28] to drive Paul out of the church again, and introduce Macedonius into it in his place. Now the prefect Philip, dreading an insurrectionary movement among the people, used artifice to entrap the bishop: keeping, therefore, the emperor's mandate secret, he went to the public bath called Zeuxippus, and on pretense of attending to some public affairs, sent to Paul with every demonstration of respect, requesting his attendance there, on the ground that his presence was indispensable. The bishop came; and as he came in obedience to this summons, the prefect immediately showed him the emperor's order; the bishop

patiently submitted condemnation without a hearing. But as Philip was afraid of the violence of the multitude-for great numbers had gathered around the building to see what would take place, for their suspicions had been aroused by current reports-he commanded one of the bath doors to be opened which communicated with the imperial palace, and through that Paul was carried off, put on board a vessel provided for the purpose, and so sent into exile immediately. The prefect directed him to go to Thessalonica, the metropolis of Macedonia, whence he had derived his origin from his ancestors; commanding him to reside in that city, but granting him permission to visit other cities of Illyricum, while he strictly forbade his passing into any portion of the Eastern empire. Thus was Paul,contrary to his expectation, at once expelled from the church, and from the city, and againhurried off into exile. Philip, the imperial prefect, leaving the bath, immediately proceeded to the church. Together with him, as if thrown there by an engine, Macedonius rode seated in the same seat with the prefect in the chariot seen by everybody, and a military guard with drawn swords was about them. The multitude was completely overawed by this spectacle, and both Arians and Homoousians hastened to the church, every one endeavoring to secure an entrance there. As the prefect with Macedonius came near the church, an irrational panic seized the multitude and even the soldiers themselves; for as the assemblage was so numerous and no room to admit the passage of the prefect and Macedonius was found, the soldiers attempted to thrust aside the people by force. But theconfined space into which they were crowded t together rendering it impossible to recede, the c soldiers imagined that resistance was offered,and that the populace intentionally stopped the e passage; they

accordingly began to use their naked swords, and to cut down those that stood in their way. It is affirmed that about 3150 persons were massacred on this occasion; of whom the greater part fell under the weapons of the soldiers, and the rest were crushed to c death by the desperate efforts of the multitude a to escape their violence. After such distinguished achievements, Macedonius, as if be had not been the author of any calamity, but wasaltogether guiltless of what had been perpetrated,was seated in the episcopal chair by the prefect, rather than by the ecclesiastical canon. Thus, then, by means of so many murders in the church, Macedonius and the Arians grasped the supremacy in the churches. About this period the emperor built the great church called *Sophia,* adjoining to that named *Irene,* which being originally of small dimensions, the emperor's father had considerably enlarged and adorned. In the present day both are seen within one enclosure, and have but one appellation.

Chapter XVII.

Athanasius, intimidated by the Emperor's Threats, returns to Rome again.

At this time another accusation was concocted against Athanasius by the Arians, who invented this pretext for it. The father of the Augusti had long before granted an allowance of corn to the church of the Alexandrians for the relief of the indigent. This, they asserted, had usually been sold by Athanasius, and the proceeds converted to his own advantage. The emperor, giving credence to this slanderous report, threatened Athanasius with death, as a penalty; who, becoming alarmed at the intimation of this

threat, took to flight, and kept himself concealed. When Julius, bishop of Rome, was apprised of these fresh machinations of the Arians against Athanasius, and had also received the letter of the then deceased Eusebius, he invited the persecuted Athanasius to come to him, having ascertained where he was secreted. The epistle also of the bishops who had been some time before assembled at Antioch, just then reached him; and at the same time others from the bishops in Egypt, assuring him that the entire charge against Athanasius was a fabrication. On the receipt of these contradictory communications, Julius first replied to the bishops who had written to him from Antioch, complaining of the acrimonious feeling they had evinced in their letter, and charging them with a violation of the canons, because they had not requested his attendance at the council,[29] seeing that the ecclesiastical law required that the churches should pass no decisions contrary to the views of the bishop of Rome: he then censured them with great severity for clandestinely attempting to pervert the faith; in addition, that their former proceedings at Tyre were fraudulent, because the investigation of what had taken place at Mareotes was on one side of the question only; not only this, but that the charge respecting Arsenius had plainly been proved a false charge. Such and similar sentiments did Julius write in his answer to the bishops convened at Antioch; we should have inserted here at length, these as well as those letters which were addressed to Julius, did not their prolixity interfere with our purpose. But Sabinus, the advocate of the Macedonian heresy, of whom we have before spoken, has not incorporated the letters of Julius in his Collection of Synodical Transactions;[30] although he has not omitted that which the bishops of Antioch sent to Julius. This, however, is usual with him; he carefully introduces such letters as

make no reference to, or wholly repudiate the term homoousion; while he purposely passes over in silence those of a contrary tendency. This is sufficient on this subject. Not long after this, Paul, pretending to make a journey from Thessalonica to Corinth, I arrived in Italy: upon which both the bishops[31] made an appeal to the emperor of those parts, laying their respective cases before him.

Chapter XVIII.

The Emperor of the West requests his Brother to send him Three Persons who could give an Account of the Deposition of Athanasius and Paul. Those who are sent publish Another Form of the Creed.

When the Western emperor[32] was informed of their affairs, he sympathized with their sufferings; and wrote to his brother [Constantius], begging him to send three bishops who should explain to him the reason for the deposition of Athanasius and Paul. In compliance with this request, Narcissus the Cilician, Theodore the Thracian, Maris of Chalcedon, and Mark the Syrian, were deputed to execute this commission; who on their arrival refused to hold any communication with Athanasius or his friends, but suppressing the creed which had been promulgated at Antioch, presented to the Emperor Constans another declaration of faith composed by themselves, in the following terms:*Another Exposition of the Faith.*

We believe in one God the Father Almighty, the Creator and Maker of all things, of whom the whole family in

heaven and upon earth is named;[33] and in his only-begotten Son, our Lord Jesus Christ, who was begotten of the Father before all ages; God of God; Light of Light; through whom all things in the heavensand upon the earth, both visible and invisible, were made: who is the Word, and Wisdom, and Power, and Life, and true Light: who in the last days for our sake was made man, and was born of the holy virgin; was crucified, and died; was buried, arose again from the dead on the third day, ascended into the heavens, is seated at the right hand of the Father, and shall come at the consummation of the ages, to judge the living and the dead, and to render to every one according to his works: whose kingdom being perpetual, shall continue to infinite ages; for he shall sit at the fight hand of the Father, not only in this age, but also in that which is to come. [We believe] in the Holy Spirit, that is, in the Comforter, whom the Lord, according to his promise, sent to his apostles after his ascension into the heavens, to teach them, and bring all things to their remembrance: by whom also the souls of those who have sincerely believed on him shall be sanctified; and those who assert that the Son was made of things which are not, or of another substance, and not of God, or that there was a time when he did not exist, the Catholic Church accounts as aliens.

Having delivered this creed to the emperor, and exhibited it to many others also, they departed without attending to anything besides. But while there was yet an inseparable communion between the Western and Eastern churches, there sprang up another heresy at Sirmium, a city of Illyricum; for Photinus, who presided over the churches in that district, a native of the Lesser Galatia, and a disciple of that Marcellus who had been deposed, adopting his master's sentiments, asserted that the Son of

God was a mere man. We shall, however, enter into this matter more fully in its proper place.[34]

Chapter XIX.

Of the Creed sent by the Eastern Bishops to those in Italy, called the Lengthy Creed.[35]

After the lapse of about three years from the events above recorded, the Eastern bishops again assembled a Synod, and having composed another form of faith, they transmitted it to those in Italy by the hands of Eudoxius, at that time bishop of Germanicia, and Martyrius, and Macedonius, who was bishop of Mopsuestia[36] in Cilicia. This expression of the Creed, being written in more lengthy form. contained many additions to those which had preceded it, and was set forth in these words:

'We believe in one God, the Father Almighty, the Creator and Maker of all things, of whom the whole family in heaven and upon earth is named; and in his only-begotten Son Jesus Christ our Lord, who was begotten of the Father before all ages; God of God; Light of Light; through whom all things in the heavens and upon the earth, both visible and invisible, were made: who is the Word, and Wisdom, and Power, and Life, and true Light: who in the last days for our sake was made man, and was born of the holy virgin; who was crucified, and died, and was buried, and rose again from the dead on the third day, and ascended into heaven, and is seated at the right hand of the Father, and shall come at the consummation of the ages, to judge the living and the dead, and to render to every one according to his works: whose

kingdom being perpetual shall continue to infinite ages; for he sits at the right hand of the Father, not only in this age, but also in that which is to come. We believe also in the Holy Spirit, that is, in the Comforter, whom the Lord according to his promise sent to his apostles after his ascension into heaven, to teach them and bring all things to their remembrance, through whom also the souls of those who sincerely believe on him are sanctified. But those who assert that the Son was made of things not in being, or of another substance, and not of God, or that there was a time or age when he did not exist,[37] the holy catholic Church accounts as aliens. The holy and catholic Church likewise anathematizes those also who say that there are three Gods, or that Christ is not God before all ages, or that he is neither Christ, nor the Son of God, or that the same person is Father, Son, and Holy Spirit, or that the Son was not begotten, or that the Father begat not the Son by his own will or desire. Neither is it safe to affirm that the Son had his existence from things that were not, since this is nowhere declared concerning him in the divinely inspired Scriptures. Nor are we taught that he had his being from any other pre-exist-ing substance besides the Father, but that he was truly begotten of God alone; for the Divine word teaches that there is one unbegotten principle without beginning, the Father of Christ. But those who unauthorized by Scripture rashly assert that there was a time when he was not, ought not to preconceive any antecedent interval of time, but God only who without time begat him; for both times and ages were made through him. Yet it must not be thought that the Son is co-inoriginate,[38] or co-unbegotten[39] with the Father: for there is properly no father of the co-inoriginate or co-unbegotten. But we know that the Father alone being inoriginate and incomprehensible,[40] has ineffably and incomprehensibly to all begotten, and

that the Son was begotten before the ages, but is not unbegotten like the Father, but has a beginning, viz. the Father who begat him, for "the head of Christ is God."[41] Now although according to the Scriptures we acknowledge three things or persons, viz. that of the Father, and of the Son, and of the Holy Spirit, we do not on that account make three Gods: since we know that that there is but one God perfect in himself, unbegotten, inoriginate, and invisible, the God and Father of the only-begotten, who alone has existence from himself, and alone affords existence abundantly to all other things. But neither while we assert that there is one God, the Father of our Lord Jesus Christ, the only-begotten, do we therefore deny that Christ is God before the ages, as the followers of Paul of Samosata do, who affirm that after his incarnation he was by exaltation deified, in that he was by nature a mere man. We know indeed that he was subject to his God and Father: nevertheless he was begotten of God, and is by nature true and perfect God, and was not afterwards made God out of man; but was for our sake made man out of God, and has never ceased to be God. Moreover we execrate and anathematize those who falsely style him the mere unsubstantial word of God, having existence only in another, either as the word to which utterance is given, or as the word conceived in the mind: and who pretend that before the ages he was neither the Christ, the Son of God, the Mediator, nor the Image of God; but that he became the Christ, and the Son of God, from the time he took our flesh from the virgin, about four hundred years ago.[42] For they assert that Christ had the beginning of his kingdom from that time, and that it shall have an end after the consummation of all things and the judgment. Such persons as these are the followers of Marcellus and Photinus, the Ancyro-Galatians, who under pretext of establishing his

sovereignty, like the Jews set aside the eternal existence and deity of Christ, and the perpetuity of his kingdom. But we know him to be not simply the word of God by utterance or mental conception, but God the living Word subsisting of himself; and Son of God and Christ; and who did, not by presence only, co-exist and was conversant with his Father before the ages, and ministered to him at the creation of all things, whether visible or invisible, but was the substantial Word of the Father, and God of God: for this is he to whom the Father said, "Let, us make man in our image, and according to our likeness:" who in his own person appeared to the fathers, gave the law, and spake by the prophets; and being at last made man, he manifested his Father to all men, and reigns to endless ages. Christ has not attained any new dignity; but we believe that he was perfect from the beginning, and like his Father in all things; and those who say that the Father, Son, and Holy Spirit, are the same person, impiously supposing the three names to refer to one and the same thing and person, we deservedly expel from the church because by the incarnation they render the Father, who is incomprehensible and insusceptible of suffering, subject to comprehension and suffering. Such are those denominated Patropassians[43] among the Romans, and by us Sabellians. For we know that the Father who sent, remained in the proper nature of his own immutable deity; but that Christ who was sent, has fulfilled the economy of the incarnation. In like manner those who irreverently affirm that Christ was begotten not by the will and pleasure of his Father; thus attributing to God an involuntary necessity not springing from choice, as if he begat the Son by constraint, we consider most impious and strangers to the truth because they have dared to determine such things respecting him as are inconsistent

with our common notions of God, and are contrary indeed to the sense of the divinely-inspired Scripture. For knowing that God is self-dependent and Lord of himself we devoutly maintain that of his own volition and pleasure he begat the Son. And while we reverentially believe what is spoken Concerning him;[44] "The Lord created me the beginning of his ways on account of his works": yet we do not suppose that he was made similarly to the creatures or works made by him. For it is impious and repugnant to the church's faith to compare the Creator with the works created by him; or to imagine that he had the same manner of generation as things of a nature totally different from himself: for the sacred Scriptures teach us that the alone only-begotten Son was really and truly begotten. Nor when we say that the Son is of himself, and lives and subsists in like manner to the Father, do we therefore separate him from the Father, as if we supposed them dissociated by the intervention of space and distance in a material sense. For we believe that they are united without medium or interval, and that they are incapable of separation from each other: the whole Father embosoming the Son; and the whole Son attached to and eternally reposing in the Father's bosom. Believing, therefore, in the altogether perfect and most holy Trinity, and asserting that the Father is God, and that the Son also is God, we do not acknowledge two Gods, but one only, on account of the majesty of the Deity, and the perfect blending and union of the kingdoms: the Father ruling over all things universally, and even over the Son himself; the Son being subject to the Father, but except him, ruling over all things which were made after him and by him; and by the Father's will bestowing abundantly on the saints the grace of the Holy Spirit. For the Sacred Oracles inform us that in this consists the character of the sovereignty which Christ

exercises.

`We have been compelled, since the publication of our former epitome, to give this more ample exposition of the creed; not in order to gratify a vain ambition, but to clear ourselves from all strange suspicion respecting our faith which may exist among those who are ignorant of our real sentiments. And that the inhabitants of the West may both be aware of the shameless misrepresentations of the heterodox party; and also know the ecclesiastical opinion of the Eastern bishops concerning Christ, confirmed by the unwrested testimony of the divinely-inspired Scriptures, among all those of unperverted minds.'

Chapter XX.

Of the Council at Sardica.

The Western prelates on account of their being of another language, and not understanding this exposition, would not admit of it; saying that the Nicene Creed was sufficient, and that they would not waste time on anything beyond it. But when the emperor had again written to insist on the restoration to Paul and Athanasius of their respective sees, but without effect in consequence of the continual agitation of the people-these two bishops demanded that another Synod should be convened, so that their case, as well as other questions in relation to the faith might be settled by an ecumenical council, for they made it obvious that their deposition arose from no other cause than that the faith might be the more easily perverted. Another general council was therefore summoned to meet at Sardica,-a city of Illyricum,-by the joint authority of the two emperors; the one requesting by

letter that it might be so, and the other, of the East, readily acquiescing in it. it was the eleventh year after the death of the father of the two Augusti, during the consulship of Rufinus and Eusebius,[45] that the Synod of Sardica met. According to the statement of Athanasius[46] about 300 bishops from the western parts of the empire were present; but Sabinus says there came only seventy from the eastern parts, among whom was Ischyras of Mareotes,[47] who had been ordained bishop of that country by those who deposed Athanasius. Of the rest, some pretended infirmity of body; others complained of the shortness of the notice given, casting the blame of it on Julius, bishop of Rome, although a year and a half had elapsed from the time of its having been summoned: in which interval Athanasius remained at Rome awaiting the assembling of the Synod. When at last they were convened at Sardica, the Eastern prelates refused either to meet or to enter into any conference with those of the West, unless they first excluded Athanasius and Paul from the convention. But as Protogenes, bishop of Sardica, and Hosius, bishop of Cordova, a city in Spain, would by no means permit them to be absent, the Eastern bishops immediately withdrew, and returning to Philippopolis in Thrace, held a separate council, wherein they openly anathematized the term *homoousios;* and having introduced the Anomoian[48] opinion into their epistles, they sent them in all directions. On the other hand those who remained at Sardica, condemning in the first place their departure, afterwards divested the accusers of Athanasius of their dignity; then confirming the Nicene Creed, and rejecting the term *anomoion,* they more distinctly recognized the doctrine of consubstantiality, which they also inserted in epistles addressed to all the churches. Both parties believed they had acted rightly: those of the East, because the Western

bishops had countenanced those whom they had deposed; and these again, in consequence not only of the retirement of those who had deposed them before the matter had been examined into, but also because they themselves were the defenders of the Nicene faith, which the other party had dared to adulterate. They therefore restored to Paul and Athanasius their sees, and also Marcellus of Ancyra in Lesser Galatia, who had been deposed long before, as we have stated in the former book.[49] At that time indeed he exerted himself to the utmost to procure the revocation of the sentence pronounced against him, declaring that his being suspected of entertaining the error of Paul of Samosata arose from a misunderstanding of some expressions in his book. It must, however, be noticed that Eusebius Pamphilus wrote three entire books against Marcellus,[50] in which he quotes that author's own words to prove that he asserts with Sabellius the Libyan, and Paul of Samosata, that the Lord [Jesus] was a mere man.

Chapter XXI.

Defense of Eusebius Pamphilus.

But since some have attempted to stigmatize even Eusebius Pamphilus himself as having favored the Arian views in his works, it may not be irrelevant here to make a few remarks respecting him. In the first place then he was both present at the council of Nicaea, which defined the doctrine of the *homoousion* and gave his assent to what was there determined. And in the third book of the Life of Constantine, he expressed himself in these words:[51] `The emperor incited all to unanimity, until he had rendered them united in judgment on those points on

which they were previously at variance; so that they were quite agreed at Nicaea in matters of faith.' Since therefore Eusebius, in mentioning the Nicene Synod, says that all differences were removed, and that all came to unity of sentiment, what ground is there for assuming that he was himself an Arian? The Arians are also certainly deceived in supposing him to be a favorer of their tenets. But some one will perhaps say that in his discourses he seems to have adopted the opinions of Arius, because of his frequently saying through Christ,[52] to whom we should answer that ecclesiastical writers often use this mode of expression and others of a similar kind denoting the economy of our Saviour's humanity: and that before all these the apostle[53] made use of such expressions, and never has been accounted a teacher of false doctrine. Moreover, inasmuch as Arius has dared to say that the Son is a creature, as one of the others, observe what Eusebius says on this subject, in his first book against Marcellus:[54]

`He alone, and no other, has been declared to be, and is the only-begotten Son of God; whence any one could justly censure those who have presumed to affirm that he is a Creature made of nothing, like the rest of the creatures; for how then would he be a Son? and how could he be God's only-begotten, were he assigned the same nature as the other creatures ...and were he one of the many created things, seeing that he, like them, would in that case be partaker of a creation from nothing?I But the Sacred Scriptures do not thus instruct us.' He again adds a little afterwards: `Whoever then defines the Son as made of things that are not, and as a creature produced from nothing pre-existing, forgets that while he concedes the name of Son, he denies him to be a Son in reality. For

he that is made of nothing, cannot truly be the Son of God, any more than the other things which have been made; but the true Son of God, forasmuch as he is begotten of the Father, is properly denominated the only-begotten and beloved of the Father. For this reason also, he himself is God; for what can the offspring of God be, but the perfect resemblance of him who begot him? A sovereign indeed builds a city, but does not beget it; and is said to beget a son, not to build one. An artificer, also, may be called the framer, but not the father of his work; while he could by no means be styled the framer of him whom he had begotten. So also the God of the Universe is the Father of the Son; but might be fitly termed the Framer and Maker of the world. And although it is once said in Scripture,[55] "The Lord created me the beginning of his ways on account of his works," yet it becomes us to consider the import of this phrase, which I shall hereafter explain; and not, as Marcellus has done, from a single passage to jeopardize the most important doctrine of the church.'

These and many other such expressions Eusebius Pamphilus has given utterance to in the first book against Marcellus; and in his third book,[56] declaring in what sense the term *creature* is to be taken, he says:

`Accordingly, these things being thus established, it follows that in the same sense as that which preceded, the words, "The Lord created me the beginning of his ways, on account of his works," must have been spoken. For althOugh he says that he was created, it is not as if he should say that he had arrived at existence from what was not, nor that he himself also was made of nothing like the rest of the creatures, which some have erroneously

supposed; but as subsisting, living, pre-existing, and being before the constitution of the whole world; and having been appointed to rule the universe by his Lord and Father: the word created being here used instead of ordained or constituted. Certainly the apostle[57] expressly called the rulers and governors among men creature, when he said, "Submit yourselves to every human creature for the Lord's sake; whether to the king as supreme, or to governors as those sent by him." The prophet also[58] when he says, "Prepare, Israel, to invoke thy God. For behold he who confirms the thunder, creates the Spirit, and announces his Christ unto men": ... has not used the word "he who creates" in the sense of makes out of nothing. For God did not then create the Spirit, when he declared his Christ to all men, since[59] "There is nothing new under the sun"; but the Spirit existed, and had being previously: but he was sent at what time the apostles were gathered together, when like thunder "There came a sound from heaven as of a rushing mighty wind; and they were filled with the Holy Spirit."[60] And thus they declared unto all men the Christ of God, in accordance with that prophecy which says,[61] "Behold he who confirms the thunder, creates the Spirit, and announces his Christ unto men": the word "creates" being used instead of "sends down," or appoints; and thunder in another figure implying the preaching of the Gospel. Again he that says, "Create in me a clean heart, O God,"[62] said not this as if he had no heart; but prayed that his mind might be purified. Thus also it is said,[63] "That he might create the two into one new man," instead of unite. Consider also whether this passage is not of the same kind,[64] "Clothe yourselves with the new man, which is created according to God"; and this,[65] "If, therefore, any one be in Christ, he is a new creature"; and

whatever other expressions of a similar nature any one may find who shall carefully search the divinely inspired Scripture. Wherefore, one should not be surprised if in this passage, "The Lord created me the beginning of his ways," the term "created" is used metaphorically, instead of "appointed" or constituted.'Such words Eusebius uses in his work against Marcellus; we have quoted them on account of those who have slanderously attempted to traduce and criminate him. Neither can they prove that Eusebius attributes a beginning of subsistence to the Son of God, although they may find him often using the expressions by accommodation; and especially so, because he · was an emulator and admirer of the works of Origen, in which those who are able to comprehend the depth of Origen's writings, will perceive it to be everywhere stated that the Son was begotten of the Father. These remarks have been made in passing, in order to refute those who have misrepresented Eusebius.

Chapter XXII.

The Council of Sardica restores Paul and Athanasius to their Sees; and an the Eastern Emperor's Refusal to admit them, the Emperor of the West threatens him with War.

Those convened at Sardica, as well as those who had formed a separate council at Philippopolis in Thrace, having severally performed what they deemed requisite, returned to their respective cities. From that time, therefore, the Western church was severed from the Eastern;[66] and the boundary of communion between them was the mountain called Soucis,[67] which divides the Illyrians from the Thracians. As far as this mountain

there was indiscriminate communion, although there was a difference of faith; but beyond it they did not commune with one another. Such was the perturbed condition of the churches at that period. Soon after these transactions, the emperor of the Western parts informed his brother Constantius of what had taken place at Sardica, and begged him to restore Paul and Athanasius to their sees. But as Constantius delayed to carry this matter into effect, the emperor of the West again wrote to him, giving him the choice either of re-establishing Paul and Athanasius in their former dignity, and restoring their churches to them; or, on his failing to do this, of regarding him as his enemy, and immediately expecting war. The letter which he addressed to his brother was as follows:

`Athanasius and Paul are here with me; and I am quite satisfied after investigation, that they are persecuted for the sake of piety. If, therefore, you will pledge yourself to reinstate them in their sees, and to punish those who have so unjustly injured them, I will send them to you; but should you refuse to do this, be assured, that I will myself come thither, and restore them to their own sees, in spite of your opposition.'

Chapter XXIII.

Constantius, being Afraid of his Brother's Threats, recalls Athanasius by Letter, and sends him to Alexandria.

On receiving this communication the emperor of the East fell into perplexity; and immediately sending for the greater part of the Eastern bishops, he acquainted them

with the choice his brother had submitted to him, and asked what ought to be done. They replied, it was better to concede the churches to Athanasius, than to undertake a civil war. Accordingly the emperor, urged by necessity, summoned Athanasius and his friends to his presence. Meanwhile the emperor of the West sent Paul to Constantinople, with two bishops and other honorable attendance, having fortified him with his own letters, together with those of the Synod. But while Athanasius was still apprehensive, and hesitated to go to him,-for he dreaded the treachery of his calumniators,-the emperor of the East not once only, but even a second and a third time, invited him to come to him; this is evident from his letters, which, translated from the Latin tongue, are as follows:*Epistle of Constantius to Athanasius.*[68]

Constantius Victor Augustus to Athanasius the bishop.

Our compassionate clemency cannot permit you to be any longer tossed and disquieted as it were by the boisterous waves of the sea. Our unwearied piety has not been unmindful of you driven from your native home, despoiled of your property, and wandering in pathless solitudes. And although I have too long deferred acquainting you by letter with the purpose of my mind, expecting your coming to us of your own accord to seek a remedy for your troubles; yet since fear perhaps has hindered the execution of your wishes, we therefore have sent to your reverence letters full of indulgence, in order that you may fearlessly hasten to appear in our presence, whereby after experiencing our benevolence, you may attain your desire, and be re-established in your proper position. For this reason I have requested my Lord and brother Constans Victor Augustus to grant you

permission to come, to the end that by the consent of us both you may be restored to your country, having this assurance of our favor. *Another Epistle to Athanasius.*

Constantius Victor Augustus to the bishop Athanasius.

Although we have abundantly intimated in a former letter that you might confidently come to our court,[69] as we are extremely anxious to reinstate you in your proper place, yet we have again addressed this letter to your reverence. We therefore urge you, without any distrust or apprehension, to take a public vehicle and hasten to us, in order that you may be able to obtain what you desire.*Another Epistle to Athanasius.*

Constantius Victor Augustus to the bishop Athanasius.

While we were residing at Edessa, where your presbyters were present, it pleased us to send one of them to you, for the purpose of hastening your arrival at our court, in order that after having been introduced to our presence, you might forthwith proceed to Alexandria. But inasmuch as a considerable time has elapsed since you received our letter, and yet have not come, we now therefore hasten to remind you to speedily present yourself before us, that so you may be able to return to your country, and obtain your desire. For the more ample assurance of our intention, we have despatched to you Achetas the deacon, from whom you will learn both our mind in regard to you, and that you will be able to secure what you wish; viz., our readiness to facilitate the objects you havein view.

When Athanasius had received these letters at Aquileia,-for there he abode after his departure from Sardica,-he immediately hastened to Rome; and having shown these communications to Julius the bishop, he caused the greatest joy in the Roman Church. For it seemed as if the emperor of the East also had recognized their faith, since he had recalled Athanasius. Julius then wrote to the clergy and laity of Alexandria on behalf of Athanasius as follows:*Epistle of Julius, Bishop of Rome, to those at Alexandria.*[70]

Julius, the bishop, to the presbyters, deacons, and people inhabiting Alexandria, brethren beloved, salutations in the Lord.

I also rejoice with you, beloved brethren, because you at length see before your eyes the fruit of your faith. For that this is really so, any one may perceive in reference to my brother and fellow-prelate Athanasius, whom God has restored to you, both on account of his purity of life, and in answer to your prayers. From this it is evident that your supplications to God have unceasingly been offered pure and abounding with love; for mindful of the divine promises and of the charity connected with them, which ye learned from the instruction of my brother, ye knew assuredly, and according to the sound faith which is in you clearly foresaw that your bishop would not be separated from you for ever, whom ye had in your devout hearts as though he were ever present. Wherefore it is unnecessary for me to use many words in addressing you, for your faith has already anticipated whatever I could have said; and the common prayer of you all has been fulfilled according to the grace of Christ. I therefore rejoice with you, and repeat that ye have preserved your

souls invincible in the faith. And with my brother Athanasius I rejoice equally; because, while suffering many afflictions, he has never been unmindful of your love and desire; for although he seemed to be withdrawn from you in, person for a season, yet was he always present with you in spirit. Moreover, I am convinced, beloved, that every trial which he has endured has not been inglorious; since both your faith and his has thus been tested and made manifest to all. But had not so many troubles happened to him, who would have believed, either that you had so great esteem and love for this eminent prelate, or that he was endowed with such distinguished virtues, on account of which also he will by no means be defrauded of his hope in the heavens? He has accordingly obtained a testimony of confession in every way glorious both in the present age and in that which is to come. For having suffered so many and diversified trials both by land and by sea, he has trampled on every machination of the Arian heresy; and though often exposed to danger in consequence of envy, he despised death, being protected by Almighty God, and our Lord Jesus Christ, ever trusting that he should not only escape the plots [of his adversaries], but also be restored for your consolation, and bring back to you at the same time greater trophies from your own conscience. By which means he has been made known even to the ends of the whole earth as glorious, his worth having been approved by the purity of his life, the firmness of his purpose, and his steadfastness in the heavenly doctrine, all being attested by your unchanging esteem and love. He therefore returns to you, more illustrious now than when he departed from you. For if the fire tries the precious metals (I speak of gold and silver) for purification, what can be said of so excellent a man proportionate to his worth, who after having overcome

the fire of so many calamities and dangers, is now restored to you, being declared innocent not only by us, but also by the whole Synod? Receive therefore with godly honor and joy, beloved brethren, your bishop Athanasius, together with those who have been his companions in tribulation. And rejoice in having attained the object of your prayers, you who have supplied with meat and drink, by your supporting letters, your pastor hungering and thirsting, so to speak, for your spiritual welfare. And in fact ye were a comfort to him while he was sojourning in a strange land; and ye cherished him in your most faithful affections when he was plotted against and persecuted. As for me, it makes me happy even to picture to myself in imagination the delight of each one of you at his return, the pious greetings of the populace, the glorious festivity of those assembled to meet him, and indeed what the entire aspect of that day will be when my brother shall be brought back to you again; when past troubles will be at an end, and his prized and longed-for return will unite all hearts in the warmest expression of joy. This feeling will in a very high degree extend to us, who regard it as a token of divine favor that we should have been privileged to become acquainted with so eminent a person. It becomes us therefore to close this epistle with prayer. May God Almighty and his Son our Lord and Saviour Jesus Christ afford you this grace continually, thus rewarding the admirable faith which ye have manifested in reference to your bishop by an illustrious testimony: that the things most excellent which `Eye has not seen, nor ear heard, neither have entered into the heart of man; even the things which God has prepared for them that love him,'[71] may await you and yours in the world to come, through our Lord Jesus Christ, through whom be glory to God Almighty for ever and ever, Amen. I pray that ye may be strengthened,

beloved brethren.

Athanasius, relying on these letters, arrived at the East. The Emperor Constantius did not at that time receive him with hostility of feeling; nevertheless at the instigation of the Arians he endeavored to circumvent him, and addressed him in these words: `You have been reinstated in your see in accordance with the decree of the Synod, and with our consent. But inasmuch as some of the people of Alexandria refuse to hold communion with you, permit them to have one church in the city.' To this demand Athanasius promptly replied: `You have the power, my sovereign, both to order, and to carry into effect,whatever you may please. I also, therefore, would beg you to grant me a favor.' The emperor having readily promised to acquiesce, Athanasius immediately added, that he desired the same thing might be conceded to him, which the emperor had sought from him, viz.: that in every city one church should be assigned tothose who might refuse to hold communion with the Arians. The Arians perceiving the purpose of Athanasius to be inimical to their interests, said that this affair might be postponed to another time: but they suffered the emperor to act as he pleased. He therefore restored to Athanasius, Paul, and Marcellus their respective sees; as also to Asclepas, bishop of Gaza, and Lucius of Adrianople. For these, too, had been received by the Council of Sardica: Asclepas, because he showed records from which it appeared that Eusebius Pamphilus, in conjunction with several others, after having investigated his case, had restored him to his former rank; and Lucius, because his accusers had fled. Hereupon the emperor's edicts were despatched to their respective cities, enjoining the inhabitants to receive them readily. At Ancyra indeed, when Basil was ejected, and Marcellus was introduced in

his stead, there was a considerable tumult made, which afforded his enemies an occasion of calumniating him: but the people of Gaza willingly received Asclepas. Macedonius at Constantinople, for a short time gave place to Paul, convening assemblies by himself separately, in a separate church in that city. Moreover the emperor wrote on behalf of Athanasius to the bishops, clergy, and laity, in regard to receiving him cheerfully: and at the same time he ordered by other letters, that whatever had been enacted against him in the judicial courts should be abrogated. The communications respecting both these matters were as follows:*The Epistle of Constantius in Behalf ofAthanasius.*[72]

Victor Constantius Maximus Augustus, to the bishops and presbyters of the Catholic Church.

The most reverend bishop Athanasius has not been forsaken by the grace of God. But although he was for a short time subjected to trial according to men, yet has he obtained from an omniscient Providence the exoneration which was due to him; having been restored by the will of God, and our decision, both to his country and to the church over which by divine permission he presided. It was therefore suitable that what is in accordance with this should be duly attended to by our clemency: so that all things which have been heretofore determined against those who held communion with him should now be rescinded; that all suspicionagainst him should henceforward cease; and that the immunity which those clergymen who are with him formerly enjoyed, should be, as it is meet, confirmed to them. Moreover, we thought it just to add this to our grace toward him, that the whole ecclesiastical body should understand that

protection is extended to all who have adhered to him, whether bishops or other clergymen: and union with him shall be a sufficient evidence of each person's right intention. Wherefore we have ordered, according to the similitude of the previous providence, that as many as have the wisdom to enroll themselves with the sounder judgment and party and to choose his communion, shall enjoy that indulgence which we have now granted in accordance with the will of God.*Another Epistle sent to the Alexandrians.*[73]

Victor Constantius Maximus Augustus, to the people of the Catholic Church at Alexandria.

Setting before us as an aim your good order in all respects, and knowing that you have long since been bereft of episcopal oversight, we thought it just to send back to you again Athanasius your bishop, a man known to all by the rectitude and sanctity of his life and manners. Having received him with your usual and becoming courtesy, and constituted him the assistant of your prayers to God, exert yourselves to maintain at all times, according to the ecclesiastical canon, harmony and peace, which will be alike honorable to yourselves, and grateful to us. For it is unreasonable that any dissension or faction should be excited among you, hostile to the prosperity of our times; and we trust that such a misfortune will be wholly removed from you. We exhort you, therefore, to assiduously persevere in your accustomed devotions, by his assistance, as we before said: so that when this resolution of yours shall become generally known, entering into the prayers of all, even the pagans, who are still enslaved in the ignorance of idolatrous worship, may hasten to seek the knowledge of

our sacred religion, most beloved Alexandrians. Again, therefore, we exhort you to give heed to these things: heartily welcome your bishop, as one appointed you by the will of God and our decree; and esteem him worthy of being embraced with all the affections of your souls. For this becomes you, and is consistent with our clemency. But in l order to check all tendency to seditions and tumult in persons of a factious disposition, orders have been issued to our judges to give up to the severity of the laws all whom they may discover to be seditious. Having regard, therefore, to our determination and God's,[74] as well as to the anxiety we feel to secure harmony among you, and remembering also the punishment that will be inflicted on the disorderly, make it your especial care to act agreeably to the sanctions of our sacred religion, with all reverence honoring your bishop; that so in conjunction with him you may present your supplications to the God and Father of the universe, both for yourselves, and for the orderly government of the whole human race.*An Epistle respecting the Rescinding of the Enactments against Athanasius.*

Victor Constantius Augustus to Nestorius, and in the same terms to the governors of Augustamnica, Thebaïs, and Libya.

If it be found that at any time previously any enactment has been passed prejudicial and derogatory to those who hold communion with Athanasius the bishop, our pleasure is that it should now be wholly abrogated; and that his clergy should again enjoy the same immunity which was granted to them formerly. We enjoin strict obedience to this command, to the intent that since the bishop Athanasius has been restored to his church, all

who hold communion with him may possess the same privileges as they had before, and such as other ecclesiastics now enjoy: that so their affairs being happily arranged, they also may share in the general prosperity.

Chapter XXIV.

Athanasius, passing through Jerusalem on his Return to Alexandria, is received into Communion by Maximus: and a Synod of Bishops, convened in that City, confirms the Nicene Creed.

Athanasius the bishop being fortified with such letters as these, passed through Syria, and came into Palestine. On arriving at Jerusalem he acquainted Maximus the bishop both with what had been done in the Council of Sardica, and also that the Emperor Constantius had confirmed its decision: he then proposed that a Synod of the bishops there should be held. Maximus,[75] therefore, without delay sent for certain of the bishops of Syria and Palestine, and having assembled a council, he restored Athanasius to communion, and to his former dignity. After which the Synod communicated by letter[76] to the Alexandrians, and to all the bishops of Egypt and Libya, what had been determined respecting Athanasius. Whereupon the adversaries of Athanasius exceedingly derided Maximus, because having before assisted in his deposition, he had suddenly changed his mind, and as if nothing had previously taken place, had voted for his restoration to communion and rank. When Ursacius and Valens, who had been fiery partisans of Arianism, ascertained these things, condemning their former zeal, they proceeded to Rome, where they presented their recantation to Julius the bishop, and gave their assent to

the doctrine of consubstantiality: they also wrote to Athanasius, and expressed their readiness to hold communion with him in future. Thus Ursacius and Valens were at that time subdued by the good fortune of Athanasius and induced to recognize the orthodox faith. Athanasius passed through Pelusium on his way to Alexandria, and admonished the inhabitants of every city to beware of the Arians, and to receive those only that professed the Homoousian faith. In some of the churches also he performed ordination; which afforded another ground of accusation against him, because of his undertaking to ordain in the dioceses of others.[77] Such was the progress of affairs at that period in reference to Athanasius.

Chapter XXV.

Of the Usurpers Magnentius and Vetranio.

About this time an extraordinary commotion shook the whole state, of the principal heads, of which we shall give a brief account, deeming it necessary not to pass over them altogether. We mentioned in our first book,[78] that after the death of the founder of Constantinople, his three sons succeeded him in the empire: it must now be also stated, that a kinsman of theirs, Dalmatius, so named from his father shared with them the imperial authority. This person after being associated with them in the sovereignty for a very little while, the soldiers put to death,[79] Constantius having neither commanded his destruction, nor forbidden it. The manner in which Constantine the younger was also killed by the soldiers, on his invading that division of the empire which belonged to his brother, has already been recorded[80]

more than once. After his death, the Persian war was raised against the Romans, in which Constantius did nothing prosperously: for in a battle fought by night on the frontiers of both parties, the Persians had to some slight extent the advantage. And this at a time when the affairs of the Christians became no less unsettled, there being great disturbance throughout the churches on account of Athanasius, and the term *homoousion.* Affairs having reached this pass, there sprang up a tyrant in the western parts called Magnentius,[81] who by treachery slew Constans, the emperor of the western division of the empire, at that time residing in the Gauls. This being done, a furious civil war arose, and Magnentius made himself master of all Italy, reduced Africa and Libya under his power, and even obtained possession of the Gauls. But at the city of Sirmium in Illyricum, the military set up another tyrant whose name was Vetranio;[82] while a fresh trouble threw Rome itself into commotion. For there was a nephew of Constantine's, Nepotian by name, who, supported by a body of gladiators, there assumed the sovereignty. He was, however, slain by some of the officers of Magnentius, who himself invaded the western provinces, and spread desolation in every direction.

Chapter XXVI.

After the Death of Constans, the Western Emperor, Paul and Athanasius are again ejected from their Sees: the Former on his Way into Exile is slain; but the Latter escapes by Flight.

The conflux of these disastrous events occurred during a short space of time; for they happened in the fourth year

after the council at Sardica, during the consulate of Sergius and Nigrinian.[83] When these circumstances were published, the entire sovereignty of the empire seemed to devolve on Constantius alone, who, being accordingly proclaimed in the East sole Autocrat, made the most vigorous preparations against the usurpers. Hereupon the adversaries of Athanasius, thinking a favorable crisis had arisen, again framed the most calumnious charges against him, before his arrival at Alexandria; assuring the Emperor Constantius that he was subverting all Egypt and Libya. And his having undertaken to ordain out of the limits of his own diocese, tended not a little to accredit the accusations against him. Meanwhile in this conjuncture, Athanasius entered Alexandria; and having convened a council of the bishops in Egypt, they confirmed by their unanimous vote, what had been determined in the Synod at Sardica, and that assembled at Jerusalem by Maximus. But the emperor, who had been long since imbued with Arian doctrine, reversed all the indulgent proceedings he had so recently resolved on. And first of all he ordered that Paul, bishop of Constantinople, should be sent into exile; whom those who conducted strangled, at Cucusus in Cappadocia. Marcellus was also ejected, and Basil again made ruler of the church at Ancyra. Lucius of Adrianople, being loaded with chains, died in prison. The reports which were made concerning Athanasius so wrought on the emperor's mind, that in an ungovernable fury he commanded him to be put to death wherever he might be found: he moreover included Theodulus and Olympius, who presided over churches in Thrace, in the same proscription. Athanasius, however, was not ignorant of the intentions of the emperor; but learning of them he once more had recourse to flight, and so escaped the emperor's menaces. The Arians denounced this retreat as criminal, particularly

Narcissus, bishop of Neronias in Cilicia, George of Laodicaea, and Leontius who then had the oversight of the church at Antioch. This last person, when a presbyter, had been divested of his rank,[84] because in order to remove all suspicion of illicit intercourse with a woman named Eustolium, with whom he spent a considerable portion of his time, he had castrated himself and thenceforward lived more unreservedly with her, on the ground that there could be no longer any ground for evil surmises. Afterwards however, at the earnest desire of the Emperor Constantius, he was created bishop of the church at Antioch, after Stephen, the successor of Placitus. So much respecting this.

Chapter XXVII.

Macedonius having possessed himself of the See of Canstantinople inflicts much Injury an those who differ from him.

At that time Paul having been removed in the manner described, Macedonius became ruler of the churches in Constantinople; who, acquiring very great ascendancy over the emperor, stirred up a war among Christians, of a no less grievous kind than that which the usurpers themselves were waging. For having prevailed on his sovereign to co-operate with him in devastating the churches, he procured that whatever pernicious measures he determined to pursue should be ratified by law. And on this account throughout the several cities an edict was proclaimed, and a military force appointed to carry the imperial decrees into effect. Accordingly those who acknowledged the doctrine of con-substantiality were expelled not only from the churches, but also from the

cities. Now at first they were satisfied with expulsion; but as the evil grew they resorted to the worse extremity of inducing compulsory communion with them, caring but little for such a desecration of the churches. Their violence indeed was scarcely less than that of those who had formerly obliged the Christians to worship idols; for they applied all kinds of scourgings, a variety of tortures, and confiscation of property. Many were punished with exile; some died under the torture; and others were put to death while they were being led into exile. These atrocities were exercised throughout all the eastern cities, but especially at Constantinople; the internal strife which was but slight before was thus savagely increased by Macedonius, as soon as he obtained the bishopric. The cities of Greece, however, and Illyricum, with those of the western parts, still enjoyed tranquillity; inasmuch as they preserved harmony among themselves, and continued to adhere to the rule of faith promulgated by the council of Nicaea.

Chapter XXVIII.

Athanasius' Account of the Deeds of Violence committed at Alexandria by George the Arian.

What cruelties George perpetrated at Alexandria at the same time may be learned from the narration of Athanasius, who both suffered in and witnessed the occurrences. In his `Apology for his flight,'[85] speaking of these transactions, he thus expresses himself:

`Moreover, they came to Alexandria, again seeking to destroy me: and on this occasion their proceedings were worse than before; for the soldiery having suddenly

surrounded the church, there arose the din of war, instead of the voice of prayer. Afterwards, on his arrival during Lent,[86] George, sent from Cappadocia, added to the evil which he was instructed to work. When Easter-week[87] was passed, the virgins were east into prison, the bishops were led in chains by the military, and the dwellings even of orphans and widows were forcibly entered and their provisions pillaged. Christians were assassinated by night; houses were sealed;[88] and the relatives of the clergy were endangered on their account. Even these outrages were dreadful; but those that followed were still more so. For in the week after the holy Pentecost, the people, having fasted, went forth to the cemetery to pray, because all were averse to communion with George: that wickedest of men being informed of this, instigated against them Sebastian, an officer who was a Manichaen. He, accordingly, at the head of a body of troops armed with drawn swords, bows, and darts, marched out to attack the people, although it was the Lord's day: finding but few at prayers,-as the most part had retired because of the lateness of the hour,-he performed such exploits as might be expected from them. Having kindled a fire, he set the virgins near it, in order to compel them to say that they were of the Arian faith: but seeing they stood their ground and despised the fire, he then stripped them, and so beat them on the face, that for a long time afterwards they could scarcely be recognized. Seizing also about forty men, he flogged them in an extraordinary manner: for he so lacerated their backs with rods fresh cut from the palm-tree, which still had their thorns on, that some were obliged to resort repeatedly to surgical aid in order to have the thorns extracted from their flesh, and others, unable to bear the agony, died under its infliction. All the survivors with one virgin they banished to the Great Oasis.[89] The bodies of the dead they did not so much as

give up to their relatives, but denying them the rites of sepulture they concealed them as they thought fit, that the evidences of their cruelty might not appear. They did this acting as madmen. For while the friends of the deceased rejoiced on account of their confession, but mourned because their bodies were uninterred, the impious inhumanity of these acts was sounded abroad the more conspicuously. For soon after this they sent into exile out of Egypt and the two Libyas the following bishops: Ammonius, Thmuïs, Caïus, Philo, Hermes, Pliny, Psenosiris, Nilammon, Agatho, Anagamphus, Mark, Ammonius, another Mark, Dracontius, Adelphius, and Athenodorus; and the presbyters Hierax and Discorus. And so harshly did they treat them in conducting them, that some expired while on their journey, and others in the place of banishment. In this way they got rid of more than thirty bishops, for the anxious desire of the Arians, like Ahab's, was to exterminate the truth if possible.'

Such are the words of Athanasius in regard to the atrocities perpetrated by George at Alexandria. The emperor meanwhile led his army into Illyricum. For there the urgency of public affairs demanded his presence; and especially the proclamation of Vetranio[90] as emperor by the military. On arriving at Sirmium, he came to a conference with Vetranio during a truce; and so managed, that the soldiers who had previously declared for him changed sides, and saluted Constantius alone as Augustus and sovereign autocrat. In the acclamations, therefore, no notice was taken of Vetranio. Vetranio, perceiving himself to be abandoned, immediately threw himself at the feet of the emperor; Constantius, taking from him his imperial crown and purple, treated him with great clemency, and recommended him to pass the rest of his days tranquilly in the condition of a private citizen:

observing that a life of repose at his advanced are was far more suitable than a dignity which entailed anxieties and care. Vetranio's affairs came to this issue; and the emperor ordered that a liberal provision out of the public revenue should be given him. Often afterwards writing to the emperor during his residence at Prusa in Bithynia, Vetranio assured him that he had conferred the greatest blessing on him, by liberating him from the disquietudes which are the inseparable concomitants of sovereign power. Adding that he himself did not act wisely in depriving himself of that happiness in retirement, which he had bestowed upon him. Let this suffice on this point. After these things, the Emperor Constantius having created Gallus his kinsman Caesar, and given him his own name,[91] sent him to Antioch in Syria, providing thus for the guarding of the eastern parts. When Gallus was entering this city, the Savior's sign appeared in the East:[92] for a pillar in the form of a cross seen in the heavens gave occasion of great amazement to the spectators. His other generals the emperor despatched against Magnentius with considerable forces, and he himself remained at Sirmium, awaiting the course of events.

Chapter XXIX.

Of the Heresiarch Photinus.

During this time Photinus,[93] who then presided over the church in that city more openly avowed the creed he had devised; wherefore a tumult being made in consequence, the emperor ordered a Synod of bishops to be held at Sirmium. There were accordingly convened there of the Oriental bishops,[94] Mark of Arethusa, George of

Alexandria, whom the Arians sent, as I have before said, having placed him over that see on the removal of Gregory, Basil who presided over the church at Ancyra after Marcellus was ejected. Pancratius of Pelusium, and Hypatian of Heraclea. Of the Western bishops there were present Valens of Mursa, and the then celebrated Hosius of Cordova in Spain, who attended much against his will. These met at Sirmium, after the consulate of Sergius and Nigrinian,[95] in which year no consul celebrated the customary inaugural[96] solemnities, in consequence of the tumults of war; and having met and found that Photinus held the heresy of Sabellius the Libyan, and Paul of Samosata, they immediately deposed him. This decision was both at that time and afterwards universally commended as honorable and just; but those who continued there, subsequently acted in a way which was by no means so generally approved.

Chapter XXX.

Creeds published at Sirmium in Presence of the Emperor Constantius.

As if they would rescind their former determinations respecting the faith, they published anew other expositions of the creed, viz.: one which Mark of Arethusa composed in Greek; and others in Latin, which harmonized neither in expression nor in sentiment with one another, nor with that dictated by the bishop of Arethusa. I shall here subjoin one of those drawn up in Latin, to that prepared in Greek by Mark: the other, which was afterwards recited at Sirmium,[97] will be given when we describe what was done at Ariminum. It must be understood, however, that both the Latin forms were

translated into Greek. The declaration of faith set forth by Mark, was as follows:[98]

`We believe in one God the Father Almighty, the Creator and Maker of all things, of whom the whole family in heaven and on earth is named,[99] and in his only begotten Son, our Lord Jesus Christ, who was begotten of the Father before all ages, God of God, Light of Light, by whom all things visible and invisible, which are in the heavens and upon the earth, were made: who is the Word, and the Wisdom, and the true Light, and the Life; who in the last days for our sake was made man and born of the holy virgin, and was crucified and died, and was buried, and rose again from the dead on the third day, and was received up into heaven, and sat at the right hand of the Father, and is coming at the completion of the age to judge the living and the dead, and to requite every one according to his works: whose kingdom being everlasting, endures into infinite ages; for he will be seated at the Father's right hand, not only in the present age, but also in that which is to come. [We believe] also in the Holy Spirit, that is to say the Comforter, whom, having promised to his apostles after his ascension into the heavens, to teach them, and bring all thinks to their remembrance, he sent; by whom also the souls of those who have sincerely believed in him are sanctified. But those who affirm that the Son is of things which are not, or of another substance, and not of God, and that there was a time or an age when he was not, the holy and catholic Church recognizes to be aliens. We therefore again say, if any one affirms that the Father and Son are two Gods, let him be anathema. And if any one admits that Christ is God and the Son of God before the ages, but does not confess that he ministered to the Father in the formation of all things, let him be anathema. If any

one shall dare to assert that the Unbegotten, or a part of him, was born of Mary, let him be anathema. If any one should say that the Son was of Mary according to foreknowledge, and not that he was with God, begotten of the Father before the ages, and that all things were not made by him, let him be anathema. If any one affirms the essence of God to be dilated or contracted, let him be anathema. If any one says that the dilated essence of God makes the Son, or shall term the Son the dilatation of his essence, let him be anathema. If any one calls the Son of God the internal or uttered word, let him be anathema. If any one declares that the Son that was born of Mary was man only, let him be anathema. If any man affirming him that was born of Mary to be God and man, shall imply the unbegotten God himself, let him be anathema. If any one shall understand the text, "I am the first, and I am the last, and besides me there is no God,"[100] which was spoken for the destruction of idols and false gods, in the sense the Jews do, as if it were said for the subversion of the only-begotten of God before the ages, let him be anathema. If any one hearing "the Word was made flesh,"[101] should imagine that the Word was changed into flesh, or that he underwent any change in assuming flesh, let him be anathema. If any one hearing that the only-begotten Son of God was crucified, should say that his divinity underwent any corruption, or suffering, or change, or diminution, or destruction, let him be anathema. If any one should affirm that the Father said not to the Son, "Let us make man,"[102] but that God spoke to himself, let him be anathema. If any one says that it was not the Son that was seen by Abraham, but the unbegotten God, or a part of him, let him be anathema. If any one says that it was not the Son that as man wrestled with Jacob, but the unbegotten God, or a part of him, let him be anathema. If any one shall understand the words,

"The Lord rained from the Lord,"[103] not in relation to the Father and the Son, but shall say that he rained from himself, let him be anathema: for the Lord the Son rained from the Lord the Father. If any one hearing "the Lord the Father, and the Lord the Son," shall term both the Father and the Son Lord, and saying "the Lord from the Lord" shall assert that there are two Gods, let him be anathema. For we do not co-ordinate the Son with the Father, but [conceive him to be] subordinate to the Father. For he neither came down to the body[104] without his Father's will; nor did he rain from himself, but from *the Lord* (i.e. the Father) who exercises supreme authority: nor does he sit at the Father's right hand of himself, but in obedience to the Father saying, "Sit thou at my right hand"[105] [let him be anathema]. If any one should say that the Father, Son, and Holy? Spirit are one person, let him be anathema. If any one, speaking of the Holy Spirit the Comforter, shall call him the unbegotten God, let him be anathema. If any one, as he hath taught us, shall not say that the Comforter is other than the Son, when he has himself said, "the Father, whom I will ask, shall send you another Comforter,"[106] let him be anathema. If any one affirm that the Spirit is part of the Father and of the Son, let him be anathema. If any one say that the Father, Son, and Holy Spirit are three Gods, let him be anathema. If any one say that the Son of God was made as one of the creatures by the will of God, let him be anathema. If any one shall say that the Son was begotten without the Father's will, let him be anathema: for the Father did not, as compelled by any natural necessity, beget the Son at a time when he was unwilling; but as soon as it pleased him, he has declared that of himself without time and without passion, he begot him. If any one should say that the Son is unbegotten, and without beginning, intimating that there are two without

beginning, and unbegotten, so making two Gods, let him be anathema: for the Son is the head and beginning of all things; but "the head of Christ is God."[107] Thus do we devoutly trace up all things by the Son to one source of all things who is without beginning. Moreover, to give an accurate conception of Christian doctrine, we again say, that if any one shall not declare Christ Jesus to have been the Son of God before all ages, and to have ministered to the Father in the creation of all things; but shall affirm that from the time only when he was born of Mary, was he called the Son and Christ, and that he then received the commencement of his divinity, let him be anathema, as the Samosatan.'[108] *Another Exposition of the Faith set forth at Sirmium in Latin, and afterwards translated into Greek.*[109]

Since it appeared good that some deliberation respecting the faith should be undertaken, all points have been carefully investigated and discussed at Sirmium, in presence of Valens, Ursacius, Germinius, and others.

It is evident that there is one God, the Father Almighty, according as it is declared over the whole world; and his only-begotten Son Jesus Christ, our Lord, God, and Saviour, begotten of him before the ages. But we ought not to say that there are two Gods, since the Lord himself has said `I go unto my Father and your Father, and unto my God and your God.'[110] Therefore he is God even of all, as the apostle also taught, `Is he the God of the Jews only? Is he not also of the Gentiles? Yea of the Gentiles also; seeing that it is one God who shall justify the circumcision by faith.'[111] And in all other matters there is agreement, nor is there any ambiguity. But since it troubles very many to understand about that which is

termed *substantia* in Latin, and *ousia* in Greek; that is to say, in order to mark the sense more accurately, the word *homoousion*[112] or *homoiousion,*[113] it is altogether desirable that none of these terms should be mentioned: nor should they be preached on in the church, for this reason, that nothing is recorded concerning them in the holy Scriptures; and because these things are above the knowledge of mankind and human capacity, and that no one can explain the Son's generation, of which it is written, `And who shall declare his generation?'[114] It is manifest that the Father only knows in what way he begat the Son; and again the Son, how he was begotten by the Father. But no one can doubt that the Father is greater in honor, dignity, and divinity, and in the very name of Father; the Son himself testifying `My Father who hath sent me is greater than I.'[115] And no one is ignorant that this is also catholic doctrine,[116] that there are two persons of the Father and Son, and that the Father is the greater: but that the Son is subject, together with all things which the Father has subjected to him. That the Father had no beginning, and is invisible, immortal, and impossible: but that the Son was begotten of the Father, God of God, Light of Light; and that no one comprehends his generation, as was before said, but the Father alone. That the Son himself, our Lord and God, took flesh or a body, that is to say human nature, according as the angel brought glad tidings: and as the whole Scriptures teaches, and especially the apostle who was the great teacher of the Gentiles, Christ assumed the human nature through which he suffered, from the Virgin Mary. But the summary and confirmation of the entire faith is, that [the doctrine of] the Trinity should be always maintained, according as we have read in the gospel, `Go ye and disciple all nations, baptizing them in the name of the Father, and of the Son, and of the Holy

Spirit.'[117] Thus the number of the Trinity is complete and perfect. Now the Comforter, the Holy Spirit, sent by the Son, came according to his promise, in order to sanctify and instruct the apostles and all believers.

They endeavored to induce Photinus, even after his deposition, to assent to and subscribe these things, promising to restore him his bishopric, if by recantation he would anathematize the dogma he had invented, and adopt their opinion. But he did not accept their proposal, and on the other hand he challenged them to a disputation:[118] and a day being appointed by the emperor's arrangement, the bishops who were there present assembled, and not a few of the senators, whom the emperor had directed to attend to the discussion. In their presence, Basil, who at that time presided over the church at Ancyra, was appointed to oppose Photinus, and short-hand writers took down their respective speeches. The conflict of arguments on both sides was extremely severe; but Photinus having been worsted, was condemned, and spent the rest of his life in exile, during which time he composed treatises in both languages-for he was not unskilled in Latin-against all heresies, and in favor of his own views. Concerning Photinus let this suffice.

Now the bishops who were convened at Sirmium, were afterwards dissatisfied with that form of the creed which had been promulgated by them in Latin; for after its publication, it appeared to them to contain many contradictions. They therefore endeavored to get it back again from the transcribers; but inasmuch as many secreted it, the emperor by his edicts commanded that the version should be sought for, threatening punishment to

any one who should be detected concealing it. These menaces, however, were incapable of suppressing what had already fallen into the hands of many.Let this suffice in regard to these affairs.

Chapter XXXI.

Of Hosius, Bishop of Cardova.

Since we have observed that Hosius the Spaniard was present [at the council of Sirmium against his will, it is necessary to give some brief account of him. A short time before he had been sent into exile by the intrigues of the Arians: but at the earnest solicitation of those convened at Sirmium, the emperor summoned him thither, wishing that by persuasion, or by compulsion he should give his sanction to their proceedings; for if this could be effected, they considered it would give great authority to their sentiments. On this ground, therefore, as I have said, he was most unwillingly obliged to be present: and when he refused to concur with them, stripes and tortures were inflicted on the old man. Wherefore he was constrained by force to acquiesce in and subscribe to their exposition of the faith. Such was the issue of affairs at that time transacted at Sirmium. But the emperor Constantius after these things still continued to reside at that place, awaiting there the result of the war against Magnentius.

Chapter XXXII.

Overthrow of the Usurper Magnentius.

Magnentius in the meanwhile having made himself master of the imperial city Rome, put to death many members of the senatorial council, as well as many of the populace. But as soon as the commanders under Constantius had collected an army of Romans, and commenced their march against him, he left Rome, and retired into the Gauls. There several battles were fought, sometimes to the advantage of one party, and sometimes to that of the other: but at last Magnentius having been defeated near Mursa-a fortress of Gaul-was there closely besieged. In this place the following remarkable incident is said to have occurred. Magnentius desiring to reassure the courage of his soldiers who were disheartened by their late overthrow, ascended a lofty tribunal for this purpose. They, wishing to give utterance to the usual acclamation with which they greet emperors, contrary to their intention simultaneously all shouted the name not of Magnentius, but of Constantius Augustus. Regarding this as an omen unfavorable to himself, Magnentius immediately withdrew from the fortress, and retreated to the remotest parts of Gaul. Thither the generals of Constantius hastened in pursuit. An engagement having again taken place near Mount Seleucus,[119] Magnentius was totally routed, and fled alone to Lyons, a city of Gaul, which is distant three days' journey from the fortress at Mursa. Magnentius, having reached this city, first slew his own mother; then having killed his brother also, whom he had created Caesar, he at last committed suicide by falling on his own sword. This happened in the sixth consulate of Constantius, and the second of Constantius Gallus, on the fifteenth[120] day of August. Not long after, the other brother of Magnentius, named Decentius, put an end to his own life by hanging himself. Such was the end of the enterprises of Magnentius. The affairs of the empire werenot altogether quieted; for soon

after this another usurper arose whose name was Silvanus: but the generals of Constantius speedily put him also out of the way, whilst raising disturbances in Gaul.

Chapter XXXIII.

Of the Jews inhabiting Dio-Caesarea in Palestine.

About the same time there arose another intestine commotion in the East: for the Jews who inhabited Dio-Caesarea in Palestine took up arms against the Romans, and began to ravage the adjacent places. But Gallus who was also called Constantius, whom the emperor, after creating Caesar, had sent into the East, despatched an army against them, and completely vanquished them: after which he ordered that their city Dio-Caesarea should be razed to the foundations.

Chapter XXXIV.

Of Gallus Caesar.

Gallus, having accomplished these things, was unable to bear his success with moderation; but forthwith attempted innovations against the authority of him who had constituted him Caesar, himself aspiring to the sovereign power. His purpose was, however, soon detected by Constantius: for he had dared to put to death, on his own responsibility, Domitian, at that time Praetorian prefect of the East, and Magnus the quaestor, not having disclosed his designs to the emperor. Constantius, extremely incensed at this conduct,

summoned Gallus to his presence, who being in great terror went very reluctantly; and when he arrived in the western parts, and had reached the island of Flanona, Constantius ordered him to be slain. But not long after he created Julian, the brother of Gallus, Caesar, and sent him against the barbarians in Gaul. It was in the seventh consulate[121] of the emperor Constantius that Gallus, who was surnamed Constantius, was slain, when he himself was a third time consul: and Julian was created Caesar on the 6th of November in the following year, when Arbetion[122] and Lollian were consuls; of him we shall make farther mention in the next book.[123] When Constantius was thus relieved from the disquietudes which had occupied him, his attention was again directed to ecclesiastical contentions. Going therefore from Sirmium to the imperial city Rome, he again appointed a synod of bishops, summoning some of the eastern prelates to hasten into Italy,[124] and arranging for those of the west to meet them there. While preparations were making in the east for this purpose, Julius bishop of Rome died, after having presided over the church in that place fifteen years, and was succeeded in the episcopal dignity by Liberius.

Chapter XXXV.

Of Aëtius the Syrian, Teacher of Eunomius.

At Antioch in Syria another heresiarch sprang up, Aëtius, surnamed Athens. He agreed in doctrine with Arius, and maintained the same opinions: but separated himself from the Arian party because they had admitted Arius into communion. For Arius, as I have before related,[125]

entertaining one opinion in his heart, professed another with his lips; having hypo-critically assented to and subscribed the form of faith set forth at the council of Nicaea, in order to deceive the reigning emperor. On this account, therefore, Aetius separated himself from the Arians. He had, however, previously been a heretic, and a zealous advocate of Arian views. After receiving some very scanty instruction at Alexandria, he departed thence, and arrived at Antioch in Syria, which was his native place, was ordained deacon by Leontins, who was then bishop of that city. Upon this he began to astonish those who conversed with him by the singularity of his discourses. And this he did in dependence on the precepts of Aristotle's *Categories;* there is a book of that name, the scope of which he neither himself perceived, nor had been enlightened on by intercourse with learned persons: so that he was little aware that he was framing fallacious arguments to perplex and deceive himself. For Aristotle had composed this work to exercise the ingenuity of his young disciples, and to confound by subtle arguments the sophists who, affected to deride philosophy. Wherefore the Ephectic academicians,[126] who expound the writings of Plato and Plotinus, censure the vain subtlety which Aristotle has displayed in that book: but Aëtius, who never had the advantage of an academical preceptor, adhered to the sophisms of the *Categories*. For this reason he was unable tocomprehend how there could be generation without a beginning, and how that which was begotten can be co-eternal with him who begat. In fact, Aëtius was a man of so superficial attainments, and so little acquainted with the sacred Scriptures, and so extremely fond of caviling, a thing which any clown might do, that he had never carefully studied those ancient writers who have interpreted the Christian oracles; wholly rejecting Clemens and

Africanus and Origen, men eminent for their information in every department of literature and science. But he composed epistles both to the emperor Constantius, and to some other persons, wherein he interwove tedious disputes for the purpose of displaying his sophisms. He has therefore been surnamed Atheus. But although his doctrinal statements were similar to those of the Arians, yet from the abstruse nature of his syllogisms, which they were unable to comprehend, his associates in Arianism pronounced him a heretic. Being for that reason expelled from their church, he pretended to have separated himself from their communion. Even in the present day there are to be found some who from him were formerly named Aetians, but now Eunomians. For some time later Eunomius, who had been his amanuensis, having been instructed by his master in this heretical mode of reasoning, afterwards became the head of that sect. But of Eunomius we shall speak more fully in the proper place.[127]

Chapter XXXVI.

Of the Synod at Milan.

Now at that time the bishops met in Italy, very few indeed from the East, most of them being hindered from coming either by the firmities of age or by the distance; but of the West there were more than three hundred.[128] It was a command of the emperor that they should be assembled at Milan. On meeting, the Eastern prelates opened the Synod by calling upon those convened to pass a unanimous sentence of condemnation against Athanasius; with this object in view, that he might thenceforward be utterly shut out from Alexandria. But

Paulinus, bishop of Treves in Gaul, and Dionysius, of whom the former was bishop of Alba,[129] the metropolis of Italy, and Eusebius of Vercellae, a city of Liguria in Italy, perceiving that the Eastern bishops, by demanding a ratification of the sentence against Athanasius, were intent on subverting the faith, arose and loudly exclaimed that `this proposition indicated a covert plot against the principles of Christian truth. For they insisted that the charges against Athanasius were unfounded, and merely invented by his accusers as a means of corrupting the faith.' Having made this protest with much vehemence of manner, the congress of bishops was then dissolved.

Chapter XXXVII.

Of the Synod at Ariminum, and the Creed there published.[130]

The emperor on being apprised of what had taken place, sent these three bishops into exile; and determined to convene an ecumenical council, that by drawing all the Eastern bishops into the West, he might if possible bring them all to agree. But when, on consideration, the length of the journey seemed to present serious obstacles, he directed that the Synod should consist of two divisions; permitting those present at Milan to meet at Ariminum in Italy: but the Eastern bishops he instructed by letters to assemble at Nicomedia in Bithynia. The emperor's object in these arrangements was to effect a general unity of opinion; but the issue was contrary to his expectation. For neither of the Synods was in harmony with itself, but each was divided into opposing factions: for those convened at Ariminum could not agree with one another; and the Eastern bishops assembled at Seleucia in Isauria

made another schism. The details of what took place in both we will give in the course of our history,[131] but we shall first make a few observations on Eudoxius. About that time Leontius having died, who had ordained the heretic Aëtius[132] as deacon Eudoxius bishop of Germanicia-this city is in Syria-who was then at Rome, thinking no time was to be lost, speciously represented to the emperor that the city over which he presided was in need of his counsel and care, and requested permission to return there immediately. This the emperor readily acceded to, having no suspicion of a clandestine purpose: Eudoxius having some of the principal officers of the emperor's bedchamber as coadjutors, deserted his own diocese, and fraudulently installed himself in the see of Antioch. His first desire was to restore Aëtius; accordingly he convened a council of bishops for the purpose of reinvesting Aëtius with the dignity of the diaconate. But this could in no way be brought about, for the odium with which Aëtius was regarded was more prevalent than the exertions of Eudoxius in his favor. When the bishops were assembled at Ariminum, those from the East declared that they were willing to pass in silence the case of Athanasius: a resolution that was zealously supported by Ursacius and Valens, who had formerly maintained the tenets of Arius; but, as I have already stated, had afterwards presented a recantation of their opinion to the bishop of Rome, and publicly avowed their assent to the doctrine of consubstantiality. For these men always inclined to side with the dominant party. Germinius, Auxentius, Demophilus and Gaius made the same declaration in reference to Athanasius. When therefore some endeavored to propose one thing in the convocation of bishops, and some another, Ursacius and Valens said that all former draughts of the creed ought to be considered as set aside, and the last alone,

which had been prepared at their late convention at Sirmium, regarded as authorized. They then caused to be read a paper which they held in their hands, containing another form of the creed: this had indeed been drawn up at Sirmium, but had been kept concealed, as we have before observed, until their present publication of it at Ariminum. It has been translated from the Latin into Greek, and is as follows:[133]

'The catholic faith was expounded at Sirmium in presence of our lord Constantius,[134] in the consulate[135] of the most illustrious Flavius Eusebius, and Hypatius, on the twenty-third of May.

`We believe in one only and true God, the Father Almighty, the Creator and Framer of all things: and in one only-begotten Son of God, before all ages, before all beginning, before all conceivable time, and before all comprehensible thought, begotten without passion: by whom the ages were framed, and all things made: who was begotten as the only-begotten of the Father, only of only, God of God, like to the Father who begat him, according to the Scriptures: whose generation no one knows, but the Father only who begat him. We know that this his only-begotten Son came down from the heavens by his Father's consent for the putting away of sin, was born of the Virgin Mary, conversed with his disciples, and fulfilled every dispensation according to the Father's will: was crucified and died, and descended into the lower parts of the earth, and disposed matters there; at the sight of whom the (door-keepers of Hades trembled[136]): having arisen on the third day, he again conversed with his disciples, and after forty days were completed he ascended into the heavens, and is seated at

the Father's right hand; and at the last day he will come in his Father's glory to render to every one according to his works. [We believe] also in the Holy Spirit, whom the only-begotten Son of God Jesus Christ himself promised to send to the human race as the Comforter, according to that which is written:[137] "I go away to my Father, and will ask him, and he will send you another Comforter, the Spirit of truth. He shall receive of mine, and shall teach you, and bring all things to your remembrance." As for the term "substance," which was used by our fathers for the sake of greater simplicity, but not being understood by the people has caused offense on account of the fact that the Scriptures do not contain it, it seemed desirable that it should be wholly abolished, and that in future no mention should be made of substance in reference to God, since the divine Scriptures have nowhere spoken concerning the substance of the Father and the Son. But we say that the Son is in all things *like* the Father, as the Holy Scriptures affirm and teach.'

These statements having been read, those who were dissatisfied with them rose and said `We came not hither because we were in want of a creed; for we preserve inviolate that which we received from the beginning; but we are here met to repress any innovation upon it which may have been made. If therefore what has been recited introduces no novelties, now openly anathematize the Arian heresy, in the same manner as the ancient canon of the church has rejected all heresies as blasphemous: for it is evident to the whole world that the impious dogma of Arius has excited the disturbances of the church, and the troubles which exist until now.' This proposition, which was not accepted by Ursacius, Valens, Germinius, Auxentius, Demophilus, and Gaïus, rent the church asunder completely: for these prelates adhered to what

had then been recited in the Synod of Ariminum; while the others again confirmed the Nicene Creed. They also ridiculed the superscription of the creed that had been read; and especially Athanasius, in a letter which he sent to his friends, wherein he thus expresses himself:[138]

`What point of doctrine was wanting to the piety of the catholic church, that they should now make an investigation respecting the faith, and prefix moreover the consulate of the present times to their published exposition of it? For Ursacius, Valens, and Germinius have done what was neither done, nor even heard of, at any time before among Christians: having composed a creed such as they themselves are willing to believe, they prefaced it with the consulate, month, and day of the present time, in order to prove to all discerning persons that theirs is not the ancient faith, but such as was originated under the reign of the present emperor Constantius.[139] Moreover they have written all things with a view to their own heresy: and besides this, pretending to write respecting the Lord, they name another "Lord" as theirs, even Constantius, who has countenanced their impiety, so that those who deny the Son to be eternal, have styled him eternal emperor. Thus are they proved to be the enemies of Christ by their profanity. But perhaps the holy prophets' record of time afforded them a precedent for [noticing] the consulate! Now even if they should presume to make this pretext, they would most glaringly expose their own ignorance. The prophecies of these holy men do indeed mark the times. Isaiah and Hosea lived in the days of Uzziah, Joatham, Ahaz, and Hezekiah;[140] Jeremiah in the time of Josiah;[141] Ezekiel and Daniel in the reign of Cyrus and Darius; and others uttered their predictions in other

times. Yet they did not then lay the foundations of religion. That was in existence before them, and always was, even before the creation of the world, God having prepared it for us in Christ. Nor did they designate the commencement of their own faith; for they were themselves men of faith previously: but they signified the times of the promises given through them. Now the promises primarily referred to our Saviour's advent; and all that was foretold respecting the course of future events in relation to Israel and the Gentiles was collateral and subordinate. Hence the periods mentioned indicated not the beginning of their faith, as I before observed, but the times in which these prophets lived and foretold such things. But these sages of our day, who neither compile histories, nor predict future events, after writing, "The Catholic Faith was published," immediately add the consulate, with the month and the day: and as the holy prophets wrote the date of their records and of their own ministration, so these men intimate the era of their own faith. And would that they had written concerning *their own* faith only-since they have now begun to believe-and had not undertaken to write respecting the Catholic faith. For they have not written. "Thus we believe"; but, "The Catholic Faith was published." The temerity of purpose herein manifested argues their ignorance; while the novelty of expression found in the document they have concocted shows it to be the same as the Arian heresy. By writing in this manner, they have declared when they themselves began to believe, and from what time they wish it to be understood their faith was first preached. And just as when the evangelist Luke says,[142] "A decree of enrol-merit was published," he speaks of an edict which was not in existence before, but came into operation at that time, and was published by him who had written it; so these men by writing "The faith has

now been published," have declared that the tenets of their heresy are of modern invention, and did not exist previously. But since they apply the term "Catholic" to it, they seem to have unconsciously fallen into the extravagant assumption of the Cataphrygians, asserting even as they did, that "the Christian faith was first revealed to us, and commenced with us." And as those termed Maximilla and Montanus, so these style Constantius their Lord, instead of Christ. But if according to them the faith had its beginning from the present consulate, what will the fathers and the blessed martyrs do? Moreover what will they themselves do with those who were instructed in religious principles by them, and died before this consulate? By what means will they recall them to life, in order to obliterate from their minds what they seemed to have taught them, and to implant in its stead those new discoveries which they have published? So stupid are they as to be only capable of framing pretenses, and these such as are unbecoming and unreasonable, and carry with them their own refutation.'

Athanasius wrote thus to his friends: and the interested who may read through his whole epistle will perceive how powerfully he treats the subject; but for brevity's sake we have here inserted a part of it only. The Synod deposed Valens, Ursacius, Auxentius, Germinius, Gaïus, and Demophilus for refusing to anathematize the Arian doctrine; who being very indignant at their deposition, hastened directly to the emperor, carrying with them the exposition of faith which had been read in the Synod. The council also acquainted the emperor with their determinations in a communication which translated from the Latin into Greek, was to the following effect:[143]

Epistle of the Synod of Ariminum to the Emperor Constantius.

We believe that it was by the appointment of God, as well as at the command of your piety, that the decrees formerly published have been executed. Accordingly we Western bishops came out of various districts to Ariminum, in order that the faith of the catholic church might be made manifest, and that those who held contrary views might be detected. For on a considerate review by us of all points, our decision has been to adhere to the ancient faith which the prophets, the gospels, and the apostles have revealed through our Lord Jesus Christ, the guardian of your empire, and the protector of your person, which faith also we have always maintained. We conceived that it would be unwarrantable and impious to mutilate any of those things which have been justly and rightly ratified, by those who sat in the Nicene council with Constantine of glorious memory, the father of your piety. Their doctrine and views have been infused into the minds and preached in the hearing of the people, and found to be powerfully opposed, even fatal, to the Arian heresy. And not only this heresy, but also all others have been put down by it. Should therefore anything be added to or taken away from what was at that time established, it would prove perilous; for if either of these things should happen, the enemy will have boldness to do as they please.[144]

Wherefore Ursacius and Valens being heretofore suspected of entertaining Arian sentiments, were suspended from communion: but in order to be restored to it they made an apology, and claimed that they had repented of their shortcoming, as their written recantation

attests: they therefore obtained pardon and complete absolution.

The time when these things occurred was when the council was in session at Milan, when the presbyters of the church of Rome were also present.

At[145] the same time, having known that Constantine, who even after his death is worthy of honorable mention, exposed the faith with due precision, but being born of men was baptized and departed to the peace due to him as his reward, we have deemed it improper to innovate after him disregarding so many holy confessors and martyrs, who also were authors of this confession, and persevered in their faith in the ancient system of the catholic church. Their faith God has perpetuated down to the years of your own reign through our Lord Jesus Christ, through whose grace it also became possible for you to so strengthen your dominion as to rule over one portion of the world.

Yet have these infatuated and wretched persons, endued with an unhappy disposition, again had the temerity to declare themselves the propagators of false doctrine, and even endeavor to subvert the constitution of the Church. For when the letters of your piety had ordered us to assemble for the examination of the faith, they laid bare their intention, stripped of its deceitful garb. For they attempted with certain craft and confusion to propose innovations, having in this as allies Germinius, Auxentius,[146] and Gains, who continually cause strife and dissension, and their single teaching has surpassed the whole body of blasphemies. But when they perceived that we had not the same disposition or mind as they in

regard to their false views they changed their minds during our council and said another expression of belief should be put forth. And short indeed was the time which convinced them of the falsity of their views.

In order, therefore, that the affairs of the Church may not be continually brought into the same condition, and in order that trouble and tumult may not continually arise and confuse all things, it appeared safe to preserve the previously determined views firm and unalterable, and to separate from our communion the persons above named; for which reason we have despatched to your clemency delegates who will communicate the opinion of the council to you. And to our delegates we have given this commission above all, that they should accredit the truth taking their motive from the ancient and right decisions. They will inform your holiness that peace will not be established as Ursacius and Valens say when some point of the right be overturned. For how can those be at peace who destroy peace? Rather will strife and tumult be occasioned by these things in the church of Rome also, as in the other cities. Wherefore, now, we beseech your clemency that you should look upon our delegation with a calm eye and listen to it with favor, and not allow that anything should be changed, thus bringing insult to the deceased, but permit us to continue in those things which have been defined and legislated by our ancestors; who, we should say, acted with shrewdness and wisdom and with the Holy Spirit. For the innovations they introduce at present fill the believing with distrust and the unbelieving with cruelty.[147] We further implore you to instruct that the bishops who dwell in foreign parts, whom both the infirmity of age and the ills of poverty harass should be assisted to return easily and speedily to their own homes, so that the churches may not remain

bereft of their bishops. Still further we beg of you this also, that nothing be stricken off, nor anything be added, to the articles [of faith] remaining over from the times of your pious father even until now; but that these may continue inviolate. Permit us not to toil and suffer longer, nor to be separated from our dioceses, but that together with our own peoples we may in peace have time to offer prayers and thanksgiving, supplicating for your safety and continuance in the dominion, which may the divinity grant unto you perpetually. Our delegates bear the signatures and greetings of the bishops. These [delegates] will from the Divine Scriptures themselves instruct your piety.

The Synod then thus wrote and sent their communications to the emperor by the bishops [selected for that purpose]. But the partisans of Ursacius and Valens having arrived before them, did their utmost to calumniate the council, exhibiting the exposition of the faith which they had brought with them. The emperor, prejudiced beforehand towards Arianism, became extremely exasperated against the Synod, but conferred great honor on Valens and Ursacius and their friends. Those deputed by the council were consequently detained a considerable time, without being able to obtain an answer: at length, however, the emperor replied through those who had come to him, in the manner following:

'Constantius Victor and Triumphator Augustus to all the bishops convened at Ariminum.

`That our especial care is ever exercised respecting the divine and venerated law even your sanctity is not

ignorant. Nevertheless we have hitherto been unable to give an audience to the twenty bishops sent as deputation from you, for an expedition against the barbarians has become necessary. And since, as you will admit, matters relative to the divine law ought to be entered on with a mind free from all anxiety; I have therefore ordered these bishops to await our return to Adrianople; that when all public business shall have been duly attended to, we may be able then to hear and consider what they shall propose. In the meanwhile let it not seem troublesome to your gravity to wait for their return; since when they shall convey to you our resolution, you will be prepared to carry into effect such measures as may be most advantageous to the welfare of the catholic church.'

The bishops on receipt of this letter wrote thus in reply:[148]

`We have received your clemency's letter, sovereign lord, most beloved of God, in which you inform us that the exigencies of state affairs have hitherto prevented your admitting our delegates to your presence: and you bid us await their return, until your piety shall have learnt from them what has been determined on by us in conformity with the tradition of our ancestors. But we again protest by this letter that we can by no means depart from our primary resolution; and this also we have commissioned our deputies to state. We beseech yon therefore, both with serene countenance to order this present epistle of our modesty to be read; and also to listen favorably to the representations with which our delegates have been charged. Your mildness doubtless perceives, as well as we, to how great an extent grief and sadness prevail, because of so many churches being bereft of their

bishops in these most blessed times of yours. Again therefore we entreat your clemency, sovereign lord most dear to God, to command us to return to our churches, if it please your piety, before the rigor of winter in order that we may be enabled, in conjunction with the people, to offer up our accustomed prayers to Almighty God, and to our Lord and Saviour Jesus Christ, his only-begotten Son, for the prosperity of your reign, as we have always done, and even now do in our prayers.'

The bishops having waited together some time after this letter had been despatched, inasmuch as the emperor deigned no reply, they departed to their respective cities. Now the emperor had long before intended to disseminate Arian doctrine throughout the churches-; and was anxious to give it the pre-eminence; hence he pretended that their departure was an act of contumely, declaring that they had treated him with contempt by dissolving the council in opposition to his wishes. He therefore gave the partisans of Ursacius unbounded license to act as they pleased in regard to the churches: and directed that the revised form of creed which had been read at Ariminum should be sent to the churches throughout Italy; ordering that whoever would not subscribe it should be ejected from their sees, and that others should be substituted in their place.[149] And first Liberius, bishop of Rome, having refused his assent to that creed, was sent into exile; the adherents of Ursacius appointing Felix to succeed him, who had been a deacon in that church, but on embracing the Arian heresy was elevated to the episcopate. Some however assert that he was not favorable to that opinion, but was constrained by force to receive the ordination of bishop. After this all parts of the West were filled with agitation and tumult, some being ejected and banished, and others established

in their stead. These things were effected by violence, on the authority of the imperial edicts, which were also sent into the eastern parts. Not long after indeed Liberius was recalled, and reinstated in his see; for the people of Rome having raised a sedition, and expelled Felix from their church, the emperor even though against his wish consented. The partisans of Ursacius, quitting Italy, passed through the eastern parts; and arriving at Nice, a city of Thrace, they dwelt there a short time and held another Synod, and after translating the form of faith which was read at Ariminum into Greek, they confirmed and published it afresh in the form quoted above, giving it the name of the general council, in this way attempting to deceive the more simple by the similarity of names, and to impose upon them as the creed promulgated at Nicaea in Bithynia, that which they had prepared at Nice in Thrace.[150] But this artifice was of little advantage to them; for it was soon detected, they became the object of derision. Enough now has been said of the transactions which took place in the West: we must now proceed to the narrative of what was done in the East at the same time.

Chapter XXXVIII.

Cruelty of Macedonius, and Tumults raised by him.

The bishops of the Arian party began to assume greater assurance from the imperial edicts. In what manner they undertook to convene a Synod, we will explain somewhat later. Let us now briefly mention a few of their previous acts. Acacius and Patrophilus having ejected Maximus, bishop of Jerusalem, installed Cyril in his see. Macedonius subverted the order of things in the cities

and provinces adjacent to Constantinople, promoting to ecclesiastical honors his assistants in his intrigues against the churches.[151] He ordained Eleusius bishop of Cyzicus, and Marathonius, bishop of Nicomedia: the latter had before been a deacon under Macedonius himself, and proved very active in founding monasteries both of men and women. But we must now mention in what way Macedonius desolated the churches in the cities and provinces around Constantinople. This man, as I have already said,[152] having seized the bishopric, inflicted innumerable calamities on such as were unwilling to adopt his views. His persecutions were not confined to those who were recognized as members of the catholic church, but extended to the Novatians also, inasmuch as he knew that they maintained the doctrine of the *homoousion;* they therefore with the others underwent the most intolerable sufferings, but their bishop, Angelius by name, effected his escape by flight. Many persons eminent for their piety were seized and tortured, because they refused to communicate with him: and after the torture, they forcibly constrained the men to be partakers of the holy mysteries, their mouths being forced open with a piece of wood, and then the consecrated elements thrust into them. Those who were so treated regarded this as a punishment far more grievous than all others. Moreover they laid hold of women and children, and compelled them to be initiated [by baptism]; and if any one resisted or otherwise spoke against it, stripes immediately followed, and after the stripes, bonds and imprisonment, and other violent measures. I shall here relate an instance or two whereby the reader may form some idea of the extent of the harshness and cruelty exercised by Macedonius and those who were then in power. They first pressed in a box, and then sawed off, the breasts of such women as were unwilling to

communicate with them. The same parts of the persons. of other women they burnt partly with iron, and partly with eggs intensely heated in the fire. This mode of torture which was unknown even among the heathen, was invented by those who professed to be Christians. These facts were related to me by the aged Auxanon, the presbyter in the Novatian church of whom I spoke in the first book.[153] He said also that he had himself endured not a few severities from the Arians, prior to his reaching the dignity of presbyter; having been thrown into prison and beaten with many stripes, together with Alexander the Paphlagonian, his companion in the monastic life. He added that he had himself been able to sustain these tortures, but that Alexander died in prison from the effects of their infliction. He is now buried on the right of those sailing into the bay of Constantinople which is called Ceras, close by the rivers, where there is a church of the Novatians named after Alexander. Moreover the Arians, at the instigation of Macedonius, demolished with many other churches in various cities, that of the Novatians at Constantinople near Pelargus. Why I particularly mention this church, will be seen from the extraordinary circumstances connected with it, as testified by the same aged Auxanon. The emperor's edict and the violence of Macedonius had doomed to destruction the churches of those who maintained the doctrine of consubstantiality; the decree and violence reached this church, and those also who were charged with the execution of the mandate were at hand to carry it into effect. I cannot but admire the zeal displayed by the Novatians on this occasion, as well as the sympathy they experienced from those whom the Arians at that time ejected, but who are now in peaceful possession of their churches. For when the emissaries of their enemies were urgent to accomplish its destruction, an immense

multitude of Novatians, aided by numbers of others who held similar sentiments, having assembled around this devoted church, pulled it down, and conveyed the materials of it to another place: this place stands opposite the city, and is called Sycae, and forms the thirteenth ward of the town of Constantinople. This removal was effected in a very short time, from the extraordinary ardor of the numerous persons engaged in it: one carried tiles, another stones, a third timber; some loading themselves with one thing, and some with another. Even women and children assisted in the work, regarding it as the realization of their best wishes, and esteeming it the greatest honor to be accounted the faithful guardians of things consecrated to God. In this way at that time was the church of the Novatians transported to Sycae. Long afterwards when Constantius was dead, the emperor Julian ordered its former site to be restored, and permitted them to rebuild it there. The people therefore, as before, having carried back the materials, reared the church in its former position; and from this circumstance, and its great improvement in structure and ornament, they not inappropriately called it *Anastasia.* The church as we before said was restored afterwards in the reign of Julian. But at that time both the Catholics and the Novatians were alike subjected to persecution: for the former abominated offering their devotions in those churches in which the Arians assembled, but frequented the other three[154] -for this is the number of the churches which the Novatians have in the city-and engaged in divine service with them. Indeed they would have been wholly united,had not the Novatians refused from regard to their ancient precepts. In other respects however, they mutually maintained such a degree of cordiality and affection, as to be ready to lay down their lives for one another: both parties were therefore persecuted

indiscriminately, not only at Constantinople, but also in other provinces and cities. At Cyzicus, Eleusius, the bishop of that place, perpetrated the same kind of enormities against the Christians there, as Macedonius had done elsewhere, harassing and putting them to flight in all directions and [among other things] he completely demolished the church of the Novatians at Cyzicus. But Macedonius consummated his wickedness in the following manner. Hearing that there was a great number of the Novatian sect in the province of Paphlagonia, and especially at Mantinium, and perceiving that such a numerous body could not be driven from their homes by ecclesiastics alone, he caused, by the emperor's permission, four companies of soldiers to be sent into Paphlagonia, that through dread of the military they might receive the Arian opinion. But those who inhabited Mantinium, animated to desperation by zeal for their religion, armed themselves with long reap-hooks, hatchets, and whatever weapon came to hand, and went forth to meet the troops; on which a conflict ensuing, many indeed of the Paphlagonians were slain, but nearly all the soldiers were destroyed. I learnt these things from a Paphlagonian peasant who said that he was present at the engagement; and many others of that province corroborate this account. Such were the exploits of Macedonius on behalf of Christianity, consisting of murders, battles, incarcerations, and civil wars: proceedings which rendered him odious not only to the objects of his persecution, but even to his own party. He became obnoxious also to the emperor on these accounts, and particularly so from the circumstance I am about to relate. The church where the coffin lay that contained the relics of the emperor Constantine threatened to fall. On this account those that entered, as well as those who were accustomed to remain there for devotional purposes,

were in much fear. Macedonius, therefore, wished to remove the emperor's remains, test the coffin should be injured by the ruins. The populace getting intelligence of this, endeavored to prevent it, insisting `that the emperor's bones should not be disturbed, as such a disinterment would be equivalent, to their being dug up': many however affirmed that its removal could not possibly injure the dead body, and thus two parties were formed on this question; such as held the doctrine of consubstantiality joining with those who opposed it on the ground of its impiety. Macedonius, in total disregard of these prejudices, caused the emperor's remains to be transported to the church where those of the martyr Acacius lay. Whereupon a vast multitude rushed toward that edifice in two hostile divisions, which attacked one another with great fury, and great loss of life was occasioned, so that the churchyard was covered with gore, and the well also which was in it overflowed with blood, which ran into the adjacent portico, and thence even into the very street. When the emperor was informed of this unfortunate occurrence, he was highly incensed against Macedonius, both on account of the slaughter which he had occasioned, and because he had dared to move his father's body without consulting him. Having therefore left the Caesar Julian to take care of the western parts, he himself set out for the east. How Macedonius was a short time afterwards deposed, and thus suffered a most inadequate punishment for his infamous crimes, I shall hereafter relate.[155]

Chapter XXXIX.

Of the Synod at Seleucia, in Isauria.

But I must now give an account of the other Synod, which the emperor's edict had convoked in the east, as a rival to that of Ariminum. It was at first determined that the bishops should assemble at Nicomedia in Bithynia; but a great earthquake having nearly destroyed that city, prevented their being convened there. This happened in the consulate[156] of Tatian and Cerealis, on the 28th day of August.[157] They were therefore planning to transfer the council to the neighboring city of Nicaea: but this plan was again altered, as it seemed more convenient to meet at Tarsus in Cilicia. Being dissatisfied with this arrangement also, they at last assembled themselves at Seleucia, surnamed Aspera,[158] a city of Isauria. This took place in the same year [in which the council of Ariminum was held], under the consulate of Eusebius and Hypatius,[159] the number of those convened being about 160. There was present on this occasion Leonas, an officer of distinction attached to the imperial household, before whom the emperor's edict had enjoined that the discussion respecting the faith should be entered into. Lauricius also, the commander-in-chief of the troops in Isauria, was ordered to be there, to serve the bishops in such things as they might require. In the presence of these personages therefore, the bishops were there convened on the 27th of the month of September, and immediately began a discussion on the basis of the public records, shorthand writers being present to write down what each might say. Those who desire to learn the particulars of the several speeches, will find copious details of them in the collection of Sabinus; but we shall only notice the more important heads. On the first day of their being convened, Leonas ordered each one to propose what he thought fit: but those present said that no question ought to be agitated in the absence of those prelates who had not yet arrived; for Macedonius, bishop

of Constantinople, Basil of Ancyra, and some others who were apprehensive of an impeachment for their misconduct, had not made their appearance. Macedonius pleaded indisposition, and failed to attend; Patrophilus said he had some trouble with his eyes, and that on this account it was needful for him to remain in the suburbs of Seleucia; and the rest offered various pretexts to account for their absence. When, however, Leonas declared that the subjects which they had met to consider must be entered on, notwithstanding the absence of these persons, the bishops replied that they could not proceed to the discussion of any question, until the life and conduct of the parties accused had been investigated: for Cyril of Jerusalem, Eustathius of Sebastia in Armenia, and some others, had been charged with misconduct on various grounds long before. A sharp contest arose in consequence of this demur; some affirming that cognizance ought first to be taken of all such accusations, and others denying that anything whatever should have precedence of matters of faith. The emperor's orders contributed not a little to augment this dispute, inasmuch as letters of his were produced urging now this and now that as necessary to be considered first. The dispute having arisen on this subject, a schism was thus made, and the Seleucian council was divided into two factions, one of which was headed by Acacius of Caesarea in Palestine, GeOrge of Alexandria, Uranius of Tyre, and Eudoxius of Antioch, who were supported by only about thirty-two other bishops. Of the opposite party, which was by far the more numerous, the principal were George of Laodicea in Syria, Sophronius of Pompeiopolis in Paphlagonia, and Eleusius of Cyzicus. It being determined by the majority to examine doctrinal matters first, the party of Acacius openly opposed the Nicene Creed, and Wished to introduce another instead of it. The

other faction,[160] which was considerably more numerous, concurred in all the decisions of the council of Nicaea, but criticised its adoption of the term *homoousion.* Accordingly they debated on this point, much being said on each side, until late in the evening, when Silvanus, who presided over the church at Tarsus, insisted with much vehemence of manner, `that there was no need of a new exposition of the faith; but that it was their duty rather to confirm that which was published at Antioch,[161] at the consecration of the church in that place.' On this declaration, Acacius and his partisans privately withdrew from the council; while the others, producing the creed composed at Antioch, read it, and then separated for that day. Assembling in the church of Seleucia on the day following, after having closed the doors, they again read the same creed, and ratified it by their signatures. At this time the readers and deacons present signed on behalf of certain absent bishops, who had intimated their acquiescence in its form.

Chapter XL.

Acacius, Bishop of Caesarea, dictates a new Farm of Creed in the Synod at Seleucia.

Acacius and his adherents criticised what was done: because, that is to say, they closed the church doors and thus affixed their signatures; declaring that `all such secret transactions were justly to be suspected, and had no validity whatever.' These objections he made because he was anxious to bring forward another exposition of the faith drawn up by himself, which he had already submitted to the governors Leonas and Lauricius, and was now intent on getting it alone confirmed and

established, instead of that which had been subscribed. The second day was thus occupied with nothing else but exertions on his part to effect this object. On the third day Leonas endeavored to produce an amicable meeting of both parties; Macedonius of Constantinople, and also Basil of Ancyra, having arrived during its course. But when the Acacians found that both the parties had come to the same position, they refused to meet; saying that not only those who had before been deposed, but also such as were at present under any accusation, ought to be excluded from the assembly.' And as after much cavilling on both sides, this opinion prevailed; those who lay under any charge went out of the council, and the party of Acacius entered in their places. Leonas then said that a document had been put into his hand by Acacius, to which he desired to call their attention: but he did not state that it was the drought of a creed, which in some particulars covertly, and in others unequivocally contradicted the former. When those present became silent, thinking that the document contained something else besides an exposition of a creed, the following creed composed by Acacius, together with its preamble, was read.

'We having yesterday assembled by the emperor's command at Seleucia, a city of Isauria, on the 27th day of September, exerted ourselves to the utmost, with all moderation, to preserve the peace of the church. and to determine doctrinal questions on prophetic and evangelical authority, so as to sanction nothing in the ecclesiastic confession of faith at variance with the sacred Scriptures, as our Emperor Constantius most beloved of God has ordered. But inasmuch as certain individuals in the Synod have acted injuriously toward several of us, preventing some from expressing their sentiments, and

excluding others from the council against their wills; and at the same time have introduced such as have been deposed, and persons who were ordained contrary to the ecclesiastical canon, so that the Synod has presented a scene of tumult and disorder, of which the most illustrious Leonas, the Comes, and the most eminent Lauricius, governor of the province, have been eye-witnesses, we are therefore under the necessity of making this declaration. That we do not repudiate the faith which was ratified at the consecration of the church at Antioch;[162] for we give it our decided preference, because it received the concurrence of our fathers who were assembled there to consider some controverted points. Since, however, the terms *homoousion* and *homoiousion* have in time past troubled the minds of many, and still continue to disquiet them; and moreover that a new term has recently been coined by some who assert the *anomoion* of the Son to the Father: we reject the first two, as expressions which are not found in the Scriptures; but we utterly anathematize the last, and regard such as countenance its use, as alienated from the church. We distinctly acknowledge the *homoion* of the Son to the Father, in accordance with what the apostle has declared concerning him,[163] "Who is the image of the invisible God."

`We confess then, and believe in one God the Father Almighty, the Maker of heaven and earth, and of things visible and invisible. We believe also in his Son our Lord Jesus Christ, who was begotten of him without passion before all ages, God the Word, the only-begotten of God, the Light, the Life, the Truth, the Wisdom: through whom all things were made which are in the heavens and upon the earth, whether visible or invisible. We believe that be took flesh of the holy Virgin Mary, at the end of

the ages, in order to abolish sin; that he was made man, suffered for our sin, and rose again, and was taken up into the heavens, to sit at the right hand of the Father, whence he will come again in glory to judge the living and the dead. We believe also in the Holy Spirit, whom our Lord and Saviour has denominated the Comforter, and whom he sent to his disciples after his departure, according to his promise: by whom also he sanctifies all believers in the church, who are baptized in the name of the Father, and of the Son, and of the Holy Ghost. Those who preach anything contrary to this creed, we regard as aliens from the catholic church.'

This was the declaration of faith proposed by Acacius, and subscribed by himself and as many as adhered to his opinion, the number of whom we have already given. When this had been read, Sophronius bishop of Pompeiopolis in Paphlagonia, thus expressed himself: `If to express a separate opinion day after day, be received as the exposition of the faith, we shall never arrive at any accurate understanding of the truth.' These were the words of Sophronius. And I firmly believe, that if the predecessors of these prelates, as well as their successors, had entertained similar sentiments in reference to the Nicene creed, all polemical debates would have been avoided; nor would the churches have been agitated by such violent and irrational disturbances. However let those judge who are capable of understanding how these things are. At that time after many remarks on all sides had been made both in reference to this doctrinal statement, and in relation to the parties accused, the assembly was dissolved. On the fourth day they all again met in the same place, and resumed their proceedings in the same contentious spirit as before. On this occasion Acacius expressed himself in these words: `Since the

Nicene creed has been altered not once only, but frequently, there is no hindrance to our publishing another at this time.' To which Eleusius bishop of Cyzicus, replied: `The Synod is at present convened not to learn what it had no previous knowledge of, nor to receive a creed which it had not assented to before, but to confirm the faith of the fathers, from which it should. never recede, either in life or death.' Thus Eleusius opposing Acacius spoke meaning by `the faith of the fathers,' that creed which had been promulgated at Antioch. But surely he too might have been fairly answered in this way: `How is it O Eleusius, that you call those convened at Antioch "the fathers," seeing that you do not recognize those who were their fathers? The framers of the Nicene creed, by whom the *homoousian* faith was acknowledged, have a far higher claim to the title of "the fathers"; both as having the priority in point of time, and also because those assembled at Antioch were by them invested with the sacerdotal office. Now if those at Antioch have disowned their own fathers, those who follow them are unconsciously following parricides. Besides how can they have received a legitimate ordination from those whose faith they pronounce unsound and impious? If those, however, who constituted the Nicene Synod had not the Holy Spirit which is imparted by the imposition of hands,[164] those at Antioch have not duly received the priesthood: for how could they have received it from those who had not the power of conferring it?' Such considerations as these might have been submitted to Eleusius in reply to his objections. But they then proceeded to another question, connected with the assertion made by Acacius in his exposition of the faith, `that the Son was like the Father'; enquiring of one another in what this resemblance consisted. The Acacian party affirmed that the Son was

like the Father as it respected his will only, and not his `substance' or `essence'; but the rest maintained that the likeness extended to both essence and will. In altercations on this point, the whole day was consumed; and Acacius, being confuted by his own published works, in which he had asserted that `the Son is in all things like the Father,' his opponents asked him `how do you now deny the likeness of the Son to the Father as to his "essence"?' Acacius in reply said, that `no author, ancient or modern, was ever condemned out of his own writings.' As they kept on their discussion on this matter to a most tedious extent, with much acrimonious feeling and subtlety of argument, but without any approach to unity of judgment, Leonas arose and dissolved the council: and this was the conclusion of the Synod at Seleucia. For on the following day [Leonas] being urged to do so would not again meet with them. `I have been deputed by the emperor,' said he, `to attend a council where unanimity was expected to prevail: but since you can by no means come to a mutual understanding, I can no longer be present: go therefore to the church, if you please, and indulge in vain babbling there.' The Acacian faction conceiving this decision to be advantageous to themselves, also refused to meet with the others. The adverse party left alone met in the church and requested the attendance of those who followed Acacius, that cognizance might be taken of the case of Cyril, bishop of Jerusalem: for that prelate had been accused long before, on what grounds however I am unable to state. He had even been deposed, because owing to fear, he had not made his appearance during two whole years, after having been repeatedly summoned in order that the charges against him might be investigated. Nevertheless, when he was deposed, he sent a written notification to those who had condemned him, that he should appeal to

a higher jurisdiction: and to this appeal the emperor Constantius gave his sanction. Cyril was thus the first and indeed only clergyman who ventured to break through ecclesiastical usage, by becoming an appellant, in the way commonly done in the secular courts of judicature:[165] and he was now present at Seleucia, ready to be put upon his trial; on this account the other bishops invited the Acacian party to take their places in the assembly, that in a general council a definite judgment might be pronounced on the case of those who were arraigned: for they cited others also charged with various misdemeanors to appear before them at the same time, who to protect themselves had sought refuge among the partisans of Acacius. When therefore that faction persisted in their refusal to meet, after being repeatedly summoned, the bishops deposed Acacius himself, together with George of Alexandria, Uranius of Tyre, Theodulus of Chaeretapi in Phrygia, Theodosius of Philadelphia in Lydia, Evagrius of the island of Mytilene, Leontius of Tripolis in Lydia, and Eudoxius who had formerly been bishop of Germanica, but had afterwards insinuated himself into the bishopric of Antioch in Syria. They also deposed Patrophilus for contumacy, in not having presented himself to answer a charge preferred against him by a presbyter named Dorotheus. These they deposed: they also excommunicated Asterius, Eusebius, Abgarus, Basilicus, Phoebus, Fidelis, Eutychius, Magnus, and Eustathius; determining that they should not be restored to communion, until they made such a defense as would clear them from the imputations under which they lay. This being done, they addressed explanatory letters to each of the churches whose bishops had been deposed. Anianus was then constituted bishop of Antioch instead of Eudoxius: but the Acacians having soon after apprehended him, he was delivered into the

hands of Leonas and Lauricius, by whom he was sent into exile. The bishops who had ordained him being incensed on this account, lodged protests against the Acacian party with Leonas and Lauricius, in which they openly charged them with having violated the decisions of the Synod. Finding that no redress could be obtained by this means, they went to Constantinople to lay the whole matter before the emperor.

Chapter XLI.

On the Emperor's Return from the West, the Acacians assemble at Constantinople, and confirm the Creed of Ariminum, after making Some Additions to it.

And now the emperor returned from the West and appointed a prefect over Constantinople, Honoratus by name, having abolished the office of proconsul.[166] But the Acacians being beforehand with the bishops, calumniated them to the emperor, persuading him not to admit the creed which they had proposed. This so annoyed the emperor that he resolved to disperse them; he therefore published an edict, commanding that such of them as were subject to fill certain public offices should be no longer exempted from the performance of the duties attached to them. For several of them were liable to be called on to occupy various official departments,[167] connected both with the city magistracy, and in subordination to the presidents and governors of provinces.[168] While these were thus harassed the partisans of Acacius remained for a considerable time at Constantinople and held another Synod. Sending for thebishops at Bithynia, about fifty assembled on this occasion, among whom was Maris, bishop of Chalcedon:

these confirmed the creed read at Ariminum to which the names of the consuls had been prefixed.[169] It would have been unnecessary to repeat it here, had there not been some additions made to it; but since that was done, it may be desirable to transcribe it in its new form.[170]

`We believe in one God the Father Almighty, of whom are all things. And in the only-begotten Son of God, begotten of God before all ages, and before every beginning; through whom all things visible and invisible were made: who is the only-begotten born of the Father, the only of the only, God of God, like to the Father who begat him, according to the Scriptures, and whose generation no one knows but the Father only that begat him. We know that this only-begotten Son of God, as sent of the Father, came down from the heavens, as it is written, for the destruction of sin and death: and that he was born of the Holy Spirit, and of the Virgin Mary according to the flesh, as it is written, and conversed with his disciples; and that after every dispensation had been fulfilled according to his Father's will, he was crucified and died,and was buried and descended into the lowerparts of the earth, at whose presence hades itself trembled: who also arose from the dead on the third day, again conversed with his disciples, and after the completion of forty days was taken up into the heavens, and sits at the right hand of the Father, whence he will come in the last day, the day of the resurrection, in his Father's glory, to requite every one accord-to his works. [We believe] also in the Holy Spirit, whom he himself the only-begotten of God, Christ our Lord and God, promised to send to mankind as the Comforter, according as it is written,[171] "the Spirit of truth"; whom he sent to them after he was received into the heavens. But since

the term *ousia* [*substance or essence*], which was used by the fathers in a very simple and intelligible sense, but not being understood by the people, has been a cause of offense, we have thought proper to reject it, as it is not contained even in the sacred writings; and that no mention of it should be made in future, inasmuch as the holy Scriptures have nowhere mentioned the substance of the Father and of the Son. Nor ought the "subsistence" of the Father, and of the Son, and of the Holy Spirit to be even named. But we affirm that the Son is like the Father, in such a manner as the sacred Scriptures declare and teach. Let therefore all heresies which have been already condemned, or may have arisen of late, which are opposed to this exposition of the faith, be anathema.'

These things were recognized at that time at Constantinople. And now as we have at length wound our way through the labyrinth of all the various forms of faith, let us reckon the number of them. After that which was promulgated at Nicaea, two others were proposed at Antioch at the dedication of the church there.[172] A third was presented to the Emperorin Gaul by Narcissus and those who accompanied him.[173] The fourth was sent by Eudoxius into Italy.[174] There were three forms of the creed published at Sirmium, one of which having the consuls' names prefixed was read at Ariminum.[175] The Acacian party produced an eighth at Seleucia.[176] The last was that of Constantinople, containing the prohibitory clause respecting the mention of `substance' or `subsistence' in relation to God. To this creed Ulfilas bishop of the Goths gave his assent, although he had previously adhered to that of Nicaea; for he was a disciple of Theophilus bishop of the Goths, who was present at the Nicene council, and subscribed what was

there determined. Let this suffice on these subjects.

Chapter XLII.

On the Deposition of Macedonius, Eudoxius obtains the Bishopric of Constantinople.

Acacius, Eudoxius, and those at Constantinople who took part with them, became exceedingly anxious that they also on their side might depose some of the opposite party. Now it should be observed that neither of the factions were influenced by religious considerations in making depositions, but by other motives: for although they did not agree respecting the faith, yet the ground of their reciprocal depositions was not error in doctrine. The Acacian party therefore availing themselves of the emperor's indignation against others, and especially against Macedonius, which he was cherishing and anxious to vent, in the first place deposed Macedonius, both on account of his having occasioned so much slaughter, and also because he had admitted to communion a deacon who had been found guilty of fornication.[177] They then depose Eleusius bishop of Cyzicus, for having baptized, and afterwards invested with the diaconate, a priest of Hercules at Tyre named Heraclius, who was known to have practiced magic arts.[178] A like sentence was pronounced against Basil, or Basilas,-as he was also called,-who had been constituted bishop of Ancyra instead of Marcellus: the causes assigned for this condemnation were, that he had unjustly imprisoned a certain individual, loaded him with chains, and put him to the torture; that he had traduced some persons; and that he had disturbed the churches of Africa by his epistles. Dracontius was also deposed, because he

had left the Galatian church for that of Pergamos. Moreover they deposed, on various pretenses, Neonas bishop of Seleucia, the city in which the Synod had been convened, Sophronius of Pompeiopolis in Paphlagonia, Elpidius of Satala, in Macedonia, and Cyril of Jerusalem, and others for various reasons.

Chapter XLIII.

Of Eustathius Bishop of Sebastia.

But Eustathius bishop of Sebastia in Armenia was not even permitted to make his defense; because he had been long before deposed by Eulalius, his own father, who was bishop of Caeasarea in Cappadocia, for dressing in a style unbecoming the sacerdotal office.[179] Let it be noted that Meletius was appointed his successor, of whom we shall hereafter speak. Eustathius indeed was subsequently condemned by a Synod convened on his account at Gangra in Paphlagonia; he having, after his deposition by the council at Caesarea, done many things repugnant to the ecclesiastical canons. For he had `forbidden marriage,'[180] and maintained that meats were to be abstained from: he even separated many from their wives, and persuaded those who disliked to assemble in the churches to commune at home. Under the pretext of piety, he also seduced servants from their masters. He himself wore the habit of a philosopher, and induced his followers to adopt a new and extraordinary garb, directing that the hair of women should be cropped. He permitted the prescribed fasts to be neglected, but recommended fasting on Sundays. In short, he forbade prayers to be offered in the houses of married persons: and declared that both the benediction and the

communion of a presbyter who continued to live with a wife whom he might have lawfully married, while still a layman, ought to be shunned as an abomination. For doing and teaching these things and many others of a similar nature, a Synod convened, as we have said, at Gangra[181] in Paphlagonia deposed him, and anathematized his opinions. This, however, was done afterwards. But on Macedonius being ejected from the see of Constantinople, Eudoxius, who now looked upon the see of Antioch as secondary in importance, was promoted to the vacant bishopric; being consecrated by the Acacians, who in this instance cared not to consider that it was inconsistent with their former proceedings. For they who had deposed Dracontius because of his translation from Galatia to Pergamos, were clearly acting in contrariety to their own principles and decisions, in ordaining Eudoxius, who then made a second change. After this they sent their own exposition of the faith, in its corrected and supplementary form, to Arminium, ordering that all those who refused to sign it should be exiled on the authority of the emperor's edict. They also informed such other prelates in the East as coincided with them in opinion of what they had done; and more especially Patrophilus bishop of Scythopolis, who on leaving Seleucia had proceeded directly to his own city. Eudoxius having been constituted bishop of the imperial city, the great church named *Sophia* was at that time consecrated,[182] in the tenth consulate[183] of Constantius, and the third of Julian Caesar, on the 15th day of February. It was while Eudoxius occupied this see, that he first uttered that sentence which is still everywhere current, `The Father is impious, the Son is pious.' When the people seemed startled by this expression, and a disturbance began to be made, `Be not troubled,' said he, `on account of what I have just said: for the Father is

impious, because he worships no person; but the Son is pious because he worships the Father.' Eudoxius having said this, the tumult was appeased, and great laughter was excited in the church: and this saying of his continues to be a jest, even in the present day. The heresiarchs indeed frequently devised such subtle phrases as these, and by them rent the church asunder. Thus was the Synod at Constantinople terminated.

Chapter XLIV.

Of Meletius[184] *Bishop of Antioch.*

It becomes us now to speak of Meletius, who, as we have recently observed, was created bishop of Sebastia in Armenia, after the deposition of Eustathius; from Sebastia he was transferred to Beroea, a city of Syria. Being present at the Synod of Seleucia, he subscribed the creed set forth there by Acacius, and immediately returned thence to Beroea. When the convention of the Synod at Constantinople was held, the people of Antioch finding that Eudoxius, captivated by the magnificence of the see of Constantinople, had contemned their church, they sent for Meletius, and invested him with the bishopric of the church at Antioch. Now he at first avoided all doctrinal questions, confining his discourses to moral subjects; but subsequently he expounded to his auditors the Nicene creed, and asserted the doctrine of the *homoousion*. The emperor being informed of this, ordered that he should be sent into exile; and caused Euzoius, who had before been deposed together with Arius, to be installed bishop of Antioch in his stead. Such, however, as were attached to Meletius, separated themselves from the Arian congregation, and held their

assemblies apart: nevertheless, those who originally embraced the *homoousian* opinion would not communicate with them, because Meletius had been ordained by the Arians, and his adherents had been baptized by them. Thus was the Antiochian church divided, even in regard to those whose views on matters of faith exactly corresponded. Meanwhile the emperor getting intelligence that the Persians were preparing to undertake another war against the Romans, repaired in great haste to Antioch.

Chapter XLV.

The Heresy of Macedanius.

Macedonius on being ejected from Constantinople, bore his condemnation ill and became restless; he therefore associated himself with the other faction that had deposed Acacius and his party at Seleucia, and sent a deputation to Sophronius and Eleusius, to encourage them to adhere to that creed which was first promulgated at Antioch, and afterwards confirmed at Seleucia, proposing to give it the counterfeit[185] name of the `*homoiousian*' creed.[186] By this means he drew around him a great number of adherents, who from him are still denominated `Macedonians.' And although such as dissented from the Acacians at the Seleucian Synod had not previously used the term *homoiousios,* yet from that period they distinctly asserted it. There was, however, a popular report that this term did not originate with Macedonius, but was the invention rather of Marathonius, who a little before had been set over the church at Nicomedia; on which account the maintainers of this doctrine were also called `Marathonians.' To this

party Eustathius joined himself, who for the reasons before stated had been ejected from the church at Sebastia. But when Macedonius began to deny the Divinity of the Holy Spirit in the Trinity, Eustathius said: `I can neither admit that the Holy Spirit is God, nor can I dare affirm him to be a creature.' For this reason those who hold the *homoousion* of the Son call these heretics `*Pneumatomachi.*'[187] By what means these Macedonians became so numerous in the Hellespont, I shall state in its proper place.[188] The Acacians meanwhile became extremely anxious that another Synod should be convened at Antioch, in consequence of having changed their mind respecting their former assertion of the likeness `in all things' of the Son to the Father. A small number of them therefore assembled in the following consulate[189] which was that of Taurus and Florentius, at Antioch in Syria, where the emperor was at that time residing, Euzoïus being bishop. A discussion was then renewed on some of those points which they had previously determined, in the course of which they declared that the term `*homoios*' ought to be erased from the form of faith which had been published both at Ariminum and Constantinople; and they no longer concealed but openly declared that the Son was altogether unlike the Father, not merely in relation to his essence, but even as it respected his will i asserting boldly also, as Arius had already done, that he was made of nothing. Those in that city who favored the heresy of Aëtius, gave, their assent to this opinion; from which circumstance in addition to the general appellation of Arians, they were also termed `Anomoeans,'[190] and `Exucontians,'[191] by those at Antioch who embraced the homoousian, who nevertheless were at that time divided among themselves on account of Meletius, as I have

before observed. Being therefore questioned by them, how they dared to affirm that the Son is unlike the Father, and has his existence from nothing, after having acknowledged him `God of God' in their former creed? they endeavored to elude this objection by such fallacious subterfuges as these. `The expression, "*God of God,*"' said they, `is to be understood in the same sense as the words of the apostle,[192] "*but all things of God.*" Wherefore the Son is *of God,* as being one of these *all things:* and it is for this reason the words "according to the Scriptures" are added in the draught of the creed.' The author of this sophism was George bishop of Laodicea, who being unskilled in such phrases, was ignorant of the manner in which Origen had formerly explained these peculiar expressions of the apostle, having thoroughly investigated the matter. But notwithstanding these evasive cavilings, they were unable to bear the reproach and contumely they had drawn upon themselves, and fell back upon the creed which they had before put forth at Constantinople; and so each one retired to his own district. George returning to Alexandria, resumed his authority over the churches there, Athanasius still not having made his appearance. Those in that city who were opposed to his sentiments he persecuted; and conducting himself with great severity and cruelty, he rendered himself extremely odious to the people. At Jerusalem Arrenius[193] was placed over the church instead of Cyril: we may also remark that Heraclius was ordained bishop there after him, and after him Hilary. At length, however, Cyril returned to Jerusalem, and was again invested with the presidency over the church there. About the same time another heresy sprang up, which arose from the following circumstance.

Chapter XLVI.

Of the Apollinarians, and their Heresy.[194]

There were two men of the same name at Laodicea in Syria, a father and son: their name was Apollinaris; the former of them was a presbyter, and the latter a reader in that church. Both taught Greek literature, the father grammar, and the son rhetoric. The father was a native of Alexandria, and at first taught at Berytus, but afterwards removed to Laodicea, where he married, and the younger Apollinaris was born. They were contemporaries of Epiphanius the sophist, and being true friends they became intimate with him; but Theodotus bishop of Laodicea, fearing that such communication should pervert their principles, and lead them into paganism, forbade their associating with him: they, however, paid but little attention to this prohibition, their familiarity with Epiphanius being still continued. George, the successor of Theodotus, also endeavored to prevent their conversing with Epiphanius; but not being able in any way to persuade them on this point, he excommunicated them. The younger Apollinaris regarding this severe procedure as an act of injustice, and relying on the resources of his rhetorical sophistry, originated a new heresy, which was named after its inventor, and still has many supporters. Nevertheless some affirm that it was not for the reason above assigned that they dissented from George, but because they saw the unsettledness and inconsistency of his profession of faith; since he sometimes maintained that the Son is like the Father, in accordance with what had been determined in the Synod at Seleucia, and at other times countenanced the Arian view. They therefore made this a pretext for separation from him: but as no one followed their example, they introduced a new form of doctrine, and at first they asserted that in the economy of the incarnation, God the

Word assumed a human body without a soul. Afterwards, as if changing mind, they retracted, admitting that he took a soul indeed, but that it was an irrational one, God the Word himself being in the place of a mind. Those who followed them and bear their name at this day affirm that this is their only point of distinction [from the Catholics]; for they recognize the consubstantiality of the persons in the Trinity. But we will make further mention of the two Apollinares in the proper place.[195]

Chapter XLVII.

Successes of Julian; Death of the Emperor Constantius.

While the Emperor Constantius continued his residence at Antioch, Julian Caesar engaged with an immense army of barbarians in the Gauls, and obtaining the victory over them, he became extremely popular among the soldiery and was proclaimed emperor by them. When this was made known, the Emperor Constantius was affected most painfully; he was therefore baptized by Euzoius, and immediately prepared to undertake an expedition against Julian. On arriving at the frontiers of Cappadocia and Cilicia, his excessive agitation of mind produced apoplexy, which terminated his life at Mopsucrene, in the consulate of Taurus and Florentius,[196] on the 3d of November. This was in the first year of the 285th Olympiad. Constantius had lived forty-five years, having reigned thirty-eight years; thirteen of which he was his father's colleague in the empire, and after his father's death for twenty-five years [sole emperor], the history of which latter period is contained in this book.

Book III.

Chapter I.

Of Julian; his Lineage and Education; his Elevation to the Throne; his Apostasy to Paganism.

The Emperor Constantius died on the frontiers of Cilicia on the 3d of November, during the consulate of Taurus and Florentius; Julian leaving the western parts of the empire about the 11th of December following, under the same consulate, came to Constantinople, where he was proclaimed emperor.[1] And as I must needs speak of the character of this prince who was eminently distinguished for his learning, let not his admirers expect that I should attempt a pompous rhetorical style, as if it were necessary to make the delineation correspond with the dignity of the subject: for my object being to compile a history of the Christian religion, it is both proper in order to the being better understood, and consistent with my original purpose, to maintain a humble and unaffected style.[2] However, it is proper to describe his person, birth, education, and the manner in which he became possessed of the sovereignty; and in order to do this it will be needful to enter into some antecedent details. Constantine who gave Byzantium his own name, had two brothers named Dalmatius and Constantius, the offspring of the same father, but by a different mother. The former of these had a son who bore his own name: the latter had two sons, Gallus and Julian. Now as on the death of Constantine who founded Constantinople, the soldiery had put the younger brother Dalmatius to death, the lives of his two orphan children were also endangered: but a disease which threatened to be fatal preserved Gallus

from the violence of his father's murderers; while the tenderness of Julian's age-for he was only eight years old at the time-protected him. The emperor's jealousy toward them having been gradually subdued, Gallus attended the schools at Ephesus in Ionia, in which country considerable hereditary possessions had been left them. And Julian, when he was grown up, pursued his studies at Constantinople, going constantly to the palace, where the schools then were, in plain clothes, under the superintendence of the eunuch Mardonius. In grammar Nicocles the Lacaedemonian was his instructor; and Ecebolius the Sophist, who was at that time a Christian, taught him rhetoric: for the emperor had made the provision that he should have no pagan masters, lest he should be seduced to the pagan superstitions. For Julian was a Christian at the beginning. His proficiency in literature soon became so remarkable, that it began to be said that he was capable of governing the Roman empire; and this popular rumor becoming generally diffused, greatly disquieted the emperor's mind, so that he had him removed from the Great City to Nicomedia, forbidding him at the same time to frequent the school of Libanius the Syrian Sophist. For Libanius having been driven at that time from Constantinople, by a combination of the educators there, had retired to Nicomedia, where he opened a school. Here he gave vent to his indignation against the educators in the treatise he composed regarding them. Julian was, however, interdicted from being his auditor, because Libanius was a pagan in religion: nevertheless he privately, procured his orations, which he not only greatly admired, but also frequently and with close study perused. As he was becoming very expert in the rhetorical art, Maximus the philosopher arrived at Nicomedia (not the Byzantine, Euclid's father) but the Ephesian, whom the emperor Valentinian

afterwards caused to be executed as a practicer of magic. This took place later; at that time the only thing that attracted him to Nicomedia was the fame of Julian. From him [Julian] received, in addition to the principles of philosophy, his own religious sentiments, and a desire to possess the empire. When these things reached the ears of the emperor, Julian, between hope and fear, became very anxious to lull the suspicions which had been awakened, and therefore began to assume the external semblance of what he once was in reality. He was shaved to the very skin,[3] and pretended to live a monastic life: and while in private he pursued his philosophical studies, in public he read the sacred writings of the Christians, and moreover was constituted a reader[4] in the church of Nicomedia. Thus by these specious pretexts he succeeded in averting the emperor's displeasure. Now he did all this from fear, but he by no means abandoned his hope; telling his friends that happier times were not far distant, when he should possess the imperial sway. In this condition of things his brother Gallus having been created Caesar, on his way to the East came to Nicomedia to see him. But when not long after this Gallus was slain, Julian was suspected by the emperor; wherefore he directed that a guard should be set over him: he soon, however, found means of escaping from them, and fleeing from place to place he managed to be in safety. At last the Empress Eusebia having discovered his retreat, persuaded the emperor to leave him uninjured, and permit him to go to Athens to pursue his philosophical studies. From thence-to be brief-the emperor recalled him, and after created him Caesar; in addition to this, uniting him in marriage to his own sister Helen, he sent him against the barbarians. For the barbarians whom the Emperor Constantius had engaged as auxiliary forces against the tyrant Magnentius, having

proved of no use against the usurper, were beginning to pillage the Roman cities. And inasmuch as he was young he ordered him to undertake nothing without consulting the other military chiefs.

Now these generals having obtained such authority, became lax in their duties, and the barbarians in consequence strengthened themselves. Julian perceiving this allowed the commanders to give themselves up to luxury and revelling, but exerted himself to infuse courage into the soldiery, offering a stipulated reward to any one who should kill a barbarian. This measure effectually weakened the enemy and at the same time conciliated to himself the affections of the army. It is reported that as he was entering a town a civic crown which was suspended between two pillars fell upon his head, which it exactly fitted: upon which all present gave a shout of admiration, regarding it as a presage of his one day becoming emperor. Some have affirmed that Constantius sent him against the barbarians, in the hope that he would perish in an engagement with them. I know not whether those who say this speak the truth; but it certainly is improbable that he should have first contracted so near an alliance with him, and then have sought his destruction to the prejudice of his own interests. Let each form his own judgment of the matter. Julian's complaint to the emperor of the inertness of his military officers procured for him a coadjutor in the command more in sympathy with his own ardor; and by their combined efforts such an assault was made upon the barbarians, that they sent him an embassy, assuring him that they had been ordered by the emperor's letters, which were produced, to march into the Roman territories. But he cast the ambassador into prison, and vigorously attacking the forces of the enemy, totally defeated them;

and having taken their king prisoner, he sent him alive to Constantius. Immediately after this brilliant success he was proclaimed emperor by the soldiers; and inasmuch as there was no imperial crown at hand, one of his guards took the chain which he wore about his own neck, and bound it around Julian's head. Thus Julian became emperor: but whether he subsequently conducted himself as became a philosopher, let my readers determine. For he neither entered into communication with Constantius by an embassy, nor paid him the least homage in acknowledgment of past favors; but constituting other governors over the provinces, he conducted everything just as it pleased him. Moreover, he sought to bring Constantius into contempt, by reciting publicly in every city the letters which he had written to the barbarians; and thus having rendered the inhabitants of these places disaffected, they were easily induced to revolt from Constantius to himself. After this he no longer wore the mask of Christianity, but everywhere opened the pagan temples, offering sacrifice to the idols; and designating himself `Pontifex Maximus,'[5] gave permission to such as would to celebrate their superstitious festivals. In this manner he managed to excite a civil war against Constantius; and thus, as far as he was concerned, he would have involved the empire in all the disastrous consequences of a war. For this philosopher's aim could not have been attained without much bloodshed: but God, in the sovereignty of his own councils, checked the fury of these antagonists without detriment to the state, by the removal of one of them. For when Julian arrived among the Thracians, intelligence was brought him that Constantius was dead; and thus was the Roman empire at that time preserved from the intestine strife that threatened it. Julian forthwith made his public entry into Constantinople; and considered with himself how he

might best conciliate the masses and secure popular favor. Accordingly he had recourse to the following measures: he knew that Constantius had rendered himself odious to the defenders of the homoousian faith by having driven them from the churches, and proscribed their bishops.[6] He was also aware that the pagans were extremely discontented because of the prohibitions which prevented their sacrificing to their gods, and were very anxious to get their temples opened, with liberty to exercise their idolatrous rites. In fact, he was sensible that while both these classes secretly entertained rancorous feelings against his predecessor, the people in general were exceedingly exasperated by the violence of the eunuchs, and especially by the rapacity of Eusebius the chief officer of the imperial bed-chamber. Under these circumstances he treated all parties with subtlety: with some he dissimulated; others he attached to himself by conferring obligations upon them, for he was fond of affecting beneficence; but to all in common he manifested his own predilection for the idolatry of the heathens. And first in order to brand the memory of Constantius by making him appear to have been cruel toward his subjects, he recalled the exiled bishops, and restored to them their confiscated estates. He next commanded the suitable agents to see that the pagan temples should be opened without delay. Then he directed that such individuals as had been victims of the extortionate conduct of the eunuchs, should receive back the property of which they had been plundered. Eusebius, the chief of the imperial bed-chamber, he punished with death, not only on account of the injuries he had inflicted on others, but because he was assured that it was through his machinations that his brother Gallus had been killed. The body of Constantius he honored with an imperial funeral, but expelled the eunuchs, barbers, and cooks

from the palace. The eunuchs he dispensed with, because they were unnecessary in consequence of his wife's decease, as he had resolved not to marry again; the cooks, because he maintained a very simple table; and the barbers, because he said one was sufficient for a great many persons. These he dismissed for the reasons given; he also reduced the majority of the secretaries to their former condition, and appointed for those who were retained a salary befitting their office. The mode of public traveling[7] and conveyance of necessaries he also reformed, abolishing the use of mules, oxen, and asses for this purpose, and permitting horses only to be so employed. These various retrenchments were highly lauded by some few, but strongly reprobated by all others, as tending to bring the imperial dignity into contempt, by stripping it of those appendages of pomp and magnificence which exercise so powerful an influence over the minds of the vulgar. Not only so, but at night he was accustomed to sit up composing orations which he afterwards delivered in the senate: though in fact he was the first and only emperor since the time of Julius Caesar who made speeches in that assembly. To those who were eminent for literary attainments, he extended the most flattering patronage, and especially to those who were professional philosophers; in consequence of which, abundance of pretenders to learning of this sort resorted to the palace from all quarters, wearing their palliums, being more conspicuous for their costume than their erudition. These impostors, who invariably adopted the religious sentiments of their prince, were all inimical to the welfare of the Christians; and Julian himself, whose excessive vanity prompted him to deride all his predecessors in a book which he wrote entitled *The Caesars,* was led by the same haughty disposition to compose treatises against the Christians

also.[8] The expulsion of the cooks and barbers is in a manner becoming a philosopher indeed, but not an emperor; but ridiculing and caricaturing of others is neither the part of the philosopher nor that of the emperor: for such personages ought to be superior to the influence of jealousy and detraction. An emperor may be a philosopher in all that regards moderation and self-control; but should a philosopher attempt to imitate what might become an emperor, he would frequently depart from his own principles. We have thus briefly spoken of the Emperor Julian, tracing his extraction, education, temper of mind, and the way in which he became invested with the imperial power.

Chapter II.

Of the Sedition exalted at Alexandria, and how George was slain.

It is now proper to mention what took place in the churches under the same [emperor]. A great disturbance occurred at Alexandria in consequence of the following circumstance. There was a place in that city which had long been abandoned to neglect and filth, wherein the pagans had formerly celebrated their mysteries, and sacrificed human beings to Mithra.[9] This being empty and otherwise useless, Constantius had granted to the church of the Alexandrians; and George wishing to erect a church on the site of it, gave directions that the place should be cleansed. In the process of clearing it, an adytum[10] of vast depth was discovered which unveiled the nature of their heathenish rites: for there were found there the skulls of many persons of all ages, who were said to have been immolated for the purpose of

divination by the inspection of entrails, when the pagans performed these and such like magic arts whereby they enchanted the souls of men. The Christians on discovering these abominations in the adytum of the Mithreum, went forth eagerly to expose them to the view and execration of all; and therefore carried the skulls throughout the city, in a kind of triumphal procession, for the inspection of the people. When the pagans of Alexandria beheld this, unable to bear the insulting character of the act, they became so exasperated, that they assailed the Christians with whatever weapon chanced to come to hand, in their fury destroying numbers of them in a variety of ways: some they killed with the sword, others with clubs and stones; some they strangled with ropes, others they crucified, purposely inflicting this last kind of death in contempt of the cross of Christ: most of them they wounded; and as it generally happens in such a case, neither friends nor relatives were spared, but friends, brothers, parents, and children imbrued their hands in each other's blood. Wherefore the Christians ceased from cleansing the Mithreum: the pagans meanwhile having dragged George out of the church, fastened him to a camel, and when they had torn him to pieces, they burnt him together with the camel.[11]

Chapter III.

The Emperor Indignant at the Murder of George, rebukes the Alexandrians by Letter.

The emperor being highly indignant at the assassination of George, wrote to the citizens of Alexandria, rebuking their violence in the strongest terms. A report was circulated that those who detested him because of

Athanasius, perpetrated this outrage upon George: but as for me I think it is undoubtedly true that such as cherish hostile feelings against particular individuals are often found identified with popular commotions; yet the emperor's letter evidently attaches the blame to the populace, rather than to any among the Christians. George, however, was at that time, and had for some time previously been, exceedingly obnoxious to all classes, which is sufficient to account for the burning indignation of the multitude against him. That the emperor charges the people with the crime may be seen from his letter which was expressed in the following terms.

Emperor Caesar Julian Maximus Augustus to the Citizens of Alexandria.[12]

Even if you have neither respect for Alexander the founder of your city, nor, what is more, for that great and most holy god Serapis; yet how is it you have made no account not only of the universal claims of humanity and social order, but also of what is due to us, to whom all the gods, and especially the mighty Serapis, have assigned the empire of the world, for whose cognizance therefore it became you to reserve all matters of public wrong? But perhaps the impulse of rage and indignation, which taking possession of the mind, too often stimulate it to the most atrocious acts, has led you astray. It seems, however, that when your fury had in some degree moderated, you aggravated your culpability by adding a most heinous offense to that which had been committed under the excitement of the moment: nor were you,although but the common people, ashamed to perpetrate those very acts on account of which you justly detested them. By Serapis I conjure you tell me, for what

unjust deed were ye so indignant at George? You will perhaps answer, it was because he exasperated Constantius of blessed memory against you: because he introduced an army into the sacred city: because in consequence the governor[13] of Egypt despoiled the god's most holy temple of its images, votive offerings, and such other consecrated apparatus as it contained; who, when ye could not endure the sight of such a foul desecration, but attempted to defend the god from sacrilegious hands, or rather to hinder the pillage of what had been consecrated to his service, in contravention of all justice, law, and piety, dared to send armed bands against you. This he probably did from his dreading George more than Constantius: but he would have consulted better for his own safety had he not been guilty of this tyrannical conduct, but persevered in his former moderation toward you. Being on all these accounts enraged against George as the adversary of the gods, you have again polluted your sacred city; whereas you ought to have impeached him before the judges. For had you thus acted, neither murder, nor any other unlawful deed would have been committed; but justice being equitably dispensed, would have preserved you innocent of these disgraceful excesses, while it brought on him the punishment due to his impious crimes. Thus too, in short, the insolence of those would have been curbed who contemn the gods, and respect neither cities of such magnitude, nor so flourishing a population; but make the barbarities they practice against them the prelude, as it were, of their exercise of power. Compare therefore this my present letter, with that which I wrote you some time since. With what high commendation did I then greet you! But now, by the immortal gods, with an equal disposition to praise you I am unable to do so on account of your heinous misdoings. The people have had the audacity to tear a

man in pieces, like dogs; nor have they been subsequently ashamed of this inhuman procedure, nor desirous of purifying their hands from such pollution, that they may stretch them forth in the presence of the gods undefiled by blood. You will no doubt be ready to say that George justly merited this chastisement; and we might be disposed perhaps to admit that he deserved still more acute tortures. Should you farther affirm that on your account he was worthy of these sufferings, even this might also be granted. But should you add that it became you to inflict the vengeance due to his offenses, that I could by no means acquiesce in; for you have laws to which it is the duty of every one of you to be subject, and to evince your respect for both publicly, as well as in private. If any individual should transgress those wise and salutary regulations which were originally constituted for the well-being of the community, does that absolve the rest from obedience to them? It is fortunate for you, ye Alexandrians, that such an atrocity has been perpetrated in our reign, who, by reason of our reverence for the gods, and on account of our grandfather and uncle[14] whose name we bear, and who governed Egypt and your city, still retain a fraternal affection for you. Assuredly that power which will not suffer itself to be disrespected, and such a government as is possessed of a vigorous and healthy constitution, could not connive at such unbridled licentiousness in its subjects, without unsparingly purging out the dangerous distemper by the application of remedies sufficiently potent. We shall however in your case, for the reasons already assigned, restrict ourselves to the more mild and gentle medicine of remonstrance and exhortation; to the which mode of treatment we are persuaded ye will the more readily submit, inasmuch as we understand ye are Greeks by original descent, and also still preserve in your memory

and character the traces of the glory of your ancestors. Let this be published to our citizens of Alexandria.

Such was the emperor's letter.

Chapter IV.

On the Death of George, Athanasius returns to Alexandria, and takes Possession of his See.

Not long after this, Athanasius returning from his exile, was received with great joy by the people of Alexandria. They expelled at that time the Arians from the churches, and restored Athanasius to the possession of them. The Arians meanwhile assembling themselves in low and obscure buildings, ordained Lucius to supply the place of George. Such was the state of things at that time at Alexandria.

Chapter V.

Of Lucifer and Eusebius.

About the same time Lucifer and Eusebius[15] were by an imperial order, recalled from banishment out of the Upper Thebais; the former being bishop of Carala, a city of Sardinia, the latter of Vercellae, a city of the Ligurians in Italy, as I have said[16] previously. These two prelates therefore consulted together on the most effectual means of preventing the neglected canons[17] and discipline of the church from being in future violated and despised.

Chapter VI.

Lucifer goes to Antioch and consecrates Paulinus.

It was decided therefore that Lucifer should go to Antioch in Syria, and Eusebius to Alexandria, that by assembling a Synod in conjunction with Athanasius, they might confirm the doctrines of the church. Lucifer sent a deacon as his representative, by whom he pledged himself to assent to whatever the Synod might decree; but he himself went to Antioch, where he found the church in great disorder, the people not being agreed among themselves. For not only did the Arian heresy, which had been introduced by Euzoius, divide the church, but, as we before said,[18] the followers of Meletius also, from attachment to their teacher, separated themselves from those with whom they agreed in sentiment. When therefore Lucifer had constituted Paulinus their bishop, he again departed.

Chapter VII.

By the Co-operation of Eusebius and Athanasius a Synod is held at Alexandria, wherein the Trinity is declared to be Consubstantial.

As soon as Eusebius reached Alexandria, he in concert with Athanasius immediately convoked a Synod. The bishops assembled on this occasion out of various cities, took into consideration many subjects of the utmost importance. They asserted the divinity of the Holy Spirit[19] and comprehended him in the consubstantial Trinity: they also declared that the Word in being made

man, assumed not only flesh, but also a soul, in accordance with the views of the early ecclesiastics. For they did not introduce any new doctrine of their own devising into the church, but contented themselves with recording their sanction of those points which ecclesiastical tradition has insisted on from the beginning, and wise Christians have demonstratively taught. Such sentiments the ancient fathers have uniformly maintained in all their controversial writings. Irenaeus, Clemens, Apollinaris of Hierapolis, and Serapion who presided over the church at Antioch, assure us in their several works, that it was the generally received opinion that Christ in his incarnation was endowed with a soul. Moreover, the Synod convened on account of Beryllus[20] bishop of Philadelphia in Arabia, recognized the same doctrine in their letter to that prelate. Origen also every where in his extant works accepts that the Incarnate God took on himself a human soul. But he more particularly explains this mystery in the ninth volume of his *Comments upon Genesis,* where he shows that Adam and Eve were types of Christ and the church. That holy man Pamphilus, and Eusebius who was surnamed after him, are trustworthy witnesses on this subject: both these witnesses in their joint life of Origen, and admirable defense of him in answer to such as were prejudiced against him, prove that he was not the first who made this declaration, but that in doing so he was the mere expositor of the mystical tradition of the church. Those who assisted at the Alexandrian Council examined also with great minuteness the question concerning `Essence' or `Substance,' and `Existence,' `Subsistence,' or `Personality.' For Hosius, bishop of Cordova in Spain, who has been before referred to as having been sent by the Emperor Constantine to allay the excitement which Arius had caused, originated the controversy about these

terms in his earnestness to overthrow the dogma of Sabellius the Libyan. In the council of Nicaea, however, which was held soon after, this dispute was not agitated; but in consequence of the contention about it which subsequently arose, the matter was freely discussed at Alexandria.[21] It was there determined that such expressions as *ousia* and *hypostasis* ought not to be used in reference to God: for they argued that the word *ousia* is nowhere employed in the sacred Scriptures; and that the apostle has misapplied the term *hypostasis*[22] owing to an inevitable necessity arising from the nature of the doctrine. They nevertheless decided that in refutation of the Sabellian error these terms were admissible, in default of more appropriate language, lest it should be supposed that one thing was indicated by a threefold designation; whereas we ought rather to believe that each of those named in the Trinity is God in his own proper person. Such were the decisions of this Synod. If we may express our own judgment concerning substance and personality, it appears to us that the Greek philosophers have given us various definitions of *ousia,* but have not taken the slightest notice of *hypostasis.* Irenaenus[23] the grammarian indeed, in his Alphabetical [Lexicon entitled] *Atticistes,* even declares it to be a barbarous term; for it is not to be found in any of the ancients, except occasionally in a sense quite different from that which is attached to it in the present day. Thus Sophocles, in his tragedy entitled *Phoenix,* uses it to signify `treachery': in Menander it implies `sauces'; as if one should call the `sediment' at the bottom of a hogshead of wine *hypostasis.* But although the ancient philosophical writers scarcely noticed this word, the more modern ones have frequently used it instead of *ousia.* This term, as we before observed, has been variously defined: but can that which is capable of being

circumscribed by a definition be applicable to God who is incomprehensible? Evagrius in his *Monachicus,*[24] cautions us against rash and inconsiderate language in reference to God; forbidding all attempt to define the divinity, inasmuch as it is wholly simple in its nature: `for,' says he, `definition belongs only to things which are compound.' The same author further adds, `Every proposition has either a "genus" which is predicted, or a "species," or a "differentia," or a "proprium," or an "accidens," or that which is compounded of these: but none of these can be supposed to exist in the sacred Trinity. Let then what is inexplicable be adored in silence.' Such is the reasoning of Evagrius, of whom we shall again speak hereafter.[25] We have indeed made a digression here, but such as will tend to illustrate the subject under consideration.

Chapter VIII.

Quotations from Athanasius' `Defense of his Flight.'

On this occasion Athanasius read to those present the *Defense* which he had composed some time before in justification of his flight; a few passages from which it may be of service to introduce here, leaving the entire production, which is too long to be transcribed, to be sought out and perused by the studious.[26] See the daring enormities of the impious persons! Such are their proceedings: and yet instead of blushing at their former clumsy intrigues against us, they even now abuse us for having effected our escape out of their murderous hands; nay, are grievously vexed that they were unable to put us out of the way altogether. In short, they overlook the fact that while they pretend to upbraid us with `cowardice,'

they are really criminating themselves: for if it be disgraceful to flee, it is still more so to pursue, since the one is only endeavoring to avoid being murdered, while the other is seeking to commit the deed. But Scripture itself directs us to flee:[27] and those who persecute unto death, in attempting to violate the law, constrain us to have recourse to flight. They should rather, therefore, be ashamed of their persecution, than reproach us for having sought to escape from it: let them cease to harass, and those who flee will also cease. Nevertheless they set no bounds to their malevolence, using every art to entrap us, in the consciousness that the flight of the persecuted is the strongest condemnation of the persecutor: for no one runs away from a mild and beneficent person, but from one who is of a barbarous and cruel disposition. Hence it was that `Every one that was discontented and in debt' fled from Saul to David.[28] Wherefore these [foes of ours] in like manner desire to kill such as conceal themselves, that no evidence may exist to convict them of their wickedness. But in this also these misguided men most egregiously deceive themselves: for the more obvious the effort to elude them, the more manifestly will their deliberate slaughters and exiles be exposed. If they act the part of assassins, the voice of the blood which is shed will cry against them the louder: and if they condemn to banishment, they will raise so everywhere living monuments-of their own injustice and oppression. Surely unless their intellects were unsound they would perceive the dilemma in which their own counsels entangle them. But since they have lost sound judgment, their folly is exposed when they vanish, and when they seek to stay they do not see their wickedness.[29] But if they reproach those who succeed in secreting themselves from the malice of their blood-thirsty adversaries, and revile such as flee from their persecutors, what will they say to

Jacob's retreat from the rage of his brother Esau,[30] and to Moses[31] retiring into the land of Midian for fear of Pharaoh? And what apology will these babblers make for David's[32] flight from Saul, when he sent messengers from his own house to dispatch him; and for his concealment in a cave, after contriving to extricate himself from the treacherous designs of Abimelech,[33] by feigning madness? What will these reckless asserters of whatever suits their purpose answer, when they are reminded of the great prophet Elijah,[34] who by calling upon God had recalled the dead to life, hiding himself from dread of Ahab, and fleeing on account of Jezebel's menaces? At which time the sons of the prophets also, being sought for in order to be slain, withdrew, and were concealed in caves by Obadiah;[35] or are they unacquainted with these instances because of their antiquity? Have they forgotten also what is recorded in the Gospel, that the disciples retreated and hid themselves for fear of the Jews?[36] Paul,[37] when sought for by the governor [of Damascus] `was let down from the wall in a basket, and thus escaped the hands of him that sought him.' Since then Scripture relates these circumstances concerning the saints, what excuse can they fabricate for their temerity? If they charge us with `cowardice,' it is in utter insensibility to the condemnation it pronounces on themselves. If they asperse these holy men by asserting that they acted contrary to the will of God, they demonstrate their ignorance of Scripture. For it was commanded in the Law that `cities of refuge' should be constituted,[38] by which provision was made that such as were pursued in order to be put to death might have means afforded of preserving themselves. Again in the consummation of the ages, when the Word of the Father, who had before spoken by

Moses, came himself to the earth, he gave this express injunction, `When they persecute you in one city, flee unto another:'[39] and shortly after, `When therefore ye shall see the abomination of desolation, spoken of by Daniel the prophet, stand in the holy place (let whosoever reads, understand), then let those in Judea flee unto the mountains: let him that is on the house-top not come down to take anything out of his house; nor him that is in the fields return to take his clothes.'[40] The saints therefore knowing these precepts, had such a sort of training for their action: for what the Lord then commanded, he had before his coming in the flesh already spoken of by his servants. And this is a universal rule for man, leading to perfection, `to practice whatever God has enjoined.' On this account the Word himself, becoming incarnate for our sake, deigned to conceal himself when he was sought for;[41] and being again persecuted, condescended to withdraw to avoid the conspiracy against him. For thus it became him, by hungering and thirsting and suffering other afflictions, to demonstrate that he was indeed made man.[42] For at the very commencement, as soon as he was born, he gave this direction by an angel to Joseph: `Arise and take the young child and his mother, and flee into Egypt, for Herod will seek the infant's life.'[43] And after Herod's death, it appears that for fear of his son Archelaus he retired to Nazareth. Subsequently; when he gave unquestionable evidence of his Divine character by healing the withered hand, `when the Pharisees took council how they might destroy him,[44] Jesus knowing their wickedness withdrew himself thence.' Moreover, when he had raised Lazarus from the dead, and they had become still more intent on destroying him, [we are told that] `Jesus walked no more openly among the Jews,[45]

but retired into a region on the borders of the desert.' Again when the Saviour said, `Before Abraham was, I am;'[46] and the Jews took up stones to cast at him; Jesus concealed himself, and going through the midst of them out of the Temple, went away thence, and so escaped. Since then they see these things, or rather understand them,[47] (for they will not see,) are they not deserving of being burnt with fire, according to what is written, for acting and speaking so plainly contrary to all that the Lord did and taught? Finally, when John had suffered martyrdom, and his disciples had buried his body, Jesus having heard what was done, departed thence by ship into a desert place apart.[48] Now the Lord did these things and so taught. But would that these men of whom I speak, had the modesty to confine their rashness to men only, without daring to be guilty of such madness as to accuse the Saviour himself of `cowardice'; especially after having already uttered blasphemies against him. But even if they be insane they will not be tolerated and their ignorance of the gospels be detected by every one. The cause for retreat and flight under such circumstances as these is reasonable and valid, of which the evangelists have afforded us precedents in the conduct of our Saviour himself: from which it may be inferred that the saints have always been justly influenced by the same principle, since whatever is recorded of him as man, is applicable to mankind in general. For he took on himself our nature, and exhibited in himself the affections of our infirmity, which John has thus indicated: `Then they sought to take him; but no man laid hands on him, because his hour was not yet come.'[49] Moreover, before that hour came, he himself said to his mother, `Mine hour is not yet come;'[50] and to those who were denominated his brethren, `My time is not yet come.' Again when the

time had arrived, he said to his disciples, `Sleep on now, and take your rest: for behold the hour is at hand, and the Son of man shall be betrayed into the hands of sinners.'[51] ... So[52] that he neither permitted himself to be apprehended before the time came; nor when the time was come did he conceal himself, but voluntarily gave himself up to those who had conspired against him.[53] ... Thus also the blessed martyrs have guarded themselves in times of persecution: being persecuted they fled, and kept themselves concealed; but being discovered they suffered martyrdom.

Such is the reasoning of Athanasius in his apology for his own flight.

Chapter IX.

After the Synod of Alexandria, Eusebius proceeding to Antioch finds the Catholics at Variance on Account of Paulinus' Consecration; and having exerted himself in vain to reconcile them, he departs; Indignation of Lucifer and Origin of a Sect called after him.

As soon as the council of Alexandria was dissolved, Eusebius bishop of Vercellae went from Alexandria to Antioch; there finding that Paulinus had been ordained by Lucifer, and that the people were disagreeing among themselves, -for the partisans of Meletius held their assemblies apart,-he was exceedingly grieved at the want of harmony concerning this election, and in his own mind disapproved of what had taken place. His respect for Lucifer however induced him to be silent about it, and on his departure he engaged that all things should be

set right by a council of bishops. Subsequently he labored with great earnestness to unite the dissentients, but did not succeed. Meanwhile Meletius returned from exile; and finding his followers holding their assemblies apart from the others, he set himself at their head. But Euzoïus, the chief of the Arian heresy, had possession of the churches: Paulinus[54] only retained a small church within the city, from which Euzoius had not ejected him, on account of his personal respect for him. But Meletius assembled his adherents without the gates of the city. It was under these circumstances that Eusebius left Antioch at that time. When Lucifer understood that his ordination of Paul was not approved of by Eusebius, regarding it as an insult, he became highly incensed; and not only separated himself from communion with him, but also began, in a contentious spirit, to condemn what had been determined by the Synod. These things occurring at a season of grievous disorder, alienated many from the church; for many attached themselves to Lucifer, and thus a distinct sect arose under the name of `Luciferians.'[55] Nevertheless Lucifer was unable to give full expression to his anger, inasmuch as he had pledged himself by his deacon to assent to whatever should be decided on by the Synod. Wherefore he adhered to the tenets of the church, and returned to Sardinia to his own see: but such as at first identified themselves with his quarrel, still continue separate from the church. Eusebius, on the other hand, traveling throughout the Eastern provinces like a good physician, completely restored those who were weak in the faith, instructing and establishing them in ecclesiastical principles. After this he passed over to Illyricum, and thence to Italy, where he pursued a similar course.

Chapter X.

Of Hilary Bishop of Poictiers.

There, however, Hilary bishop of Poictiers (a city of Aquitania Secunda) had anticipated him, having previously confirmed the bishops of Italy and Gaul in the doctrines of the orthodox faith; for he first had returned from exile to these countries. Both therefore nobly combined their energies in defense of the faith: and Hilary being a very eloquent man, maintained with great power the doctrine of the *homoousion* in books which he wrote in Latin. In these he gave sufficient support [to the doctrine] and unanswerably confuted the Arian tenets. These things took place shortly after the recall of those who had been banished. But it must be observed, that at the same time Macedonius, Eleusius, Eustathius, and Sophronius, with all their partisans, who had but the one common designation Macedonians, held frequent Synods in various places.[56] Having called together those of Seleucia who embraced their views, they anathematized the bishops of the other party, that is the Acacian: and rejecting the creed of Ariminum, they confirmed that which had been read at Seleucia. This, as I have stated in the preceding book,[57] was the same as had been before promulgated at Antioch. When they were asked by some one, `Why have ye, who are called Macedonians hitherto, retained communion with the Acacians, as though ye, agreed in opinion, if ye really hold different sentiments?' they replied thus, through Sophronius, bishop of Pompeiopolis, a city of Paphlagonia: `Those in the West,' said he, `were infected with the homoousian error as with a disease: Aëtius in the East adulterated the purity of the faith by introducing the assertion of a dissimilitude of substance. Now both of these dogmas are illegitimate; for the former rashly blended into one the distinct persons of the Father and the Son, binding them together by that

cord of iniquity the term *homoousion;* while Aëtius wholly separated that affinity of nature of the Son to the Father, by the expression *anomoion,* unlike as to substance or essence. Since then both these opinions run into the very opposite extremes, the middle course between them appeared to us to be more consistent with truth and piety: we accordingly assert that the Son is "like the Father as to subsistence."'

Such was the answer the Macedonians made by Sophronius to that question, as Sabinus assures us in his *Collection of the Synodical Acts.* But in decrying Aëtius as the author of the Anomoion doctrine, and not Acacius, they flagrantly disguise the truth, in order to seem as far removed from the Arians on the one side, as from the Homoousians on the other: for their own words convict them of having separated from them both, merely from the love of innovation. With these remarks we close our notice of these persons.

Chapter XI.

The Emperor Julian extracts Money from the Christians.

Although at the beginning of his reign the Emperor Julian conducted himself mildly toward all men; but as he went on he did not continue to show the same equanimity. He most readily indeed acceded to the requests of the Christians, when they tended in any way to cast odium on the memory of Constantius; but when this inducement did not exist, he made no effort to conceal the rancorous feelings which he entertained towards Christians in general. Accordingly he soon ordered that the church of the Novatians at Cyzicus,

which Euzoïus had totally demolished, should be rebuilt, imposing a very heavy penalty upon Eleusius bishop of that city, if he failed to complete that structure at his own expense within the space of two months. Moreover, he favored the pagan superstitions with the whole weight of his authority: and the temples of the heathen were opened, as we have before stated;[58] but he himself also publicly offered sacrifices to Fortune, goddess of Constantinople, in the cathedral,[59] where her image was erected.

Chapter XII.

Of Maris Bishop of Chalcedon; Julian forbids Christians from entering Literary Pursuits.

About this time, Maris bishop of Chalcedon in Bithynia being led by the hand into the emperor's presence,-for on account of extreme old age he had a disease in his eyes termed `cataract,'-severely rebuked his impiety, apostasy, and atheism. Julian answered his reproaches by loading him with contumelious epithets: andhe defended himself by words calling him `blind.' `You blind old fool,' said he, `this Galilaean God of yours will never cure you.' For he was accustomed to term Christ `the Galilaean,'[60] and Christians Galilaeans. Maris with still greater boldness replied, `I thank God for bereaving me of my sight, that I might not behold the face of one who has fallen into such awful impiety.' The emperor suffered this to pass without farther notice at that time; but he afterwards had his revenge. Observing that those who suffered martyrdom under the reign of Diocletian were greatly honored by the Christians, and knowing that many among them were eagerly desirous of becoming martyrs, he determined to

wreak his vengeance upon them in some other way. Abstaining therefore from the excessive cruelties which had been practiced under Diocletian; he did not however altogether abstain from persecution (for any measures adopted to disquiet and molest I regard as persecution). This then was the plan he pursued: he enacted a law[61] by which Christians were excluded from the cultivation of literature; `lest,' said he, `when they have sharpened their tongue, they should be able the more readily to meet the arguments of the heathen.'

Chapter XIII.

Of the Outrages committed by the Pagans against the Christians.

He moreover interdicted such as would not abjure Christianity, and offer sacrifice to idols, from holding any office at court: nor would he allow Christians to be governors of provinces; `for,' said he, `their law forbids them to use the sword against offenders worthy of capital punishment.'[62] He also induced many to sacrifice, partly by flatteries, and partly by gifts. Immediately, as if tried in a furnace, it at once became evident to all, who were the real Christians, and who were merely nominal ones. Such as were Christians in integrity of heart, very readily resigned their commission,[63] choosing to endure anything rather than deny Christ. Of this number were Jovian, Valentinian, and Valens, each of whom afterwards became emperor. But others of unsound principles, who preferred the riches and honor of this world to the true felicity, sacrificed without hesitation. Of these was Ecebolius, a sophist[64] of Constantinople who, accommodating himself to the dispositions of the

emperors, pretended in the reign of Constantius to be an ardent Christian; while in Julian's time he appeared an equally vigorous pagan: and after Julian's death, he again made a profession of Christianity. For he prostrated himself before the church doors, and called out, `Trample on me, for I am as salt that has lost its savor.' Of so fickle and inconstant a character was this person, throughout the whole period of his history. About this time the emperor wishing to make reprisals on the Persians, for the frequent incursions they had made on the Roman territories in the reign of Constantius, marched with great expedition through Asia into the East. But as he well knew what a train of calamities attend a war, and what immense resources are needful to carry it on successfully and that without it cannot be carried on, he craftily devised a plan for collecting money by extorting it from the Christians. On all those who refused to sacrifice he imposed a heavy fine, which was exacted with great rigor from such as were true Christians, every One being compelled to pay in proportion to what he possessed. By these unjust means the emperor soon amassed immense wealth; for this law was put in execution, both where Julian was personally present, and where he was not. The pagans at the same time assailed the Christians; and there was a great concourse of those who styled themselves `philosophers.' They then proceeded to institute certain abominable mysteries;[65] and sacrificing pure children both male and female, they inspected their entrails, and even tasted their flesh. These infamous rites were practiced in other cities, but more particularly at Athens and Alexandria; in which latter place, a calumnious accusation was made against Athanasius the bishop, the emperor being assured that he was intent on desolating not that city only, but all Egypt, and that nothing but his expulsion out of the country could save it. The governor

of Alexandria was therefore instructed by an imperial edict to apprehend him.

Chapter XIV.

Flight of Athanasius.

But he fled again, saying to his intimates, `Let us retire for a little while, friends; it is but a small cloud which will soon pass away.' He then immediately embarked, and crossing the Nile, hastened with all speed into Egypt, closely pursued by those who sought to take him. When he understood that his pursuers were not far distant, his attendants were urging him to retreat once more into the desert, but he had recourse to an artifice and thus effected his escape. He persuaded those who accompanied him to turn back and meet his adversaries, which they did immediately; and on approaching them they were simply asked `where they had seen Athanasius': to which they replied that `he was not a great way off,' and, that `if they hastened they would soon overtake him.' Being thus deluded, they started afresh in pursuit with quickened speed, but to no purpose; and Athanasius making good his retreat, returned secretly to Alexandria; and there he remained concealed until the persecution was at an end. Such were the perils which succeeded one another in the career of the bishop of Alexandria, these last from the heathen coming after that to which he was before subjected from Christians. In addition to these things, the governors of the provinces taking advantage of the emperor's superstition to feed their own cupidity, committed more grievous outrages on the Christians than their sovereign had given them a warrant for; sometimes exacting larger sums of money than they ought to have

done, and at others inflicting on them corporal punishments. The emperor learning of these excesses, connived at them; and when the sufferers appealed to him against their oppressors, he tauntingly said, `It is your duty to bear these afflictions patiently; for this is the command of your God.'

Chapter XV.

Martyrs at Merum in Phrygia, under Julian.

Amachius governor of Phrygia ordered that the temple at Merum, a city of that province, should be opened, and cleared of the filth which had accumulated there by lapse of time: also that the statues it contained should be polished fresh. This in being put into operation grieved the Christians very much. Now a certain Macedonius and Theodulus and Tatian, unable to endure the indignity thus put upon their religion, and impelled by a fervent zeal for virtue, rushed by night into the temple, and broke the images in pieces. The governor infuriated at what had been done, would have put to death many in that city who were altogether innocent, when the authors of the deed voluntarily surrendered themselves, choosing rather to die themselves in defense of the truth, than to see others put to death in their stead. The governor seized and ordered them to expiate the crime they had committed by sacrificing: on their refusal to do this, their judge menaced them with tortures; but they despising his threats, being endowed with great courage, declared their readiness to undergo any sufferings, rather than pollute themselves by sacrificing. After subjecting them to all possible tortures he at last laid them on gridirons under which a fire was placed, and thus slew them. But even in

this last extremity they gave the most heroic proofs of fortitude, addressing the ruthless governor thus: `If you wish to eat broiled flesh, Amachius, turn us on the other side also, lest we should appear but half cooked to your taste.' Thus these martyrs ended their life.

Chapter XVI.

Of the Literary Labors of the Two Apollinares and the Emperor's Prohibition of Christians being instructed in Greek Literature.

The imperial law[66] which forbade Christians to study Greek literature, rendered the two Apollinares of whom we have above spoken, much more distinguished than before. For both being skilled in polite learning, the father as a grammarian, and the son as a rhetorician, they made themselves serviceable to the Christians at this crisis. For the former, as a grammarian, composed a grammar consistent with the Christian faith: he also translated the Books of Moses into heroic verse; and paraphrased all the historical books of the Old Testament, putting them partly into dactylic measure, and partly reducing them to the form of dramatic tragedy. He purposely employed all kinds of verse, that no form of expression peculiar to the Greek language might be unknown or unheard of amongst Christians. The younger Apollinaris, who was well trained in eloquence, expounded the gospels and apostolic doctrines in the way of dialogue, as Plato among the Greeks had done. Thus showing themselves useful to the Christian cause they overcame the subtlety of the emperor through their own labors. But Divine Providence was more potent than either their labors, or the craft of the emperor: for not

long afterwards, in the manner we shall hereafter explain,[67] the law became wholly inoperative; and the works of these men are now of no greater importance, than if they had never been written. But perhaps some one will vigorously reply saying: `On what grounds do you affirm that both these things were effected by the providence of God? That, the emperor's sudden death was very advantageous to Christianity is indeed evident: but surely the rejection of the Christian compositions of the two Apollinares, and the Christians beginning afresh to imbue their minds with the philosophy of the heathens, this works out no benefit to Christianity, for pagan philosophy teaches Polytheism, and is injurious to the promotion of true religion.' This objection I shall meet with such considerations as at present occur to me. Greek literature certainly was never recognized either by Christ or his Apostles as divinely inspired, nor on the other hand was it wholly rejected as pernicious. And this they did, I conceive, not inconsiderately. For there were many philosophers among the Greeks who were not far from the knowledge of God; and in fact these being disciplined by logical science, strenuously opposed the Epicureans and other contentious Sophists who denied Divine Providence, confuting their ignorance. And for these reasons they have become useful to all lovers of real piety: nevertheless they themselves were not acquainted with the Head of true religion, being ignorant of the mystery of Christ which `had been hidden from generations and ages.'[68] And that this was so, the Apostle in his epistle to the Romans thus declares:[69] `For the wrath of God is revealed from heaven against all ungodliness and unrighteousness of men, who hold the truth in unrighteousness. Because that which may be known of God is manifest in them; for God has shown it unto them. For the invisible things of him from the

creation of the world are clearly seen, being understood by the things that are made, even his eternal power and Godhead, that they may be without excuse; because that when they knew God, they glorified him not as God.' From these words it appears that they had the knowledge of truth, which God had manifested to them; but were guilty on this account, that when they knew God, they glorified him not as God. Wherefore by not forbidding the study of the learned works of the Greeks, they left it to the discretion of those who wished to do so. This is our first argument in defense of the position we took: another may be thus put: The divinely inspired Scriptures undoubtedly inculcate doctrines that are both admirable in themselves, and heavenly in their character: they also eminently tend to produce piety and integrity of life in those who are guided by their precepts, pointing out a walk of faith which is highly approved of God. But they do not instruct us in the art of reasoning, by means of which we may be enabled successfully to resist those who oppose the truth. Besides adversaries are most easily foiled, when we can use · their own weapons against them. But this power was not supplied to Christians by the writings of the Apollinares. Julian had this in mind when he by law prohibited Christians from being educated in Greek literature, for he knew very well that the fables it contains would expose the whole pagan system, of which he had become the champion to ridicule and contempt. Even Socrates, the most celebrated of their philosophers, despised these absurdities, and was condemned on account of it, as if he had attempted to violate the sanctity of their deities. Moreover, both Christ and his Apostle enjoin us `to become discriminating money-changers,'[70] so that we might `prove all things, and hold fast that which is good':[71] directing us also to `beware lest any one should spoil us through philosophy

and vain deceit.'[72] But this we cannot do, unless we possess ourselves of the weapons of our adversaries: taking care that in making this acquisition we do not adopt their sentiments, but testing them, reject the evil, but retain all that is good and true: for good wherever it is found, is a property of truth. Should any one imagine that in making these assertions we wrest the Scriptures from their legitimate construction, let it be remembered that the Apostle not only does not forbid our being instructed in Greek learning, but that he himself seems by no means to have neglected it, inasmuch as he knows many of the sayings of the Greeks. Whence did he get the saying, `The Cretans are always liars, evil beasts, slow-bellies,'[73] but from a perusal of *The Oracles* of Epimenides,[74] the Cretan Initiator? Or how would he have known this, `For we are also his offspring,'[75] had he not been acquainted with *The Phenomena* of Aratus[76] the astronomer? Again this sentence, `Evil communications corrupt good manners,'[77] is a sufficient proof that he was conversant with the tragedies of Euripides.[78] But what need is there of enlarging on this point? It is well known that in ancient times the doctors of the church by unhindered usage were accustomed to exercise themselves in the learning of the Greeks, until they had reached an advanced age: this they did with a view to improve themselves in eloquence and to strengthen and polish their mind, and at the same time to enable them to refute the errors of the heathen. Let these remarks be sufficient in the subject suggested by the two Apollinares.

Chapter XVII.

The Emperor preparing an Expedition against the Persians, arrives at Antioch, and being ridiculed by the Inhabitants, he retorts on them by a Satirical Publication entitled `Misopogon, or the Beard-Hater.'

The emperor having extorted immense sums of money from the Christians, hastening his expedition against the Persians, arrived at Antioch in Syria. There, desiring to show the citizens how much he affected glory, he unduly depressed the prices of commodities; neither taking into account the circumstances of that time, nor reflecting how much the presence of an army inconveniences the population of the provinces, and of necessity lessens the supply of provisions to the cities. The merchants and retailers[79] therefore left off trading, being unable to sustain the losses which the imperial edict entailed upon them; consequently the necessaries failed. The Antiochians not bearing the insult,-for they are a people naturally impatient with insult, -instantly broke forth into invectives against Julian; caricaturing his beard also, which was a very long one, and saying that it ought to be cut off and manufactured into ropes. They added that the bull which was impressed upon his coin, was a symbol of his having desolated the world. For the emperor, being excessively superstitious, was continually sacrificing bulls[80] on the altars of his idols; and had ordered the impression of a bull and altar to be made on his coin. Irritated by these scoffs, he threatened to punish the city of Antioch, and returned to Tarsus in Cilicia, giving orders that preparations should be made for his speedy departure thence. Whence Libanius the sophist took occasion to compose two orations, one addressed to the emperor in behalf of the Antiochians, the other to the inhabitants of Antioch on the emperor's displeasure. It is however affirmed that these compositions were merely

written, and never recited in public. Julian abandoning his former purpose of revenging himself on his satirists by injurious deeds, expended his wrath in reciprocating their abusive taunts; for he wrote a pamphlet against them which he entitled *Antiochicus, or Misopogon,* thus leaving an indelible stigma upon that city and its inhabitants. But we must now speak of the evils which he brought upon the Christians at Antioch.

Chapter XVIII.

The Emperor consulting an Oracle, the Demon gives no Response, being awed by the Nearness of Babylas the Martyr.

Having ordered that the pagan temples at Antioch should be opened, he was very eager to obtain an oracle from *Apollo of Daphne.* But the demon that inhabited the temple remained silent through fear of his neighbor, Babylas[81] the martyr; for the coffin which contained the body of that saint was close by. When the emperor was informed of this circumstance, he commanded that the coffin should be immediately removed: upon which the Christians of Antioch, including women and children, transported the coffin from Daphne to the city, with solemn re-joicings and chanting of psalms. The psalms[82] were such as cast reproach on the gods of the heathen, and those who put confidence in them and their images.

Chapter XIX.

Wrath of the Emperor, and Firmness of Theodore the Confessor.

Then indeed the emperor's real temper and disposition, which he had hitherto kept as much as possible from observation, became fully manifested: for he who had boasted so much of his philosophy, was no longer able to restrain himself; but being goaded almost to madness by these reproachful hymns, he was ready to inflict the same cruelties on the Christians, with which Diocletian's agents had formerly visited them. Since, however, his solicitude about the Persian expedition afforded him no leisure for personally executing his wishes, he commanded Sallust the Praetorion Prefect to seize those who had been most conspicuous for their zeal in psalm-singing, in order to make examples of them. The prefect, though a pagan, was far from being pleased with his commission; but since he durst not contravene it, he caused several of the Christians to be apprehended, and some of them to be imprisoned. One young man named Theodore, whom the heathens brought before him, he subjected to a variety of tortures, causing his person to be so lacerated and only released him from further punishment when he thought that he could not possibly outlive the torments: yet God preserved this sufferer, so that he long survived that confession. Rufinus, the author of the *Ecclesiastical History* written in Latin, states that he himself conversed with the same Theodore a considerable time afterwards: and enquired of him whether in the process of scourging and racking he had not felt the most intense pains; his answer was, that he felt the pain of the tortures to which he was subjected for a very short time; and that a young man stood by him who both wiped off the sweat which was produced by the acuteness of the ordeal through which he was passing, and at the same time strengthened his mind, so that he rendered this time of trial a season of rapture rather than of suffering. Let this suffice concerning the most

wonderful Theodore. About this time Persian ambassadors came to the emperor, requesting him to terminate the war on certain express conditions. But Julian abruptly dismissed them, saying, `You shall very shortly see me in person, so that there will be no need of an embassy.'

Chapter XX.

The Jews instigated by the Emperor attempt to rebuild their Temple, and are frustrated in their Attempt by Miraculous Interposition.

The emperor in another attempt to molest the Christians exposed his superstition. Being fond of sacrificing, he not only himself delighted in the blood of victims, but considered it an indignity offered to him, if others did not do likewise. And as he found but few persons of this stamp, he sent for the Jews and enquired of them why they abstained from sacrificing, since the law of Moses enjoined it? On their replying that it was not permitted them to do this in any other place than Jerusalem, he immediately ordered them to rebuild Solomon's temple. Meanwhile he himself proceeded on his expedition against the Persians. The Jews who had been long desirous of obtaining a favorable opportunity for rearing their temple afresh in order that they might therein offer sacrifice, applied themselves very vigorously to the work. Moreover, they conducted themselves with great insolence toward the Christians, and threatened to do them as much mischief, as they had themselves suffered from the Romans. The emperor having ordered that the expenses of this structure should be defrayed out of the public treasury, all things were soon provided, such as

timber and stone, burnt brick, clay, lime, and all other materials. necessary for building. On this occasion Cyril bishop of Jerusalem, called to mind the prophecy of Daniel, which Christ also in the holy gospels has confirmed, and predicted in the presence of many persons, that the time had indeed come `in which one stone should not be left upon another in that temple,' but that the Saviour's prophetic declaration[83] should have its full accomplishment. Such were the bishop's words: and on the night following, a mighty earthquake tore up the stones of the old foundations of the temple and dispersed them all together with the adjacent edifices. Terror consequently possessed the Jews on account of the event; and the report of it brought many to the spot who resided at a great distance: when therefore a vast multitude was assembled, another prodigy took place. Fire came down from heaven and consumed all the builders' tools: so that the flames were seen preying upon mallets, irons to smooth and polish stones, saws, hatchets, adzes, in short all the various implements which the workmen had procured as necessary for the undertaking; and the fire continued burning among these for a whole day. The Jews indeed were in the greatest possible alarm, and unwillingly confessed Christ, calling him God: yet they did not do his will; but influenced by inveterate prepossessions they still clung to Judaism. Even a third miracle which afterwards happened failed to lead them to a belief of the truth. For the next night luminous impressions of a cross appeared imprinted on their garments, which at daybreak they in vain attempted to rub or wash out. They were therefore `blinded' as the apostle says,[84] and cast away the good which they had in their hands: and thus was the temple, instead of being rebuilt, at that time wholly overthrown.

Chapter XXI.

The Emperor's Invasion of Persia, and Death.

The emperor meanwhile invaded the country of the Persians a little before spring, having learnt that the races of Persia were greatly enfeebled and totally spiritless in winter. For from their inability to endure cold, they abstain from military service at that season, and it has become a proverb that `a Mede will not then draw his hand from underneath his cloak.' And well knowing that the Romans were inured to brave all the rigors of the atmosphere he let them loose on the country. After devastating a considerable tract of country, including numerous villages and fortresses, they next assailed the cities; and having invested the great city Ctesiphon, he reduced the king of the Persians to such straits that the latter sent repeated embassies to the emperor, offering to surrender a portion of his dominions, on condition of his quitting the country, and putting an end to the war. But Julian was unaffected by these submissions, and showed no compassion to a suppliant foe: nor did he think of the adage, `To conquer is honorable, but to be more than conqueror gives occasion for envy.' Giving credit to the divinations of the philosopher Maximus, with whom he was in continual intercourse, he was deluded into the belief that his exploits would not only equal, but exceed those of Alexander of Macedon; so that he spurned with contempt the entreaties of the Persian monarch. He even supposed in accordance with the teachings of Pythagoras and Plato on `the transmigration of souls,'[85] that he was possessed of Alexander's soul, or rather that he himself was Alexander in another body. This ridiculous fancy deluded and caused him to reject the negotiations for

peace proposed by the king of the Persians. Wherefore the latter convinced of the uselessness of them was constrained to prepare for conflict, and therefore on the next day after the rejection of his embassy, he drew out in order of battle all the forces he had. The Romans indeed censured their prince, for not avoiding an engagement when he might have done so with advantage: nevertheless they attacked those who opposed them, and again put the enemy to flight. The emperor was present on horseback, and encouraged his soldiers in battle; but confiding simply in his hope of success, he wore no armor. In this defenceless state, a dart cast by some one unknown, pierced through his arm and entered his side, making a wound. In consequence of this wound he died. Some say that a certain Persian hurled the javelin, and then fled; others assert that one of his own men was the author of the deed, which indeed is the best corroborated and most current report. But Callistus, one of his body-guards, who celebrated this emperor's deeds in heroic verse, says in narrating the particulars of this war, that the wound of which he died was inflicted by a demon. This is possibly a mere poetical fiction, or perhaps it was really the fact; for vengeful furies have undoubtedly destroyed many persons. Be the case however as it may, this is certain, that the ardor of his natural temperament rendered him incautious, his learning made him vain, and his affectation of clemency exposed him to contempt. Thus Julian ended his life in Persia,[86] as we have said, in his fourth consulate,[87] which he bore with Sallust his colleague. This event occurred on the 26th of June, in the third year of his reign, and the seventh from his having been created Caesar by Constantius, he being at that time in the thirty-first year of his age.

Chapter XXII.

Jovian is proclaimed Emperor.

The soldiery being thrown into extreme perplexity by an event so unexpected, and without delay, on the following day proclaimed Jovian emperor, a person alike distinguished for his courage and birth. He was a military tribune when Julian put forth an edict giving his officers the option of either sacrificing or resigning their rank in the army, and chose rather to lay down his commission,[88] than to obey the mandate of an impious prince. Julian, however, being pressed by the urgency of the war which was before him, retained him among his generals. On being saluted emperor, he positively declined to accept the sovereign power: and when the soldiers brought him forward by force, he declared that `being a Christian, he did not wish to reign over a people who chose to adopt paganism as their religion.' They all then with one voice answered that they also were Christians: upon which he accepted the imperial dignity. Perceiving himself suddenly left in very difficult circumstances, in the midst of the Persian territory, where his army was in danger of perishing for want of necessaries, he agreed to terminate the war, even on terms by no means honorable to the glory of the Roman name, but rendered necessary by the exigencies of the crisis. Submitting therefore to the loss of the government of Syria,[89] and giving up also Nisibis, a city of Mesopotamia, he withdrew from their territories. The announcement of these things gave fresh hope to the Christians; while the pagans vehemently bewailed Julian's death. Nevertheless the whole army reprobated his intemperate heat, and ascribed to his rashness in listening to the wily reports of a Persian deserter, the humiliation of ceding the territories lost: for being imposed upon by the statements of this fugitive, he was induced to burn the ships which supplied them with

provisions by water, by which means they were exposed to all the horrors of famine. Then also Libanius composed a funeral oration on him, which he designated *Julianus, or Epitaph,* wherein he celebrates with lofty encomiums almost all his actions; but in referring to the books which Julian wrote against the Christians, he says that he has therein clearly demonstrated the ridiculous and trifling character of their sacred books. Had this sophist contented himself with extolling the emperor's other acts, I should have quietly proceeded with the course of my history; but since this famous rhetorician has thought proper to take occasion to inveigh against the Scriptures of the Christian faith, we also propose to pause a little and in a brief review consider his words.

Chapter XXIII.

Refutation of what Libanius the Sophist said concerning Julian.

`When the winter,' says he,[90] `had lengthened the nights, the emperor made an attack on those books which made the man of Palestine both God, and the Son of God: and by a long series of arguments having proved that these writings, which are so much revered by Christians, are ridiculous and unfounded, he has evinced himself wiser and more skillful than the Tyrian[91] old man. But may this Tyrian sage be propitious to me, and mildly bear with what has been affirmed, seeing that he has been excelled by his son!' Such is the language of Libanius the Sophist. But I confess, indeed, that he was an excellent rhetorician, but am persuaded that had he not coincided with the emperor in religious sentiment, he would not only have given expression to all that has been said

against him by Christians, but would have magnified every ground of censure as naturally becomes a rhetorician. For while Constantius was alive he wrote encomiums-upon him; but after his death he brought the most insulting and reproachful charges against him. So that if Porphyry had been emperor, Libanius would certainly have preferred his books to Julian's: and had Julian been a mere sophist, he would have termed him a very indifferent one, as he does Ecebolius in his *Epitaph upon Julian.* Since then he has spoken in the spirit of a pagan, a sophist, and the friend of him whom he lauded, we shall endeavor to meet what he has advanced, as far as we are able. In the first place he says that the emperor undertook to `attack' these books during the long winter nights. Now to `attack' means to make the writing of a confutation of them a task, as the sophists commonly do in teaching the rudiments of their art; for he had perused these books long before, but attacked them at this time. But throughout the long contest into which he entered, instead of attempting to disprove anything by sound reasoning, as Libanius asserts, in the absence of truth he had recourse to sneers and contemptuous jests, of which he was excessively fond; and thus he sought to hold up to derision what is too firmly established to be overthrown. For every one who enters into controversy with another, sometimes trying to pervert the truth, and at others to conceal it, falsities by every possible means the position of his antagonist. And an adversary is not satisfied with doing malignant acts against one with whom he is at variance, but will speak against him also, and charge upon the object of his dislike the very faults he is conscious of in himself. That both Julian and Porphyry, whom Libanius calls the `Tyrian old man,' took great delight in scoffing, is evident from their own works. For Porphyry in his *History of the Philosophers* has treated

with ridicule the life of Socrates, the most eminent of all the philosophers, making such remarks on him as neither Melitus, nor Anytus, his accusers, would have dared to utter; of Socrates, I say, who was admired by all the Greeks for his modesty, justice, and other virtues; whom Plato,[92] the most admirable among them, Xenophon, and the rest of the philosophic band, not only honor as one beloved of God, but also are accustomed to think of as having been endowed with superhuman intelligence. And Julian, imitating his `father,' displayed a like morbidness of mind in his book, entitled *The Caesars,* wherein he traduces all his imperial predecessors, not sparing even Mark the philosopher.[93] Their own writings therefore show that they both took pleasure in taunts and reviling; and I have no need of profuse and clever expressions to do this; but what has been said is enough concerning their mood in this respect. Now I write these things, using the oration of each as witnesses respecting their dispositions, but of Julian in particular, what Gregory of Nazianzus[94] says in his *Second Oration against the Pagans* is in the following terms:

`These things were made evident to others by experience, after the possession of imperial authority had left him free to follow the bent of his inclinations: but I had foreseen it all, from the time I became acquainted with him at Athens. Thither he came, by permission of the emperor, soon after the change in his brother's fortune. His motive for this visit was twofold: one reason was honorable to him, viz. to see Greece, and attend the schools there; the other was a more secret one, which few knew anything about, for his impiety had not yet presumed to openly avow itself, viz. to have opportunity of consulting the sacrificers and other impostors

respecting his own destiny. I well remember that even then I was no bad diviner concerning this person, although I by no means pretend to be one of those skilled in the art of divination: but the fickleness of his disposition, and the incredible extravagancy of his mind, rendered me prophetic; if indeed he is the "best prophet who conjectures correctly"[95] events. For it seemed to me that no good was portended by a neck seldom steady, the frequent shrugging of shoulders, an eye scowling and always in motion, together with a frenzied aspect; a gait irregular and tottering, a nose breathing only contempt and insult, with ridiculous contortions of countenance expressive of the same thing; immoderate and very loud laughter, nods as it were of assent, and drawings back of the head as if in denial, without any visible cause; speech with hesitancy and interrupted by his breathing; disorderly and senseless questions, answers no better, all jumbled together without the least consistency or method. Why need I enter into minute particulars? Such I foresaw he would be beforehand as I found him afterwards from experience. And if any of those who were then present and heard me, were now here, they would readily testify that when I observed these prognostics I exclaimed, "Ah! how great a mischief to itself is the Roman empire fostering!" And that when I had uttered these words I prayed God that I might be a false prophet. For it would have been far better [that I should have been convicted of having formed an erroneous judgment], than that the world should be filled with so many calamities, and that such a monster should have appeared as never before had been seen: although many deluges and conflagrations are recorded, many earthquakes and chasms, and descriptions are given of many ferocious and inhuman men, as well as prodigies of the brute creation, compounded of different races, of

which nature produced unusual forms. His end has indeed been such as corresponds with the madness of his career.'

This is the sketch which Gregory has given us of Julian. Moreover, that in their various compilations they have endeavored to do violence to the truth, sometimes by the corruption of passages of sacred Scripture, at others by either adding to the express words, and putting such a construction upon them as suited their own purpose, many have demonstrated, by confuting their cavils, and exposing their fallacies. Origen in particular, who lived long before Julian's time, by himself raising objections to such passages of Holy Scripture[96] as seemed to disturb some readers, and then fully meeting them, has shut out the invidious clamors of the thoughtless. And had Julian and Porphyry given his writings a candid and serious perusal, they would have discoursed on other topics, and not have turned to the framing of blasphemous sophisms. It is also very obvious that the emperor in his discourses was intent on beguiling the ignorant, and did not address himself to those who possess the `form' of the truth as it is presented in the sacred Scriptures. For having grouped together various expressions in which God is spoken of dispensationally, and more according to the manner of men, he thus comments on them.[97] `Every one of these expressions is full of blasphemy against God, unless the phrase contains some occult and mysterious sense, which indeed I can suppose.' This is the exact language he uses in his third book against the Christians. But in his treatise *On the Cynic Philosophy,* where he shows to what extent fables may be invented on religious subjects, he says that in such matters the truth must be veiled: `For,' to quote his very words,[98] `Nature loves concealment; and the

hidden substance of the gods cannot endure being cast into polluted ears in naked words.' From which it is manifest that the emperor entertained this notion concerning the divine Scriptures, that they are mystical discourses, containing in them some abstruse meaning. He is also very indignant because all men do not form the same opinion of them; and inveighs against those Christians who understand the sacred oracles in a more literal sense. But it ill became him to rail so vehemently against the simplicity of the vulgar, and on their account to behave so arrogantly towards the sacred Scriptures: nor was he warranted in turning with aversion from those things which others rightly apprehended, because forsooth they understood them otherwise than he desired they should. But now as it seems a similar cause of disgust seems to have operated upon him to that which affected Porphyry, who having been beaten by some Christians at Caesarea in Palestine and not being able to endure [such treatment], from the working of unrestrained rage renounced the Christian religion: and from hatred of those who had beaten him he took to write blasphemous works against Christians, as Eusebius Pamphilus has proved who at the same time refuted his writings. So the emperor having uttered disdainful expressions against the Christians in the presence of an unthinking multitude, through the same morbid condition of mind fell into Porphyry's blasphemies. Since therefore they both willfully broke forth into impiety, they are punished by the consciousness of their guilt. But when Libanius the Sophist says[99] in derision, that the Christians make `a man of Palestine both God and the Son of God,' he appears to have forgotten that he himself has deified Julian at the close of his oration. `For they almost killed,' says he, `the first messenger of his death, as if he had lied against a god.' And a little afterwards he

adds, `O thou cherished one of the gods! thou disciple of the gods! thou associate[100] with the gods!' Now although Libanius may have meant otherwise, yet inasmuch as he did not avoid the ambiguity of a word which is sometimes taken in a bad sense, he seems to have said the same things as the Christians had done reproachfully. If then it was his intention to praise him, he ought to have avoided equivocal terms; as he did on another occasion, when being criticised he avoided a certain word, cutting it out of his works. Moreover, that man in Christ was united to the Godhead, so that while he was apparently but man, he was the invisible God, and that both these things are most true, the divine books of Christians distinctly teach. But the heathen before they believe, cannot understand: for it is a divine oracle that declares[101] `Unless ye believe, assuredly ye shall not understand.' Wherefore they are not ashamed to place many men among the number of their gods: and would that they had done this, at least to the good, just, and sober, instead of the impure, unjust, and those addicted to drunkenness, like the Hercules, the Bacchus, and the Aesculapius, by whom Libanius does not blush to swear frequently in his orations. And were I to attempt to enumerate the unnatural debaucheries and infamous adulteries of these, the digression would be lengthened beyond measure: but for those who desire to be informed on the subject, *Aristotle's Peplum, Dionysius' Corona, Rheginus' Polymnemon,* and the whole host of poets will be enough to show that the pagan theology is a tissue of extravagant absurdities. We might indeed show by a variety of instances that the practice of deifying human beings was far from uncommon among the heathen, nay, that they did so without the slightest hesitation: let a few examples suffice. The Rhodians having consulted an oracle on some public calamity, a response was given

directing them to pay their adoration to Atys, a pagan priest who instituted frantic rites in Phrygia. The oracle was thus expressed:

`Atys propitiate, the great god, the chaste Adonis, the blessed fair-haired Dionysius rich in gifts.'

Here Atys, who from an amatory mania had castrated himself, is by the oracle designated as Adonis and Bacchus.

Again, when Alexander, king of the Macedonians, passed over into Asia, the Amphictyons courted his favor, and the Pythoness uttered this oracle:

`To Zeus supreme among the gods, and Athene Tritogenia pay homage, and to the king divine concealed in mortal form, him Zeus begat in honor to be the protector and dispenser of justice among mortals, Alexander the king.'

These are the words of thedemon at Delphi, who when he wished to flatter potentates, did not scruple to assign them a place among the gods. The motive here was perhaps to conciliate by adulation: but what could one say of the case of Cleomedes the pugilist, whom they ranked among the gods in this oracle?

`The last of the heroes is Cleomedes, the Astypalian. Him honor with sacrifices; for he is no longer a mortal.'

Because of this oracle Diogenes the cynic, and Oenomaus the philosopher, strongly condemned Apollo.

The inhabitants of Cyzicus declared Hadrian to be the thirteenth god; and Adrian himself deified his own catamite Antinous.[102] Libanius does not term these `ridiculous and contemptible absurdities,' although he was familiar with these oracles, as well as with the work of Adrias on the life of Alexander[103] (the pseudo-prophet of Paphlagonia): nor does he himself hesitate to dignify Porphyry in a similar manner, when after having preferred Julian's books to his, he says, `May the Syrian be propitious to me.' This digression will suffice to repel the scoffs of the sophist, without following him farther in what he has advanced; for to enter into a complete refutation would require an express work. We shall therefore proceed with our history.

Chapter XXIV.

The Bishops flock around Jovian, each attempting to draw him to his own Creed.

Jovian having returned from Persia, ecclesiastical commotions were again renewed: for those who presided over the churches endeavored to anticipate each other, in the hope that the emperor would attach himself to their own tenets. He however had from the beginning adhered to the homoousian faith, and openly declared that he preferred this to all others. Moreover, he wrote letters to and encouraged Athanasius bishop of Alexandria, who immediately after Julian's death had recovered the Alexandrian church, and at that time gaining confidence from the letters [spoken of] put away all fear. The emperor further recalled from exile all those prelates whom Constantius had banished, and who had not been re-established by Julian. Moreover, the pagan temples

were again shut up, and they secreted themselves wherever they were able. The philosophers also laid aside their palliums, and clothed themselves in ordinary attire. That public pollution by the blood of victims, which had been profusely lavished even to disgust in the reign of Julian, was now likewise taken away.

Chapter XXV.

The Macedonians and Acacians meet at Antioch, and proclaim their Assent to the Nicene Creed.

Meanwhile the state of the church was by no means tranquil; for the heads of the sects assiduously paid their court to the emperor their king that protection for themselves meant also power against their acknowledged opponents. And first the Macedonians presented a petition to him, in which they begged that all those who asserted the Son to be unlike the Father, might be expelled from the churches, and themselves allowed to take their place. This supplication was presented by Basil bishop of Ancyra, Silvanus of Tarsus, Sophronius of Pompeiopolis, Pasinicus of Zelae,[104] Leontius of Comana, Calli-crates of Claudiopolis, and Theophilus of Castabala. The emperor having perused it, dismissed them without any other answer than this: `I abominate contentiousness; but I love and honor those who exert themselves to promote unanimity.' When this remark became generally known, it subdued the violence of those who were desirous of altercation and thus was realized in the design of the emperor. At this time the real spirit of the Acacian sect, and their readiness to accommodate their opinions to those invested with supreme authority, became more conspicuous than ever.

For assembling themselves at Antioch in Syria, they entered into a conference with Melitius, who had separated from them a little before, and embraced the `homoousian' opinion. This they did because they saw Melitius was in high estimation with the emperor, who then resided at Antioch; and assenting therefore by common consent, they drew up a declaration of their sentiments acknowledging the *homoousion* and ratifying the Nicene Creed and presented it to the emperor. It was expressed in the following terms.

`The Synod of bishops convened at Antioch out of various provinces, to the most pious and beloved of God, our lord Jovian Victor Augustus.

`That your piety has above all things aimed at establishing the peace and harmony of the church, we ourselves, most devout emperor, are fully aware. Nor are we insensible that you have wisely judged an acknowledgment of the orthodox faith to be the sum and substance of this unity. Wherefore lest we should be included in the number of those who adulterate the doctrine of the truth, we hereby declare to your piety that we embrace and steadfastly hold the faith of the holy Synod formerly convened at Nicaea. Especially since the term *homoousios,* which to some seems novel[105] and inappropriate, has been judiciously explained by the fathers to denote that the Son was begotten of the Father's substance, and that he is like the Father as to substance. Not indeed that any passion is to be understood in relation to that ineffable generation. Nor is the term *ousia,* "substance," taken by the fathers in any usual signification of it among the Greeks; but it has been employed for the subversion of what Arius impiously

dared to assert concerning Christ, viz.-that he was made of things "not existing." Which heresy the Anomoeans, who have lately sprung up, still more audaciously maintain, to the utter destruction of ecclesiastical unity. We have therefore annexed to this our declaration, a copy of the faith set forth by the bishops assembled at Nicaea, with which also we are fully satisfied. It is this: "We believe in one God the Father Almighty," and all the rest of the Creed in full. We, the undersigned, in presenting this statement, most cordially assent to its contents. Melitius bishop of Antioch, Eusebius of Samosata, Evagrius of Sicily, Uranius of Apamaea, Zoilus of Larissa, Acacius of Caesarea, Antipater of Rhosus, Abramius of Urimi,[106] Aristonicus of Seleucia-upon-Belus, Barlamenus of Pergamus, Uranius of Melitina, Magnus of Chalcedon, Eutychius of Eleutheropolis, Isacocis of Armenia Major, Titus of Bostra, Peter of Sippi,[107] Pelagius of Laodicaea, Arabian of Antros, Piso of Adana through Lamydrion a presbyter, Sabinian bishop of Zeugma, Athanasius of Ancyra through Orphitus and Aëtius presbyters, Irenion bishop of Gaza, Piso of Augusta, Patricius of Paltus through Lamyrion a presbyter, Anatolius bishop of Beroea, Theotimus of the Arabs, and Lucian of Arca.'[108]

This declaration we found recorded in that work of Sabinus, entitled *A Collection of the Acts of Synods.* Now the emperor had resolved to allay if possible the contentious spirit of the parties at variance, by bland manners and persuasive language toward them alI; declaring that he `would not molest any one on account of his religious sentiments, and that he should love and highly esteem such as would zealously promote the unity of the church.' The philosopher Themistius attests that

such was his conduct, in the oration he composed on his `consulate.' For he extols the emperor for his overcoming the wiles of flatterers by freely permitting every one to worship God according to the dictates of his conscience. And in allusion to the check which the sycophants received, he facetiously observes[109] that experience has made it evident that such persons `worship the purple and not God; and resemble the changeful Euripus,[110] which sometimes rolls its waves in one direction. and at others the very opposite way.'

Chapter XXVI.

Death of the Emperor Jovian.

Thus did the emperor repress at that time the impetuosity of those who were disposed to cavil: and immediately departing from Antioch, he went to Tarsus in Cilicia, where he duly performed the funeral obsequies of Julian, after which he was declared consul. Proceeding thence directly to Constantinople, he arrived at a place named Dadastana, situated on the frontiers of Galatia and Bithynia. There Themistius the philosopher, with others of the senatorial order, met him, and pronounced the consular oration before him, which he afterwards recited before the people at Constantinople. And indeed the Roman empire, blest with so excellent a sovereign, would doubtless have flourished exceedingly, as it is likely that both the civil and ecclesiastical departments would have been happily administered, had not his sudden death bereft the state of so eminent a personage. For disease caused by some obstruction, having attacked him at the place above mentioned during the winter season, he died there on the 17th day of February, in his

own and his son Varronian's consulate,[111] in the thirty-third year of his age, after having reigned seven months.

This book contains an account of the events which took place in the space of two years and five months.

Book IV.

Chapter I.

After Jovian's Death, Valentinian is proclaimed Emperor, and takes his Brother Falens as Colleague in the Empire; Valentinian holds the Orthodox Faith, but Falens is an Arian.

The Emperor Jovian having died, as we have said, at Dadastana, in his own consulate and that of Varronian his son on the 17th of February, the army leaving Galatia arrived at Nicaea in Bithynia in seven days' march, and there unanimously proclaimed Valentinian emperor, on the 25th of February, in the same consulate. He was a Pannonian by race, a native of the city of Cibalis, and being entrusted with a military command, had displayed great skill in tactics. He was moreover endowed with such greatness of mind, that he always appeared superior to any degree of honor he might have attained. As soon as they had created him emperor, he proceeded forthwith to Constantinople; and thirty days after his own possession of the imperial dignity, he made his brother Valens his colleague in the empire. They both professed Christianity, but did not hold the same Christian creed: for Valentinian respected the Nicene Creed; but Valens was prepossessed in favor of the Arian opinions. And this

prejudice was caused by his having been baptized by Eudoxius bishop of Constantinople. Each of them was zealous for the views of his own party; but when they had attained sovereign power, they manifested very different dispositions. For previously in the reign of Julian, when Valentinian was a military tribune, and Valens held a command in the emperor's guards, they both proved their zeal for the faith; for being constrained to sacrifice, they chose rather to give up their military rank than to do so and renounce Christianity.[1] Julian, however, knowing the necessity of the men to the state, retained them in their respective places, as did also Jovian, his successor in the empire. Later on, being invested with imperial authority, they were in accord in the management of public affairs, but as regards Christianity, as I have said, they behaved themselves very differently: for Valentinian while he favored those who agreed with him in sentiment, offered no violence to the Arians; but Valens, in his anxiety to promote the Arian cause, grievously disturbed those who differed from them, as the course of our history will show. Now at that time Liberius presided over the Roman church; and at Alexandria Athanasius was bishop of the Homoousians, while Lucius had been constituted George's successor by the Arians. At Antioch Euzoius was at the head of the Arians: but the Homoousians were divided into two parties, of one of which Paulinus was chief, and Melitius of the other. Cyril was again constituted over the church at Jerusalem. The churches at Constantinople were under the government of Eudoxius, who openly taught the dogmas of Arianism, but the Homoousians had but one small edifice in the city wherein to hold their assemblies. Those of the Macedonian heresy who had dissented from the Acacians at Seleucia, then retained their churches in every city. Such was the state of ecclesiastical affairs at that time.[2]

Chapter II.

Valentinian goes into the West; Valens remains at Constantinople, and grants the Request of the Macedonians to hold a Synod, but persecutes the Adherents of the `Homoousion.'

Of the emperors one, i.e. Valentinian, speedily went to the western parts of the empire; for the exigencies of affairs required his presence thither: meanwhile Valens, residing at Constantinople, was addressed by most of the prelates of the Macedonion heresy, requesting that another Synod might be convened for the correction of the creed. The emperor supposing they agreed in sentiment with Eudoxius and Acacius, gave them permission to do so: they therefore made preparations for assembling in the city of Lampsacus. But Valens proceeded with the utmost despatch toward Antioch in Syria, fearing lest the Persians should violate the treaty into which they had entered for thirty years in the reign of Jovian, and invade the Roman territories. They however remained quiet; and Valens employed this season of external tranquillity to prosecute a war of extermination against all who acknowledged the *homoousion.* Paulinus their bishop, because of his eminent piety, he left unmolested. Melitius he punished with exile: and all the rest, as many as refused to communicate with Euzoius, he drove out from the churches in Antioch, and subjected to various losses and punishments. It is even affirmed that he caused many to be drowned in the river Orontes, which flows by that city.

Chapter III.

While Valens persecutes the Orthodox Christians in the East, a Usurper arises at Constantinople namedProcopius: and at the Same Time an Earthquake and Inundation take Place and injure Several Cities.

While Valens was thus occupied in Syria, there arose a usurper at Constantinople named Procopius; who having collected a large body of troops in a very short time, meditated an expedition against the emperor. This intelligence created extreme solicitude in the emperor's mind and checked for a while the persecution he had commenced against all who dared to differ from him in opinion. And while the commotions of a civil war were painfully anticipated, an earthquake occurred which did much damage to many cities. The sea also changed its accustomed boundaries, and overflowed to such an extent in some places, that vessels might sail where roads had previously existed; and it retired so much from other places, that the ground became dry. These events happened in the first consulate of the two emperors.[3]

Chapter IV.

The Macedonians hold a Synod at Lampsacus, during a Period of Both Secular and Ecclesiastical Agitation; and after confirming the Antiochian Creed, and anathematizing that promulgated at Ariminum, they again ratify the Deposition of Acacius and Eudoxius.

While these events were taking place therecould be no peace either in the church or in the state. Now those who had been empowered bythe emperor to hold a council assembled at Lampsacus in the consulate just mentioned: this was seven years after the council of Seleucia. There,

after confirming the Antiochian Creed, to which they had subscribed at Seleucia,[4] they anathematized that which had beenset forth at Ariminum[5] by their former associates in opinion. They moreover again condemned the party of Acacius and Eudoxius, and declared their deposition to have been just.[6] The civil war which was then impending prevented Eudoxius bishop of Constantinople from either gainsaying or revenging these determinations. Wherefore Eleusius bishop of Cyzicus and hisadherents became for a little while the stronger party; inasmuch as they supported the views ofMacedonius, which although before but obscurely known, acquired great publicity through the Synod at Lampsacus. This Synod, I think,was the cause of the increase of the Macedonians in the Hellespont; for Lampsacus is situated in one of the narrow bays of the Hellespont. Such was the issue of this council.

Chapter V.

Engagement between Valens and Procopius near Nacolia in Phrygia; after which the Usurper is betrayed by his Chief Officers, and with them put to Death.

Under the consulate[7] of Gratian and Dagalaifus in the following year, the war was begun. For as soon as the usurper Procopius, leaving Constantinople, began his march at the head of his army toward the emperor, Valens hastened from Antioch, and came to an engagement with him near a city of Phrygia, called Nacolia. In the first encounter he was defeated; but soon after he took Procopius alive, through the treachery of Agilo and Gomarius, two of his generals, whom he

subjected to the most extraordinary punishments.[8] The traitors he caused to be executed by being sawn asunder, disregarding the oaths he had sworn to them. Two trees standing near each other being forcibly bowed down, one of the usurper's legs was fastened to each of them, after which the trees being suddenly permitted to recover their erect position, by their rise rent the tyrant into two parts; and thus torn apart the usurper perished.

Chapter VI.

After the Death of Procopius Valens constrains those who composed the Synod, and All Christians, to profess Arianism.

The emperor having thus successfully terminated the conflict, immediately began to move against the Christians, with the design of converting every sect to Arianism. But he was especially incensed against those who had composed the Synod at Lampsacus, not only on account of their deposition of the Arian bishops, but because they had anathematized the creed published at Ariminum. On arriving therefore at Nicomedia in Bithynia, he sent for Eleusius bishop of Cyzicus, who, as I have before said,[9] closely adhered to the opinions of Macedonius. Therefore the emperor having convened a council of Arian bishops, commanded Eleusius to give his assent to their faith. At first he refused to do so, but on being terrified with threats of banishment and confiscation of property, he was intimidated and assented to the Arian belief. Immediately afterwards, however, he repented; and returning to Cyzicus, bitterly complained in presence of all the people, asserting that his quiescence was due to violence, and not of his own

choice. He then exhorted them to seek another bishop for themselves, since he had been compelled to renounce his own opinion. But the inhabitants of Cyzicus loved and venerated him too much to think of losing him; they therefore refused to be subject to any other bishop, nor would they permit him to retire from his own church: and thus continuing under his oversight, they remained steadfast in their own heresy.

Chapter VII.

Eunomius supersedes Eleusius the Macedonian in the See of Cyzicus, His Origin and Imitation of Aetius, whose Amanuensis he had been.

The bishop of Constantinople being informed of these circumstances, constituted Eunomius bishop of Cyzicus, inasmuch as he was a person able by his eloquence to win over the minds of the multitude to his own way of thinking. On his arrival at Cyzicus an imperial edict was published in which it was ordered that Eleusius should be ejected, and Eunomius installed in his place. This being carried into effect, those who attached themselves to Eleusius, after erecting a sacred edifice without the city, assembled there with him. But enough has been said of Eleusius: let us now give some account of Eunomius. He had been secretary to Aetius, surnamed Atheus, of whom we have before spoken,[10] and had learnt from conversing with him, to imitate his sophistical mode of reasoning; being little aware that while exercising himself in framing fallacious arguments, and in the use of certain insignificant terms, he was really deceiving himself. This habit however inflated him with pride, and he fell into blasphemous heresies, and so became an advocate of the

dogmas of Arius, and in various ways an adversary to the doctrines of truth. And as he had but a very slender knowledge of the letter of Scripture, he was wholly unable to enter into the spirit of it. Yet he abounded in words, and was accustomed to repeat the same thoughts in different terms, without ever arriving at a clear explanation of what he had proposed to himself. Of this his seven books *On the Apostle's Epistle to the Romans,* on which he bestowed a quantity of vain labor, is a remarkable proof: for although he has employed an immense number of words in the attempt to expound it, he has by no means succeeded in apprehending the scope and object of that epistle. All other works of his extant are of a similar character, in which he that would take the trouble to examine them, would find a great scarcity of sense, amidst a profusion of verbiage. This Eunomius Eudoxius promoted to the see of Cyzicus;[11] who being come thither, astonished his auditors by the extraordinary display of his `dialectic' art, and thus a great sensation was produced at Cyzicus. At length the people unable to endure any longer the empty and assumptions parade of his language, drove him out of their city. He therefore withdrew to Constantinople, and taking up his abode with Eudoxius, was regarded as a titular[12] bishop. But lest we should seem to have said these things for the sake of detraction, let us hear what Eunomius himself has the hardihood to utter in his sophistical discourses concerning the Deity himself, for he uses the following language: `God knows no more of his own substance than we do; nor is this more known to him, and less to us: but whatever we know about the Divine substance, that precisely is known to God; and on the other hand, whatever he knows, the same also you will find without any difference in us.' This and many other similar tedious and absurd fallacies Eunomius was accustomed to draw

up in utter insensibility to his own folly. On what account he afterwards separated from the Arians, we shall state in its proper place.[13]

Chapter VIII.

Of the Oracle found inscribed an a Stone, when the Walls of Chalcedon were demolished by Order of the Emperor Valens.

An order was issued by the emperor that the walls of Chalcedon, a city opposite to Byzantium, should be demolished: for he had sworn to do this, after he should have conquered the usurper, because the Chalcedonians had sided with the usurper, and had used insulting language toward Valens,[14] and shut their gates against him as he passed by their city. In consequence of the imperial decree, therefore, the walls were razed and the stones were conveyed to Constantinople to serve for the formation of the public baths which are called Constantianae.[15] On one of these stones an oracle was found engraven, which had lain concealed for a long time, in which it was predicted that when the city should be supplied with abundance of water, then should the wall serve for a bath; and that innumerable hordes of barbarous nations having overrun the provinces of the Roman empire, and done a great deal of mischief, should themselves at length be destroyed. We shall here insert this oracle for the gratification of the studious:[16] `When nymphs their mystic dance with wat'ry feet Shall tread through proud Byzantium's stately street; When rage the city wall shall overthrow, Whose stones to fence a bathing-place shall go: Then savage lands shall send forth myriad swarms, Adorned with golden locks aud

burnished arms, That having Ister's silver streams o'erpast, Shall Scythian fields and Moesia's meadows waste. But when with conquest flushed they enter Thrace, Fate shall assign them there a burial-place,'

Such was the prophecy. And indeed it afterwards happened, that when Valens by building an aqueduct supplied Constantinople with abundance of water, the barbarous nations made various irruptions, as we shall hereafter see. But it happened that some explained the prediction. otherwise. For when that aqueduct was completed, Clearchus the prefect of the city built a stately bath, to which the name of `the Plentiful Water'[17] was given, in that which is now called the Forum of Theodosius: on which account the people celebrated a festival with great rejoicings, whereby there was, say they, an accomplishment of those words of the oracle,

`their mystic dance with wat'ry feet Shall tread through proud Byzantium's stately street.'

But the completion of the prophecy took place afterwards. While the demolition was in progress the Constantinopolitans besought the emperor to suspend the destruction of the walls; and the inhabitants of Nicomedia and Nicaea sending from Bithynia to Constantinople, made the same request. But the emperor being exceedingly exasperated against the Chalcedonians, was with difficulty prevailed upon to listen to these petitions in their favor: but that he might perform his oath, he commanded that the walls should be pulled down, while at the same time the breaches should be repaired by being filled up with other small stones. Whence it is that in the present day one may see in

certain parts of the wall very inferior materials laid upon prodigiously large stones, forming those unsightly patches which were made on that occasion. So much will be sufficient on the walls of Chalcedon.

Chapter IX.

Valens persecutes the Novatians, because they accepted the Orthodox Faith.

The emperor however did not cease his persecution of those who embraced the doctrine of the *homoousion,* but drove them away from Constantinople: and as the Novatians acknowledged the same faith, they also were subjected to similar treatment. He commanded that theirchurches should be shut up, also their bishop they sent into exile. His name was Agelius, a person that had presided over their churches from the time of Constantine, and had led an apostolic life: for he always walked barefoot, and used but one coat, observing the injunction of the gospel.[18] But the emperor's displeasure against this sect was moderated by the efforts of a pious and eloquent man named Marcian, who had formerly been in military service at the imperial palace, but was at that time a presbyter in the Novatian church, and taught Anastasia and Carosa, the emperor's daughters, grammar; from the former of whom the public baths yet standing, which Valens erected at Constantinople, were named.[19] From respect for this person therefore the Novatian churches which had been for some time closed, were again opened. The Arians however would not suffer this people to remain undisturbed, for they disliked them on account of the sympathy and love the Novatians manifested toward the Homoousians, with whom they

agreed in sentiment. Such was the state of affairs at that time. We may here remark that the war against the usurper Procopius was terminated about the end of May, in the consulate[20] of Gratian and Dagalaifus.

Chapter X.

Birth of Valentinian the Younger.

Soon after the conclusion of this war, and under the same consulate,[21] a son was born to Valentinian, the emperor in the Western parts, to whom the same name as his father's was given. For Gratian had been born previously to his becoming emperor.

Chapter XI.

Hail of Extraordinary Size; and Earthquakes in Bithynia and the Hellespont.

On the 2d of June of the following year, in the consulate[22] of Lupicin and Jovian, there fell at Constantinople hail of such a size as would fill a maws hand. Many affirmed that this hail had fallen as a consequence of the Divine displeasure, because of the emperor's having banished several persons engaged in the sacred ministry, those, that is to say, who refused to communicate with Eudoxius.[23] During the same consulate, on the 24th of August, the emperor Valentinian proclaimed his son Gratian Augustus. In the next year,[24] when Valentinian and Valens were a second time consuls, there happened on the 11th of October, an

earthquake in Bithynia which destroyed the city of Nicaea on the eleventh day of October. This was about twelve years after Nicomedia had been visited by a similar catastrophe. Soon afterwards the largest portion of Germa in the Hellespont was reduced to ruins by another earthquake. Nevertheless no impression was made on the mind of either Eudoxius the Arian bishop, or the emperor Valens, by these occurrences; for they did not desist from their relentless persecution of those who dissented from them in matters of faith. Meanwhile these convulsions of the earth were regarded as typical of the disturbances which agitated the churches: for many of the clerical body were sent into exile, as we have stated; Basil and Gregory alone, by a special dispensation of Divine Providence, being on account of their eminent piety exempted from this punishment. The former of these individuals was bishop of Caesarea in Cappadocia; while Gregory presided over Nazianzus,[25] a little city in the vicinity of Caesarea. But we shall have occasion to mention both Basil and Gregory again in the course of our history.[26]

Chapter XII.

The Macedonians, pressed by the Emperor's Violence toward them, send a Deputation to Liberius Bishop of Rome, and subscribe the Nicene Creed.

When the maintainers of the `homoousian' doctrine had been thus severely dealt with, and put to flight, the persecutors began afresh to harass the Macedonians; who impelled by fear rather than violence, send deputations to one another from city to city, declaring the necessity of appealing to the emperor's brother, and also to Liberius

bishop of Rome: and that it was far better for them to embrace their faith, than to communicate with the party of Eudoxius. They sent for this purpose Eustathius bishop of Sebastia, who had been several times deposed, Silvanus of Tarsus in Cilicia, and Theophilus of Castabala in the same province; charging them to dissent in nothing from Liberius concerning the faith, but to enter into communion with the Roman church, and confirm the doctrine of the *homoousian.* These persons therefore proceeded to Old Rome, carrying with them the letters of those who had separated themselves from Acacius at Seleucia. To the emperor they could not have access, he being occupied in the Gauls with a war against the Sarmatae; but they presented their letters to Liberius. He at first refused to admit them; saying they were of the Arian faction, and could not possibly be received into communion by the church, inasmuch as they had rejected the Nicene Creed. To this they replied that by change of sentiment they had acknowledged the truth, having long since renounced the Anomoean[27] Creed, and avowed the Son to be in every way `like the Father': moreover that they considered the terms `like' (*homoios*) and *homoousios* to have precisely the same import. When they had made this statement, Liberius demanded of them a written confession of their faith; and they accordingly presented him a document in which the substance of the Nicene Creed was inserted. I have not introduced here, because of their length, the letters from Smyrna, Asia, and from Pisidia, Isauria, Pamphylia, and Lycia, in all which places they had held Synods. The written profession which the deputies sent with Eustathius, delivered to Liberius, is as follows:

To our Lord, Brother, and fellow-Minister Libefius: Eustathius, Theophilus, and Silvanus, salutations in the

Lord.

'On account of the insane opinion of heretics, who cease not to introduce occasions of offense into the catholic churches, we being desirous of checking their career, come forward to express our approbation of the doctrines recognized the Synod of orthodox bishops which has been convened at Lampsacus, Smyrna, and various other places: from which Synod we being constituted a deputation, bring a letter to your benignity and to all the Italian and Western bishops, by which we declare that we hold and maintain the catholic faith which was established in the holy council at Nicaea under the reign of Constantine of blessed memory, by three hundred and eighteen bishops, and has hitherto continued entire and unshaken; in which creed the term *homoousios* is holily and devoutly employed in opposition to the pernicious doctrine of Arius. We therefore, together with the aforesaid persons whom we represent, profess under our own hand, that we have held, do hold, and will maintain the same faith even unto the end. We condemn Arius, and his impious doctrine, with his disciples, and those who agree with his sentiments; as also the same heresy of Sabellius,[28] the Patripassians,[29] the Marcionites,[30] the Photinians,[31] the Marcellians,[32] that of Paul of Samosata,[33] and those who countenance such tenets; in short all the heresies which are opposed to the aforesaid sacred creed, which was piously and in a catholic spirit set forth by the holy fathers at Nicaea. But we especially anathematize that form of the creed which was recited at the Synod of Ariminum,[34] as altogether contrary to the before-mentioned creed of the holy Synod of Nicaea, to which the bishops at Constantinople affixed their signatures, being deceived by artifice and perjury, by

reason of its having been brought from Nice,[35] a town of Thrace. Our own creed, and that of those whose delegates we are, is this:

`"We believe in one God the Father Almighty, the Maker of all things visible and invisible: and in one only-begotten God, the Lord Jesus Christ, the Son of God; begotten of the Father; that is of the substance of the Father; God of God, Light of Light, very God of very God; begotten not made, of the same substance with the Father, through whom all things were made which are in heaven, and which are upon the earth: who for us men, and for our salvation, descended, became incarnate, and was made man; suffered, and rose again the third day; ascended into the heavens, and will come to judge the living and the dead. [We believe] also in the Holy Spirit. But the Catholic and Apostolic Church of God anathematizes those who assert that `there was a time when he was not,' and `that he was not before he was begotten,' and that `he was made of things which are not'; or those that say `the Son of God is of another hypostasis' or `substance than the Father,' or that `he is mutable, or susceptible of change.'

`"I, Eustathius, bishop of the city of Sebastia, with Theophilus and Silvanus, delegates of the Synod of Lampsacus, Smyrna, and other places, have voluntarily subscribed this confession of faith with our own hands. And if, after the publication of this creed, any one shall presume tocalumniate either us, or those who sent us, let him come with the letters of your holiness before such orthodox bishops as your sanctity shall approve of, and bring the matter to an issue with us before them; and if any charge shall be substantiated, let the guilty be

punished.'"

Liberius having securely pledged the delegates by this document, received them into communion, and afterwards dismissed them with this letter:*The Letter of Liberius Bishop of Rome, to the Bishops of the Macedonians.*

To our beloved brethren and fellow-ministers, Evethius, Cyril, Hyperechius, Uranius, Heron, Elpidius, Maximus, Eusebius, Eucarpius, Heortasius, Neon, Eumathius, Faustinus, Proclinus, Pasinicus, Arsenius, Severus, Didymion, Brittanius, Callicrates, Dalmatius, Aedesius, Eustochius, Ambrose, Gelonius, Pardalius, Macedonius, Paul, Marcellus, Heraclius, Alexander, Adolius, Marcian, Sthenelus, John, Macer, Charisius, Silvanus, Photinus, Anthony, Aythus, Celsus, Euphranon, Milesius, Patricius, Severian, Eusebius, Eumolpius, Athanasius, Diophantus, Menodorus, Diocles, Chrysampelus, Neon, Eugenius, Eustathius, Callicrates, Arsenius, Eugenius, Martyrius, Hieracius, Leontius, Philagrius, Lucius, and to all the orthodox bishops in the East, Liberius bishop of Italy, and the bishops throughout the West, salutations always in the Lord.

Your letters, beloved brethren, resplendent with the light of faith, delivered to us by our highly esteemed brethren, the bishops Eustathius, Silvanus, and Theophilus, brought to us the much longed-for joy of peace and concord: and this chiefly because they have demonstrated and assured us that your opinion and sentiments are in perfect harmony with those both of our insignificance, and also with those of all the bishops in Italy and the Western parts. We knowledge this to be the Catholic and

Apostolic faith, which until the time of the Synod at Nicaea had continued unadulterated and unshaken. This creed your legates have professed that they themselves hold, and to our great joy have obliterated every vestige and impression of an injurious suspicion, by attesting it not only in word, but also in writing. We have deemed it proper to subjoin to these letters a copy of this their declaration, lest we should leave any pretext to the heretics for entering into a fresh conspiracy, by which they might stir up the smouldering embers of their own malice, and according to their custom, rekindle the flames of discord. Moreover our most esteemed brethren, Eustathius Silvanus, and Theophilus, have professed this also, both that they themselves, and also your love, have always held, and will maintain unto the last, the creed approved of at Nicaea by 318 Orthodox Bishops; which contains the perfect truth, and both confutes and overthrows the whole swarm of heretics. For it was not of their own will, but by Divine appointment that so great a number of bishops was collected against the madness of Arius, as equaled that of those by whose assistance blessed Abraham through faith destroyed so many thousand of his enemies.[36] This faith being comprehended in the terms *hypostasis* and *homoousios,* like a strong and impregnable fortress checks and repels all the assaults and vain machinations of Arian perverseness. Wherefore when all the Western bishops were assembled at Ariminum, whither the craft of the Arians had drawn them, in order that either by deceptive persuasions, or to speak more truly, by the coercion of the secular power, they might erase, or indirectly revoke what had been introduced into the creed with so much prudence, their subtlety was not of the least avail. For almost all those who at Ariminum were either allured into error, or at that time deceived, have since taken a

fight view of the matter; and after anathematizing the exposition of faith set forth by those who were convened at Ariminum, have subscribed the Catholic and Apostolic Creed which was promulgated at Nicaea. They have entered into communion with us, and regard the dogma of Arius and his disciples with increased aversion, and are even indignant against it. Of which fact when the legates of your love saw the indubitable evidences, they annexed yourselves to their own subscription; anathematizing Arius, and what was transacted at Ariminum against the creed ratified at Nicaea, to which even you yourselves, beguiled by perjury, were induced to subscribe. Whence it appeared suitable to us to write to your love, and to accede to your just request, especially since we are assured by the profession of your legates that the Eastern bishops have recovered their senses, and now concur in opinion with the orthodox of the West. We further give you to understand, lest ye should be ignorant of it, that the blasphemies of the Synod of Ariminum have been anathematized by those who seem to have been at that time deceived by fraud, and that all have acknowledged the Nicene Creed. It is fit therefore that it should be made generally known by you that such as have had their faith vitiated by violence or guile, may now emerge from heretical darkness into the Divine light of catholic liberty. Moreover whosoever of them, after this council, shall not disgorge the poison of corrupt doctrine, by abjuring all the blasphemies of Arius, and anathematizing them, let them know that they are themselves, together with Arius and his disciples and the rest of the serpents, whether Sabellians, Patripassians, or the followers of any other heresy, dissevered and excommunicated from the assemblies of the Church, which does not admit of illegitimate children. May God preserve you steadfast, beloved brethren.

When the adherents of Eustathius had received this letter, they proceeded to Sicily, where they caused a Synod of Sicilian bishops to be convened, and in their presence avowed the homoousian faith, and professed their adherence to the Nicene Creed: then having received from them also a letter to the same effect as the preceding, they returned to those who had sent them. They on their part, on the receipt of the letters of Liberius, sent delegates from city to city to the prominent supporters of the doctrine of the *homoousion,* exhorting them to assemble simultaneously at Tarsus in Cilicia, in order to confirm the Nicene Creed, and terminate all the contentions which had subsequently arisen. And indeed this would probably have been accomplished had not the Arian bishop, Eudoxius, who at that time possessed great influence with the emperor, thwarted their purpose; for on learning of the Synod that bad been summoned to meet [at Tarsus], he became so exasperated that he redoubled his persecution against them. That the Macedonians by sending legates to Liberius were admitted to communion with him, and professed the Nicene Creed, is attested by Sabinus himself, in his *Collection of Synodical Transactions.*

Chapter XIII.

Eunomius separates from Eudoxius; a Disturbance is raised at Alexandria by Endoxius, and Athanasius flees into Voluntary Exile again, but in Consequence of the Clamors of the People the Emperor recalls and re-establishes him in his See.

About the same time Eunomius[37] separated himself from Eudoxius, and held assemblies apart, because after he

had repeatedly entreated that his preceptor Aëtius might be received into communion, Eudoxius continued to oppose it. Now Eudoxius did this against his preference, for he did not reject the opinion with Aëtius since it was the same as his own;[38] but he yielded to the prevailing sentiment of his own party, who objected to Aetius as heterodox. This was the cause of the division between Eunomius and Eudoxius, and such was the state of things at Constantinople. But the church at Alexandria was disturbed by an edict of the praetorian prefects, sent hither by means of Eudoxius. Whereupon Athanasius, dreading the irrational impetuosity of the multitude, and fearing lest he should be regarded as the author of the excesses that might be committed, concealed himself for four entire months in an ancestral tomb. Inasmuch however as the people, on account of their affection for him, became seditious in impatience of his absence, the emperor, on ascertaining that on this account agitation pre-railed at Alexandria, ordered by his letters that Athanasius should be suffered to preside over the churches without molestation; and this was the reason why the Alexandrian church enjoyed tranquillity until the death of Athanasius. How the Arian faction became possessed of the churches after his decease, we shall unfold in the course of our history.[39]

Chapter XIV.

The Arians ordain Demophilus after the Death of Eudoxius at Constantinople; but the Orthodox Party constitute Evagrius his Successor.

The Emperor Valens leaving Constantinople again set out towards Antioch; but on his arrival at Nicomedia, a

city of Bithynia, his progress was arrested by the following circumstances. Eudoxius the bishop of the Arian church who has been in possession of the seat of the Constantinopolitan church for nineteen[40] years, died soon after the emperor's departure from that city, in the third consulate[41] of Valentinian and Valens. The Arians therefore appointed Demophilus to succeed him; but the Homoousians considering that an opportunity was afforded them, elected a certain Evagrius, a person who maintained their own principles; and Eustathius, who had been bishop of Antioch, formally ordained him. He had been recalled from exile by Jovian, and had at this time privately come to Constantinople, for the purpose of confirming the adherents to the doctrine of the *homoousion.*

Chapter XV.

The Emperor banishes Evagrius and Eustathius. The Arians persecute the Orthodox.

When this had been accomplished the Arians renewed their persecution of the Homoousians: and the emperor was very soon informed of what had taken place, and apprehending the subversion of the city in consequence of some popular tumult, immediately sent troops from Nicomedia to Constantinople; ordering that both he who had been ordained, and the one who had ordained him, should be apprehended and sent into exile in different regions. Eustathius therefore was banished to Bizya a city of Thrace; and Evagrius was conveyed to another place. After this the Arians, becoming bolder, grievously harassed the orthodox party, frequently beating them, reviling them, causing them to be imprisoned, and fined;

in short they practiced distressing and intolerable annoyances against them. The sufferers were induced to appeal to the emperor for protection against their adversaries if haply they might obtain some relief from this oppression. But whatever hope of redress they might have cherished from this quarter, was altogether frustrated, inasmuch as they thus merely spread their grievances before him who was the very author of them.

Chapter XVI.

Certain Presbyters burnt in a Ship by Order of Valens. Famine in Phrygia.

Certain pious men of the clerical order, eighty in number, among whom Urbanus, Theodore, and Menedemus were the leaders, proceeded to Nicomedia, and there presented to the emperor a supplicatory petition, informing him and complaining of the ill-usage to which they had been subjected. The emperor was filled with wrath; but dissembled his displeasure in their presence, and gave Modestus the prefect a secret order to apprehend these persons, and put them to death. The manner in which they were destroyed being unusual, deserves to be recorded. The prefect fearing that he should excite the populace to a seditious movement against himself, if he attempted the public execution of so many, pretended to send the men away into exile. Accordingly as they received the intelligence of their destiny with great firmness of mind the prefect ordered that they should be embarked as if to be conveyed to their several places of banishment, having meanwhile enjoined on the sailors to set the vessel on fire, as soon as they reached the mid sea, that their victims being so destroyed, might even be

deprived of burial. This injunction was obeyed; for when they arrived at the middle of the Astacian Gulf, the crew set fire to the ship, and then took refuge in a small barque which followed them, and so escaped. Meanwhile it came to pass that a strong easterly wind blew, and the burning ship was roughly driven but moved faster and was preserved until it reached a port named Dacidizus, where it was utterly consumed together with the men who were shut up in it. Many have asserted that this impious deed was not suffered to go unpunished: for there immediately after arose so great a famine throughout all Phrygia, that a large proportion of the inhabitants were obliged to abandon their country for a time, and betake themselves some to Constantinople and some to other provinces. For Constantinople, notwithstanding the vast population it supplies, yet always abounds with the necessaries of life, all manner of provisions being imported into it by sea from various regions; and the Euxine which lies near it, furnishes it with wheat to any extent it may require.[42]

Chapter XVII.

The Emperor Valens, while at Antioch, again persecutes the Adherents of the `Homoousion.'

The Emperor Valens, little affected by thecalamities resulting from the famine, went to Antioch in Syria, and during his residence there cruelly persecuted such as would not embrace Arianism. For not content with ejecting out of almost all the churches of the East those who maintained the `homoousian' opinion, he inflicted on them various punishments besides. He destroyed a greater number even than before, delivering them up to many different kinds of death, but especially drowning in

the river.

Chapter XVIII.

Events at Edessa: Constancy of the Devout Citizens, and Courage of a Pious Woman.

But we must here mention certain circumstances that occurred at Edessa in Mesopotamia. There is in that city a magnificent church[43] dedicated to St. Thomas the Apostle, wherein, on account of the sanctity of the place, religious assemblies are incessantly held. The Emperor Valens wishing to inspect this edifice, and having learnt that all who usually congregated there were opposed to the heresy which he favored, he is said to have struck the prefect with his own hand, because he had neglected to expel them thence also. As the prefect after submitting to this ignominy, was most unwillingly constrained to subserve the emperor's indignation against them,-for he did not desire to effect the slaughter of so great a number of persons,-he privately suggested that no one should be found there. But no one gave heed either to his admonitions or to his menaces; for on the following day they all crowded to the church.[44] And when the prefect was going towards it with a large military force in order to satisfy the emperor's rage, a poor woman leading her own little child by the hand hurried hastily by, on her way to the church, breaking through the ranks of the prefect's company of soldiers. The prefect irritated at this, ordered her to be brought to him, and thus addressed her: `Wretched woman! whither are you running in so disorderly a manner?' She replied, `To the same place that others are hastening.' `Have you not heard,' said he, `that the prefect is about to put to death all that shall be

found there?' `Yes,' said the woman, `and therefore I hasten that I may be found there.' `And whither are you dragging that little child?' said the prefect: the woman answered, `That he also may be made worthy of martyrdom.'[45] The prefect on hearing these things, conjecturing that a similar resolution actuated the others who were assembled there, immediately went back to the emperor, and informed him that all were ready to die in behalf of their own faith. He added that it would be preposterous to destroy so many persons at one time, and thus persuaded the emperor to control his wrath. In this way were the Edessenes preserved from being massacred by order of their sovereign.

Chapter XIX.

Slaughter of Many Persons by Valens an Account of their Names, in Consequence of a Heathen Prediction.[46]

The cruel disposition of the emperor was at this time abused by an execrable demon, who induced certain curious persons to institute an inquiry by means of necromancy as to whoshould succeed Valens on the throne. To their magical incantations the demon gave responses not distinct and unequivocal, but as the general practice is, full of ambiguity; for displaying the four letters q, e, o, and d, he declared that the name of the successor of Valens began with these; and that it was a compound name. When the emperor was apprised of this oracle, instead of committing to God, who alone can penetrate futurity, the decision of this matter, in contravention of those Christian principles to which he pretended the most zealous adherence, he put to death very many persons of whom he had the suspicion that

they aimed at the sovereign power: thus such as were named `Theodore,' `Theodotus,' `Theodosius,' `Theodulus,' and the like, were sacrificed to the emperor's fears; and among the rest was Theodosiolus, a very brave man, descended from a noble family in Spain. Many persons therefore, to avoid the danger to which they were exposed, changed their names, giving up those which they had received from their parents in infancy as dangerous. This will be enough on that subject.

Chapter XX.

Death of Athanasius, and Elevation of Peter to His See.[47]

It must be said that as long as Athanasius, bishop of Alexandria, was alive, the emperor, restrained by the Providence of God, abstained from molesting Alexandria and Egypt: indeed he knew very well that the multitude of those who were attached to Athanasius was very great; and on that account he was careful lest the public affairs should be hazarded, by the Alexandrians, who are an irritable race, being excited to sedition. But Athanasius, after being engaged in so many and such severe conflicts on behalf of the church, departed this life in the second consulate[48] of Gratian and Probus, having governed that church amidst the greatest perils forty-six years. He left as his successor Peter, a devout and eloquent man.

Chapter XXI.

The Arians are allowed by the Emperor to imprison Peter and to set Lucius over the See of Alexandria.

Upon this the Arians, emboldened by their knowledge of the emperor's religious sentiments, again took courage, and without delay informed him of the circumstance. He was then residing at Antioch. Then indeed Euzoius who presided over the Arians of that city, eagerly embracing the favorable opportunity thus presented, begged permission to go to Alexandria, for the purpose of putting Lucius the Arian in possession of the churches there. The emperor acceded to this request, and as speedily as possible Euzoius proceeded forthwith to Alexandria, attended by the imperial troops. Magnus, also, the emperor's treasurer, went with him. Moreover an imperial mandate had been issued to Palladius, the governor of Egypt, enjoining him to aid them with a military force. Wherefore having apprehended Peter, they cast him into prison; and after dispersing the rest of the clergy, they placed Lucius in the episcopal chair.

Chapter XXII.

Silence of Sabinus on the Misdeeds of the Arians; Flight of Peter to Rome; Massacre of the Solitaries at the Instigation of the Arians.

Of the outrages perpetrated upon the installation of Lucius, and the treatment of those who were ejected, both in the courts and outside of the courts, and how some were subjected to a variety of tortures, and others sent into exile even after this excruciating process, Sabinus takes not the slightest notice. In fact, being half disposed to Arianism himself, he purposely veils the atrocities of his friends. Peter, however, has exposed them, in the letters he addressed to all the churches, when he had escaped from prison. For this [bishop] having

managed to escape from prison, fled to Damasus, bishop of Rome. The Arians though not very numerous, becoming thus possessed of the Alexandrian churches soon after obtained an imperial edict directing the governor of Egypt to expel not only from Alexandria but even out of the country, the favorers of the `homoousian' doctrine, and all such as were obnoxious to Lucius. After this they assailed and disturbed and terribly harassed the monastic institutions in the desert; armed men rushed in the most ferocious manner upon those who were utterly defenceless, and who would not lift an arm to repel their violence: so that numbers of unresisting victims were in this manner slaughtered with a degree of wanton cruelty beyond description.

Chapter XXIII.

The Deeds of Same Holy Persons who devoted themselves to a Solitary Life.[49]

Since I have referred to the monasteries of Egypt, it may be proper here to give a brief account of them. They were founded probably at a very early period, but were greatly enlarged and augmented by a devout man whose name was Ammoun. In his youth this person had an aversion to matrimony; but when some of his relatives urged him not to contemn marriage, but to take a wife to himself, he was prevailed upon and was married. On leading the bride with the customary ceremonies from the banquet-room to the nuptial couch, after their mutual friends had withdrawn, he took a book[50] containing the epistles of the apostles and read to his wife Paul's Epistle to the Corinthians, explaining to her the apostle's admonitions to married persons.[51] Adducing many external

considerations besides, he descanted on the inconveniences and discomforts attending matrimonial intercourse, the pangs of child-bearing, and the trouble and anxiety connected with rearing a family. He contrasted with all this the advantages of chastity; described the liberty, and immaculate purity of a life of continence; and affirmed that virginity places persons in the nearest relation to the Deity. By these and other arguments of a similar kind, he persuaded his virgin bride to renounce with him a secular life, prior to their having any conjugal knowledge of each other. Having taken this resolution, they retired together to the mountain of Nitria, and in a hut there inhabited for a short time one common ascetic apartment, without regarding their difference of sex, being according to the apostles, `one in Christ.'[52] But not long after, the recent and unpolluted bride thus addressed Ammoun: `It is unsuitable,' said she, `for you who practice chastity, to look upon a woman in so confined a dwelling; let us therefore, if it is agreeable to you, perform our exercise apart.' This agreement again was satisfactory to both, and so they separated, and spent the rest of their lives in abstinence from wine and oil, eating dry bread alone, sometimes passing over one day, at others fasting two, and sometimes more. Athanasius, bishop of Alexandria, asserts in his *Life of Anthony,*[53] that the subject of his memoir who was contemporary with this Ammoun, saw his soul taken up by angels after his decease. Accordingly, a great number of persons emulated Ammoun's manner of life, so that by degrees the mountains of Nitria and Scitis were filled with monks, an account of whose lives would require an express work. As, however, there were among them persons of eminent piety, distinguished for their strict discipline and apostolic lives, who said and did many things worthy of being recorded, I deem it useful to

interweave with my history a few particulars selected out of the great number for the information of my readers. It is said that Ammoun never saw himself naked, being accustomed to say that `it became not a monk to see even his own person exposed.' And when once he wanted to pass a river, but was unwilling to undress, he besought God to enable him to cross without his being obliged to break his resolution; and immediately an angel transported him to the other side of the river. Another monk named Didymus[54] lived entirely alone to the day of his death, although he had reached the age of ninety years. Arsenius, another of them, would not separate young delinquents from communion, but only those that were advanced in age: `for,' said he, `when a young person is excommunicated he becomes hardened; but an elderly one is soon sensible of the misery of excommunication.' Pior was accustomed to take his food as he walked along. As a certain one asked him, `Why do you eat thus?' `That I may not seem,' said he, `to make eating serious business but rather a thing done by the way.' To another putting the same question he replied, `Lest even in eating my mind should be sensible of corporeal enjoyment.' Isidore affirmed that he had not been conscious of sin even in thought for forty years; and that he had never consented either to lust or anger. Pambos being an illiterate man went to some one for the purpose of being taught a psalm; and having heard the first verse of the thirty-eighth psalm, `I said I will take heed to my ways, that I offend not with my tongue,'[55] he departed without staying to hear the second verse, saying, `this one will suffice, if I can practically acquire it.' And when the person who had given him the verse reproved him because he had not seen him for the space of six months, he answered that he had not yet learnt to practice the verse of the psalm. After a considerable lapse of time,

being asked by one of his friends whether he had made himself master of the verse, his answer was, `I have scarcely succeeded in accomplishing it during nineteen years.' A certain individual having placed gold in his hands for distribution to the poor, requested him to reckon what he had given him. `There is no need of counting,' said he, `but of integrity of mind.' This same Pambos, at the desire of Athanasius the bishop, came out of the desert to Alexandria and on beholding an actress there, he wept. When those present asked him why he wept, he replied, `Two causes have affected me: one is the destruction of this woman; the other is that I exert myself less to please my God than she does to please obscene characters.' Another said that `a monk who did not work ought to be regarded as on a level with the covetous man.' Piterus was well-informed in many branches of natural philosophy, and was accustomed frequently to enter into expositions of the principles sometimes of one and sometimes of another department of science, but he always commenced his expositions with prayer. There were also among the monks of that period, two of the same name, of great sanctity, each being called Macarius; one of whom was from Upper Egypt, the other from the city of Alexandria. Both were celebrated for their ascetic discipline, the purity of their life and conversation, and the miracles which were wrought by their hands. The Egyptian Macarius performed so many cures, and cast out so many devils, that it would require a distinct treatise to record all that the grace of God enabled him to do. His manner toward those who resorted to him was austere, yet at the same time calculated to inspire veneration. The Alexandrian Macarius, while in all respects resembling his Egyptian namesake, differed from him in this, that he was always cheerful to his visitors; and by the affability of his

manners led many young men to asceticism. Evagrius[56] became a disciple of these men, acquired from them the philosophy of deeds, whereas he had previously known that which consisted in words only. He was ordained deacon at Constantinople by Gregory of Nazianzus, and afterwards went with him into Egypt, where he became acquainted with these eminent persons, and emulated their course of conduct, and miracles were done by his hands as numerous and important as those of his preceptors. Books were also composed by him of very valuable nature, one of which is entitled *The Monk,* or, *On Active Virtue;* another *The Gnostic,*[57] or, *To him who is deemed worthy of Knowledge:* this book is divided into fifty chapters. A third is designated *Antirrheticus,* and contains selections from the Holy Scriptures against tempting spirits, distributed into eight parts, according to the number of the arguments. He wrote moreover *Six Hundred Prognostic Problems,* and also two compositions in verse, one addressed *To the Monks living in Communities,* and the other *To the Virgin.* Whoever shall read these productions will be convinced of their excellence. It will not be out of place here, I conceive, to subjoin to what has been before stated, a few things mentioned by him respecting the monks. These are his words:[58]

It becomes us to enquire into the habits of the pious monks who have preceded us, in order that we may correct ourselves by their example: for undoubtedly very many excellent things have been said and done by them. One of them was accustomed to say, that `a drier and not irregular diet combined with love, would quickly conduct a monk into the haven of tranquillity.' The same individual freed one of his brethren from being troubled

by apparitions at night, by enjoining him to minister while fasting to the sick. And being asked why he prescribed this: `Such affections,' said he, `are by nothing so effectually dissipated as by the exercise of compassion.' A certain philosopher of those times coming to Anthony the Just, said to him, `How can you endure, father, being deprived of the comfort of books?' `My book, O philosopher,' replied Anthony, `is the nature of things that are made, and it is present whenever I wish to read the words of God.' That `chosen vessel,'[59] the aged Egyptian Macarius, asked me, why the strength of the faculty of memory is impaired by cherishing the remembrance of injury received from men; while by remembering those done us by devils it remains uninjured? And when I hesitated, scarcely knowing what answer to make, and begged him to account for it: `Because,' said he, `the former is an affection contrary to nature, and the latter is conformable to the nature of the mind.' Going on one occasion to the holy father Macarius about mid-day, and being overcome with the heat and thirst, I begged for some water to drink: `Content yourself with the shade,' was his reply, `for many who are now journeying by land, or sailing on the deep, are deprived even of this.' Discussing with him afterwards the subject of abstinence, `Take courage, my son,' said he: `for twenty years I have neither eaten, drunk, nor slept to satiety; my bread has always been weighed, my water measured, and what little sleep I have had has been stolen by reclining myself against a wall.'[60] The death of his father was announced to one of the monks `Cease your blasphemy,' said he to the person that told him; `my father is immortal.' One of the brethren who possessed nothing but a copy of the Gospels, sold it, and distributed the price in food to the hungry, uttering this memorable saying-`I have sold the book which says, "Sell that thou

hast and give to the poor.'"[61] There is an island about the northern part of the city of Alexandria, beyond the lake called Maria, where a monk from Parembole[62] dwells, in high repute among the Gnostics. This person was accustomed to say, that all the deeds of the monks were done for one of these five reasons;-on account of God, nature, custom, necessity, or manual labor. The same also said that there was only one virtue in nature, but that it assumes various characteristics according to the dispositions of the soul: just as the light of the sun is itself without form, but accommodates itself to the figure of that which receives it. Another of the monks said, `I withdraw myself from pleasures, in order to cut off the occasions of anger: for I know that it always contends for pleasures, disturbing my tranquillity of mind, and unfitting me for the attainment of knowledge.' One of the aged monks said that `Love knows not how to keep a deposit either of provisions or money.' He added, `I never remember to have been twice deceived by the devil in the same thing.' Thus wrote Evagrius in his book entitled *Practice.*[63] And in that which he called *The Gnostic* he says, `We have learned from Gregory the Just, that there are four virtues, having distinct characteristics:-prudence and fortitude, temperance and justice. That it is the province of prudence to contemplate the sacred and intelligent powers apart from expression, because these are unfolded by wisdom: of fortitude to adhere to truth against all opposition, and never to turn aside to that which is unreal: of temperance to receive seed from the chief husbandman,[64] but to repel him who would sow over it seed of another kind: and finally, of justice to adapt discourse to every one, according to their condition and capacity; stating some things obscurely, others in a figurative manner, and explaining others clearly for the instruction of the less intelligent.' That pillar of truth,

Basil of Cappadocia, used to say that `the knowledge which men teach is perfected by constant study and exercise; but that which proceeds from the grace of God, by the practice of justice, patience, and mercy.' That the former indeed is often developed in persons who are still subject to the passions; whereas the latter is the portion of those only who are superior to their influence, and who during the season of devotion, contemplate that peculiar light of the mind which illumines them. That luminary of the Egyptians, holy Athanasius, assures us `that Moses was commanded to place the table on the north[65] side. Let the Gnostics therefore understand what wind is contrary to them, and so nobly endure every temptation, and minister nourishment with a willing mind to those who apply to them.' Serapion, the angel of the church of the Thmuïtae, declared that `the mind is completely purified by drinking in spiritual knowledge': that `charity cures the inflammatory tendencies of the soul'; and that `the depraved lusts which spring up in it are restrained by abstinence.' `Exercise thyself continually,' said the great and enlightened teacher Didymus, `in reflecting on providence and judgment; and endeavor to bear in memory the material of whatever discourses thou mayst have heard on these topics, for almost all fail in this respect. Thou wilt find reasonings concerning judgment in the difference of created forms, and the constitution of the universe: sermons on providence comprehended in those means by which we are led from vice and ignorance to virtue and knowledge.'

These few extracts from Evagrius we thought it would be appropriate to insert here. There was another excellent man among the monks, named Ammonius, who had so little interest in secular matters, that when he went to Rome with Athanasius, he chose to investigate none of

the magnificent works of that city, con-tenting himself with examining the Cathedral of Peter and Paul only. This same Ammonius on being urged to enter upon the episcopal office, cut off his own right ear, that by mutilation of his person he might disqualify himself for ordination. But when long afterwards Evagrius, whom Theophilus, bishop of Alexandria, wished to make a bishop, having effected his escape without maiming himself in any way, afterwards happened to meet Ammonius, and told him jocosely, that he had done wrong in cutting off his own ear, as he had by that means rendered himself criminal in the sight of God. To which Ammonius replied, `And do you think, Evagrius, that you will not be punished, who from self-love have cut out your own tongue, to avoid the exercise of that gift of utterance which has been committed to you?' There were at the same time in the monasteries very many other admirable and devout characters whom it would be too tedious to enumerate in this place, and besides if we should attempt to describe the life of each, and the miracles they did by means of that sanctity with which they were endowed, we should necessarily digress too far from the object we have in view. Should any one desire to become acquainted with their history, in reference both to their deeds and experiences and discourses for the edification of their auditors, as well as how wild beasts became subject to their authority, there is a specific treatise[66] as on the subject, composed by the monk Palladius, who was a disciple of Evagrius, and gives all these particulars in minute detail. In that work he also mentions several women, who practiced the same kind of austerities as the men that have been referred to. Both Evagrius and Palladius flourished a short time after the death of Valens. We must now return to the point whence we diverged.

Chapter XXIV.

Assault upon the Monks, and Banishment of their Superiors, who exhibit Miraculous Power.

The emperor Valens having issued an edict commanding that the orthodox should be persecuted both in Alexandria and in the test of Egypt, depopulation and ruin to an immense extent immediately followed: some were dragged before the tribunals, others cast into prison, and many tortured in various ways, and in fact all sorts of punishments were inflicted upon persons who aimed only at peace and quiet. When these outrages had been perpetrated at Alexandria just as Lucius thought proper, Euzoius returned to Antioch, and Lucian the Arian, attended by the commander-in-chief of the army with a considerable body of troops, immediately proceeded to the monasteries of Egypt, where the general in person assailed the assemblage of holy men with greater fury even than the ruthless soldiery. On reaching these solitudes they found the monks engaged in their customary exercises, praying, healing diseases, and casting out devils. Yet they, regardless of these extraordinary evidences of Divine power, suffered them not to continue their solemn devotions, but drove them out of the oratories by force. Rufinus declares that he was not only a witness of these cruelties, but also one of the sufferers. Thus in them were renewed those things which are spoken of by the apostle:[67] `for they were mocked, and had trial of scourgings, were stripped naked, put in bonds, stoned, slain with the sword, went about in the wilderness clad in sheep-skins and goat-skins, being destitute, afflicted, tormented, of whom the world was not worthy, wandering in deserts, in mountains, in dens

and caves of the earth.' In all these things `they obtained a good report' for their faith and their works, and the cures which the grace of Christ wrought by their hands. But as it appears Divine Providence permitted them to endure these evils, `having for them provided something better,'[68] that through their sufferings others might obtain the salvation of God, and this subsequent events seem to prove. When therefore these wonderful men proved superior to all the violence which was exercised toward them, Lucius in despair advised the military chief to send the fathers of the monks into exile: these were the Egyptian Macarius, and his namesake of Alexandria, both of whom were accordingly banished to an island where there was no Christian inhabitant, and in this island there was an idolatrous temple, and a priest whom the inhabitants worshiped as a god. On the arrival of these holy men at the island, the demons of that place were filled with fear and trepidation. Now it happened at the same time that the priest's daughter became suddenly possessed by a demon, and began to act with great fury, and to overturn everything that came in her way; nor was any force sufficient to restrain her, but she cried with a loud voice to these saints of God, saying:-`Why are ye come here to cast us out from hence also?'[69] Then did the men there also display the peculiar power which they had received through Divine grace: for having east out the demon from the maid, and presented her cured to her father, they led the priest himself, and also all the inhabitants of the island to the Christian faith. Whereupon they immediately brake their images in pieces, and changed the form of their temple into that of a church; and having been baptized, they joyfully received instruction in the doctrines of Christianity. Thus these marvelous individuals, after enduring persecution on account of the `homoousian' faith, were themselves

more approved, became the means of salvation to others, and confirmed the truth.

Chapter XXV.

Of Didymus the Blind Man.[70]

About the same period God brought into observation another faithful person, deeming it worthy that through him faith might be witnessed unto: this was Didymus, a most admirable and eloquent man, instructed in all the learning of the age in which he flourished. At a very early age, when he had scarcely acquired the first elements of learning, he was attacked by disease in the eyes which deprived him of sight. But God compensated to him the loss of corporeal vision, by bestowing increased intellectual acumen. For what he could not learn by seeing, he was enabled to acquire through the sense of hearing; so that being from his childhood endowed with excellent abilities, he soon far surpassed his youthful companions who possessed the keenest sight. He made himself master of the principles of grammar and rhetoric with astonishing facility; and proceeded thence to philosophical studies, dialectics, arithmetic, music, and the various other departments of knowledge to which his attention was directed; and he so treasured up in his mind these branches of science, that he was prepared with the utmost readiness to enter into a discussion of these subjects with those who had become conversant therewith by reading books. Not only this, but he was so well acquainted with the Divine oracles contained in the Old and New Testament that he composed several treatises in exposition of them, besides three books on the *Trinity*. He published also commentaries[71] on

Origen's book *Of Principles,* in which he commends these writings, saying that they are excellent, and that those who calumniate their author, and speak slightingly of his works, are mere cavilers, `For,' says he, `they are destitute of sufficient penetration to comprehend the profound wisdom of that extraordinary man.' Those who may desire to form a just idea of the extensive erudition of Didymus, and the intense ardor of his mind, must peruse with attention his diversified and elaborate works. It is said that after Anthony had conversed for some time with this Didymus, long before the reign of Valens, when he came from the desert to Alexandria on account of the Arians, perceiving the learning and intelligence of the man, he said to him, `Didymus, let not the loss of your bodily eyes distress you: for you are deprived of such eyes merely as are the common possession of gnats and flies; rather rejoice that you have eyes such as angels see with, by which the Deity himself is discerned, and his light comprehended.' This address of the pious Anthony to Didymus was made long before the times we are describing: in fact Didymus was then regarded as the great bulwark of the true faith, answering the Arians, whose sophistic cavilings he fully exposed, triumphantly refuting all their vain subtleties and deceptive reasonings.

Chapter XXVI.

Of Basil of Caesarea, and Gregory of Nazianzus.[72]

Now Providence opposed Didymus to the Arians at Alexandria. But for the purpose of confuting them in other cities, it raised up Basil of Caesarea and Gregory of Nazianzus; concerning these it will be reasonable to give a brief account in this place. Indeed the universally

prevalent memory of the men would be enough as a token of their fame; and the extent of their knowledge is sufficiently perceptible in their writings. Since, however, the exercise of their talents was of great service to the Church, tending in a high degree to the maintenance of the catholic faith, the nature of my history obliges me to take particular notice of these two persons. If any one should compare Basil and Gregory with one another, and consider the life, morals, and virtues of each, he would find it difficult to decide to which of them he ought to assign the pre-eminence: so equally did they both appear to excel, whether you regard the rectitude of their conduct, or their deep acquaintance with Greek literature and the sacred Scriptures. In their youth they were pupils at Athens of Himerius[73] and Prohaeresius,[74] the most celebrated sophists of that age: subsequently they frequented the school of Libanius[75] at Antioch in Syria, where they cultivated rhetoric to the utmost. Having been deemed worthy of the profession of sophistry, they were urged by many of their friends to enter the profession of teaching eloquence; others would have persuaded them to practice law: but despising both these pursuits, they abandoned their former studies, and embraced the monastic life. Having had some slight taste of philosophical science from him who then taught it at Antioch, they procured Origen's works, and drew from them the right interpretation of the sacred Scriptures; for the fame of Origen was very great and widespread throughout the whole world at that time; after a careful perusal of the writings of that great man, they contended against the Arians with manifest advantage. And when the defenders of Arianism quoted the same author in confirmation, as they imagined, of their own views these two confuted them, and clearly proved that their opponents did not at all understand the reasoning of

Origen. Indeed, although Eunomius,[76] who was then their champion, and many others on the side of the Arians were considered men of great eloquence, yet whenever they attempted to enter into controversy with Gregory and Basil, they appeared in comparison with them ignorant and illiterate. Basil being ordained to the office of deacon, was by Meletius, bishop of Antioch, from that rank elevated to the bishopric of Caesarea in Cappadocia, which was his native country. Thither he therefore hastened, fearing lest these Arian dogmas should have infected the provinces of Pontus; and in order to counteract them, he founded several monasteries, diligently instructed the people in his own doctrines, and confirmed the faith of those whose minds were wavering. Gregory being constituted bishop of Nazianzus,[77] a small city of Cappadocia over which his own father had before presided, pursued a course similar to that which Basil took; for he went through the various cities, and strengthened the weak in faith To Constantinople in particular he made frequent visits, and by his ministrations there, comforted and assured the orthodox believers, wherefore a short time after, by the suffrage of many bishops, he was made bishop of the church at Constantinople. When intelligence of the proceedings of these two zealous and devoted men reached the ears of the emperor Valens, he immediately ordered Basil to be brought from Caesarea to Antioch;[78] where being arraigned before the tribunal of the prefect, that functionary asked him `why he would not embrace the emperor's faith?' Basil with much boldness condemned the errors of that creed which his sovereign countenanced, and vindicated the doctrine of the *homoousion:* and when the prefect threatened him with death, `Would,' said Basil, `that I might be released from the bonds of the body for the truth's sake.' The prefect

having exhorted him to reconsider the matter more seriously, Basil is reported to have said, `I am the same to-day that I shall be to-morrow: but I wish that you had not changed yourself.' At that time, therefore, Basil remained in custody throughout the day. It happened, however, not long afterwards that Galates, the emperor's infant son, was attacked with a dangerous malady, so that the physicians despaired of his recovery; when the empress Dominica, his mother, assured the emperor that she had been greatly disquieted in her dreams by fearful visions, which led her to believe that the child's illness was a chastisement on account of the ill treatment of the bishop. The emperor after a little reflection sent for Basil, and in order to prove his faith said to him, `If the doctrine you maintain is the truth, pray that my son may not die.' `If your majesty should believe as I do,' replied Basil, `and the church should be unified, the child shall live.' To these conditions the emperor would not agree: `God's will concerning the child will be done then,' said Basil; as Basil said this the emperor ordered him to be dismissed; the child, however, died shortly after. Such is an epitome of the history of these distinguished ecclesiastics, both of whom have left us many admirable works, some of which Rufinus says he has translated into Latin. Basil had two brothers, Peter and Gregory; the former of whom adopted Basil's monastic mode of life; while the latter emulated his eloquence in teaching, and completed after his death Basil's treatise on the *Six Days' Work,* which had been left unfinished. He also pronounced at Constantinople the funeral oration of Meletius, bishop of Antioch; and many other orations of his are still extant.

Chapter XXVII.

Of Gregory Thaumaturgus (the Wonder-Worker).

But since from the likeness of the name, and the title of the books attributed to Gregory, persons are liable to confound very different parties, it is important to notice that Gregory of Pontus is a different person. He was a native of Neocaesarea in Pontus, of greater antiquity than the one above referred to, inasmuch as he was a disciple of Origen.[79] This Gregory's fame was celebrated at Athens, at Berytus, throughout the entire diocese of Pontus, and I might almost add in the whole world. When he had finished his education in the schools of Athens, he went to Berytus to study civil law, where hearing that Origen expounded the Holy Scriptures at Caesarea, he quickly proceeded thither; and after his understanding had been opened to perceive the grandeur of these Divine books, bidding adieu to all further cultivation of the Roman laws, he became thenceforth inseparable from Origen, from whom having acquired a knowledge of the true philosophy, he was recalled soon after by his parents and returned to his own country; and there, while still a layman, he performed many miracles, healing the sick, and casting out devils even by his letters, insomuch that the pagans were no less attracted to the faith by his acts, than by his discourses. Pamphilus Martyr mentions this person in the books which he wrote in defence of Origen; to which there is added a commendatory oration of Gregory's, composed in praise of Origen, when he was under the necessity of leaving him. There were then, to be brief, several Gregories: the first and most ancient was the disciple of Origen; the second was the bishop of Nazianzus; the third was Basil's brother; and there was another Gregory[80] whom the Arians constituted bishop during the exile of Athanasius. But enough has been said respecting them.

Chapter XXVIII.

Of Novatus and his Followers. The Navatians of Phrygia alter the Time of keeping Easter, following Jewish Usage.

About this time the Novatians[81] inhabiting Phrygia changed the day for celebrating the Feast of Easter. How this happened I shall state, after first explaining the reason of the strict discipline which is maintained in their church, even to the present day, in the provinces of Phrygia and Paphlagonia. Novatus,[82] a presbyter of the Roman Church, separated from it, because Cornelius the bishop received into communion believers who had sacrificed during the persecution which the Emperor Decius[83] had raised against the Church. Having seceded on this account, on being afterwards elevated to the episcopacy by such bishops as entertained similar sentiments, he wrote to all the churches[84] that `they should not admit to the sacred mysteries those who had sacrificed; but exhorting them to repentance, leave the pardoning of their offense to God, who has the power to forgive all sin.' Receiving such letters, the parties in the various provinces, to whom they were addressed, acted according to their several dispositions and judgments. As he asked that they should not receive to the sacraments those who after baptism had committed any deadly sin[85] this appeared to some a cruel and merciless course: but others received the rule as just and conducive to the maintenance of discipline, and the promotion of greater devotedness of life. In the midst of the agitation of this question, letters arrived from Cornelius the bishop, promising indulgence to delinquents after baptism. Thus as these two persons wrote contrary to one another, and

each confirmed his own procedure by the testimony of the Divine word, as it usually happens, every one identified himself with that view which favored his previous habits and inclinations. Those who had pleasure in sin, encouraged by the license then granted them, took occasion from it to revel in every species of criminality. Now the Phrygians appear to be more temperate than other nations, and are seldom guilty of swearing. The Scythians, on the other hand, and the Thracians, are naturally of a very irritable disposition: while the inhabitants of the East are addicted to sensual pleasures. But the Paphlagonians and Phrygians are prone to neither of these vices; nor are the sports of the circus and theatrical exhibitions in much estimation among them even to the present day. And for this reason, it seems to me, these people, as well as others of the same character, so readily assented to the letters then written by Novatus. Fornication and adultery are regarded among them as the grossest enormities: and it is well known that there is no race of men on the face of the earth who more rigidly govern their passions in this respect than the Phrygians and Paphlagonians. The same reason I think had force with those who dwelt in the West and followed Novatus. Yet although for the sake of stricter discipline Novatus became a separatist, he made no change in the time of keeping Easter,[86] but invariably observed the practice that obtained in the Western churches. For they celebrate this feast after the equinox, according to the usage which had of old been delivered to them when first they embraced Christianity. He himself indeed afterwards suffered martyrdom in the reign of Valerian,[87] during the persecution which was then raised against the Christians. But those in Phrygia[88] who are named after him Novatians, about this period changed the day of celebrating Easter, being averse to communion with other

Christians even on this occasion. This was effected by means of a few obscure bishops of that sect convening a Synod at the village of Pazum, which is situated near the sources of the river Sangarius; for there they framed a canon appointing its observance on the same day as that on which the Jews annually keep the feast of Unleavened Bread. An aged man, who was the son of a presbyter, and had been present with his father at this Synod, gave us our information on this matter. But both Agelius, bishop of the Novatians at Constantinople, and Maximus of Nicaea, as also the bishops of Nicomedia and Cotyaeum, were absent, although the ecclesiastical affairs of the Novatians were for the most part under the control of these bishops. How the church of the Novatians soon after was divided into two parties in consequence of this Synod, shall be related in its proper course:[89] but we must now notice what took place about the same time in the Western parts.

Chapter XXIX.

Damasus ordained Bishop of Rome. Sedition and Loss of Life caused by the Rivalry Ursinus.

While the emperor Valentinian governed in peace, and interfered with no sect, Damasus after Liberius undertook the administration of the bishopric at Rome;[90] whereupon a great disturbance was caused on the following account.[91] A certain Ursinus, a deacon of that church, had been nominated among others when the election of a bishop took place; as Damasus[92] was preferred, this Ursinus, unable to bear the disappointment of his hopes, held schismatic assemblies apart from the church, and even induced certain bishops of little

distinction to ordain him in secret. This ordination was made, not in a church,[93] but in a retired place called the Palace of Sicine, whereupon dissension arose among the people; their disagreement being not about any article of faith or heresy, but simply as to who should be bishop. Hence frequent conflicts arose, insomuch that many lives were sacrificed in this contention; and many of the clergy as well as laity were punished on that account by Maximin, the prefect of the city. Thus was Ursinus obliged to desist from his pretensions at that time, and those who were minded to follow him were reduced to order.

Chapter XXX.

Dissension about a Successor to Auxentius, Bishop of Milan. Ambrose, Governor of the Province, going to appease the Tumult, is by General Consent and with the Approval of the Emperor Valentinian elected to the Bishopric of that Church.

About the same time it happened that[94] another event took place at Milan well worthy of being recorded. On the death of Auxentius, who had been ordained bishop of that church by the Arians, the people again were disturbed respecting the election of a successor; for as some proposed one person, and others favored another, the city was full of contention and uproar. In this state of things the governor of the province, Ambrose by name,[95] who was also of consular dignity, dreading some catastrophe from the popular excitement, ran into the church in order to quell the disturbance. As he arrived there and the people became quiet, he repressed the irrational fury of the multitude by a long and appropriate

address, by urging such motives as they felt to be right, and all present suddenly came to an unanimous agreement, crying out `that Ambrose was worthy of the bishopric,' and demanding his ordination: `for by that means only,' it was alleged, `would the peace of the church be secured, and all be reunited in the same faith and judgment.' And inasmuch as such unanimity among the people appeared to the bishops then present to proceed from some Divine appointment, immediately they laid hands on Ambrose; and having baptized him-for he was then but a catechumen-they were about to invest him with the episcopal office. But although Ambrose willingly received baptism, he with great earnestness refused to be ordained: upon which the bishops referred the matter to the Emperor Valentinian. This prince regarding the universal consent of the people as the work of God, sent word to the bishops to do the will of God by ordaining him; declaring that `his choice was by the voice of God rather than by the votes of men.' Ambrose was therefore ordained; and thus the inhabitants of Milan who were divided among themselves, were once more restored to unity.

Chapter XXXI.

Death of Valentinian.

The Sarmatae after this having made incursions into the Roman territories, the emperor marched against them with a numerous army but when the barbarians understood the formidable nature of this expedition, they sent an embassy to him to sue for peace on certain conditions. As the ambassadors were introduced to the emperor's presence, and appeared to him to be not very

dignified fellows, he enquired whether all the Sarmatae were such as these? As they replied that the noblest personages of their whole nation had come to him, Valentinian became excessively enraged, and exclaimed with great vehemence, that `the Roman empire was indeed most wretched in devolving upon him at a time when a nation of such despicable barbarians, not content with being permitted to exist in safety within their own limits, dared to take up arms, invade the Roman territories, and break forth into open war.' The violence of his manner and utterance of these words was so great, that all his veins were opened by the effort, and all the arteries ruptured; and from the quantity of blood which thereupon gushed forth he died. This occurred at Bergition Castle, after Gratian's third consulate[96] in conjunction with Equitius, on the seventeenth day of November, Valentinian having lived fifty-four years and reigned thirteen. Upon the decease of Valentinian, six days after his death the army in Italy proclaimed his son Valentinian, then a young child, emperor, at Acincum, a city of Italy.[97] When this was announced to the other two emperors, they were displeased, not because the brother of the one and the nephew of the other had been declared emperor, but because the military presumed to proclaim him without consulting them, whom they themselves wished to have proclaimed. They both, however, ratified the transaction, and thus was Valentinian the younger seated on his father's throne. Now this Valentinian was born of Justina, whom Valentinian the elder married while Severa his former wife was alive, under the following circumstances. Justus the father of Justina, who had been governor of Picenum under the reign of Constantius, had a dream in which he seemed to himself to bring forth the imperial purple out of his right side. When this dream had been told to many persons, it at

length came to the knowledge of Constantius, who conjecturing it to be a presage that a descendant of Justus would become emperor, caused him to be assassinated. Justina being thus bereft of her father, still continued a virgin. Some time after she became known to Severa, wife of the emperor Valentinian, and had frequent intercourse with the empress, until their intimacy at length grew to such an extent that they were accustomed to bathe together. When Severa saw Justina in the bath she was greatly struck with the beauty of the virgin, and spoke of her to the emperor; saying that the daughter of Justus was so lovely a creature, and possessed of such symmetry of form, that she herself, though a woman, was altogether charmed with her. The emperor, treasuring this description by his wife in his own mind, considered with himself how he could espouse Justina, without repudiating Severa, as she had borne him Gratian, whom he had created Augustus a little while before. He accordingly framed a law, and caused it to be published throughout all the cities, by which any man was permitted to have two lawful wives.[98] The law was promulgated and he married Justina, by whom he had Valentinian the younger, and three daughters, Justa, Grata, and Galla; the two former of these remained virgins: but Calla was afterwards married to the emperor Theodosius the Great, who had by her a daughter named Placidia. For that prince had Arcadins and Honorius by Flaccilla his former wife: we shall however enter into particulars respecting Theodosius and his sons in the proper place.[99]

Chapter XXXII.

The Emperor Valens, appeased by the Oration of

Themistius the Philosopher, abates his Persecution of the Christians.

In the meanwhile Valens, making his residenceat Antioch, was wholly undisturbed by foreign wars; for the barbarians on every side restrained themselves within their own boundaries. Nevertheless, he himself waged a most cruel war against those who maintained the `homoousian' doctrine, inflicting on them more grievous punishments every day; until the philosopher The mistius by his Appealing Oration[100] somewhat moderated his severity. In this speech he tells the emperor, `That he ought not to be surprised at the difference of judgment on religious questions existing among Christians; inasmuch as that discrepancy was trifling when compared with the multitude of conflicting opinions current among the heathen; for these amount to above three hundred; that dissension indeed was an inevitable consequence of this disagreement; but that God would be the more glorified by a diversity of sentiment, and the greatness of his majesty be more venerated, from the fact of its not being easy to have a knowledge of Him.' The philosopher having said these and similar things, the emperor became milder, but did not completely give up his wrath; for although he ceased to put ecclesiastics to death, he continued to send them into exile, until this fury of his also was repressed by the following event.

Chapter XXXIII.

The Goths, under the Reign of Valens, embrace Christianity.

The barbarians, dwelling beyond the Danube, called the

Goths,[101] having engaged in a civil war among themselves, were divided into two parties, one of which was headed by Fritigernes, the other by Athanaric. When the latter had obtained an evident advantage over his rival, Fritigernes had recourse to the Romans, and implored their assistance against his adversary. This was reported to the Emperor Valens, and he ordered the troops which were garrisoned in Thrace to assist those barbarians who had appealed to him against their more powerful countrymen; and by means of this subsidy they won a complete victory over Athanaric beyond the Danube, totally routing the enemy. This became the occasion for the conversion of many of the barbarians to the Christian religion:[102] for Fritigernes, to express his sense of the obligation the emperor had conferred upon him, embraced the religion of his benefactor, and urged those who were under his authority to do the same. Therefore it is that so many of the Goths are even to the present time infected with the errors of Arianism, they having on the occasion preferred to become adherents to that heresy on the emperor's account. Ulfilas, their bishop at that time, invented the Gothic letters,[103] and translating the Sacred Scriptures into their own language, undertook to instruct these barbarians in the Divine oracles. And as Ulfilas did not re strict his labors to the subjects of Fritigernes, but extended them to those who acknowledged the sway of Athanaric also, Athanaric regarding this as a violation of the privileges of the religion of his ancestors, subjected those who professed Christianity to severe punishments; so that many of the Arian Goths of that period became martyrs. Arius indeed, failing in his attempt to refute the opinion of Sabellius the Libyan, fell from the true faith, and asserted the Son of God to be `a new God':[104] but the barbarians embracing Christianity with greater simplicity of mind

despised the present life for the faith of Christ. With these remarks we shall close our notice of the Christianized Goths.

Chapter XXXIV.

Admission of the Fugitive Garbs into the Roman Territories, which caused the Emperor's Overthrow, and eventually the Ruin of the Roman Empire.

Not long after the barbarians had entered into a friendly alliance with one another, they were again vanquished by other barbarians, their neighbors, called the Huns; and being driven out of their own country, they fled into the territory of the Romans, offering to be subject to the emperor, and to execute whatever he should command them. When Valens was made acquainted with this, not having the least presentiment of the consequences, he ordered that the suppliants should be received with kindness; in this one instance alone showing himself compassionate. He therefore assigned them certain parts of Thrace for their habitation, deeming himself peculiarly fortunate in this matter: for he calculated that in future he should possess a ready and well-equipped army against all assailants; and hoped that the barbarians would be a more formidable guard to the frontiers of the empire even than the Romans themselves. For this reason he in the future neglected to recruit his army by Roman levies; and despising those veterans who had bravely straggled and subdued his enemies in former wars, he put a pecuniary value on the militia which the inhabitants of the provinces, village by village, had been accustomed to furnish, ordering the collectors of his tribute to demand eighty pieces of gold for every soldier, although he had

never before lightened the public burdens. This change was the origin of many disasters to the Roman empire subsequently.

Chapter XXXV.

Abatement of Persecution against the Christians because of the War with the Goths.

The barbarians having been put into possession of Thrace, and securely enjoying that Roman province, were unable to bear their good fortune with moderation; but committing hostile aggressions upon their benefactors, devastated all Thrace and the adjacent countries. When these proceedings came to the knowledge of Valens, he desisted from sending the adherents of the *homoousion* into banishment; and in great alarm left Antioch, and came to Constantinople, where also the persecution of the orthodox Christians was for the same reason come to an end. At the same time Euzoïus, bishop of the Arians at Antioch, departed this life, in the fifth consulate[105] of Valens, and the first of Valentinian the younger; and Dorotheus was appointed in his place.

Chapter XXXVI.

The Saracens, under Mavia their Queen, embrace Christianity; and Moses, a Pious Monk, is consecrated their Bishop.

No sooner had the emperor departed from Antioch, than the Saracens,[106] who had before been in alliance with the Romans, revolted from them, being led by Mavia their

queen, whose husband was then dead. All the regions of the East therefore were at that time ravaged by the Saracens: but a certain divine Providence repressed their fury in the manner I am about to describe. A person named Moses, a Saracen by birth, who led a monastic life in the desert, became exceedingly eminent for his piety, faith, and miracles. Mavia the queen of the Saracens was therefore desirous that this person should be constituted bishop over her nation, and promised on the condition to terminate the war. The Roman generals considering that a peace founded on Such terms would be extremely advantageous, gave immediate directions for its ratification. Moses was accordingly seized, and brought from the desert to Alexandria, in order that he might there be invested with the bishopric: but on his presentation for that purpose to Lucius, who at that time presided over the churches in that city, he refused to be ordained by him, protesting against it in these words: `I account myself indeed unworthy of the sacred office; but if the exigences of the state require my bearing it, it shall not be by Lucius laying his hand on me, for it has been filled with blood.' When Lucius told him that it was his duty to learn from him the principles of religion, and not to utter reproachful language, Moses replied, `Matters of faith are not now in question: but your infamous practices against the brethren sufficiently prove that your doctrines are not Christian. For a Christian is "no striker, reviles not, does not fight"; for "it becomes not a servant of the Lord to fight."[107] But your deeds cry out against you by those who have been sent into exile, who have been exposed to the wild beasts, and who had been delivered up to the flames. Those things which our own eyes have beheld are far more convincing than what we receive from the report of another.' As Moses expressed these and other similar sentiments his friends took him to

the mountains, that he might receive ordination from those bishops who lived in exile there. Moses having thus been consecrated, the Saracen war was terminated; and so scrupulously did Mavia observe the peace thus entered into with the Romans that she gave her daughter in marriage to Victor the commander-in-chief of the Roman army. Such were the transactions in relation to the Saracens.

Chapter XXXVII.

After the Departure of Valens from Antioch, the Alexandrians expel Lucius, and restore Peter, who had come with Letters from Damasus Bishop of Rome.

About the same time, as soon as the Emperor Valens left Antioch, all those who had anywhere been suffering persecution began again to take courage, and especially those of Alexandria. Peter returned to that city from Rome, with letters from Damasus the Roman bishop, in which he confirmed the `homoousian' faith, and sanctioned Peter's ordination. The people therefore resuming confidence, expelled Lucius, who immediately embarked for Constantinople: but Peter survived his re-establishment a very short time, and at his death appointed his brother Timothy to succeed him.

Chapter XXXVIII.

The Emperor Valens is ridiculed by the People on Account of the Goths; undertakes an Expedition against them and is slain in an Engagement near Adrianople.

The Emperor Valens arrived at Constantinople on the 30th of May, in the sixth year of his own consulate,[108] and the second of Valentinian the Younger, and found the people in a very dejected state of mind: for the barbarians, who had already desolated Thrace, were now laying waste the very suburbs of Constantinople, there being no adequate force at hand to resist them. But when they undertook to make near approaches, even to the walls of the city, the people became exceedingly troubled, and began to murmur against the emperor; accusing him of having brought on the enemy thither, and then indolently prolonging the struggle there, instead of at once marching out against the barbarians. Moreover at the exhibition of the sports of the Hippodrome, all with one voice clamored against the emperor's negligence of the public affairs, crying out with great earnestness, `Give us arms, and we ourselves will fight.' The emperor provoked at these seditious clamors, marched out of the city, on the 11th of June; threatening that if he returned, he would punish the citizens not only for their insolent reproaches, but for having previously favored the pretensions of the usurper Procopius; declaring also that he would utterly demolish their city, and cause the plough to pass over its ruins, he advanced against the barbarians, whom he routed with great slaughter, and pursued as far as Adrianople, a city of Thrace, situated on the frontiers of Macedonia. Having at that place again engaged the enemy, who had by this time rallied, he lost his life on the 9th of August, under the consulate just mentioned, and in the fourth year of the 289th Olympiad. Some have asserted that he was burnt to death in a village whither he had retired, which the barbarians assaulted and set on fire. But others affirm that having put off his imperial robe he ran into the midst of the main body of infantry; and that when the cavalry revolted and

refused to engage, the infantry were surrounded by the barbarians, and completely destroyed in a body. Among these it is said the emperor fell, but could not be distinguished, in consequence of his not having on his imperial habit. He died in the fiftieth year of his age, having reigned in conjunction with his brother thirteen years, and three years after the death of the brother. This book therefore contains [the course of events during] the space of sixteen years.

Book V.

Introduction.

Before we begin the fifth book of our history, we must beg those who may peruse this treatise, not to censure us too hastily because having set out to write a church history we still intermingle with ecclesiastical matters, such an account of the wars which took place during the period under consideration, as could be duly authenticated. For this we have done for several reasons: first, in order to lay before our readers an exact statement of facts; but secondly, in order that the minds of the readers might not become satiated with the repetition of the contentious disputes of bishops, and their insidious designs against one another; but more especially that it might be made apparent, that whenever the affairs of the state were disturbed, those of the Church, as if by some vital sympathy, became disordered also.[1] Indeed whoever shall attentively examine the subject will find, that the mischiefs of the state, and the troubles of the church have been inseparably connected; for he will perceive that they have either arisen together, or immediately succeeded one another. Sometimes the affairs of the Church come

first in order; then commotions in the state follow, and sometimes the reverse, so that I cannot believe this invariable interchange is merely fortuitous, but am persuaded that it proceeds from our iniquities; and that these evils are inflicted upon us as merited chastisements, if indeed as the apostle truly says, `Some men's sins are open beforehand, going before to judgment; and some men they follow after.'[2] For this reason we have interwoven many affairs of the state with our ecclesiastical history. Of the wars carried on during the reign of Constantine we have made no mention, having found no account of them that could be depended upon because of their iniquity: but of subsequent events, as much information as we could gather from those still living[3] in the order of their occurrence, we have passed in rapid review. We have continually included the emperors in these historical details; because from the time they began to profess the Christian religion, the affairs of the Church have depended on them, so that even the greatest Synods have been, and still are convened by their appointment. Finally, we have particularly noticed the Arian heresy, because it has so greatly disquieted the churches. Let these remarks be considered sufficient in the way of preface: we shall now proceed with our history.

Chapter I.

After the Death of Valens the Goths again attach Constantinople, and are repulsed by the Citizens, aided by Some Saracen Auxiliaries.

After the Emperor Valens had thus lost his life, in a manner which has never been satisfactorily ascertained,[4]

the barbarians again approached the very walls of Constantinople, and laid waste the suburbs on every side of it. Whereat the people becoming indignant armed themselves with whatever weapons they could severally lay hands on, and sallied forth of their own accord against the enemy. The empress Dominica caused the same pay to be distributed out of the imperial treasury to such as volunteered to go out on this service, as was usually allowed to soldiers. A few Saracens also assisted the citizens, being confederates, who had been sent by Mavia their queen: the latter we have already mentioned.[5] In this way the people having fought at this time, the barbarians retired to a great distance from the city.

Chapter II.

The Emperor Gratian recalls the Orthodox Bishops, and expels the Heretics from the Churches. He takes Theodosius as his Colleague in the Empire.

Gratian being now in possession of the empire, together with Valentinian the younger, and condemning the cruel policy of his uncle Valens towards the [orthodox] Christians, recalled those whom he had sent into exile. He moreover enacted that persons of all sects, without distinction, might securely assemble together in their churches; and that only the Eunomians,[6] Photinians,[7] and Manichaeans[8] should be excluded from the churches. Being also sensible of the languishing condition of the Roman empire, and of the growing power of the barbarians and perceiving that the state was in need of a brave and prudent man, he took Theodosius as his colleague in the sovereign power. This [Theodosius] was

descended from a noble family in Spain, and had acquired so distinguished a celebrity for his prowess in the wars, that he was universally considered worthy of imperial dignity, even before Gratian's election of him. Having therefore proclaimed him emperor at Sirmium a city of Illyricum in the consulate[9] of Ausonius and Olybrius, on the 16th of January, he divided with him the care of managing the war against the barbarians.

Chapter III.

The Principal Bishops who flourished at that Time.

Now at this time Damasus who had succeeded Liberius then presided over the church at Rome. Cyril was still in possession of that at Jerusalem. The Antiochian church, as we have stated, was divided into three parts: for the Arians had chosen Dorotheus as the successor of their bishop Euzoius; while one portion of the rest was under the government of Paulinus, and the others ranged themselves with Melitius, who had been recalled from exile Lucius, although absent, having been compelled to leave Alexandria, yet maintained the episcopal authority among the Arians of that city; the Homoousians there being headed by Timothy, who succeeded Peter. At Constantinople Demophilus the successor of Eudoxius presided over the Arian faction, and was in possession of the churches; but those who were averse to communion with him held their assemblies apart.[10]

Chapter IV.

The Macedonians, who had subscribed the

`Homoousian' Doctrine, return to their Former Error.

After the deputation from the Macedonians to Liberius, that sect was admitted to entire communion with the churches in every city, intermixing themselves indiscriminately with those who from the beginning had embraced the form of faith published at Nicaea. But when the law of the Emperor Gratian permitted the several sects to reunite without restraint in the public services of religion, they again resolved to separate themselves; and having met at Antioch in Syria, they decided to avoid the word *homoousios* again, and in no way to hold communion with the supporters of the Nicene Creed. They however derived no advantage from this attempt; for the majority of their own party being disgusted at the fickleness with which they sometimes maintained one opinion, and then another, withdrew from them, and thenceforward became firm adherents of those who professed the doctrine of the *homoousion.*[11]

Chapter V.

Events at Antioch in Connection with Paulinus and Meletius.

About this time a serious contest was excited at Antioch in Syria, on account of Melitius. We have already observed[12] that Paulinus, bishop of that city, because of his eminent piety was not sent into exile: and that Melitius after being restored by Julian, was again banished by Valens, and at length recalled in Gratian's reign.[13] On his return to Antioch, he found Paulinus greatly enfeebled by old age; his partisans therefore

immediately used their utmost endeavors to get him associated with that bishop in the episcopal office. And when Paulinus declared that `it was contrary to the canons[14] to take as a coadjutor one who had been ordained by the Arians,' the people had recourse to violence, and caused him to be consecrated in one of the churches without the city. When this was done, a great disturbance arose; but afterwards the people were brought to unite on the following stipulations. Having assembled such of the clergy as might be considered worthy candidates for the bishopric, they found them six in number, of whom Flavian was one. All these they bound by an oat, not to use any effort to get themselves ordained, when either of the two bishops should die, but to permit the survivor to retain undisturbed possession of the see of the deceased.[15] Thus pledges were given, and the people had peace and so no longer quarreled with one another. The Luciferians,[16] however, separated themselves from the rest, because Melitius who had been ordained by the Arians was admitted to the episcopate. In this state of the Antiochian church, Melitius was under the necessity of going to Constantinople.

Chapter VI.

Gregory of Nazianzus is transferred to the See of Constantinople. The Emperor Theodosius falling Sick at Thessalonica, after his Victory over the Barbarians, is there baptized by cholius the Bishop.

By the common suffrage of many bishops, Gregory was at this time translated from the see of Nazianzus to that of Constantinople,[17] and this happened in the manner before described. About the same time the emperors

Gratian and Theodosius each obtained a victory over the barbarians.[18] And Gratian immediately set out for Gaul, because the Alemanni were ravaging those provinces: but Theodosius, after erecting a trophy, hastened towards Constantinople, and arrived at Thessalonica. There he was taken dangerously ill, and expressed a desire to receive Christian baptism.[19] Now he had been instructed in Christian principles by his ancestors, and professed the `homoousian' faith. Becoming increasingly anxious to be baptized therefore, as his malady grew worse, he sent for the bishop of Thessalonica, and first asked him what doctrinal views he held? The bishop having replied, `that the opinion of Arius had not yet invaded the provinces of Illyricum, nor had the novelty to which that heretic had given birth begun to prey upon the churches in those countries; but they continued to preserve unshaken that faith which from the beginning was delivered by the apostles, and had been confirmed in the Nicene Synod,' the emperor was most gladly baptized by the bishop Ascholius; and having recovered from his disease not many days after, he came to Constantinople on the twenty-fourth of November, in the fifth consulate of Gratian, and the first of his own.[20]

Chapter VII.

Gregory, finding Some Dissatisfaction about his Appointment, abdicates the Episcopate of Constantinople. The Emperor orders Demophilus the Arian Bishop either to assent to the `Homoousion,' or leave the City. He chooses the Latter.

Now at that time Gregory of Nazianzus, after his translation to Constantinople, held his assemblies within

the city in a small oratory, adjoining to which the emperors afterwards built a magnificent church, and named it *Anastasia.*[21] But Gregory, who far excelled in eloquence and piety all those of the age in which he lived, understanding that some murmured at his preferment because he was a stranger, after expressing his joy at the emperor's arrival, resigned the bishopric of Constantinople. When the emperor found the church in this state, he began to consider by what means he could make peace, effect a union, and enlarge the churches. Immediately, therefore, he intimated his desire to Demophilus,[22] who presided over the Arian party; and enquired whether he was willing toassent to the Nicene Creed, and thus reunite the people, and establish peace. Upon Demophilus' declining to accede to this proposal, the emperor said to him, `Since you reject peace and harmony, I order you to quit the churches.' When Demophilus heard this, weighing with himself the difficulty of contending against superior power, he convoked his followers in the church, and standing in the midst of them, thus spoke: `Brethren, it is written in the Gospel,[23] "If they persecute you in one city, flee ye into another." Since therefore the emperor needs the churches, take notice that we will henceforth hold our assemblies without the city.' Having said this he departed; not however as rightly apprehending the meaning of that expression in the Evangelist, for the real import of the sacred oracle is that such as would avoid the course of this world must seek the heavenly Jerusalem.[24] He therefore went outside the city gates, and there in future held his assemblies. With him also Lucius went out, who being ejected from Alexandria, as we have before related,[25] had made his escape to Constantinople, and there abode. Thus the Arians, after having been in

possession of the churches for forty years, were in consequence of their opposition to the peace proposed by the emperor Theodosius, driven out of the city, in Gratian's fifth consulate,[26] and the first of Theodosius Angustus, on the 26th of November. The adherents of the `homoousian' faith in this manner regained possession of the churches.

Chapter VIII.

A Synod consisting of One Hundred and Fifty Bishops meets at Constantinople. The Decrees passed. Ordination of Nectarius.

The emperor making no delay summoned a Synod[27] of the prelates of his own faith, in order that he might establish the Nicene Creed, and appoint a bishop of Constantinople: and inasmuch as he was not without hope that he might win the Macedonians over to his own views, he invited those who presided over that sect to be present also. There met therefore on this occasion of the Homoousian party, Timothy from Alexandria, Cyril from Jerusalem, who at that time recognized the doctrine of *homoousion*,[28] having retracted his former opinion; Melitius from Antioch, he having arrived there previously to assist at the installation of Gregory; Ascholius also from Thessalonica, and many others, amounting in all to one hundred and fifty. Of the Macedonians, the leaders were Eleusius of Cyzicus, and Marcian of Lampsacus; these with the rest, most of whom came from the cities of the Hellespont, were thirty-six in number. Accordingly they were assembled in the month of May, under the consulate[29] of Eucharius and Evagrius, and the emperor used his utmost exertions,

in conjunction with the bishops who entertained similar sentiments to his own, to bring over Eleusius and his adherents to his own side. They were reminded of the deputation they had sent by Eustathius to Liberius[30] then bishop of Rome; that they had of their own accord not long before entered into promiscuous communion with the orthodox; and the inconsistency and fickleness of their conduct was represented to them, in now attempting to subvert the faith which they once acknowledged, and professed agreement with the catholics in. But they paying little heed alike to admonitions and reproofs, chose rather to maintain the Arian dogma, than to assent to the `homoousian' doctrine. Having made this declaration, they departed from Constantinople; moreover they wrote to their partisans in every city, and charged them by no means to harmonize with the creed of the Nicene Synod. The bishops of the other party remaining at Constantinople, entered into a consultation about the ordination of a bishop; for Gregory, as we have before said,[31] had resigned that see, and was preparing to return to Nazianzus. Now there was a person named Nectarius, of a senatorial family, mild and gentle in his manners, and admirable in his whole course of life, although he at that time bore the office of proctor. This man was seized upon by the people, and elected[32] to the episcopate, and was ordained accordingly by one hundred and fifty bishops then present. The same prelates moreover published a decree,[33] prescribing `that the bishop of Constantinople should have the next prerogative of honor after the bishop of Rome, because that city was New Rome.' They also again confirmed the Nicene Creed. Then too patriarchs were constituted, and the provinces distributed, so that no bishop might exercise any jurisdiction over other churches[34] out of his

own diocese: for this had been often indiscriminately done before, in consequence of the persecutions. To Nectarius therefore was allotted the great city and Thrace. Helladius, the successor of Basil in the bishopric of Caesarea in Cappadocia, obtained the patriarchate of the diocese of Pontus in conjunction with Gregory Basil's brother bishop of Nyssa[35] in Cappadocia, and Otreius bishop of Melitina in Armenia. To Amphilochius of Iconium and Optimus of Antioch in Pisidia, was the Asiatic diocese assigned. The superintendence of the churches throughout Egypt was committed to Timothy of Alexandria. On Pelagius of Laodicea, and Diodorus of Tarsus, devolved the administration of the churches of the East; without infringement however on the prerogatives of honor reserved to the Antiochian church, and conferred on Melitius then present. They further decreed that as necessity required it, the ecclesiastical affairs of each province should be managed by a Synod of the province. These arrangements were confirmed by the emperor's approbation. Such was the result of this Synod.

Chapter IX.

The Body of Paul, Bishop of Constantinople, is honorably transferred from his Place of Exile. Death of Meletius.

The emperor at that time caused to be removed from the city of Ancyra, the body of the bishop Paul, whom Philip the prefect of the Praetorium[36] had banished at the instigation of Macedonius, and ordered to be strangled at Cucusus a town of Armenia, as I have already mentioned.[37] He therefore received the remains with

great reverence and honor, and deposited in the church which now takes its name from him; which the Macedonian party were formerly in possession of while they remained separate from the Arians, but were expelled at that time by the emperor, because they refused to adopt his sentiments. About this period Melitius, bishop of Antioch, fell sick and died: in whose praise Gregory, the brother of Basil, pronounced a funeral oration. The body of the deceased bishop was by his friends conveyed to Antioch; where those who had identified themselves with his interests again refused subjection to Paulinus, but caused Flavian to be substituted in the place of Melitius, and the people began to quarrel anew. Thus again the Antiochian church was divided into rival factions, not grounded on any difference of faith, but simply on a preference of bishops.

Chapter X.

The Emperor orders a Convention composed of All the Various Sects. Arcadius is proclaimed Augustus. The Novatians permitted to hold their Assemblies in the City of Constantinople: Other Heretics driven out.

Great disturbances occurred in other cities also, as the Arians were ejected from the churches. But I cannot sufficiently admire the emperor's prudence in this contingency. For he was unwilling to fill the cities with disturbance, as far as this was dependent on him, and so after a very short time[38] he called together a general conference of the sects, thinking that by a discussion among their bishops, their mutual differences might be adjusted, and unanimity established. And this purpose of the emperor's I am persuaded was the reason that his

affairs were so prosperous at that time. In fact by a special dispensation of Divine Providence the barbarous nations were reduced to subjection under him: and among others, Athanaric king of the Goths made a voluntary surrender of himself to him,[39] with all his people, and died soon after at Constantinople. At this juncture the emperor proclaimed his son Arcadius Augustus, on the sixteenth of January, in the second consulate[40] of Merobaudes and Saturnilus. Not long afterwards in the month of June, under the same consulate, the bishops of every sect arrived from all places: the emperor, therefore, sent for Nectarius the bishop, and consulted with him on the best means of freeing the Christian religion from dissensions, and reducing the church to a state of unity. `The subjects of controversy,' said he, `ought to be fairly discussed, that by the detection and removal of the sources of discord, a universal agreement may be effected.' Hearing this proposition Nectarius fell into uneasiness, and communicated it to Agelius bishop of the Novatians, inasmuch as he entertained the same sentiments as himself in matters of faith. This man, though eminently pious, was by no means competent to maintain a dispute on doctrinal points; he therefore proposed to refer the subject to Sisinnius[41] his reader, as a fit person to manage a conference. Sisinnius, who was not only learned, but possessed of great experience, and was well informed both in the expositions of the sacred Scriptures and the principles of philosophy, being convinced that disputations, far from healing divisions usually create heresies of a more inveterate character, gave the following advice to Nectarius, knowing well that the ancients have nowhere attributed a beginning of existence to the Son of God, conceiving him to be co-eternal with the Father, he advised that they should avoid

dialectic warfare and bring forward as evidences of the truth the testimonies of the ancients. `Let the emperor,' said he, `demand of the heads of each sect, whether they would pay any deference to the ancients who flourished before schism distracted the church; or whether they would repudiate them, as alienated from the Christian faith? If they reject their authority, then let them also anathematize them: and should they presume to take such a step, they would themselves be instantly thrust out by the people, and so the truth will be manifestly victorious. But if, on the other hand, they are not willing to set aside the fathers, it will then be our business to produce their books, by which our views will be fully attested.' Nectarius having heard these words of Sisinnius, hastened to the palace, and acquainted the emperor with the plan which had been suggested to him; who at once perceiving its wisdom and propriety, carried it into execution with consummate prudence. For without discovering his object, he simply asked the chiefs of the heretics whether they had any respect for and would accept the teachings of those teachers who lived previous to the dissension in the church? As they did not repudiate them, but replied that they highly revered them as their masters; the emperor enquired of them again whether they would defer to them as accredited witnesses of Christian doctrine? At this question, the leaders of the several parties, with their logical champions,-for many had come prepared for sophistical debate,-found themselves extremely embarrassed. For a division was caused among them as some acquiesced in the reasonableness of the emperor's proposition while others shrunk from it, conscious that it was by no means favorable to their interests: so that all being variously affected towards the writings of the ancients, they could no longer agree among themselves, dissenting not only

from other sects, but those of the same sect differing from one another. Accordant malice therefore, like the tongue of the giants of old, was confounded, and their tower of mischief overturned.[42] The emperor perceiving by their confusion that their sole confidence was in subtle arguments, and that they feared to appeal to the expositions of the fathers, had recourse to another method: he commanded every sect to set forth in writing their own peculiar tenets. Accordingly those who were accounted the most skillful among them, drew up a statement of their respective creeds, couched in terms the most circumspect they could devise; a day was appointed, and the bishops selected for this purpose presented themselves at the palace. Nectarius and Agelius appeared as the defenders of the `homoousian' faith; Demophilus supported the Arian dogma; Eunomius himself undertook the cause of the Eunomians; and Eleusius, bishop of Cyzicus, represented the opinions of those who were denominated Macedonians. The emperor gave them all a courteous reception; and receiving from each their written avowal of faith, he shut himself up alone, and prayed very earnestly that God would assist him in his endeavors to ascertain the truth. Then perusing with great care the statement which each had submitted to him, he condemned all the rest, inasmuch as they introduced a separation of the Trinity, and approved of that only which contained the doctrine of the *homoousion.* This decision caused the Novatians to flourish again, and hold their meetings within the city: for the emperor delighted with the agreement of their profession with that which he embraced, promulgated a law securing to them the peaceful possession of their own church buildings, and assigned to their churches equal privileges with those to which he gave his more especial sanction. But the bishops of the other sects, on account

of their disagreement among themselves, were despised and censured even by their own followers: so that overwhelmed with perplexity and vexation they departed, addressing consolatory letters to their adherents, whom they exhorted not to be troubled because many had deserted them and gone over to the homoousian party; for they said, `Many are called, but few chosen'[43] -an expression which they never used when on account of force and terror the majority of the people was on their side. Nevertheless the orthodox believers were not wholly exempt from inquietude; for the affairs of the Antiochian church caused divisions among those who were present at the Synod. The bishops of Egypt, Arabia and Cyprus, combined against Flavian, and insisted on his expulsion from Antioch: but those of Palestine, Phaenicia, and Syria, contended with equal zeal in his favor. What result issued from this contest I shall describe in its proper place.[44]

Chapter XI.

The Emperor Gratian is slain by the Treachery of the Usurper Maximus. From Fear of high Justina ceases persecuting Ambrose.

Nearly at the same time with the holding of these Synods at Constantinople, the following events occurred in the Western parts. Maximus, from the island of Britain, rebelled against the Roman empire, and attacked Gratian, who was then wearied and exhausted in a war with the Alemanni.[45] In Italy, Valentinian being still a minor, Probus, a man of consular dignity, had the chief administration of affairs, and was at that time prefect of the Praeorium. Justina, the mother of the young prince,

who entertained Arian sentiments, as long as her husband lived had been unable to molest the Homoousians; but going to Milan while her son was still young, she manifested great hostility to Ambrose the bishop, and commanded that he should be banished.[46] While the people from their excessive attachment to Ambrose, were offering resistance to those who were charged with taking him into exile, intelligence was brought that Gratian had been assassinated by the treachery of the usurper Maximus. In fact Andragathius, a general under Maximus, having concealed himself in a litter resembling a couch, which was carried by mules, ordered his guards to spread a report before him that the litter contained the Emperor Gratian's wife. They met the emperor near the city of Lyons in France just as he had crossed the river: who believing it to be his wife, and not suspecting any treachery, fell into the hands of his enemy as a blind man into the ditch; for Andragathius, suddenly springing forth from the litter, slew him.[47] Gratian thus perished in the consulate of Merogaudes and Saturninus,[48] in the twenty-fourth year of his age, and the fifteenth of his reign. When this happened the Empress Justina's indignation against Ambrose was repressed. Afterwards Valentinian most unwillingly, but constrained by the necessity of the time, admitted Maximus as his colleague in the empire. Probus alarmed at the power of Maximus, resolved to retreat into the regions of the East: leaving Italy therefore, he proceeded to Illyricum, and fixed his residence at Thessalonica a city of Macedonia.

Chapter XII.

While the Emperor Theodosius is engaged in Military Preparations against Maximus, his Son Honorius is

born. He then proceeds to Milan in Order to encounter the Usurper.

But the Emperor Theodosius was filled with great solicitude, and levied a powerful army against the usurper, fearing lest he should meditate the assassination of the young Valentinian also. While engaged in this preparation, an embassy arrived from the Persians, requesting peace from the emperor. Then also the empress Flaccilla bore him a son named Honorius, on the 9th of September, in the consulate of Richomelius and Clearchus.[49] Under the same consulate, and a little previously, Agelius bishop of the Novatians died[50] In the year following, wherein Arcadius Augustus bore his first consulate in conjunction with Baudon,[51] Timothy bishop of Alexandria died, and was succeeded in the episcopate by Theophilus. About a year after this, Demophilus the Arian prelate having departed this life, the Arians sent for Marinus a leader of their own heresy out of Thrace, to whom they entrusted the bishopric: but Marinus did not long occupy that position, for under him that sect was divided into two parties, as we shall hereafter explain;[52] for they invited Dotatheus[53] to come to them from Antioch in Syria, and constituted him their bishop. Meanwhile the emperor Theodosius proceeded to the war against Maximus, leaving his son Arcadius with imperial authority at Constantinople. Accordingly arriving at Thessalonica he found Valentinian and those about him in great anxiety, because through compulsion they had acknowledged the usurper as emperor. Theodosius, however, gave no expression to his sentiments in public; he neither rejected nor admitted[54] the embassy of Maximus: but unable to endure tyrannical domination over the Roman empire, under the assumption of an

imperial name, he hastily mustered his forces and advanced to Milan,[55] whither the usurper had already gone.

Chapter XIII.

The Arians excite a Tumult at Constantinople.

At the time when the emperor was thus occupied on his military expedition, the Arians excited a great tumult at Constantinople by such devices as these. Men are fond of fabricating statements respecting matters about which they are in ignorance; and if at any time they are given occasion they swell to a prodigious extent rumors concerning what they wish, being ever fond of change. This was strongly exemplified at Constantinople on the present occasion: for each invented news concerning the war which was carrying on at a distance, according to his own caprice, always presuming upon the most disastrous results; and before the contest had yet commenced, they spoke of transactions in reference to it, of which they knew nothing, with as much assurance as if they had been spectators on the very scene of action. Thus it was confidently affirmed that `the usurper had defeated the emperor's army,' even the number of men slain on both sides being specified; and that `the emperor himself had nearly fallen into the usurper's hands.' Then the Arians, who had been excessively exasperated by those being put in possession of the churches within the city who had previously been the objects of their persecution, began to augment these rumors by additions of their own. But since the currency of such stories with increasing exaggeration, in time made even the farmers themselves believe them-for those who had circulated them from

hearsay, affirmed to the authors of these falsehoods, that the accounts they had received from them had been fully corroborated elsewhere; then indeed the Arians were emboldened to commit acts of violence, and among other outrages, to set fire to the house of Nectarius the bishop. This was done in the second consulate[56] of Theodosius Augustus, which he bore with Cynegius.

Chapter XIV.

Overthrow and Death of the Usurper Maximus.

As the emperor marched against the usurper the intelligence of the formidable preparations made by him so alarmed the troops under Maximus, that instead of fighting for him, they delivered him bound to the emperor, who caused him to be put to death, on the twenty-seventh of August, under the same consulate.[57] Andragathius, who with his own hand had slain Gratian, understanding the fate of Maximus, precipitated himself into the adjacent river, and was drowned. Then the victorious emperors made their public entry into Rome, accompanied by Honorius the son of Theodosius, still a mere boy, whom his father had sent for from Constantinople immediately after Maximus had been vanquished. They continued therefore at Rome celebrating their triumphal festivals: during which time the Emperor Theodosius exhibited a remarkable instance of clemency toward Symmachus, a man who had borne the consular office, and was at the head of the senate at Rome. For this Symmachus was distinguished for his eloquence, and many of his orations are still extant composed in the Latin tongue: but inasmuch as he had written a panegyric on Maximus, and pronounced it

before him publicly, he was afterwards impeached for high treason; wherefore to escape capital punishment he took sanctuary in a church.[58] The emperor's veneration for religion led him not only to honor the bishops of his own communion, but to treat with consideration those of the Novatians also, who embraced the `homoousian' creed: to gratify therefore Leontius the bishop of the Novatian church at Rome, who interceded in behalf of Symmachus, he graciously pardoned him for that crime. Symmachus, after he had obtained his pardon, wrote an apologetic address to the Emperor Theodosius. Thus the war, which at its commencement threatened so seriously, was brought to a speedy termination.

Chapter XV.

Of Flavian Bishop of Antioch.

About the same period, the following events took place at Antioch in Syria. After the death of Paulinus, the people who had been under his superintendence refused to submit to the authority of Flavian, but caused Evágrius to be ordained bishop of their own party.[59] As he did not survive his ordination long, no other was constituted in his place, Flavian having brought this about: nevertheless those who disliked Flavian on account of his having violated his oath, held their assemblies apart.[60] Meanwhile Flavian `left no stone unturned,' as the phrase is, to bring these also under his control; and this he soon after effected, when he appeased the anger of Theophilus, then bishop of Alexandria, by whose mediation he conciliated, Damasus bishop of Rome also. For both these had been greatly displeased with Flavian, as well for the perjury of which he had been guilty, as for the

schism he had occasioned among the previously united people. Theophilus therefore being pacified, sent Isidore a presbyter to Rome, and thus reconciled Damasus, who was still offended; representing to him the propriety of overlooking Flavian's past misconduct, for the sake of producing concord among the people. Communion being in this way restored to Flavian, the people of Antioch were in the course of a little while induced to acquiesce in the union secured. Such was the conclusion of this affair at Antioch. But the Arians of that city being ejected from the churches, were accustomed to hold their meetings in the suburbs. Meanwhile Cyril bishop of Jerusalem having died about this time,[61] was succeeded by John.

Chapter XVI.

Demolition of the Idolatrous Temples at Alexandria, and the Consequent Conflict between the Pagans and Christians.

At the solicitation of Theophilus bishop of Alexandria the emperor issued an order at this time for the demolition of the heathen temples in that city; commanding also that it should be put in execution under the direction of Theophilus. Seizing this opportunity, Theophilus exerted himself to the utmost to expose the pagan mysteries to contempt. And to begin with, he caused the Mithreum[62] to be cleaned out, and exhibited to public view the tokens of its bloody mysteries. Then he destroyed the Serapeum, and the bloody rights of the Mithreum he publicly caricatured; the Serapeum also he showed full of extravagant superstitions, and he had the phalli of Priapus carried through the midst of the forum.

The pagans of Alexandria, and especially the professors of philosophy, were unable to repress their rage at this exposure, and exceeded in revengeful ferocity their outrages on a former occasion: for with one accord, at a preconcerted signal, they rushed impetuously upon the Christians, and murdered every one they could lay hands on. The Christians also made an attempt to resist the assailants, and so the mischief was the more augmented. This desperate affray was prolonged until satiety of bloodshed put an end to it. Then it was discovered that very few of the heathens had been killed, but a great number of Christians; while the number of woundedon each side was almost innumerable. Fear then possessed the pagans on account of what was done, as they considered the emperor's displeasure. For having done what seemed good in their own eyes, and by their bloodshed having quenched their courage, some fled in one direction, some in another, and many quitting Alexandria, dispersed themselves in various cities. Among these were the two grammarians Helladius and Ammonius, whose pupil I was in my youth at Constantinople.[63] Helladius was said to be the priest of Jupiter, and Ammonius of Simius.[64] Thus this disturbance having been terminated, the governor of Alexandria, and the commander-in-chief of the troops in Egypt, assisted Theophilus in demolishing the heathen temples. These were therefore razed to the ground, and the images of their gods molten into pots and other convenient utensils for the use of the Alexandrian church; for the emperor had instructed Theophilus to distribute them for the relief of the poor. All the images were accordingly broken to pieces, except one statue of the god before mentioned, which Theophilus preserved and set up in a public place; `Lest,' said he, `at a future time the heathens should deny that they had ever

worshiped such gods.' This action gave great umbrage to Ammonius the grammarian in particular, who to my knowledge was accustomed to say that `the religion of the Gentiles was grossly abused in that that single statue was not also molten, but preserved, in order to render that religion ridiculous.' Helladius however boasted in the presence of some that he had slain in that desperate onset nine men with his own hand. Such were the doings at Alexandria at that time.

Chapter XVII.

Of the Hieraglyphics found in the Temple of Serapis.

When the Temple of Serapis was torn down and laid bare, there were found in it, engraven on stones, certain characters which they call hieroglyphics, having the forms of crosses.[65] Both the Christians and pagans on seeing them, appropriated and applied them to their respective religions: for the Christians who affirm that the cross is the sign of Christ's saving passion, claimed this character as peculiarly theirs; but the pagans alleged that it might appertain to Christ and Serapis in common; `for,' said they, `it symbolizes one thing to Christians and another to heathens.' Whilst this point was controverted amongst them, some of the heathen converts to Christianity, who were conversant with these heiroglyphic characters, interpreted the form of a cross and said that it signifies `Life to come.' This the Christians exultingly laid hold of, as decidedly favorable to their religion. But after other hieroglyphics had been deciphered containing a prediction that `When the cross should appear,'-for this was `life to come,'-`the Temple of Serapis would be destroyed,' a very great number of the

pagans embraced Christianity, and confessing their sins, were baptized. Such are the reports I have heard respecting the discovery of this symbol in form of a cross. But I cannot imagine that the Egyptian priests foreknew the things concerning Christ, when they engraved the figure of a cross. For if `the advent' of our Saviour into the world `was a mystery hid from ages and from generations,'[66] as the apostle declares; and if the devil himself, the prince of wickedness, knew nothing of it his ministers, the Egyptian priests, are likely to have been still more ignorant of the matter; but Providence doubtless purposed that in the enquiry concerning this character, there should something take place analogous to what happened heretofore at the preaching of Paul. For he, made wise by the Divine Spirit, employed a similar method in relation to the Athenians,[67] and brought over many of them to the faith, when on reading the inscription on one of their altars, he accommodated and applied it to his own discourse. Unless indeed any one should say, that the Word of God wrought in the Egyptian priests, as it did on Balaam[68] and Caiaphas;[69] for these men uttered prophecies of good things is spite of themselves. This will suffice on the subject.

Chapter XVIII.

Reformation of Abuses at Rome by the Emperor Theodosius.

The emperor Theodosius during his short stay in Italy, conferred the greatest benefit on the city of Rome, by grants on the one hand, and abrogations on the other. His largesses were indeed very munificent; and he removed two most infamous abuses which existed in the city. One

of them was the following: there were buildings of immense magnitude, erected in ancient Rome in former times, in which bread was made for distribution among the people.[70] Those who had the charge of these edifices, who Mancipes[71] were called in the Latin language, in process of time converted them into receptacles for thieves. Now as the bake-houses in these structures were placed underneath, they build taverns at the side of each, where they kept prostitutes; by which means they entrapped many of those who went thither either for the sake of refreshment, or to gratify their lusts, for by a certain mechanical contrivance they precipitated them from the tavern into the bake-house below. This was practiced chiefly upon strangers; and such as were in this way kidnapped were compelled to work in the bake-houses, where many of them were immured until old age, not being allowed to go out, and giving the impression to their friends that they were dead. It happened that one of the soldiers of the emperor Theodosius fell into this snare; who being shut up in the bake-house, and hindered from going out, drew a dagger which he wore and killed those who stood in his way: the rest being terrified, suffered him to escape. When the emperor was made acquainted with the circumstance he punished the Mancipes, and ordered these haunts of lawless and abandoned characters to be pulled down. This was one of the disgraceful nuisances of which the emperor purged the imperial city: the other was of this nature. When a woman was detected in adultery, they punished the deliquent not in the way of correction but rather of aggravation of her crime. For shutting her up in a narrow brothel, they obliged her to prostitute herself in a most disgusting manner; causing little bells to be rung at the time of the unclean deed that those who passed might not be ignorant of what was doing within. This was doubtless

intended to brand the crime with greater ignominy in public opinion. As soon as the emperor was apprised of this indecent usage, he would by no means tolerate it; but hating ordered the *Sistra*[72] -for so these places of penal prostitution were denominated-to be pulled down, he appointed other laws for the punishment of adulteresses.[73] Thus did the emperor Theodosius free the city from two of its most discreditable abuses: and when he had arranged all other affairs to his satisfaction, he left the emperor Valentinian at Rome, and returned himself with his son Honorius to Constantinople, and entered that city of the 10th of November, in the consulate of Tatian and Symmachus.[74]

Chapter XIX.

Of the Office of Penitentiary Presbyters and its Abolition.

At this time it was deemed requisite to abolish the office of those presbyters in the churches who had charge of the penitences:[75] this was done on the following account. When the Novatians separated themselves from the Church because they would not communicate with those who had lapsed during the persecution under Decius, the bishops added to the ecclesiastical canon[76] a presbyter of penitence in order that those who had sinned after baptism might confess their sins in the presence of the presbyter thus appointed.[77] And this mode of discipline is still maintained among other heretical institutions by all the rest of the sects; the Homoousians only, together with the Novatians who hold the same doctrinal views, have abandoned it. The latter indeed would never admit

of its establishment:[78] and the Homoousians who are now in possession of the churches, after retaining this function for a considerable period, abrogated it in the time of Nectarius, in consequence of an event which occured in the Constantinopolitan church, which is as follows: A woman of noble family coming to the penitentiary, made a general confession of those sins she had committed since her baptism: and the presbyter enjoined fasting and prayer continually, that together with the acknowledgment of error, she might have to show works also meet for repentance. Some time after this, the same lady again presented herself, and confessed that she had been guilty of another crime, a deacon of the church having slept with her. When this was proved the deacon was ejected from the church:[79] but the people were very indignant, being not only offended at what had taken place, but also because the deed had brought scandal and degradation upon the Church. When in consequence of this, ecclesiastics were subjected to taunting and reproach, Eudaemon a presbyter of the church, by birth an Alexandrian, persuaded Nectarius the bishop to abolish the office of penitentiary presbyter, and to leave every one to his own conscience with regard to the participation of the sacred mysteries:[80] for thus only, in his judgment, could the Church be preserved from obloquy. Having heard this explanation of the matter from Eudaemon I have ventured to put in the present treatise: for as I have often remarked,[81] I have spared no pains to procure an authentic account of affairs from those who were best acquainted with them, and to scrutinize every report, lest I should advance what might be untrue. My observation to Eudaemon, when he first related the circumstance, was this: `Whether, O presbyter, your counsel has been profitable for the Church or otherwise, God knows; but I see that it takes

away the means of rebuking one another's faults, and prevents our acting upon that precept of the apostle,[82] "Have no fellowship with the unfruitful works of darkness, but rather reprove them."' Concerning this affair let this suffice.

Chapter XX.

Divisions among the Arians and Other Heretics.

I Conceive it right moreover not to leave unnoticed the proceedings of the other religious bodies, viz. the Arians,[83] Novatians, and those who received their denominations from Macedonius and Eunomius. For the Church once being divided, rested not in that schism, but the separatists taking occasion from the slightest and most frivolous pretences, disagreed among themselves. The manner and time, as well as the causes for which they raised mutual dissensions, we will state as we proceed. But let it be observed here, that the emperor Theodosius persecuted none of them except Eunomius; but inasmuch as the latter, by holding meetings in private houses at Constantinople, where he read the works he had composed, corrupted many with his doctrines, he ordered him to be sent into exile. Of the other heretics he interfered with no one; nor did he constrain them to hold communion with himself; but he allowed them all to assemble in their own conventicles, and to entertain their own opinions on points of Christian faith. Permission to build themselves churches without the cities was granted to the rest: but inasmuch as the Novatians held sentiments precisely identical with his own as to faith, he ordered that they should be suffered to continue unmolested in their churches within the cities, as I have

before noticed.[84] Concerning these I think it opportune, however, to give in this place some farther account, and shall therefore retrace a few circumstances in their history.

Chapter XXI.

Peculiar Schism among the Novations.[85]

Of the Novatian church at Constantinople Agelius was the bishop for the space of forty years,[86] viz. from the reign of Constantine until the sixth year of that of the emperor Theodosius, as i have stated somewhere previously.[87] He perceiving his end approaching, ordained Sisinnius to succeed him in the bishopric.[88] This person was a presbyter of the church over which Agelius presided, remarkably eloquent, and had been instructed in philosophy by Maximus, at the same time as the emperor Julian. Now as the Novatian laity were dissatisfied with this election, and wished rather that he had ordained Marcian, a man of eminent piety, on account of whose influence their sect had been left unmolested during the reign of Valens, Agelius therefore to allay his people's discontent, laid his hands on Marcian also. Having recovered a little from his illness, he went to the church and thus of his own accord addressed the congregation: `After my decease let Marcian be your bishop; and after Mar-clan, Sisinnius.' He survived these words but a short time; Marcian accordingly having been constituted bishop of the Novatians, a division arose in their church also, from this cause. Marcian had promoted to the rank of presbyter a converted Jew named Sabbatius, who nevertheless

continued to retain many of his Jewish prejudices; and moreover he was very ambitious of being made a bishop. Having therefore confidentially attached to his interest two presbyters, Theoctistus and Macarius, who were cognizant of his designs, he resolved to defend that innovation made by the Novatians in the time of Valens, at Pazum a village of Phrygia, concerning the festival of Easter, to which I have already adverted.[89] And in the first place, under pretext of more ascetic austerity, he privately withdrew from the church, saying that `he was grieved on account of certain persons whom he suspected of being unworthy of participation in the sacrament.' It was however soon discovered that his object was to hold assemblies apart. When Marcian understood this, he bitterly censured his own error, in ordaining to the presbyterate persons so intent on vain-glory; and frequently said, `That it had been better for him to have laid his hands on thorns, than to have imposed them on Sabbatius.' To check his proceedings, he procured a Synod of Novatian bishops to be convened at Angarum,[90] a commercial town near Helenopolis in Bithynia. On assembling here they summoned Sabbatius, and desired him to explain the cause of his discontent. Upon his affirming that he was troubled about the disagreement that existed respecting the Feast of Easter, and that it ought to be kept according to the custom of the Jews, and agreeable to that sanction which those convened at Pazum had appointed, the bishops present at the Synod perceiving that this assertion was a mere subterfuge to disguise his desire after the episcopal chair, obliged him to pledge himself on oath that he would never accept a bishopric. When he had so sworn, they passed a canon respecting this feast, which they entitled `indifferent,' declaring that `a disagreement on such a point was not a sufficient reason for separation from the

church; and that the council of Pazum had done nothing prejudicial to the catholic canon. That although the ancients who lived nearest to the times of the apostles differed about the observance of this festival, it did not prevent their communion with one another, nor create any dissension. Besides that the Novatians at imperial Rome had never followed the Jewish usage, but always kept Easter after the equinox; and yet they did not separate from those of their own faith, who celebrated it on a different day.' From these and many such considerations, they made the `Indifferent' Canon, above-mentioned, concerning Easter, whereby every one was at liberty to keep the custom which he had by predilection in this matter, if he so pleased; and that it should make no difference as regards communion, but even though celebrating differently they should be in accord in the church. After this rule had been thus established, Sabbatius being bound by his oath, anticipated the fast by keeping it in private, whenever any discrepancy existed in the time of the Paschal solemnity, and having watched all night, he celebrated the sabbath of the passover; then on the next day he went to church, and with the rest of the congregation partook of the sacraments. He pursued this course for many years, so that it could not be concealed from the people; in imitation of which some of the more ignorant, and chiefly the Phrygians and Galatians, supposing they should be justified by this conduct imitated him, and kept the passover in secret after his manner. But Sabbatius afterwards disregarding the oath by which he had renounced the episcopal dignity, held schismatic meetings, and was constituted bishop of his followers, as we shall show hereafter.[91]

Chapter XXII.

The Author's Views respecting the Celebration of Easter, Baptism, Fasting, Marriage, the Eucharist, and Other Ecclesiastical Rites.

As we have touched the subject I deem it not unreasonable to say a few words concerning Easter. It appears to me that neither the ancients nor moderns who have affected to follow the Jews, have had any rational foundation for contending so obstinately about it. For they have not taken into consideration the fact that when Judaism was changed into Christianity, the obligation to observe the Mosaic law and the ceremonial types ceased. And the proof of the matter is plain; for no law of Christ permits Christians to imitate the Jews. On the contrary the apostle expressly forbids it; not only rejecting circumcision, but also deprecating contention about festival days. In his epistle to the Galatians[92] he writes, `Tell me ye that desire to be under the law, do ye not hear the law?' And continuing his train of argument, he demonstrates that the Jews were in bondage as servants, but that those who have come to Christ are `called into the liberty of sons.'[93] Moreover he exhorts them in no way to regard `days, and months, and years.'[94] Again in his epistle to the Colossians[95] he distinctly declares, that such observances are merely shadows: wherefore he says, `Let no man judge you in meat, or in drink, or in respect of any holy-day, or of the new moon, or of the sabbath-days; which are a shadow of things to come.' The same truths are also confirmed by him in the epistle to the Hebrews[96] in these words: `For the priesthood being changed, there is made of necessity a change also of the law.' Neither the apostles, therefore, nor the Gospels,[97] have anywhere imposed the `yoke of servitude'[98] on those who have embraced the truth; but have left Easter

and every other feast to be honored by the gratitude of the recipients of grace. Wherefore, inasmuch as men love festivals, because they afford them cessation from labor: each individual in every place, according to his own pleasure, has by a prevalent custom celebrated the memory of the saving passion. The Saviour and his apostles have enjoined us by no law to keep this feast: nor do the Gospels and apostles threaten us with any penalty, punishment, or curse for the neglect of it, as the Mosaic law does the Jews. It is merely for the sake of historical accuracy, and for the reproach of the Jews, because they polluted themselves with blood on their very feasts, that it is recorded in the Gospels that our Saviour suffered in the days of `unleavened bread.'[99] The aim of the apostles was not to appoint festival days, but to teach a righteous life and piety. And it seems to me that just as many other customs have been established in individual localities according to usage. So also the feast of Easter came to be observed in each place according to the individual peculiarities of the peoples inasmuch as none of the apostles legislated on the matter. And that the observance originated not by legislation, but as a custom the facts themselves indicate. In Asia Minor most people kept the fourteenth day of the moon, disregarding the sabbath: yet they never separated from those who did otherwise, until Victor, bishop of Rome, influenced by too ardent a zeal, fulminated a sentence of excommunication against the Quartodecimans[100] in Asia. Wherefore also Irenaeus, bishop of Lyons in France, severely censured Victor by letter for his immoderate heat;[101] telling him that although the ancients differed in their celebration of Easter, they did not desist from intercommunion. Also that Polycarp, bishop of Smyrna, who afterwards suffered martyrdom under Gordian,[102] continued to communicate with Anicetus bishop of

Rome, although he himself, according to the usage of his native Smyrna, kept Easter on the fourteenth day of the moon, as Eusebius attests in the fifth book of his *Ecclesiastical History*.[103] While therefore some in Asia Minor observed the day above-mentioned, others in the East kept that feast on the sabbath indeed, but differed as regards the month. The former thought the Jews should be followed, though they were not exact: the latter kept Easter after the equinox, refusing to celebrate with the Jews; `for,' said they, `it ought to be celebrated when the sun is in Aries, in the month called Xanthicus by the Antiochians, and April by the Romans.' In this practice, they averred, they conformed not to the modern Jews, who are mistaken in almost everything, but to the ancients, and to Josephus according to what he has written in the third book of his Jewish Antiquities.[104] Thus these people were at issue among themselves. But all other Christians in the Western parts, and as far as the ocean itself, are found to have celebrated Easter after the equinox, from a very ancient tradition. And in fact these acting in this manner have never disagreed on this subject. It is not true, as some have pretended, that the Synod under Constantine altered this festival:[105] for Constantine himself, writing to those who differed respecting it, recommended that as they were few in number, they could agree with the majority of their brethren. His letter will be found at length in the third book of the *Life of Constantine* by Eusebius; but the passage in it relative to Easter runs thus:[106]

`It is a becoming order which all the churches in the Western, Southern, and Northern parts of the world observe, and some places in the East also. Wherefore all on the present occasion have judged it fight, and I have

pledged myself that it will have the acquiescence of your prudence, that what is unanimously observed in the city of Rome, throughout Italy, Africa, and the whole of Egypt, in Spain, France, Britain, Libya, and all Greece, the diocese of Asia and Pontus, and Cilicia, your wisdom also will readily embrace; considering not only that the number of churches in the aforesaid places is greater, but also that while there should be a universal concurrence in what is most reasonable, it becomes us to have nothing in common with the perfidious Jews.'

Such is the tenor of the emperor's letter. Moreover the Quartodecimans affirm that the observance of the fourteenth day was delivered to them by the apostle John: while the Romans and those in the Western parts assure us that their usage originated with the apostles Peter and Paul. Neither of these parties however can produce any written testimony in confirmation of what they assert. But that the time of keeping Easter in various places is dependent on usage, I infer from this, that those who agree in faith, differ among themselves on questions of usage. And it will not perhaps be unseasonable to notice here the diversity of customs in the churches.[107] The fasts before Easter will be found to be differently observed among different people. Those at Rome fast three successive weeks before Easter, excepting Saturdays and Sundays.[108] Those in Illyrica and all over Greece and Alexandria observe a fast of six weeks, which they term `The forty days' fast.'[109] Others commencing their fast from the seventh week before Easter, and fasting three five days only, and that at intervals, yet call that time `The forty days' fast.' It is indeed surprising to me that thus differing in the number of days, they should both give it one common appellation; but some assign

one reason for it, and others another, according to their several fancies. One can see also a disagreement about the manner of abstinence from food, as well as about the number of days. Some wholly abstain from things that have life: others feed on fish only of all living creatures: many together with fish, eat fowl also, saying that according to Moses,[110] these were likewise made out of the waters. Some abstain from eggs, and all kinds of fruits: others partake of dry bread only; stilt others eat not even this: while others having fasted till the ninth hour,[111] afterwards take any sort of food without distinction. And among various nations there are other usages, for which innumerable reasons are assigned. Since however no one can produce a written command as an authority, it is evident that the apostles left each one to his own free will in the matter, to the end that each might perform what is good not by constraint or necessity. Such is the difference in the churches on the subject of fasts. Nor is there less variation in regard to religious assemblies.[112] For although almost all churches throughout the world celebrate the sacred mysteries on the sabbath[113] of every week, yet the Christians of Alexandria and at Rome, on account of some ancient tradition, have ceased to do this. The Egyptians in the neighborhood of Alexandria, and the inhabitants of Thebaïs, hold their religious assemblies on the sabbath, but do not participate of the mysteries in the manner usual among Christians in general: for after having eaten and satisfied themselves with food of all kinds, in the evening making their offerings[114] they partake of the mysteries. At Alexandria again, on the Wednesday[115] in Passion week and on Good Friday, the scriptures are read, and the doctors expound them; and all the usual services are performed in their assemblies, except the

celebration of the mysteries. This practice in Alexandria is of great antiquity, for it appears that Origen most commonly taught in the church on those days. He being a very learned teacher in the Sacred Books, and perceiving that the `impotence of the law'[116] of Moses was weakened by literal explanation, gave it a spiritual interpretation; declaring that there has never been but one true Passover, which the Saviour celebrated when he hung upon the cross: for that he then vanquished the adverse powers, and erected this as a trophy against the devil. In the same city of Alexandria, readers and chanters[117] are chosen indifferently from the catechumens and the faithful; whereas in all other churches the faithful only are promoted to these offices. I myself, also, learned of another custom in Thessaly. If a clergyman in that country, after taking orders, should sleep with his wife, whom he had legally married before his ordination, he would be degraded.[118] In the East, indeed, all clergymen, and even the bishops themselves, abstain from their wives: but this they do of their own accord, and not by the necessity of any law; for there have been among them many bishops, who have had children by their lawful wives, during their episcopate. It is said that the author of the usage which obtains in Thessaly was Heliodorus bishop of Tricca in that country; under whose name there are love books extant, entitled *Ethiopica,*[119] which he composed in his youth. The same custom prevails at Thessalonica, and in Macedonia, and in Greece. I have also known of another peculiarity in Thessaly, which is, that they baptize there on the days of Easter only; in consequence of which a very great number of them die without having received baptism. At Antioch in Syria the site of the church is inverted; so that the altar does not face toward the east,

but toward the west.[120] In Greece, however, and at Jerusalem and in Thessaly they go to prayers as soon as the candles are lighted, in the same manner as the Novatians do at Constantinople. At Caesarea likewise, and in Cappadocia, and in Cyprus, the presbyters and bishops expound the Scriptures in the evening, after the candles are lighted. The Novatians of the Hellespont do not perform their prayers altogether in the same manner as those of Constantinople; in most things, however, their usage is similar to that of the prevailing[121] church. In short, it is impossible to find anywhere, among all the sects, two churches which agree exactly in their ritual respecting prayers. At Alexandria no presbyter is allowed to address the public: a regulation which was made after Arius had raised a disturbance in that church. At Rome they fast every Saturday.[122] At Caesarea of Cappadocia they exclude from communion those who have sinned after baptism as the Novatians do. The same discipline was practiced by the Macedonians in the Hellespont, and by the Quartodecimans in Asia. The Novatians in Phrygia do not admit such as have twice married;[123] but those of Constantinople neither admit nor reject them openly, while in the Western parts they are openly received. This diversity was occasioned, as I imagine, by the bishops who in their respective eras governed the churches; and those who received these several rites and usages, transmitted them as laws to their posterity. However, to give a complete catalogue of all the various customs and ceremonial observances in use throughout every city and country would be difficult-rather impossible; but the instances we have adduced are sufficient to show that the Easter Festival was from some remote precedent differently celebrated in every particular province. They talk at random therefore who assert that the time of keeping Easter was altered in the Nicene Synod; for the

bishops there convened earnestly labored to reduce the first dissenting minority to uniformity of practice with the rest of the people. Now that many differences existed even in the apostolic age of the church occasioned by such subjects, was not unknown even to the apostles themselves, as the book of *The Acts* testifies. For when they understood that a disturbance occurred among believers on account of a dissension of the Gentiles, having all met together, they promulgated a Divine law, giving it the form of a letter. By this sanction they liberated Christians from the bondage of formal observances, and all vain contention about these things; and they taught them the path of true piety, prescribing such things only as were conducive to its attainment. The epistle itself, which I shall here transcribe, is recorded in *The Acts of the Apostles.*[124]

`The apostles and elders and brethren send greeting unto the brethren which are of the Gentiles in Antioch and Syria and Cilicia. Forasmuch as we have heard, that certain which went out from us have troubled you with words, subverting your souls, saying, Ye must be circumcised, and keep the law; to whom we gave no such commandment: it seemed good unto us, being assembled with one accord, to send chosen men unto you, with our beloved Barnabas and Paul, men that have hazarded their lives for the name of our Lord Jesus Christ. We have sent therefore Judas and Silas, who shall also tell you the same thing by mouth. For it seemed good to the Holy Ghost and to us, to lay upon you no greater burden than these necessary things: that ye abstain from meats offered to idols, and from blood, and from things strangled, and from fornication; from which if ye keep yourselves, ye shall do well. Fare ye well.'

These things indeed pleased God: for the letter expressly says, `It seemed good to the Holy Ghost to lay upon you no greater burden than these necessary things.' There are nevertheless some persons who, disregarding these precepts, suppose all fornication to be an indifferent matter; but contend about holy-days as if their lives were at stake, thus contravening the commands of God, and legislating for themselves, and making of none effect the decree of the apostles: neither do they perceive that they are themselves practicing the contrary to those things which God approved. It is possible easily to extend our discourse respecting Easter, and demonstrate that the Jews observe no exact rule either in the time or manner of celebrating the paschal solemnity: and that the Samaritans, who are an offshoot from the Jews, always celebrate this festival after the equinox. But this subject would require a distinct and copious treatise: I shall therefore merely add, that those who affect so much to imitate the Jews, and are so very anxious about an accurate observance of types, ought to depart from them in no particular. For if they have chosen to be so correct, they must not only observe days and months, but all other things also, which Christ (who was `made under the law')[125] did in the manner of the Jews; or which he unjustly suffered from them; or wrought typically for the good of all men. He entered into a ship and taught. He ordered the Passover to be made ready in an upper room. He commanded an ass that was tied to be loosed. He proposed a man bearing a pitcher of water as a sign to them for hastening their preparations for the Passover. [He did] an infinite number of other things of this nature which are recorded in the gospels. And yet those who suppose themselves to be justified by keeping this feast, would think it absurd to observe any of these things in a bodily manner. For no doctor ever dreams of going to

preach from a ship-no person imagines it necessary to go up into an upper room to celebrate the Passover there-they never tie, and then loose an ass again-and finally no one enjoins another to carry a pitcher of water, in order that the symbols might be fulfilled. They have justly regarded such things as savoring rather of Judaism: for the Jews are more solicitous about outward solemnities than the obedience of the heart; and therefore are they under the curse, because they do not discern the spiritual bearing of the Mosaic law, but rest in its types and shadows. Those who favor the Jews admit the allegorical meaning of these things; and yet they wage a deadly warfare against the observance of days and months, without applying to them a similar sense: thus do they necessarily involve themselves in a common condemnation with the Jews.

But enough I think has been said concerning these things. Let us now return to the subject we were previously treating of, the fact that the Church once divided did not stay with that division, but that those separated were again divided among themselves, taking occasion from the most trivial grounds. The Novatians, as I have stated, were divided among themselves on account of the feast of Easter, the controversy not being restricted to one point only. For in the different provinces some took one view of the question, and some another, disagreeing not only about the month, but the days of the week also, and other unimportant matters; in some places they hold separate assemblies because of it, in others they unite in mutual communion.

Chapter XXIII.

Further Dissensions among the Arians at Constantinople. The Psathyrians.

But dissensions arose among the Arians[126] also on this account. The contentious questions which were daily agitated among them, led them to start the most absurd propositions. For whereas it has been always believed in the church that God is the Father of the Son, the Word, it was asked whether God could be called `Father' before the Son had subsistence? Thus in asserting that the Word of God was not begotten of the Father, but was created out `of nothing,' and thus failing into error on the chief and main point, they deservedly fell into absurd cavilings about a mere name. Dorotheus therefore being sent for by them from Antioch maintained that God neither was nor could be called Father before the Son existed. But Marinus whom they had summoned out of Thrace before Dorotheus, piqued at the superior deference which was paid to his rival, undertook to defend the contrary opinion. In consequence of these things there arose a schism among them, and being thus divided respecting this term, each party held separate meetings. Those under Dorotheus retained their original places of assembly: but the followers of Marinus built distinct oratories for themselves, and asserted that the Father had always been Father, even when the Son was not. This section of the Arians was denominated *Psathyrians,*[127] because one of the most zealous defenders of this opinion was Theoctistus, a Syrian by birth, and a cake-seller [*Psathyropola*][128] by trade. Selenas[129] bishop of the Goths adopted the views of this party, a man of mixed descent; he was a Goth by his father's side, but by his mother's a Phrygian, by which means he taught in the church with great readiness in both these languages. This

faction however soon quarreled among themselves, Marinus disagreeing with Agapius, whom he himself had preferred to the bishopric of Ephesus. They disputed, however, not about any point of religion, but in narrow-mindedness about precedence, in which the Goths sided with Agapius. Wherefore many of the ecclesiastics under their jurisdiction, abominating the vain-glorious contest between these two, abandoned them both, and became adherents to the `homoousian' faith. The Arians having continued thus divided among themselves during the space of thirty-five years, were reunited in the reign of Theodosius the Younger, under the consulate[130] of Plintha the commander-in-chief of the army, he being a member of the sect of Psathyrians; these were prevailed on to desist from contention. They afterwards passed a resolution, giving it all the cogency of law, that the question which had led to their separation, should never be mooted again. But this reconciliation extended no farther than Constantinople; for in other cities where any of these two parties were found, they persisted in their former separation. So much respecting the division among the Arians.

Chapter XXIV.

The Eunamians divide into Several Factions.

But neither did the followers of Eunomius remain without dissensions: for Eunomius[131] himself had long before this separated from Eudoxius who ordained him bishop of Cyzicus, taking occasion from that bishop's refusal to restore to communion his master Aëtius who had been ejected. But those who derived their name from him were subsequently divided into several factions. For

first Theophronius a Cappadocian, who had been instructed in the art of disputation by Eunomius, and had acquired a smattering of Aristotle's *Categories,* and his *Book of Interpretation,* composed some treatises which he entitled, *On the Exercise of the Mind.* Having, however, drawn down upon himself the reprobation of his own sect, he was ejected as an apostate. He afterwards held assemblies apart from them, and left behind him a heresy which bore his own name. Furthermore at Constantinople a certain Eutychius from some absurd dispute, withdrew from the Eunomians, and still continues to hold separate meetings. The followers of Theophronius are denominated `Eunomiotheophronians'; and those of Eutychius have the appellation of `Eunomieutychians.' What those nonsensical terms were about which they differed I consider unworthy of being recorded in this history, lest I should go into matters foreign to my purpose. I shall merely observe that they adulterated baptism: for they do not baptize in the name of the Trinity, but into the death of Christ.[132] Among the Macedonians also there was for some time a division, When Eutropius a presbyter held separate assemblies, and Carterius did not agree with him. There are possibly in other cities sects which have emanated from these: but living at Constantinople, where I was born and educated, I describe more particularly what has taken place in that city; both because I have myself witnessed some of these transactions, and also because the events which have there occurred are of pre-eminent importance, and are therefore more worth of commemoration. Let it however be understood that what I have here related happened at different periods, and not at the same time. But if any one should be desirous of knowing the names of the various sects, he may easily satisfy himself, by reading a book entitled *Ancoratus,*[133]

composed by Epiphanius, bishop of Cyprus: but I shall content myself with what I have already stated. The public affairs were again thrown into agitation from a cause I shall now refer to.

Chapter XXV.

The Usurper Eugenius compasses the Death of Valentinian the Younger. Theodosius obtains a Victory over him.

There was in the Western regions a grammarian named Eugenius,[134] who after having for some time taught the Latin language, left his school, and was appointed to service at the palace, being constituted chief secretary to the emperor. Possessing a considerable degree of eloquence, and being on that account treated with greater distinction than others, he was unable to bear his good fortune with moderation. For associating with himself Arbogastes, a native of Galatia Minor, who then had the command of a division of the army, a man harsh in manner and very bloodthirsty, he determined to usurp the sovereignty. These two therefore agreed to murder the Emperor Valentinian, having corrupted the eunuchs of the imperial bed-chamber. These, on receiving tempting promises of promotion, strangled the emperor in his sleep. Eugenius immediately assuming the supreme authority in the Western parts of the empire, conducted himself in such a manner as might be expected from a usurper. When the Emperor Theodosius was made acquainted with these things, he was exceedingly distressed, because his defeat of Maximus had only prepared the way for fresh troubles. He accordingly assembled his military forces, and having proclaimed his

son Honorius Augustus, on the 10th of January, in his own third consulate[135] which he bore with Abundantius, he again set out in great haste toward the Western parts, leaving both his sons invested with imperial authority at Constantinople. As he marched against Eugenius a very great number of the barbarians beyond the Danube volunteered their services, and followed him in this expedition. After a rapid march he arrived in the Gauls with a numerous army, where Eugenius awaited him, also at the head of an immense body of troops. Accordingly an engagement took place near the river Frigidus, which is [about thirty-six miles] distant [from Aquileia]. In that part of the battle where the Romans fought against their own countrymen, the conflict was doubtful: but where the barbarian auxiliaries of the Emperor Theodosius were engaged, the forces of Eugenius had greatly the advantage. When the emperor saw the barbarians perishing, he cast himself in great agony upon the ground, and invoked the help of God in this emergency: nor was his request unheeded; for Bacurius[136] his principal officer, inspired with sudden and extraordinary ardor, rushed with his vanguard to the part where the barbarians were hardest pressed, broke through the ranks of the enemy, and put to flight those who a little before were themselves engaged in pursuit. Another marvelous circumstance also occurred. A violent wind suddenly arose, which retorted upon themselves the darts cast by the soldiers of Eugenius, and at the same time drove those hurled by the imperial forces with increased impetus against their adversaries.[137] So prevalent was the emperor's prayer. The success of the struggle being in this way turned, the usurper threw himself at the emperor's feet, and begged that his life might be spared: but as he lay a prostrate suppliant at the feet [of the emperor] he was beheaded by the soldiers, on the 6th of

September, in the third consulate of Arcadius, and the second of Honorius.[138] Arbogastes, who had been the chief cause of so much mischief, having continued his flight for two days after the battle, and seeing no chance of escape, despatched himself with his own sword.

Chapter XXVI.

Illness and Death of Theodosius the Elder.

The Emperor Theodosius was in consequence of the anxiety and fatigues connected with this war thrown into bodily illness; and believing the disease which had attacked him would be fatal, he became more concerned about the public affairs than his own life, considering how great calamities often overtook the people after the death of their sovereign. He therefore hastily summoned his son Honorius from Constantinople, being principally desirous of setting in order the state of things in the western parts of the empire. After his son's arrival at Milan, he seemed to recover a little, and gave directions for the celebration of the games of the hippodrome on account of his victory. Before dinner he was pretty well, and a spectator of the sports; but after he had dined he became suddenly too ill to return to them, and sent his son to preside in his stead; when the night came on he died, it being the seventeenth of January, during consulate of Olybrius and Probus.[139] This was in the first year of the two hundred and ninety-fourth Olympiad. The emperor Theodosius lived sixty years,[140] and reigned sixteen. This book therefore comprehends the transactions of sixteen years and eight months.

Book VI.

Introduction.

The commission with which you charged us, O holy man of God, Theodore, we have executed in the five foregoing books; in which to the best of our ability, we have comprised the history of the Church from the time of Constantine. Notice, however, that we have been by no means studious of style; for we considered that had we showed too great fastidiousness about elegance of expression we might have defeated the object in view.[1] But even supposing our purpose could still have been accomplished, we were wholly precluded from the exercise of that discretionary power of which ancient historians seem to have so largely availed themselves, whereby any one of them imagined himself quite at liberty to amplify or curtail matters of fact. Moreover, refined composition would by no means be edifying to the masses and illiterate men, who are intent merely on knowing the facts, and not on admiring beauty of diction. In order therefore not to render my production unprofitable to both classes of readers,-to the learned on the one hand, because no elaboration of language could satisfy them to rank it with the magniloquence of the writers of antiquity, and to the unlearned on the other, because they could not understand the facts, should they be clouded by a parade of words,-we have purposely adopted a style, divested indeed of all affectation of sublimity, but at the same time clear and perspicuous.

As we begin, however, our sixth book, we must premise this, that in undertaking to detail the events of our own age, we are apprehensive of advancing such things as

may be unpalatable to many: either because, according to the proverb, `Truth is bitter;' on account of our not mentioning with encomium the names of those whom some may love; or from our not magnifying their actions. The zealots of our churches will condemn us for not calling the bishops `Most dear to God,' `Most holy,' and such like. Others will be litigious because we do not bestow the appellations `Most divine,' and `Lords' on the emperors, nor apply to them such other epithets as they are commonly assigned. But since I could easily prove from the testimony of ancient authors,[2] that among them the servant was accustomed to address his master simply by name, without reference to his dignity or titles, on account of the pressure of business, I shall in like manner obey the laws of history, which demand a simple and faithful narration, unobscured by a veil of any kind. I shall proceed to record accurately what I have either myself seen, or have been able to ascertain from actual observers; having tested the truth by the unanimity of the witnesses that spoke of the same affairs, and by every means I could possibly command. The process of ascertaining the truth was indeed laborious, inasmuch as many and different persons gave different accounts and some claimed to be eyewitnesses, while others professed to be more intimately acquainted with these things than any others.

Chapter I.

On the Death of Theodosius his Two Sons divide the Empire. Rufinus is slain at the Feet of Arcadius.

After the death of the Emperor Theodosius, in the consulate of Olybrius and Probinus or the seventeenth of

January, his two sons undertook the administration of the Roman empire. Thus Arcadius assumed the government of the East, and Honorius of the West.[3] At that time Damasus was bishop of the church at Imperial Rome, and Theophilus of that of Alexandria, John of Jerusalem, and Flavian of Antioch; while the episcopal chair at Constantinople or New Rome was filled by Nectarius, as we mentioned in the foregoing book.[4] The body of the Emperor Theodosius was taken to Constantinople on the 8th of November in the same consulate, and was honorably interred by his son Arcadius with the usual funeral solemnities.[5] Not long afterwards on the 28th day of the same month the army also arrived, which had served under the Emperor Theodosius in the war against the usurper. When therefore according to custom the Emperor Arcadius met the army without the gates, the soldiery slew Rufinus the Praetorian prefect. For he was suspected of aspiring to the sovereignty, and had the reputation of having invited into the Roman territories the Huns,[6] a barbarous nation, who had already ravaged Armenia, and were then making predatory incursions into other provinces of the East. On the very day on which Rufinus was killed, Marcian bishop of the Novatians died, and was succeeded in the episcopate by Sisinnius, of whom we have already made mention.[7]

Chapter II.

Death of Nectarius and Ordination of John.

A Short time after Nectarius[8] also, bishop of Constantinople died, during the consulate of Caesarius and Atticus,[9] on the 27th of September. A contest

thereupon immediately arose respecting the appointment of a successor, some proposing one person, and some another: at length however it was determined to send for John,[10] a presbyter of the church at Antioch, for there was a report that he was very instructive, and at the same time eloquent. By the general consent therefore of both the clergy and laity, he was summoned very soon afterwards to Constantinople by the Emperor Arcadius: and to render the ordination more authoritative and imposing, several prelates were requested to be present, among whom also was Theophilus bishop of Alexandria.[11] This person did everything he could to detract from John's reputation, being desirous of promoting to that see, Isidore[12] a presbyter of his own church, to whom he was greatly attached, on account of a very delicate and perilous affair which Isidore had undertaken to serve his interests. What this was I must now unfold. While the Emperor Theodosius was preparing to attack the usurper Maximus, Theodosius sent Isidore with gifts giving twofold letters, and enjoining him to present both the gifts and the proper letters to him who should become the victor. In accordance with these injunctions Isidore on his arrival at Rome awaited there the event of the war. But this business did not long remain a secret: for a reader who accompanied him privately sequestered the letters; upon which Isidore in great alarm returned to Alexandria. This was the reason why Theophilus so warmly favored Isidore. The court however gave the preference to John: and inasmuch as many had revived the accusations against Theophilus, and prepared for presentation to the bishops then convened memorials of various charges, Eutropius[13] the chief officer of the imperial bed-chamber collected these documents, and showed them to Theophilus, bidding him `choose between ordaining

John, and undergoing a trial on the charges made against him.' Theophilus terrified at this alternative, consented to ordain John. Accordingly John was invested with the episcopal dignity on the 26th of February, under the following consulate,[14] which the Emperor Honorius celebrated with public games at Rome, and Eutychian, then Praetorian prefect, at Constantinople. But since the man is famous, both for the writings he has left, and the many troubles he fell into, it is proper that I should not pass over his affairs in silence, but to relate as compendiously as possible whence he was, and from what ancestry; also the particulars of his elevation to the episcopate, and the means by which he was subsequently degraded; and finally how he was more honored after his death, than he had been during his life.

Chapter III.

Birth and Education of John Bishop of Constantinople.

John was a native of Antioch in Syria-Coele, son of Secundus and Anthusa, and scion of a noble family in that country. He studied rhetoric under Libanius the sophist, and philosophy under Andragathius the philosopher.[15] Being on the point of entering the practice of civil law, and reflecting on the restless and unjust course of those who devote themselves to the practice of the forensic courts, he was turned to the more tranquil mode of life, which he adopted, following the example of Evagrius.[16] Evagrius himself had been educated under the same masters, and had some time before retired to a private mode of life. Accordingly he laid aside his legal habit, and applied his mind to the reading of the sacred scriptures, frequenting the church with great assiduity.

He moreover induced Theodore and Maximus, who had been his fellow-students under Libanius the sophist, to forsake a profession whose primary object was gain, and embrace a life of greater simplicity. Of these two persons, Theodore afterwards became bishop of Mopsuestia[17] in Cilicia, and Maximus of Seleucia in Isauria. At that time being ardent aspirants after perfection, they entered upon the ascetic life, under the guidance of Diodorus[18] and Carterius, who then presided over a monastic institution. The former of these was subsequently elevated to the bishopric of Tarsus, and wrote many treatises, in which he limited his attention to the literal sense of scripture, avoiding that which was mystical.[19] But enough respecting these persons. Now John was then living on the most intimate terms with Basil,[20] at that time constituted a deacon by Meletius, but afterwards ordained bishop of Caesarea in Cappadocia. Accordingly Zeno[21] the bishop on his return from Jerusalem, appointed him a reader in the church at Antioch. While he continued in the capacity of a reader he composed the book *Against the Jews.* Meletius having not long after conferred on him the rank of deacon, he produced his work *On the Priesthood,*[22] and those *Against Stagirius;* and moreover those also *On the Incomprehensibility of the Divine Nature, and On the Women*[23] *who lived with the Ecclesiastics.* Afterwards, upon the death of Meletius at Constantinople,-for there he had gone on account of Gregory Nazianzen's ordination,-John separated himself from the Meletians, without entering into communion with Paulinus, and spent three whole years in retirement. Later, when Paulinus was dead, he was ordained a presbyter by Evagrius the successor of Paulinus. Such is a brief outline of John's career previous to his call to the episcopal office. It is said that on account of his zeal for

temperance he was stem and severe; and one of his early friends has said `that in his youth he manifested a proneness to irritability, rather than to modesty.' Because of the rectitude of his life, he was free from anxiety about the future, and his simplicity of character rendered him open and ingenuous; nevertheless the liberty of speech he allowed himself was offensive to very many. In public teaching he was powerful in reforming the morals of his auditors; but in private conversation he was frequently thought haughty and assuming by those who did not know him.

Chapter IV.

Of Serapion the Deacon an whose Account John becomes Odious to his Clergy.

Being such in disposition and manners, and promoted to the episcopacy, John was led to conduct himself toward his clergy with more than proper superciliousness, designing to correct the morals of the clergy under him. Having thus chafed the temper of the ecclesiastics, he was disliked by them; and so many of them stood aloof from him as a passionate man, and others became his bitter enemies. Serapion, a deacon of his retinue, led him to alienate their minds still more from him; and once in presence of the whole assembled clergy he cried out with a loud voice to the bishop-`You will never be able to govern these men, my lord, unless you drive them all with a rod.' This speech of his excited a general feeling of animosity against the bishop; the bishop also not long after expelled many of them from the church, some for one cause, and some for another. And, as it usually happens when persons in office adopt such violent

measures, those who were thus expelled by him formed combinations and inveighed against him to the people. What contributed greatly to gain credence for these complaints was the fact that the bishop was not willing to eat with any one else, and never accepted an invitation to a feast. On account of this the plot against him became widespread. His reasons for not eating with others no one knew with any certainty,[24] but some persons in justification of his conduct state that he had a very delicate stomach, and weak digestion, which obliged him to be careful in his diet, and therefore he ate alone; while others thought this was due to his rigid and habitual abstinence. Whatever the real motive may have been, the circumstance itself contributed not a little to the grounds of accusation by his calumniators. The people nevertheless continued to regard him with love and veneration, on account of his valuable discourses in the church, and therefore those who sought to traduce him, only brought themselves into contempt. How eloquent, convincing, and persuasive his sermons were, both those which were published by himself, and such as were noted down by short-hand writers as he delivered them, why should we stay to declare? Those who desire to form an adequate idea of them, must read for themselves, and will thereby derive both pleasure and profit.

Chapter V.

John draws down upon Himself the Displeasure of Many Persons of Rank and Power. Of the Eunuch Eutropius.

As long as John was in conflict with the clergy only, machinations against him were utterly powerless; but when he proceeded to rebuke many of those in public

office also with immoderate vehemence, the tide of unpopularity began to set against him with far greater impetus. Hence many stories were told to his disparagement. And most of these found attentive and believing listeners. This growing prejudice was not a little increased by an oration which he pronounced at that time against Eutropius. For Eutropius was the chief eunuch of the imperial bed-chamber, and the first of all eunuchs that was admitted to the dignity of consul. He, desiring to inflict vengeance on certain persons who had taken refuge in the churches, induced the emperors to make a law[25] excluding delinquents from the privilege of sanctuary, and authorizing the seizure of those who had sought the shelter of the sacred edifices. But its author was punished for this almost immediately; for scarcely had the law been promulgated, before Eutropius himself, having incurred the displeasure of the emperor, fled for protection to the church.[26] The bishop therefore, while Eutropius trembling with fear lay under the table of the altar, mounting the pulpit[27] from which he was accustomed to address the people in order to be the more distinctly heard, uttered an invective against him: wherefore he seemed to create greater displeasure in some, as he not only denied compassion to the unfortunate, but added insult to cruelty. By the emperor's order however, for certain offences committed by him, Eutropius, though bearing the consulate, was decapitated, and his name effaced from the list of consuls, that of Theodore his colleague being alone suffered to remain as in office for that year.[28] It is said that John afterwards used the same license towards Gainas also, who was then commander-in-chief of the army; treating him with characteristic rudeness, because he had presumed to request the emperor to assign the Arians, with whom he agreed in sentiment, one of the churches within the city.

Many others also of the higher orders, for a variety of causes, he censured with the same unceremonious freedom, so that by these means he created many powerful adversaries. Wherefore Theophilus bishop of Alexandria, immediately after his ordination, was plotting his overthrow; and concerted measures for this purpose in secret, both with the friends who were around him, and by letter with such as were at a distance. For it was not so much the boldness with which John lashed whatever was obnoxious to him, that affected Theophilus, as his own failure to place his favorite presbyter Isidore in the episcopal chair of Constantinople. In such a state were the affairs of John the bishop at that time; mischief thus threatened him at the very commencement of his episcopate. But we shall enter into these things more at large as we proceed.

Chapter VI.

Gainas the Goth attempts to usurp the Sovereign Power; after filling Constantinople with Disorder, he is slain.

I Shall now narrate some memorable circumstances that occurred at that period, in which it will be seen how Divine Providence interposed by extraordinary agencies for the preservation of the city and Roman empire from the utmost peril. Gaïnas was a barbarian by extraction but after becoming a Roman subject, and having engaged in military service, and risen by degrees from one rank to another, he was at length appointed general-in-chief both of the Roman horse and foot. When he had obtained this lofty position, he forgot his position and relations, and was unable to restrain himself and on the other hand according to the common saying `left no stone unturned'

in order to gain control of the Roman government. To accomplish this he sent for the Goths out of their own country, and gave the principal commissions in the army to his relations. Then when Tribigildus, one of his kinsmen who had the command of the forces in Phrygia, had at the instigation of Gaïnas broken out into open revolt, and was filling the people of Phrygia with confusion and dismay, he managed to have deputed to him the oversight of matters in the disturbed province. Now the Emperor Arcadius not suspecting [any harm] committed the charge of these affairs to him. Gaïnas therefore immediately set out at the head of an immense number of the barbarous Goths, apparently on an expedition against Tribigildus, but with the real intention of establishing his own unjust domination. On reaching Phrygia he began to subvert everything. Consequently the affairs of the Romans were immediately thrown into great consternation, not only on account of the vast barbarian force which Gaïnas had at his command, but also because the most fertile and opulent regions of the East were threatened with desolation. In this emergency the emperor, acting with much prudence, sought to arrest the course of the barbarian by address: he accordingly sent him: an embassy with instructions to appease him for the present by every kind of concession. Gaïnas having demanded that Saturninus and Aurelian, two of the most distinguished of the senatorial order, and men of consular dignity, whom he knew to be unfavorable to his pretensions, should be delivered up to him, the emperor most unwillingly yielded to the exigency of the crisis; and these two persons, prepared to die for the public good, nobly submitted themselves to the emperor's disposal. They therefore proceeded to meet the barbarian, at a place used for horse-racing some distance from Chalcedon, being resolved to endure whatever he might

be disposed to inflict; but however they suffered no harm. The usurper simulating dissatisfaction, advanced to Chalcedon, whither the emperor Arcadius also went to meet him. Both then entered the church where the body of the martyr Euphemia is deposited, and there entered into a mutual pledge on oath that neither would plot against the other. The emperor indeed kept his engagement, having a religious regard to an oath, and being on that account beloved of God. But Gaïnas soon violated it, and did not swerve from his original purpose; on the contrary he was intent on carnage, plunder, and conflagration, not only against Constantinople, but also against the whole extent of the Roman empire, if he could by any means carry it into effect. The city was accordingly quite inundated by the barbarians, and its residents were reduced to a condition equivalent to that of captives. Moreover so great was the danger of the city that a comet of prodigious magnitude, reaching from heaven even to the earth, such as was never before seen, gave forewarning of it.[29] Gaïnas first most shamelessly attempted to make a seizure of the silver publicly exposed for sale in the shops: but when the proprietors, advised beforehand by report of his intention, abstained from exposing it on their counters, his thoughts were diverted to another object, which was to send an immense body of barbarians at night for the purpose of burning down the palace. Then indeed it appeared distinctly that God had providential care over the city: for a multitude of angels appeared to the rebels, in the form of armed men of gigantic stature, before whom the barbarians, imagining them to be a large army of brave troops, turned away with terror and departed. When this was reported to Gaïnas, it seemed to him quite incredible-for he knew that the greatest part of the Roman army was at a distance, dispersed as a garrison

over the Eastern cities-and he sent others on the following night and repeatedly afterwards. Now as they constantly returned with the same statement-for the angels of God always presented themselves in the same form-he came with a great multitude, and at length became himself a spectator of the prodigy. Then supposing that what he saw was really a body of soldiers, and that they concealed themselves by day, and baffled his designs by night, he desisted from his attempt, and took another resolution which he conceived would be detrimental to the Romans; but the event proved it to be greatly to their advantage. Pretending to be under demoniacal possession, he went forth as if for prayer to the church of *St. John the Apostle*, which is seven miles distant from the city. Together with him went barbarians who carried out arms, having concealed them in casks and other specious coverings. And when the soldiers who guarded the city gates detected these, and would not suffer them to pass, the barbarians drew their swords and put them to death. A fearful tumult thence arose in the city, and death seemed to threaten every one; nevertheless the city continued secure at that time, its gates being every where well defended. The emperor with timely wisdom proclaimed Gaïnas a public enemy, and ordered that all the barbarians who remained shut up in the city should be slain. Thus one day after the guards of the gates had been killed, the Romans attacked the barbarians within the walls near the church of the Goths-for thither such of them as had been left in the city had betaken themselves-and after destroying a great number of them they set the church on fire, and burnt it to the ground. Gaïnas being informed of the slaughter of those of his party who did not manage to get out of the city, and perceiving the failure of all his artifices, left St. John's church, and advanced rapidly towards Thrace. On

reaching the Chersonnese he endeavored to pass over from thence and take Lampsacus, in order that from that place he might make himself master of the Eastern parts. As the emperor had immediately dispatched forces in pursuit both by land and by sea, another wonderful interposition of Divine Providence occurred. For while the barbarians, destitute of ships, hastily put together rafts and were attempting to cross on them, suddenly the Roman fleet appeared, and the west wind began to blow hard. This afforded an easy passage to the Romans; but the barbarians with their horses, tossed up and down in their frail barks by the violence of the gale, were at length overwhelmed by the waves; many of them also were destroyed by the Romans. In this manner during the passage a vast number of the barbarians perished; but Gaïnas departing thence fled into Thrace, where he fell in with another body of the Roman forces and was slain by them together with the barbarians that attended him.[30] Let this cursory notice of Gaïnas suffice here.

Those who may desire more minute details of the circumstances of that war, should read *The Gaïnea* of Eusebius Scholasticus,[31] who was at that time a pupil of Troilus the sophist; and having been a spectator of the war, related the events of it in an heroic poem consisting of four books; and inasmuch as the events alluded to had but recently taken place, he acquired for himself great celebrity. The poet Ammonius has also very lately composed another description in verse of the same transactions, which he recited before the emperor in the sixteenth consulate[32] of Theodosius the younger, which he bore with Faustus.

This war was terminated under the consulate of Stilicho

and Aurelian.[33] The year following,[34] the consulate was celebrated by Fravitus also a Goth by extraction, who was honored by the Romans, and showed great fidelity and attachment to them, rendering important services in this very war. For this reason he attained to the dignity of consul. In that year on the tenth of April there was born a son to the Emperor Arcadius, the good Theodosius.

But while the affairs of the state were thus troubled, the dignitaries of the Church refrained not in the least from their disgraceful cabals against each other, to the great reproach of the Christian religion; for during this time the ecclesiastics incited tumults against each other. The source of the mischief originated in Egypt in the following manner.

Chapter VII.

Dissension between Theophilus Bishop of Alexandria and the Monks of the Desert. Condemnation of Origen's Books.

The question had been started a little before,[35] whether God is a corporeal existence, and has the form of man; or whether he is incorporeal, and without human or, generally speaking, any other bodily shape? From this question arose strifes and contentions among a very great number of persons, some favoring one opinion on the subject, and others patronizing the opposite. Very many of the more simple ascetics asserted that God is corporeal, and has a human figure: but most others condemn their judgment, and contended that God is incorporeal, and free of all form whatever. With these latter Theophilus bishop of Alexandria agreed so

thoroughly that in the church before all the people he inveighed against those who attributed to God a human form, expressly teaching that the Divine Being is wholly incorporeal. When the Egyptian ascetics were apprised of this, they left their monasteries and came to Alexandria; where they excited a tumult against the bishop, accusing him of impiety, and threatening to put him to death. Theophilus becoming aware of his danger, after some consideration had recourse to this expedient to extricate himself from the threatened death. Going to the monks, he in a conciliatory tone thus addressed them: `In seeing you, I behold the face of God.' The utterance of this saying moderated the fury of these men and they replied: `If you really admit that God's countenance is such as ours, anathematize Origen's book;[36] for some drawing arguments from them oppose themselves to our opinion. If you will not do this, expect to be treated by us as an impious person, and the enemy of God.' `But as far as I am concerned,' said Theophilus, `I will readily do what you require: and be ye not angry with me, for I myself also disapprove of Origen's works, and consider those who countenance them deserving of censure.' Thus he succeeded in appeasing and sending away the monks at that time; and probably the whole dispute respecting this subject would have been set at rest, had it not been for another circumstance which happened immediately after. Over the monasteries in Egypt there were four devout persons as superintendents named Dioscorus, Ammonius, Eusebius, and Euthymius: these men were brothers, and had the appellation of `the Tall Monks' given them on account of their stature. They were moreover distinguished both for the sanctity of their lives, and the extent of their erudition, and for these reasons their reputation was very high at Alexandria. Theophilus in particular, the prelate of that city, loved and honored

them exceedingly: insomuch that he constituted one of them, Dioscorus, bishop of Hermopolis[37] against his will, having forcibly drawn him from his retreat. Two of the others he entreated to continue with him, and with difficulty prevailed upon them to do so; still by the exercise of his authority as bishop he accomplished his purpose: when therefore he had invested them with the clerical office, he committed to their charge the management of ecclesiastical affairs. They, constrained by necessity, performed the duties thus imposed on them successfully; nevertheless they were dissatisfied because they were unable to follow philosophical pursuits and ascetic exercises. And as in process of time, they thought they were being spiritually injured, observing the bishop to be devoted to gain, and greedily intent on the acquisition of wealth, and according to the common saying `leaving no stone unturned' for the sake of gain,they refused to remain with him any longer, declaring that they loved solitude, and greatly preferred it to living in the city. As long as he was ignorant of the true motive for their departure, he earnestly begged them to abide with him; but when he perceived that they were dissatisfied with his conduct, he became excessively irritated, and threatened to do them all kinds of mischief. But they making little account of his menaces retired into the desert; upon which Theophilus, who was evidently of a hasty and malignant temperament, raised not a small clamor against them, and by every contrivance earnestly sought to do them injury. He also conceived a dislike against their brother Dioscorus, bishop of Hermopolis. He was moreover extremely annoyed at the esteem and veneration in which he was held by the ascetics. Being aware, however, that he would be able to do no harm to these persons unless he could stir up hostility in the minds of the monks against them, he used this artifice to

effect it. He well knew that these men in their frequent theological discussions with him, had maintained that the Deity was incorporeal, and by no means had a human form; because [they argued] such a constitution would involve the necessary accompaniment of human passions. Now this has been demonstrated by the ancient writers and especially Origen. Theophilus, however though entertaining the very same opinion respecting the Divine nature, yet to gratify his vindictive feelings, did not hesitate to pervert what he and they had rightly taught: but imposed upon the majority of the monks, men who were sincere but `rude in speech,'[38] the greater part of whom were quite illiterate. Sending letters to the monasteries in the desert, he advised them not to give heed either to Dioscorus or to his brothers, inasmuch as they affirmed that God had not a body. `Whereas,' said he, `according to the sacred Scripture God has eyes, ears, hands, and feet, as men have; but the partisans of Dioscorus, being followers of Origen, introduce the blasphemous dogma that God has neither eyes, ears, feet, nor hands.' By this sophism he took advantage of the simplicity of these monks and thus a hot dissension was stirred up among them. Such as had a cultivated mind indeed were not beguiled by this plausibility, and therefore still adhere to Dioscorus and Origen; but the more ignorant who greatly exceeded the others in number, inflamed by an ardent zeal without knowledge, immediately raised an outcry against their brethren. A division being thus made, both parties branded each other as impious; and some listening to Theophilus called their brethren `Origenists,' and `impious' and the others termed those who were convinced by Theophilus `Anthropomorphitae.' On this account violent altercation arose, and an inextinguishable war between the monks. Theophilus on receiving intimation of the success of his

device, went to Nitria where the monasteries are, accompanied by a multitude of persons, and armed the monks against Dioscorus and his brethren; who being in danger of losing their lives, made their escape with great difficulty.

While these things were in progress in Egypt John bishop of Constantinople was ignorant of, them, but flourished in eloquence and became increasingly celebrated for his discourses. Moreover he first enlarged the prayers contained in the nocturnal hymns, for the reason I am about to assign.

Chapter VIII.

The Arians and the Supporters of the `Homoousion' hold Nocturnal Assemblies and sing Antiphonal Hymns, a Species of Composition ascribed to Ignatius, surnamed Theophorus.[39] *Conflict between the Two Parties.*

The Arians, as we have said, held their meetings without the city. As often therefore as the festal days occurred-I mean Saturday[40] and Lord's day-in each week, on which assemblies are usually held in the churches, they congregated within the city gates about the public squares, and sang responsive verses adapted to the Arian heresy. This they did during the greater part of the night: and again in the morning, chanting the same songs which they called responsive, they paraded through the midst of the city, and so passed out of the gates to go to their places of assembly. But since they did not desist from making use of insulting expressions in relation to the Homoousians often singing such words as these: `Where are they that say three things are but one power?'-John

fearing lest any of the more simple should be drawn away from the church by such kind of hymns, opposed to them some of his own people, that they also employing themselves in chanting nocturnal hymns, might obscure the effort of the Arians, and confirm his own party in the profession of their faith. John's design indeed seemed to be good, but it issued in tumult and dangers. For as the Homoousians performed their nocturnal hymns with greater display,-for there were invented by John silver crosses for them on which lighted wax-tapers were carried, provided at the expense of the empress Eudoxia,-the Arians who were very numerous, and fired with envy, resolved to revenge themselves by a desperate and riotous attack upon their rivals. For from the remembrance of their own recent domination, they were full of confidence in their ability to overcome, and of contempt for their adversaries. Without delay therefore, on one of these nights, they engaged in a conflict; and Briso, one of the eunuchs of the empress, who was at that time leading the chanters of these hymns, was wounded by a stone in the forehead, and also some of the people on both sides were killed. Whereupon the emperor being angered, forbade the Arians to chant their hymns any more in public. Such were the events of this occasion.

We must now however make some allusion to the origin of this custom in the church of responsive singing. Ignatius[41] third bishop of Antioch in Syria from the apostle Peter, who also had held intercourse with the apostles themselves, saw a vision of angels hymning in alternate chants the Holy Trinity. Accordingly he introduced the mode of singing he had observed in the vision into the Antiochian church; whence it was transmitted by tradition to all the other churches. Such is the account [we have received] in relation to these

responsive hymns.

Chapter IX.

Dispute between Theophilus and Peter leading to an Attempt on the Part of the Former to depose John Bishop of Constantinople.

Not long after this, the monks of the desert, together with Dioscorus and his brothers, came to Constantinople. There was also with them Isidore,[42] formerly the most intimate friend of the bishop Theophilus, but then become his bitterest enemy, on account of the following circumstance: A certain man named Peter was at that time the archpresbyter[43] of the Alexandrian church; Theophilus being irritated against this person, determined to eject him from the church; and as the ground of expulsion, he brought the charge against him of having admitted to a participation of the sacred mysteries, a woman of the Manichaean sect, without first compelling her to renounce her Manichaean heresy. As Peter in his defence declared, that not only had the errors of this woman been previously abjured, but that Theophilus himself had sanctioned her admission to the eucharist, Theophilus became indignant, as if he had been grievously calumniated; whereupon he affirmed that he was altogether unacquainted with the circumstance. Peter therefore summoned Isidore to bear witness to the bishop's knowledge of the facts concerning the woman. Now Isidore happened to be then at Rome, on a mission from Theophilus to Damasus the prelate of the imperial city, for the purpose of affecting a reconciliation between him and Flavian bishop of Antioch; for the adherents of Meletius had separated from Flavian in detestation of his

perjury, as we have already observed.[44] When Isidore had returned from Rome, and was cited as a witness by Peter, he deposed that the woman was received by consent of the bishop; and that he himself had administered the sacrament to her. Upon this Theophilus became enraged and in anger ejected them both. This furnished the reason for Isidore's going to Constantinople with Dioscorus and his brethren, in order to submit to the cognizance of the emperor, and John the bishop, the injustice and violence with which Theophilus had treated them. John, on being informed of the facts, gave the men an honorable reception, and did not exclude them from communion at prayers, but postponed their communion of the sacred mysteries, until their affairs should be examined into. Whilst matters were in this posture, a false report was brought to Theophilus' ears, that John had both admitted them to a participation of the mysteries, and was also ready to give them assistance; wherefore he resolved not only to be revenged on Isidore and Dioscorus, but also if possible to cast John out of his episcopal chair. With this design he wrote to all the bishops of the various cities, and concealing his real motive, ostensibly condemned therein the books of Origen merely: which Athanasius,[45] his predecessor, had used in confirmation of his own faith, frequently appealing to the testimony and authority of Origen's writings, in his orations against the Arians.

Chapter X.

Epiphanius Bishop of Cyprus convenes a Synod to condemn the Books of Origen.

He moreover renewed his friendship with Epiphanius[46]

bishop of Constantia in Cyprus, with whom he had formerly been at variance. For Theophilus accused Epiphanius of entertaining low thoughts of God, by supposing him to have a human form.[47] Now although Theophilus was really unchanged in sentiment, and had denounced those who thought that the divinity was human in form, yet on account of his hatred of others, he openly denied his own convictions; and he now professed to be friendly with Epiphanius, as if he had altered his mind and agreed with him in his views of God. He then managed it so that Epiphanius by letter should convene a Synod of the bishops in Cyprus, in order to condemn the writings of Origen. Epiphanius being on account of his extraordinary piety a man of simple mind and manners was easily influenced by the letters of Theophilus: having therefore assembled a council of bishops in that island, he caused a prohibition to be therein made of the reading of Origen's works. He also wrote to John, exhorting him to abstain from the study of Origen's books, and to convoke a Synod for decreeing the same thing as he had done. Accordingly when Theophilus had in this way deluded Epiphanius, who was famous for his piety, seeing his design prosper according to his wish, he became more confident, and himself also assembled a great number of bishops. In that convention, pursuing the same course as Epiphanius, he caused a like sentence of condemnation to be pronounced on the writings of Origen, who had been dead nearly two hundred years: not having this as his first object, but rather his purpose of revenge on Dioscorus and his brethren. John paying but little attention to the communications of Epiphanius and Theophilus, was intent on instructing the churches; and he flourished more and more as a preacher, but made no account of the plots which were laid against him. As soon, however, as

it became apparent to every body that Theophilus was endeavoring to divest John of his bishopric, then all those who had any ill-will against John, combined in calumniating him. And thus many of the clergy, and many of those in office, and of those who had great influence at the court, believing that they had found an opportunity now of avenging themselves upon John, exerted themselves to procure the convocation of a Grand Synod at Constantinople, partly by sending letters and partly by dispatching messengers in all directions for that purpose.

Chapter XI.

Of Severian and Antiochus: their Disagreement from John.

The odium against John Chrysostom was considerably increased by another additional event as follows: two bishops flourished at that time, Syrians by birth, named Severian and Antiochus; Severian presided over the church at Gabala, a city of Syria, and Antiochus over that of Ptolemais in Phoenicia. They were both renowned for their eloquence; but although Severian was a very learned man, he did not succeed in using the Greek language perfectly; and so while speaking Greek he betrayed his Syrian origin. Antiochus came first to Constantinople, and having preached in the churches for some time with great zeal and ability, and having thus amassed l a large sum of money,[48] he returned to his own church. Severian hearing that Antiochus had collected a fortune by his visit to Constantinople, determined to follow his example. He therefore exercised himself for the occasion, and having composed a number of sermons,

set out for Constantinople. Being most kindly received by John, to a certain point, he soothed and flattered the man, and was himself no less beloved and honored by him: meanwhile his discourses gained him great celebrity, so that he attracted the notice of many persons of rank, and even of the emperor himself. And as it happened at that time that the bishop of Ephesus died, John was obliged to go to Ephesus for the purpose of ordaining a successor. On his arrival at that city, as the people were divided in their choice, some proposing one person, and some another, John perceiving that both parties were in a contentious mood, and that they did not wish to adopt his counsel, he resolved without much ado to end their dispute by preferring to the bishopric a certain Heraclides, a deacon of his own, and a Cypriot by descent. And thus both parties desisting from their strife with each other had peace.[49] Now as this detention [at Ephesus] was lengthened, Severian continued to preach at Constantinople, and daily grew in favor with his hearers. Of this John was not left ignorant, for he was promptly made acquainted with whatever occurred, Serapion, of whom we have before spoken,[50] communicating the news to him and asserting that the church was being troubled by Severian; thus the bishop was aroused to a feeling of jealousy. Having therefore among other matters deprived many of the Novatians and Quartodecimans of their churches, he returned to Constantinople.[51] Here he resumed himself the care of the churches under his own especial jurisdiction. But Serapion's arrogance no one could bear; for thus having won John's unbounded confidence and regard, he was so puffed up by it that he treated every one with contempt. And on this account also animosity was inflamed the more against the bishop. On one occasion when Severian passed by him, Serapion neglected to pay him the

homage due to a bishop, but continued seated [instead of rising], indicating plainly how little he cared for his presence. Severian, unable to endure patiently this [supposed] rudeness and contempt, said with a loud voice to those present, `If Serapion should die a Christian, Christ has not become incarnate.' Serapion, taking occasion from this remark, publicly incited Chrysostom to enmity against Severian: for suppressing the conditional clause of the sentence, `If Serapion die a Christian,' and saying that he had made the assertion that `Christ has not become incarnate,' he brought several witnesses of his own party to sustain this charge. But on being informed of this the Empress Eudoxia severely reprimanded John, and ordered that Severian should be immediately recalled from Chalcedon in Bithynia. He returned forthwith; but John would hold no intercourse whatever with him, nor did he listen to any one urging him to do so, until at length the Empress Eudoxia herself, in the church called *The Apostles,* placed her son Theodosius, who now so happily reigns, but was then quite an infant, before John's knees, and adjuring[52] him repeatedly by the young prince her son, with difficulty prevailed upon him to be reconciled to Severian. In this manner then these men were outwardly reconciled; but they nevertheless continued cherishing a rancorous feeling toward each other. Such was the origin of the animosity [of John] against Severian.

Chapter XII.

Epiphanius, in order to gratify Theophilus, performs Ordinations at Constantinople without John's Permission.

Not long after this, at the suggestion of Theophilus, the bishop Epiphanius again came from Cyprus to Constantinople; he brought also with him a copy of the synodical decree in which they did not excommunicate Origen himself but condemned his books. On reaching *St. John's* church, which is seven miles distant from the city, he disembarked, and there celebrated a service; then after having ordained a deacon,[53] he again entered the city. In complaisance to Theophilus he declined John's courtesy, and engaged apartments in a private house. He afterwards assembled those of the bishops who were then in the capital, and producing his copy of the synodical decree condemnatory of Origen's works, recited it before them; not being able to assign any reason for this judgment, than that it seemed fit to Theophilus and himself to reject them. Some indeed from a reverential respect for Epiphanius subscribed the decree; but many refused to do so among whom was Theotimus bishop of Scythia, who thus addressed Epiphanius:-`I neither choose, Epiphanius,' said he, `to insult the memory of one who ended his life piously long ago; nor dare I be guilty of so impious an act, as that of condemning what our predecessors did not reject: and especially when I know of no evil doctrine contained in Origen's books.' Having said this, he brought forward one of that author's works, and reading a few passages therefrom, showed that the sentiments pro-pounded were in perfect accordance with the orthodox faith. He then added, `Those who speak evil of these writings are unconsciously casting dishonor upon the sacred volume whence their principles are drawn.' Such was the reply which Theotimus, a bishop celebrated for his piety and rectitude of life, made to Epiphanius.

Chapter XIII.

The Author's Defence of Origen.[54]

But since carping detractors have imposed upon many persons and have succeeded in deterring them from reading Origen, as though he were a blasphemous writer, I deem it not unseasonable to make a few observations respecting him. Worthless characters, and such as are destitute of ability to attain eminence themselves, often seek to get into notice by decryingthose who excel them. And first Methodius, bishop of a city in Lycia named Olympus, labored under this malady; next Eustathius, who for a short time presided over the church at Antioch; after him Apollinaris; and lastly Theophilus. This quaternion of revilers has traduced Origen, but not on the same grounds, one having found one cause of accusation against him, and another another; and thus each has demonstrated that what he has taken no objection to, he has fully accepted. For since one has attacked one opinion in particular, and another has found fault with another, it is evident that each has admitted as true what he has not assailed, giving a tacit approbation to what he has not attacked. Methodius indeed, when he had in various places railed against Origen, afterwards as if retracting all he had previously said, expresses his admiration of the man, in a dialogue which he entitled *Xenon.*[55] But I affirm that from the censure of these men, greater commendation accrues to Origen. For those who have sought out whatever they deemed worthy of reprobation in him, and yet have never charged him with holding unsoundviews respecting the holy Trinity, are in this way most distinctly shown to bear witness to his orthodox piety: and by not reproaching him on this point, they commend him by their own testimony. But Athanasius the defender of the doctrine of

consubstantiality, in his *Discourses against the Arians*[56] continually cites this author as a witness of his own faith, interweaving his words with his own, and saying, `The most admirable and assiduous Origen,' says he, `by his own testimony confirms our doctrine concerning the Son of God, affirming him to be co-eternal with the Father.' Those therefore who load Origen with opprobrium, overlook the fact that their maledictions fall at the same time on Athanasius, the eulogist of Origen. So much will be enough for the vindication of Origen; we shah now return to the course of our history.

Chapter XIV.

Epiphanius is asked to meet John; on refusing he is admonished concerning his Anticanonical Proceedings; alarmed at this he leaves Constantinople.

John was not offended because Epiphanius, contrary to the ecclesiastical canon, had made an ordination in his church;[57] but invited him to remain with him at the episcopal palace. He, however, replied that he would neither stay nor pray with him, unless he would expel Dioscorus and his brethren from the city, and with his own hand subscribe the condemnation of Origen's books. Now as John deferred the performance of these things, saying that nothing ought to be done rashly before investigation by a general council, John's adversaries led Epiphanius to adopt another course. For they contrived it so that as a meeting was in the church named *The Apostles,* Epiphanius came forth and before all the people condemned the books of Origen, excommunicated Dioscorus with his followers, and charged John with countenancing them. These things were reported to John;

whereupon on the following day he sent the appended message to Epiphanius just as he entered the church:

`You do many things contrary to the canons, Epiphanius. In the first place you have made an ordination in the churches under my jurisdiction: then without my appointment, you have on your own authority officiated in them. Moreover, when heretofore I invited you hither, you refused to come, and now you take that liberty yourself. Beware therefore, lest a tumult being excited among the people, you yourself should also incur danger therefrom.'

Epiphanius becoming alarmed on hearing these admonitions, left the church; and after accusing John of many things, he set out on his return to Cyprus. Some say that when he was about to depart, he said to John, `I hope that you will not die a bishop': to which John replied, `Expect not to arrive at your own country.' I cannot be sure that those who reported these things to me spoke the truth; but nevertheless the event was in the case of both as prophesied above. For Epiphanius did not reach Cyprus, having died on board the ship during his voyage; and John a short time afterwards was driven from his see, as we shall show in proceeding.

Chapter XV.

John is expelled from his Church by a Synod held at Chalcedon an account of his Dispraise of Women.

When Epiphanius was gone, John was informed by some person that the Empress Eudoxia had stimulated Epiphanius against him. And being of a fiery

temperament, and of a ready utterance, he soon after pronounced a public invective against women in general. The people readily took this as uttered indirectly against the empress and so the speech was laid hold of by evil-disposed persons, and reported to those in authority. At length on being informed of it the empress immediately complained to her husband, telling him that the insult offered to herself was equally an insult against him. The emperor therefore authorized Theophilus to convoke a Synod without delay against John; Severian also co-operated in promoting this, for he still retained his grudge against Chrysostom. Not long time accordingly intervened before Theophilus arrived, having induced several bishops from different cities to accompany him; these however had been summoned by the emperor's orders also. Many of the bishops in Asia John had deposed when he went to Ephesus and ordained Heraclides. Accordingly they all by previous agreement assembled at Chalcedon in Bithynia. Cyrinus was at that time bishop of Chalcedon, an Egyptian by birth, who said many things to the bishops in disparagement of John, denouncing him as `the impious,' `the haughty,' `the inexorable.' They indeed were very much satisfied at these denunciations. But Maruthas bishop of Mesopotamia having involuntarily trod on Cyrinus' foot, he was severely hurt by it and was unable to embark with the rest for Constantinople, but remained behind at Chalcedon. The rest crossed over. Now Theophilus had so openly avowed his hostility to John, that none of the clergy would go forth to meet him, or pay him the least honor; but some Alexandrian sailors happening to be on the spot-for at that time the grain transporting vessels were there-greeted him with joyful acclamations. He excused himself from entering the church, and took up his abode at one of the imperial mansions called `The

Placidian.' Then on this account a torrent of accusations began to be poured forth against John; for no mention was now made of Origen, but all were intent on urging a variety of criminations, many of which were ridiculous. Preliminary matters being thus settled, the bishops were convened in one of the suburbs of Chalcedon, a place called `The Oak,'[58] and immediately cited John to answer the charges which were brought against him. He also summoned Serapion the deacon; Tigris the eunuch presbyter, and Paul the reader, were likewise summoned to appear there with him, for these men were included in the impeachments, as participators in his guilt. And since John taking exception to those who had cited him, on the ground of their being his enemies, refused to attend,[59] and demanded a general council, without delay they repeated their citation four times in succession; and as he persisted in his refusal to meet them as his judges, always giving the same answer, they condemned him, and deposed him without assigning any other cause for his deposition but that he refused to obey the summons. This decision on being announced towards evening, incited the people to a most alarming sedition; insomuch that they kept watch all night, and would by no means suffer him to be removed from the church, but cried out that his cause ought to be determined in a larger assembly. A decree of the emperor, however, commanded that he should be immediately expelled, and sent into exile; which as soon as John was apprised of, he voluntarily surrendered himself about noon unknown to the populace, on the third day after his condemnation: for he dreaded any insurrectionary movement on his account, and was accordingly led away.

Chapter XVI.

Sedition on Account of John Chrysostom's Banishment. He is recalled.

The people then became intolerably tumultuous; and as it frequently happens in such cases, many who before were adversely disposed against him, now changed their hostility into compassion, and said of him whom they had so recently desired to see deposed, that he had been traduced. By this means therefore they became very numerous who exclaimed against both the emperor and the Synod of bishops; but the origin of the intrigue they more particularly referred to Theophilus. For his fraudulent conduct could no longer be concealed, being exposed by many I other indications, and especially by the fact of his having held communion with Dioscorus, and those termed `the Tall Monks,'[60] immediately after John's deposition. But Severian preaching in the church, and thinking it a suitable occasion to declaim against John, said: `If John had been condemned for nothing else, yet the haughtiness of his demeanor was a crime sufficient to justify his deposition. Men indeed are forgiven all other sins: but "God resisteth the proud,"[61] as the Divine Scriptures teach us.' These reproaches made the people still more inclined to opposition; so that the emperor gave orders for his immediate recall. Accordingly Briso a eunuch in the service of the empress[62] was sent after him, who finding him at Praenetum-a commercial town situated over against Nicomedia-brought him back toward Constantinople. And as he had been recalled, John refused to enter the city, declaring he would not do so until his innocence had been admitted by a higher tribunal. Thus he remained at a suburb called Marianae. Now as he delayed at that place the commotion increased, and caused the people to

break forth into very indignant and opprobrious language against their rulers, wherefore to check their fury John was constrained to proceed. On his way a vast multitude, with veneration and honor, conducted him immediately to the church; there they entreated him to seat himself in the episcopal chair, and give them his accustomed benediction. When he sought to excuse himself, saying that `this ought to be brought about by an order from his judges, and that those who condemned him must first revoke their sentence,' they were only the more inflamed with the desire of seeing him reinstated, and of hearing him address them again. The people finally prevailed on him to resume his seat, and pray as usual for peace upon them; after which, acting under the same constraint, he preached to them. This compliance on John's part afforded his adversaries another ground of crimination; but respecting this they took no action at that time.

Chapter XVII.

Conflict between the Constantinopolitans and Alexandrians an Account of Heraclides; Flight of Theophilus and the Bishops of his Party.

In the first place, then, Theophilus attempted to investigate the case, of the ordination of Heraclides,[63] that thereby he might if possible find occasion of again deposing John. Heraclides was not present at this scrutiny. He was nevertheless judged in his absence, on the charge of having unjustly beaten some persons, and afterwards dragged them in chains through the midst of the city of Ephesus. As John and his adherents remonstrated against the injustice of passing sentence upon an absent person, the Alexandrians contended that

they ought to hear the accusers of Heraclides, although he was not present. A sharp contest therefore ensued between the Alexandrians and the Constantinopolitans, and a riot arose whereby many persons were wounded, and some were killed. Theophilus, seeing what was done, fled to Alexandria without ceremony; and the other bishops, except the few who supported John, followed his example, and returned to their respective sees. After these transactions, Theophilus was degraded, in every one's estimation: but the odium attached to him was exceedingly increased by the shameless way in which he continued to read Origen's works. And when he was asked why he thus countenanced what he had publicly condemned, he replied, `Origen's books are like a meadow enameled with flowers of every kind. If, therefore, I chance to find a beautiful one among them, I cull it: but whatever appears to me to be thorny, I step over, as that which would prick.' But Theophilus gave this answer without reflecting on the saying of the wise Solomon,[64] that `the words of the wise are as goads'; and those who are pricked by the precepts they contain, ought not to kick against them. For these reasons then Theophilus was held in contempt by all men. Dioscorus bishop of Hermopolis, one of those termed `the Tall Monks,' died a short time after the flight of Theophilus, and was honored with a magnificent funeral, being interred in the church at `The Oak,' where the Synod was convened on John's account. John meanwhile was sedulously employed in preaching. He ordained Serapion bishop of Heraclea in Thrace, on whose account the odium against himself had been raised. Not long after the following events occurred.

Chapter XVIII.

Of Eudoxia's Silver Statue. On account of it John is exiled a Second Time.

At this time a silver statue of the Empress Eudoxia covered with a long robe was erected[65] upon a column of porphyry supported by a lofty base. And this stood neither near nor far from the church named *Sophia,* but one-half the breadth of the street separated them. At this statue public games were accustomed to be performed; these John regarded as an insult offered to the church, and having regained his ordinary freedom and keenness of tongue, he employed his tongue against those who tolerated them. Now while it would have been proper to induce the authorities by a supplicatory petition to discontinue the games, he did not do this, but employing abusive language he ridiculed those who had enjoined such practices. The empress once more applied his expressions to herself as indicating marked contempt toward her own person: she therefore endeavored to procure the convocation of another council of bishops against him. When John became aware of this, he delivered in the church that celebrated oration commencing with these words:[66] `Again Herodias raves; again she is troubled; she dances again; and again desires to receive John's head in a charger.' This, of course, exasperated the empress still more. Not long after the following bishops arrived: Leontius bishop of Ancyra in Asia, Ammonius of Laodicea in Pisidia, Briso of Philippi in Thrace, Acacius of Beroea in Syria, and some others. John presented himself fearlessly before them, and demanded an investigation of the charges which were made against him. But the anniversary of the birth of our Saviour having recurred, the emperor would not attend church as usual, but sent Chrysostom a message to the effect that he should not partake of the communion with

him until he had cleared himself of the crimes with which he stood impeached. Now as John maintained a bold and ardent bearing, and his accusers seemed to grow faint-hearted, the bishops present, setting aside all other matters, said they would confine themselves to this sole consideration, that he had on his own responsibility, after his deposition, again seated himself in the episcopal chair, without being authorized by an ecclesiastical council. As he alleged that sixty-five bishops who had held communion with him had reinstated him, the partisans of Leontius objected, saying: `A larger number voted against you, John, in the Synod.' But although John then contended that this was a canon of the Arians, and not of the catholic church, and therefore it was inoperative against him-for it had been framed in the council convened against Athanasius at Antioch, for the subversion of the doctrine of consubstantiality[67] - the bishops would not listen to his defence, but immediately condemned him, without considering that by using this canon they were sanctioning the deposition of Athanasius himself. This sentence was pronounced a little before Easter; the emperor therefore sent to tell John that he could not go to the church, because two Synods had condemned him. Accordingly Chrysostom was silenced, and went no more to the church; but those who were of his party celebrated Easter in the public baths which are called Constantianae, and thenceforth left the church. Among them were many bishops and presbyters, with others of the clerical order, who from that time held their assemblies apart in various places, and were from him denominated `Johannites.' For the space of two months, John refrained from appearing in public; after which a decree of the emperor sent him into exile. Thus he was led into exile by force, and on the very day of his departure, some of the Johannites set fire to the church,

which by means of a strong easterly wind, communicated with the senate-house. This conflagration happened on the 20th of June, under the sixth consulate of Honorius, which he bore in conjunction with Aristaenetus.[68] The severities which Optatus, the prefect of Constantinople, a pagan in religion, and a hater of the Christians, inflicted on John's friends, and how he put many of them to death on account of this act of incendiarism, I ought, I believe, to pass by in silence.[69]

Chapter XIX.

Ordination of Arsacius as John's Successor. Indisposition of Cyrinus Bishop of Chalcedon.

After the lapse of a few days, Arsacius was ordained bishop of Constantinople; he was a brother of Nectarius who so ably administered the see before John, although he was then very aged, being upwards of eighty years old. While he very mildly and peacefully administered the episcopate, Cyrinus bishop of Chalcedon, upon whose foot Maruthas bishop of Mesopotamia had inadvertently trodden, became so seriously affected by the accident, that mortification ensued, and it became necessary to amputate his foot. Nor was this amputation performed once only, but was required to be often repeated: for after the injured limb was cut off, the evil so permeated his whole system, that the other foot also having become affected by the disease had to submit to the same operation.[70] I have alluded to this circumstance, because many have affirmed that what he suffered was a judgment upon him for his calumnious aspersions of John, whom he so often designated as arrogant and inexorable,[71] as I have already said.[72] Furthermore as on

the 30th of September, in the last-mentioned consulate,[73] there was an extraordinary fall of hail of immense size at Constantinople and its suburbs, it also was declared to be an expression of Divine indignation on account of Chrysostom's unjust deposition: and the death of the empress tended to give increased credibility to these reports, for it took place four days after the hail-storm. Others, however, asserted that John had been deservedly deposed, because of the violence he had exercised in Asia and Lydia, in depriving the Novatians and Quartodecimans of many of their churches, when he went to Ephesus and ordained Heraclides. But whether John's deposition was just, as his enemies declare, or Cyrinus suffered in chastisement for his slanderous revilings; whether the hail fell, or the empress died on John's account, or whether these things happened for other reasons, Or for these in connection with others, God only knows, who is the discerner of secrets, and the just judge of truth itself. I have simply recorded the reports which were current at that time.

Chapter XX.

Death of Arsacius, and Ordination or Atticus.

But Arsacius did not long survive his accession to the bishopric; for he died on the 11th of November under the following consulate, which was Stilicho's second, and the first of Anthemius.[74] In consequence of the fact that the bishopric became desirable and many aspired to the vacant see, much time elapsed before the election of a successor: but at length in the following consulate, which was the sixth of Arcadius, and the first of Probus,[75] a devout man named Atticus was promoted to the

episcopate. He was a native of Sebastia in Armenia, and had followed an ascetic life from an early age: moreover in addition to a moderate share of learning, he possessed a large amount of natural prudence. But I shall speak of him more particularly a little later.[76]

Chapter XXI.

John dies in Exile.

John taken into exile died in Comana on the Euxine, on the, 14th of September, in the following consulate, which was the seventh of Honorius, and the second of Theodosius.[77] A man, as we have before observed,[78] who on account of zeal for temperance was inclined rather to anger than forbearance: and his personal sanctity of character led him to indulge in a latitude of speech which to others was intolerable. Indeed, it is, most inexplicable to me, how with a zeal so ardent for the practice of self-control and blamelessness of life, he should in his sermons appear to teach a loose view of temperance. For whereas by the Synod of bishops repentance was accepted but once from those who had sinned after baptism; he did not scruple to say, `Approach, although you may have repented a thousand times.'[79] For this doctrine, many even of his friends censured him, but especially Sisinnius bishop of the Novatian; who wrote a book condemnatory of the above quoted expression of Chrysostom's, and severely rebuked him for it. But this occurred long before.[80]

Chapter XXII.

Of Sisinnius Bishop of the Novatians. His Readiness at Repartee.

It will not be out of place here, I conceive, to give some account of Sisinnius. He was, as I have often said,[81] a remarkably eloquent man, and well-instructed in philosophy. But he had particularly cultivated logic, and was profoundly skilled in the interpretation of the holy Scriptures; insomuch that the heretic Eunomius often shrank from the acumen which his reasoning displayed. As regards his diet he was not simple; for although he practised the strictest moderation, yet his table was always sumptuously furnished. He was also accustomed to indulge himself by wearing white garments, and bathing twice a day in the public baths. And when some one asked him `why he, a bishop, bathed himself twice a day?' he replied, `Because it is inconvenient to bathe thrice.' Going one day from courtesy to visit the bishop Arsacius, he was asked by one of the friends of that bishop, `why he wore a garment so unsuitable for a bishop? and where it was written that an ecclesiastic should be clothed in white?' `Do you tell me first,' said he, `where it is written that a bishop should wear black?' When he that made the inquiry knew not what to reply to this counter-question: `You cannot show,' rejoined Sisinnius, `that a priest should be clothed in black. But Solomon is my authority, whose exhortation is, "Let thy garments be white."[82] And our Saviour in the Gospels appears clothed in white raiment:[83] moreover he showed Moses and Elias to the apostles, clad in white garments.' His prompt reply to these and other questions called forth the admiration of those present. Again when Leontius bishop of Ancyra in Galatia Minor, who had taken away a church from the Novatians, was on a visit to

Constantinople, Sisinnius went to him, and begged him to restore the church. But he received him rudely, saying, `Ye Novatians ought not to have churches; for ye take away repentance, and shut out Divine mercy.' As Leontius gave utterance to these and many other such revilings against the Novatians, Sisinnius replied: `No one repents more heartily than I do.' And when Leontius asked him `Why do you repent?' `That I came to see you,' said he. On one occasion John the bishop having a contest with him, said, `The city cannot have two bishops.'[84] `Nor has it,' said Sisinnius. John being irritated at this response, said, `You see you pretend that you alone are the bishop.' `I do not say that,' rejoined Sisinnius; `but that I am not bishop in your estimation only, who am such to others.' John being still more chafed at this reply, said, `I will stop your preaching; for you are a heretic.' To which Sisinnius good-humoredly replied, `I will give you a reward, if you will relieve me from so arduous a duty.' John being softened a little by this answer, said, `I will not make you cease to preach, if you find speaking so troublesome.' So facetious was Sisinnius, and so ready at repartee: but it would be tedious to dwell further on his witticisms. Wherefore by means of a few specimens we have illustrated what sort of a person he was, deeming these as sufficient. I will merely add that he was celebrated for erudition, and on account of it all the bishops who succeeded him loved and honored him; and not only they but all the leading members of the senate also esteemed and admired him. He is the author of many works: but they are characterized by too great an affectation of elegance of diction, and a lavish intermingling of poetic expressions. On which account he was more admired as a speaker than as a writer; for there was dignity in his countenance and voice, as well as in his form and aspect, and every

movement of his person was graceful. On account of these features he was loved by all the sects, and he was in especial favor with Atticus the bishop. But I must conclude this brief notice of Sisinnius.

Chapter XXIII.

Death of the Emperor Arcadius.

Not long after the death of John, the Emperor Arcadius died also. This prince was of a mild and gentle disposition, and toward the close of his life was esteemed to be greatly beloved of God, from the following circumstance. There was at Constantinople an immense mansion called Carya; for in the court of it there is a walnut tree on which it is said Acacius suffered martyrdom by hanging; on which account a chapel was built near it, which the Emperor Arcadius one day thought fit to visit, and after having prayed there, left again. All who lived near this chapel ran in a crowd to see the emperor; and some going out of the mansion referred to, endeavored to preoccupy the streets in order to get a better view of their sovereign and his suite, while others followed in his train, until all who inhabited it, including the women and children, had wholly gone out of it. No sooner was this vast pile emptied of its occupants, the buildings of which completely environed the church, than the entire building fell. On which there was a great outcry, followed by shouts of admiration, because it was believed the emperor's prayer had rescued so great a number of persons from destruction. This event occurred in that manner. On the 1st of May, Arcadius died, leaving his son Theodosius only eight years old, under the consulate of Bassus and Philip, in the second

year of the 297th Olympiad.[85] He had reigned thirteen years with Theodosius his father, and fourteen years after his death, and had then attained the thirty-first year of his age. This book includes the space of twelve years and six months.[86]

Book VII.

Chapter I.

Anthemius the Praetorian Prefect administers the Government of the East in Behalf of Young, Theadosius.

After the death of Arcadius on the first of May, during the consulate of Bassus and Philip,[1] his brother Honorius still governed the Western parts of the empire; but the administration of the East devolved on his son Theodosius the Younger, then only eight years old. The management of public affairs was therefore intrusted to Anthemius the Praetorian prefect, grandson of that Philip who in the reign of Constantius ejected Paul from the see of Constantinople, and established Macedonius in his place. By his directions Constantinople was surrounded with high walls.[2] He was esteemed and actually was the most prudent man of his time, and seldom did anything unadvisedly, but consulted with the most judicious of his friends respecting all practical matters, and especially with Troïlus[3] the sophist, who while excelling in philosophical attainments, was equal to Anthemius himself in political wisdom. Wherefore almost all things were done with the concurrence of Troïlus.

Chapter II.

Character and Conduct Atticus Bishop of Constantinople.

When Theodosius the emperor was in the eighth year of his age, Atticus was in the third year of his presidency over the church at Constantinople, a man as we have by anticipation said[4] distinguished alike for his learning, piety, and discretion, wherefore it came about that the churches under his episcopate attained a very flourishing condition. For he not only united those of `the household of faith,'[5] but also by his prudence called forth the admiration of the heretics, whom indeed he by no means desired to harass; but if he sometimes was obliged to impress them with the fear of himself, he soon afterward showed himself mild and clement toward them. But indeed he did not neglect his studies; for he assiduously labored in perusing the writings of the ancients, and often spent whole nights in the task; and thus he could not be confused by the reasonings of the philosophers, and the fallacious subtleties of the sophists. Besides this he was affable and entertaining in conversation, and ever ready to sympathize with the afflicted: and in a word, to sum up his excellences in the apostle's saying, `He was made all things to all men.'[6] Formerly while a presbyter, he had been accustomed, after composing his sermons, to commit them to memory, and then recite them in the church: but by diligent application he acquired confidence and made his instruction extemporaneous and eloquent. His discourses however were not such as to be received with much applause by his auditors, nor to deserve to be committed to writing. Let these particulars respecting his talents, erudition, and manners suffice. We must now proceed to relate such things as are worthy of record, that happened in his time.

Chapter III.

Of Theodosius and Agapetus Bishops of Synada.

A Certain Theodosius was bishop of Synada in Phrygia Pacata; he violently persecuted the heretics in that province-and there was a great number of them-and especially those of the Macedonian sect; he drove them out not only from the city, but also out of the country. This course he pursued not from any precedent in the orthodox church, nor from the desire of propagating the true faith; but being enslaved by the love of filthy lucre, he was impelled by the avaricious motive of amassing money, by extorting it from the heretics. To this end he made all sorts of attempts upon the Macedonians, putting arms into the hands of his clergy; and employing innumerable stratagems against them; nor did he refrain from delivering them up to the secular tribunals.[7] But he especially annoyed their bishop whose name was Agapetus: and finding the governors of the province were not invested with sufficient authority to punish heretics according to his wish, he went to Constantinople and petitioned for edicts of a more stringent nature from the Praetorian prefect. While Theodosius was absent on this business, Agapetus who, as I have said, presided over the Macedonian sect, came to a wise and prudent conclusion. Communicating with his clergy, he called all the people under his guidance together, and persuaded them to embrace the `homoousian' faith. On their acquiescing in this proposition, he proceeded immediately to the church attended not merely by his own adherents, but by the whole body of the people. There having offered prayer, he took possession of the episcopal chair in which Theodosius was accustomed to seat himself; and

preaching thenceforth the doctrine of con-substantiality, he reunited the people, and made himself master of the churches in the diocese of Synada. Soon after these transactions, Theodosius returned to Synada, bringing with him extended powers from the prefect, and knowing nothing of what had taken place, he proceeded to the church just as he was. Being forthwith unanimously expelled, he again betook himself to Constantinople; upon his arrival at that place he complained to Atticus, the: bishop, of the treatment he had met with, and the manner in which he had been deprived of his bishopric. Atticus perceiving that this movement had resulted advantageously to the church, consoled Theodosius as well as he could; recommending him to embrace with a contented mind a retired life, and thus sacrifice his own private interests to the public good. He then wrote to Agapetus authorizing him to retain the episcopate, and bidding him be under no apprehension of being molested in consequence of Theodosius' grievance.

Chapter IV.

A Paralytic Jew healed by Atticus in Baptism.

This was one important improvement in the circumstances of the Church, which happened during the administration of Atticus. Nor were these times without the attestation of miracles and healings. For a certain Jew being a paralytic had been confined to his bed for many years; arid as every sort of medical skill, and the prayers of his Jewish brethren had been resorted to but had availed nothing, he had recourse at length to Christian baptism, trusting in it as the only true remedy to be used.[8] When Atticus the bishop was informed of his

wishes, he instructed him in the first principles of Christian truth, and having preached to him to hope in Christ, directed that he should be brought in his bed to the font. The paralytic Jew receiving baptism with a sincere faith, as soon as he was taken out of the baptismal font found himself perfectly cured of his disease, and continued to enjoy sound health afterwards. This miraculous power Christ vouchsafed to be manifested even in our times; and the fame of it caused many heathens to believe and be baptized. But the Jews although zealously `seeking after signs,'[9] not even the signs which actually took place induced to embrace the faith. Such blessings were thus conferred by Christ upon men.

Chapter V.

The Presbyter Sabbatius, formerly a Jew, separates from the Navatians.

Many, however, making no account of these events yielded to their own depravity; for not only did the Jews continue in unbelief after this miracle, but others also who love to follow them were shown to hold views similar to theirs. Among these was Sabbatius, of whom mention has before been made;[10] who not being content with the dignity of presbyter to which he had attained, but aiming at a bishopric from the beginning, separated himself from the church of the Novatians, making a pretext of observing the Jewish Passover.[11] Holding therefore schismatic assemblies apart from his own bishop Sisinnius, in a place named Xerolophus, where the forum of Arcadius now is, he ventured on the performance of an act deserving the severest

punishments. Reading one day at one of these meetings that passage in the Gospel where it is said,[12] `Now it was the Feast of the Jews called the Passover,' he added what was never written nor heard of before: `Cursed be he that celebrates the Passover out of the days of unleavened bread.' When these words were reported among the people, the more simple of the Novatian laity, deceived by this artifice, flocked to him. But his fraudulent fabrication was of no avail to him; for his forgery issued in most disastrous consequences. For shortly afterwards he kept this feast in anticipation of the Christian Easter; and many according to their custom flocked to him. While they were passing the night in the accustomed vigils, a panic as if caused by evil spirits fell upon them, as if Sisinnius their bishop were coming with a multitude of persons to attack them. From the perturbation that might be expected in such a case, and their being shut up at night in a confined place, they trod upon one another, insomuch that above seventy of them were crushed to death. On this account many deserted Sabbatius: some however, holding his ignorant prejudice, remained with him. In what way Sabbatius, by a violation of his oath, afterwards managed to get himself ordained a bishop, we shall relate hereafter.[13]

Chapter VI.

The Leaders of Arianism at this Time.

Dorotheus bishop of the Arians, who, as we have said,[14] was translated by that sect from Antioch to Constantinople, having attained the age of one hundred and nineteen years, died on the 6th of November, in the seventh consulate of Honorius, and the second of

Theodosius Augustus.[15] After him Barbas presided over the Arian sect, in whose time the Arian faction was favored by possessing two very eloquent members, both having the rank of presbyter, one of whom was named Timothy, and the other George. Now George excelled in Grecian literature; Timothy, on the other hand, was proficient in the sacred Scriptures. George indeed constantly had the writings of Aristotle and Plato in his hands: Timothy found his inspiration in Origen; he also evinced in his public expositions of the holy Scriptures no inconsiderable acquaintance with the Hebrew language. Now Timothy had formerly identified himself with the sect of the Psathyrians;[16] but George had been ordained by Barbas. I have myself conversed with Timothy, and was exceedingly struck by the readiness with which he would answer the most difficult questions, and clear up the most obscure passages in the Divine oracles; he also invariably quoted Origen as an unquestionable authority in confirmation of his own utterances. But it is astonishing to me that these two men should continue to uphold the heresy of the Arians; the one being so conversant with Plato, and the other having Origen so frequently on his lips. For Plato does not say that the second and third cause, as he usually terms them, had a beginning of existence:[17] and Origen everywhere acknowledges the Son to be co-eternal[18] with the Father. Nevertheless although they remained connected with their own church, still they unconsciously changed the Arian sect for the better, and displaced many of the blasphemies of Arius by their own teachings. But enough of these persons. Sisinnius bishop of the Novatians dying under the same consulate, Chrysanthus was ordained in his place, of whom we shall have to speak by and by.

Chapter VII.

Cyril succeeds Theophilus Bishop of Alexandria.

Shortly afterwards Theophilus bishop of Alexandria having fallen into a lethargic state, died on the 15th of October,[19] in the ninth consulate of Honorius, and the fifth of Theodosius. A great contest immediately arose about the appointment of a successor, some seeking to place Timothy the archdeacon in the episcopal chair; and others desiring Cyril, who was a nephew of Theophilus. A tumult having arisen on this account among the people, Abundantius, the commander of the troops in Egypt, took sides with Timothy. [Yet the partisans of Cyril triumphed.][20] Whereupon on the third day after the death of Theophilus, Cyril came into possession of the episcopate, with greater power than Theophilus had ever exercised. For from that time the bishopric of Alexandria went beyond the limits of its sacerdotal functions, and assumed the administration of secular matters.[21] Cyril immediately therefore shut up the churches of the Novatians at Alexandria, and took possession of all their consecrated vessels and ornaments; and then stripped their bishop Theopemptus of all that he had.

Chapter VIII.

Propagation of Christianity among the Persians by Maruthas Bishop of Mesopotamia.

About this same time it happened that Christianity was disseminated in Persia, by reason of the following causes. Frequent embassies were sent to and fro between the

sovereigns of Persia and the Roman empire, for which there were continual occasions. Necessity brought it about at that time that the Roman emperor thought proper to send Maruthas bishop of Mesopotamia, who has been before mentioned,[22] on a mission to the king of the Persians. The king discovering great piety in the man treated him with great honor, and gave heed to him as one who was indeed beloved of God. This excited the jealousy of the magi,[23] whose influence is considerable over the Persian monarch, for they feared lest he should persuade the king to embrace Christianity. For Maruthas had by his prayers cured the king of a violent headache to which he had been long subject, and which the magi had been unable to relieve. The magicians therefore had recourse to this deception. As the Persians worship fire, and the king was accustomed to pay his adorations in a certain edifice to the fire which was kept perpetually burning, they concealed a man underneath the sacred hearth, ordering him to make this exclamation at the time of day when the king was accustomed to perform his devotion! `The king should be thrust out because he is guilty of impiety, in imagining a Christian priest to be loved by the Deity.' When Isdigerdes-for that was the king's name-heard these words, he determined to dismiss Maruthas, notwithstanding the reverence with which he regarded him. But Maruthas being truly a God-loving man, by the earnestness of his prayers, detected the imposition of the magi. Going to the king therefore he addressed him thus: `Be not deluded, O king,' said he, `but when you again enter that edifice and hear the same voice, explore the ground below, and you will discover the fraud. For it is not the fire that speaks, but human contrivance does this.' The king received the suggestion of Maruthas and went as usual to the little house where the ever-burning fire was. When he again heard the same

voice, he ordered the hearth to be dug up; whereupon the impostor, who uttered the supposed words of the Deity, was discovered. Becoming indignant at the deception thus attempted the king commanded that the tribe of the magi should be decimated. When this was effected he permitted Maruthas to erect churches wherever he wished; and from that time the Christian religion was diffused among the Persians. Then Maruthas being recalled went to Constantinople; not long afterwards however, he was again sent as ambassador to the Persian court. Again the magi devised contrivances so as by all possible means to prevent the king from giving him audience. One of their devices was to cause a most disgusting smell where the king was accustomed to go, and then accuse the Christians of being the authors of it. The king however having already had occasion to suspect the magi, very diligently and closely scrutinized the matter; and again the authors of the nuisance were detected. Wherefore he punished several of them, and held Maruthas in still higher honor. For the Romans as a nation he had much regard, and prized good feeling on their part very highly. Nay, he almost embraced the Christian faith himself, as Maruthas in conjunction with Abdas bishop of Persia gave another experimental proof of its power: for these two by giving themselves to much fasting and prayer, had cast out a demon with which the king's son was possessed. But the death of Isdigerdes[24] prevented his making an open profession of Christianity. The kingdom then devolved on Vararanes his son, in whose time the treaty between the Romans and Persians was broken as we shall have occasion to narrate a little later.[25]

Chapter IX.

The Bishops of Antioch and Rome.

During this period upon the death of Flavian[26] Porphyry received the episcopate of Antioch, and after him Alexander[27] was set over that church. But at Rome, Damasus having held that bishopric eighteen years Siricius succeeded him;[28] and Siricius having presided there fifteen years, Anastasius held sway over the church for three years; after Anastasius Innocent [was promoted to the same see]. He was the first persecutor of the Novatians at Rome, and many of their churches he took away.

Chapter X.

Rome taken and sacked by Alaric.

About this same time[29] it happened that Rome was taken by the barbarians; for a certain Alaric, a barbarian who had been an ally of the Romans, and had served as an ally with the emperor Theodosius in the war against the usurper Eugenius, having on that account been honored with Roman dignities, was unable to bear his good fortune. He did not choose to assume imperial authority, but retiring from Constantinople went into the Western parts, and arriving at Illyricum immediately laid waste the whole country. As he marched, however, the Thessalians opposed him at the mouths of the river Peneus, whence there is a pass over Mount Pindus to Nicopolis in Epirus; and coming to an engagement, the Thessalians killed about three thousand of his men. After this the barbarians that were with him destroying everything in their way, at last took Rome itself, which

they pillaged, burning the greatest number of the magnificent structures and other admirable works of art it contained. The money and valuable articles they plundered and divided among themselves. Many of the principal senators they put to death on a variety of pretexts. Moreover, Alaric in mockery of the imperial dignity, proclaimed one Attalus[30] emperor, whom he ordered to be attended with all the insignia of sovereignty on one day, and to be exhibited in the habit of a slave on the next. After these achievements he made a precipitate retreat, a report having reached him that the emperor Theodosius had sent an army to fight him. Nor was this report a fictitious one; for the imperial forces were actually on their way; but Alaric, not waiting for the materialization of the rumor, decamped and escaped. It is said that as he was advancing towards Rome, a pious monk exhorted him not to delight in the perpetuation of such atrocities, and no longer to rejoice in slaughter and blood. To whom Ala-tic replied, 'I am not going on in this course of my own will; but there is a something that irresistibly impels me daily, saying, `Proceed to Rome, and desolate that city.' Such was the career of this person.

Chapter XI.

The Bishops of Rome.

After Innocent, Zosimus governed the Roman church for two years: and after him Boniface[31] presided over it for three years. He was succeeded by Celestinus. And this Celestinus took away the churches from the Novatians at Rome also, and obliged Rusticula their bishop to hold his meetings secretly in private houses. Until this time the Novatians had flourished exceedingly in Rome,

possessing many churches there, which were attended by large congregations. But envy attacked them also, as soon as the Roman episcopate, like that of Alexandria, extended itself beyond the limits of ecclesiastical jurisdiction, and degenerated into its present state of secular domination. For thenceforth the bishops would not suffer even those who agreed with them in matters of faith to enjoy the privilege of assembling in peace, but stripped them of all they possessed, praising them merely for these agreements in faith. The bishops of Constantinople kept themselves free from this [sort of conduct]; inasmuch as in addition to tolerating them and permitting them to hold their assemblies within the city, as I have already stated,[32] they treated them with every mark of Christian regard.

Chapter XII.

Of Chrysanthus Bishop of the Novatians at Constantinople.

After the death of Sisinnius, Chrysanthus was constrained to take upon him the episcopal office. He was the son of Marcian the predecessor of Sisinnius, and having had a military appointment in the palace at an early age, he was subsequently under Theodosius the Great made governor[33] of Italy, and after that lord-lieutenant[34] of the British Isles, in both which capacities he elicited for himself the highest admiration. Returning to Constantinople at an advanced age, earnestly desiring to be constituted prefect of that city, he was made bishop of the Novatians against his will. For as Sisinnius, when at the point of death, had referred to him as a most suitable person to occupy the see, the people regarding

this declaration as law, sought to have him ordained forthwith. Now as Chrysanthus attempted to avoid having this dignity forced upon him, Sabbatius imagining that a seasonable opportunity was now afforded him of making himself master of the churches, and making no account of the oath by which he had bound himself,[35] procured his own ordination at the hands of a few insignificant bishops.[36] Among these was Hermogenes, who had been excommunicated with curses by [Sabbatius] himself on account of his blasphemous writings. But this perjured procedure of Sabbatius was of no avail to him: for the people disgusted with his obstreperousness, used every effort to discover the retreat of Chrysanthus; and having found him secluded in Bithynia, they brought him back by force, and invested him with the bishopric. He was a man of unsurpassed modesty and prudence; and thus he established and enlarged the churches of the Novatians at Constantinople. Moreover he was the first to distribute gold among the poor out of his own private property. Furthermore he would receive nothing from the churches but two loaves of the consecrated bread[37] every Lord's day. So anxious was he to promote the advantage of his own church, that he drew Ablabius, the most eminent orator of that time from the school of Troilus, and ordained him a presbyter; whose sermons are in circulation being remarkably elegant and full of point. But Ablabius was afterwards promoted to the bishopric of the church of the Novatians at Nicaea, where he also taught rhetoric at the same time.

Chapter XIII.

Conflict between the Christians and Jews at Alexandria:

and breach between the Bishop Cyril and the Prefect Orestes.

About this same time it happened that the Jewish inhabitants were driven out of Alexandria by Cyril the bishop on the following account. The Alexandrian public is more delighted-with tumult than any other people: and if at any time it should find a pretext, breaks forth into the most intolerable excesses; for it never ceases from its turbulence without bloodshed. It happened on the present occasion that a disturbance arose among the populace, not from a cause of any serious importance, but out of an evil that has become very popular in almost all cities, viz. a fondness for dancing exhibitions.[38] In consequence of the Jews being disengaged from business on the Sabbath, and spending their time, not in hearing the Law, but in theatrical amusements, dancers usually collect great crowds on that day, and disorder is almost invariably produced. And although this was in some degree controlled by the governor of Alexandria, nevertheless the Jews continued opposing these measures. And although they are always hostile toward the Christians they were roused to still greater opposition against them on account of the dancers. When therefore Orestes the prefect was publishing an edict-for so they are accustomed to call public notices-in the theatre for the regulation of the shows, some of the bishop Cyril's party were present to learn the nature of the orders about to be issued. There was among them a certain Hierax, a teacher of the rudimental branches of literature, and one who was a very enthusiastic listener of the bishop Cyril's sermons, and made himself conspicuous by his forwardness in applauding. When the Jews observed this person in the theatre, they immediately cried out that he had come there for no other purpose than to excite sedition among

the people. Now Orestes had long regarded with jealousy the growing power of the bishops, because they encroached on the jurisdiction of the authorities appointed by the emperor, especially as Cyril wished to set spies over his proceedings; he therefore ordered Hierax to be seized, and publicly subjected him to the torture in the theatre. Cyril, on being informed of this, sent for the principal Jews, and threatened them with the utmost severities unless they desisted from their molestation of the Christians. The Jewish populace on hearing these menaces, instead of suppressing their violence, only became more furious, and were led to form conspiracies for the destruction of the Christians; one of these was of so desperate a character as to cause their entire expulsion from Alexandria; this I shall now describe. Having agreed that each one of them should wear a ring on his finger made of the bark of a palm branch, for the sake of mutual recognition, they determined to make a nightly attack on the Christians. They therefore sent persons into the streets to raise an outcry that the church named after Alexander was on fire. Thus many Christians on hearing this ran out, some from one direction and some from another, in great anxiety to save their church. The Jews immediately fell upon and slew them; readily distinguishing each other by their rings. At daybreak the authors of this atrocity could not be concealed: and Cyril, accompanied by an immense crowd of people, going to their synagogues-for so they call their house of prayer-took them away from them,and drove the Jews out of the city, permitting the multitude to plunder their goods. Thus the Jews who had inhabited the city from the time of Alexander the Macedonian were expelled from it, stripped of all they possessed, and dispersed some in one direction and some in another. One of them, a physician[39] named Adamantius, fled to

Atticus bishop of Constantinople, and professing Christianity, some time afterwards returned to Alexandria and fixed his residence there. But Orestes the governor of Alexandria was filled with great indignation at these transactions, and was excessively grieved that a city of such magnitude should have been suddenly bereft of so large a portion of its population; he therefore at once communicated the whole affair to theemperor. Cyril also wrote to him, describing the outrageous conduct of the Jews; and in the meanwhile sent persons to Orestes who should mediate concerning a reconciliation: for this the people had urged him to do. And when Orestes refused to listen to friendly advances, Cyril extended toward him the book of gospels,[40] believing that respect for religion would induce him to lay aside his resentment. When, however, even this had no pacific effect on the prefect, but he persisted in implacable hostility against the bishop, the following event afterwards occurred.

Chapter XIV.

The Monks of Nitria come down and raise a Sedition against the Prefect of Alexandria.

Some of the monks inhabiting the mountains of Nitria, of a very fiery disposition, whom Theophilus some time before had unjustly armed against Dioscorus and his brethren, being again transported with an ardent zeal, resolved to fight in behalf of Cyril. About five hundred of them therefore quitting their monasteries, came into the city; and meeting the prefect in his chariot, they called him a pagan idolater, and applied to him many other abusive epithets. He supposing this to be a snare laid for him by Cyril, exclaimed that he was a Christian,

and had been baptized by Atticus the bishop at Constantinople. As they gave but little heed to his protestations, and a certain one of them named Ammonius threw a stone at Orestes which struck him on the head and covered him with the blood that flowed from the wound, all the guards with a few exceptions fled, plunging into the crowd, some in one direction and some in another, fearing to be stoned to death. Meanwhile the populace of Alexandria ran to the rescue of the governor, and put the rest of the monks to flight; but having secured Ammonius they delivered him up to the prefect. He immediately put him publicly to the torture, which was inflicted with such severity that he died under the effects of it: and not long: after he gave an account to the emperors of what had taken place. Cyril also on the other hand forwarded his statement of the matter to the emperor: and causing the body of Ammonius to be deposited in a certain church, he gave him the new appellation of Thaumasius,[41] ordering him to be enrolled among the martyrs, and eulogizing his magnanimity in church as that of one who had fallen in a conflict in defence of piety. But the more sober-minded, although Christians, did not accept Cyril's prejudiced estimate of him; for they well knew that he had suffered the punishment due to his rashness, and that he had not lost his life under the torture because he would not deny Christ. And Cyril himself being conscious of this, suffered the recollection of the circumstance to be gradually obliterated by silence. But the animosity between Cyril and Orestes did not by any means subside at this point, but was kindled[42] afresh by an occurrence similar to the preceding.

Chapter XV.

Of Hypatia the Female Philosopher.

There was a woman at Alexandria named Hypatia,[43] daughter of the philosopher Theon, who made such attainments in literature and science, as to far surpass all the philosophers of her own time. Having succeeded to the school of Plato and Plotinus, she explained the principles of philosophy to her auditors, many of whom came from a distance to receive her instructions. On account of the self-possession and ease of manner, which she had acquired in consequence of the cultivation of her mind, she not unfrequently appeared in public in presence of the magistrates. Neither did she feel abashed in coming to an assembly of men. For all men on account of her extraordinary dignity and virtue admired her the more. Yet even she fell a victim to the political jealousy which at that time prevailed. For as she had frequent interviews with Orestes, it was calumniously reported among the Christian populace, that it was she who prevented Orestes from being reconciled to the bishop. Some of them therefore, hurried away by a fierce and bigoted zeal, whose ringleader was a reader named Peter, waylaid her returning home, and dragging her from her carriage, they took her to the church called *Caesareum,* where they completely stripped her, and then murdered her with tiles.[44] After tearing her body in pieces, they took her mangled limbs to a place called Cinaron, and there burnt them. This affair brought not the least opprobrium, not only upon Cyril,[45] but also upon the whole Alexandrian church. And surely nothing can be farther from the spirit of Christianity than the allowance of massacres, fights, and transactions of that sort. This happened in the month of March during Lent, in the fourth year of Cyril's episcopate, under the tenth

consulate of Honorius, and the sixth of Theodosius.[46]

Chapter XVI.

The Jews commit Another Outrage upon the Christians and are punished.

Soon afterwards the Jews renewed their malevolent and impious practices against the Christians, and drew down upon themselves deserved punishment. At a place named Inmestar, situated between Chalcis and Antioch in Syria, the Jews were amusing themselves in their usual way with a variety of sports. In this way they indulged in many absurdities, and at length impelled by drunkenness they were guilty of scoffing at Christians and even Christ himself; and in derision of the cross and those who put their trust in the Crucified One, they seized a Christian boy, and having bound him to a cross, began to laugh and sneer at him. But in a little while becoming so transported with fury, they scourged the child until he died under their hands. This conduct occasioned a sharp conflict between them and the Christians; and as soon as the emperors were informed of the circumstance, they issued orders to the governor of the province to find out and punish the delinquents. And thus the Jewish inhabitants of this place paid the penalty for the wickedness they had committed in their impious sport.

Chapter XVII.

Miracle performed by Paul Bishop of the Novatians at the Baptism of a Jewish Impostor.

About this time Chrysanthus bishop of the Novatians, after presiding over the churches of his own sect seven years, died on the 26th of August, under the consulate of Monaxius and Plintha.[47] He was succeeded in the bishopric by Paul, who had formerly been a teacher of the Latin language: but afterwards, setting aside the Latin language, had devoted himself to an ascetic course of life; and having founded a monastery of religious men, he adopted a mode of living not very different from that pursued by the monks in the desert. In fact I myself found him just such a person as Evagrius[48] says the monks dwelling in the deserts ought to be; imitating them in continued fastings, silence, abstinence from animal food, and for the most part abstaining also from the use of oil and wine. He was, moreover, solicitous about the wants of the poor to as great an extent as any other man; he untiringly visited those who were in prison, and in behalf of many criminals interceded with the judges, who readily attended to him on account of his eminent piety. But why should I lengthen my account of him? For I am about to mention a deed done by him which is well worthy of being recorded in writing. A certain Jewish impostor, pretending to be a convert to Christianity, was in the habit of being baptized often[49] and by that artifice he amassed a good deal of money. After having deceived many of the Christian sects by this fraud-for he received baptism from the Arians and Macedonians-as there remained no others to practise his hypocrisy upon, he at length came to Paul bishop of the Novatians, and declaring that he earnestly desired baptism, requested that he might obtain it at his hand. Paul commended the determination of the Jew, but told him he could not perform that rite for him, until he had been instructed in the fundamental principles of the faith, and given himself to fasting and prayer for many days.[50] The Jew

compelled to fast against his will became the more importunate in his request for baptism; now as Paul did not wish to discourage him by longer delays, since he was so urgent, consented to grant his request, and made all the necessary preparations for the baptism. Having purchased a white vestment for him, he ordered the font to be filled with water, and then led the Jew to it in order to baptize him. But a certain invisible power of God caused the water suddenly to disappear. The bishop, of course, and those present, had not the least suspicion of the real cause, but imagined that the water had escaped by the channels underneath, by means of which they are accustomed to empty the font; these passages were therefore very carefully closed, and the font filled again. Again, however, as the Jew was taken there a second time, the water vanished as before. Then Paul addressing the Jew, said, `Either you are an evil-doer, wretched man, or an ignorant person who has already been baptized.' The people having crowded together to witness this miracle, one among them recognized the Jew, and identified him as having been baptized by Atticus, the bishop, a little while before. Such was the portent wrought by the hands of Paul bishop of the Novatians.

Chapter XVIII.

Renewal of Hostilities between the Romans and Persians after the Death of Isdigerdes King of the Persians.

Isdigerdes king of the Persians, who had in no way molested the Christians in his dominions, having died,[51] his son Vararanes by name succeeded him in the kingdom. This prince yielding to the influence of the magi, persecuted the Christians there with rigor, by

inflicting on them a variety of Persian punishments and tortures. They were therefore on account of the oppression obliged to desert their country and seek refuge among the Romans, entreating them not to suffer them to be completely extirpated. Atticus the bishop received these suppliants with great benignity, and did his utmost to help them in whatsoever way it was possible: accordingly he made the emperor Theodosius acquainted with the facts. It happened at the same time that another grievance of the Romans against Persians came to light. The Persians, that is to say, would not send back the laborers in the gold mines who had been hired from among the Romans; and they also plundered the Roman merchants. The bad feeling which these things produced was greatly increased by the flight of the Persian Christians into the Roman territories. For the Persian king immediately sent an embassy to demand the fugitives. But the Romans were by no means disposed to deliver them up; not only as desirous of defending their suppliants, but also because they were ready to do anything for the sake of the Christian religion. For which reason they chose rather to renew the war with the Persians, than to suffer the Christians to be miserably destroyed. The league was accordingly broken, and a fierce war followed.[52] Of which war I deem it not unseasonable to give some brief account. The Roman emperor first sent a body of troops under the command of the general Ardaburius;[53] who making an irruption through Armenia into Persia, ravaged one of its provinces called Azazene. Narsaeus the Persian general marched against him with the Persian army; but on coming to an engagement he was defeated, and obliged to retreat. Afterwards he judged it advantageous to make an unexpected irruption through Mesopotamia into the Roman territories there unguarded, thinking by this

means to be revenged on the enemy. But this design of Narsaeus did not escape the observation of the Roman general. Having therefore plundered Azazene, he then himself also hastily marched into Mesopotamia. Wherefore Narsaeus, although furnished with a large army, was prevented from invading the Roman provinces; but arriving at Nisibis -a city in the possession of the Persians situated on the frontiers of both empires- he sent Ardaburius desiring that they might make mutual arrangements about carrying on the war, and appoint a time and place for an engagement. But he said to the messengers, `Tell Nars...us that the Roman emperors will not fight when it pleases him.' The emperor perceiving that the Persian was mustering his whole force, made additional levies to his army, and put his whole trust in God for the victory: and that the king was not without immediate benefit from this pious confidence the following circumstance proves. As the Constantinopolitans were in great consternation, and apprehensive respecting the issue of the war, angels from God appeared to some persons in Bithynia who were travelling to Constantinople on their own affairs, and bade them tell the people not to be alarmed, but pray to God and be assured that the Romans would be conquerors. For they said that they themselves were appointed by God to defend them. When this message was circulated it not only comforted the residents of the city, but rendered the soldiers more courageous. The seat of war being transferred, as we have said, from Armenia. to Mesopotamia, the Romans shut up the Persians in the city of Nisibis, which they besieged; and having constructed wooden towers which they advanced by means of machines to the walls, they slew great numbers of those who defended them, as well as of those who ran to their assistance. When Vararanes the Persian monarch

learned that his province of Azazene on the one hand had been desolated, and that on the other his army was closely besieged in the city of Nisibis, he resolved to march in person with all his forces against the Romans: but dreading the Roman valor, he implored the aid of the Saracens, who were then governed by a warlike chief named Alamundarus. This prince accordingly brought with him a large reinforcement of Saracen auxiliaries, exhorted the king of the Persians to fear nothing, for that he would soon reduce the Romans under his power, and deliver Antioch in Syria into his hands. But the event did not realize these promises; for God infused into the minds of the Saracens a terrible panic; and imagining that the Roman army was falling upon them, and finding no other way of escape, they precipitated themselves, armed as they were, into the river Euphrates, wherein nearly one hundred thousand of them were drowned. Such was the nature of the panic.

The Romans besieging Nisibis, understanding that the king of Persia was bringing with him a great number of elephants, became alarmed in their turn, burnt all the machines they had used in carrying on the siege, and retired into their own country. What engagements afterwards took place, and how Areobindus another Roman general killed the bravest of the Persians in single combat, and by what means Ardaburius destroyed seven Persian commanders in an ambuscade, and in what manner Vitian another Roman general vanquished the remnant of the Saracen forces, I believe I ought to pass by, lest I should digress too far from my subject.

Chapter XIX.

Of Palladius the Courier.

How the Emperor Theodosius received intelligence of what was done in an incredibly short space of time, and how he was quickly informed of events taking place far away, I shall attempt to explain. For he had the good fortune to possess among his subjects a man endowed with extraordinary energy both of body and mind, named Palladius; who rode so vigorously that he would reach the frontiers of the Roman and Persian dominions in three days,[54] and again return to Constantinople in as many more. The same individual traversed other parts of the world on missions from the emperor with equal celerity: so that an eloquent man once said not unaptly, `This man by his speed proves the vast expanse of the Roman Empire to be little.' The king of the Persians himself was astonished at the expeditious feats which were related to him of this courier: but we must be content with the above details concerning him.

Chapter XX.

A Second Overthrow of the Persians by the Romans.

Now the emperor of the Romans dwelling in Constantinople being fully aware that God had plainly given him the victory was so benevolent that although those under him had been successful in war nevertheless he desired to make peace; and to that end he dispatched Helion, a man in whom he placed the greatest confidence, with a commission to enter into a pacific treaty with the Persians. Helion having arrived in Mesopotamia, at the place where the Romans for their own security had formed a trench, sent before him as his

deputy Maximin an eloquent man who was the associate of Ardaburius the commander-in-chief of the army, to make preliminary arrangements concerning the terms of peace. Maximin on coming into the presence of the Persian king, said he had been sent to him on this matter, not by the Roman emperor, but by his generals; for he said this war was not even known to the emperor, and if known would be considered insignificant by him. And as the sovereign of Persia had gladly decided to receive the embassy,-for his troops were suffering from want of provisions,-there came to him that corps among them which is distinguished by the name of `the Immortals.'[55] This is a body of brave men numbering about ten thousand-and counselled the king not to listen to any overtures for peace, until they should have made an attack upon the Romans, who, they said, were now become extremely incautious. The king approving their advice, ordered the ambassador to be imprisoned and a guard set over him, and permitted the mortals to put their design upon the Romans into execution. They therefore, on arriving at the place appointed, divided themselves into two bands, with a view to surround some portion of the Roman army. The Romans observing but one body of Persians approaching them, prepared themselves to receive it, not having seen the other division, in consequence of their suddenly rushing forth to battle. But just as the engagement was about to commence, Divine I Providence so ordered it, that another division of the Roman army under Procopius a general emerged from behind a certain hill and perceiving their comrades in danger, attacked the Persians in the rear. Thus were they, who but a little before had surrounded the Romans, themselves encompassed. Having utterly destroyed these in a short time, the Romans turned upon those who broke forth from their ambuscade and in like manner slew every

one of them with darts. In this way those who by the Persians were termed `the Immortals' were all of them shown to be mortal, Christ having executed this vengeance upon the Persians because they had shed the blood of so many of his pious worshippers. The king of the Persians on being informed of the disaster, pretended to be ignorant of what had taken place, and ordered the embassy to be admitted, he thus addressing the ambassador: `I agree to the peace, not as yielding to the Romans, but to gratify you, whom I have found to be the most prudent of all the Romans.' Thus was that war concluded which had been undertaken on account of the suffering Christians in Persia, under the consulate of the two Augusti,[56] being the thirteenth of Honorius, and the tenth of Theodosius, in the fourth year of the 300th Olympiad: and with it terminated the persecution which had been excited in Persia against the Christians.

Chapter XXI.

Kind Treatment of the Persian Captives by Acacius Bishop of Amida.

A Noble action of Acacius bishop of Amida, at that time greatly enhanced his reputation among all men. As the Roman soldiery would on no consideration restore to the Persian king the captives whom they had taken, these captives, about seven thousand in number, were being destroyed by famine in devastating Azazene, and this greatly distressed the king of the Persians. Then Acacius thought such a matter was by no means to be trifled with; having therefore assembled his clergy, he thus addressed them: `Our God, my brethren, needs neither dishes nor cups; for he neither eats nor drinks, nor is in

want of anything. Since then, by the liberality of its faithful members the church possesses many vessels both of gold and silver, it behooves us to sell them, that by the money thus raised we may be able to redeem the prisoners and l also supply them with food.' Having said these things and many others similar to these, he ordered the vessels to be melted down, and from the proceeds paid the soldiers a ransom for their captives, whom he supported for some time; and then furnishing them with what was needful for their journey, sent them back to their sovereign. This benevolence on the part of the excellent Acacius, astonished the king of the Persians, as if, the Romans were accustomed to conquer their enemies as well by their beneficence in peace as their prowess in war. They say also that the Persian king wished that Acacius should come into his presence, that he might have the pleasure of beholding such a man; a wish which by the emperor Theodosius' order was soon gratified. So signal a victory having through Divine favor been achieved by the Romans, many who were illustrious for their eloquence, wrote panegyrics in honor of the emperor, and recited them in public. The empress herself also composed a poem in heroic verse: for she had excellent literary taste; being the daughter of Leontius the Athenian sophist, she had been instructed in every kind of learning by her father; Atticus the bishop had baptized her a little while previous to her marriage with the emperor, and had then given her the Christian name of Eudocia,[57] instead of her pagan one of AthenaÏs.[58] Many, as I have said, produced eulogiums on this occasion. Some, indeed, were stimulated by the desire of being noticed by the emperor; while others were anxious to display their talents to the masses, being unwilling that the attainments they had made by dint of great exertion should lie buried in obscurity.

Chapter XXII.

Virtues of the Emperor Theodosius the Younger.

But although I am neither eager for the notice of the emperor, nor wish to make an exhibition of my oratorical powers, yet have I felt it my duty to record plainly the singular virtues with which the emperor is endowed: for I am persuaded that silence concerning them, as they are so excellent, would be injustice to those who should come after us. In the first place then, this prince though born and nurtured to empire, was neither stultified nor effeminated by the circumstances of his birth and education. He evinced so much prudence, that he appeared to those who conversed with him to have acquired wisdom from experience. Such was his fortitude in undergoing hardships, that he would courageously endure both heat and cold; fasting very frequently, especially on Wednesdays and Fridays;[59] and this he did from an earnest endeavor to observe with accuracy all the prescribed forms of the Christian religion. He rendered his palace little different from a monastery: for he, together with his sisters, rose early in the morning, and recited responsive hymns in praise of the Deity. By this training he learnt the holy Scriptures by heart; and he would often discourse with the bishops on scriptural subjects, as if he had been an ordained priest of long standing. He was a more indefatigable collector of the sacred books and of the expositions which had been written on them, than even Ptolemy Philadelphus[60] had formerly been. In clemency and humanity he far surpassed all others. For the emperor Julian although he professed to be a philosopher, could not moderate his rage against the Antiochians who derided him, but

inflicted upon Theodore the most agonizing tortures.[61] Theodosius on the contrary, bidding farewell to Aristotle's syllogisms, exercised philosophy in deeds, by getting the mastery over anger, grief, and pleasure. Never has he revenged himself on any one by whom he has been injured; nor has any one ever even seen him irritated. And when some of his most intimate friends once asked him, why he never inflicted capital punishment upon offenders, his answer was, `Would that it were even possible to restore to life those that have died.' To another making a similar inquiry he replied, `It is neither a great nor a difficult thing for a mortal to be put to death but it is God only that can resuscitate by repentance a person that has once died.' So habitually indeed did he practice mercy, that if any one were guilty and sentence of death was passed upon him, and he was conducted toward the place of execution, he was never suffered to reach the gates of the city before a pardon was issued, commanding his immediate return, Having once exhibited a show of hunting wild beasts in the Amphitheatre at Constantinople, the people cried out, `Let one of the boldest bestiarii[62] encounter the enraged animal.' But he said to them, `Do ye not know that we are wont to view these spectacles with feelings of humanity?' By this expression he instructed the people to be satisfied in future with shows of a less cruel description. His piety was such that he had a reverential regard for all who were consecrated to the service of God; and honored in an especial manner those whom he ascertained to be eminent for their sanctity of life. It is said that the bishop of Chebron[63] having died at Constantinople, the emperor expressed a wish to have his cassock of sackcloth of hair; which, although it was excessively filthy, he wore as a cloak, hoping that thus he should become a partaker in some degree of the sanctity of the deceased. In a certain

year, during which the weather had been very tempestuous, he was obliged by the eagerness of the people to exhibit the usual sports in the Hippodrome; and when the circus was filled with spectators, the violence of the storm increased, and there was a heavy fall of snow. Then the emperor made it very evident how his mind was affected towards God; for he caused the herald to make a proclamation to the people to this effect: `It is far better and fitter to desist from the show, and unite in common prayer to God, that we may be preserved unhurt from the impending storm.' Scarcely had the herald executed his commission, when all the people, with the greatest joy, began with one accord to offer supplication and sing praises to God, so that the whole city became one vast congregation; and the emperor himself in official garments, went into the midst of the multitude and commenced the hymns. Nor was he disappointed in his expectation, for the atmosphere began to resume its wonted serenity: and Divine benevolence bestowed on all an abundant harvest, instead of an expected deficiency of corn. If at any time war was raised, like David he had recourse to God, knowing that he is the arbiter of battles, and by prayer brought them to a prosperous issue. At this point therefore, I shall relate, how a little after the war against the Persians, by placing his confidence in God he vanquished the usurper John, after Honorius had died on the 15th of August, in the consulate of Asclepiodotus and Marian.[64] For I judge what then occurred worthy of mention, inasmuch as there happened to the emperor's generals who were dispatched against the tyrant, something analogous to what took place when the Israelites crossed the Red Sea under the guidance of Moses. These things however, I shall set forth very briefly, leaving to others the numerous tails which would require a special treatise.

Chapter XXIII.

After the Death of the Emperor Honorius John usurps the Sovereignty at Rome. He is de-strayed through the Prayers of Theodosius the Younger.

When the Emperor Honorius died Theodosius-now sole ruler-having received the news concealed the truth as long as possible, misleading the people sometimes with one report, and then with another. But he privately dispatched a military force to Salonae, a city of Dalmatia, that in the event of any revolutionary movement in the West there might be resources at hand to check it; and after making these provisional arrangements, he at length openly announced his uncle's death. In the meantime John, the superintendent of the emperor's secretaries,[65] not content with the dignity to which he had already attained, seized upon the sovereign authority; and sent an embassy to the emperor Theodosius, requesting that he might be recognized as his colleague in the empire. But that prince first caused the ambassadors to be arrested, then sent off Ardaburius, the commander-in-chief of the army, who had greatly distinguished himself in, the Persian war.[66] He, on arriving at Salonae, set sail from thence for Aquileia. And he was fortunate as was thought, but fortune was adverse to him as it afterwards appeared. For a contrary wind having arisen, he was driven into the usurper's hand. The latter having seized him became more sanguine in his hope that the emperor would be induced by the urgency of the case to elect and proclaim him emperor, in order to preserve the life of his genera-in-chief. And the emperor was in fact greatly distressed when he heard of it, as was also the army which had been sent against the usurper, lest Ardaburius

should be subjected to evil treatment by the usurper. Aspar the son of Ardaburius, having learnt that his father was in the usurper's power, and aware at the same time that the party of the rebels was strengthened by the accession of immense numbers of barbarians, knew not what course to pursue. Then again at this crisis the prayer of the pious emperor prevailed. For an angel of God, under the appearance of a shepherd, undertook the guidance of Aspar and the troops which were with him, and led him through the lake near Ravenna-for in that city the usurper was then residing-and there detained the military chief. Now, no one had ever been known to have forded that lake before; but God then rendered that passable, which had hitherto been impassable. Having therefore crossed the lake, as if going over dry ground, they found the gates of the city open, and overpowered the usurper.This event afforded that most devout emperor an opportunity of giving a fresh demonstration of his piety towards God. For the news of the usurper's being destroyed, having arrived while he was engaged at the exhibition of the sports of the Hippodrome, he immediately said to the people: `Come now, if you please, let us leave these diversions, and proceed to the church to offer thanksgivings to God, whose hand has overthrown the usurper.' Thus did he address them; and the spectacles were immediately forsaken and neglected, the people all passing out of the circus singing praises together with him, as with one heart and one voice. And arriving at the church, the whole city again became one congregation; and once in the church they passed the remainder of the day in these devotional exercises.

Chapter XXIV.

Valentinian a Son of Constantius and Placidia, Aunt of

Theodosius, is proclaimed Emperor.

After the usurper's death, the emperor Theodosius became very anxious as to whom he should proclaim emperor of the West. He had a cousin then very young named Valentinian; the son of his aunt Placidia, daughter of Theodosius the Great, and sister of the two Augusti Arcadius and Honorius and of that Constantius who had been proclaimed emperor by Honorius,[67] and had died after a short reign with him. This cousin he created Caesar, and sent into the Western parts, committing the administration of affairs to his mother Placidia. He himself also hastened towards Italy, that he might in person both proclaim his cousin emperor, and also being present among them, endeavor to influence the natives and residents by his counsels not to submit to usurpers readily. But when he reached Thessalonica he was prevented from proceeding further by sickness; he therefore sent forward the imperial crown to his cousin by Helion the patrician, and he himself returned to Constantinople. But concerning these matters I deem the narrative here given sufficient.

Chapter XXV.

Christian Benevolence of Atticus Bishop of Constantinople. He registers John's Name in the Diptychs. His Fore-knowledge of his Own Death.

Meanwhile Atticus the bishop caused the affairs of the church to flourish in an extraordinary manner; administering all things with prudence, and inciting the people to virtue by his instruction. Perceiving that the church was on the point of being divided inasmuch as the

Johannites[68] assembled themselves apart, he ordered that mention of John should be made in the prayers, as was customary to be done of the other deceased[69] bishops; by which means he trusted that many would be induced to return to the Church. And he was so liberal that he not only provided for the poor of his own parishes, but transmitted contributions to supply the wants and promote the comfort of the indigent in the neighboring cities also. On one occasion as he sent to Calliopius a presbyter of the church at Nicaea, three hundred pieces[70] of gold he also dispatched the following letter.

'Atticus to Calliopius-salutations in the Lord.

`I have been informed that there are in your city ten thousand necessitous persons whose condition demands the compassion of the pious. And I say ten thousand, designating their multitude rather than using the number precisely. As therefore I have received a sum of money from him, who with a bountiful hand is wont to supply faithful stewards; and since it happens that some are pressed by want, that those who have may be proved, who yet do not minister to the needy-take, my friend, these three hundred pieces of gold, and dispose of them as you may think fit. It will be your care, I doubt not, to distribute to such as are ashamed to beg, and not to those who through life have sought to feed themselves at others' expense. In be-stowing these alms make no distinction on religious grounds; but feed the hungry whether they agree with us in sentiment, or not.'

Thus did Atticus consider even the poor who were at a distance from him. He labored also to abolish the superstitions of certain persons. For on being informed

that those who had separated themselves from the Novatians, on account of the Jewish Passover, had transported the body of Sabbatius[71] from the island of Rhodes-for in that island he had died in exile-and having buried it, were accustomed to pray at his grave, he caused the body to be disinterred at night, and deposited in a private sepulchre; and those who had formerly paid their adorations at that place, on finding his tomb had been opened, ceased honoring that tomb thenceforth. Moreover he manifested a great deal of taste in the application of names to places. To a port in the mouth of the Euxine sea, anciently called Pharmaceus,[72] he gave the appellation of Therapeia;[73] because he would not have a place where religious assemblies were held, dishonored by an inauspicious name. Another place, a suburb of Constantinople, he termed Argyropolis,[74] for this reason. Chrysopolis[75] is an ancient port situated at the head of the Bosphorus, and is mentioned by several of the early writers, especially Strabo, Nicolaus Damascenus, and the illustrious Xenophon in the sixth book of his *Anabasis of Cyrus;*[76] and again in the first of his *Hellenica*[77] he says concerning it, `that Alcibiades having walled it round, established a toll in it; for all who sailed out of Pontus were accustomed to pay tithes there.' Atticus seeing the former place to be directly opposite to Chrysopolis, and very delightfully situated, declared that it was most fitting it should be called Argyropolis; and as soon as this was said it firmly established the name. Some persons having said to him that the Novatians ought not to be permitted to hold their assemblies within the cities: `Do you not know,' he replied, `that they were fellow-sufferers with us in the persecution under Constantius and Valens?[78] Besides,' said he, `they are witnesses to our creed: for although they separated from

the church a long while ago, they have never introduced any innovations concerning the faith.' Being once at Nicaea on account of the ordination of a bishop, and seeing there Asclepiades bishop of the Novatians, then very aged, he asked him, `How many years have you been a bishop?' When he was answered fifty years: `You are a happy man,' said he, `to have had charge of so "good a work"[79] for such a length of time.' To the same Asclepiades he observed: `I commend Novatus; but can by no means approve of the Novatians.' And when Asclepiades, surprised at this strange remark, said, `What is the meaning of your remark, bishop?' Atticus gave him this reason for the distinction. `I approve of Novatus for refusing to commune with those who had sacrificed, for I myself would have done the same: but I cannot praise the Novatians, inasmuch as they exclude laymen from communion for very trivial offenses.' Asclepiades answered, `There are many other "sins unto death,"[80] as the Scriptures term them, besides sacrificing to idols; on account of which even you excommunicate ecclesiastics only, but we laymen also, reserving to God alone the power of pardoning them.'[81] Atticus had moreover a presentiment of his own death; for at his departure from Nicaea, he said to Calliopius a presbyter of that place: `Hasten to Constantinople before autumn if you wish to see me again alive; for if you delay beyond that time, you will not find me surviving.' Nor did he err in this prediction; for he died on the 10th of October, in the 21st year of his episcopate, under the eleventh consulate of Theodosius, and the first of Valentinian Caesar.[82] The Emperor Theodosius indeed, being then on his way from Thessalonica, did not reach Constantinople in time for his funeral, for Atticus had been consigned to the grave one day before the emperor's arrival. Not long afterwards, on the 23d of the same month, October, the young

Valentinian was proclaimed Augustus.[83]

Chapter XXVI.

Sisinnius is chosen to succeed Atticus.

After the decease of Atticus, there arose a strong contest about the election of a successor, some proposing one person, and some another. One party, they say, was urgent in favor of a presbyter named Philip; another wished to promote Proclus who was also a presbyter; but the general desire of the people was that the bishopric should be conferred on Sisinnius. This person was also a presbyter but held no ecclesiastical office within the city, having been appointed to the sacred ministry in a church at Elaea, a village in the suburbs of Constantinople. This village is situated across the harbor from the city, and in it from an ancient custom the whole population annually assembled for the celebration of our Saviour's ascension. All of the laity were warmly attached to the man because he was famous for his piety, and especially because he was diligent in the care of the poor even `beyond his power.'[84] The earnestness of the laity thus prevailed, and Sisinnius was ordained on the twenty-eighth day of February, under the following consulate, which was the twelfth of Theodosius, and the second of Valentinian.[85] The presbyter Philip was so chagrined at the preference of another to himself, that he even introduced the subject into his *Christian History,*[86] making some very censorious remarks, both about the person ordained and those who had ordained him, and much more severely on the laity. But he said such things as I cannot by any means commit to writing. Since I do not approve of his unadvised action in committing them to writing, I do not

deem it unseasonable, however, to give some notice here of him and of his works.

Chapter XXVII.

Voluminous Productions of Philip, a Presbyter of Side.

Philip was a native of Side; Side is a city of Pamphylia. From this place also Troilus the sophist came, to whom Philip boasted himself to be nearly related. He was a deacon and thus admitted to the privilege of familiar intercourse with John Chrysostom, the bishop. He labored assiduously in literature, and besides making very considerable literary attainments, formed an extensive collection of books in every branch of knowledge. Affecting the Asiatic style,[87] he became the author of many treatises, attempting among others a refutation of the Emperor Julian's treatises against the Christians, and compiled a *Christian History,* which he divided into thirty-six books; each of these books occupied several volumes, so that they amounted altogether to nearly one thousand, and the mere argument[88] of each volume equalled in magnitude the volume itself. This composition he has entitled not an *Ecclesiastical,* but a *Christian History,* and has grouped together in it abundance of very heterogeneous materials, wishing to show that he is not ignorant of philosophical and scientific learning: for it contains a medley of geometrical theorems, astronomical speculations, arithmetical calculations, and musical principles, with geographical delineations of islands, mountains, forests, and various other matters of little moment. By forcing such irrelevant details into connection with his subject, he has rendered his work a very loose production, useless

alike, in my opinion, to the ignorant and the learned; for the illiterate are incapable of appreciating the loftiness of his diction, and such as are really competent to form a just estimate, condemn his wearisome tautology. But let every one exercise his own judgment concerning these books according to his taste. All I have to add is, that he has confounded the chronological order of the transactions he describes: for after having related what took place in the reign of the Emperor Theodosius, he immediately goes back to the times of the bishop Athanasius; and this sort of thing he does frequently. But enough has been said of Philip: we must now mention what happened under the episcopate of Sisinnius.

Chapter XXVIII.

Proclus ordained Bishop of Cyzicus by Sisinnius, but rejected by the People.

The bishop of Cyzicus having died, Sisinnius ordained Proclus to the bishopric of that city. But while he was preparing to depart thither, the inhabitants anticipated him, by electing an ascetic named Dalmatius. This they did in disregard of a law which forbade their ordination of a bishop without the sanction of the bishop of Constantinople;[89] but they pretended that this was a special privilege granted to Atticus personally. Proclus therefore continued destitute of the presidency over his own church, but acquired celebrity for his discourses in the churches of Constantinople. We shall however speak of him more particularly in an appropriate place. Sisinnius having survived his appointment to the bishopric by barely two entire years, was removed by death on the 24th of December, in the consulate of

Hierius and Ardaburius.[90] For his temperance, integrity of life, and benignity to the poor, he was deservedly eminent; he was moreover singularly affable and guileless in disposition, and this rendered him rather averse to business, so that by men of active habits he was accounted indolent.

Chapter XXIX.

Nestorius of Antioch promoted to the See of Constantinople. His Persecution of the Heretics.

After the death of Sisinnius, on account of the spirit of ambitious rivalry displayed by the ecclesiastics of Constantinople, the emperors resolved that none of that church should fill the vacant bishopric, notwithstanding the fact that many eagerly desired to have Philip ordained, and no less a number were in favor of the election of Proclus. They therefore sent for a stranger[91] from Antioch, whose name was Nestorius,[92] a native of Germanicia,[93] distinguished for his excellent voice and fluency of speech; qualifications which they judged important for the instruction of the people. After three months had elapsed therefore, Nestorius was brought from Antioch, being greatly lauded by some for his temperance: but what sort of a disposition he was of in other respects, those who possessed any discernment were able to perceive from his first sermon. Being ordained on the 10th of April, under the consulate of Felix and Taurus,[94] he immediately uttered those famous words, before all the people, in addressing the emperor, `Give me, my prince, the earth purged of heretics, and I will give you heaven as a recompense. Assist me in

destroying heretics, and I will assist you in vanquishing the Persians.'[95] Now although these utterances were extremely gratifying to some of the multitude, who cherished a senseless antipathy to the very name of heretic; yet those, as I have said, who were skillful in predicating a man's character from his expressions, did not fail to detect his levity of mind, and violent and vainglorious temperament, inasmuch as he had burst forth into such vehemence without being able to contain himself for even the shortest space of time; and to use the proverbial phrase, `before he had tasted the water of the city,' showed himself a furious persecutor. Accordingly on the fifth day after his ordination, having determined to demolish a chapel in which the Arians were accustomed to perform their devotions privately, he drove these people to desperation; for when they saw the work of destruction going forward in their chapel, they threw fire into it, and the fire spreading on all sides reduced many of the adjacent buildings also to ashes. A tumult accordingly arose on account of this throughout the city, and the Arians burning to revenge themselves, made preparations for that purpose: but God the Guardian of the city suffered not the mischief to gather to a climax. From that time, however, they branded Nestorius as an `incendiary,' and it was not only the heretics who did this, but those also of his own faith. For he could not rest, but seeking every means of harassing those who embraced not his own sentiments, he continually disturbed the public tranquillity. He annoyed the Novatians also, being incited to jealousy because Paul their bishop was everywhere respected for his piety; but the emperor by his admonitions checked his fury. With what calamities he visited the Quartodecimans throughout Asia, Lydia, and Caria, and what multitudes perished in a popular tumult of which he was the cause at

Miletus and Sardis, I think proper to pass by in silence. What punishment he suffered for all these enormities, and for that unbridled license of speech in which he indulged himself, I shall mention somewhat later.[96]

Chapter XXX.

The Burgundians embrace Christianity under Theodosius the Younger.

I Must now relate an event well worthy of being recorded, which happened about this time. There is a barbarous nation dwelling beyond the Rhine, denominated Burgundians; they lead a peaceful life; for being almost all artisans, they support themselves by the exercise of their trades. The Hurts, by making continual irruptions on this people, devastated their country, and often destroyed great numbers of them. In this perplexity, therefore, the Burgundians resolved to have recourse not to any human being, but to commit themselves to the protection of some god: and having seriously considered that the God of the Romans mightily defended those that feared him, they all with common consent embraced the faith of Christ. Going therefore to one of the cities of Gaul, they requested the bishop to grant them Christian baptism: who ordering them to fast seven days, and having meanwhile instructed them in the elementary principles of the faith, on the eighth day baptized and dismissed them. Accordingly becoming confident thenceforth, they marched against their invaders; nor were they disappointed in their hope. For the king of the Huns, Uptar[97] by name, having died in the night from the effects of a surfeit, the Burgundians attacked that people then without a commander-in-chief; and although they

were few in numbers and their opponents very many, they obtained a complete victory; for the Burgundians were altogether but three thousand men, and destroyed no less than ten thousand of the enemy. From that period this nation became zealously attached to the Christian religion. About the same time Barbas bishop of the Arians died, on the 24th of June, under the thirteenth consulate of Theodosius,[98] and the third of Valentinian, and Sabbatius was constituted his successor. Enough has been said of these matters.

Chapter XXXI.

Nestorius harasses the Macedonians.

Nestorius indeed acted contrary to the usage of the Church, and caused himself to be hated in other ways also,[99] as is evident from what happened during his episcopate. For Anthony bishop of Germa, a city of the Hellespont, actuated by the example of Nestorius in his intolerance of heretics, began to persecute the Macedonians, under the pretext of carrying out the intentions of the patriarch. The Macedonians for some time endured his annoyance; but when Anthony proceeded to farther extremities, unable any longer to bear his harsh treatment, they were led to a sad desperation, and suborning two men, who put fight in a secondary place and profit first, they assassinated their tormenter. When the Macedonians had perpetrated this crime, Nestorius took occasion from it to increase his violence of conduct against them, and prevailed on the emperor to take away their churches. They were therefore deprived of not only those which they possessed at Constantinople, before the old walls of the imperial city,

but of those also which they had at Cyzicus, and many others that belonged to them in the rural districts of the Hellespont. Many of them therefore at that time came over to the Catholic church, and professed the `homoousian' faith. But as the proverb says, `drunkards never want wine, nor the contentious strife': and so it fell out with regard to Nestorius, who after having exerted himself to expel others from the church, was himself ejected on the following account.

Chapter XXXII.

Of the Presbyter Anastasius, by whom the Faith of Nestorius was perverted.

Nestorius had an associate whom he had brought from Antioch, a presbyter named Anastasius; for this man he had the highest esteem, and consulted him in the management of his most important affairs. This Anastasius preaching one day in the church said, `Let no one call Mary *Theotocos*:[100] for Mary was but a woman;[101] and it is impossible that God should be born of a woman.' These words created a great sensation, and troubled many both of the clergy and laity; they having been heretofore taught to acknowledge Christ as God, and by no means to separate his humanity from his divinity on account of the economy of incarnation, heeding the voice of the apostle when he said, `Yea, though we have known Christ after the flesh; yet now henceforth know we him no more.'[102] And again, `Wherefore, leaving the word of the beginning of Christ, let us go on unto perfection.'[103] While great offense was taken in the church, as we have said, at what was thus propounded, Nestorius, eager to establish Anastasius'

proposition-for he did not wish to have the man who was esteemed by himself found guilty of blasphemy-delivered several public discourses on the subject, in which he assumed a controversial attitude, and totally rejected the epithet *Theotocos.* Wherefore the controversy on the subject being taken in one spirit by some and in another by others, the discussion which ensued divided the church, and resembled the struggle of combatants in the dark, all parties uttering the most confused and contradictory assertions. Nestorius thus acquired the reputation among the masses of asserting the blasphemous dogma that the Lord is a mere man, and attempting to foist on the Church the dogmas of Paul of Samosata and Photinus; and so great a clamor was raised by the contention that it was deemed requisite to convene a general council to take cognizance of the matter in dispute. Having myself perused the writings of Nestorius, I have found him an unlearned man and shall candidly express the conviction of my own mind concerning him: and as in entire freedom from personal antipathies, I have already alluded to his faults, I shall in like manner be unbiassed by the criminations of his adversaries, to derogate from his merits. I cannot then concede that he was either a follower of Paul of Samosata or of Photinus, or that he denied the Divinity of Christ: but he seemed scared at the term *Theotocos,* as though it were some terrible phantom.[104] The fact is, the cause-less alarm he manifested on this subject just exposed his extreme ignorance: for being a man of natural fluency as a speaker, he was considered well educated, but in reality he was disgracefully illiterate. In fact he contemned the drudgery of an accurate examination of the ancient expositors: and, puffed up with his readiness of expression, he did not give his attention to the ancients, but thought himself the greatest of all. Now he was

evidently unacquainted with the fact that in the *First Catholic epistle of John* it was written in the ancient copies,[105] `Every spirit that separates Jesus, is not of God.' The mutilation of this passage[106] is attributable to those who desired to separate the Divine nature from the human economy: or to use the very language of the early interpreters, some persons have corrupted this epistle, aiming at `separating the manhood of Christ from his Deity.' But the humanity is united to the Divinity in the Saviour, so as to constitute not two persons but one only. Hence it was that the ancients, emboldened by this testimony, scrupled not to style Mary *Theotocos.* For thus Eusebius Pamphilus in his third book of the Life of Constantine[107] writes in these terms:

`And in fact "God with us" submitted to be born for our sake; and the place of his nativity is by the Hebrews called Bethlehem. Wherefore the devout empress Helena adorned the place of accouchement of the God-bearing virgin with the most splendid monuments, decorating that sacred spot with the richest ornaments.'

Origen also in the first volume of his *Commentaries* on the apostle's epistle to the Romans,[108] gives an ample exposition of the sense in which the term *Theotocos* is used. It is therefore obvious that Nestorius had very little acquaintance with the treatises of the ancients, and for that reason, as I observed, objected to the word only: for that he does not assert Christ to be a mere man, as Photinus did or Paul of Samosata, his own published homilies fully demonstrate. In these discourses he nowhere destroys the proper personality[109] of the Word of God; but on the contrary invariably maintains that he has an essential and distinct personality and existence.

Nor does he ever deny his subsistence as Photinus and the Samosatan did, and as the Manichaeans and followers of Montanus have also dared to do. Such in fact I find Nestorius, both from having myself read his own works, and from the assurances of his admirers. But this idle contention of his has produced no slight ferment in the religious world.

Chapter XXXIII.

Desecration of the Altar of the Great Church by Runaway Slaves.

While matters were in this state it happened that an outrage was perpetrated in the church. For the domestics of a man of quality who were foreigners, having experienced harsh treatment from their master, fled from him to the church; and thus they ran up to the very altar with their swords drawn.[110] Nor could they be prevailed upon by any entreaties to withdraw; so that they impeded the performance of the sacred services; but inasmuch as they obstinately maintained their position for several days, brandishing their weapons in defiance of any one who dared to approach them-and in fact killed one of the ecclesiastics, and wounded another-they were finally compelled to slay themselves. A person who was present at this desecration of the sanctuary, remarked that such a profanation was an ominous presage, and in support of his view of the matter, quoted the two following iambics of an ancient poet:-

"For such prognostics happen at a time

When temples are defiled by impious crime."

Nor was he who made the prediction disappointed in these inauspicious forebodings: for they signified as it seems a division among the people, and the deposition of the author of it.

Chapter XXXIV.

Synod at Ephesus against Nestorius. His Deposition.

Not long time elapsed before a mandate from the emperor directed the bishops in all places to assemble at Ephesus.[111] Immediately after the festival of Easter therefore Nestorius, escorted by a great crowd of his adherents, repaired to Ephesus, and found many of the bishops already there. Cyril bishop of Alexandria making some delay, did not arrive till near Pentecost. Five days after Pentecost, Juvenal bishop of Jerusalem arrived. While John of Antioch was still absent, those who were now congregated entered into the consideration of the question; and Cyril of Alexandria began a sharp skirmish of words, with the design of terrifying Nestorius, for he had a strong dislike for him. When many had declared that Christ was God, Nestorius said: `I cannot term him God who was two and three months old. I am therefore clear of your blood, and shall in future come no more among you.' Having uttered these words he left the assembly, and afterwards held meetings with the other bishops who entertained sentiments similar to his own. Accordingly those present were divided into two factions. That section which supported Cyril, having constituted themselves a council, summoned Nestorius: but he refused to meet them, and put them off until the

arrival of John of Antioch. The partisans of Cyril therefore proceeded to the examination of the public discourses of Nestorius which he had preached on the subject in dispute; and after deciding from a repeated perusal of them that they contained distinct blasphemy against the Son of God, they deposed him. This being done, the partisans of Nestorius constituted themselves another council apart, and therein deposed Cyril himself, and together with him Memnon bishop of Ephesus. Not long after these events, John bishop of Antioch made his appearance; and being informed of what had taken place, he pronounced unqualified censure on Cyril as the author of all this confusion, in having so precipitately proceeded to the deposition of Nestorius. Upon this Cyril combined with Juvenal to revenge themselves on John, and they deposed him also. When affairs reached this confused condition, Nestorius saw that the contention which had been raised was thus tending to the destruction of communion, in bitter regret he called Mary *Theotocos,* and cried out: `Let Mary be called *Theotocos,* if you will, and let all disputing cease.' But although he made this recantation, no notice was taken of it; for his deposition was not revoked, and he was banished to the Oasis, where he still remains.[112] Such was the conclusion of this Synod. These things were done on the 28th of June, under the consulate of Bassus and Antiochus.[113] John when he had returned to his bishopric, having convened several bishops, deposed Cyril, who had also returned to his see: but soon afterwards, having set aside their enmity and accepting each other as friends, they mutually reinstated each other in their episcopal chairs. But after the deposition of Nestorius a mighty agitation prevailed through the churches of Constantinople. For the people was divided on account of what we have already called his unfortunate utterances; and the clergy unanimously

anathematized him. For such is the sentence which we Christians are accustomed to pronounce on those who have advanced any blasphemous doctrines, when we set up their impiety that it may be publicly exposed, as it were, on a pillar, to universal execration.

Chapter XXXV.

Maximian elected to the Episcopate of Constantinople, though Some wished Proclus to take that Place.

After this there was another debate concerning the election of a bishop of Constantinople. Many were in favor of Philip, of whom we have already made mention; but a still greater number advocated the claims of Proclus. And the candidacy of Proclus would have succeeded, had not some of the most influential persons interfered, on the ground of its being forbidden by the ecclesiastical canon that a person nominated to one bishopric should be translated to that of another city.[114] The people believing this assertion, were thereby restrained; and about four months after the deposition of Nestorius, a man named Maximian was promoted to the bishopric, who had lived an ascetic life, and was also ranked as a presbyter. He had acquired a high reputation for sanctity, on account of having at his own expense constructed sepulchral depositaries for the reception of the pious after their decease, but was `rude in speech'[115] and inclined to live a quiet life.

Chapter XXXVI.

The Author's Opinion of the Validity of Translations

from One See to Another.

But since some parties by appealing to a prohibition in the ecclesiastical canon, prevented the election of Proclus, because of his previous appointment to the see of Cyzicus, I wish to make a few remarks on this subject. Those who then presumed to interpose such a cause of exclusion do not appear to me to have stated the truth; but they were either influenced by prejudice against Proclus, or at least have been themselves completely ignorant both of the canons, and of the frequent and often advantageous precedents that had been established in the churches. Eusebius Pamphilus relates in the sixth book of his *Ecclesiastical History,*[116] that Alexander bishop of a certain city in Cappadocia, coming to Jerusalem for devotional purposes, was detained by the inhabitants of that city, and constituted bishop, as the successor of Narcissus; and that he continued to preside over the churches there during the remainder of his life. So indifferent a thing was it amongst our ancestors, to transfer a bishop from one city to another as often as it was deemed expedient. But if it is necessary to place beyond a doubt the falsehood of the statement of those who prevented the ordination of Proclus, I shall annex to this treatise the canon bearing on the subject. It runs thus:[117]

`If any one after having been ordained a bishop should not proceed to the church unto which he has been appointed, from no fault on his part, but either because the people are unwilling to receive him, or for some other reason arising from necessity, let him be partaker of the honor and functions of the rank with which he has been invested, provided he intermeddles not with the affairs of

the church wherein he may minister. It is his duty however to submit to whatever the Synod of the province may see fit to determine, after it shall have taken cognizance of the matter.'

Such is the language of the canon. That many bishops have been transferred from one city to another to meet the exigences of peculiar cases, I shall now prove by giving the names of those bishops who have been so translated.[118] Perigenes was ordained bishop of Patrae: but inasmuch as the inhabitants of that city refused to admit him, the bishop of Rome directed that he should be assigned to the metropolitan see of Corinth, which had become vacant by the decease of its former bishop; here he presided during the rest of his days. Gregory was first made bishop of Sasima, one of the cities of Cappadocia, but was afterwards transferred to Nazianzus. Melitius after having presided over the church at Sebastia, subsequently governed that of Antioch. Alexander bishop of Antioch transferred Dositheus bishop of Seleucia, to Tarsus in Cilicia. Reverentius was removed from Area in Phoenicia, and afterwards to Tyre. John was transferred from Gordum a city of Lydia, to Proconnesus, and presided over the church there. Palladius was transferred from Helenopolis to Aspuna; and Alexander from the same, city to Adriani. Theophilus was removed from Apamea in Asia, to Eudoxiopolis anciently called Salambria. Polycarp was transferred from Sexantaprista a city of Mysia, to Nicopolis in Thrace. Hierophilus from Trapezopolis in Phrygia to Plotinopolis in Thrace. Optimus from Agdamia in Phrygia to Antioch in Pisidia; and Silvanus from Philippopolis in Thrace to Troas. This enumeration of bishops who have passed from one see to another is sufficient for the present; concerning Silvanus who was removed from Philippopolis in Thrace to Troas

I deem it desirable here to give a concise account.

Chapter XXXVII.

Miracle performed by Silvanus Bishop of Troas formerly of Philippopolis.

Silvanus was formerly a rhetorician, and had been brought up in the school of Troilus the sophist; but aiming at perfection in his Christian course, he entered on the ascetic mode of life, and set aside the rhetorician's pallium. Atticus bishop of Constantinople having taken notice of him afterwards ordained him bishop of Philippopolis.[119] Thus he resided three years in Thrace; but being unable to endure the cold of that region-for his constitution was delicate and sickly-he begged Atticus to appoint some one else in his place, alleging that it was for no other reason but the cold that he resigned residence in Thrace. This having been done, Silvanus resided at Constantinople, where he practiced so great austerities that, despising the luxurious refinements of the age, he often appeared in the crowded streets of that populous city shod with sandals made of hay. Some time having elapsed, the bishop of Troas died; on Which account the inhabitants of that city came to Atticus concerning the appointment of a successor. While he was deliberating whom he should ordain for them, Silvanus happened to pay him a visit, which at once relieved him from further anxiety; for addressing Silvanus, he said: `You have now no longer any excuse for avoiding the pastoral administration of a church; for Troas is not a cold place: so that God has considered your infirmity of body, and provided you a suitable residence. Go thither then, my brother, without delay.' Silvanus therefore

removed to that city.

Here a miracle was performed by his instrumentality, which I shall now relate. An immense ship for carrying burdens, such as they term `float,'[120] intended for the conveyance of enormous pillars, had been recently constructed on the shore at Troas. This vessel it was necessary to launch. But although many strong ropes were attached to it, and the power of a vast number of persons was applied, the vessel was in no way moved. When these attempts had been repeated several days successively with the like result, the people began to think that a devil detained the ship; they therefore went to the bishop Silvanus, and entreated him to go and offer a prayer in that place. For thus only they thought it could be launched. He replied with his characteristic lowliness of mind that he was but a sinner, and that the work pertained to some one who was just and not to himself. Being at length prevailed on by their continued: entreaties, he approached the shore, where after having prayed, he touched one of the ropes, and exhorting the rest to vigorous exertion, the ship was by the first pull instantly set in motion, and ran swiftly into the sea. This miracle wrought by the hands of Silvanus, stirred up the whole population of the province to piety. But the uncommon worth of Silvanus was manifested in various other ways. Perceiving that the ecclesiastics made a merchandise of the contentions of those engaged in law-suits, he would never nominate any one of the clergy as judge: but causing the documents of the litigants to be delivered to himself, he summoned to him some pious layman in whose integrity he had confidence; and committing to him the adjudication of the case, he soon equitably settled all the differences of the litigants; and by this procedure Silvanus acquired for himself great

reputation from all classes of persons.

We have indeed digressed pretty much from the course of our history in giving this account of Silvanus; but yet it will not, we imagine, be unprofitable. Let us now however return to the place from which we departed. Maximian, having been ordained on the 25th of October, under the consulate of Bassus and Antiochus,[121] the affairs of the church were reduced to a better ordered and more tranquil condition.

Chapter XXXVIII.

Many of the Jews in Crete embrace the Christian Faith.

About this period a great number of Jews who dwelt in Crete were convened to Christianity, through the following disastrous circumstance. A certain Jewish impostor pretended that he was Moses, and had been[122] sent from heaven to lead out the Jews inhabiting that island, and conduct them through the sea: for he said that he was the same person who formerly preserved the Israelites by leading them through the Red Sea. During a whole year therefore he perambulated the several cities of the island, and persuaded the Jews to believe such assurances. He moreover bid them renounce their money and other property, pledging himself to guide them through a dry sea into the land of promise. Deluded by such expectations, they neglected business of every kind, despising what they possessed, and permitting any one who chose to take it. When the day appointed by this deceiver for their departure had arrived, he himself took the lead, and all followed with their wives and children. He led them therefore until they reached a promontory

that overhung the sea, from which he ordered them to fling themselves headlong into it. Those who came first to the precipice did so, and were immediately destroyed, some of them being dashed in pieces against the rocks, and some drowned in the waters: and more would have perished, had not the Providence of God led some fishermen and merchants who were Christians to be present. These persons drew out and saved some that were almost drowned, who then in their perilous situation became sensible of the madness of their conduct. The rest they hindered from casting themselves down, by telling them of the destruction of those who had taken the first leap. When at length the Jews perceived how fearfully they had been duped, they blamed first of all their own indiscreet credulity, and then sought to lay hold of the pseudo-Moses in order to put him to death. But they were unable to seize him, for he suddenly disappeared which induced a general belief that it was some malignant fiend,[123] who had assumed a human form for the destruction of their nation in that place. In consequence of this experience many of the Jews in Crete at that time abandoning Judaism attached themselves to the Christian faith.

Chapter XXXIX.

Preservation of the Church of the Novatians from Fire.

A Little while after this, Paul bishop of the Novatians acquired the reputation of a man truly beloved of God in a greater measure than he had before. For a terrible conflagration having broken out at Constantinople, such as had never happened before,-for the fire destroyed the greater part of the city,-as the largest of the public

granaries, the Achillean bath,[124] and everything else in the way of the fire were being consumed, it at length approached the church of the Novatians situated near Pelargus. When the bishop Paul saw the church endangered, he ran upon the altar, where he commended to God the preservation of the church and all it contained; nor did he cease to pray not only for it, but also for the city. And God heard him, as the event clearly proved: for although the fire entered this oratory through all its doors and windows, it did no damage. And while many adjacent edifices fell a prey to the devouring element, the church itself was seen unscathed in the midst of the whole conflagration triumphing over its raging flames. This went on for two days and two nights, when the fire was extinguished, after it had burnt down a great part of the city: but the church remained entire, and what is more marvelous still, there was not the slightest trace even of smoke to be observed either on its timbers or its walls. This occurred on the 17th of August, in the fourteenth consulate of Theorosius, which he bore together with Maximus.[125] Since that time the Novatians annually celebrate the preservation of their church, on the 17th of August, by special thanksgivings to God. And almost all men, Christians and most of the pagans from that time forth continue to regard that place with veneration as a peculiarly consecrated spot, because of the miracle which was wrought for its safeguard. So much concerning these affairs.

Chapter XL.

Proclus succeeds Maximian Bishop of Constantinople.

Maximian, having peacefully governed the church during

two years and five months, died Ion the 12th of April, in the consulate of Areobindus and Aspar.[126] This happened to be on the fifth day of the week of fasts which immediately precedes Easter. The day of the week was Thursday. Then the Emperor Theodosius wishing to prevent the disturbances in the church which usually attend the election of a bishop, made a wise provision for this affair; for in order that there might be no dispute again about the choice of a bishop and tumult thus arise, without delaying, before the body of Maximian was interred, he directed the bishops. who were then in the city to place Proclus in the episcopal chair. For he had received already letters from Caelestinus bishop of Rome approving of this election, which he had forwarded to Cyril of Alexandria, John of Antioch, and Rufus of Thessalonica; in which he assured them that there was no impediment to the translation to another see, of a person who had been nominated and really was the bishop of some one church. Proclus, being thus invested with the bishopric, performed the funeral obsequies of Maximian: but it is now time briefly to give some account of him also.

Chapter XLI.

Excellent Qualities of Proclus.

Proclus was a reader at a very early age, and assiduously frequenting the schools, became devoted to the study of rhetoric. On attaining manhood he was in the habit of constant intercourse with Atticus the bishop, having been constituted his secretary. When he had made great progress, his patron promoted him to the rank of deacon; subsequently being elevated to the presbyterate, as we

have before stated, he was ordained by Sisinnius to be bishop of Cyzicus.[127] But all these things were done long before. At this time he was allotted the episcopal chair of Constantinople. He was a man of moral excellence equal to any other; for having been trained by Atticus, he was a zealous imitator of all that bishop's virtues. Patience, however, he exercised to a greater degree than his master, who occasionally practiced severities upon the heretics; for Proclus was gentle towards everybody, being convinced teat kindness is far more effective than violence in advancing the cause of truth. Resolving therefore to vexatiously interfere with no heresy whatever, he restored in his own person to the church that mild and benign dignity of character, which had so often before been unhappily violated. In this respect he followed the example of the Emperor Theodosius; for as the latter had determined never to exercise his imperial authority against criminals, so had Proclus likewise purposed not to disquiet those who entertained other sentiments on divine subjects than those which he cherished himself.

Chapter XLII.

Panegyric of the Emperor Theodosius Younger.[128]

For these reasons the emperor had the highest esteem for Proclus. For in fact he himself was a pattern to all true clergymen, and never approved of those who attempted to persecute others. Nay I may venture to affirm, that in meekness he surpassed all those who have ever faithfully borne the sacerdotal office. And what is recorded of Moses in the book of Numbers,[129] `Now the man Moses was very meek, above all the men which were upon the

face of the earth'-may most justly be applied at this day; for the Emperor Theodosius is `meek above all the men which are upon the face of the earth.' It is because of this meekness that God subduedhis enemies without martial conflicts, as the capture of the usurper John,[130] and the subsequent discomfiture of the barbarians clearly demonstrate. For the God of the universe has afforded this most devout emperor in our times supernatural aid of a similar kind to what was vouchsafed to the righteous heretofore. I write not these things from adulation, but truthfully narrate facts such as everybody can attest.

Chapter XLIII.

Calamities of the Barbarians who had been the Usurper John's Allies.

After the death of the usurper, the barbarians whom he had called to his assistance against the Romans, made preparations for ravaging the Roman provinces. The emperor being informed of this, immediately, as his custom was, committed the management of the matter to God; and continuing in earnest prayer, he speedily obtained what he sought; for it is worth while to give attention to disasters which befell the barbarians.[131] For their chief, whose name was Rougas, was struck dead with a thunderbolt. Then a plague followed which destroyed most of the men who were under him: and as if this was not sufficient, fire came down from heaven, and consumed many of the survivors. This filled the barbarians with the utmost terror; not so much because they had dared to take up arms against a nation of such valor as the Romans possessed, as that they perceived them to be assisted by a mighty God. On this occasion,

Proclus the bishop preached a sermon in the church in which he applied a prophecy out of Ezekiel to the deliverance effected by God in the late emergency, and was in consequence much admired. This is the language of the prophecy:[132]

`And thou, son of man, prophesy against Gog the prince of Rhos, Mosoch, and Thobel. For I will judge him with death, and with blood, and with overflowing rain, and with hail-stones. I will also rain fire and brimstone upon him, and upon all his bands, and upon many nations that are with him. And I will be magnified, and glorified, and I will be known in the eyes of many nations: and they shall know that I am the Lord.'

This application of the prophecy was received with great applause, as I have said, and enhanced the estimation in which Proclus was held. Moreover the providence of God rewarded the meekness of the emperor in various other ways, one of which was the following.

Chapter XLIV.

Marriage of the Emperor Valentinian with Eudoxia the Daughter of Theodosius.

He had by the empress Eudocia, his wife, a daughter named Eudoxia. Her his cousin Valentinian, appointed by him emperor of the West, demanded for himself in marriage. When the emperor Theodosius had given his assent to this proposal, and they had consulted with each other as to the place on the frontiers of both empires, where it would be desirable that the marriage should be

celebrated, it was decided that both parties should go to Thessalonica (which is about haft-way) for this purpose. But Valentinian sent a message to the effect that he would not give him the trouble of coming, for that he himself would go to Constantinople. Accordingly, having secured the Western parts with a sufficient guard, he proceeded thither on account of his nuptials, which were celebrated in the consulate of Isidore and Sinator;[133] after which he returned with his wife into the West. This auspicious event took place at that time.

Chapter XLV.

The Body of John Chrysostom transferred to Constantinople, and placed in the Church of the Apostles by the Emperor at the Instigation of Proclus.

Not long after this, Proclus the bishop brought back to the Church those who had separated themselves from it on account of Bishop John's deposition, he having soothed the irritation by a prudent expedient. What this was we must now recount. Having obtained the emperor's permission, he removed the body of John from Comana, where it was buried, to Constantinople, in the thirty-fifth year after his deposition. And when he had carried it in solemn procession through the city, he deposited it with much honor in the church termed *The Apostles.* By this means the admirers of that prelate were conciliated, and again associated in communion with the [catholic] Church. This happened on the 27th of January, in the sixteenth consulate of the Emperor Theodosius.[134] But it astonishes me that envy, which has been vented against Origen since his death, has spared John. For the former was excommunicated by Theophilus about two hundred

years after his decease; while the latter was restored to communion by Proclus in the thirty-fifth year after his death! So different was Proclus from Theophilus. And men of observation and intelligence cannot be deceived in reference to how these things were done and are continually being done.

Chapter XLVI.

Death of Paul Bishop of the Novatians, and Election of Marcian as his Successor.

A Little while after the removal of John's body, Paul bishop of the Novatians died, on the 21st of July, under the same consulate:[135] who at his own funeral united, in a certain sense, all the different sects into one church. For all parties attended his body to the tomb, chanting psalms together, inasmuch as even during his lifetime by his rectitude he was in universal esteem by all. But as Paul just before his death performed a memorable act, I deem it advantageous to insert it in this history as it may be interesting to the readers of this work to be acquainted with it. And test the brilliancy of that important deed should be obscured by dwelling on circumstantial details of minor consequence, I shall not stay to expatiate on the strictness with which he maintained his ascetic discipline as to diet even throughout his illness, without the least departure from the course he had prescribed for himself, or the omission of any of the ordinary exercises of devotion with his accustomed fervor. But what was this deed? Conscious that his departure was at hand, he sent for all the presbyters of the churches under his care, and thus addressed them: `Give your attention while I am alive to the election of a bishop to preside over you, lest

the peace of your churches should hereafter be disturbed.' They having answered that this affair had better not be left to them: `For inasmuch,' said they, `as some of us have one judgment about the matter, and some another, we would by no means nominate the same individual. We wish therefore that you would yourself designate the person you would desire to succeed you.' `Give me then,' said Paul, `this declaration of yours in writing, that you will elect him whom I should appoint.' When they had written this pledge, and ratified it by their signatures, Paul, rising in his bed and sitting up, wrote the name of Marcian in the paper, without informing any of those present what he had inserted. This person had been promoted to the rank of presbyter, and instructed in the ascetic discipline by him, but was then gone abroad. Having folded this document and put his own seal on it, he caused the principal presbyters to seal it also; after which he delivered it into the hands of Marcus a bishop of the Novatians in Scythia, who was at that time staying at Constantinople, to whom he thus spake, `If it shall please God that I should continue much longer in this life, restore me this deposit, now entrusted to your safe keeping. But should it seem fit to him to remove me, you will herein discover whom I have chosen as my successor in the bishopric.' Soon after this he died; and on the third day after his death, the paper having been unfolded in the presence of a great number of persons, Marcian's name was found within it, when they all cried out that he was worthy of the honor. Messengers were therefore sent off without delay to bring him to Constantinople. These, by a pious fraud, finding him residing at Tiberiopolis in Phrygia, brought him back with them; whereupon he was ordained and placed in the episcopal chair on the 21st of the same month.[136]

Chapter XLVII.

The Empress Eudocia goes to Jerusalem; sent there by the Emperor Theodosius.

Moreover the Emperor Theodosius offered up thanksgivings to God for the blessings which had been conferred upon him; at the same time reverencing Christ with the most special honors. He also sent his wife Eudocia to Jerusalem,[137] she having bound herself by a vow to go thither, should she live to see the marriage of her daughter. The empress therefore, on her visit to the sacred city, adorned its churches with the most costly gifts; and both then, and after her return, decorated all the churches in the other cities of the East with a variety of ornaments.

Chapter XLVIII.

Thalassius is ordained Bishop of Caesarea in Cappadocia.

About this same time, under the seventeenth consulate of Theodosius,[138] Proclus the bishop undertook the performance of an act, such as no one among the ancients had done. Firmus bishop of Caesarea in Cappadocia being dead, the inhabitants of that place came to Constantinople to consult Proclus about the appointment of a bishop. While Proclus was considering whom he should prefer to that see, it so happened that all the senators came to the church to visit him on the sabbath day; among whom was Thalassius also, a man who had administered the government of the nations and cities of

Illyricum. And as it was reported that the emperor was about to entrust the government of the Eastern parts to him, Proclus laid his hands on him, and ordained him bishop of Caesarea, instead of Praetorian Prefect.

In such a flourishing condition were the affairs of the Church at this time. But we shall here close our history, praying that the churches everywhere, with the cities and nations, may live in peace; for as long as peace continues, those who desire to write histories will find no materials for their purpose. And we ourselves, O holy man of God, Theodore, should have been unable to accomplish in seven books the task we undertook at your request, had the lovers of seditions chosen to be quiet.

This last book contains an account of the transactions of thirty-two years: and the whole history which is comprised in seven books, comprehends a period of 140 years.[139] It commences from the first year of the 271st Olympiad, in which Constantine was proclaimed emperor; and ends at the second year of the 305th Olympiad, in which the Emperor Theodosius bore his seventeenth consulate.[140]

The Ecclesiastical History

of

Socrates Scholasticus.

Published in

Nicene and Post-Nicene Fathers, Series II

Vol 2

1885